

# L'Odyssée d'Homère... de la version de Salomon Certon,...



I L'Odyssée d'Homère... de la version de Salomon Certon,... 1604.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).







Joachim



~~scribbled text~~



Y

Y. ~~217~~.



VI

10624

4119



# L'ODYSSEE D'HOMERE

*Av Roy.*

*De la version de Salomon Certon. Conseiller et Secretaire  
des finances de sa Maiesté en sa maison et couronne de  
Navarre, et Secretaire de sa chambre.*



*A PARIS.*

*Chez ABEL L'ANGELIER au premier pillier  
de la grand Salle du pallas*

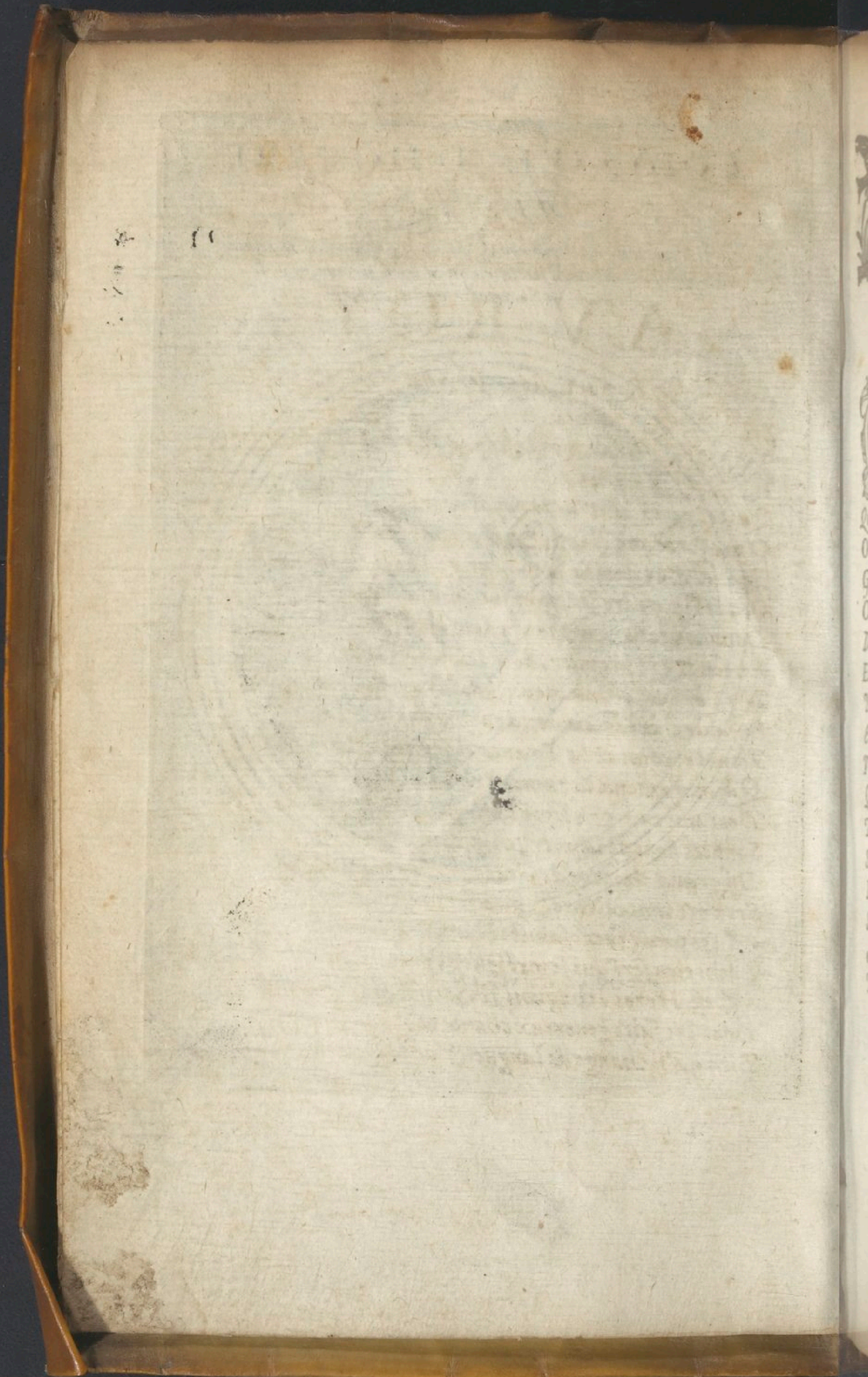
*1604.*

*Avec Privilège du Roy.*

BIBL. DE VALCONET

DON.









# · A V R O Y ·

**G**RAND Roy, sorti des Rois tes genereux  
ayeux,  
Branche illustre de Loys, sang de ce tige  
vieux

Qui tes peres assit sur le royal degré,  
O ma force, ma gloire, & mon apuy sacré,  
Grand Roy dont le bon-heur, & l'epée & le bras  
Ont tes lis redressez presque cheans à bas,  
Dont la vertu remet ton redoutable état  
En son lustre premier, dont le Soleil rabat  
Noz brouillars nuageux, & de rayons nouveaux  
Enfantez de la paix rend vigoureux & beaux  
Tous les coins de la France: Or que Mars ne bruit,  
Qu'on n'entend la rumeur ny l'efroyable bruit  
Destambours & clerons, or qu'aplanis & coix  
Sont les flots de la mer, vien eouter la voix  
Du grand chantre de Grace, oy fauorablement  
Ses vers tant celebrez, qu'offre presentement  
A tes pieds sacrosaincts l'humble deuotion  
D'un tien serf qui se met sous ta protection.

Cest Heros Ithaquois (Prince couuert d'honneur)  
Dont les faits genereux chante ce grand soneur  
Bien qu'il change de langue & de pais natal,



## A V R O Y.

Qu'au premier vetement n'ayt le second egal,  
 N'eut moins brave le cœur, moins le courage fort,  
 Qu'il fut fin, delié, sage, prudent, accort,  
 Des premiers il alloit aux perilleux hazards,  
 Son front il coronoit des glorieux feuillars  
 Qu'aux combats on aquier: entreprenoit le fait  
 D'un sage & meur auis, puis y donoit l'effect,  
 Par l'ardeur du Soleil, par la rigueur du froid  
 Inuincible de peine & de mal, il souffroit  
 Le risque & le hazard d'un peril entrepris.  
 Neptune onc ne le vit parmi l'orage, pris  
 Des horreurs de la mort: Bien qu'à diuerse fois  
 Son flot ait fracassé son temeraire bois.  
 Moins sur terre l'assault d'une couarde peur  
 Esbranler ne put onc son magnanime cœur.  
 Son ieune aage n'estoit encore consumé,  
 Qu'aux ennuis, à la peine il fut acoustumé,  
 Il n'eut rien que tranerse, & le seuer ciel  
 Sur luy sans nul esgard versa son aspre fiel:  
 Mars, Bellone, Enyon, armes, alarme sang,  
 Coups, morts, feux, fer, assaults, prirent à prix le flanc  
 Du guerrier genereux: Et ce cruel mal-heur  
 Importun le batit d'assiduel labeur.  
 Ses voisins & amis: ses naturels subiects  
 Brassoient sur son estat mille liguez proiets,  
 Mangeoient ses reuenus, son patrimoine cher,  
 Ses thresors, & troupeaux, pour se pouuoir nicher  
 Sur son throsne sacré. Mais equitablement  
 Leurs complots dessus eux cheurent en vn moment.  
 Car Dieu seul donne l'estre aux regnes, & soutiēt  
 Les Rois ses fauoris: comme seul il retient



## AV ROY.

En ses mains de ieter leur diadème à bas.  
Quoy donc foibles humains, ne de fumier si bas  
Osez vous violer ses souverains decretz?  
Il poursuit vainement, frappe & atteint de pres  
Tous auteurs de tumulte, & trouble & faction,  
Tient ses oints chèrement sous sa protection,  
Mais les entrepreneurs traistres & coniurez,  
Des grandeurs affamez, des regnes alterez,  
Il renuerse, detruit, pousse sur eux la mort,  
Et les vient ruyner d'un violent effort.

Ainsi nostre Ithaquois victorieusement  
Deffit ces ennemis, les punit asprement,  
Les mit sur le pavé, fit le rebelle sang  
En grands flots decouler, comme de quelque estang,  
Sur son throsne paisible il se rassit soudain,  
Et son sceptre reprit dans sa vaillante main.

Grand Roy, quel paralelle est-ce que i'entreuoy.  
Non beaucoup different, entre ce Prince & toy?  
Rois tous deux genereux, forts de courage, grands  
D'esprit, pleins de prudence, & de superbes francs,  
Nourrissons de Bellone, & rejettons de Mars  
Des vos plus ieunes ans, sans peur à tous hazars,  
Affermis à la peine, & qui avez tousiours  
En vos ans eprouuez mille travaux rebours.  
Tes voisins, comme à luy, tes naturels subiets  
Ont fait sur ton etat mille mechans proiets,  
Ont tasché d'erañir ton patrimoine cher  
Et ton sceptre sacré par lignes arracher.  
Quoy plus? de vipereaux ingratement mechants,  
Creus dans ton propre sein, d'ambition sechants,  
Ont voulu déchirer ton debonnaire flanc,



## AV ROY.

*Et remplir ta famille & de deuil & de sang.*

*Mais Dieu les soumetant sous ta royallè main,  
Plus qu'Ulysse ne fut, Prince tu fus humain,  
Sans sang tes ennemis sont ramenez à toy  
Tant es fait de vaillance & de clemence Roy.  
Sans grand meurtre tu as eu le louable prix,  
As conquis ta couronne, & ton état repris.*

*Reste un point seulement, ô magnanime Roy,  
Qu'un grand Poëte revine, & sone mieux que moy  
Tes exploits valeureux, chante superbement  
Ton los & ton honneur. Tant celebre argument  
Un stile autre requiert, & de si grave faits  
Pour cent tels que ie suis trop penible est le fais:  
Dans tes mers & dessus tes spacieuses eaux  
Ils perdroient, etonnez, leurs vacillans bateaux,  
Aux rayons du Soleil dont ton honneur reluit  
Leurs yeux trop delicats plus que hybons de nuit  
Ils clorroient esblouis, leur suputation  
D'erreur pleine seroit & de presumption,  
S'ils pensoient un à un des glorieux lauriers  
Dont ton front se reuest par fere les milliers  
Et leur plume de plomb foible reboucheroit  
Sur l'enclume du temps, ou ton honneur se voit  
Tant bien peint & grave, qu'il ne redoute pas  
Les coups ny la fureur d'un ruyneur trepas.*

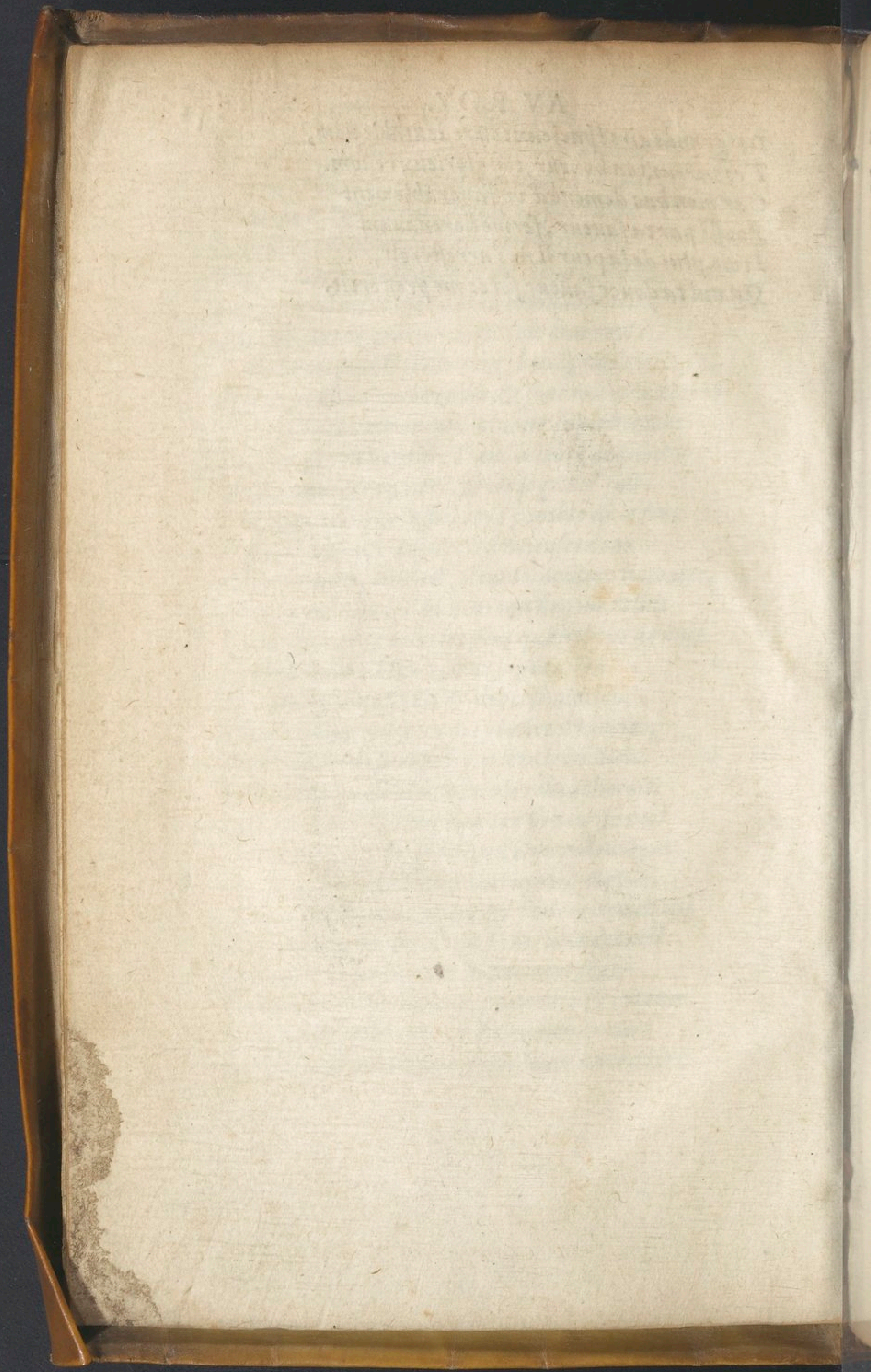
*O qu'eussay-je ta grace, & seulement ton œil  
Un bon coup me ietast un favorable accueil,  
Fort assez ie serois pour brauement soner  
Un hymne en ton honneur, pour dire & entoner  
Tes exptois genereux, & d'une mer de vers  
Enfantez de ma trompe, haut leuer au travers*



AV ROY.

Des grands airs spacieux ton redoutable nom,  
Tes vertus, ton honneur, ton glorieux renom.  
Car mon bac demené d'un favorable vent  
Poussé par ta faueur, ferme dorenavant  
Iroit, plus de la peur il ne s'arrêteroit,  
Quand ta douce faueur force me presteroit.









# LE PREMIER LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

## ARGUMENT.

**Q**UE conseil des Dieux se tient pour renvoyer Vlysses de l'Isle de Calypso en Ithaque. Pallas y va trouver Telemachus s'estant fait semblable à Mentes Roy des Taphiens, elle l'exhorre de s'en aller à la recherche de son pere Vlysses vers Nestor à Pyle & à Sparte vers Menelaüs. Puis elle s'euanoüit en l'air, luy laissant à penser qu'elle estoit Deesse. Les poursuyuants de Penelope dressent leur festin.

## AUTRE SOMMAIRE.

*Les Dieux sont au conseil. Pallas vient en Ithaque:  
D'aller chercher son pere exhorte Telemaque.*

**M**USE raconte moy l'homme fin & rusé  
Qui si long tēps erra, depuis qu'il eut rasé  
Le sacré mur de Troye, & d'hommes &  
de villes  
Remarqua les façons farrouches &  
ciuiles,

*Il eut en son esprit en courant sur les mers  
Des douleurs en grand nombre, & des trauaux amers*



LE I. LIVRE

Pour garder plein de soin & de peyne infinie  
Sa vie, & ramener ceux de sa compagnie.  
Mais pourtant quoy qu'il fist pour ses gens conseruer,  
Il y perdit sa peine, & ne les peut sauuer:  
Car les mal aduiseZ, par leur faute perirent,  
Mechans, qui au Soleil tournant la hant se prirent,  
Et mangerent ses beufs. Partant de leur retour  
Apollon leur osta le desirable jour.

Fille de Iuppiter, Deesse (si ie t'ose  
Enquerir) conte moy de cecy quelque chose,  
Ceux qui sauueZ des eaux, & du sanglant effort  
De la guerre, vinoient garantis de la mort,  
Estoient en leur maison. La Deesse honorable,  
La nymphe Calypso sur toutes venerable,  
Auoit cestuy cy seul en son Isle arresté  
Dans ses sombres cachots, contre sa volonté.  
Et combien qu'elle sceut qu'il bruloit en son ame  
De retourner reuoir son pais & sa femme,  
Elle l'auoit du tout à mary desiré.

Mais quand avec les ans le temps fut expiré,  
Et qu'on vit reuenir les saisons ordonnees  
Qu'il deuoit retourner suiuant les destinees  
En son pais d'Ithaque, il ne luy fut permis  
D'estre exempt du combat, mesme entre ses amis.

Or tous les autres Dieux, hormis le seul Neptune,  
Auoient compassion de sa triste fortune,  
Son depit violent ne l'auoit point quitté.  
Et fut contre Ulysses fans relasche irrité  
Tant que dessus sa terre il eust faict son entree.

Or il visitoit lors la lointaine contree  
Des Ethiopiens eslogneZ, & qui sont  
DistinctZ, & separeZ: le leuant ceux cy ont,



# DE L'ODYSSÉE.

Ceux là sont situeZ où le Soleil se cache:  
Et qui sont les derniers des hommes que lon sçache.  
Là, au festin assis ayse il se delectoit,  
A la mort des agneaux & toreaux assistoit  
Tuez à son honneur, dont la centaine tombe  
A l'usage sacré de la sainte Hecatombe:

Mais dessus le palais de l'Olympe estoillé  
Fut le reste des Dieux au conseil appelé.  
Là le Roy des grands Dieux & des hommes le pere  
Leur parla sur le faict d'Ægystus l'adultere  
Duquel il se souuint, & qu'auoit mis à mort  
Le gentil Orestes, fils vertueux & fort  
Du grand Agamemnon. Si fit harangue telle,  
Du faict memoratif à la troupe immortelle.

O Dieux, dont les humains taxent trop dereglez  
Les saintes deitez, & pensent aneuglez,  
Que de tous leurs malheurs la source & l'origine  
Depend, & vient de nous, veu que de leur ruyne  
Ils sont la plus part cause, & leurs mechancetez  
Les menent à leur mal, entassants efrontez  
Mainte angoisse en leur cœur, contre les destinees,  
Des fautes commettans par trop desordonnees,  
Ægiste en est tesmoin, qui d'Atreide l'aisné  
Voulut auoir la femme, ô crime forcené!  
En despit du Destin: & forfait execrable,  
Osa tuer encor le mary miserable:  
N'ignorant de sa faute & la peyne & la mort.  
Car ie luy enuoyay mon messager accort  
Qui le garde d'Io jadis priua de vie,  
Luy dire qu'il quittast ceste execrable enuye  
D'auoir Clytemnestra pour femme, & ne mist pas  
Le grand Agamemnon mechamment au trespas.

A ij



LE I. LIVRE

Car Oreste viendroit en faire la vengeance  
Des qu'il auroit atteint l'aage d'adolescence.  
Le throsne de son pere aysement reprendroit,  
A sa mechanceté le salairerendrait.  
Ægistus n'esconta ceste sage parole,  
Insensé ne chassa de luy ceste amour folle,  
De ceste remonstrance aucun conte ne fit,  
Combien qu'il l'exortast ainsi pour son proffit.  
C'est donc à tresbondroit que l'infame adultere  
De sa deloyauté a receu le salaire.

A qui respond ainsi la Deesse aux yeux pers.  
O pere, ô haut-tonant, grand Roy de l'univers,  
Race Saturnienne, honneur des Dieux celestes,  
Il est mort iustement. Ses actes deshonestes  
Ont receu de leur train la satisfaction.  
Et ie souhaitterois telle punition  
A ceux qui commettront tant detestable vice.  
Bien que mō plus grād soin soit pour mō pauvre Vlysse:  
Mon cœur pour cela seul se ronge de pitie:  
Car le miserable est trop long temps tourmanté  
Par ces plus grands amis, dans une isle profonde  
Assise iustement dans le nombril de l'onde,  
Isle pleine de bois: C'est l'habitation  
De La fille d'Atlas, grand d'art, d'invention,  
De scauoir, de doctrine, & de qui la science  
A des profonditez de la mer cognoissance:  
Il suporte, il soustient d'admirables efforts  
Les immenses piliers, & les estansons forts  
Où s'appuye le ciel d'où descend le tonnerre  
Qui gardent de pencher le lourd poix de la terre.  
Là, sa fille retient Ulysses gemissant,  
Retarde son retour de propos blandissant,



L'eniolle en son amour de parole mielleuse,  
 Pour luy faire passer la memoire oublieuse  
 De sa chere patrie: Et ne vienne le jour  
 Auquel luy est prefix d'Ithaque le retour.  
 Mais tout son desir est de reuoir la fumee  
 Qui sort à noirs replis de sa maison aymee:  
 Ayme mieux voir la flamme allumer, & courir  
 Sur sa douce patrie, & puis apres mourir  
 Que de prendre d'un Dieu la semblance eternelle,  
 Mary d'une Deesse, & de vie immortelle.  
 Mais tes affections ne peuvent s'esmouuoir  
 Grand moteur de l'Olympe, & tu te fais trop voir  
 Immuable, en ton cœur. Qu'est-ce que ton courage  
 S'est tourné tellement à son desaduantage?  
 N'est'il pas rendu sur les vaisseaux des Grecs  
 Agreeables assez d'holocaustes sacrez.  
 Soubs les murs d'Ilion, qui peut dire qu'Ulysse  
 N'ayt fait à Iupiter maint & maint sacrifice?  
 Pourquoi donc contre luy est tu tant indigné  
 O grand moteur du ciel, de flambeaux entourné?  
 Atant-se teut Pallas. Et ainsi recommance  
 Celuy qui dedans l'air les nuages balance.

Ma fille, qu'as tu dit? quels propos imprudents  
 T'eschappent? & ont peu passer outre tes dents?  
 Quoy, puis-ie estre oublieux, & n'auoir souuenance  
 Du diuin Ulysse, qui passe en excellence,  
 D'entendement, tous ceux qui viennent sous les Cieux?  
 Qui toujours dessus tous a fait offrande aux Dieux  
 Chargeans les saints autels de presents honorables  
 De nous qui habitons dans les cieux venerables?  
 Mais Neptune qui va la grand terre embrassant  
 Luy trouble son retour, ses eaux bouleuersant,



LE I. LIVRE

Frappe de son trident, & sans aucun relasche  
 Rend la mer agitée : il s'indigne & se fasche  
 A cause du Cyclops, & du vilain affront  
 Que l'Ithaquois luy fist, en creuant l'œil du front  
 Au plus fort des Cyclops dans sa caverne close.  
 Ce grand Dieu l'engendra de la Nymphe Thoosé  
 Fille du Dieu Phorcin Roy des gouffres profonds :  
 Estant amoureux d'elle, & la cognut au fond  
 Des cachots de la mer. Depuis ce temps Neptune  
 Luy porte dans son cœur immortelle rancune.  
 Il ne l'a pas tué; mais loing de son país  
 Ille va promenant trouble de mille ennuis.

Mais prenons à la fin pitié de sa misère  
 Pensons de son retour. Que Neptune modere  
 Un peu de son courroux : Pourroit il résister  
 Luy seul à tant de Dieux s'il vouloit contester?

Pallas ayant ouy, telle réponse donne  
 Appaisée & contante, au Dieu qui au Ciel tonne.

Tresgrand pere des Rois, Divin Saturnien,  
 Si c'est chose arrestée, & que le veille bien  
 De tous ces Dieux heureux la troupe venerable,  
 Qu'Ulysse ayt son congé, Ulysse l'admirable  
 En sagesse & conseil, despechons promptement  
 L'Argicide Mercur : qu'il prenne viftement  
 La route d'Ogygie, & die à la Deesse  
 La Nymphe aux cheueux blonds, que sans faute elle  
 Aller le pauvre Ulysse, afin, qu'après avoir (laisse  
 Tant souffert, son Royaume il puisse aller revoir.  
 Pour moy, ie m'en iray en son isle d'Ithaque  
 Exorter, donner cœur à son fils Telemaque,  
 L'induire à conuoquer, (sans creindre & redouter,  
 Les Gregeois chevelus, les amants rebuter



Qui ne font que remplir sa maison de turie  
De brebis & d'agneaux, font une boucherie  
De son palais Royal, que maint toreau muglant  
Mainte cheure & maint bœuf rēdent par tout sanglant.  
Après ie l'enuiray à Sparte la guerriere,  
A Pyle l'arenense, enquerir de son pere  
L'estat & le retour. Et où il l'apprendra,  
Et louange & honneur tresgrand luy en viendra.

Elle dict, & soudain elle adiance à ses plantes  
Ses talonnieres d'or diuinement luy santes,  
D'un ouurage immortel. Qui la portoient souvent  
Soit par dessus les eaux avec l'ayde du vent,  
Où par dessus la terre, ou par le nud des nues  
Où vers les cieux hautains, regions incognues.

Puis sa lance elle prit, grande & pleine d'horreur  
Dont un fer émoulu époincte la fureur,  
De force & de roideur qui ne peut iamais rompre,  
Cest de quoy elle scait mettre en route & dérompre,  
Quand elle est en courroux, les bataillons plus forts,  
Mettre en fuite les Rois, leur donner mille morts,

Elle de Iupiter la fille bien aymee  
Et nee aux forts combats. De ceste lance armee  
Elle vole du ciel en Ithaque arriva,  
Et droit deuant le seuil d'Ulysse se trouua:

Prit la forme de Mente & mentit, bien que grande,  
La façon de celuy qui sur Taphos commande.

Elle rencontra lors les amans orgueilleux  
Gaillars deuant la porte empeschez à leurs ieux  
Ils estoient estendus sur les peaux arrangees  
Des bestes qu'ils auoient autrefois égorgees.

Les valets, diligens de leur charge accomplir  
Les uns de vin & d'eau les pots alloient remplir,



LE I. LIVRE

Les autres essuyer les tables arrangees  
Des sponges qui sont de trous toutes rongees,  
Les viandes dessus trancher en quantité,  
Et les appareiller en somptuosité.

Qui le vid le premier attendre sur la porte  
Ce fut le fils d'Ulysse, à qui la face forte  
Sembloit celle d'un Dieu. Car il estoit aussi  
Entre les poursuivants, le cœur plein de souci,  
Songeant, si quelque jour pouvoit venir son pere,  
Quel carnage on verroit de ces galans luy faire  
Et comme il reprendroit aysement son estat,  
Puis iouiroit de tout sans noise ne debat.  
Il pensoit à cela, comme il vid la Deesse,  
Et se levant soudain sortit hors de la presse,  
Alla la recevoir, se faschant grandement  
De la voir demeurer de hors si longuement  
Il la prend par la main, & la lance luy oste.

Soyez le bien venu, luy dit-il, mon cher hôte,  
Vous logerez ceans en toute seureté,  
Et puis, quand de viande aurez esté traité  
S'il vous plaist nous ferez vos paroles entendre

Ayant dit, il le prend sans le plus faire attendre  
Et le mene dedans. La Deesse Pallas  
Contrefaisant Mentes, de l'enfant suit les pas,  
Entre dans la grand salle. Et Telemac' s'advance  
Pour serrer le pesant de sa guerriere lance,  
Se hausse tant qu'il peut, la pend au rastelier  
Qui de long temps estoit, contre un tresgrand pilier:  
Armes claires, donnans blesseure & mort amere  
Y pendoient, & c'estoient les armes de son pere.

Lors il la fait asseoir sur un siege apresté,  
Destapis bien ouurez par dessus a ietté.



Faiët mettre sous ses pieds, afin qu'il se delasse  
Un petit escabeau. Puis apres quelque espace  
La meine sur un liët peint d'un excellent art  
De ceux des poursuyuans il le faiët mettre à part  
De peur qu'estant battu du bruit, de la cririe,  
Il ne prist en son cœur dedain & fascherie,  
Et peüst soupper en paix. Mais principalement  
Pour scauoir s'il auroit moins incommodement  
Nouvelles de son pere, agité sur les ondes.

Lors vne belle fille aux cheuelures blondes  
Prit vne aiguiere d'or où l'eau alloit nageant,  
Luy apporte à lauer dans un bassin d'argent,  
Puis apres vint couvrir bien proprement la table,  
Apporte de Ceres le present profitable.  
Et l'Escuyer seruoit de bons viures chargez,  
Et de toutes façons les grands plats arrangez.  
Apposoit deuant eux la vaisselle doree,  
Et le Herauld versoit la boisson desirée,  
Après voicy venir les rogues poursuyuans,  
Qui se rangent par ordre, & les mains vont lauans.  
Les filles, le beau pain des paniers d'osier tirent,  
Et eux de force mets le ventre se remplirent.  
Les pages à qui vent presentent le bon vin,  
A grands pleins gobelets. Ayans chassé la faim  
Et la soif bien loing d'eux les amoureux se leuent,  
Car autres grands chagrins & soucis ne les greuent  
Qu'apres auoir bien ben aller rire & sauter,  
Et aux airs des chansons leurs oreilles flatter,  
Ornements des festins. Or le Herauld se tire  
En auant, met en main à Phemius la lire  
D'un ouurage tresbeau. Ce Phemius estoit  
Entre les poursuyuans, par contrainte il chantoit



LE I. LIVRE

Et par nécessité. Lors il passa son ponce  
 Sur son luth, & chanta d'une voix belle & douce:  
 De quoy Telemachus l'occasion prenant,  
 Son chef contre celui de Minerve ioignant,  
 Afin que les amans ne le peussent entendre:  
 Je te supply, dit-il, mon cher hôte, de prendre  
 Mes paroles en gré, & ne te fâcher pas  
 Si ie te veux un peu entretenir tout bas.  
 Tu vois comme ces gens n'occupent leur pensée  
 Qu'à rire & qu'à gausser, mon ame en est pressée  
 De deuil iusqu'au mourir: Tu apperçois comment  
 Tout se ruine icy: & comme impunement  
 Ils consomment le bien d'un miserable Prince,  
 Duquel les os, hélas, en estrange province  
 Blanchissent sur la terre, ou sur la mer flottans  
 Vont miserablement contre un roc se heurtans.  
 Que s'il pouuoit venir, la canaille maudite  
 Souhaitteroit bien plus pieds vistes pour la fuite  
 Que riches paremens. Mais puis que le trespas  
 Cruel nous l'a rayé: Hélas, ie ne voy pas  
 D'espoir en nostre fait. Et si quelqu'un asteur  
 Me disoit, Ulysses sans aucune demeure  
 Sera bien tost icy, ie ne le croirois point,  
 Tant m'est desesperé son retour de tout point.  
 Mais dy moy d'où tu viens, si cela ne t'offence,  
 De quel pays es tu, où est ta demeure,  
 Quel viens tu entre nous, & quels sont tes parens,  
 Qui sont les mariniers sur ceste mer courans,  
 Et le vaisseau, qui t'ont mis en l'isle d'Ulysses:  
 Car ie ne pense pas que venir tu y puisse  
 Et par terre, & à pied. Ceste hospitalité  
 Est elle de nouveau, ou d'ancienneté?



Force gens autresfois voyageans, ont pris cure  
De loger chez mon pere, & ceste couuerture  
Se haussait, ce logis s'ouuroit tres-volontiers  
Aux amis, qui vouloient passer en ces quartiers.  
Ulysses, des humains l'amour & la liesse  
Gardoit bien l'amitié. A qui lors la Deesse.

Je suis Mentes, le fils d'Anchialus, ie tiens  
Soubs mon commandement les rameurs Taphiens,  
I'arrine tout ast eure avecque mon nauire  
En ceste isle d'Ithaque, & plus outre ie tire  
Avec mes compagnons la mer noire courans  
Vers des gens de langage au nostre differens.  
A ces gens de langage & diuers & estrange,  
Je voudrois bien donner du fer en contr'eschange,  
Pour du cuyure qu'ils ont. Mon nauire est ancré  
Hors la ville à l'escart dedans le port Rethré  
Soubs Neie l'ombrageux. Mon amitié fidelle  
Avec ceste maison n'est fraische ny nouvelle,  
Et le droit mutuel de l'hospitalité,  
Et nos dieux maisonniers sont d'ancienneté  
Amis & compagnons. Laërtes vieillard sage,  
Et vertueux Heros, m'en rendra tesmoignage,  
Si tu le veux sçauoir. On dit qu'entierement  
Il a quitté la ville, & ne met nullement  
Le pié dās la muraille, ains qu'aux champs sa retraite  
Sans nulle ambition le bon vieillard a faicte,  
N'ayant là qu'une vieille afin de le traitter,  
Et son boire & manger luy cuire & apprestier.  
Quand il est trauaillé, quand ses iambes malades  
N'en peuuent quasi plus des longues promenades  
Qu'il faict dans son iardin gayement verdissant,  
Ou dans sa douce vigne en raisins rougissant,



LE I. LIVRE

Ou dans son beau verger quant la saison rapporte,  
Et qu'on le void courbé de fruits de toute sorte,  
La fidelle seruante accourt incontinent,  
Et soustient le bon homme à peine se trainant,  
Et restaure son cœur de viande agreable.

Or à l'occasion du vieillard honorable  
I'ay ceste routte pris. Pour ton pere, l'on tient  
Qu'il est bien loing d'icy, que la mer le retient,  
Errant par cy par là, & que les Dieux celestes  
Luy troublent son retour & luy sont fort molestes:  
Le diuin Ulysses que ie pense n'a pas,  
Bien qu'il eust fait naufrage, encor' passé le pas,  
En quelque part qu'il soit sur la mer difficile  
Croy qu'il respire encor, ou s'il est en quelque Isle  
Qu'il y est detenu par les flots se batans,  
Ou par les gens du lieu, farouches habitans.  
Ie predy, & ie sens s'enfler d'une autre sorte  
Que de l'accoustumé ma poictrine plus forte  
Deuine du futur: & ce qu'elle dira  
Par ma bouche à present, ie croy qu'il aduiendra  
Sans consulter icy precipité augure,  
Ny les oyseaux deuins, ny leur vol ou figure.  
Le temps viendra bien tost, & ne tardera pas  
Que le fort Ulysses pressera de ses pas  
Le désiré terroir de sa douce patrie,  
Bien que liens de fer en toute leur furie  
De durs & forts chainons le retinssent serré:  
Croy qu'il inuentera son retour désiré.  
Il est homme doié de longue experience  
D'esprit bien delié, plein de grande prudence.  
Or pource qu'il m'est pris tresgrande volonté  
De sçauoir qui tu es, dy moy ta paranté,



Serois-tu bien le fils de ce grand personnage?  
Car il auoit ainsi tous les traits de visage,  
Et les yeux ainsi beaux. Tu luy ressemble bien:  
L'amitié nous auoit ioints d'un ferme lien,  
Nous nous reuisions, & mangions à la table  
L'un de l'autre souuent, maint propos delectable  
Se passoit entre nous, ie dy auparauant  
Qu'il eust pour s'embarquer donné la voile au vent  
Pour passer en Phrygie, avecques la ieunesse  
Et la flotte des Rois & des Princes de Grece,  
La fleur des bons soldats, l'honneur des combatans,  
Car ie ne l'ay parlé ne veu depuis ce temps.

A quoy Telemachus. La verité est telle  
Que ma mere tousiours m'a dit que i'estois d'elle  
Et du fort Vlysses, mais i'en suis ignorant:  
Car nul ne peut au vray s'aller trop assurant  
Du pere d'où il vient. A la volonté mienne  
Qu'un pere heureux me dist estre la race sienne  
Qui peust en sa maison, hors de soucis cuisans  
Contant & plein de biens acheuer ses vieux ans.  
Mais on tient que ie suis le fils du miserable,  
Qui va courant les mers, que la fortune accable  
De mille afflictions. Voila mon hôte cher  
Tout ce que ie te puis de ma race toucher.

Pallas suyuit ainsi. Les Dieux bons de nature  
Ne t'ont pas faict sortir d'une lignee obscure  
Et ne permettront pas qu'une telle maison  
En noblesse croissant de si longue saison  
Viene à se submerger, la sage Penelope  
T'ayant engendré tel. Mais qui est ceste trope,  
Dymoy la verité, que veut dire cecy:  
D'où viennent tant de gens? Quels festins sont-icy?



LE I. LIVRE

Est-ce nopce, ou festin public, que tu veux faire?  
 Ceste despence icy sent plus de l'ordinaire  
 Quand on inuite amis pour s'entre-visiter.  
 Ceste arrogance encor n'est point à supporter,  
 Elle est trop violente: & si ne me peut plaire  
 La dissipation des biens que ie voy faire  
 Par toute la maison. C'est vne cruauté  
 De ces beaux amoureux, de leur temerité,  
 Et de leur insolence. Et qui est l'homme sage  
 Qui ne detestera tel cas en son courrage?  
 Ou le fidele amy qui regarder pourra  
 Ceste grand' vilennie, & ne l'abhorrera?  
 Car tout homme de bien qui void vne insolence,  
 Et vne iniquité s'en fasche & s'en offence.

Puis que c'est ton plaisir, dit le fils d'Ulysses,  
 D'entendre bien au vray d'où viennent ces excès:  
 Ceste maison deuait autant qu'autre du monde  
 Estre riche en grands biens, à nulle autre seconde  
 En gloire & en honneur, grand renom, attendant  
 Tant que le maistre y eust, sage, esté résidant.  
 Mais le malheur des Dieux ores nous contrarie  
 Empeschant son retour en sa douce patrie,  
 Animez contre nous ils l'ont trop rigoureux,  
 D'entre tous les viuans fait le plus malheureux.

Encore ma douleur seroit plus supportable,  
 Et mon cœur serreroit sa plainte lamentable  
 S'il fust mort deuant Troye ayant l'espee au poing,  
 Ou dans sa nation. Car on eust eu le soing  
 De dresser vn tombeau à Princetant insigne,  
 Ce seroit à son fils vne remarque digne  
 Et de gloire & d'honneur, qui mesmes eust esté  
 Pour se faire admirer à la posterité



Maintenant il est mort estendu sur la terre,  
Sans aucun beau renom par les armes acquerre,  
De personne entendu, de chacun incogneu  
Pasture des oyseaux sur le sable menu,  
Et ne nous a laissé que sujet de criries  
Que matiere de deuil, de pleurs, de fascheries.

Ce n'est pas tout, car outre & la perte & la mort  
D'un pere vertueux dont ie me plains si fort  
Les Dieux m'ont enuoyé plusieurs autres tristesses,  
Ont plongé cest estat en piteuses detresses,  
Cruels ont attaqué mon ame rudement:  
Car de tous les costez que le moite element  
Ceint les Isles d'autour, une trouppes ennemie  
De tous les plus puissants, dont l'un de Dulichie  
Se vante estre sorty, de Samos l'autre vient,  
Et l'autre est arriué de Zacynthe, qu'on tient  
Riche en bois, il en vient mesmes de la sterile  
Ithaque, à labourer plus qu'autre difficile:  
Tous ceux finalement qui regnent en honneurs  
Es Isles d'alentour, Princes & grands Seigneurs  
Se sont amouraché de ma mere, la pressent  
De se remarier, ceste maison oppressent,  
Mangent ce patrimoine & le vont deuorant:  
Mais ces flambeaux d'amour qu'ils vont tant desirant  
Elle rejette fort, mesprise, de daigneuse,  
Et la nopce, & toute autre action amoureuse.  
Et n'y a pas moyen de les en déloger,  
Ny d'y mettre vne fin, acheuans de ronger  
Cet pauvre reuenu, & de mettre en ruine  
Ceste pauvre maison qui ja trop y encline:  
Encor ay-ie grand peur, que m'oyant plaindre, hélas,  
Ils me mettent à mort. Lors l'ireuse Pallas:



LE I. LIVRE

*Las, hélas, qu'Ulysses te fait ores grand faute,  
 Qui est ores absent, errant sur la mer haute:  
 Qu'il accommoderoit ces mignons proprement,  
 Et qu'il les traitteroit du poignard brauement:  
 Que puisse-il reuenir, & dedans ceste porte  
 Un iour entrer, couuert de sa cuirasse forte,  
 Bonne espee au costé, & branlant l'inhumain  
 De deux forts iauelots en chaque forte main:  
 Tel qu'il vint autresfois, triomphant, plein de gloire  
 Loger en ma maison, sy resiouyr, y boire,  
 Et faire bonne chere. Il reuenoit, exclus  
 De ce qu'il demandoit au Mermeride Ilus  
 Se tenant en Ephyre. Ulysse en peine grande  
 Estoit allé vers luy, pour luy faire demande  
 D'un venin mortifere, auquel il tremperoit  
 Le bout poinctu des traits qu'en guerre il porteroit.  
 Il luy en fit refus: car il auoit empreinte  
 En son ame, en son cœur, la terreur & la crainte  
 Des Dieux tousiours viuans: Mon pere toutesfois  
 L'aima tant pour l'auoir frequenté maintesfois  
 Qu'il luy en fit present, & ne laissant en peine  
 Ton pere, qu'il aymoît d'amitié ancienne,  
 Il l'en accommoda. Maintenant pleust aux Dieux  
 Qu'Ulysses reuint tel parmy ces amoureux.  
 Ils seroient arriuez à leurs heures dernieres,  
 Et trouueroient sons luy des nopces fort ameres.  
 Mais ce qui aduiendra, tout sera mis un iour  
 Au bon vouloir des Dieux: Soit que par son retour  
 Il prenne de ces gens & de leur insolence  
 Dans sa propre maison la trop iuste vengeance,  
 Ou ne la prenne point: le te veux aduertir  
 Pourtant, comme tu dois les faire tous sortir*

*Dehors*



Dehors de ta maison. Demain, conuoque, appelle  
 Tous les Grecs au conseil, & d'une façon belle  
 Parle à eux comme il fault. Les Dieux tousiours viuant  
 T'en seront à tesmoins. Dy à ces poursuyuans  
 Qu'ils ayent à vuidier la maison de ton pere  
 Et s'en aillent chez eux: que s'il plaist à ta mere  
 De se remarier, son pere est un grand Roy,  
 Fort riche, fort puissant, & qui a bien de quoy,  
 Elle y peut retourner: là pourront ils parfaire  
 Les nopces à leur gré, recevoir de son pere  
 Un douaire bien grand, avec tant de presens  
 Qu'on pourroit requérir, & propres & d'uisans  
 A la fille d'un Roy. Or ie te veux apprendre  
 Encor un bon conseil si tu me veux entendre,  
 Pren moy en diligence un vaisseau bon & fort  
 De vingt bons anirons, pour repousser l'effort  
 Et des flots & des vents mets la voile legere  
 Au vent, monte dedans & va chercher ton pere,  
 Quelque part que ce soit: peut estre il aduendra  
 Que quelqu'un en courant nouuellest'en dira,  
 Ou que par Iupiter elle te soit semee,  
 Prodigue donateur d'honneur & renommee;  
 Va t'en premierement à Pyle porte-tour  
 Aux champs Neleïens, & visite la cour  
 Du bon vieillard Nestor, de sa parole bonne  
 Tu pourras t'enquerir. Au partir delà, donne  
 Jusqu'en Lacedemone à l'Atreide puisné  
 Le blond Menelaüs, le dernier retourné  
 De tous les Grecs de Troye en fortune prospere.  
 Si d'adventure d'eux tu apprens que ton pere  
 Soit encores viuant, & doine reuenir,  
 Là tu pourras un an tout entier te tenir,



LE I. LIVRE

Et y patienter. Si le bruit au contraire  
 T'asseurant de sa mort son retour, desespere  
 Reuien t'en en Ithaque, au regne paternel  
 Et dresse son tombeau, qu'un honneur eternel  
 Soit faict à ce tombeau par seruices publics,  
 Par saintes oraisons, & par jeux authentiques.  
 Adiouste à tout cela ce qui sera decent  
 Aux ombres genereux d'un Heros si puissant,  
 Puis ta mere pouruoy de mary conuenable.  
 Tout cela faict, donne ordre à la mort miserable  
 De ces beaux amoureux, ou soit subtilement  
 Ou de combat ouuert, mets les entierement  
 A mort sur les carreaux d'un genereux courage.  
 Despouille tout l'enfant, plus grand de cœur que d'âge,  
 Pren le sceptre en ta main, commande : de façon  
 Qu'on ne te die plus que tu n'es qu'un garson.

A dui se quel honneur, combien donne de gloire  
 Au petit fils d'Atreus le bien de sa victoire,  
 Regarde combien a de reputation  
 Le vengeur Orestes parmy sa nation?  
 Braue il a faict souffrir mort honteuse & amere  
 L'enuoyant aux enfers, au meurtrier de son pere,  
 Le braue Agamemnon aux armes si puissant,  
 Que l'insigne Égistus de Thyestes issant  
 Auoit aussi tué, souillant son mariage,  
 Polluant le respect du sang, du parentage.

Fais en ainsi mon fils, embrasse courageux  
 L'honneur & la vertu : tu es fort & nerueux,  
 Dispos, de belle taille : entre en apprentissage,  
 Ie ne voy rien en toy qui bon-heur ne presage.  
 Aux armes donc, pren les desia victorieux,  
 Et pousse ton renom iusques à nos nepueux.



Orie te dy adieu, souvien toy, ie te prie,  
De ce que ie t'ay dit : i'entends ma compagnie  
Gronder, d'attendre tant, ie m'en la vay trouuer,  
Et prenant mon vaisseau me remettre en la mer.

Auquel Telemachus, plein de prudence accorte,  
Tu me vas exhortant, me d'une amitié forte  
Et de fidélité, comme ton propre fils,  
Tu m'as en peu de mots de la vertu prefix  
L'amour & le chemin, comme mon propre pere.  
Hors de mon souuenir i'amaïs, comme i'espere,  
Tes admonitions saintes ne sortiront,  
Ains tant que ie viuray fermes y demourront.  
Tu pouuois toutesfois faire icy dauantage  
De seiour avec moy, sans haster ton voyage:  
Mais cependant au moins que tu te laueras,  
Que tu prendras plaisir, & te reposeras,  
Attens moy vn petit ie n'arrestera y guiere,  
Ie veux aller querir au thresor de mon pere  
Quelque digne ioyau pour te faire vn present:  
Il sera riche assez mais qu'il te soit plaisant,  
Et tu le garderas pour auoir souuenance  
De moy, pour te remettre en ton cœur ma présence:  
Les amis font cela en tel cas que cecy  
Pour signe d'amitié. A qui Pallas ainsi.

Ne me retarde point mon fils, à la pareille,  
I'ay haste, les presens que l'amour te conseille  
De m'offrir, garde les, & quand ie reuiendra y  
De tes mains de bon cœur, certes ie les prendray,  
Les porteray chez moy, & recompence digne  
Te rendray de bon cœur d'amitié si insigne.

Ce disant, la Deesse esuanouit en l'air  
Tout ainsi que l'oïseau qui s'eschappe à voller



LE I. LIVRE

Et bat les vents de l'aïfle: au partir elle excite  
Le cœur de Telemaque, au souuenir l'incite  
De son pere tant plus, & luy bien estonné  
La Deesse sentit. Il s'en est retourné  
Trouuer les poursuyuans, entre eux a repris place  
Semblable à quelque Dieu de façon & de grace.

Là le chantre excellent haussoit sa belle voix,  
Et ranimoit les nerfs de son resonnant bois,  
Et le silence estoit. Il chantoit l'infortune  
Des Capitaines Grecs sur l'onde de Neptune  
A leur retour de Troye, auxquels Pallas frappa  
Les vaisseaux en son ire & loing les dissipa.

Jusqu'en la chambre en hault donna la chanson rare,  
Et se fit écouter à la fille d'Icare  
La sage Penelope. A donc elle descend  
Non seule, auecques soy deux filles elle prend,  
Deux Nymphes en beauté l'accompagnoient gentilles,  
Et ses pas vertueux suyuient les ieunes filles.  
Quand des femmes l'honneur vers les Princes paruint  
Sur le seuil bien basti de la sale ell' se tint,  
D'un voile delié se couuroit le visage,  
A son costé estoit chacune Nymphes sage  
En pudique maintien. Lors au Poète chantant  
Ces propos elle dit pleurant & sanglotant.

Phemius, si tu veux ie sçay que tu n'as faite  
De sujet, de matiere & delectable & haute,  
En chantant les exploits des hommes & des Dieux.  
Chante les s'il te plaist à ces beaux amoureux  
Pendant qu'ils sont beuuans & qu'ils te font silence,  
Mais ne ramentoy point la triste souuenance  
De ces fascheux sujets, ne vueilles raconter  
Ce qui me faict pleurant, nuict & iour tourmenter,



Qui me ronge le cœur, qui l'ame me bourrelle  
Larmoyant sans cesser une plainte eternelle,  
A la triste pensée, au fascheux souvenir  
De mon cher Vlysses qui ne peut reuenir.  
La reputation duquel & la grand' gloire  
Eclairant par la Grece en Argos est notoire.

Chere mere, pourquoy vous faschez vous ainsi,  
Dit lors Telemachus, contre ce chantre icy?

Qui chante ce qu'il a le plus en fantasie!

Souffrez qu'il se delecte avec sa poësie

Et chante à son plaisir, puis que d'un feu puissant

La verue qui le pousse ainsi le va pressant,

Il ne luy en faut pas attribuer la faute.

La matiere du chant vient de la voute haute,

Descend de Iupiter, qui selon son desir

Aux esprits excellens suggere à son plaisir,

Le sujet tel qu'il veut. Vous n'avez donc, ma mere,

Assez d'occasion de vous mettre en colere

De ce que cestui-cy chante comme les eaux

Ont tourmente les Grecs, ont brisé leurs vaisseaux,

Comme les Princes forts ont par triste aduenture

Seruy pour la plus part aux poissons de pasture,

Vn poëme nouveau plaist avec volupté,

Et prend on grand plaisir à quelque nouveauté.

Les recentes chansons sont tousiours les plus belles.

N'ayez donc point horreur de ces chansons nouvelles,

Ulysses n'est pas seul au monde de perdu,

Auquel n'a pas bien dit son retour pretendu,

Et luy seul n'est pery soubs l'onde de Neptune.

Ayant, helas, couru trop amere fortune.

Tant de Grecs ont laissé la vie sur les champs

De Troye, & sont tambez soubs les glaines trenchans,



LE I. LIVRE

Tant d'autres sous les eaux ont souffert mort amère.

Vous retournerez donc, s'il vous plaist, ô ma mere,  
En vostre chambre, & là vostre temps passerez  
A faire vostre ouvrage, & d'exemple serez  
A n'estre pas oisive à tant de Damoiselles  
Qui sont autour de vous, agreables & belles,  
Car la parole est due aux hommes seulement,  
A eux est la raison, & le commandement  
A moy Telemachus qui ay toute puissance,  
Et à qui ceste cour doit toute obeissance.

Sa mere à ces propos grandement s'estonna,  
Et soudain en sa chambre en hault s'en retourna  
Ses filles avec elle, & la parole sage  
De son fils engravoit au fonds de son courage.  
Pleuroit toujours pourtant l'absence où le trépas  
D'Ulysses son mari, iusqu'à tant que Pallas  
Lui enuoya le sonne, afin de donner trêve,  
Et un peu de relasche à l'ennui qui la greue.

Mais de ces poursuivans la bande sans raison  
Ne faict que tempester par toute la maison  
Que rauder, que crier de voix forte & haut aine,  
Desireux que soudain qu'en la chambre on les meine  
Afin de se coucher. Lors à eux s'adressa  
Le sage Telemaque, & ainsi les tansa.

Amans, qui recerchez ma mere en mariage,  
Remplis de violence, & de tort & d'outrage,  
Et trop enorgueillis : traittons nous ie vous pri  
Avec ioye & plaisir sans faire un si grand cri,  
Sans tant tumultuer. C'est chose bien plaisante  
D'oïr les airs diuins que ce bon Poëte chante,  
Et dont le chant peut estre aux Dieux comparé,  
Demain, dès que le iour nous aura réclairé,



Qu'il aurà ramenè sa lampe iournaliere,  
Je vous appellerai au conseil ordinaire.  
Là de tout ce païs & le maistre & le Roy,  
Je vous commanderai de sortir de cheZ moy  
Cercher d'autres festins, aller à d'autres tables.  
Mais que ne mangeZ vous, messieurs les venerables,  
Vos biens, vos reuenus, & dans vostre maison  
Que ne vous traittez vous comme veut la raison?  
Mais si vous persisteZ, resolu en vostre ame  
De déchirer ainsi par vostre train infame,  
De démembrer ainsi parmi vos volupteZ,  
D'un miserable estat toutes les faculteZ  
A ma veuë, à mon sceu: & qu'il n'y ait plus d'ordre  
De voir faire une fin à ce piteux desordre,  
J'inuoyerai les Dieux humblement tous les iours,  
Qu'ils vueillent m'enuoyer à la fin leur secours,  
Ma clameur iusqu'à eux ira ie m'en assure,  
Et Iupiter viendra sur vous en la malheure:  
Qui me fera venger de vos meschanceteZ:  
Je vous feray tomber lourdement, écarteZ  
Parmi ceste maison, & de main inhumaine  
Vous en feray porter en vostre sang la peine.

Ainsi leur parloit-il. Eux indigneZ mordans  
Leurs leures de despit grondoient entre leurs dents,  
Bien estonnez d'oïr de telle hardiesse  
Telemachus parler à leur folle ieunesse.

Auquel Antinous fils d'Eupitheë, entre eux  
Respondit le premier: Certainement les Dieux  
T'ont aujourd'huy rendu eloquent à merueille,  
Et hardi harangueur. Iupiter ne le vueille  
Te rendre Roy d'Ithaque enceinte entierement  
De mers, & ne t'y doint entier commandement,



LE I. LIVRE

Encores que te soit paternel heritage.

Auquel Telemachus de responce bien sage,  
Te fâcheras-tu point Antinous? Ouy,  
Ie le voudrois, & tant Iupiter m'eust ouy  
Que ie vinsse à porter en main ce braue sceptre.  
Penses-tu que regner soit un crime commettre?  
Regner est bonne chose, & Roy est reueré  
Comme un Dieu en sa cour: de tous est honoré,  
De tous est enrichy, & à luy sa couronne  
Sur villes, sur sujets toute puissance donne.  
Il y a toutesfois autour de ceste mer  
Plusieurs, ieunes & vieux, qui peuvent gouverner  
Ithaque enceinte d'eaux, soit que l'un d'eux se prenne  
A supporter le poix onereux de ce regne,  
Puis qu'est mort, comme on dit, le diuin Ulysses.  
Mais, des biens qui me sont escheus par son decès  
I'en seray le vray Roy, j'en auray la puissance,  
Et de tous ses tresors prendray la iouissance,  
Sur ses esclaves mesme auray commandement  
Que par guerre il m'acquit combatant vaillamment.

Lors respondit le fils de Polybe Eurimaque:  
Les Dieux y pouruoyront, cela est, Telemaque,  
Soubs leur entier pouuoir. Cil que leur Deite  
Ordonnera pour Prince aura l'autorité,  
Aura commandement, & regnera sans doute  
Sur la sterile Ithaque enceinte de mers toute,  
Il y dominera. Mais ce qui t'appartient  
Iouys en à ton ayse, & nul ne te retient  
De t'en dire seigneur. Commande, pren, ordonne:  
Que nul empeschement par force ne t'y donne,  
Ne te face la guerre, ou par occision,  
Ou par fen denorant ne face inuasion



Sur tes biens paternels, tant qu'Ithaque vantée  
On verra de maisons remplie & habitée.

Mais dy moy ie te pry qui est cest estra ger  
Qui est si hardiment ceans venu loger,  
D'où est il, d'où vient il, de quel pais, & quelle  
Sa gente, sa nation, sa race & parentelle,  
Dit il point que ton pere en bref doine aprocher:  
Ou est il point venu quelque debie chercher?  
Il s'est bien engardé qu'on eust sa cognoissance,  
Ny qu'on l'ouist parler: mais en grand diligence  
Il a gaigné au pied. Si n'a til pas pourtant  
La face d'un lourdaut, mais en se presentant  
D'un visage riant il s'est faict apparostre  
D'une braue façon: si ie l'ay peu cognoistre  
Il est venu sentir quelque chose de grand.

Auquelle fils d'Ulysse à respondre se prend.  
L'attente d'Ulysses tousiours tant desirée  
Est maintenant, dit il, du tout desespérée.  
Ie ne me firy plus à ce que me diront  
Ces porteurs de nouvelle. Ils m'admonesteront  
Tout leur soul. Car la mort m'a priue de creance  
Par les oyseaux trompé: ie n'ay plus desperance  
Aux responce des Dieux, à l'oracle menteur  
D'un augure incertain, d'un deuin rapporteur.  
Si ma mere a vouloir encor de les entendre  
Les amenant ceans, taschant toujours d'apprendre  
Des nouvelles du Roy. Or, si tu ne le scais  
Cest icy est Mentes, vieil hoste d'Ulysses:  
Anchialus, qui a reputation grande  
Aux armes, est son pere: Aux Paphois il commande:  
Il vient de Tapheicy, pais enceint de flots,  
Et dont les habitans sont braves matelots,



## LE II. LIVRE

*Industrieux en l'art de guyder dessus l'onde  
Les hâz ardeux vaisseaux, s'il y en a au monde.*

*Ainsi luy respondit l'Ulysside. Combien  
Qu'il l'eust pris pour un Dieu, & qu'il le sceust fort biē,  
En soy mesmes en son cœur. Alors on recommance  
A chanter de plus belle, à reprendre la dance,  
A rire, à folastrer. Car c'est tout leur soucy.  
Plaisirs des ieunes gens. Continuent ainsi,  
Tant que vesper au soir la nuict au ciel attire:  
Chacun d'eux en sa chambre adonques se retire  
Las de rire & sauter: pour prendre doucement  
Le delassant sommeil. Le filz semblablement  
D'Ulysses, se retire en sa chambre dresseē,  
Ayant l'esprit remply de soing & de pensee,  
Et des affaires grands en son cœur proiettoit.*

*Sa chambre sur le haut du beau chasteau estoit,  
Magnifique, esleuee, où l'air plus favorable  
S'estendoit, & des vents la frescheur agreable.  
Euryclea portoit deuant luy le flambeau  
Chassant l'obscurité d'un feu gaillard & beau;  
Euryclea fidelle & loyale à son maistre:  
Ops la Pesenoride autresfois la fit naistre,  
Et Laërtes, ce corps excellent en beauté  
En la fleur de ses ans auoit bien achetie  
Dix bons couples de beufs, pres sa chaste Anticlee  
Le vieillard esteu a la gentille Euriclee  
Presque en pareil degre. Il ne la pressa point  
De son bonneur, & onc à elle ne fut ioint  
Par amour, il craignoit le depit de sa femme.  
Deuant le Prince donc elle portoit la flamme  
De l'eclairant flambeau, comme il se retireroit  
Au repos de son liēt. Car elle l'honoroit*



Et l'aymoit par dessus les femmes de sa mere:  
Elle l'auoit traicté soigneuse nourriciere  
En ses plus ieunes ans: lors luy mesme a poussé  
La porte de la chambre, & s'estant aduancé  
S'est ietté sur son liét. A la sage seruante  
Tend ses accoustremens d'une estoffe excellante:  
Elle les prend soudain, les plie proprement,  
Et pres du riche liét les met bien nettement.  
Puis de la chambre sort la vicillote fidelle,  
Ferme la porte à clef, & latire apres elle  
Par la boucle d'argent; luy conuert mollement  
D'une mante legere ouuree gentiment  
Passa toute la nuit, pensif en son courage,  
En soy mesme songeant sur le prochain voyage  
Que Pallas luy auoit enioint vn peu deuant:  
Et fut en cest estat iusqu'au Soleil leuant.

Fin du premier Liure.





LE SECOND LIVRE  
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

**E**lemachus denonce en pleine assemblee aux poursui-  
uants de sortir de la maison de son pere Vlysses. Et  
ayant pris d'Euryclee sa nourrice ce qui faisoit besoing  
pour son voyage, & de Pallas des hommes & vn vaisseau, il  
s'embarque sur le soir.

AUTRE SOMMAIRE.

*Le conseil en Ithaque est plein de trouble amer,  
Et le fils d'Vlysses se met dessus la mer.*

**D***Es qu'on a veu l'Aurore à la main rougis-  
sante  
Et aux beaux doigts de rose' au ciel resplen-  
dissante,*

*Le preux fils d'Vlysses hors du lit s'est jetté,  
S'est vestu, à pendu son espee au costé.  
Sitost qu'il est sorty, (son apparence belle  
Estoit comme d'un Dieu) les herauts il appelle,  
Leur commande d'aller chez les plus apparans  
Qui sont dedans les murs d'Ithaque demeurans,*



Qu'ils viennent au conseil. Ils vont en diligence,  
Et à son mandement rendent obeissance.

Ils viennent à la foule, accourent viftement,  
Et dedans le palais entrent ensemblement.

Chascun selon son rang s'estoit mis en sa place,  
Quant on vid arriver l'Ulyssienne race,  
Un espieu bien ferré en sa main il tenoit  
Le branlant brauement. Seul il ne cheminoit.  
Car deux dogues puissants venoient apres leur maistre  
D'effroyable regard. Pallas le fit paroistre  
Orné de Majesté. Le peuple se leva  
Et autrosne ancien paternel l'esleva,  
Des vieillards luy ceda la troupe venerable  
Et des vieux seigneurs Grecs le senat honorable.

Entre eux Egiptius pour l'heure se trouuoit  
Plein de parler facond, que la vieillesse auoit  
Là rendu tout courbé, mais remply de prudence,  
De bon sens, & pourueu de grande experience,  
Le guerroyeur vaillant Antiphus son aîné  
Compagnon d'Ulysses s'estoit acheminé  
En la guerre de Troie, en la plaine d'Ilie  
Qui florissoit alors en grand' cheualerie:  
Antiphus qui sur mer combattoit asprement.  
C'est luy que le Cyclops mangea cruellement  
Le barbare Cyclops, dominant le riuage  
De la sicile mer: Dans son antre sauvage  
Couché, membre apres membre, ô pitié, deschira  
Le pauvre, & cruel entier le deuora.  
Il le prit le dernier pour son soupper infame  
Des compagnons d'Ulysses, & luy aualla l'ame.  
Il eut encor trois fils. Entre les poursuivants  
Estoit Eurynomus, les deux autres, suiuants



LE II. LIVRE

De leur pere le train, semblables en leur vie  
Imittoient son honneur, & n'auoient autre enuie.  
Car il auoit uescu en reputation.  
Et l'oubly n'auoit pas esteint l'affection  
Qu'il portoit à son Prince, ains regretoit sans feinte  
L'absence d'Ulysses d'une eternelle plainte.

Il commença, ses yeux de larmes degouttans.  
Oyez, seigneurs d'Ithaque; il y a fort long temps  
Qu'on n'auoit fait aucune assemblee de ville  
Pour voir & consulter des affaires de l'Isle:  
Mesme depuis qu'on vid Ulysses s'en aller.  
Qui nous fait donc ainsi si soudain appeller?  
Quel en est le sujet? Si cest par le message  
Ou des vieux, ou de ceux qui sont en plus ieune aage;  
Qu'il nous die si c'est qu'il ayt point entendu  
Quelque vaisseau armé estre icy descendu,  
L'ayant sceu le premier: ou bien qu'il nous explique  
S'il veut metre en auant quelque affaire publique:  
Il me ressemble auoir beaucoup de probité,  
Et prie, que cela qu'il aura proietté  
En son entendement, Iupiter l'autorise  
Et conduise à bon heur toute son entreprise:

Telemachus, aiant à sa louange oui  
Vntel propos, en sent son cœur tout resioüi,  
Il ne demoura plus assis, bouillant d'enuie  
De parler en public en telle compagnie.  
Il setint donc debout: & soudain Pisenor  
Herant sage & discret, lui tend le sceptre d'or  
Et lui met en la main. Lors tournant le visage  
Vers le vieillard, il dit. Vieillard prudent & sage  
Celui la que tu dis n'est pas fort loing d'ici,  
Tu le verras. C'est moi que touche ce souci.



*Ie n'ai point veu venir de vaisseaux Argoliques,  
Ie ne parlerai point des affaires publiques:  
Mais en particulier un dommage privé.  
Un malheur domestique est sur moi arrivé:  
Un double ennui m'accable, aiant trop misérable  
Mon cher pere perdu, dont le sceptre honorable  
Vous gouvernoit si bien, homme plein de douceur,  
Insigne en pieté. Puis un autre malheur  
Qui sappe cest estat, qui le mine & le perse,  
Qui perd ceste maison, la met à la renuerse,  
Ruine ses moiens les plus beaux & meilleurs:  
Nombre de poursuivants, enfans de ces seigneurs  
Que vous voiez ici, d'honneur & de courage  
Veulent outre son gré ma mere en mariage,  
Ils ne veulent aller à Sparte, en la maison  
D'Icarus, l'amener à la fin à raison  
De lui donner un dot, & prendre au préalable  
Celui qui lui sera de tous plus agreable,  
Pour en faire son gendre. Et ce pendant ils sont  
Tousiours en ma maison, où sans respect ils font  
Dix mille indignitez, ils mangent, ils ravagent,  
Tuent brebis, moutons, tous nos troupeaux saccagent,  
Et dedans la maison du vaillant Ulysses  
En magnifique train commettent mille excès.  
Ils boient tous nos vins, les furettent, les persent,  
Et parmi la maison les gastent & renuersent.  
Et ie n'ai pres de moi personne assez puissant  
Qui hors de ma maison les aille dechassant:  
Tel que fut autrefois mon genereux de pere.  
Mais mes debiles mains ne le peuvent pas faire.  
Si nous l'entreprenons par les armes, hélas  
A ce faict nous deffiant & la force & le bras,*



LE II. LIVRE

Et nous ne sommes pas encore grands gendarmes:

En fin, si nous auions vn peu d'adresse aux armes

Coniointe avec la force, hà, nous essayerions

De repousser l'iniure, & nous nous deffendrions:

Car on commet icy vn cas intolerable:

Et du grand Vlysses la maison honorable

Certe on la traicte icy par trop indignement,

Elle est par ces excez perdue entierement.

Et vous n'en estes point esmeuz, en vos courages

N'auetz peur du caquet des proches voisinages:

Craignez au moins les Dieux: qu'en fin trop irritez

Ils n'enuoyent la peine à vos meschancetez.

Or, par le hault-tonnant qui sur l'Olympe habite

Et par Themis encor' qui assemble & excite

Le conseil des humains, ou leur donne congé,

Abstenez vous amis, & me laissez rongé

De douleur & de mal: & si iamais Vlysses

Mon pere, homme de bien, a faict quelque iniustice

Aux magnanimes Grecs, faictes m'en repentir,

Vengez vous en sur moy: faictes en ressentir

Ceux icy contre moy; il me seroit sans doute

Meilleur, que de manger mon bien, ma maison toute.

Mais si vous perdez tout possible qu'à son tour

La vengeance pour moy s'en fera quel que iour.

Ie redemanderay mes facultez perduës,

Et criray, iusqu'à tant qu'elles me soient renduës

Par toute la cité. Car de me contrister,

De m'affliger ainsi, de me persecuter

C'est grand folie à vous, en vain vostre pensee

Rend mon ame, d'ennuis & de maux oppresseë.

Il finit indigné: puis son sceptre ietta

En terre: & son visage en larmes degouta

Chascun



Chacun en eut pitié, le peuple en son offence  
Fut grandement esmeu: mais chacun tint silence,  
Et personne n'osa respondre seulement

A ce qu'il auoit dit parlant si brauement:

Le seul Antinous de colere & de rage.

Grand orateur, dit il, indompté de couragé,

Tu tonne de discours, & tu vas esleuant

Ta superbe pensee & la mets en auant.

T'est il donc eschappé parole si mechante?

Nous deshonores tu par ta langue tranchante?

Nous viens tu donc blasmer ainsi amerement,

Et nous calomnier si malheureusement?

La faute de cecy, ce mal, ceste misere

Ne doit tumber sur nous, mais plustost sur ta mere:

Dont nous vont decenant les feintes actions,

Et qui nous va tissant cent mille fictions.

Voicy le troisieme an, que Titan de son coche

A ramené sur nous, & le quatriesme approche

Quelle nous nourrit tous d'un vain espoir, paissant

Nostre ame d'un amour qu'elle vint accroissant.

Car elle nous promet, nous enuoye messages

Pour nous faire esperer enflamme nos courages

Et à chacun de nous promet tacitement.

Mais en son cœur secret elle pense autrement,

Feint des retardements, inuente des excuses,

Et nous ourdit sans fin la toile de ses ruses.

Elle a donc commencé sur son mestier gentil

Dedans sa chambre à part vn ouurage subtil,

Et nous a dit ainsi. Amis, pour assurance

Mes nopces attendez, vinez en esperance,

Ne bougez de ceans, & me pressez iousiours,

Tant que i'auray finy, sera dans peu de jours,

C



LE II. LIVRE

*Ces funebres linceux au bon homme Laërte.  
Cest œuvre demourroit, & ce seroit grand perte,  
De peur que si la Parque au ciseau bien tranchant  
L'enuoyoit au sepulchre, on ne fust reprochant  
A la fille d'Icare, ou l'une des Gregeoises,  
Ou quelque fiere bru, ne me fissent des noises  
Si Laërtes estoit estendu au cercueil  
Sans le riche ornement d'un funebre linceuil,  
Veu qu'il a tant de biens, un si grand labourage,  
Un domaine si riche, un si bel heritage.  
A ces propos tant doux nostre cœur a cédé,  
Il a fort aysement esté persuadé.*

*Or de jour pour le vray s'advanceoit son ouvrage,  
Mais elle en deffaisoit toute nuit davantage.  
Durant trois ans entiers sa ruse nous trompa,  
Et iusques au quatriesme elle nous atrapa.  
Mais une qui scauoit toute son entreprise  
Nous en vint aduertir. Puis elle fut surprise  
Sur le fait, deffaisant son ouvrage gentil.  
Et plus ne luy seruit son esprit tant subtil  
Car il luy a fallu à la fin malgré elle  
Acheuer le tissu de ceste toile belle,  
Et l'aller iusqu'au bout par contrainte suiuant.*

*Voicy, ce que chacun amoureux poursuiuant  
Te dit, ô Telemaque, afin que tu ne tienne,  
Le cœur des Achæens en pensèe incertaine  
Auec ton ordonnance & ta belle oraison,  
Renuoye, & au plustost, ta mere en sa maison,  
Conseille luy d'en prendre un le plus conuenable  
D'entre nous pour mary, & à elle agreable  
Et à son pere aussi. Si par ses tours secrets  
Elle pensoit tousiours beffler ainsi les Grecs,*



Elle se trompe fort bien qu'elle soit fort sage  
Qu'elle pratique bien en son ruzé courage  
Ce dont luy a fait don Pallas abondamment,  
Ses ouvrages ouvreZ industriusement,  
Quelle' ayt l'esprit posé, plus subtil en finesse  
Que ne l'eurent jadis les Princesses de Grece  
Reynes aux beaux cheueux: comme fut Alcmené,  
Et Tyro, & encor la blonde Mycené,  
Dont nulle ne scent onc n'art ne finesse telle  
Que les scait auourd'huy Penelope la belle,  
Elle verra pourtant que sa subtilité  
N'aura comme elle croit grandement proffité.

Car c'est un poinct conclu contre elle, Telemaque,  
Nous ne sortirons point hors du chasteau d'Ithaque  
Qui fut à son mary, mais nous consumerons  
Tous les biens de ceans, nous tuons, mangerons  
Tout le bestail d'icy, tant & tant que trompees  
Nostre attente sera par ta Penelopee:  
Qu'elle continuera sa resolution.

Que pour certain les Dieux pour ton affliction  
Ont mise dans son cœur, & pour ta grande oppresse  
Ont ainsi son esprit trauersé de finesse:  
Elle s'acquiert par là grand bruit, grande clarté  
De renom, mais à toy grande calamité,  
Ruynes, detriments, pertes continuelles.

Nous ne verrons donc point nos maisons paternelles,  
Nos affaires lairrons plus presseZ & meilleurs,  
Ne bougerons d'icy & n'irons point ailleurs,  
Qu'elle ne se resolue à choisir, & à prendre  
L'un de nous pour mary, qu'elle ne veille entendre  
A se remarier. Adonc Telemachus.

Il ne me seroit pas seant, Antinoüs,



LE II. LIVRE

De chasser de ceans, d'enuoyer malgré elle  
 Celle qui m'engendra, m'a mis au monde, celle  
 Qui m'a nourry ceans. Car mon pere Vlysses  
 Soit qu'il soit ià pery d'un defastreux decez,  
 Soit qu'il respire encor cest air frais & humide  
 En quelque coin du monde, a pris de l'Oebalide  
 Jcarus, de grands biens, lesquels, ô dur ennuy!  
 Il luy faut rendre tous, en renuoyant chez luy  
 Penelopé, ma mere. Et puis, si mon cher pere  
 Vit encor, en aura marrisson tres-amere,  
 Et m'en fera patir. Comme feront les Dieux,  
 Si tant est que ma mere en partant des ces lieux  
 Inuoque dessus moy Erynnis l'infernale,  
 Et ses seurs les fureurs qui sont en l'enfer palle.  
 Que ie n'enconre encor' la malediction,  
 Et la hayne du monde, & de la nation.

Vostre opinion donc, tant que i'auray de vie,  
 O Achiens, par moy ne sera point suinie,  
 Ains i'en fay peu de conte: encores que vous tous  
 En soyez indignes, en entriez en courroux.  
 Mais plustost deslogeZ messieurs les venerables  
 Cherchez autres festins, allez à d'autrestables,  
 MangeZ voZ reuenus & de nuict & de iour,  
 Et vous reuisuez l'un l'autre tour à tour.

Mais s'il vous est meilleur de consumer sans cesse  
 Le reuenu d'un seul, son bien & sa richesse,  
 Sans nulle impunité dans sa propre maison:  
 Perdez, perdez, cruelZ, sans aucune raison  
 L'estat de vostre Roy, rompez, ietteZ par terre  
 Cestours, ce sceptre antique, & luy faictes la guerre:  
 I'inuoqueray les Dieux pour mon dernier recours,  
 Humble i'appelleray leur ayde & leur secours,



Tant que de Iupiter la dextre souverayne  
 Vous enuoye la mort, le merite & la peyne  
 De vos meschancetez, tant que vous empeschiez  
 Les carreaux de vos corps, tant que vous trebuchiez,  
 Veantrez en vostre sang, seul & digne salaire  
 Destorts, que vous auiez entrepris de me faire.

A peyne auoit il dit, que Iupiter transmet  
 Deux grands aigles volants du plus haut du sommet  
 D'un mont proche de là, qui d'ayles estendues  
 Batoient d'un vol egal les vents dedans les nues,  
 L'un contre l'autre ioint : puis aprochants du lieu  
 Où l'assemblée estoit, & fondans au milieu  
 Du peuple là seant, se prirent à combattre  
 Donnans l'un contre l'autre, & des ayles se battre.  
 Ils designoient un mal plus grand que tout cela,  
 Car regardans, hagards, de ceux qui estoient là  
 Les testes, en faisant par dessus eux les roües  
 Vindrent à deschirer & leurs cols & leurs roües:  
 Puis à la droite main volerent à la fois  
 Par dessus les maisons & par dessus les toits.

Chacun des assistants admire & considere,  
 Le vol de ces oyseaux, & ce qu'ils doivent faire  
 Les tenoit en suspens : quand le fils de Mastor  
 Halitherses, prudent d'aage & d'usage encor,  
 ( Qui sur ses compagnons auoit en sa notice  
 Scauoit & deuinoit, tout cela quel' Auspice  
 Pouuoit coniecturer des oyseaux deuissant,  
 Ou des fatalitez le futur predissant, )  
 Se leuant, dit ainsi. Oyez ie vous supplie  
 Vous citoyens d'Ithaque, & sur tous, ie vous prie  
 Poursuiuans, escoutez. Ces prodiges puissants,  
 Ces oyseaux vont grand mal & malheur menaçans,



## LE II. LIVRE

*Et sur tout à ceux cy : Dommage & mort sanglante  
Menacent grandement leur ruyne imminente.*

*Le heros Vlysses n'est pas loing du pais,  
Fort proche est son retour : Il vient rendre esbahis  
Force gens, il est pres, il vient, & sa main forte  
A messieurs les amans mal & malheur apporte.*

*Et à d'autres encor. Nous donc qui habitons  
Dans la fameuse Ithaque, & qui y frequentons,  
Aduisons de cesser en fin tout ce desordre:*

*Considerons comment nous y pourrons mettre ordre,  
Que ceux cy mettent fin aussi à ce malheur,*

*Car le plustost pour eux leur sera le meilleur.*

*Je ne suis ignorant, ny sans experience*

*De ce qui doibt venir, ie parle en assurance,*

*Et ie croy fermement que tout soit accompli:*

*Je m'en souuiens fort bien, & n'ay mis en oubly*

*Ce que ie luy predy, d'une bouche sacree*

*Parauant que sa nef fust encor' desencree*

*Qu'il eust laissé la terre, & que les Grecs en mer*

*Eussent mis leurs vaisseaux pour Troye consumer*

*Qu'il souffriroit beaucoup sur la mer animee,*

*Que ses amis perdus, & sa flotte abismee*

*Il reuiendrait tout seul incogneu, sur les champs*

*De sa patrie, au bout du terme de vint ans.*

*Et voicy, de son point la chose presque approche,*

*Auquel Eurymachus usa de ce reproche.*

*Vieillard tout courbé d'ans, insensé, sans raison*

*Chante cela sur toy, tes enfans, ta maison,*

*Va t'en viste d'icy que quelque grand ruyne*

*N'arrive dessus toy. Ce que ie te deuine*

*Meilleur deuin que toy. Certes beaucoup d'oyseaux*

*Au desous du Soleil exercent leur cerceaux,*



Et tous ne monstrent pas ce qui est veritable,  
Ny des Dieux tout puissants la pensee inscrutable.  
Quant au reste, Vlysses est mort bien loing d'icy  
En la guerre, aux combats. Le fussestu aussi,  
Et des oiseaux du Ciel comme luy, la pasture,  
Tu ne me viendrois pas chanter mal aduantage  
Deuin malencontreux, & brulant de courroux  
Tu n'inciterois pas Telemaque sur nous,  
Esperant dons de luy & quelque recompense.  
Mais ie te dy aussi, & prens en asseurance,  
Si tu persistes plus d'esmouuoir, d'inciter  
Ce ieune Prince icy, de le plus exhorter  
Par tes mots ennuyeux, & si plus tu abuses,  
Eguillonant son cœur, de tes fraudes & ruses  
Dont tu te fais si fort ô faux vieillard pipeur,  
Et d'ancienneté rué fin & trompeur,  
Pour faire que tant plus il hausse son courage,  
L'enfle de vanité, l'esleue dauantage,  
Il tumbera encor' en vn plus grand malheur,  
Et ne parferas point ce que pense ton cœur,  
Et le mal mesme, dont les autres tu menaces  
Le mesme chastiment que malin tu leur brasses  
Tumbara dessus toy de par les amoureux  
En porteras la peyne en ton cœur douloureux.

Mais ie conseilleray Telemachus de prendre  
Sa mere en bonne humeur, la faire condescendre  
De retourner bientost chez son pere puissant,  
Afin qu'il la marie, & la soit fournissant  
De ce qu'il faut donner à vne honeste fille  
De si riche maison, & si grande famille.  
Et ie ne pense pas que iamais autrement  
Les Gregeois mettent fin de poursuiure asprement



LE II. LIVRE

De ses nopces l'effect. Nous n'avons point affaire  
 De tant d'oracles vains auxquels tu te veux plaire,  
 O futile imposteur, nous ne nous soucions  
 Du vol de tes oyseaux, ny de tes fictions,  
 Vieux courbé, que d'un cœur aussi plein de mensonges  
 Comme de mauvaistié sot resueur tu nous songes  
 D'Eloquencetonnant, n'ayant rien remporté  
 Qu'enuye & hayne, deuz à ta meschanceté:  
 Nous ne craignons icy ny sceptre ny empire  
 Qui quer-veille parler, nous n'en ferons que rire,  
 Nous n'en avons soucy, moins de ce grand parleur  
 De ce filz d'Ulysses avons nous de frayeur.  
 Que tout soit deuoré ce regne lamentable  
 S'en aille renuersé, n'atten rien d'equitable  
 Tant que Penelope partant & tant de fois  
 Remet son mariage, & trompe les Gregois,  
 Nous demourrons icy à tous les jours attendre,  
 Et pour sa grand vertu ne ferons que contendre:  
 A d'autre n'irons point, dont seante seroit  
 L'amour & la poursuite à qui l'entreprendroit.  
 Telemachus adonc, plein de jages paroles.  
 Eurymachus, & vous pris de ces amours folles,  
 Je ne vous priray plus, & plus dorenavant  
 Par exhortations vous iray poursuivant.  
 Mais i'en pren tous les Grecs & la puissance grande  
 Des hauts Dieux à tesmoin. Aumoins ie vous demande  
 Vne bonne fregate, & vingt bons compagnons  
 Qui facent bien sur mer aller les aurons,  
 Qui me facent chemin sur les glissantes ondes  
 Qui m'entrouurent des eaux les plissures profondes,  
 Qui viennent avec moy iusqu'en Lacedemon  
 Ou à Pyle areneuse à l'excellent renom.



Car ie veux d'Ulysses par tout m'aller enquerre,  
Mon intention est de tracasser la terre,  
Subir mille travaux, maint labeur, maint ennuy,  
Pour voir si ie pourray rien apprendre de luy,  
Par les hommes, ou bien du grand Iupiter mesme,  
De qui vient le renom & la gloire suprême.  
Que si i'appren qu'il viue encores au doux iour,  
Qu'il soit au monde encor, & i'ay de son retour  
Quelque espoir assésuré: i'ay mis en ma pensee  
D'attendre qu'une annee entiere soit passee,  
Confit en amertume, en deuil & en soucy,  
Autant qu'on peut penser. Mais si i'entens aussi  
Qu'Ulysses ne soit plus au monde, & que ses ombres  
Errent là bas, parmy les diuinitez sombres,  
Ie m'en retourneray, bien qu'en aduersité,  
Au pays gratieux de ma natiuité,  
Et luy feray bastir un sepulchre honorable,  
Rendray à son tombeau un honneur conuenable,  
Ainsi qu'il est decent, ma mere mariray,  
Et en un stable estat ie la colloqueray.

Il fit fin, & apres se rassit en sa place.  
Lors Mentor, que l'amour estroittement enlace  
A l'absent Ulysses, & qui semblablement  
Fut aimé d'Ulysses affectueusement,  
(Auquel, comme il partit pour faire son voyage,  
Et iettoit hors ses nefes du paternel riuage:  
Il auoit par expres le soing, l'autorité  
De son regne & son train fidelement transporté,  
Commandant de luy rendre entiere obeissance,  
Et que chacun fist ioug dessouz son ordonnance,  
Dit ainsi: Oyez moy citoyens Ithaquois,  
Que personne n'ait plus aucun soucy des loix,



## LE II. LIVRE

Ne prenne plus le sceptre, & que nul Roy placable  
 Et doux, ne regne plus sur ce lieu honorable,  
 Que nul n'ait plus le soing de regner iustement.  
 Mais qui est d'un courage & dur & inclement,  
 Quiconque est de nature & cruelle & barbare,  
 Qui est iniuste, fier, voluptueux, auare,  
 Que celuy là soit Roy. Le souvenir, bons Dieux,  
 D'Ulysse est bien perdu, & comme gracieux  
 Il a sceu commander iadis sur ceste place,  
 Comme il a gouverné toute vne populace  
 Avec grande douceur, & comme entierement  
 Tel qu'un pere, en son regne il s'est monstré clement,  
 Je ne me fâsche point quand ie voy ceste bande  
 De superbes amans, qui deuore & gourmande  
 La maison d'Ulysses, croyans qu'il perira  
 S'il ne l'est, & de Troye onc ne retournera.  
 C'est pourquoy s'esgayans tant en leurs arrogances  
 Ils font à leur malheur toutes ces insolences:  
 Trop bien contre le peuple, indigné iustement,  
 Je brusle de colere. A quoy si longuement  
 Ce silence muet? Pourquoy dessous silence,  
 Citoyens, souffrez-vous vne telle insolence?  
 Pourquoy à les reprendre estes vous negligens?  
 Et pourquoy quand ils sont sur tout si peu de gens,  
 Vous plusieurs, & armés, ô lasche populace!  
 Ne venez-vous au moins reprimer leur audace?  
 Alors Leocritus qui fut fils d'Euenor,  
 Tu parles donc ainsi, ô baudard de Mentor,  
 Et fol d'entendement? Ainsi donc tu opine,  
 Ou que nous desistions, ou qu'on nous extermine.  
 Il sera difficile à tout tant de mutins  
 Que soyez de chasser ainsi de leurs festins



Des gens si bien repeus. Non, quant Ulysse mesme  
Y seroit, y viendroit, bien que de force extreme,  
Il y succomberoit, s'il auoit seulement  
Pensé de nous chasser, bien qu'inopinément  
Il nous trouuast ceans: Nous pleins en abondance  
De viures & de vins frians par excellence,  
Et combien que sa femme en ait vn grand desir,  
Elle n'auroit pourtant longuement le plaisir  
De son soudain retour, mais son & nostre main forte  
Il trouueroit la mort sur le seuil de sa porte  
Ineuitablement, s'il nous entreprenoit  
En tel nombre au combat, & seul s'y haZardoit.  
Mais vous, peuple, chacun s'en aille en son ouurage,  
Et quant à cestui-cy, que Mentor l'accourage  
Auec Halitherses au chemin qu'il a mis  
En son entendement, car ils sont ses amis  
Paternels de tout temps. Mais certes Telemaque  
Setenant à reçoÿ aura dedans Ithaque  
Messagers de son pere, & son retour sçaura:  
Mais iamais ce chemin ne parachenera.

Ayant de la façon parachené de dire,  
Le peuple il licentie, & chacun se retire.  
La troupe des amans au chasteau demoura,  
Et Telemachus seul deuers la mer tira:  
Et s'arrosant les mains de l'onde marinier  
Il fit de grand' ardeur à Pallas sa priere.

Toy Dieu qui voulus bien me venir visiter  
Hier en ma maison, vueilles moy escouter,  
Et qui me commandas de me mettre sur l'onde,  
Pour chercher d'Ulysses errant par tout le monde  
Nouvelles quelque part. Les Grecs entierement  
A ce voyage mien donnent empeschement



LE II. LIVRE

Et principalement des gens pleins d'insolence  
Qui pourchassent ma mere, & me font violence.

Comme il disoit ainsi : Pallas qui emprunta  
De Mentor le parler & l'œil, se presenta  
Sur le lieu mesme à lui, & lui dit : Fils d'Ulysse,  
Situ peux faire tant que dedans toy fleurisse  
La vertu de ton pere, & te monstres pareil  
Qu'il estoit à la main & au prudent conseil,  
Tu ne seras iamais ny lasche de courage,  
Ny d'esprit estourdi : & si cetien voyage  
A souhait te viendra. Mais aussi si tu n'es  
Et de Penelopé & du fort Ulysses  
Le germe vigoureux, & leurs costes puissantes  
N'ont point engendré : C'est en vain que tu tentes  
Entreprise si haute, & si ie ne croy point  
Que la puisses conduire à favorable poinct.  
Car certes peu de fils ressemblent à leurs peres  
En vertu, fort souvent ils naissent degeneres  
Et pires, mais meilleurs on les void rarement.  
Mais puis que tu te porte & bien & dignement  
Successeur de ton pere, & ta pensee esmeüe  
N'est point d'aucune doute, ains d'ame resoluë  
Tu oses entreprendre, & ie ne te voy pas  
Abiect en ta pensee & d'un courage bas:  
Au contraire, pourueu de vertu, de prudence  
Telle que l'eut ton pere, Heros plein d'excellence  
Ie me tiens assure qu'emporteras le prix  
Du vertueux exploict que tu as entrepris.

Donc genereux enfant, dédaigne les parolles  
De ces beaux poursuiuans & leurs vanitez folles,  
Ils sont priuez d'esprit, forclos d'entendement,  
Aueugles en prudence, & lourds entierement.



Ils n'apperçoivent pas leur ruine imminente,  
Ils ne voient leur mort prochainement venante,  
Leur vie est à la fin, leur mort hastive vient,  
Et ja desja le glaive à la gorge lestient.

Or croi que tu n'auras faute de compagnie,  
Moi, qui te viens fournir d'une nef bien garnie,  
Moi qui fus par ton pere au regne associé  
Te suiuray, compagnon de peine & d'amitié.

Or sus, retourne t'en & parmi eux te iette,  
Mais fay provision sagement en cachette  
De viures, pain & vin, qui appellent au cœur  
Et aux moëllles des os la force & la vigueur,  
Et fay bien reserrer le tout dans le navire:  
Moi-mesme ie m'en vay entre le peuple eslire  
Force bons compagnons, qui sçachent bien ramer,  
Et pleins de volonté, pour se mettre sur mer.  
I'ay des vaisseaux au port, tous neufs pour la matiere,  
Mais pour l'usage vieux, qu'Ithaque marinier  
Qu'enuironne la mer, me garde dans son port.  
Ie prendray le meilleur, le plus vifte, & plus fort,  
D'armes l'equiperay, & puis dès que l'estoille  
Luira, nous sortirons & hausserons la voile.

Au ieune Prince ainsi la Deesse parla.  
Soudain qu'il eut ouy sa voix, il s'en alla  
Droit au chasteau, l'esprit plein de grande pensée:  
Où il vid des amans la ieunesse insensee  
Poursuiure leur desordre, assommer les Taureaux,  
Les Cheures escorcher, & brusler les pourceaux.

Antinoüs lui vint au denant, le visage  
Riant, & l'embrassant il lui tint ce langage,  
Lui touchant en la main. Superbe harangueur  
Telemaque, & encor invincible de cœur,



LE II. LIVRE

Tu ne dois plus auoir tant à cœur cet affaire,  
 Modere à la parfin toute ceste colere.  
 Ie te conseille aussi de ne plus disputer  
 De parole, & d'effect ne plus tant resister:  
 Plustost fay bonne chere, & nous tien bonne table,  
 Traitte toi de bon viure & de bon vin delectable,  
 Ainsi qu'au parauant. Les Gregeois, & me croi,  
 Feront ta volonté, assure t'en sur moi.  
 Ils te feront fournir de gens & de nauire  
 Pour te mettre sur mer, afin de te conduire  
 A Pyle vers Nestor, pour voir si tu auras  
 Nouuelles d'Ulysses, & si le trouueras.

Auquel le prudent fils d'Ulysses, Prince sage,  
 Vous estes trop fascheux pour viure dauantage  
 Parmi vous, lui dit-il, i'en ay trop, ô beueurs,  
 Jusqu'ici supporté, i'ay trop, plaisants causeurs,  
 Craintif patienté: ie n'ai que trop encore  
 Regarde ma ruine, & comme on me deuore:  
 Sera-ce point tantost assez m'auoir mangé,  
 Sera-ce point tantost assez auoir rongé  
 Un enfant? Ie le fus enfant, mais le meur aage  
 Me rend maintenant homme, & i'ay le conseil sage,  
 Et l'aduis des aagez. I'appren les frequentant  
 La vertu, comme il fault que i'aille supportant  
 La rude aduersité, l'ars en la belle flamme  
 De la forte vertu, mon courage s'enflamme  
 Contre mes ennemis, & ceux qui m'ont fait tort.  
 Et pour bastir plustost l'arrest de vostre mort,  
 Pour me rendre tant plus vostre perte facile,  
 Soit que i'aille trouuer le vieux Nestor à Pyle,  
 Soit que ie sois ici, i'y emploiray le tout,  
 Et n'entreprendrai rien dont ie ne vienne à bout.



Et ie prendrai plustost vn nauire à loüage  
(Car ie ne suis encor' expert au nauigage)  
Pour selon vostre aduis aller commodement.

Il dit, & retira sa main facilement  
Qu' Antinoüs tenoit. Mais comme à l'ordinaire  
Les poursuiuans, leans ne laissent pas de faire  
Et festins & banquets, chacun d'eux attaquans  
Telemaque de mots offensifs & piquans.

Car ils lui vouloient mal, & d'enuie notoire  
Malins ils médisoient hault & clair de sa gloire,  
Comme fit l'un d'entr'eux à table ainsi parlant.

Helas, Telemachus, nous brasse violent,  
Quelque bien grand malheur, ou la mort effroyable,  
Car à Pyle il s'en va qui est ceinte de sable,  
Ou vers Sparte, chercher gens, armes & secours  
Pour nous faire finir dans peu de temps nos iours:  
Puis que si courroucé il va prendre nauire.  
N'iroit-il point aussi, fol qu'il est, en Ephire,  
Terroir fertile & gras, afin d'en rapporter  
Quelque mortel poison, & le nous presenter  
Méslé dans nostre viure, ou dans nostre breuuage  
Pour nous faire mourir de douleur & de rage?

Puis vn autre adiousta: Que si sorti du port  
Il estoit agité de vent contraire & fort,  
Estoit poussé en mer, couroit tant de fortune  
Comme a faict Ulysses sur l'onde de Neptune,  
Qu'il perist à la fin: il nous donneroit bien  
De la peine & du mal, nous laissant tant de bien.  
Nous les partagerions ces richesses si belles,  
Et ces possessions & rentes paternelles  
Nous les separerions, & les mettrions à part,  
Et de ses portions chacun auroit sa part.



LE II. LIVRE

Mais à sa mere alors tant belle & tant aimable,  
Et à celui aussi qu'elle auroit agreable,  
En qui elle auroit mis son cœur & son amour,  
Nous lairrons la maison & ce plaisant seiour.

Voila comme ils passoient le temps, & Telemaque  
Entre dans l'arsenac du sage Roy d'Ithaque,  
Proche des hautes tours du palais orgueilleux.  
Là, d'or, d'argent, estoient des monceaux merueilleux,  
Riches accoustremens es armoires serrantes,  
Grandes prouisions d'huiles bien odorantes:  
Et de l'autre costé les tonneaux arrangez  
Estoient d'excellens vins, & remplis & chargez,  
Si le maistre venoit apres tant de souffrance,  
Pour le moins qu'il y prist quelque resionissance.  
Cel lieu à doubles clefs fermoit bien seurement,  
Et la chaste Euryclee auoit entierement  
La charge de cela, elle estoit nee fille  
D'Opis Pesenoride, & fidelle & habille.  
Telemachus l'appelle, & lui dit: Tire moy  
Icy du meilleur vin que tu gardasse au Roy,  
Si quelque iour, possible, il reuenoit de Troye:  
Sans estre de la mer & des Parques la proye.  
Rempli m'en douze muids, cours moy bien en apres  
Dans de bons sacs de peaux, des bons fruits de Ceres,  
Force blanche farine, estreinte sous la mente,  
Fais en douze bichets. Toy ma nourrice seule  
En as la cognoissance, & seule as le pouuoir  
De mes bleds, de mes vins, & puis dès que le soir  
Sombre ramenera la nuit, & que ma mere  
Triste s'ira coucher au liét veuf de mon pere,  
Je monteray sur mer, guidant mon auiron  
Vers Pile, dont maint sable enceint tout l'environ,

Et vers



Et vers Lacedemon : si Dieu m'est tant propice  
Que ie puisse trouuer du genereux Vlysse  
Nouvelle en quelque part. Mais si tost qu'il eut dit  
La maison de clameurs la nourrice remplit.

Que penses-tu, dit-elle, ô nourriture chere,  
Où veux-tu seul aller en contree estrangere?  
Ta mere, qui ne peut durer vn iour sans toy,  
Tu la feras mourir de tristesse & a'esmay,  
Cruel que veux-tu voir les prouinces lointaines?  
A quoi vas-tu cherchant la mer de tant de peines?  
Ulysses loing d'icy en pais incogneu  
Sans espoir de retour, est de mort retenu  
Parmi gens esloignez estendu au riuage:  
Et voila, des amans la trouppes qui enrage  
De courroux, de dépit, sans doute dressera  
Embusches contre toi, & mourir te fera,  
Te iettant en la mer. Demeure, ie te prie,  
Gouuerne ton royaume, & ta douce patrie  
Te donnant du repos, il n'est ja de besoin  
De te mettre sur mer & t'en aller si loing,  
Courir mille dangers, ô estrange misere!  
Tandis on mangera tout le bien de ton pere.  
Rompts donc ceste entreprise & ne te commets point  
Aux dangers de la mer. Elle dit en ce point:  
Et Telemach' respond. Ma nourrice fidele  
Ceci ne se fait point, sans qu'un grand Dieu s'en mesle.  
Iure moi seulement que tu n'aduertiras  
De ce depart ma mere, & point ne lui diras  
Iusqu'à tant que l'Aurore au carrosse de roses  
En terre ait deux fois six matinees écloses,  
Et que Titan passé n'ait fourni iustement  
Ou vnze ou douze iours. N'en dy rien mesmemens



LE II. LIVRE

Qu'elle n'ait apperceu mon absence elle mesme,  
Et que l'amitié grande & le regret extreme  
Ne la face gemir, & qu'ainsi gemissant  
Elle n'aille par trop sa beauté flestrissant.

La vieille lui iura prise de ses prieres  
Par les autels des Dieux & leurs sacrez mysteres,  
Puis remplit les vaisseaux & les sacs bien cousus,  
Et de bonne farine & de friand Bacchus,  
Et descendant en bas le prudent fils d'Ulysse  
Entre les poursuivans tout doucement se glisse.

Pallas cetempendant comme elle eut emprunté  
Du gentil Telemach la taille & la beauté,  
Court parmi la cité, commande de voix forte  
Que si tost que Vesper aura fermé la porte  
Du Ciel, les compagnons se rendent diligens  
Au port dans le navire avecques tous leurs gens,  
Et qu'ils l'attendent là : Il demande à Phronie  
Le fils de Néemon vne nef bien fournie,  
Des plus vistes sur tout, lequel luy presenta  
Tant son parler courtois doucement le flatta.

Tandis Titan voulant visiter l'autre monde  
Pour reuoir le Leuant, se plonge a dedans l'onde,  
Et des ombres l'espais par tout se respandit.  
Son vaisseau dans la mer lors elle descendit,  
L'apprest a bellement : les compagnons assemble,  
Les armes accommode, & tout le reste ensemble  
Qu'il faut auoir sur mer. Ils viennent vistement,  
Et elle les exhorte à ramer galamment:  
Puis s'encourt au chasteau, & iette sur la teste  
Des beuueurs poursuivans vne eau qui les arreste  
D'enuie de dormir. Ils errent chancelans,  
Ont la teste pesante, & les genoux branlans



De sommeil & de vin. Toute la maison rouë,  
Pensent-ils, sous leurs pieds, car elle leur secouë  
Les verres hors des mains, & les envoie au lit.  
Et puis allant trouver Telemachus, lui dit,  
Toute à Mentor semblable: A lerte, Telemaque,  
On n'attend plus que toy, sus viste, hors d'Ithaque,  
Donnons la voile au vent, & vollons sur la mer:  
Il n'est plus de besoin icy de consumer  
Le temps en grands propos, chassons toute paresse.  
Elle se met devant, & il suit la Deesse  
Pas à pas, & soudain qu'ils furent arrivez  
Ils ont les compagnons sur le vaisseau trouvez,  
Auxquels Telemachus à dire ainsi commence.  
Sus vistes compagnons, allons en diligence  
Querir ce qu'il nous faut là hault dans ce chasteau,  
Pain & vin, & mettons le tout dans le bateau,  
Paravant que quelqu'un l'aille dire à ma mere.  
Personne n'en sçait rien que ma nourrice chere,  
Mais elle m'est fidelle. Il chemine devant  
Ayant ainsi parlé, & eux le vont suivant,  
Chargent le tout sans bruit, portent en diligence  
Au bateau: cela fait Telemaque s'advance  
Et se iette dedans. Pallas le suit soudain,  
Se met aupres, & prend le gouvernail en main.  
Les autres par la nef se mettent en besongne,  
Le cordage deffont, la terre les eslogne,  
Et Neptune les prend. Pallas leur donne à dos  
Un Zephir favorable, & le vent à propos.  
Armes & avirons les uns les autres prennent,  
D'autres levent le voile & oblique le tiennent  
Pour mieux prendre le vêt. Mais tout en premier lieu  
Ils haussent le grand mast, le posent au milieu  
D'y



LE II. LIVRE DE L'ODYSSEE.

*Du vaisseau, l'asseurans avec force cordage.  
Puis ils ouurent le voile, & Zephire fait rage  
De l'emplir de son souffle : alors a l'entour d'eux  
Sonne le flot rougeastre au battement hideux,  
Et le vaisseau gaillard pousse de mains rameuses  
Fend & coupe leger les ondes escumeuses.  
Ils vont apres, de vin les tasses remplissans,  
Pour sainte effusion aux grands Dieux les versans,  
Sur tout à toi Pallas. qui d'eux as soin & cure.  
Elle tient le timon, & tant que la nuit dure  
Les guide en leur chemin, & du verd element  
Les routes sans hazard leur ouvre seurement:  
Tant que du vieux Tithon la femme claire & belle  
Le iour & la lumiere au monde renouvelle.*

Fin du deuxiesme Liure.





## LE TROISIÈME LIVRE DE L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

### ARGUMENT.

**N**estor reçoit Telemachus arriuant avec Pallas, luy conte ce qui aduint aux Grecs au departir de Troye, & ayant ouy ce qu'il luy auoit dit touchant les poursuy- uans, & recognoissant Pallas à son depart, il faict vn sacrifice Telemachus ayant eu de luy vn chariot s'en va à Spar- te avec Pisistratus. l'un des fils de Nestor, & la nuit les sur- prenant ils logent chez Diocles à Phæres.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Telemac vient à Pyle ayant le vent prospere,  
Et là Nestor luy dit ce qu'il sçait de son pere.*

**E**t Andis le beau Soleil hors des ondes sortant  
Quitte les flots moitteux, & dans les cieux  
montant,  
Aux hommes & aux Dieux sa claire tor-  
che apporte,  
Et sur la terre aussi feconde en toute sorte.  
Or desia touchoient-ils aux champs Neleïens,  
Et leur nef approchoit des murs des Peliens,  
Qui de gras Toreaux bruns faisoient lors sur le sable,  
Au cheuen-pers Neptun' sacrifice honorable,



LE III. LIVRE

Neuf sieges ils auoient sur le riuage mis,  
Où cinq cens citoyens par ordre estoient assis,  
Et là chacun d'entr'eux pour le seruice iettent  
Neuf bonueaux égorgez, en pieces ils les mettent  
Escorchez, estrippez. Les cuisots qu'à leur Dieu  
Ils font au feu bruler petillent sur le feu,  
Et des morceaux iettez sur la braise enflammee,  
Le sang tout tiede encor rendoit mainte fumee.

Les Ithaquois à bord le vaisseau vont poussant,  
Plient le voile blanc, & lors chacun descend:  
Aussi fait Telemach, lequel en ceste sorte  
Pallas, qui se rendoit son conducteur, exhorte.

C'est maintenant qu'il fault, ô Prince, prendre cœur,  
Dechasser toute honte, & n'auoir point de peur,  
Va doncques sans trembler trouuer le vieillard sage  
Pour ceste occasion as tu fait ton voyage.

As tu passé la mer, as tu voulu courir  
L'Empire de Neptune, afin de t'enquerir  
De ton pere Ulysse: quelle terre, quel monde,  
Quel coing tant reculé, ou quelle Isle profonde  
Le cache & le retient, ou s'il n'est plus, comment  
Il a esté tué. Va doncques hardiment

Trouuer le Roy Nestor, canalier d'excellence  
Voyons, si dans son cœur de nous celer il pense  
Ce qu'il y a caché: s'il voudra rendre ouuert  
Ce qu'il pourroit tenir & douteux & couuert.  
Humble tu le prias instamment qu'il te die  
Toute la verité, fraude ne menterie

Onc il ne te dira: car le sage vieillard  
A de beaucoup de faits l'experience & l'art.

Adonc Telemachus respond à la Deesse,  
Où iray-ie, Mentor, de quelle hardiesse



Puis-je le saluer? le suis en verité  
A parler prudemment peu experimenté,  
Je n'ay iamais encor acquis l'art de bien dire,  
Un ieune homme est honteux, & sans peur n'ose induire  
Un plus vieux à parler. Auquel adiouste ainsi,  
Pallas aux beaux yeux vers. Non, n'aye aucun soucy,  
Encore qu'autrement tu tienne en ta pensee,  
Ta bouche par un Dieu se sentira dressée  
Pour parler comme il fault, ie ne croy nullement  
Que ta mere t'ait faict en son enfantement,  
Les Dieux y repugnans, & qu'en ta nourriture  
Ils n'ayent eu, benins, de toy soucy & cure.

Elle eut dit, & soudains'en va trouuer les Grees  
Ayant tourné ses pas, & Telemaque apres  
Le suit au mesme temps. Alors Nestor le sage  
Avec tous ses enfans estoit sur le riuage:  
Les compagnons autour le banquet conduisoient  
Dignement appresté, les chairs rostir faisoient:  
En la broche mettoient les grands pieces tremblantes,  
Et les membres posoient sur les braises flambantes.  
Mais dès qu'ils eurent veu les Grecs approcher d'eux,  
Soudain ils laissent tout, accourent, gracieux,  
Et les vont recueillir. Se leuent hors de table,  
Les prient de propos courtois & amiable  
De s'asseoir avec eux, & agreablement  
Prendre part du festin qu'ils font ensemblement.  
Mais le premier de tous, & encor le plus proche,  
Pisistratus vaillant aux armes, les approche,  
Pren les mains de tous deux, les embrasse serré,  
Pour manger les faict soir sur le sable doré  
Couuert de belles peaux, entre Nestor son pere  
Pres de Thrasimedes, & leur faisant grand chere



LE III. LIVRE

Leur sert de la viande, & fait remplir encor  
 Du doux fruit de Bacchus de grands pleins vases d'or  
 Puis regardant Pallas Egidiene, fille  
 Du puissant Iupiter, d'une grace gentille  
 Commence à dire ainsi. Amy fay humblement  
 Ta priere à Neptun, puis qu'opportunement  
 En ce iour solemnel venus icy vous estes,  
 Celebrez avec nous ces annuelles festes:  
 Puis quand tu auras fait, tu donneras aussi  
 Ce vase de vin doux tout plein, à cestui-ci,  
 Afin que comme toy il face le semblable:  
 Je croy que ce lui est aussi chose agreable  
 De faire offrande aux Dieux. Il nous faut tous auoir  
 En eux nostre fiance, & vous pouuez scauoir  
 Que leur aide en tout temps nous est tres-necessaire,  
 Or voyant cestui-ci le plus ieune, & ne faire  
 Encores que fleurir, semblable d'aage à moy,  
 Ce pot d'or, plein de vin ie tens premier à toi.  
 Ce disant il le met en main à la Deesse,  
 Et son cœur elle sent tenté d'une allegresse,  
 De se voir honorer d'un hoste homme de bien,  
 De se voir resiouir d'un honneste entretien,  
 Et de ce que premier, de façon si humaine  
 Il lui a mis en main la couppe de vin pleine.  
 Lors respendant le vin hors des dorez vaisseaux  
 Elle fit sa priere ainsi au Roy des eaux.  
 Neptune, qui enceins toutes les riuies molles  
 De la terre habitable, escoute mes paroles,  
 Et ne te faschant point que nous t'offrions icy  
 Offertes & presens, benin assiste icy,  
 Mes prieres & vœus accepte fauorable,  
 Et les ratifiant, donne honneur desirable



Au Nelide Nestor, enuoye à ses enfans  
Qui sont si gens de bien. d'estre tous triumpans  
En louange & vertu, & donne recompense  
Aux Pyliens qui sont pleins de beneficence  
Pour leur belle hecatumbe, & puis finalement  
Que Telemaque & moy puissions prosperement  
Retourner au pais. Bien acheuë l'affaire  
Pour lequel, ô Neptun nostre barque legere  
Nous a heureusement portez dessus ton dos.

Pallas ayant ainsi acheuë ses propos  
A Telemaque tend la grand coupe doree  
D'un grand cercle tout d'or richement entouree,  
Et la plus belle encor. Luy semblablement fit  
Ses prieres & vœux & l'offerte par fit.

Comme il eut acheuë les compagnons rostirent  
Les chairs, & puis apres en pieces les partirent,  
Firent le festin beau, mangerent plainement,  
Et passerent le temps fort agreablement.

Estans rassasiez de vin & de viande  
Nestor Geremien leur fit lors sa demande  
Il fait beau maintenant deuiser à plaisir,  
C'est ast eure qu'il faut s'enquerir à loisir  
Qui vous amene icy, quand la table est leuee,  
Et qu'on a bien repu. Enfans, vostre arriuee  
D'où est elle en ce lieu, de quelle nation,  
Qui estes vous, quelle est vostre condition,  
Pour quelle occasion prenez vous cester route  
Estans venuz par mer? mettez m'en hors de doute,  
Ou si vous traffiquez chargeans vostre vaisseau  
De mainte marchandise, ou si vous courez l'eau  
Comme font auiourdhuy pyrates en grand nombre,  
Portans aux passagers menaces & encombre.



LE III. LIVRE

*Trauersans en la mer, courans de toutes parts  
I'nfortunes, dangers, miseres & hazards.*

*Auquel Telemachus respond de sage sorte,  
Car Pallas luy donnoit cœur & faconde forte,  
Afin d'acquérir gloire, & aussi s'informer  
D'Ulysses vagabond & miserable en mer.*

*Neleïde Nestor, digne honneur de la Grece  
Ce que tu veux sçauoir, de quelle contree est-ce  
Que nous sommes partis, ie t'en informeray  
Et nostre vray pais au vray ie te diray.*

*Nous venons donc d'Ithaque, où le iette-fontaine  
Le mont Neïus s'estend. L'affaire qui nous meine  
Nous est particulier: Rien du tout du public,  
Ny le bien general de l'estat Argolic  
Ne nous a faict venir. Plein d'amour paternelle  
Ie viens sçauoir icy quel bruit, quelle nouvelle  
Court du fort Ulysses, qu'on dit avecques toy  
Avoir razé les murs de Priam le grand Roy.  
Des autres qui estoient à Troie la guerriere  
Combatans, nous scauons leur mort, & la maniere.  
Mais Iupiter, hélas, nous cache rigoureux  
Qu'est deuenu depuis ce Prince malheureux.  
Nous n'en pouuons sçauoir chose au monde certaine  
Où & quant il est mort, si en terre lointaine  
Ou si proche d'icy, si c'est en combatant  
Contre vn fort ennemy, ou si c'est en flottant  
Qu'il ayt esté noyé sous l'onde impitoyable  
Quelque sable couurant de son tronc miserable.*

*Où ay recours à toy, & humble supliant  
Ie viens à tes genoux mes deux genoux pliant,  
Dy moy, Prince remply de louange immortelle  
Du Roy Dulichien la funeste nouvelle,*



Si de ces grands malheurs as esté spectateur,  
Où si n'en as esté seulement qu'auditeur.  
Ma mere, non heureuse en enfans, m'a faict naistre  
En mere non heureux : & si tu crains peut estre  
De m'atrister par trop, non, ne fais aucun cas  
De pitié, de douceur, & ne me flatte pas,  
Mais dy moy clairement tout ce qu'en ta notice  
Il peut estre arriué du miserable Ulysse.  
Par, si iamais il a de toy rien merité,  
Si encor agreable il t'a iamais esté  
Soit en dits, soit en faicts, sous les hautes murailles  
De Troye, où vous avez donné maintes batailles  
Contre les Dardanois, ou tant que vous estiez  
De Grecs, mille traux au siege suportiez,  
Battus du fort destin, souvien toy de quel Zele  
Il t'ayma, grand Nestor, & rien ne me recele.  
Auquel le vieux Nestor curieux de cheuaux.  
Tu me presses mon filste conter nos traux  
Me les renouellant. Traux grands au possible  
Que nous auons portez de courage invincible  
Nous les enfans des Grecs, entre les peuples fiers  
De la puissante Troye, aux Phrygiens cartiers,  
Nation genereuse incomparable en force,  
Que si point apres point de conter ie m'efforce  
Tout ce qui s'y passa, soit lors que nos vaisseaux  
Pour rauager couroient la campagne des eaux  
Sous le fort Achilles general de l'armee:  
Soit lors que sous les murs de Troye renommee  
Sous les puissantes tours du demy Dien Priam,  
Sous les roides remparts de la haute Pergam  
Nous sommes tant de fois des cris venuz aux armes,  
Où nous ont tant de fois mis aux mains les alarmes,



LE III. LIVRE

Où tant de caualiers grands en guerre sont morts,  
 Où dort le grand *Aiax* fort entre les plus forts,  
 Ou le brave *Achilles*, ou *Patroclus*, semblable  
 En conseil aux grands Dieux, à nul comparable  
 Gisent, de dure mort atterrez & vaincu,  
 Où le fort, hélas ou mon pauvre *Antilochus*  
 Enfant sans nulle tare, ores les accompagne,  
 Brave, soit qu'il fallust sur la raze campagne  
 Des pieds vaincre à la course, ou soubz l'habit de *Mars*  
 Vaillamment combatant ne craindre nuls hazard,  
 Digne & puissant guerrier & remply de proïesse:  
 Et tant d'autres travaux que les Princes de Grece  
 En ce siege ont paty, qu'il les pourroit narrer?  
 Non, quand expressement tu voudrois demeurer  
 Icy cinq ou six ans, & n'aurois autre affaire  
 Qu'à tousiours t'enquerir ie ne le pourrois faire:  
 Et t'en retournerois en ton pais natal  
 En regret, plein d'ennuy, de tristesse & de mal.  
 Car en neuf ans entiers, soit par ruse couuerte  
 Bastissans nos desseins, ou soit en guerre ouuerte  
 Attaquans les *Troyens*, nous les auons mis bas,  
 Nous les auons à force atterrez de combats,  
 Nous *Dorienne* gent en force incomparable:  
 Et siege ne fut onc si beau ne si notable.  
 Et si à toute peyne à bout nous en a mis  
*Iupiter*, & la fin presque en a permis  
 Là, personne ne peut en langue bien diserte,  
 En esprit, en conseil, au preux fils de *Laërte*  
 S'egaler tant soit peu. Tous il les surpassoit,  
 Et loing tant qu'ils estoient derriere il les laissoit,  
 Cetien pere *Ulysses*, en ruses, en prudence,  
 En astuce de *Mars* seul grand par excellence:



Je le dy si tu es son fils certainement.  
Car ie te diray bien, plus attentifvement  
Je te regarde, & plus ie te trouue admirable  
Et certes ton langage est tout en tout semblable.  
Et ne te dirois point estre plus ieune d'ans,  
Tant vous estes fort peu de parler differens.

Or tout le temps du siege, onques en nuls affaires  
Quand le conseil tenoit, nous ne fumes contraires  
Le fort Vlysse & moy, & ce que nous sentions  
Estre du bien public: Tousiours nous consentions  
En nos opinions: soit qu'il fust necessaire  
D'euitier quelque mal, ou d'obtenir victoire,  
Et trophées d'honneur dessus nos ennemis.

Mais quand Ilion fut à destruction mis,  
Que Priam fut tumbé sous nos fortes batailles,  
Que nous eusmes à l'herbe égalé ses murailles,  
Nous montasmes sur mer. Et Dieu se courrouça,  
Et les Grecs par les vents ça & là dispersa.  
Iupiter de long temps nous auoit destinee  
Nostre route au pais triste & infortunee.  
Certes tous n'auoient pas cheminé droittement  
Et tous ne s'estoient pas comporteZ prudemment.  
C'est pourquoy la plus part des Princes de la Grece  
Perirent, accableZ de misere & detresse  
Et tout pour le despit de la Deesse, ayant  
Pour pere Iuppiter horrible & foudroyant.  
Elle rendit les cœurs des Pelopides freres  
En fureur, en discord l'un à l'autre contraires,  
Car comme ils eussent fait publier hautement,  
Assez mal apropos, que les Grecs vistement  
S'assemblassent en vn, quand le flambeau du monde  
Se noyeroit au soir dans l'occidentale onde.



LE III. LIVRE

Eux ennyuréz de boire, appesantis de vin,  
 Pour tenir le conseil s'assemblerent en vain.  
 Menelaüs vouloit que les Grecs s'embarquassent,  
 Et que diligemment en Grece ils retournassent,  
 Missent les naus au vent sur le grand flot ondeux:  
 Mais au grand Atrides, qui commandoit bien mieux,  
 Son conseil ne pleust pas, soustenant de courage  
 Qu'on ne deuoit bouger, tant que sur le riuage,  
 Une sainte hecatumbe aux dieux il eust dressé,  
 Et sur tout appaisé le pouuoir courroucé  
 De la Tritonnienne. Imprudent par trop certes  
 Qui ne cogneut iamais que toutes ses offertes  
 N'estoient pour appaiser les Dieux aucunement:  
 Les Dieux ne changent pas ainsi legerement.  
 Donc, cependant qu'on void se courrousser les freres,  
 Debatre follement en leurs aduis contraires,  
 Le reste est my party, & chacun de trauers  
 Suit son affection. Vn bruit s'esment diuers  
 Parmy les Achiens, le murmure se double,  
 La discorde s'accroist, tout le monde est en trouble,  
 Nous eusmes ceste nuit vn sommeil bien amer  
 Tristement esbanduz sur le bord de la mer:  
 Là mediterent bien noz pensees profondes  
 Le mal dont menaçoient nostre retour les ondes,  
 Et Iupiter deuoit, ( tels estoient ses secrets )  
 Donner mille trauaux aux miserables Grecs.  
 Des que l'Aurore vint à la coche doree  
 Nous mismes noz vaisseaux dessus l'onde azuree,  
 Ayant chargé dedans de biens vn million  
 Que nous auions gaigné par le sac d'Ilion:  
 Nymphes de grand beauté, filles, femmes Troyennes,  
 Mais plus de la moitié des troupes Doriennes



Avec Agamemnon se trouuerent au port:  
L'autre part monte en mer, hors du riuage sort,  
Pousse à beaux auirons l'onde Neptunienne,  
Et la nef couppel l'eau de sa course soudaine.  
Neptune alors aysé, son marbre hazardeux  
Où se vont egayant les balenes hydeux,  
Nous rendit aplaný. Dans le port nous entraýmes  
Portez en Tenedos, & là sacrifiýmes  
Aux hauts Dieux immortels pour nostre partement.  
Là Jupiter encor' empesche ouuertement  
Nostre entrepris retour, iettant en nos courages  
Et de toute la flotte, ires, discords, & rages.  
Ceux qui suiuoient Vlysse, aux batailles ardent  
D'esprit bien cultiué, d'entendement prudent  
Remonterent en mer, & retournerent bride  
Pour retourner trouuer le camp du grand Atride.  
Moy ayant assemblé vistement mes vaisseaux  
Et tous mes compagnons, ie pren l'azur des eaux  
Hausse tacitement la voile: Ainsi i'euite  
Le naufrage cruel que Neptune nous medite,  
De mesme en faict Tydide exhortant ses soldars,  
(Tydide genereux vray nourrisson de Mars.)  
Aprés nous, entamant le sein marbreux de l'onde  
S'en vint Menelaüs à la perruque blonde,  
Qui nous trouue en Lesbos, comme nous consultations  
Nos routtes en la mer, & en suspens estions  
Où nous debuions surgir, s'il nous failloit reprendre  
Encor' la haute mer: ainsi le dessus prendre  
De Chio la pierreuse, obliquement tournans  
A gauche, ou Phýria ses costaux eminens,  
Faict paroistre en la mer, la laissant à senestre.  
Ou si nous hausserions nos voiles sur la dextre



LE III. LIVRE

*Au dessous de Chio, iouxte les rocs venteux  
 De l'esuente Mimas, nous demandons aux Dieux  
 Que favorablement leur bouche nous responde,  
 Quel chemin nous debuons eslire dessus l'onde:  
 Ils respondent. Vos naus instement garderont  
 Le milieu de la mer, la rade razeront  
 D'Eubee, à celle fin qu'enliez la fortune  
 Des tristes accidents qu'on court dessus Neptune!  
 Donc, si tost que le vent eut esmeu en soufflant  
 Son aleine sifflante, & son souffle ronflant:  
 Nous nous ietons en mer, & le bon vent nous porte  
 Dessus le viste appuy de son aleine forte.  
 Tant que nous arriuons au cap vulgairement  
 Appellé Gerestus, mais de nuit seulement:  
 Là nous sacrifions au puissant Roy Neptune  
 Force bestail cornu, toreaux à la peau brune,  
 Desia par quatrefois à nostre heureux retour  
 L'Aurore iaunissante auoit donné le jour,  
 Lors que les compagnons du genereux Tydide  
 Auoient surgy heureux en Argos inachide;  
 Je m'en venois aussi, & le prospere vent  
 Auoit tousiours esté son doux souffle esleuant;  
 Et tant plus que le Dieu nous enuoye esperance  
 Du vent, tant plus, mon fils, ie me haste & m'aduance.  
 Je vins donc incertain, & n'ay depuis appris  
 Quels des Princes des Grecs se trouuerent surpris  
 Et perirent en mer, ou ceux qui eschapperent  
 Les dangers de Thetis & d'elle se sauuerent.  
 Or depuis mon retour, ie te veux raconter  
 Ce que i'en ay ouy si tu veux m'esconter:  
 Les Myrmidons conduits du fameux fils d'Achille  
 Qui d'ennemis Troyens tuerent tant de mille,*

*Retour-*



Retournerent, dit-on, comme semblablement  
Avec ses compagnons repassa seurement  
Le fort Idomenee au riuage de Crete,  
Et le Fils de Pæan le fameux Philoctete  
Garantis du danger des combats hazardeux:  
Ils vindrent sans peril & sans que pas vn d'eux  
Ayt esté emporté des vagues furieuses,  
Noyé soubz le cruel des plisseures ondeuses.  
Et pour Agamemnon, bien qu'eslognez d'icy  
Au regne de Laërte & d'Ulysses aussi,  
Peut estre scauez vous sa fin par trop cruelle,  
Comme le mit à mort Egystus l'infidelle  
Chez luy, en trahison, par le fer violent  
Vne espee sur luy fierement ebranlant.  
Mais il a bien payé la traison machinee:  
Tant il faiet bon laisser apres sa mort lignee,  
Car le gentil Oreste a dignement vengé  
Le tort dont il auoit esté tant outragé,  
Massacrant Egystus le traistre parricide  
Du grand Agamemnon le genereux Atride.

A l'imitation de ce Prince gentil  
Il te faut allumer ton courage, au fusil  
Des actes vertueux, afin que de ta gloire  
Nos enfants à venir ayent vn jour memoire,  
Et portent dans le Ciel le fameux de ton nom.  
Ie te voy bien formé, d'esprit gentil & bon,  
Dont ie mesiois fort. Auquel alors s'adresse  
Telemachus disant: Grand honneur de la Grece  
Neleïde Nestor, le grand contentement  
Qu'Orestes doit auoir, d'auoir si brauement  
Vengé Agamemnon: dont sa gentille gloire  
Doit receuoir des Grecs vn honneur meritoire



LE III. LIVRE

De louange eternelle, & doiuent nos nepueux  
Exalter à iamais un acte si fameux.

O que les Dieux ainsi me pourueussent asteure  
De force suffisante, afin que sans demeure  
Ie m'allasse venger des forfaits malheureux  
Qui me sont faits chez moy par vntas d'amoureux,  
Et leur faire payer & le tort & l'iniure  
Que meschamment me faict la canaille parjure.  
Mais les Dieux ne m'ont point à tel bien destiné,  
N'ont point tant honoré le fils infortuné  
D'un pere si vaillant, qu'il acquist tant de gloire  
Car il me faut souffrir ceste honte notoire.

Lors Nestor, de cheuaux le domteur excellent,  
Puis que tu ramentoy, mon fils, en me parlant  
Ces affaires, dit-il, ils disent qu'une bande  
D'amoureux en ta court, importune demande  
Ta mere en mariage, & qu'en despit de toy  
Ils font là mille maux. Or' ie te pry, dy moy,  
Cedes-tu, de ton gré, à leur force inhumaine,  
Où, le peuple meschant t'a il en quelque hayne?  
Qui se fortifiant des oracles des Dieux  
Poursuit encontre toy ses faits malicieux?  
Qui sçait si Vlysses raporté par fortune  
En son pais natal, & sauné de Neptune  
La vengeance en prendra, les percera de traits  
Soit tout seul, soit suivy d'une troupe de Grecs?  
Que si Pallas t'aymoit d'affection semblable  
Qu'elle faisoit ton pere, au siege incomparable.  
De Troye, où nous anons faict de si braues faicts,  
Et pati tant de mal (car ie ne vy jamais  
A quelqu'un tant a gré l'assistance celeste,  
Qu'à ton pere Pallas se rendoit manifeste)



Si son affection t'estoit telle, croy moy  
Que tous ces amoureux s'enfuïroient deuant toy  
Laisants les nopces là. Vieillard sur tous aymable  
Dit le fils d'Ulysses, chose tant favorable  
Ne m'aduiendra iamais. Tu parles brauement,  
Ton discours me raut : ie ne puis nullement  
Toutesfois l'esperer, non pas si les Dieux mesme  
Puissans l'entreprendoient en leur pouuoir supresme.

La Tritonide alors Pallas aux beaux yeux vers  
Luy couppant son propos. Quel mot tant de traners  
T'est, dit elle, eschappé : Quelle rage te touche  
De blasphemier ainsi de ta prophane bouche ?  
Car Dieu peut preseruer la personne en tous lieux  
Quelque esloigné qu'il soit. Et i'aymerois bien mieux  
Après beaucoup de mal de travail & de peyne  
Reuenir, bien que tard, ma vie sauue & saine,  
Et voir le iour heureux qui fauorablement  
Merameneroit tel : qu'arriuant vistement  
Des ondes sousleué, mourir de mort cruelle  
Ainsi qu'Agamemnon par la ruzé & cautelle  
Du fils de Thyestes, & la meschanceté  
De sa femme mauditte, a pauurement esté  
Roide mort estendu dedans sa maison mesme :

Or les Dieux de qui est le pouuoir tressupreme  
N'osteront à la mort l'homme de qui les seurs  
Ont rompu le filet, bien que pleins de douceurs  
Ils l'aymassent d'amour cher & recommandable.

A donc respond le fils d'Ulysses miserable  
Helas, nous nauons pas occasion, Mentor,  
De nous respaistre en vain de tels discours, encor  
Qu'il m'en face bien mal, le malheur trop contraire  
Son retour luy denie en sa patrie chere :



LE III. LIVRE

*La mort noire l'a pris : & ses destins sont tels :*  
*Ils luy furent donnez par les Dieux immortels.*  
*Mais j'interroguera Nestor d'une autre chose*  
*Dedans le cœur de qui grand' sagesse repose,*  
*Plein d'équité, d'honneur. Tout le monde est vaincu*  
*De ses grandes vertus : on tient qu'il a vescu*  
*Trois generations, & sa vieillesse grande*  
*Par trois siècles entiers sur les hommes commande :*  
*A son regard aussi on le diroit semblant*  
*Aux grāds Dieux deffous quiles hōmes vōt trēblāt.*  
*Or nous raconte au vray, ô Nestor Neleïde,*  
*La façon que mourut le genereux Atride,*  
*Dont le Royaume beau largement s'estendoit*  
*Par les plaines de Grece : & où pour lors estoit*  
*Menelaüs son frere, & quelle mort cruelle*  
*Osa luy machiner Egistus l'infidelle.*  
*Car l'autre estoit beaucoup plus puissant & plus fort*  
*Un plus foible la mis ceneanmoins à mort.*  
*Où estoit en ce temps le beau mary d'Heleine,*  
*En Achaïe, ou bien en l'Argolique pleine,*  
*Où s'il estoit de hors en voyage lointain,*  
*Quand le lasche adultere avec ceste putain*  
*Firent de ce grand Prince un si piteux carnage ?*  
*Sur cela luy respond Nestor le vieillard sage.*  
*Tu scauras tout de moy ; Tu soubçonnas cela*  
*Que la fortune alors sur luy ammoncela,*  
*Je le voy bien, mon fils : Sois donc seur ie te prie*  
*Que si Menelaüs eust rencontré en vye*  
*L'infidelle Egistus, alors qu'il retourna*  
*De Troye, & que la mer chez luy le ramena,*  
*Il n'eust pas seulement sur luy daigné respandre*  
*De la terre en l'honneur de sa parjure cendre,*



Mais les chiens, les oyseaux l'eussent finalement  
De leurs dents, de leurs becs, mangé cruellement,  
Sur la terre estendu, sans honneur & sans gloire  
Dehors de sa cité, loin de son territoire.  
Et si jamais son corps n'eust esté désiré  
Des femmes d'Achaïe, & par elles pleuré,  
Tant il auoit rendu ce vice abominable  
A tous les Pelasgois horrible & detestable.

Durant donques le temps qu'à Troye nous estions,  
Que sous le dur harnois la fatigue portions,  
Il estoit en Argos l'excellente nourrice  
Des cheuaux viste-pieds, tout-plongé en delice,  
Enjoiant au chasteau, de doux propos pressant  
La femme toute belle, & l'honneur flestrissant  
Du grand Agamemnon. Combien qu'elle rejette  
Le sale accouplement, la couche deshonneste  
Dont-il l'importunoit (car au commencement  
Elle auoit le renom de viure chastement)  
Car son mary montant sur la campagne large  
Pour aller à Pergam, il la mit sous la charge  
D'un poete qu'il auoit, homme docte & prudent  
Laluy donnant en garde & luy recommandant.  
Mais quand, Destin des Dieux, ceste Princesse belle  
Vaincuë se rendit, elle deuint cruelle,  
Et par l'aduis meschant d'Ægistus son mignon  
Relega des neuf seurs le docte compagnon  
Dans vne Isle deserte en la mer effroyable:  
Barbare delaisant le pauvre miserable  
Aux aigles, aux oyseaux pour proye à deuorer.  
Ægistus cela faiet la faisant retirer,  
La meine en sa maison, où, selon la coustume  
Ægistus des grands Dieux les saints autels parfume,



LE III. LIVRE

D'offertes leur fait dons, d'or, d'habits precieux,  
Dresse force tableaux, force images des Dieux,  
Ayant conduit vn faict de tresgrande importance,  
Et qu'il n'eust onc osé concevoir d'esperance.

Or estans demarez du riuage Troyen  
Nous venions à plein voile, & par mesme moyen  
Gagnions la haute mer. Alors le ieune Atride  
Et moy voguions ensemble, ouurants la pleine humide,  
VniZ de volonté, de mesme opinion,  
Tant que nous fusmes pres du sacré sunion,  
Qui sur l'Athenien son grand ombrage iette.  
Là Phæbus mit à mort d'un fier coup de sa jette  
Le jettant en la mer, le pilote prudent  
Du Roy Menelaüs, comme il alloit guidant  
Le timon de la nef, Phrontis Onetoride,  
Qui seul auoit l'honneur sur la plaine liquide  
Entre tous les mortels de scauoir sagement  
Gouuerner vn vaisseau, le mener dextrement,  
Autemps plus orageux. Menelaüs demeure  
Pour rendre l'honneur deub dessus la sepulture  
De son amy perdu, bien qu'il fust fort pressé.  
Mais comme il eust encor le voile rehaussé  
Retenant plein d'espoir la campagne salee,  
Comme il doubloit le cap de l'eminent Malæe,  
Vn trespiteux chemin Jupiter luy trama:  
Les vents horriblement sifflants il anima,  
Les orages esment, les eaux rendit enflees,  
Des montagnes en fit hautes & boursouflees  
Comme monstres nageans: les barques dispersa  
Errantes par les eaux, en Crete les poussa  
Vers les Cydoniens, à l'emboucheure estroitte  
De Iardan. Or est là vne roche assez droite



Mais petite en la mer, aux confins de Gortin,  
 Là le vent orageux pousse le flot mutin  
 A gauche, vers le cap à Phaste, & le flot proche  
 Bien que grand, est rompu de la petite roche:  
 La flotte là portée avec horrible effort  
 Les hommes à grand peyne eutèrent la mort.  
 Mais les flots irritéz les barques enfoncèrent  
 Soubs les antres hydeux, les orages froissèrent  
 Les vaisseaux peinturez, & soubs les noires eaux  
 Entre les creux rochers les mirent par morceaux.  
 La tourmente pourtant & la tempeste viste  
 En contraignirent cinq de lascher en Egypte,  
 Où se trouuant porté l'Atride, diligent  
 Il fit un grand amas de tresors, & d'argent  
 Cependant qu'il erroit en estranger riuage  
 Par nation à luy diuerse de langage  
 Cependant Egistus tramoit en sa maison  
 Le malencontre fier d'une grand trahyson  
 Tuant Agamemnon: & renga nouveau prince  
 Soubs son commandement le peuple & la prouince.  
 Tout luy fut subiugué, & tout luy deffera,  
 Il prit le sceptre en main, le peuple obtempera:  
 Et se vid paruenue à la septiesme année  
 Que Mycenes par luy fut tousiours gouuernée.  
 Or l'an d'apres arrive à son tresgrand malheur  
 Le diuin Orestes, le furieux vengeur:  
 Qui d'Athenes partit pour donner mort amere  
 Au perside Egistus le meurdrier de son pere,  
 Et fit en le tuant, le sepulchral festin,  
 Aux citoyens d'Argos, de la traistre putin  
 Sa mere, & du ruffien. Or en ce iour la mesme  
 Reuint Menelaüs plein de richesse extresme  
 E iij



LE III. LIVRE

Et d'autant que sa floite en pouuoit apporter.

Mais toy, mon cher amy, ne veilles t'absenter  
Long temps de ta maison & si riche & si bonne,  
Ne rescarte point trop, & de loin n'abandonne  
Tans de biens, & chez toy ces superbes amans  
Qui les deuoreront, sans respect consumans  
Ton bien, ton reuenu. cependant que sur l'onde  
Trotteroit pour neant ta barque vagabonde.

Trop bien ie suis d'aduis que tu vois es trouuer  
Le Roy Menelaus, qui ne faiet qu'arriner  
D'un pais eslogne, des regions lointaines  
Où il a tant souffert de perils & de peynes  
Qu'il n'en pensoit iamais reuenir en seurie:  
Ayant par la tourmente esté tant agité  
Et destourné si loing par les cruels orages,  
Que les oyseaux volants sur leurs vistes plumages  
A peyne passeroient en vn an sans danger  
Une telle estendue, une si large mer.

Va doncue iusques là sur le mobile verre.  
Si ta commodité t'est meilleure par terre,  
I'ay coches, i'ay cheuaux les vents des pieds gaignants  
Et mes enfans encor' t'iront accompagnans.  
Iusqu'à tant que tu sois dedans Lacedemone  
Où le ieune Atrides porte Sceptre & couronne.  
Florissant en honneur. Là tu le supliras  
Te dire verité, & fort l'en presseras,  
Il ne te mentira. Car son gentil courage  
Est orné de prudence & de parole sage

Il eut dit, & le soir s'en vint en moins de rien  
Titan plongeant son coche au flot Iberien.  
Lors Pallas aux yeux pers Deesse venerable  
Respondant dit ainsi: ô vieillard honorable



Tu parles en amy, tu fais auioird'huy voir  
Que tu veux t'acquitter au vray de ton deuoir.  
Or des langues tranchez vn peu, & dans les tasses  
Venez verser le vin, puis auoir rendu graces  
A Neptune, & aux Dieux consecutiuent,  
Nous irons dans les lits preparez mollement.  
L'heure du sommeil vient, l'obscurité s'approche,  
La lumiere s'enfuit. Phœbus pousse son coche  
Dans la sombre espaisseur, & son esseil ardent  
Est desia tout plongé dans les eaux d'Occident.  
C'est vn festin des Dieux: il seroit mal honnesté  
De le plus prolonger sans faire la retraite.

La fille à Iuppiter parla de la façon,  
Et l'on vid tout soudain porter à maint garson  
Aiguieres pour lauer, les tasses ils remplissent,  
Et versans le bon vin à tous le departissent.  
Lors ils prennent leur vin, & apres auoir beu  
Ils iettent le couppé des langues dans le feu,  
Puis ils se leuent tous, & derechef respandent  
Le doux vin aux grās Dieux, ausquels graces ils rēdēt.  
Cela faict, & chacun ayant beu tout autant  
Que portoit son desir: Telemaque sortant  
Auec Pallas vouloit retourner au nauire,  
Quand Nestor s'escriant se prit ainsi à dire:  
Or il les retenoit, & les alloit tensant  
De propos gracieux: O Iupiter puissant  
Qui tiens le foudre au ciel, & vous grās Dieux encore  
Chassez loin ce méchef, qu'on ne me deshonore  
En la façon, dit-il, qu'ils ne s'en aillent pas  
Ainsi dans leurs vaisseaux, faisans si peu de cas  
De moy, de ma maison: Comme si, miserable,  
Ie n'auois lits, linçeux, ny maison honorable,



LE III. LIVRE

Ny riches vestemens, ny rideaux precieux,  
Couuertes, ny matlas mols & delicieux  
Pour les accommoder & leur faire seruice.  
Tant que seray viuant iamaïs le fils d'Ulysse  
N'ira de ma maison coucher dans vn batteau  
Sur vn ais, appuyant sa teste à vn potteau:  
Mesmes apres ma mort, dans ceste forteresse  
Ie lairray des enfans, qui de franche allaigresse  
Receuront mes amis, & tous ceux qui encor  
Daigneront visiter la maison de Nestor.

Auquel Minerue dit: O vieillard Neleïde,  
Certes tu as bien dit. Retien donc l'Ulysside  
Et le meine chez toy, pour moy ie m'en iray  
Trouuer les compagnons, & les aduertiray,  
Auray soin du nauire & de tout l'equipage,  
Car ie suis seul de nous le plus aduancé d'aage,  
Les autres sont encor & florissans & vers,  
N'ont presque les mentons de poil tendre couuers:  
Tous pour l'amour de moy, en aage tous semblables  
Vont volontairement sur les eaux nauigables.  
Donc ie concheray là, & puis dès que le iour  
Au chariot de rose, aura faict son retour,  
Il me faudra donner vn peu iusqu'en Caucone,  
Quelque argent m'y est deu, la somme est assez bonne  
Pour ne la mespriser. Quant à toy, ô Nestor,  
Tu peux d'un de tes fils, & de cheuaux encor  
Pouruoir ce ieune Prince, & qu'ils soient en vistesse  
Excellens, & choisis de courage & d'adresse,  
Puis qu'il t'est venu voir. Pallas ainsi parla,  
Puis comme vne grande aigle en volant s'en alla.

Un estourdissement les surprit admirable,  
Nestor demeura court, voyant l'emerueillable.



Departir de Pallas. Puis la main saisissant  
Du ieune Ulyssien, dit ces mots prononçant.

Amy, tu ne seras onc de lasche courage,  
Ny de cœur trop craintif, puis qu'en un si ieune aage  
Tant fauorablement t'accompagnent les Dieux,  
Et si ce n'est aucun des Olympiques lieux:  
C'est l'heureuse aux butins Pallas Tritonienne,  
Qui deuant tous les Rois de la gent Argienne  
Au siege d'Illion à ton pere porta  
Un admirable amour, qui tousiours l'assista  
Et luy firent auoir ses aides secourables  
Sur villes & citez maints triphz honorables.

Deesse, ie te pry donne honneurs triomphans,  
Et reputation à moy & mes enfans,  
Et à ma femme aussi. Sois nous douce & propice,  
Et nous t'immollerons vne haute genisse  
Sur ton autel sacré, ayant les cornes d'or,  
Et que le ioug pesant n'a point domtée encor:  
Que le dur laboureur encores n'a trainee  
Dans le motteux gueret. elle t'est ordonnée  
Pour victime, ô Pallas, hault elle portera  
Le front, & riche d'or sa double corne aura.

Comme il faisoit ainsi de bon cœur sa priere  
La Deesse aux yeux pers l'entendit debonnere:  
Puis delaisant la mer & le rinage bas  
Il se prit à marcher. Ses fils suinoient ses pas  
Et ses gendres aussi, & comme ils arriuerent  
Au superbe chasteau, les Rois se reposerent  
Sur les sieges & lits: Nestor les honora,  
Et dans les coupes d'or le doux vin mesura,  
Vin, qu'une fille auoit sommeliere fidelle  
Serré depuis vnze ans, & maintenant c'est elle.



LE III. LIVRE

Qui de la tonne antique ainsi le va tirant,  
Et Nestor le versoit, la Deesse adorant  
Sur l'autel, le cœur plein d'aise & d'esjouissance,  
Puis ils s'en vont coucher repens à suffisance,  
Chacun dedans son liēt. Mais le bon Cheualier  
Nestor Gerenien eut en soing singulier  
De faire aller coucher dans un liēt magnifique  
Le cher fils d'Ulysses, sous le sonnant portique  
Sa chambre estoit dressée, où la fraischeur du vent  
Alloit sans fin le doux de son soufle eslevant:  
Pres de luy Pisistrat dormoit, plein de courage,  
Qui n'estoit mis encor au ioug de mariage.

Mais la chambre du Roy sur le haut d'une tour  
Se tiroit hors du bruit, là faisoit son seiour,  
Là prenoit son sommeil le vieillard honorable,  
Au liēt que luy dressoit sa femme venerable.

Mais l'aube aux doigts rofins, fille du iour naissant,  
N'eut si tost estellé son coche rougissant  
Que le Gerenien Nestor du liēt se iette,  
Sort dehors, & se sied sur vne pierre nette,  
Qui pour un siege estoit mise anciennement:  
Deuant le grand portail, polie extremement,  
D'admirable blancheur, de liqueurs reluisante,  
Et de rare onction, plus que respendissante:  
Iadis s'assit dessus le grand Neleus, pareil  
Aux Olympiques Dieux de cœur & de conseil,  
Mais par la mort dompté, dans l'espaisse tenebre  
Il estoit descendu de l'Erebe funebre.

Or Nestor porte-sceptre Heros brave & puissant,  
Et plein d'aage, pour lors en estoit iouissant:  
Pres duquel, de ses fils la brigade leuee  
S'assemblant vistement est son dain arrinee,



Stratius, Echephron, Perseus, Aretus,  
Le fort Thrasimedes, auxquels Pisistratus  
Aux armes renommé des enfans le sixiesme  
En nombre s'adioignit d'une vitesse extremesme,  
Conduisans avec eux Telemachus, le soing  
Et le soucy des Dieux. Ausquels Nestor de loing:  
Enfans, ie vous supply executez la chose  
Que de tout mon desir ores ie vous propose  
Pour auoir la faueur de Pallas, que ie veux  
Me rendre fauorable entre les autres Dieux,  
Car elle a bien daigné, manifeste & prospere,  
Assister au festin que i'ay faiët de n'aguere.  
Or que l'un coure tost par les champs florissans  
Où nostre troupeaux errans les herbes sont paissans,  
Face que le bouuier vne genisse ameine.  
L'autre haste ses pas à la barque prochaine,  
Et tous les compagnons appelle vistemment  
Pour s'en venir icy, fors que deux seulement  
Qui demeureront là, & du long du rinage  
Garderont l'attirail & tout le nanigage.  
Qu'un autre aille querir Laërtes le doreur,  
Au mestier de Vulcan plein de gloire & d'honneur,  
Et qu'il se haste, afin qu'il dore & qu'il brunisse  
Les cornes & le front de la belle genisse.  
Vous autres donnez ordre au dedans promptement,  
Faiëtes que le banquet s'appreste vistemment.  
Les filles ayent soing que les chambres soient nettes,  
Les liëts soient bien dressez, que les tables soiët prestes,  
Que le vin soit tiré, l'eau fraische & nette avec,  
Ne nous defaille point, & que le bois soit sec,  
Ce disant, tout le monde obeit, & la tore  
Vient cependant des champs, viennent des nefes encore



LE III. LIVRE

Les compagnons du fils du diuin Ulysses,  
Vient au mesme moment le doreur Laerces,  
Les armes du mestier quant & quant soy apporte,  
Outils d'un si digne art, & la tenaille forte,  
L'enclume & le marteau, desquels il induit l'or  
De faire son vouloir. Pallas y vient encor  
Au vœu du Neleide, & veut estre presente  
Pour iouyr de l'offerte & de l'odeur plaisante.  
Nestor l'or reluisant fournit suffisamment,  
Et l'orfeure enrichit les cornes proprement,  
Pour faire que Pallas regardant la genisse  
En triomphe de ioye, & son cœur rejouisse.

Stratie & Echephron la victime menoient  
Les bras entortillez aux cornes qu'ils tenoient,  
Aretus portoit l'eau fraische, & nette à merueille,  
Dedans un chauderon & dans une corbeille,  
Huile, farine, & sel. Apres qui l'excellent  
Thrasymedes alloit la grand hache esbranlant,  
Pour dessus le sablon roide morte l'estendre.  
Dessus portoit le vase, auquel il deuoit prendre  
Le sang tiede coulant. Quand Nestor le puissant,  
Dompteur des forts cheuaux, les brins du poil naissant  
Sur le front luy couppa, les brulant pour premice,  
Fit les aspersions du diuin sacrifice,  
Priant beaucoup Pallas. Le vœu parfait ainsi  
Les fruits sont espanchez, & tout le reste aussi.  
Et lors Thrasymedes tout prest, bouillant d'enuie,  
Oste de la genisse & le col & la vie  
Auec le fer luisant : ses forces à l'instant  
La quittent, & à terre elle chet tremblottant.  
Filles & brus alors font un cry pitoyable,  
Et Euridice aussi la Reyne venerable,



Qui fut iointe à Nestor d'un bien-heureux hymen,  
Et la plus vieille d'ans les filles de Clymen.  
Eux doncques la tenans ferme dessus l'arene  
Le grand Pisistratus des hommes capitaine,  
Pres de l'autel sacré l'égorgeant l'immoloit,  
Et le sang noir espais des veines decouloit:  
L'esprit quitte les os, & la chaleur les laisse.  
Or en grand diligence vn chacun la depeffe,  
Detranche les cuissots, les partissent tous crus  
En deux parts, vont iettant force gresse dessus,  
Et puis les vont grillans. Le vieillard s'en approche,  
Et verse le vin noir, on void tourner la broche  
Par ordre, & à cinq rancs, que les ieunes tenoient,  
Et tant que tout fust cuit sur le feu la menoient.  
Les cuissots estans cuits, des entrailles tasterent,  
Le reste de la tore apres ils apprestèrent,  
Le mirent par morceaux, & puis le rembrochans  
Ils le vont derechef à la flamme approchans,  
Et rostissans tenoient en main le pointu hasté  
Pour le faire bien cuire. A doncques Polycaste  
La moins aagée d'ans des filles de Nestor  
Excellente en beauté, non mariee encor,  
Laue Telemachus en eau delicieuse,  
Et l'oint, laué qu'il est de liqueur precieuse,  
Puis iette dessus luy vestemens precieux.  
Lors il sort hors du baing, semblable à l'un des Dieux  
De corps, de majesté, de maintien, & de force,  
Puis aupres de Nestor s'assied de bonne grace.  
Lors on couure la table, & pour le saint banquet  
Vn chacun prend sa place, & sur les lits se met,  
Et les forts compagnons à l'entour de la table  
Seruent à qui a soif le bon vin delectable.



LE III. LIVRE

Mais quand la soif finit & l'appetit cessa  
Nestor ouvrant la bouche à ses fils s'adressa.  
Mes chers enfans, dit-il, qu'au carrosse on attelle  
Vistement les cheuaux, dont la criniere belle  
Sur le col va battant, afin de desloger  
Et porter Telemach, d'un pied viste & leger.

Ils obeissent prompts, courent en diligence  
Lier au chariot doré par excellence.  
Les cheuaux pieds de vent, & la seruante apres  
Leur fournit largement & Bacchus & Ceres,  
Force fruiets sanoureux, & viures delectables  
Que l'on appreste aux Rois, & qu'on met sur leurs tables.

L'heritier d'Ulysses s'ante dispostement  
Sur le carrosse hault, si faiet semblablement  
Le gentil Pisistrat pour luy seruir de guide,  
Il fouët les cheuaux & leur baille la bride:  
Les roussins pieds d'airain de ces deux excitez  
S'allongent sur le champ, vollent precipitez,  
Le legier chariot par leur prompte carriere,  
Tourne d'un viste effort, laisse Pyle derriere  
Et ses monts orgueilleux, & son tournoyant tour  
Exerce, est ant porté tant que dure le iour,  
Et tant qu'il dure encor les roussins n'ont relasche  
De branler le collier. Sa iournaliere tasche  
La Titan achenoit, & les ombres cachoient  
Presque tous les chemins, ainsi qu'ils approchoient  
Pheres, & la maison Diocles, qui te treuve  
Issu d'Ortilochus, sorty d'Alphe Dieu-fleuve.  
Là leur couchee ils font, apres s'estre repens  
Des dons de Diocles, qui les a bien recens.

Mais si tost qu'il fut iour, quand l'aube matinere  
Apparoissant au ciel eut rendu la lumiere,

Ils



Ils reprennent le coche & font le fouet sonner,  
Retouchent les cheneaux, hastez de leur donner  
Les resnes & la main, le chemin ils reprennent,  
Et les roussins courans tout le iour les amènent  
Dans les champs porte-fruits, & puis finalement  
Ils parfont leur chemin, tant courageusement  
Galopient ces cheneaux. Titan cependant baigne  
Le feu de sa lumiere és ondes de l'Espagne,  
Sur les larges chemins on void s'obscurcir l'air,  
Et des costaux hautains les ombres deualler.

Fin du troisieme Liure.

E





LE QUATRIESME LIVRE  
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

**T**elemachus & Pisistratus arriuent chez Menelaüs, auquel Telemachus raconte le desordre que les pour-  
suiuans faisoient en Ithaque, & Menelaüs à luy le re-  
tour des Grecs, de Troye, & la prophetie de Protheus  
Dieu marin, par laquelle il sceut la mort d'Agamemnon,  
& entendit comme Vlysses estoit en l'isle de Calypso. Les  
poursuyuans tiennent conseil pour faire mourir Telema-  
chus. Pallas apparoit en songe à Penelopé, & la console de  
la tristesse qu'elle auoit du depart de son fils.

AUTRE SOMMAIRE.

*A Sparte le surplus d'Ulysses il entend,  
Antinois sur mer pour le tuer l'attend.*

**L**es Princes approchoiēt la muraille embellie  
De Sparte, ayant atteint le pays d'Oebalie,  
Aborderent ensemble au palais somptueux  
Du puis-né fils d'Atree, & noble & ver-  
Arriuerent à heure & propre & fortunee, (tueux:  
Et comme il celebroit le ioyeux Hymenee  
D'une fille & d'un fils: force gens assistoient,  
Forces Princes encor' assemblez y estoient



Par son commandement : La pucelle gentille  
Auoit esté promise au fils du fort Achille  
Dés le siege de Troye, & lors les puissans Dieux  
Paracheuoient l'effet de l'Hymeneioeux,  
Il la luy enuoyoit pour parfaire les nopces,  
Auec force cheuaux & force beaux carrosses,  
Aux champs des Mirmidons, où pour lors il regnoit,  
Et d'Achille heritier les peuples gouuernoit.

A son fils d'autre-part pour espouse on ameine,  
Vne fille de Sparte en beauté souveraine,  
La fille d'Alector, & ce fils auoit nom  
Megapenthé, vaillant, & plein de grand renom.  
Au temps de sa vieillesse & grisonne & dernière  
Cet enfant luy estoit ne d'une chambrière.  
Car les Dieux qui au ciel habitent triomphans  
Ne permirent qu'Helene eust de luy plus d'enfans  
Depuis l'heure & le iour qu'elle auoit mise au monde  
La gentille Ermione, à Venus non seconde,  
En beauté singuliere, & qui eust emporté  
Fort aisement le prix de grace & de beauté.

Ainsi donc celebrent ces nopces magnifiques,  
Ainsi faisoient festins somptueux & publiques,  
Ainsi fortifioient le regne en bons accorts,  
Les citoyens ensemble & les seigneurs plus forts  
Qui possedoient les champs assis en Laconie.  
Là le chantre resonance une douce harmonie,  
Le bal meut de sa voix, & parmy les beaux airs  
Où se bat la ieunesse, accorde les doux nerfs  
De son luth doucereux. Deux sauteurs à la dance  
Se mettent bien disposés, & battent la cadence,  
Dressent le bal Royal, & tournans & sautans  
Force belles chansons à l'enuy vont chantans.



LE IIII. LIVRE

D'Ulysse & de Nestor la race braue & forte  
Arresterent leur char à la premiere porte,  
Et furent apperceus par l'un des fauoris  
Du Prince, sur tous ceux qu'il eust encor chers  
Le mieux aimé du Roy, qui promptement s'aduance,  
Les nouvelles en veut porter en diligence:  
Et le Pasteur du peuple ainsi vint accoster.

Puissant Menelaüs, nourry de Iupiter,  
Deux estrangers sont là dans un carrosse ensemble  
Arrestez à la porte: & si, comme il me semble,  
Ils sont de fort bon lieu, dignes d'estre tenus  
Enfans de Iupiter, on les diroit venus  
De la race des Dieux. Te plaist-il qu'on délie  
Leurs cheuaux du carrosse? Où veux-tu qu'on leur die  
De prendre alors chemin, & chercher doucement  
Logis où on les aime? Auquel amerement  
Le Roy dit indigné: Cy deuant, Eteone  
Enfant de Boëthes, il n'y auoit personne  
Ainsi prudent que toy, ne si civilisé,  
Mais ores tu es bien autant mal-aduisé.  
I'ay par l'esprenue, appris d'aider aux miserables  
En mes erreurs diuers & presque intolerables  
Par estrange pays, par un peuple enragé  
I'ay receu des plaisirs de ceux qui m'ont logé.  
I'ay mangé, i'ay vescu aux despens, à la table  
Des estrangers, errant par la terre habitable  
Jusqu'à ce que ie sois ariué en ce lieu,  
Sans naufrage & malheur. si le plaisir de Dieu  
Soubs qui le monde entier fléchit & obtempere,  
Vient que ce soit icy la fin de ma misere.  
Va cours, detache & char & cheuaux pieds legers,  
Ameine, fais entrer ces Princes estrangers,



Pour faire bonne chere. Il le leue luy-mesme,  
 S'encourt au deuant d'eux en diligence extrefme,  
 Commande qu'on le suiue. On oste les cheuaux  
 Vistement du carosse, & l'eau comme à ruisseaux  
 Leur chet de tous costez, la sueur les consume,  
 L'encouleur & les flancs sont tous couuerts d'escume.  
 On les meine à l'estable, on leur donne à manger  
 Orge blanc & auoinz, apres on va loger  
 Le peinturé carrosse au dedans de la porte  
 Du chasteau, à l'endroit de la muraille forte,  
 Les deux Princes apres estre conduits dedans  
 Demeurent tous ravis, admirent regardans  
 L'apparence Royale & la belle structure  
 Du grand palais, du Roy de Iupin nourriture.  
 Telle que du Soleil est la nette clarté  
 Et de sa sœur, semblable en claire netteté  
 De l'Atride luy soit la maison venerable,  
 A part soy chaque chose ils trouuent admirable,  
 Cà & là par la court ils vont les yeux iettans,  
 Et admirent le tout aises & fort contans.  
 Ils sont tresbien recens, & du Prince leur hoste  
 Ils ont tresbon visage. En apres on leur oste  
 Leurs beaux accoustremens, ils entrent dans le bain  
 Et les filles apres les lauent de leur main,  
 Les oignent de liqueurs plus que delicieuses,  
 Puis leur iettent dessus les robes precieuses.

Quand ils sont introduits grand honneur leur est fait,  
 Sont assis pres du Roy, contemplent à souhait  
 Sa court & sa maison. La garse bien apprise  
 Leur presente à lauer, une aiguiere elle a prise  
 D'or entier & massif, & son bras net & gent  
 Verse Thetis, qui chet dans vn bassin d'argent.



LE IIII. LIVRE

Puis par la sale dresse excellemment les tables,  
 Une autre de Ceres les presens profitables  
 Porte dans vn papier : car la charge elle auoit  
 De faire la despence, & les tables deuoit  
 De bons viures charger & de force delices.  
 Le cuisinier apres ordonnoit les seruices,  
 Les grands plats portoit pleins de tous viures chargez,  
 Qui sont premierement sur les tables rangez.  
 Puis on verse le vin plaisant & delectable  
 Dans des grands coupes d'or. Lors du hant de la table  
 Le Roy Menelaus d'un visage gaillard  
 Dit au fils genereux du Pylien vieillard,  
 Et à Telemachus : Rejouissez vous ores,  
 Prenez en gré ce pain & ces viures encores:  
 Puis quand aurez repen, d'un propos gratieux  
 Nous vous demanderons vos noms, & de quels lieux  
 Vous pouuez estre issus : la souche n'est pas morte  
 Dont vous estes sortis, & de la race forte  
 Des Rois vous procedez, & les Princes sceptrez:  
 Car tels, peres couhards ne vous ont engendrez.  
 Apres qu'il eut parlé, il prend de sa fourchette  
 Le gras filet d'un bœuf, le met sur leur assiette  
 De façon gratieuse : & bien qu'un present tel  
 Luy auoit esté faict par honneur solemnel  
 Il les en veut orner, & eux dessus se iettent,  
 Les mains dedans les plats les plus proches d'eux mettēt,  
 Puis quand la soif finit & l'appetit cessa,  
 Telemachus au fils de Nestor s'adressa,  
 Et se baissant vers luy, luy dit bas à l'oreille  
 De peur qu'on ne l'ouyst : Nestoride à merueille  
 Agreable à mon cœur, des Pyliens l'honneur,  
 Regarde ie te pry l'admirable splendeur



De ce riche palais, comme en or il abonde  
En argent, en yvoire, autant qu'autre du monde,  
En cuyure elabouré. Les magnifiques lieux  
Où le grand Iupiter, où les celestes Dieux  
Sur l'Olympe estoillé habitent venerables,  
Si ie ne suis trompé, sont à cecy semblables:  
Par ainsi, regardant ceste perfection  
Ie ne puis que ie n'entre en admiration.

Menelaüs l'ouyt, & en ceste maniere  
Leur parla doucement: Race de Rois treschere,  
Certes nul des mortels n'oseroit contester  
En biens, avec le Roy trespuissant Iupiter,  
Car de Iupiter est la maison eternelle,  
Eternels les palais: sa richesse immortelle,  
Et qui n'a point de fin. Des hommes, qui pourra,  
Ou qui ne pourra pas à moy s'esgallera,  
En splendide maison, en richesse, en cheuance,  
En or ou en argent, ou en autre abondance.  
I'ay merueilleusement paty dessus les eaux,  
Par maint & maint danger ont passé mes vaisseaux,  
I'ay esté tourmenté sur la terre & les ondes,  
Errant deçà delà sur les vagues profondes.  
En fin au huitiesme an nous sommes paruenus  
En Cypre renommee, où s'adore Venus,  
Puis nous fusmes portez iusques dans la contree  
De Phenicie, & puis nostre nef fut encree  
Errante çà & là par le pays fertile  
Que de ses grasses eaux arrose le grand Nil.  
Nous passasmes Sidon, & puis l'Æthiopie,  
Les Erembes cruels, & vinsmes en Libye:  
Par estranges pays errans & tracassans.  
C'est en ceste Libye, où les agneaux naissans



LE IIII. LIVRE

Portent cornes au front, la brebis camusette  
 Porte là trois fois l'an, là n'ont nulle disette  
 Le Roy ny le berger de fromage, de lait,  
 Ny de chairs, ce pays donne tout à souhait:  
 Pays riche, abondant sur tous autres du monde,  
 Où tout le long de l'an le lait coule & abonde.  
 Hélas, ce-temps pendant que j'erre & que ie cours  
 Par les champs Libyens, y amassant tousiours  
 Richesses en grand nombre, on massacre mon frere,  
 On luy passe en traison luy donnant mort amere  
 Un glaive dans le cœur, ainsi qu'il reuenoit  
 Victorieux de Troye, & chez luy retournoit,  
 A l'impourueu, le tout par la cautelle infame,  
 Et par la trahison de sa meschante femme.  
 Entre tant de thresors ie regne voirement,  
 Mais mon frere estant mort, ce n'est que tristement.  
 Si vos peres vous ont ces choses racontées,  
 Quels qu'ils soient, & de vous ont esté écoutées,  
 Vous verrez combien j'ay receu d'affliction,  
 Comme est cheute en ruine & en perdition  
 Ceste mienne maison, autresfois tant heureuse,  
 En richesse & en or iadis tant plantureuse,  
 Et où ie demourois en grand prosperité.  
 Pleust aux Dieux que de tant il ne m'en fust resté  
 Que la tierce partie, & que les bons gendarmes  
 Qui à Troye sont morts sous la fureur des armes,  
 Et qu'a pris le destin rigoureux & fatal:  
 Hélas si loing d'Argos leur cher pays natal  
 Fussent viuans encor, mais durant ma tristesse  
 Pour pleurer leur malheur ie m'oste de la presse  
 Et me retire seul, & comblé de douleurs  
 J'arrose pour eux tous mon visage de pleurs.



Et certes quelquesfois ie tasche à me complaire  
En mes pleurs & regrets & ne m'en veux distraire:  
Et quelquesfois mon pleur se finit arresté.  
Car combien que pleurer soit quelque volupté  
Toutesfois elle est courte, & bien tost on se soule  
De l'ennuy triste & noir qui vistement s'ecoule  
I'estens en general mes pleints & mes regrets  
Sur tous les Argiens, sur tous les princes Grecs,  
Mais principalement ie respans ma tristesse  
Sur un dont entre tous ie regrette sans cesse  
La perte & le malheur. Je pers entierement  
Le dormir, le manger, tant ie l'ayme ardemment,  
A son seul souvenir. Je n'excepte personne  
Qui ayt tant esprouvé la fortune felonnie  
D'entre les Princes Grecs, & qui ayt tant esté,  
Tenté par le destin, par le mal agité,  
Qu'Ulysses le diuin, qui par tant de traueses  
Constant a soustenu les fortunes diuerses.  
Mais son malheur un iour possible cessera,  
Et de luy faire ennuy le sort se lassera.  
Mais moy ie n'auray rien que tristesse eternelle,  
Et mon affliction durera perennelle  
Pour luy, d'autant qu'il est absent trop longuement.  
Encores ne scait on s'il vit certainement,  
Ou s'il est alle voir la region deserte.  
A son occasion le bon viellard Laërte  
Lamente incessamment, le sceptre mesprisant  
Qui va donnant les loix, qui va tout maistrisant.  
Sa chere Penelope & pudique & discrete  
Femme de grand conseil de mesme le regrette,  
Et d'un pere si grand Telemaque sorty  
Qu'autrefois il laissa, depuis qu'il fut party



LE III. LIVRE

De sa douce maison. A ces tristes parolles  
 Il esment de l'enfant les affections molles,  
 L'amour & le desir : il le fit souuenir  
 De son pere trescher, & ne se peut tenir  
 A ce nom precieux, nom remply d'efficace,  
 D'emplir son cœur de deuil & de larmes sa face.  
 Ou soudain il porta la main & le mouchoir  
 Car on voyoit ses pleurs à grosses gouttes choir.  
 Menelaüs le vid, & songeoit en luy mesme  
 S'il l'interrogeroit, plein de desir extresme,  
 Ou s'il le laisseroit de son pere enquerir.

Ainsi que dans son cœur il est à discourir  
 Voicy venir vers eux Heleine l'admirable  
 En beauté, qui sortoit de sa chambre, semblable  
 A Diane, marchant à la chasse, & encor  
 Portant sa trouffe à dos pleine de flesches d'or.  
 Son musc embaumoit tout. La bien aprise Adraste  
 Suivant ses pas diuins soudainement se haste  
 Pour son siege aprestier : les doux tapis portoit  
 La gentille Alcippé, puis se diligentoit  
 La tresbelle Phylo pour son mestier luy tendre  
 Ou ses fuseaux & layne estoient present d'Alcande  
 Femme de Polybus, qui Thebes habitoit  
 Thebes Egyptiaque, opulent il estoit  
 Riche & rempli de biens : A son mary naguieres  
 Il fit de beaux presents, luy donna deux aiguieres  
 D'argent, & deux trepieds, & puis dix talents dor.  
 Sa femme fit à part force beaux dons encor  
 A Heleine, luy fit vn present honorable  
 D'une quenouille d'or & riche & admirable,  
 Et d'un mestier d'argent, dont les bords precieux  
 Estoitent tous garnis d'or. La pucelle aux beaux yeux



Phylo luy apportoit, & pres d'elle a posée  
Pleine d'excellent fil la Royale fusée:  
De la quenaille autour la layne s'estendoit,  
Dont la couleur de prix un beau lustre rendoit.

La reyne en vne chaire alors sa place a prise  
On mit un escabeau sous ses pieds: puis assise  
Se prit à demander & dire à son espons.  
O Roy Menelaüs, ie te pry, scauons nous  
Qui sont ces deux seigneurs qui sont venus descendre  
Ceans, & leur logis ont bien daigné y prendre;  
Diray ie tout cela que i'en ay sur le cœur,  
Où puisse prononcer propos vain & menteur?  
Le cœur me dit pourtant presage veritable  
Que ie n'ay iamas veu personne si semblable  
De visage & de corps l'un à l'autre, fust il  
Homme ou femme, en regard excellent & gentil,  
( En le considerant toute ie m'esmerueille,  
Sa gaye venusté, sa beauté nompareille )  
Que cestuicy rapporte au fils entierement  
D'Vlysses, qu'il laissa lors que premierement  
Il partit de chez luy, que les Grecs s'embarquerent,  
Et la guerre cruelle à Pergame porterent  
Pour moy malencontreuse. A laquelle respond  
Sans la faire tarder Menelaüs le blond.

Ma femme, mon aduis est au vostre semblable,  
C'est Vlysses tout fait, son visage admirable  
Tel estoit, sa main telle, & ses yeux radieux  
Et ses pieds & sa teste & ses crespus cheueux  
Sur le haut de son front. Ayant de luy memoire,  
Je parlois tout asteure & de sa viue gloire  
Et de sa grand' vertu: & pour l'amour de moy  
Combien il a souffert de tristesse & d'esmoy.



LE III. LIVRE

Ce qu'oyant ce Seigneur, il arrose, il humecte  
 Son visage de pleurs qu'en abondance il iette,  
 Et que de son mouchoir il cache tant qu'il peut  
 Adonc Pisistratus au Roy dire ainsi veut:  
 Fils d'Atreus, nourrisson de Iupiter, qui guides  
 Les peuples habitans es plaines Achæides  
 Soubst ton sceptre puissant, tout ainsi que tu dis  
 Cestuicy, d'Ulysses est le tresdigne fils,  
 Mais prudent & discret il n'ose te semondre  
 Et se vantant par trop te presser de respondre,  
 De crainte d'est aller rien de futile, à toy  
 Qui es de tous les Roix le plus excellent Roy.  
 Car le plaisir qu'on prend à tes propos honnestes  
 Est comme le plaisir qu'on prend aux Dieux celestes.  
 Or le vieillard Nestor, des cheuaux curieux  
 M'a fait son compagnon pour venir en ces lieux.  
 Telemachus bruloit d'ardeur inestimable  
 D'auoir ta cognoissance, espris de l'admirable  
 Douceur de ton renom: plein d'ennuy nompareil  
 Ie te prie en son mal de luy donner conseil,  
 O Roy Menelaüs, le consoler, & telles  
 Que les as d'Ulysses luy dire des nouvelles,  
 Il est fort affligé, denué tout à plat  
 D'hommes pour conseruer sa maison, son estat,  
 Son regne paternel: son deplorable pere  
 Tempesté sur les eaux en grand peyne & misere,  
 Mesmes pour luy perdu: nul n'est qui de chez luy  
 Tasche de denicher vne peste, un ennuy  
 Une gent enragee. Adonc le redoutable  
 Atride, le couppant: ô que i'ay à ma table  
 Le fils d'un grand amy, qui pour l'amour de moy  
 A suby maints dangers & porté maint esmoy.



Je m'estois resolu l'aymer d'amour extrefme  
Sur tous les autres Grecs, si Iupiter suprefme  
Nous donnoit de nous voir ensemble de retour  
En nos champs patriaux, iouir de l'heureux iour  
De reuoir nos foyers & nos Dieux tutelaires.  
Portez dans nos vaisseaux sur les ondes legeres.  
Je luy eusse donné place dedans Argos  
Je luy eusse basti maison pour son repos,  
Et faisant apporter ses richesses d'Ithaque  
Sa femme, Laërtes, & son fils Telemaque  
Je luy eusse choisi vne cité apart  
Dont i'eusse les bourgeois enuoyez autre part  
Entre celles qui sont de mon obeissance.  
Là conioints & meslez d'eternelle alliance  
Pleins de ioye & plaisir, eussions ensemblement  
Acheue nostre vie & nos iours doucement.  
Si fermement liez & d'amitié si forte  
Nulle heure ne nous eust iamais en nulle sorte  
De ioints & separez, que le moment dernier,  
Ne nous eust desunis que le trepas meurtrier  
Iamais nulle fortune & cruelle & fascheuse  
N'eust trouble nostre paix eternelle & heureuse.  
Je croy que quelque Dieu de nostre ayse enuieux  
Nous a tramé cecy, l'esloignant de ces lieux,  
Le priuant des douceurs de sa patrie chere  
Et le retenant seul plein de peyne & misere.

L'Atride dit ainsi: aux autres les douleurs  
Du regret qu'ils portoient ramenerent les pleurs.  
La fille à Iupiter Helene l'Argolide  
Le pleura tendrement, si fit le blond Atride  
Telemachus sur tous le pleuroit, & encor  
Le preux Pisistratus fils du vieillard Nestor.



LE III. LIVRE

Car au cœur luy reuint la douce souvenance  
 D'Antilochus son frere, en armes, en vaillance  
 Excellant & parfait. Memnon mourir le fit,  
 Memnon fils de l'Aurore, au combat le deffit;  
 Donc il s'adresse à luy de parole semblable.  
 Fils d'Atreus, luy dit il, le vieillard honorable  
 Nestor parlant de toy t'exaltoit bien souvent  
 Et te louant, disoit, que tu marchois deuant  
 Tous hommes en prudence & vertu non petite.  
 Si que memoratifs de ton digne merite  
 Force discours diuers de toy nous commencions  
 Et ta grande vertu iusqu'au ciel nous poussions.  
 Or permets moy cecy s'il te plaist de me croire,  
 Iamais apres soupper, rarement apres boire  
 On me voit delecter au regret ny au pleur,  
 J'ay, ayant bien repeu les larmes en horreur.  
 Mais demain, quand viendra la matinere Aurore  
 Je n'auray nul regret de repleurer encore  
 Quiconque des mortels aura passé le pas  
 Soubs le destin cruel, proye du fier trespas,  
 Donner à leur honneur & à leur souvenance  
 Regrets en quantité, & pleurs en abondance  
 Car c'est le seul de noir des pauvres malheureux  
 Que de pleurer leurs morts, s'arracher les cheueux  
 De jetter vne mer de larmes distillantes,  
 Et de leurs yeux verser des riuieres coulantes.  
 J'ay perdu vn mien frere, & lequel n'estoit pas  
 Le moins fameux des Grecs, braue & fort aux cōbats  
 Et que tu cognoissois, ô grand Roy, que ie pense,  
 Je n'ay de l'auoir veu aucune souvenance:  
 Mais on tient qu'Antiloque, autresfois fraploit droit,  
 Entre tous combattans, qu'il estoit fort adroict



A manier cheuaux, prompt aux soudains alarmes,  
De pied viste & leger & vaillant homme aux armes.

Auquel Menelaüs blond merueilleusement:  
Certes mon grand amy tu parles prudemment  
Autant que pourroit faire vn, dont l'experience  
Auroit rendu les ans accompliz en prudence,  
Mesmes plus vieil que toy: comme si tu estois  
Le fils d'un pere, auquel Iupiter autresfois  
Auroit donné honneur & prudence & richesse  
Des sa tendre naissance. & depuis sa iuuesse  
Iusqu'à son mariage: ainsi qu'il a faict or  
A ton pere prudent le bon vieillard Nestor,  
Qui vit heureusement, à qui longues annees  
Pleines de tout bonheur ont esté ordonnees  
Sans trauerse ne mal, que l'heur par tant de temps  
N'a point abandonné, qui passe ses vieux ans  
En sa douce maison, voyant pleins de prudence  
Ses enfans en bon nombre & douez de vaillance.

Mais faisons bonne chere & beuons. C'est assez  
Lamenté nos trauaux & nos malheurs passez,  
Qu'on nous donne à manger, & qu'on apporte encore  
A lauer. Et demain au leuer de l'Aurore  
Des qu'elle aura monstre son rayonnant charroy  
Nous parlerons assez Telemachus & moy  
Et nous demanderons à l'enuy des nouuelles.  
Il acheuoit de dire, & dessus les mains belles  
Asphalion versa l'eau fresche: or estoit il  
Page du Roy, discret, seruiable & gentil,  
Et sur tous bien appris. Les Princes alors prennent  
Leur repas à souhait, & ioyeux s'entretiennent  
De bons viures exquis. La fille à Iupiter  
Heleine s'aduisa lors de leur apprester



LE IIII. LIVRE

Un breuvage excellent. Doncques elle distille  
 La riche infusion, la potion gentille  
 Qui peut faire oublier & l'ire & le courroux,  
 Et le mal qui pourroit estre tombé sur nous:  
 Si quelqu'un en a beu de toute la iournee  
 Ne sera nulle larme en ses yeux promenee,  
 Non quand le fier trespas son perer auiroit,  
 Non quand la dure mort sa mere entraineroit,  
 Non pas quand il verroit la terre au sang trempée  
 De son fils, de son frere estendus par l'espee  
 De son fier ennemy. La Tyndaride ainsi  
 Avec elle portoit ce charme oste-soucy.  
 La Reyne Polydamne experte en medecine,  
 Espouse du Roy Tbon, qui vers le Nil domine  
 Luy en fit un present. Le champ Egyptien  
 Fertile, portoit lors au Roy Pelusien  
 Force simples diuers, dont les uns en partie  
 Seruent de bon remede à mainte maladie,  
 Les autres plus mauuais ont le suc venimeux:  
 De ce pays fertile le peuple est fort fameux  
 De sçauoir les vertus des simples & racines,  
 Et de les preparer en bonnes medecines  
 Aussi bien que Pæon, duquel ils sont venus,  
 Et fort bons medecins d'un chacun sont tenus.  
 Comme la Reyne ent donc secrettement fait signe,  
 Qu'on meslast dans le vin la mixtion insigne,  
 Et qu'on versast à boire, elle parla ainsi.  
 Atride, entre les Roix excellent, vous aussi  
 Fils de Princes gentils & branches generenses,  
 Dieu mesle bien souuent les fortunes heureuses  
 Avecques le malheur, l'amer avec le doux,  
 Car son pouuoir puissant s'estend dessus nous tous,

De tous



De tous & maistre & Roy. Or faictes bonne chere  
Et vous resjouissez. Choses qui peuvent plaire  
Je vous veux raconter : ie ne vous diray pas  
Tous les faits hazardueux, les exploits, les combats  
D'Ulysses, sur lequel mal & douleur redonde,  
Et patient autant que nul homme du monde.  
Car ie ne pourrois pas de tout me souuenir.  
Vn acte maintenant seul me vient de venir  
En memoire duquel ie vous diray l'histoire:  
Et qui aduint à Troye, où l'heur de la victoire  
Fut si long temps douteux : où tant auez pati  
Pauvres princes de Grece, où tant auez senti  
De trauerse & de mal. Là, pour faire vn service  
Signalé aux Gregeois, l'inimitable Ulysse  
Se blessa, s'escorcha la face estrangement.  
Se couvrit de haillons rompus entierement:  
Entra dedans la ville, & se rendit semblable  
D'habits, d'acoustrements du tout comparable  
A vn pauvre vallet, nul quaymand, nul facquin.  
Par la flotte n'estoit si gueux ne si coquin,  
En ce bel equippage il entra dans la ville  
Et nul ne le cognut tant il estoit habille,  
Moy seule l'apperceus, comme ie l'appellois  
Il ne respondoit point, & fuyoit de ma voix,  
Plein d'astuce, ala fin ce bon prince d'esclau  
Se fia sur ma foy, ie le reçois, le laue,  
Je l'oins, ie mets sur luy vn bon acoustrement,  
Et luy iure & promets sur mon plus grand serment  
De ne le decourir, ne dire son entree  
Aux Troyens, que plustost ie ne fusse asseuree  
Qu'il eust atteint le camp en toute seureté,  
Qu'il ne fust dans les naus venu à sauueté?



LE III. LIVRE

Lors il me decouvrit le secret de la Grece  
 L'entreprise des Roys, & toute sa finesse.  
 Quand il eust fait son cas, il mit Troyens à mort,  
 A ses gens retourna victorieux & fort,  
 Remportant en sa tente & honneur & louange  
 D'homme plein de valeur & de finesse estrange.  
 Mais au dedans des murs les Troyennes pleuroient,  
 Et tristes sur leurs mortz leurs cheueux dechiroient.  
 Seule i'en du plaisir, en ma reioissance  
 Tenant ce temp pendant tres-bonne contenance.  
 Car i'estois reuenue à moy, & me bruloit  
 L'amour de ma patrie, & mon espoir alloit  
 Toujours en augmentant, de recouurer la ioye  
 D'un bien heureux retour, & de laisser là Troye.  
 Je souffirois souuent du profond de mon cœur,  
 Et pleurant regrettois mon desastre mal-heur:  
 Je me rememorois ma renommee ostee,  
 Et la honte où Venus m'auoit precipitee  
 Quand hors de mon país elle fit m'enleuer  
 D'entre mes chers parents, & me voulut priuer  
 De reputation, en defraudant ma fille,  
 Delaisant mon mary, mon lit & ma famille,  
 N'ayant faute de biens, de beauté, ny d'esprit.

Lors le blond filz d'Atreus à dire ainsi se prit.  
 Tu as bien dit de vray femme agreable & belle,  
 I'en ay cogneu beaucoup dont estoit la ceruelle  
 Bien faicte, qui n'auoient faute d'entendement  
 I'ay veu force país, & curieusement  
 Frequenté force gens, mais ie n'ay veu personne  
 D'esprit si delié, de ceruelle si bonne  
 Comme estoit Vlysses. Le bel acte qu'il fit  
 Estant dans le cheual qui Troye en fin deffit,



Qui basti de fortz aiz de foux, de chesne & d'orme  
Haussoit deuant ses murs son apparence enorme.  
Nous fismes là dedans tous Princes enfermez  
Des plus braves du camp, en embuscade, armez  
Portans par artifice à Troye miserable  
Calamité, ruyne, & mort irreparable.  
Quand tu vins pres de nous soit incitée, ou non  
Des Dieux ou du destin, ie ne scay quel demon  
T'auoit conduite là, mais au grand auantage  
Des Troyens cependant, & non pour leur dommage.  
Le fameux Deiphobe avec toy lors alloit  
Qui les Dieux en vertu & prudence egalloit,  
T'accompagnant pour voir la machine effroyable,  
Par trois fois a l'entour de la beste admirable  
Tu tournas regardant, touchas le frauduleux  
Qui traistre nous cachoit ez antres cauerneux,  
Appellant par leur nom tous les Gregeois gendarmes  
Qui deuant Troye auoient bien faiet aller les armes,  
Des matrosnes d'Argos contrefaisant la voix,  
Comme celles de ceux qui estoient dans le bois,  
Dont ilz pouuoient auoir cognoissance & notice,  
Diomedes & moy & le diuin Vlysse  
Armez estions dedans, ouysmes clairement  
Comme tu appellois, desirions ardemment  
Plustost sauter dehors de ces prisons obscures,  
Que du fondz recullé des entrailles tres-dures  
T'ouir encor vn coup. Arrestez à cela  
Vlysses nous retint sagement & voila  
Que tous les Grecz fort bien garderent le silence,  
Mais du seul Anticlus telle fut l'imprudence  
Qu'il vouloit sermonner. Vlysses l'arresta  
Sur les leures sa main vistement luy porta



LE IIII. LIVRE

Et luy ferma la bouche. Ainsi sa grand sagesse  
Garantit du danger la force de la Grece.  
Quand pour un peu de temps sa voix il destourna,  
Tant que hors du cheual Pallas te remmena.

Quand il eut acheué, le prudent Vlysside  
Se prit à dire ainsi : ô genereux Atride.  
Cet acte est bien prudent. Mais mon pere tresfort  
Ne s'est pour tout cela racheté de la mort.  
Non pas quand tout de fer eust esté son courage.  
Mais c'est assez parlé fils d'Atreus grand & sage  
Permetts que nous allions reposer maintenant.

A ses filles alors la Roynie incontinent  
Commande d'apprester la chambre, & qu'on les mette  
Reposer doucement sur la plume mollete,  
Dresser les lits dorez, & ses riches tapis  
Et que sous le portal ils soient soudain conduits.

Les filles pource faire accourent diligentes,  
Portent dedans leurs mains les chandelles ardantes,  
Dressent les lits bien blancs : le herant les conduit.  
Les princes vont passer le reste de la nuit,  
Soubs le Royal portal, leurs corps lassez estendent  
Soubs les doux mattelas & au sommeil se rendent :

Menelaüs apres se retire à l'escart  
Pour s'aller reposer, en la plus haute part  
Du superbe palais pres de luy l'heroïne,  
Des femmes la splendeur Heleine la diuine  
Dormoit à ses costez. Or ainsi que sortoit  
L'Aurore aux doigts de rose, & le iour apportoit  
Le Roy Menelaüs saute du lit, se leue  
Prend son accoustrement, & son affilé glaive,  
Pend à ses forts costez accommode à ses piés  
Le beau ruban noué de ses riches souliés,



Sort viste de sa chābre, aux grāds Dieux tout sēblable,  
Et de corps bien formé & d'esprit admirable:

Rencontra Telemaque, & luy dit en ces mots.

Dy moy ie te suply braue & gentil heros  
Vaillant fils d'Vlysses, dy moi quelle fortune  
Te faict ainsi courir les sillons de Neptune?  
Est ce charge publique, ou chose concernant  
Ton estat paternel qui te va promenant?

Il se tent. A cela respond le fils d'Vlysse.

Fils d'Atreus, ô grand Duc de la greque milice,  
Illustre nourrisson du puissant Iupiter,  
Je suis venu ici d'Vlysses m'enquester.

Si tu en as appris quelque cas veritable

Dyle moi ie te pri. Nostre estat miserable

Nostre maison, nos biens perissent pauurement.

Tout nostre reuenu se mange entierement,

Nostresors sont rafflez, ce que nos champs fertiles

Le labour de nos beufs nous rapportent utiles

Tout est là consumé. Nostre pauvre maison

Est pleine d'ennemis, egorgeans sans raison

Beufs, toreaux & brebis, en fin tout se consomme,

Et sans aucun repect, nostre bestail s'assomme.

Vntas de poursuiuans, d'amans luxurieux

Dans ma propre maison logent iniurieux,

M'assaillent trop hautains, me forcēt & m'oppressent,

Et de se marier, ma mere, à l'un deux, pressent,

Voila l'occasion qui m'ameine vers toy,

Regarde la misere, ô pitoyable Roy,

D'un humble supliant & qui la main te touche.

Narre moi ie te pri de veritable bouche,

Les erreurs, la fortune, & le triste deces

Du pauvre vagabond & fuitif d'Vlysses,



LE IIII. LIVRE

Issu certainement de mere miserable.  
 Voy me donc supliant & me sois secourable,  
 Ne crains point ie te prie & ne sois arresté  
 Pour ma condition de dire verité,  
 Si tu l'as veu sur mer. Iet'en pry, par la gloire  
 De son braue renom, par, s'il eut onc victoire  
 Par son bras martial, par, s'il a onc esté  
 Faisant, disant pour toy, s'il a bien merité  
 De toy, sous les rempars de Troye, ores destruite,  
 Parmi les forts Troyens qu'il renuersoit en fuite,  
 Ou vous Princes Gregeois aueZ tant enduré  
 Dessous le cruel Mars. Que i'en sois assuré  
 Par ta bouche, ô Grand Roy, & tant me fauorise  
 Que de ce qui en est rien tu ne me deguise.  
 A ces tristes propos Menelaüs le blond  
 Sousspire grandement & ainsi luy respond.  
 Las, qu'une nation molle & effeminee  
 De poltrons amoureux cherche bien, effrenee,  
 Le liët d'un fort guerrier & Prince genereux.  
 La biche tout ainsi loge ses fans peureux  
 Dans l'antre du Lyon & fier & redoutable,  
 Laisse di-ie ses fans la pauvre miserable  
 Baillans de malle faim, quelle auoit faict bessons  
 Et s'en va par les bois, les costaux, les buissons,  
 Cherchant à pasturer la pauvrete craitifue  
 Pour bien remplir son pis: Lors le Lyon arrine  
 Des champs à l'improuiste, entre legerement  
 Dans l'horrible cano son vieil hebergement  
 Il doute sur lequel sa patte violente  
 Il jettera premier, lequel rendra sanglante  
 Sa bouche de ces deux: Il fremit, il rugit,  
 Ensin tout à la fois il estrangle, il raut



Et leur donne la mort de son gosier horrible,  
Il est anche en leur sang sa cruauté terrible,  
Il lasse sa machoire, & lèche fierement  
Son muffle, d'un sang noir souillé cruellement:  
Il regarde, & se deult de n'auoir dauantage  
De faim, & de sujet de demener sa rage.  
Le courageux Ulysse ainsi les deffera  
Tous ces beaux amoureux, & leur sang versera.  
O que pleust à Pallas à Phœbus, & encores  
Au pere haultonant, qu'Ulysse fust tel ores  
Qu'il estoit à Lesbos à l'heure qu'il tua  
Contre Philomelede, & à bas le ietta.  
Dont les Pelasgiens grand ioye demenerent  
Ayses de sa vertu, & tout hault le louerent.  
Il seroit maintenant plein d'honneur & de biens  
Au beau milieu d'Ithaque, entre ces musiciens  
Ces danseurs, d'amoureux ses mains rudes seueres  
Certes leur donneroient des nopces bien ameres,  
Leur feroit allumer de fort tristes flambeaux  
Pour luyre dans le creux de leurs fatals tombeaux.  
Quant à ce que tu veu x ie n'vseray de feintes  
Et ne te tayrray point les responce contraintes  
Que Protheus, Dieu marin, m'a faictes cy deuant.  
Au pais que le Nil de ses eaux va lauuant  
Les Dieux, m'en reuenant fort long-temps me lierent  
Et au fertile terroir d'Ægypte m'arrestèrent  
Force di-ie me fut encor d'y demeurer,  
Comme ie me hastois de l'Isle demarer,  
Pour n'auoir pas payé la solemnelle offrande  
De cent bœufs immolez, que ma haste trop grande  
M'auoit faict oublier, & que ie leur debuois  
Immoler en sortant du terroir Dardanois:



LE III. LIVRE

Tant les Dieux ont à cœur que lon se rememore  
 Ce qu'ils ont commandé, tant ils veulent encore  
 Que l'on ne le mesprise. Une Isle est en la mer  
 Contre Égypte, Pharos on la voulu nommer,  
 De la terre distante autant qu'un bon navire  
 Quand le vent à propos dans son voile respire  
 Peut faire de chemin en un jour. Or le port  
 Y est large & fort bon, d'où les vaisseaux en sortent  
 De l'onde noire embuë. Là les Dieux m'arrestèrent  
 Par vingt jours tous entiers, nuls vents ne se leuerent,  
 Demeurerent tous coïx, & retindrent leurs cours,  
 Et les souffles, lesquels accompagnent tousiours  
 Les barques sur la mer, perdirent leur usage.  
 Nos viures deffailloient, & nous perdions courage,  
 Sans l'opportun secours que voulut m'apporter  
 Eidothea, la fille au vieux Dieux de la mer.  
 Elle eut pitié de nous, & mon pleur lamentable  
 Esmeut son humeur douce & son cœur pitoyable:  
 Car en me promenant pensif & reffrogné  
 Sur le rivage sec, de mes gens estogné,  
 Elle s'offrit à moy d'un visage tranquille.  
 Car mes gens plus lointains où se voit courber l'Isle  
 S'estoient tous ecartez, & leur vie cerchants  
 Mouuoient toute la mer & s'en alloient peschants,  
 De la fin attaquez, qui leur faiët dure guerre  
 Mauuaise conseillere, & le ventre leur serre,  
 Et genne les boyaux. Lors elle s'approcha,  
 Et m'ostant mon ennuy ces propos me toucha.

A quoy pauvre d'esprit est ce ainsi que tu pense?  
 Astu perdu le cœur? T'est-ce resiouissance  
 De souffrir tant d'ennuy, astu donc arresté  
 D'user icy le temps en toute oisifueté?



Prends-tu donc grand plaisir à ton mal, à ta peine?  
Est-ce de ton bon gré qu'ainsi tu te promeine  
Paresseux en ceste Isle, & ne recherches point  
De mettre à ta misere à la fin quelque point?  
Cependant de tes gens les courages languissent  
Defaillent de travail, & de sang desfinissent.

Et ie luy respondy. Nymphes qui que tu sois  
Des Deesses des eaux, écoute un peu ma voix,  
Et ie ne te tiendray longuement incertaine,  
Ie te diray mon mal, & conteray ma peine,  
C'est bien contre mon gré que tu me vois icy,  
Ie ne m'en puis aller: Par aventure aussi  
Que ce sont les hauts Dieux qui sur l'Olympe habitent,  
Qui me font de la peine, & contre moy s'irritent.  
Dy moy donc ie te pry, les Dieux peuvent auoir  
Cognoissance de tout, & grand est leur pouuoir.  
Quel Dieu me colle icy, m'encordelle, m'engarde  
De partir, me retient, & mon retour retarde?  
Ie te donray, dit-elle, un fidelle conseil,  
Si tu veux m'esouter. Vn Dieu marin fort vieil  
Hante ces enuiron, un prognostiqueur sage,  
Et souuent se promeine au long de ce riuage.  
C'est Prothé l'immortel, Egyptien, & Dieu  
Il cognoist de la mer le profond, le milieu:  
On tient qu'il est mon pere, il est dessous Neptune.  
Si vous pouuiez auoir l'heure si opportune  
Que de le pouuoir prendre, il vous enseigneroit  
Le temps pour desloger, il vous declareroit  
Le chemin que tiendriez sur les eaux azurées,  
Et quand vous reuerriez vos maisons desirées.  
Que si en ta famille il estoit suruenu  
Quelque mal, quelque bien qui te fust incogneu



LE IIII. LIVRE

Cependant que tu cours esloigné de la terre  
Avec mille dangers sur le mobile verre,  
Il te dira le tout sans en rien t'en flatter.

Nymphe de grand honneur, vins-ie lors adiouster,  
Que cecy, s'il te plaist, encor de toy ie sçache  
Comme il fault m'embuscher, où le vieillard se cache,  
En quel antre il se met quand il sort de la mer,  
Car s'il nous découvroit il pourroit s'éuader:  
C'est beaucoup d'entreprendre à un homme imbecille,  
De vouloir vaincre un Dieu, c'est chose difficile.

Lors la Nymphe des Dieux. Amy, ie te diray,  
Et ta requeste vaine estre ne laisseray.

Quand le Soleil aura aduancé sa charrete  
Sur le milieu du iour: lors le sage Prophete  
Le Dieu vieillard marin hors de l'eau se coulant  
Sort au frais du Zephir, d'eau noire distillant,  
Et de vagues couuert. Sorty qu'il est de l'onde  
Il se prend à dormir dans sa grotte profonde:  
De force veaux marins il est environné,  
Et que luy a donné la belle Halocydné,  
Veaux qui n'ont point de pieds, qui à luy se conformēt,  
Et sortis de la mer sur le sable s'endorment,  
Remplis d'infection, puamment odorans,  
Et la forte senteur de la mer respirans.

Or ie t'y conduiray moi-mesme, & quand l'Aurore  
Aux cheueux de safran qui nostre Orison dore  
Sortira hors des eaux, sans faute ie seray  
Sur le bord de la mer, & illec t'attendray.  
Choisi trois de tes gens, & de force indomptee,  
Et de fidelité bien experimentee:  
Mais ie te veux encor raconter du vieillard  
Alors qu'il se transforme & la finesse & l'art.



Dès qu'il est hors de l'eau par cinq son peuple il nôbre,  
Et se couche au milieu, comme le pastre en l'ombre  
Aupres de ses brebis, comme vous le verrez  
Accablé de sommeil, vous vous esclancerez  
Sur luy: lors bon courage, & force & hardiesse.  
Ne luy permets point, bien que plein de vieillesse,  
Lors de se recognoistre, ains liez, garrottez,  
Et cables bien serrans sur ses membres iettez,  
Combien qu'il se courrouce & se mette en cent sortes  
Pour en quelque façon fortir de vos mains fortes:  
Maintes illusions il vous presentera,  
Entout ce qui se rampe aux champs se changera,  
Tantost feu, tantost eau, de flamme violente  
Un son il donnera, de rivièrè coulante  
Il prendra la façon, ainsi s'escoulera.  
Mais tant plus vous verrez qu'il se transformera,  
Pressez plus, seerez plus: mais le voyant reprendre  
La forme qu'il avoit quand tu l'allas surprendre,  
Et te parler, déli-le, & ne le presse plus:  
Demandes lui quel Dieu t'empesche, & faict refus  
De te laisser aller, qui ce malheur t'enuoye,  
S'oppose à tes desseins, & te trouble en la voye:  
Et puis il te dira comme tu monteras  
En mer, & seurement chez toy retourneras.  
Ce disant, sous le flot viste elle se retire,  
Et ie m'en vois au port trouver nôstre navire  
Qui m'attendoit à l'ancre, & en m'en retournant  
J'allois en mon esprit grands choses ruminant.  
Comme ie fus au port aussi tost ie commande  
Qu'on nous face soupper, & qu'on porte la viande  
Sur le mesme giron de Ceres, & la nuict  
Arrive cependant que le sommeil conduit.



LE IIII. LIVRE

Nous nous couchons à terre, & sur le frais herbage  
Nos liets accommodons, tout le long du rivage  
Nous sommes estendus, & le somme nous prend.  
Mais si tost que le iour la belle aube nous rend,  
Je m'en retourne encor, plein de tristesse amere  
Sur le bord de la mer. Là ie fais ma priere  
De tout mon cœur aux Dieux : au reste ie menoïs  
Trois de mes compagnons dont i' auois fait le chois,  
De la force desquels contre quelque puissance  
Que ce fust, ie prenois entiere confiance.

Alors Eidothea qui auoit sous les eaux  
Quatre veaux escorchez, & apporté les peaux :  
Pour mieux tromper son pere, ordonne à tous nos places  
Et iette dessus nous ces vilaines peaux grasses.  
Chacun ressembloit là son vilain animal,  
Et à ceste embuscade eusmes tout plain de mal.  
De ces monstres vilains & l'odeur & l'ordure  
Nous incommodoit fort, la sale couuerture  
De ces puantes peaux nous alloit infecter.  
Mais qui pourroit long temps tel poison supporter?  
La Nymphe toutesfois nous y donna remede  
Par un contre-poison qui vint bien à nostre aide:  
Piteuse nous faisant odorier vistement  
Un suc ambrosien suauie extremement,  
Par qui l'odeur mauuaise entierement chassée,  
Nostre incommodité se vid un peu passée.

Depuis le point du iour iusqu'au Soleil plus hault  
Vers le Midy, au temps qu'on sent le plus grand chaud,  
Nous demeurâmes là, endurans sur le sable  
D'un courage constant ce mal intolerable.

Lors voicy le bestail de la mer par troupeaux,  
Vilains monstres marins monter du creux des eaux,



Se coucher au riuage, & le vieillard prophete  
Sortir comme un plongeon de sa moitte retraitte:  
Ses ionnes & sa barbe en ruisseaux distilloient,  
Et ses cheueux mouilleZ sur son dos deualloient.  
Il conte son troupeau, & nous de prime face,  
Il nous pensoit chacun vne baléne grasse  
Ne se mesfiant point. A grand peine estoit-il  
Encor' bien endormy sur le sable subtil,  
Nous nous ruons sur luy, & de voix menassantes  
Iettons sur luy nos mains & nos cordes puissantes,  
Et l'enferrons fort bien. Mais luy memoratif  
De son art cauteleux, se transforme inuentif  
En toutes les façons, chose miraculeuse,  
Il se faiet vn lion à la peau rousse affreuse,  
Un escaillé dragon, puis vn pard moucheté,  
Vn horrible sanglier, puis vn tigre irrité,  
Un arbre en l'air iettant son hault plaisant feüillage,  
Puis vn fleuve courant. Nous serrons dauantage  
Le pressons de plus fort, mais combien que rusé,  
Voyant qu'il perd son temps, & ne treuve, abusé,  
De chemin pour fuir. Il reprend en fin, comme  
Vaincu sa forme mesme, & nous parle en voix d'hōme.  
Qui t'a si bien appris Atride fils des Dieux,  
Le moyen de me prendre, & qu'est-ce que tu veux?  
Tu le sçais bien Prothé, luy di-ie, il t'est facile:  
Tu sçais qui me retient arresté dans ceste Isle,  
Et comme ie ne puis trouuer, matté de maux,  
D'issue, ny de borne à mes tristes trauaux:  
Ie seche là dedans de douleur miserable,  
Et ie viens recercher à mon mal secourable  
Ton oracle certain, respons moy donc cecy,  
Car les Dieux sçauent tout. Quel Dieu me tient icy



LE IIII. LIVRE

*Courroucé contre moy? me garrotte, m'engarde  
De me mettre sur mer, & mon retour retarde?*

*Je luy disois ainsi. Lors il reprit sa voix  
Me respondant encor: Pour le vrai tu devois  
Payer à Iupiter tes offrandes exquises,  
Et rendre aux autres Dieux vœus & choses promises:  
Après ietter en mer les vaisseaux hardiment,  
Pour cheſ toy par la mer retourner aisement:  
Car tu ne verras point les citez delaissees,  
Ny ton pays natal, ny les maisons haussees,  
Ny tes dieux domestics, ains que de remonter  
Le contremont du Nil qui vient de Iupiter  
Renoir les eaux d'Egypte, & faire un sacrifice  
A la troupe des Dieux pour la rendre propice  
De cent bœufs immolez. Lors il s'accorderont  
Ton retour, & benins chez toy te conduiront.*

*Il dit, & ie senty mon ame terrassée  
Me languir là dedans de douleur oppressee,  
De ce qu'il nous falloit remonter dans le Nil,  
Retourner voir l'Egypte & son pays fertile.*

*Lors me tournāt vers luy: Vieillard que tāt i'honorē  
Ie t'obeiray donc, mais respon moy encore  
Et me dy pour le vray: les Gregeois sont-ils tous  
Arriveſ sans malheur dedans leur pays doux  
Avecques leurs vaisseaux, de ceux que nous laissasmes  
Nestor & moy, alors que nos voiles haussasmes  
En partant d'Ilion? Et quelqu'un entre tant  
D'inopineſ trespas est-il mort en flottant,  
Ou bien entre les mains de ses amis, sur terre,  
Après avoir du tout parachevé la guerre?*

*Ne sois point curieux, ce n'est pas ton meilleur  
De rechercher, dit-il, au secret de mon cœur:*



Certes tu ne sçais pas que c'est que tu demandes:  
Tes consolations n'en seront gueres grandes  
Quand tu m'auras ouy. Beaucoup de Princes forts  
Des guerriers Argiens sont peris & sont morts,  
Beaucoup restent encor. Deux seulement perirent  
Soubs les eaux, & les flots cruels les engloutirent:  
Pour Troye, tu sçais tout, y ayant ta vertu  
Auec les autres chefs dignement combatu.  
Un est encor sur mer retenu de Neree,  
Ajax fut englouty des eaux pres de Gyree,  
Où Neptune, en pitié, comme il alloit donner  
Au trauers des rochers qui faisoient resonner  
Les grands flots courroucéz, l'auoit mis secourable  
Al'abry, & l'auoit exempté pitoyable  
De naufrage & de mort, combien qu'il sceust, hélas,  
Qu'il auoit offencé la guerriere Pallas:  
Quand inconsideré il se prit aux Dieux mesmes  
En colere, iettant des blasphemés extremes,  
Et en l'air abbayant des motz trop odieux:  
Disant qu'il voguerait, voire en dépit des Dieux,  
Et qu'il eschapperait sain & sauf par les ondes.  
Neptune l'entendit de ses grottes profondes  
Parlant si fierement, demanda promptement  
Des traitz pour la vengeance, empoigna brusquement  
Son trident furieux, le poussa en son ire  
Contre vn cruel escueil, attachas son nauire  
Sur le roc Gyrean, en deux partz le fendit,  
L'une demeura là, & l'autre descendit  
Au creux milieu des eaux: où le fils d'Oïlee  
Estoit, qu'elle emporta dessoubs l'onde salee.  
Ainsi luy qui recent dans la mer son tombeau  
Fut vaincu par le feu, par la terre, & par l'eau.



LE IIII. LIVRE

Mais ton frere eschappa les Nymphes Nereïdes,  
Et seurement fuit les campagnes liquides,  
Iuno le preserva. Or comme il se promet  
De toucher tost Malæe & son haut ain sommet,  
Une bourasque vient qui le iette moleste  
Au bord auparavant habité de Thieste,  
Et où pour lors son fils Egysthus demouroit:  
Mais comme son retour desia se preparoit  
Sans infortune aucun, les Dieux le vent tournerent,  
Et dedans sa maison contraires l'admenerent.

Il met donc pied à terre, & comblé de plaisir  
Se prit à la baiser, iouissant du desir  
De renoir son pays, & en grande abondance  
Ruisselant de ses yeux larmes d'esjouissance,  
De ioye qu'il auoit de se voir de retour.

Or un guette estoit lors sur le hault d'une tour  
Lequel le descourrit: Depar le Thiestide  
Il estoit posé là, sur la campagne humide.  
Il lui auoit promis deux talents de fin or:  
Il auoit faict le guet tout vn an, & encor  
Y estoit-il alors, faisoit garde soigneuse,  
Que le Roi n'arrinast en main victoriense,  
Ne vint couuertement en armes se venger.  
Comme donc il le vid il s'en courut leger  
En aduertir Egyste, Egyste qui coniuire  
De long temps de le mettre à mort cruelle & dure,  
Choisit vingt de ses gens, pleins de force & vigneur,  
Et d'entre tout le peuple accomplis en vigneur,  
Et les cache au chasteau. D'autre part il appreste  
Le beau festin Roial en solemnelle feste,  
Puis il s'en va lui-mesme en personne inuiter  
Sur coches & chenaux où il le fit monter,



Le grand Agamemnon. En son ame méchante  
Trouvant ce-tependant trahison indecente.  
Il le meine à la mort de rien ne se doutant,  
Cruel il le massacre en sang tout degouttant,  
L'appellant au festin pour faire bonne chere,  
Sans armes, sans defence, il luy passe, ô misere,  
Le glaive dans le corps: comme qui meinerait  
Un bœuf devant l'estau, & là l'esgorgeroit,  
Et nul ne fut exempt de ce fier homicide  
De tous les compagnons du miserable Atride,  
Ny de ceux d'Agystus: car transpercez de coups  
Dans le palais Royal ils se tuerent tous.

Mon cœur lors se rompit à ces tristes nouvelles,  
Et d'horreur & de dueil, larmes continuelles  
Sortirent de mes yeux: en terre me iettay,  
Et de mes pleurs coulans mon visage humectay.  
J'euy regret de plus voir la lumiere amiable,  
Et de plus prolonger ma vie miserable  
Après si grande playe. Ayant prou lamenté  
Tousiours couche par terre, & assez tourmenté  
Ma bouche de hurler mes plaintes infinies,  
Il me vint consoler en paroles amies.

Cesse tes pleurs en fin, & principalement  
Puis qu'il n'y a remede aucun en ton tourment.  
Plustost pense au moyen, ô genereux Atride,  
De mettre ton vaisseau sur la plaine liquide,  
Et d'arriver chez toy, vif encor il sera,  
Où le vengeur Oreste en armes suruiendra,  
Lequel le preuenant luy donnera mort amere.  
Ainsi le faineant & méchant adultere  
Enyuré d'amour folle aura son payement,  
Et tu viendras à temps pour son enterrement.



LE IIII. LIVRE

Après qu'il eut parlé mon ame recommence  
A reprendre courage, & de resjouissance  
Mon cœur refleurit tout, bien que la marrisson  
Letint tout abbatu. Puis en ceste façon  
Ieretourne, & luy dis : Ayant en cognoissance  
De ceux que tu m'as dit, vieillard plein de science  
Dy moy qui est cet tiers, que la mer, que le vent  
Retiennent loing d'icy, Est-il encor viuant,  
Ou s'il est mort, de toy ie le voudrois apprendre.

Lors'il vint son discours en ces termes reprendre.  
Le fils de Laërte qui tant va desirant  
Ithaque son pays, las, ie l'ay veu pleurant  
Baignant son sein de pleurs, or' au lon d'un riuage,  
Or' en vn antre creux : de son Isle sauuage  
La Nymphe Calypso l'empesche de partir :  
L'y retient malgré lui, & n'en peut pas sortir,  
N'ayant rames ny gens, ny nauires voilees  
Qui le puissent mener sur les ondes salees.

Or ie reniens à toi & aux fatales loix  
De ta derniere fin, ô le plus grand des Rois  
Braue Menelaüs. Les destins ne permettent,  
Race de Iupiter, que tes amis te mettent  
Auecques tes ayeux en ton dernier repos :  
Et tu ne mourras point en la cité d'Argos  
Où le terroir fertile se couure tout de gerbes,  
Où naist la fleur encor' des cheuaux plus superbes.  
Les Dieux t'introduiront aux champs Elysiens,  
Chāps tonsours verdoians, chāps remplis de tous biens :  
Là la fin de la terre est des eaux terminee,  
Ceste region là heureuse est gouvernee  
Par Rhadamant le roux, là volontairement  
La terre porte tout, là vid-on aisement,



Là la glace n'est point, là les neiges frilleuses,  
Et là on ne void point les pluies ennuyeuses,  
Ny les tristes brouillats, ni les fascheux hyuers.  
Les Zephirs doucereux y respirent ouuerts  
Du costé d'Occident, leurs haleines mollettes  
Recreables aux corps, & fraisches & doucettes:  
Tout cela t'aduiendra, & tout pour te vanter  
Estre mari d'Helene & gendre à Iupiter.

Protheus me dit cela. Puis d'un grand sault se iette  
Dans la mer, & l'escume environna sa teste:

Alors ie m'en retourne à ma barque, à mes gens,  
Et beaucoup de soucis mon cœur alloient rongeans.  
Nous souppasmes sur l'herbe à l'entour de la rive  
Tout contre nos vaisseaux, & puis la nuit arrine  
Au suc ambrosien, au gracieux sommeil  
Qui nos corps assoupit, & nous enchante l'œil.

Mais si tost que l'Aurore eut chassé les estoilles  
Nous dressons nostre mast, nous estendons nos voiles;  
Nos gens montent en nef, s'asscent sur les bancs,  
A force d'avirons rendent les flots tous blancs,  
Ils baloient Thetis, frappent les mers profondes,  
Et nos voiles nous font voler dessus les ondes.  
En Egypte arrivée ie monte nos vaisseaux,  
Les loge dans le fleuve aux engraisantes eaux,  
Qui vient de Iupiter: A luy sur le rivage  
L'offre de cent Toreaux le sacrosainct hommage,  
Et paye en son honneur le deu de mes saints vœux:  
Puis appaisé que fut le courroux des grands Dieux  
Qui avoient retardé le retour de ma flotte,  
Je fay de force terre vne eminente motte,  
Afin de décorer du grand Agamemnon  
Mon frere, la memoire, afin que son renom



LE IIII. LIVRE

Fust par ce monument d'éternelle durée,  
Et sa gloire par moy dignement honorée  
Le tout parachevé, nous des-encrons ioyeux  
Du Pharien riuage, & les tres-bénins Dieux  
Donnerent à nos naufs un vent si favorable,  
Qu'heureusement ie vins au séjour agreable  
De ma chere patrie, & sans aucun destour  
Arrinay seurement en mon heureux séjour.

Or toy Telemachus, ie te suppli seiourne  
Mon cher hoste ceans, tant que l'Aurore adiourne  
Deux fois, six fois la terre, ou que son chariot  
Elle sorte vnze fois hors du Nerien flot.

Alors tu t'en iras, & pour presens honnestes  
Tu recevras de moy trois des plus belles bestes  
Qu'on scauroit regarder. Cheuaux au pied ferrés,  
Avec vn chariot parfaictement doré.

Tu recevras encor maints vases honorables  
Pour faire effusions aux grands Dieux venerables,  
Et pour auoir aussi souuenance de moy,  
Tant que le ciel luira, & que le clair charroy  
De Titan tournera sur le hault edifice.

Auquel ainsi respond le prudent fils d'Ulysse:  
Ne me retien point tant, ô le meilleur des Rois,  
Certe vn an tout entier avec toy ie serois  
Sans iamais regretter ny ma patrie chere,  
Non pas l'esloignement de ma tresdouce mere,  
Tant ie prens grand plaisir d'escouter tes propos.  
I'y emploirois le iour, & perdrois le repos  
De la nuit, mais mes gens seroient pour moy en peine,  
Et moi pour eux aussi. Ils sont dessus l'arene  
De Pyles de Nestor, attendent mon retour,  
Et languissent faschéz de mon trop long seiour.



Pour les dons que tu veux qu'en Ithaque i' emporte,  
Ie te veux supplier qu'ils soient de telle sorte  
Qu'on les puisse cacher, & porter aisement,  
Mais pour tes beaux cheuaux, ie n'en veux nullement,  
Et ie te les lairray pour tes delices grandes,  
Ils te conuiennent mieux, pource que tu commandes  
Sur un spacieux regne, où croist abondamment  
Le delicat fourrage, où eternellement  
Fructifient tous grains, où se peuuent tousiours prēdre  
La vesse, & où l'on void le beau froment estendre  
Ses blonds dorez espics, l'orge tant foisonner  
Que presque on le peut en tout temps moissonner.

Mais nous ne scauons pas en Ithaque la mode  
De manier cheuaux, elle est fort incommode  
Pour les entretenir: prez n'y sont verdissans,  
Les Cheures seulement sur ces rocs vont paissans,  
Non desirable à ceux qui des cheuaux ont cure.  
Nulle Isle n'est en mer propre à la nourriture  
Des cheuaux, ne qui ait les prez assez herbus,  
Ny champs competamment en espace estendus,  
Ie dy tant que la mer aux dangereuses routes  
Enceint & circuit. Or encor plus que toutes  
Ithaque est miserable en prez, en bois, en vaux,  
Et n'estend point ses champs assez pour les cheuaux.

Menelaüs l'oyant soubfrit de bonne grace  
Lui touche dans la main & doucement l'embrasse:  
Tu es mon cher enfant d'un sang braue & gentil  
Parlant si librement: Or ie te veux, dit-il,  
Changer donc tout cela, car i'en ay la puissance,  
Ayant en ma maison threfors en abondance:  
Tu auras du plus beau & du meilleur encor,  
I'ay un vase d'argent, ses bords sont de fin or,



LE IIII. LIVRE

C'est le plus précieux de toute ma vaisselle,  
Et mieux elabouré. C'est de la façon belle  
De l'artiste Vulcan, dont iadis me fit don  
Le Prince iusticier qui regnoit en Sidon,  
Après qu'il m'eut donné dans sa maison entree,  
Reuenant de courir mainte estrange contree,  
Ce present donc que i'en de ce gracieux Roy  
Enrichy de pourtraits est appresté pour toy.

Se promenant ainsi tant long temps deuilerent  
Que tous les conuiez au logis arriuerent  
Du grand Menelaüs. Là dedans ils touchoient  
Brebis pour le festin, & les pots remplissoient  
De bon vin genereux: les Damoiselles mesmes  
Ceintes les beaux cheueux de riches diademes,  
Femmes de la maison, les viures apportoint,  
Et de belle façon deuant eux les mettoient.  
Les Rois ainsi, de mets exquis par excellence  
Peinoient à se traitter en toute esionissance.

Les poursuuans passoient le temps de l'autre part,  
Soit à ietter la barre, ou à darder le dard  
Dens vne belle cour pres du chasteau d'Ulyse,  
Lieu où ces insolens prenoient leur exercice  
Tousiours d'accoustumé. Là seoit arresté  
Antinoüs, avec Eurymaque, en beauté  
Accõparable aux Dieux, d'eux les plus remarquables,  
Les autres surpassans en merites louables,  
Et chefs des poursuuans plus dignes de renom.  
Or là comme ils iouoient arriua Noëmon  
Le fils de Phronius, adressant sa parole  
Au grand Antinoüs: ô ieunesse trop folle,  
Que scauons nous, dit-il, si point ne reuiendra  
Telemachus, & quand icy retournera?



Car il est allé voir la cité Pelienne  
Enceinte de sablons, a pris la barque mienne  
Où ie deuois passer en Elyde au terroir  
Et large & spacieux : I'y voulois aller voir  
Douze iuments que i'ay, & de mes mulets prendre  
Quelqu'un pour les dompter, & souz le ioug le rendre.

A ces mots chacun d'eux fut grandement piqué,  
Car ils n'auoient pas sceu qu'il se fust embarqué,  
Pour aller deuers Pyle: ils le tenoient pour estre  
Allé voir les troupeaux & le bouuier champestre.

Alors Antinoüs. Mes amis, qu'est-ce cy,  
Quand s'en est-il allé de ce pais icy,  
Des ieunes gens d'Ithaque a-t'il pris compagnie,  
Ou si de ses vallets ta nauire est fournie  
Sur lesquels se fiant sur la mer il s'est mis,  
A eu le cœur si grand que de s'estre promis  
De bien venir à bout d'une telle entreprise?  
Ta Nauire, d'y moy, l'a til par force prise,  
Ou si tu luy donnas de ton gré librement?

A cela Noëmon respondit breuement:  
Ma Nauire, ie l'ay de mon bon gré donnee,  
Et dès le mesme iour qu'il me la demandee,  
Qui de le reffuser eust seulement pensé?  
Voyant un Prince tel encor' si angouissé  
S'en venir le prier? Il est fort difficile.  
Les principaux au reste, & plus forts de la ville  
Sont allez avec lui, & i'y ay veu encor'  
Mentor, plustost un Dieu ressemblant à Mentor.  
Ie dy sans me tromper: il auoit son visage,  
Sa parole, son teint, sa forme, son corsage.  
Toutesfois, cas estrange, hier matin encor'  
Par la ville ie vy se promener Mentor:



LE IIII. LIVRE

Et si sur le vaisseau ils monterent ensemble  
Telemachus & lui pour voguer ce me semble.

Après qu'il eut parlé soudain il s'en partit  
Pour aller chez son pere, & du chasteau sortit.

A ces mots les amans tous confus demeurèrent,  
Quitterent là le ieu, au conseil s'assemblerent,  
Et puis Antinoüs fils du riche Eupithé,  
Leur parle brefuement. Il est fort dépité,  
Son cœur noir de courroux & s'allume & s'enflamme,  
Et ses deux yeux brillans sont rouges comme flamme.

O pitie, qu'un enfant soit si presomptueux  
Que d'auoir entrepris un fait si haZ ardeux!  
Quoy? l'auions nous pensé si hardi, que sur l'onde  
Il eust osé ietter sa barque vagabonde?  
Quoy? Doncques le premier il nous entreprendra?  
Contre nous le premier les armes il prendra?  
Choisissant les meilleurs pour nous venir combattre,  
Et en despit de nous nous rompre & nous abbattre?  
S'il vient pour exercer telle méchanceté  
Par Iupiter, plustost puisse-il estre arresté,  
Qui lui brise sa force, & de pouuoir supresme  
Son outrage tomber face dessus lui-mesme,  
Qu'à ce qu'il nous aduienne aucun malheur icy.

Mais vous, fournissèZ moi & barque & gens aussi  
Iusqu'au nombre de vingt, dont la valeur surmonte  
Les plus braues & forts: que la barque soit prompte  
Pour les flots dangereux legerement scier.  
Sur la mer ie l'iray en embusche espier,  
Et ie le surprindray dessus l'onde escumeuse,  
Vers l'endroit proprement où Samos la pierreuse,  
Et Ithaque nostre Isle, estre cissent les eaux.  
Que ce soit à son damp qu'il ait pris des vaisseaux,



Qu'il recoine à ce coup la peyne & le salaire  
D'estre allé rechercher nouvelles de son pere.

Il achena de dire, eux d'un consentement  
Aprouvent son aduis, se leuent viftement  
Pour accomplir soudain l'effect de leur malice  
Et prennent leur chemin vers la maison d'Ulysse.

Mais de Penelope leur complot ne fut pas  
Longuement ignoré, ny le forcé trespas  
Qu'ilz machinoient cruelz à son fils Telemaque  
Ainsi quil reuiendrait de Pyles en Ithaque.

Car Medon qui s'estoit approché bellement  
Du lieu où ilz auoient tenu couuertement  
Leur secret, leur conseil, auoit toute entendue  
Leur conspiration, & n'en auoit perdue  
Vne seule parolle. Adonques il s'encourt  
Entoute diligence, & entre dans la court,  
Affin de rapporter à la pudique Reyne  
De leur cruel complot la nouvelle certaine.

Auquel, deuant quil eust penetré plus auant:

Pour quelle occasion t'ont renuoyé deuant  
Les braves poursuiuans, ô heraut tres fidelle.  
Est-ce pour commander aux seruantes, dit elle,  
Du diuin Ulysse, qu'ilz ayent à quitter  
Leur besogne, & soudain aillent leur appresten  
A boire & à manger? fust cela derniere heure  
Que ne faisans ailleurs que ceans leur demeure,  
Qu'ilz prissent leurs repas? & vous qui avec eux  
Deuorez tout le bien du bon Telemachus.

N'auons iamais ouy raconter à vosperes  
Quel leur fut Ulysse, vers eux & vers leurs freres  
Et vers tous leurs parentz, comme il les embrassoit  
De bonne affection, & comme il caressoit



LE IIII. LIVRE

*Iusques au peuple bas : auquel il ne fut onques  
Superbe ne cruel, & ne fit tort quelconques?  
Encores que ce soit l'ordinaire des Rois  
D'en haïr à la mort les vns souuentes fois,  
Les autres caresser d'amour trop debonnaire:  
Mais iamais il ne fut à personne seuer,  
Combien qu'il eust passé les bornes de raison.*

*Mais vous le ruynez en sa propre maison,  
Oublieux vous portez contre luy des courages  
Insolents & cruelz, vous exercez vos rages  
Et vos mechancetez sur ce qu'il a plus cher,  
Vous estes, tres-ingratz, & ne faut point chercher  
En vous qu'ingratitude. A qui le heraut sage.  
Après qu'elle eut parlé, tint ce prudent langage.*

*Grande est certainement ceste calamité,  
Mais un plus grand malheur nous est bien apresté  
Malheur reformidable & que les Dieux destournent  
Et dessus les auteurs le renuersent & tournent  
Las, ilz ont coniuré d'aller prendre le vent,  
De se mettre sur mer, & d'aller au devant  
Du pauvre Telemach, ilz le veulent surprendre  
Retournant sur les eaux: car il est allé prendre  
Langue du fort Vlysse au terroir Pylien,  
Et en Lacedemon au port Oebalien.*

*Il n'eut pas acheué que ses genoux tremblèrent,  
Les forces & le poux de son cœur s'en allerent.  
Elle fut un long-temps sans qu'elle peust parler,  
On vid de ses deux yeux grosses larmes couler:  
Puis dit, pourquoy mon filz a til eu tant d'enuie  
De se mettre sur mer, & commettre sa vie  
A des nauz, à du bois? Qu'estoit il de besoing  
De monter sur des aiz & tracasser si loing.*



Sur un vaisseau, qui est aux gens de la marine  
Comme un léger cheual, qui galoppe & chemine  
Dessus les bleux glacons? estoit-ce point affin  
Que son nom tout à fait sur la terre prist fin.

A qui Medon, voyant la peur qui la tourmente  
Respondit comme il peut de parole prudente.

Reyne, ie ne te puis acertener au vray  
Si ton filz entreprend cela de son plein gré,  
Ou poussé de quelqu'un, mais son cœur l'espoingonne  
D'aller apprendre à Pyle, ou à Lace demone  
Nouvelles de son pere & scauoir de quel sort  
Ou sur terre ou sur mer Vlysses sera mort.

Il dit & laissa là ceste triste assemblée  
Mais la Roynere resta de douleur accablée,  
La tristesse & l'ennuy la rongeoient la dedans  
Elle ne peut durer sur chaires ne sur bancz  
Bien qu'il y en eust force: en terre elle demeure,  
Et au pied de son liét miserablement pleure.  
De tous costez aussi ses femmes lamentoient  
Tout tant qu'elle en auoit, tant celles qui estoient  
En leur plus ieunes ans, que les autres, dont l'aage  
Estoit vieil & passé. Lors mouillant son visage  
De pleurs sans nulle fin, Penelope aduisoit  
Ses femmes autour d'elle, & ainsi leur disoit.

Filles escoutez moy. Les puissans Dieux celestes  
Tousiours m'ont affligée estrangelement molestes.  
Car tout premierement, par un triste malheur  
Iay perdu mon mary, lequel portoit un cœur  
Et magnanime & fort, puissant en eloquence  
Par dessus tous les Grecs. Il a plein d'excellence  
En honneur resplendy, son honneur & son los  
Vollent tout au trauers de la fameuse Argos:



LE IIII. LIVRE

Et voicy de nouveau par l'orageux Neptune  
 Mon filz m'est enlené, sans renommee aucune  
 Hors de ma maison propre, & ne sçay quelle part  
 Mesmes n'ay peu scauoir l'heure de son depart,  
 Pourquoy ne vintes vous ô femmes mal-heureuses  
 M'en aduertir? Pourquoy de mon bien enuieuses  
 Ne m'eueillastes vous? puis que vous scauez bien  
 Qu'il s'en alloit commettre au flos Neptunien.  
 O que si i'eusse sceu quelle estoit son enuye  
 Qu'il voulust hazarder sur ces ondes sa vye,  
 Ie l'eusse furieuse arresté, le cruel,  
 Et n'eust ainsi quitté le logis paternel,  
 Voire tout embarqué, & ia donnant ses voiles  
 Aux souffles delaschez des Zephirs enfle-toiles  
 Ou bien ie fusse morte en la peyne, & ainsi  
 Le fuyard m'eust laissée exempte de soucy.

Mais faictes que quelcun s'en aille en diligence  
 M'appeller Dolius, il sera que ie pense  
 Maintenant au verger, c'est ce seruiteur vieux  
 Que me donna mon pere en venant en ces lieux.

Qu'il coure viftement dire ceste entreprise  
 Au vieillard Laertes, auant qu'elle soit mise  
 A execution: s'il me peut departir  
 Quelque aduis en cecy: & qu'il veille sortir  
 Vers le peuple, criant, deplorant la malice  
 Qui veut perdre sa race, & du diuin Ulysse.

Mais la sage Euriclee au contraire parla,  
 Et de tout son pouuoir douce la consola.

Royne, le seul plaisir de ma triste pensée  
 Mon honneur, & mon bien. Ne sois point courroucée,  
 Car ie te diray tout. Ie te confesseray  
 Tout ce qui s'est passé, & rien n'en celeray,



*M'aduienne qui pourra soit la mort soit la vie.*

*I'ay sceu tout le complot, & contre mon enuie  
Ie luy ay deliuré viures abondamment,*

*Car il me le fit faire, & prit de moy serment  
Que ie n'en dirois rien, quel'aube iournaliere,  
N'eust monstré douze fois aux hommes sa lumiere,  
Ou que tu n'eusses sceu sa fuite par la mer,  
De peur quel'on ne vist ta beauté consumer  
En l'armes: Mais va t'en te baigner, ma Princesse,  
Prentes accoustremens les plus beaux en richesse  
Et tes femmes & toy, montez ensemblement  
La haut en vostre chambre, inuoquez humblement  
Et de tout vostre cœur Minerue l'immortelle  
La fille à Iupiter, que iadis la mammelle  
D'une cheure alaita, elle preservera  
Ton filz, & en seurté te le ramenera.*

*Mais, las n'afflige point ie te pry d'auantage  
Le pauvre Laertes, que la douleur, quel'aage  
Ont ià trop affligé: ie ne croy nullement  
Que les Dieux immortels hayssent tellement  
Le sang d'Arcefus, qu'irritez ilz permettent,  
Qu'ilz vueillent consentir, que ces mechants le mettent  
A totale ruyne, & ne puisse rester  
De ceste race vn seul, lequel vienne à porter  
Le Sceptre paternel, represente & soustienne  
L'honneur de la maison, la Couronne reprenne,  
Et dessus ceste tour haute superbement  
Sur ces champs, sur ces prez regne paisiblement.*

*Ce propos diuertit de la Royne pudique  
Le triste desespoir qui la ronge & la pique,  
Ses larmes esuya, assoupit ses clameurs  
Et plus qu'on n'ent pensé modera ses douleurs.*



L E I I I I . L I V R E

Elle entra dans le baing, prit les plus belles robes  
Que serrassent pour lors ses riches garde-robes,  
Monta dedans sa chambre, & aux lieux plus secrets  
Elle s'agenouilla, & ses femmes aupres  
Fit les effusions & les offrandes saintes.  
Et versa à Pallas ses piteuses complaints,

Je te prie humblement, Deesse, esconté moy;  
Assiste à mes ennuis, console mon esmoy,  
O grand Tritonienne, ô Pallas, fille chere  
Du puissant Iupiter alaité d'une cheure  
Si iamais Ulysses sacrifice te fit  
Qui te reuint à gré, si iamais il t'offrit  
Brebis sur ton autel, & beufs en abondance  
Souvien t'en ie te pri' & fay nous assistance;  
Preferue mon enfant, ô pleine de bonté.  
Destourne le trespas que luy ont projeté  
Ces meschans enragez, que leur cruauté fiere  
Ne m'ost en le tuant ma geniture chere.

A la Deesse ainsi ces cris elle adressoit  
Et de ses hurlements la maison remplissoit.  
Et Pallas l'exauce. Mais une rumeur grande  
Se fait dans le chasteau par l'insolente bande  
Des amans importuns, fierement fremissans  
Et sans aucun repos ça & la tracassans.  
Entre lesquels quelcun vint tenir ce langage.  
La Reyne maintenant pense en son mariage  
C'est un cas tres certain, ne veut plus nous fascher,  
Et ne se fera plus si long temps rechercher:  
Mais elle ne scait rien du malheur qui talonne  
Son fils, prest de mourir. Ainsi les arraisonne  
L'un deux. Mais toutesfois ce n'estoit pas cela  
Qu'il pensoit, lors le fils d'Eupithe luy parla.



Malheureux taisez vous, que vostre incontinence  
Ne nous descouvre en fin. Mais faisons diligence  
Et sans plus differer hardiment besognons.

Ce disant, il choisit vingt fort bons compagnons,  
Se haste de gagner vistement le riuage,  
Et va sans plus tarder mettre ordre à son voyage.

En premier, son vaisseau en mer il descendit,  
Dressa son mast hautin, ses voiles espendit,  
Autour de son bac noir dressa tout son cordage  
Et fit accommoder dedans tout l'equippage.

Puis fit armer ses gens, apprester à manger  
En attendant le soir qu'il faudra deloger:

La Reyne cependant de tristesse assiegee  
Accablee d'ennuis, gist en son liét couchee,  
Elle ne mange point, le pain luy est douleur  
Et le goust de Baccus luy vient à contre cœur.  
Elle songe tousiours si son fils incoupable  
Se pourra reschapper de la mort effroyable,  
Où s'il succumbra dessous la cruauté  
Des traistres poursuivants. Telle en perplexité  
Qu'est souuent le lion quant les veneurs l'estonnent  
Craignant qu'à la par fin leurs lacs ne l'environnent.

En ces diuers pensers le sommeil gratioux  
Ses membres assoupit & abbaisse ses yeux,  
Elle est dessus son liét. Alors Pallas qui pense  
Autre chose en son cœur, descend en diligence,  
Empruntant le semblant & la face & la voix  
De la nymphe Iphitimé, qu'il carus autrefois  
Magnanime engendra, femme depuis nagueres  
Du gentil Eumelus qui habitoit à Pheres,  
Laquelle elle ennoya au chasteau d'Ulysses  
Pour destourner du cœur de la Reyne, l'exces



LE IIII. LIVRE

De ses afflictions moderer ses destresses  
Et de sa chere seur amollir les oppresses.

Transformée en ce poinct dans la chābre elle entra,  
Et les huis bien fermeZ & les murs penetra,  
Donna iusqu'à son liēt, & de splendeur remplie  
Aupres de son cheuet ces propos luy deplie.  
Penelopé peux tu dormir en cest estat.  
Le mal certes par trop t'attenué & t'abbat.

Les Dieux tousiours heureux ne souffrirōt plus gueres  
Que tu viues ainsi la butte des miseres,  
Que tu mattes ton corps de si griesues douleurs  
Hurlant par la maison te consumant en pleurs.  
Ton fils retournera dedans vn peu d'espace  
Seurement: il n'est pas en la mauuaise grace  
Des Dieux, & n'a failly contre eux aucunement.

A qui Penelopé qui dormoit doucement  
Que pressoit du sommeil la puissance sublime,  
Et qui pensoit ouyr la propre voix d'Iphitime  
Respondit, chere seur, qui ta conduite icy  
De Pheres en ce lieu? que viens tu faire icy  
Dy moy, ma bonne seur: ce n'est chose ordinaire,  
Que de te voir ceans, tant loing d'icy est Phere  
Où se tient ton mary, Tu dis ma chere seur  
Que ie chasse de moy l'ennuy & la douleur,  
Que i'oste de mon cœur mille tristes pensees  
Dont mes affections sans cesse sont blessees:  
I'ay perdu mon espoux, il est de moy pleuré  
Ce Prince genereux, ce guerrier assuré  
Qui ne trembla iamais, plein de toute proüesse,  
Ceint de toute vertu, celebre par la Grece,  
Renommé par Argos, qui son nom glorieux  
Poussoit iusqu'au dessus des estoilles des Cieux.

Or ie



Orie pleure un enfant, mon cher filz, le seul reste  
Du sang de ses ayeux, ô fortune moleste!  
Trop enfant pour si tost se metre sur les eaux  
Et sa vie haZarder sur les foibles vaisseaux,  
Trop foible pour porter des fatigues si grosses,  
Non experimenté pour de si grands negoces.  
Las, miserable moy, i'en porte plus d'ennuy  
Que pour son pere mesme, effrayee pour luy  
Je tremble incessamment, que mal ne luy aduienne  
Entre les nations, ou sur l'onde inhumaine.  
Miserable où est il allé si vistemment?  
On l'attend, on le veut tuer cruellement,  
Avant que delivré de la mer rigoureuse  
Il puisse helas revoir sa maison douce reuse.

A qui la sombre image adiousta sur ce point,  
Vy pleine d'assurance, ô Reyne, & ne crain point:  
Tel guide est avec luy, que plusieurs en leur voye  
En voudroient bien un tel, & c'est luy qui m'enuoye:  
Pallas qui peut beaucoup, pour t'oster ton esmoy  
T'enuoye ce message, ayant pitié de toy.

Pallas se tent alors. Et la Reyne ennuiee:  
A bonne heure sois tu devers moy enuoyee  
Qui que tu sois qui viens soulager ma douleur,  
Soit que tu sois Deesse, ou qu'ayes ce bon heur  
D'anoir ouï sa voix, & lui faire service.  
Las di moi, ie te pri où est le pauvre Ulysse  
Est il encor' vivant au monde, à til encor  
Ce bien de regarder Phœbus aux cheueux d'or  
Et son char reluisant? où, les destins iniques,  
L'ont ils faict d'enaller aux ombres Plutoniques?

Alors l'image sombre: il n'est en mon pouuoir  
De te dire cela que ie n'ai peu scavoir,



LE III. LIVRE DE L'ODYSSEE.

*S'il est encor vivant, ou s'il n'est plus au monde.  
Il n'est pas bien seant que personne responde  
Chose qu'il ne sçait pas. Puis finit son parler  
Et comme un petit vent s'esuanouit en l'air,  
Voleant au trauers la porte verrouillee.*

*Et la fille d'Icare en sursaut eueillee  
De soudaine allegresse encouragea son cœur.*

*Mais tandis que le songe annonçant ce bon heur  
La retient sur la nuit, luy rendant manifeste  
De la bonne Pallas l'assistance celeste,  
La trouppete meraire allongeoit dessus l'eau  
Ses rames & ses bras, & portoit son vaisseau  
Sur Neptune leger, machinant homicide  
Mort & cruelle fin au petit Laërtide.*

*Une islette, non grande est venue des nochers  
Au milieu de la mer, pleine de hauts rochers,  
Appelée Asteris, où plus le vent attaque  
Les destroits estressis de la sterile Ithaque  
Et de Samos pierreuse: elle n'a pas grand tour,  
Mais elle ouure ses ports fort ayse & tout autour.  
Là tourne leur nauire, & au long de la rade  
La bande des amans dresse son embuscade.*

Fin du quatriesme Livre.





LE CINQVIESME LIVRE  
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

Es Dieux au conseil pour la seconde fois. Iupiter en-  
voye Mercure à Calypso luy commander de laisser al-  
ler Vlysses. Elle obeit, à grand regret. Il se met sur mer,  
ou sur le dixhuietieme iour Neptune l'ayant apperceu en-  
tre en colere, & brize son vaisseau. Ino l'aduertit, & luy  
donne son bandeau, l'admonestant de le reietter en mer  
des qu'il seroit sur terre: en fin apres auoir nagé longuement  
& en grand hazard, il se sauue en Phæacie.

AUTRE SOMMAIRE.

Calypso laisse aller Vlysse: il faict naufrage;  
Ino l'assiste: en terre il se sauue à la nage.



L'Aube nouvelle alloit son beau chef es-  
levant  
Et radieux & clair hors des eaux du le-  
uant  
Laisant son lit doré, ioyeux messagere  
Du retour attendu du Dieu donne-lumiere  
Portant le iour aux Dieux & aux hommes mortelz  
Mais sur le haut Olympe ez sieges supernelz



LE V. LIVRE

*Au veuil de Iupiter qui l'auoit assemblee  
 La troupe se trouua des haults Dieux appellee.  
 Au milieu de la sale assis fut Iupiter  
 Qui de sa dextre peut tonner & tempester,  
 Qui domine le monde en son pouuoir immense.  
 La Pallas assistoit ayant en souuenance,  
 Les peines, les trauaux & le mal d'Vlysses.  
 Car aiant en sur mer ses vaisseaux d'especẽ  
 Il seiournoit forcẽ chez Calypso la blonde  
 Denuẽ de moyens pour se mettre sur l'onde:  
 Laquelle aux Dieux s'adresse & leur tint propos tels.  
 O pere altitonant, & vous Dieux immortels  
 Qui habitez du ciel la voute bien-heureuse  
 Il ne faut que personne ait plus l'ame amoureuse  
 De droit ny d'equitẽ, n'ait souci nullement  
 De plus porter son sceptre & bien & droitement,  
 N'ayt cure de seruir la sainte vierge Astræ,  
 Que par nul ne soit plus iustice administree  
 Chassant toute douceur, son peuple rudoyant,  
 Et à nous immortels plus ne sacrifiant:  
 A bon droit desormais quiconque aura puissance,  
 S'applique impunement à outrage & nuisance,  
 Soit iniuste & cruel, dechasse l'equitẽ  
 Et se plait à la fin en toute impietẽ  
 Puis qu'on n'a nul souci du patient Vlyse,  
 Et comme il a regnẽ en douceur & iustice  
 Et dessus son Royaume & sur le peuple sien,  
 L'Isle d'une nymphe est augoulphe Ogygien,  
 Là ce Roy malheureux souffre peine cruelle  
 Retenu au palais de Calypso la belle  
 Qui ne luy permet pas de se metre sur mer,  
 Et comme il voudroit bien à la fin retourner*



Voir sa douce maison, & ses Dieux tutelaires,  
Il n'a ny matelotz ny nauires legeres,  
Voiles ny auirons pour retenter les ventz.  
Ce n'est pas tout encor, des mauditz poursuiuans  
La coniuration, veut arracher la vye  
A son filz Telemaque, et sur la mer l'espie  
Comme il retournera. Car l'enfant pour scauoir  
Nouvelles de son pere à Pyle est allé voir,  
Et à Lacedæmon s'il en pourroit apprendre.

Alors celuy qui pent les nuages espandre  
Et serrer quand il veut, ainsi luy respondit  
Quet'est il eschappé, ô fille, qu'as tu dict?  
Ne fut il pas conclu, & tu fus l'inuentrice  
T'oy mesmes du conseil & arresté qu'Ulysse  
En seurte retourné les amans rengeroit  
T'uroit les poursuiuans, & d'eux se vengeroit?  
Quant à toy, prend le soing de rendre Telemaque  
(Car Pallas, tu le peux) sans danger en Itaque,  
Conduy le seurement sur la flotante mer,  
Fay le prosperement & voguer & ramer,  
Si qu'il puisse arriuer en sa douce patrie  
Et reuoir sa maison & sa mere chérie.  
Et quant aux poursuiuans tu les peux destourner,  
Et par autre chemin les faire retourner:  
Ren failly leur conseil, vayne leur embuscade.

Il dit, puis se tournant au filz de la Pleiade  
L'agreable Maja, Mercure ce dit il  
Qui mes commandemens porte par l'air subtil,  
Cher filz va vistement, appelle à toy Zephire,  
Descen, & fais siffler tes ailes, & va dire  
De ma part à la nymphe aux blondoyans cheueux  
La belle Calypson, que i'enten, que ie veux



LE V. LIVRE

Qu'elle n'arreste plus le Nerite chez elle,  
 Et qu'il retourne voir sa maison paternelle,  
 Dy lui comme il fera: nul Dieu, nul homme aussi  
 N'aura de son retour ne peine ne souci:  
 Je veux qu'il entre en mer tout seul dans un navire,  
 Et des qu'on aura veu vingt iours le Soleil luire  
 Et Scherie il viendra, pais fort fructueux,  
 Où les Phaëciens qui sont sortis des Dieux  
 Habitent de long temps, ils lui feront au reste  
 Tout l'honneur qu'ils feroient à quelque Dieu celeste,  
 D'un navire équipé, courtois, le fourniront,  
 Sur son propre terroir en seurté le rendront,  
 Ils luy donneront argent & or en abondance,  
 Ils lui feront presens de robes d'excellence,  
 Plus qu'il n'en eut iamais de Troie rapporté  
 Pour sa part, quoy qu'il fust sans incommodité  
 Et sans perte arrivé. Ainsi ses destinees  
 Sont de reuoir en fin l'air de ses cheminees  
 Fumer sur ses maisons, sur le haut de ses tours  
 Reuoir plisser l'obscur de leur sombres retours,  
 Et iouir à la fin de la douce presence  
 De ses plus chers amis comble d'esjouissance.

Il eut dict & soudain le Dieu va s'apprester  
 Pour rendre obeissance au puissant Iupiter.  
 Il mit premierement aux pieds ses talonnières  
 D'Ambrosie & d'or fin reluisantes & claires,  
 Qui le portent en haut comme le vent leger,  
 Soit que dessus les mers il veille deloger  
 Soit sur la terre, en l'air & portée & penchante.  
 Apres, il prend sa verge: avec elle il enchante  
 Les uns quand il lui plaist pour les faire dormir,  
 Les autres, il les faict du sommeil reuenir.



*La tenant en sa main de l'olympé il se roule,  
Sur le mont Pierus il tombe, puis s'escoule  
Dessus le plein des eaux, de ses ailes batant  
L'air marin, & léger sur l'onde voletant.  
Ressemblant au plongeon qui autour des riuages  
Et sur les flots moitteux humecte ses plumages  
Pour prendre des poissons, le Dieu pareillement  
Dessus maint & maint flot coule legerement.  
Mais estant paruenue dans l'Isle loing plantee  
Sortant hors de la mer, sa plante il a ietee  
Sur le ferme terroir, tant qu'il fut arriué  
En cheminant tousiours dedans l'ancre caué  
Où demeueroit la nymphe à la tresse tresbelle.  
La dedans au foier un grand feu estincelle  
Vne flamme iettoit vne viue splendeur,  
La fumee en estoit de merueilleuse odeur,  
Le cedre espendoit là ses senteurs plus doucettes,  
Et l'encens y haussait ses flammes violettes:  
L'odorante vapeur toute l'Isle sentoit,  
Et le feu pris aux bois par tous les champs montoit  
Elle au dedans chantoit de sa voix doucereuse,  
Et sur son mestier d'or tissoit industrieuse  
Un ouurage gentil, meslant ainsi ses chants  
Pour tromper son travail. Là verdissent les champs,  
Et les hautes forests le bel antre environnent,  
Et leur feuille plaisante eternelles y donnent:  
Le peuplier noir feuillu, & l'odorant Cypres,  
Et les aulnes hautains s'esleuent tout aupres.  
Là les oyseaux faisoient leurs nids & leurs logettes.  
Là voloient à l'entour les nocturnes choüettes,  
Le hydeux chat-huant, & l'esperuier gentil,  
Et la noire corneille à l'important babil*



LE V. LIVRE

D'autres oyseaux encor une quantité grande  
 Voloit le long des eaux, rauissante & gourmande,  
 Ses ayles allongeant, & courant goulument  
 Aux poissons ecaillez. Là rampoit doucement  
 A l'entour de la grotte au fondz du roc cauee  
 La vigne douce reuse, & la feuille esleuee  
 Sur le rocher moussieux gaiement verdissoit  
 Et le raisin pendant soubs elle florissoit.  
 Quatre plaisans ruisseaux leurs ondes argentees  
 Au trauers la forest rouloient precipitees  
 Et par diuers endroits, & comme ils deualloient  
 D'un meslange plaisant leur murmure mesloient:  
 Les prez estoient parez d'œillets & violettes,  
 Les belles fleurs, paignoient les plaisantes herbettes  
 Et les chāps s'esmailloient. Tel Dieu mesme y viendrait  
 Voyant un lieu si beau qui plaisir y prendrait.

Or le fils de Maja touchoit desia l'entree  
 Admirant grandement la plaisante contree,  
 Un temps il fut ravi, & ses ieux ne depart  
 De dessus, regardant chascune chose à part,  
 Puis entre dans la grotte. Et Calypson la belle  
 Scait bien que c'est quelcun de la troupe immortelle,  
 Le cogneut approchant plus pres d'elle ses pas.  
 Car d'elle les haults Dieux incogneuZ ne sont pas:  
 Donc à celle Deesse il estoit fort facile  
 De recognoistre un Dieu: encore que son Isle  
 Soit beaucoup à l'escart, & ses palais doreZ  
 Soient des lieux frequenteZ grandement separez.

Il ne trouua dedans le preux fils de Laërte,  
 Il pleuroit affligé sur la riuie deserte  
 Ses continuZ malheurs: souvent il s'y portoit  
 Et seul aupres des eaux ses ennuis lamentoit,



Plein de cris, plein de pleurs souvent iettoit sa veüe  
Sur les sillons lointains de la campagne bleüe  
Tant qu'il pouuoit l'estendre, en sanglots sousspirant,  
Et de cuisans soucis son ame martirant.

La Nymphé le fit soir dans vn siege honorable,  
Riche & resplendissant, de façon admirable  
Qu'elle luy fit porter soudain qu'elle le vit,  
Et puis tout doucement le sonda & l'enquit.

L'amy, pourquoy viens-tu? ceste verge doree  
Qu'apporte-elle de bon de la voulte azurée?  
Tu ne viens pas du ciel icy pour ton plaisir,  
Bien que de tout mon cœur & de tout mon desir  
Ie t'y voye arriuer. C'est chose bien fort rare  
Toutesfois, qu'Ogygie & son antre barbare  
Voye vn Dieu si disert. Qui t'ameine en ce lieu?  
Pour quel sujet, dy moi des Dieux le plus beau Dieu?  
Ie t'obtempereray, octroye à ma semonce  
Si tu veux, si tu peux premierement responce:  
Afin que ie te traite & te reçoine ainsi  
Qu'il conuient, cependant que tu seras ici.

La Nymphé dit ainsi, puis fit couvrir la table  
De viure Ambrosien, & de mets delectable,  
Et faict remplir les pots de Nectar saoureux  
Qui rougissant dedans escume douceux.  
Quand elle l'eut semond, le gentil Atlantide  
Se repaist d'Ambrosie, & le doux Nectar vuide:  
Mais quand la soif finit & l'appetit cessa  
Mercure en tels propos à parler commença.

Puis que tu m'as enquis, ô Nymphé venerable,  
Ie te diray le tout messager veritable,  
Et rien ne t'en tairay. Iupiter tout puissant  
M'a commandé voler sur Neptune glissant,



LE V. LIVRE

*Malgré moy toutesfois, & contre mon enuie,  
Car qui pour son plaisir hazarderoit sa vie  
A passer tant de mers, & ses legers cerceaux  
Feroit combattre aux vents bouleuersans les eaux,  
Pour venir en ce lieu tant loing de bonnes villes,  
Des conuersations honnestes & ciuiles  
Des pieux citoyens, qui aux Dieux immortels  
Brulent le doux encens sur leurs sacréz autels,  
Et les vont appaisans d'une sainte hecatumbe.  
Mais iamais vainement la volonté ne tombe  
De Iupiter l'Egide, & ne faut point penser  
Que ses commandemens ainsi soient à laisser,  
Ny le vouloir des Dieux: & la seurté n'est grande  
De penser le tromper és choses qu'il commande.*

*Or belle Calypso, certain homme est ici,  
A ce que l'on m'a dit, triste & plein de souci,  
Renommé pour ses maux, & le plus miserable  
Des Princes & des chefs de la Grece honorable,  
Qui ont durant neuf ans fait la guerre à Priam,  
Et combattu deuant les hauts murs de Pergam,  
Mais en fin au dixiesme ont fait egaux aux herbes  
Ses palais somptueux & ses rempars superbes:  
Mais en s'en retournant ils destournerent d'eux  
La faueur de Pallas, tirerent, malheureux,  
Sur eux son fier courroux, dont elle sur leurs testes  
Esmeut l'ire des vents, excita les tempestes,  
Les ondes agita, & les Austres plus fiers  
A l'abandon lascha de la mer au trauers.  
La flotte fait naufrage, & les eaux inhumaines  
Coururent, ô pitié, tous les bons Capitaines  
Si braues aux combats, soit qu'il fallust s'armer,  
Ou avec auirons sur les ondes ramer:*



Mais cestui-cy, les flots, l'orage, la fortune  
L'ont poussé iusqu'icy sur le haultain Neptune.

Or il fault l'enuoyer, ie le dy de la part  
Du pere Iupiter. Ce n'est point par hazard,  
Mais c'est par le destin que si long temps il erre,  
Loing de tous ses amis, & d'Ithaque sa terre.  
Le destin est aussi qu'il aille en son pays  
Renoir ses champs Gregeois, ses Dieux & ses amis,  
Sa maison & ses tours, & son espouse chere,  
Et le natal terroir de Laërtes son pere.

Il dit, & Calypso de dépit se fronça,  
Et se tournant à luy ces propos prononça.  
Que vous estes, ô Dieux. pleins d'estrange malice!  
Que vous auez en vous d'enuie & d'iniustice!  
Pourquoy enuiez vous qu'une Deesse ait mis  
Son amour en un homme, & qu'elle l'ait permis  
De coucher avec elle. Et pour mary l'accepte?  
Comme lors que l'Aurore à la rouge charrette  
Ravit son Orion vous fustes enuieux  
De son contentement, ô trop iniques Dieux,  
Vous en fustes esmeus & de haine & d'enuie,  
Combien que vous viuiez en bien-heureuse vie,  
N'eustes malicieux iamaïs aucun repos,  
Iusqu'à ce que Diane eust transpercé ses os  
En l'Isle d'Ortigie, & faict en son cœur breche  
Ainsi comme il chassoit, à coups d'arc & de fleche.  
Comme lors que Ceres mit son affection  
Et se mesla d'amour au bel Iasion,  
Le recent en son lit, ell' ne se cachaguiere  
Au puissant foudroyeur n'a sa colere fiere,  
Car bien tost de son foudre au formidable son  
A la mort il frappa le pauvre Iasion.



LE V. LIVRE

De mesmes Dieux ialoux vostre haine cruelle  
 A le cœur de se prendre à moi simple femelle,  
 Pource que i'aime vn homme, & brulante d'ardeur  
 A ce pauvre fuitif ay fait part de mon cœur:  
 Ie l'ay receu ceans eschappé du naufrage,  
 L'ay sauué, guaranty, errant sur le rinage,  
 Delaisé, vagabond: car Iupiter auoit  
 De son foudre brisé la nef qui le sauuoit,  
 Ainsi qu'elle flotloit sur la plaine profonde  
 Il submergea ses gens dans les gouffres de l'onde:  
 Ulysses ie receu seulet & dejetté,  
 Que la vague en ceste Isle auoit ainsi porté,  
 Et demi-mort de faim, benigne, secourable,  
 De pain le consolay: ie le mis à ma table,  
 Le traittay dans ma grotte, & sur le mesme lieu,  
 Sans qu'il vieillist iamais le voulois faire Dieu.

Mais puis qu'il ne fault pas estre contentiense,  
 Qu'il ne faut transgresser l'ordonnance fascheuse  
 De celuy qui dardant son tonnerre odieux  
 Son agide brandit, & que non plus les Dieux  
 Il ne conuient tromper, qu'il voise à la bonne heure  
 Si Iupiter ne veult que ceans il demeure,  
 S'il le presse si fort de partir vistement  
 De ce fier encor à ce traistre element,  
 De retenter encor le tourment & la peine  
 Où sans doute il va choir. Pour moy iamais n'aduiene  
 Que ie l'enuoye plus sur l'incertain des flots.  
 Avec cela ie n'ay barques ny matelots  
 Pour le passer la mer: Que s'il fault qu'il se garde  
 Des escueils, où ie voy qu'il se iette & hazarde,  
 Ie l'en aduertiray toutesfois de bon cœur,  
 A fin qu'en sa maison il arrine en bon heur.



Mais tout presentement il faut que tu le quitte,  
Dit le Cyllenien, Pren garde à toy, enite  
L'ire de Iupiter, & fay sa volonté,  
Qu'il ne te chastiaſt, à bon droit irrité.  
Il dit, & s'en-volant fendit l'air de ſes aiſles.

Mais la Nymphe entendant ces faſcheuſes nouvelles  
Et du hault Iupiter l'arrest determiné,  
Vers le fort Ulyſſes ſon chemin a tourné.  
Elle le rencontra couché ſur le rinage,  
De larmes n'eſt iamais deſeché ſon viſage,  
Mais il eſt humecté ſans fin de moittes pleurs:  
Il paſſe la douceur de ſes ans en douleurs,  
Pleurant pour ſon retour, & ſon beau temps eſcoule,  
Tandis que de ſes yeux mainte larme ſe roule,  
Car plus ne lui plaiſoit l'ennuyante beauté  
De la Nymphe. Contraint il dort à ſon coſté,  
Contre ſa volonté maintenant il l'embrasse,  
Et la nuit avec elle à contre-cœur il paſſe,  
Puis quand le iour reuient, entre les rochers durs  
Sur le bord de la mer il rentre en ſes douleurs,  
Seant triſte & penſif, de cris ſon ame il geine,  
Son ſein de pleurs abbreuve, & remaſche ſa peine.  
Il contemple, attriſté, les Nereïdes eaux,  
Et ſur ſa face eſpand larmes à grands ruiſſeaux.  
La Nymphe le trouuant lui dit en ceſte ſorte:  
Ne te conſume plus en triſteſſe ſi forte,  
Ne ſcoule plus ainſi ton aage en ſon eſté  
Terniſſant ton beau luſtre, & paſſant ta beauté.  
Ie te lairray aller (ne vy plus miſerable)  
Et de tous mes moyens t'aideray ſecourable.  
Va donc que te couper de grands, longs & forts ais  
Pour te faire vn vaiſſeau, ioint les aſſemble les



LE V. LIVRE

*Afin que seurement sur la mer il te porte.  
 Moi-mesme y porteray viures de toute sorte,  
 Eau, pain, habillemens, & bon vin rougissant,  
 Quit aille sur la mer le cœur ressonnant.  
 Je t'enuoiray les vents, afin que secourables  
 Ils te puissent porter en tes champs desirables.  
 Si les diuins destins sur toy trop enuieux,  
 Si les Dieux habitans, de l'Olympe & des Cieux,  
 Dont l'esprit, celuy là de Calypso surpasse,  
 N'empeschent ton retour, & te donnent la grace  
 De reuoir ton pays. Ayant dit, Vlysses  
 Sentit à ces propos ses os comme glacez,  
 Et puis luy respondit. Ce que tu dis, Deesse,  
 Est bien vn autre faict que mon retour en Grece,  
 Tu penses autrement : me commandant ainsi  
 Que ie m'aille commettre aux ondes sans mercy,  
 Sur vn foible nauire, & du flot effroyable  
 Je tente encor l'effort sur vn ais miserable,  
 Qu'un fort vaisseau pourroit à peine transfréter  
 Quand il seroit poussé du vent de Iupiter.  
 Puis, iamaïs de la mer ne courray l'auenture,  
 Deesse, outre ton gré, si premier tu ne iure  
 Les noirs palus d'enfer, & ne prens pour le moins  
 De ton serment iuré les grands Dieux à tesmoins:  
 Que tu ne me feras sur les ondes nuisance,  
 Et m'en donras encor quelque bonne assurance.  
 La Nymphe à ce propos en soi-mesme sourit,  
 Lui prit la main, l'embrasse, ainsi lui respondit.  
 Certes tu es madré, cault, & prudent & sage,  
 Mais quel mal commets-tu de tenir ce langage?  
 Qu'oses-tu proferer? l'atteste les hauts Cieux,  
 La terre d'au deffou l'Olympe spacieux,*



Je te iure par Stix (le grand fleuve que iurent  
Les Dieux, quād quelque cas d'importāce ils assureēt)  
Que i'amaïs sur la mer en rien ne te nuiray;  
Trouble ne déplaisir ie ne te donneray,  
Plustost que ie prendrois le conseil pour moi-mesme,  
Que ie te donneroïs en ceste peine extresme,  
S'il falloit que i'y fusse. Hé, ie suy la raison,  
Ie n'ay le cœur de fer, & le gratieux nom  
D'amour, aux Nymphes est en tout temps venerable,  
La douceur loge en moi, i'ay le cœur exorable,  
Misericordieux, i'escoute doucement,  
Me paye de raison, souffre patiemment  
Ce qui est d'equité. Ainsi disoit la belle  
S'en retourne à la Grotte, & lui vient apres elle:  
Et tout ensemblement vindrent au roc caueux  
Ulysse & la Deesse aux blondissans cheueux.  
Mais sur le mesme siege où s'assit le message  
Des Dieux, elle fit soir le Dulichien sage,  
Et puis lui fit servir breuuage & viures tels  
Comme ont acoustumé de manger les mortels,  
Et se mit vis à vis : ses filles deuant elle  
Apporterent apres l'Ambrosie immortelle  
Auecques le Nectar. Ils mangent à plaisir,  
Des mets delicieux emplissent leur desir:  
Après, quand du manger rassasiēz ils furent  
Pour resiouir leur cœur le doux breuuage ils beurent,  
Puis quand auoir bien beu de manger furent las,  
Tels furent les propos de la fille d'Atlas.

Laërtide, remply de sagesse profonde,  
Estu si fort hasté de te mettre sur l'onde,  
Pour gaigner ton pays & t'estranger de moy?  
Pour ce que ie t'en dy, pourtant resiouy toy.



LE V. LIVRE

*Mais, las, si tu sçauois quels dangers te menacent  
 Sur l'inconstante mer, quels hazards te pourchassent,  
 Et combien il te fault encor' souffrir d'es moy,  
 Certes tu demourrois icy avecques moy:  
 Tu ferois, dis-ie, icy ta demeure eternelle,  
 Tu deviendrois vn Dieu, & de vie immortelle,  
 Combien que de ta femme vn extresme desir,  
 Et d'elle vn grand amour ton cœur vienne saisir,  
 Sans cesse regrettant ceste belle amoureuse,  
 Et n'ait fin ne repos ceste amour furieuse.  
 Si ne suis-ie pourtant de rien moindre en beauté  
 Que ta femme, dont grande est la pudicité  
 Par la Grece vrayment, meilleure n'est sa grace,  
 Et son entendement le nostre ne surpasse.  
 Une femme iamais ne se doit egaller  
 Avec vne Deesse, elle ne peut aller  
 Pair à pair avec elle, & iamais les mortelles  
 Ne sont à comparer aux Nymphes immortelles.  
 A laquelle Ulysses, Que ton visage doux  
 Ne soit, belle Deesse, agité de courroux:  
 Je sçay que Penelope est en forme, en visage,  
 En grace, en maiesté, en taille, & en corsage  
 Inferieure à toy, & n'y auroit raison  
 De vouloir faire d'elle à toi comparaison.  
 Elle est femme mortelle, & tu es, ô Deesse,  
 Immortelle sans fin, non sujette à vieillesse,  
 La victoire est à toy, & grand tort te feroit  
 Ayant veu ta beauté, quiconque en douteroit.  
 Toutesfois ie desire avec impatience  
 De voir cet heureux iour, qui en toute assurance  
 Me rendra le retour de mon aimé pays,  
 Et la veüe d'Ithaque & de tous mes amis.*



Si quelqu'un toutesfois de la bande celeste  
M'est encores sur mer aduersaire & moleste:  
Je fourniray encor, & ce nouveau tourment,  
Ce mal renouuelé, seront pour complement  
A mes aduersitez, ie prendrai patience,  
Je supporterai tout, il est en ma puissance.  
Car i'ay de longue main accoustumé les maux,  
Je suis fort aux malheurs, endurci aux trauaux,  
I'ay couru vagabond, & la mer & la terre,  
Et pati, tracassant l'une & l'autre en la guerre.  
Il acheua de dire, & Titan qui deuoit  
Faire place à la nuit, dans la mer se lauoit.  
Vlysses & la Nymphe adonc s'en retournerent  
Dans la Grotte écartee, & là se recréerent  
L'un l'autre en leurs amours, d'un embrassement cher  
Iouirent à plaisir, & s'allèrent coucher.

Mais comme se leua l'aube au saffrané coche,  
Vlysses prompt se vest, sa manteline accroche,  
Et de la chambre sort. Et la Nymphe au corps genz  
Prend son ample manteau faict de gase d'argent  
Et sen vest proprement, dessus ses reins s'est ceint  
D'une ceinture d'or, puis a sa tresse enceinte  
D'un voile precieux: sort apres, pour donner  
Au vaillant Vlysses moyen de retourner.  
Elle mit en sa main vne hache luisante  
Couppant des deux costez, grande, propre & duisante  
A fabriquer vaisseaux, tresbeau le manche estoit  
Faict de bois d'olurier qui luisant éclatoit.  
Elle lui fit present encore d'une scie  
Pour coupper arbres hauts, bien luisante & polie.  
A grands pas & hastez ainsi elle menoit  
Auec elle Vlysses par tout le promenoit,



LE V. LIVRE

On des arbres plus haults les hauteurs n'ont pareilles  
Leurs sommets estendoient : le peuplier noires-feuilles  
Nourry le long des eaux : l'aulne grand & hault ain  
Et le fresne dans l'air haussant son bout lointain :  
Autresfois verdoyant & chargé de feuillage,  
Ores & dur & sec, sans suc & sans ombrage,  
Pieça tel que cela l'auoit rendu le temps,  
Plus fort pour bien courir dessus les champs flottans,  
Plus leger pour voller sur la campagne ondeuse.

Comme ell' luy eust monstré la grand forest ombreuse  
La Nymphé s'en alla, & le sage Ithaquois  
Pour faire son nauire abbatoit force bois,  
Si qu'en bien peu de temps il fit beaucoup d'ouurage.  
En vingt iours il mit bas son bois sur le rinage,  
Esbrancha les rameaux qui ne seruoient de rien,  
Par art les accarrit, & les dressa fort bien  
A la regle, au cordeau, puis y fit des mortaises  
Afin que les tenons entrassent à leurs aises  
Auecques le terrier, à luy par Calypson,  
Donné semblablement. PerceZ en la façon,  
Les arrange, & leur met mainte cheuille forté  
Qui les serre & les ioint. Telle & de mesme sorté  
Sa nauire il bastit, qu'un maistre ingenieux  
La pourroit bien depeindre, & d'art industrieux  
Descrire la voudroit, pour porter marchandises  
Quelquefois sur la mer & choses plus exquises.  
Telle doncques la fit Ulysses promptement,  
L'entabla de ses mains ingenieusement,  
De grands ais bien tailleZ, & de cheuilles dures  
Dont il la voulut coudre, assembla les iointures,  
D'antennes, & de mast fort & hault la fournit  
Après de gournail commode la garnit,



Qui conduire la peut sur les ondes legeres,  
Fortement le lia de vimes & d'ozieres,  
Pour le rendre plus fort contre les flots grondans  
Et le contregarder, puis il porta dedans  
Force pieces de bois, & matieres d'uisantes  
Pour s'en servir au cas qu'il survint des tourmentes.  
Cela fait Calypso des toilles luy donna,  
Desquelles Ulysses ses voilles façonna:  
En fin de cables forts & de cordes les serre,  
Et dedans le flot son bacil pousse hors de terre.

Desja par quatre iours l'aube avoit éclairé  
La terre, des rayons de son coche doré,  
Et Ulysses avoit en diligence extresme  
Tout son ceuvre achevé. Calypso au cinquiesme  
Vint luy donner congé, prodigue luy faisant  
De linge net & blanc maint precieux present,  
Et d'habits odorans: puis la Deesse bonne  
Luy fit d'un vin exquis remplir une grand tonne,  
Et une autre d'eau fraische, & ces dons vont suivan  
Viures en quantité, puis enuoye les vents,  
Les prosperes soufflets des plus douces balenes.

Lors Ulysses ioyeux commence à voiles plenes  
A se mettre sur mer, vogue de soing & d'art,  
Prend en main le timon, & soigneux n'en depart:  
Ne le lasche iamaïs, mais le tient tousiours ferme,  
Et vigilant, ses yeux au sommeil point ne ferme,  
Aux Astres il les tient, regarde diligent  
Les Pleiades sœurs: le Bouvier morne & lent,  
Qui se couche bien tard, l'Ourse Arctos immolee  
Iadis par Lycaon, des hommes appelée  
Du nom de Chariot, se tournant, & chassant  
Le superbe Orion qu'elle va menaçant,



LE V. LIVRE

Mais la seule, qui n'a iamais le privilege  
De visiter la mer, & ne trampe son siege  
Dans le creux Ocean, bruyant d'horrible son.  
Ulysses avoit eu aduis de Calypson  
De la laisser à gauche, & n'aller à la voile  
Qu'il n'eust ainsi tousiours à costé cest' estoile.  
Il avoit seurement passé deux fois huit iours,  
Et l'autre vint apres, & deux fois neuf son cours,  
Desia prenoit son train sur la campagne onduise  
Lors que luy apparut la region ombreuse  
Du terroir Phæaquois : du lieu où il estoit  
Espace fort petit iusques là se iettoit  
Ceste isle qui au fonds de la grand mer se cache  
Sur l'eau ne paroissoit non plus qu'une rondache.

Mais le Prince des eaux qui de son fort trident  
Esbranle terre & mers, reuenoit cependant  
Des fins d'Ethiopie, & en iettant sa venue  
Du Solyme monteux sur sa large estendue,  
Vit le Dulichien derechef dessus l'eau  
Qui ja gaignoit le port avecque son vaisseau.  
Adoncques indigné, bouillant de flamme & d'ire,  
Et branlant sa perruque ainsi se prit à dire.

Quelle honte! Les Dieux certe, ont changé d'aduis,  
Et les premiers conseils ne sont pas ensuivis  
Pour le faict d'Ulysses. Est-ce ainsi qu'on espie  
Quand ie n'y seray pas, & qu'en Ethiopie  
Ie séjourne empesché? Cependant l'Ithaquois  
A presques ja gaigné le port des Phæaquois,  
Où le destin a mis la fin à ses miseres,  
Et rompt à son retour les fortunes contraires!  
Mais ie croy que bien tost luy sera appresté  
Subiect d'assez de mal & de calamité.



Ce disant il assemble en l'air tous les nuages,  
Trouble toute la mer, appelle les orages,  
Bouleverse les eaux, ébranle son trident,  
Prend son sceptre en sa main, plein de courroux ardēt,  
Mêle la mer au Ciel, & sa rude parole  
Fait un seul tas des eaux, & les sujets d'Æole.  
Anime forcenez : d'un nuage poisseux  
Il couvre espaisement & la terre & les cieux:  
Le iour est obumbré d'obscuritez funebres,  
Du Ciel tombent en bas les espais tenebres,  
L'onde est pleine d'horreur, Titan ne paroist plus,  
Et l'antique Chaos, semble, se remet sus:  
La terre s'en esmeut, & l'Amphitrite en tremble.  
L'Est encontre l'oüest combat, & puis ensemble  
Vont encontre le Nord, & puis entr'eux rangez  
Contre le Su bouillant forcenent enragez.

Lors au pauvre Ulysses tous les membres frissonnent,  
Il tremble des genoux, & ses esprits s'estonnent:

Pauvre moy, ce dit-il, quel estrange malheur  
Me vient encor renoir, quel effroy, quelle horreur  
De ces flots courroucez, quel orage m'entraîne,  
Et pitoyablement ma barque ainsi demeine?

Calypso s'ay-ie peur, m'aura dit verité,

Elle m'a de cecy souvent admonesté,

Que devant qu'arriver en mon Ithaque chere

I'aurois bien à souffrir, & que mainte misere

M'attendoit derechef sur le cruel des eaux,

Où i'estois menacé d'un million de maux:

Voicy, c'est à ce coup. Quelles horribles nues

Iupiter maintenant en l'aer tient estendues,

Comme les vents les vont deschirans furieux,

Comme les flots troublez montent iusques aux Cieux,



LE V. LIVRE

Comme l'orage fier agite ma nauire,  
 Comme les vents cruels vont vomissans leur ire,  
 La mer ne varien plus que de mort menaçant,  
 Et tout abbaye apres mon vaisseau perissant,  
 C'est faict, ie suis perdu, ô trois fois, voire quatre  
 Heureux, ceux que la mort scent deuât Troye abbatre,  
 En presence des leur. O Grecs bons bataillans,  
 Qui de grand cœur alliez les Troyens assaillans,  
 Presens les fils d'Atreus, fussay-ie souz les armes  
 En ce temps là tombé au milieu des alarmes  
 Alors que les Troyens leurs iauelots branlans,  
 Demenans dessus nous leurs constelas sanglans,  
 Combatoient de pié ferme, & le corps mort d'Achille  
 Taschoient accouragez, de tirer dans leur ville!  
 Fussay-ie succombé souz leurs armes, alors!  
 M'eust-on tiré la vie en ce temps là du corps,  
 Dessus les champs Troyens, au milieu des batailles.  
 On m'eust faict pour le moins d'honnêtes funerailles,  
 On m'eust faict de l'honneur, & mes faicts vertueux  
 Eussent esté louez des Grecs aux longs cheueux!  
 Maintenant le destin fier & impitoyable  
 Me force de perir souz les eaux miserables!  
 De mourir submergé, & par les bleus glaçons  
 Agité, deuenir la proye des poissons.

Comme il parloit encor, vne forte tempeste  
 Sifflante luy donna tout autour de la teste,  
 Qui sans-dessus-dessous la mer bouleuersa,  
 Et en dépit de luy sa barque renuersa.  
 Allant tomber plus loing le timon luy eschappe,  
 Un vent donne cruel contre le mast, le frappe,  
 Le rompt par le milieu. Ce fut un tourbillon  
 Qui venoit furieux du costé d'Aquillon,



Les voiles à ce coup tomberent deiettees,  
Les antennes en mer cheurent precipitees,  
Neptune sous le flot le retint longuement,  
Et ne peut reuenir sur l'eau si vistement,  
Car il y fut poussé de grand force, & d'extresme  
Impetuosité, & si sa robe mesme  
Trempee l'empeschoit : Present dont Calypson  
Ainsi comme il montoit en barque, luy fit don :  
A la fin il reuint, & l'eau trouble & salee  
Vomissoit à grands flocs, qu'il auoit auallee,  
Sa barbe & ses cheueux tous trempes en estoient,  
Et d'escume couuerts sur son sein degoutoient.  
Mais cōbien qu'il fust presque hors de vie & d'haleine  
Il ne s'oublia pas, se leue à toute peine,  
Se reiette en son bac, & fit vn grand effort,  
Et se dressant sur l'eau pour eschapper la mort.  
Il n'y fut pas si tost, que Neptune contraire  
L'attaque derechef de bourrasque plus fiere,  
L'entrenne demy mort, & le demene errant,  
Sur les flots plus irez de son viste courant :  
Comme l'on void la bise aux siffantes narines  
Demener les festus & les seches espines  
Par le trauers des champs, & si fort les rouler  
Qu'elles viennent en fin se ioindre & se mesler,  
D'embarassement fort, si long temps promenees :  
Ainsi les vents cruels, les ires mutinees  
Demenent sans mercy, & tempestent sur l'eau  
Et le pauvre Ulysses & son foible vaisseau.  
Le pluieux Auster ores cede à Boree  
Qui le vareiettant sur la plaine azuree,  
Or Eurus à Zephire, & Zephire au Levant,  
Et le va chacun d'eux à son tour poursuivant.



LE V. LIVRE

En tel danger le vit une Naxade belle,  
Elle auoit autresfois esté femme mortelle,  
Comme elle frequentoit en ces terrestres lieux,  
Or' elle s'est acquis honneur égal aux Dieux  
Ino, pour la beauté de ses talons vantée,  
La fille de Cadmus, la Nymphé Leucothée.

Elle vit Ulysses en ceste affliction  
Se complaindre, & en prit grande compassion,  
Se transforme en plongeon, en legere Alcionne,  
Qui sur le bord des eaux pour la plus part s'adonne,  
S'en va demy volante & mi-nageante en l'eau,  
Puis approchant de lui saute sur son bateau,  
Et lui dit en ces mots: Quel Neptune moleste  
Sur l'onde infortuné t'agite & te moleste.  
Terrible & courroucé? Et te fait si souvent  
La fortune de mer & le ionet du vent?  
Qu'il face, & contre toy tant qu'il voudra s'aigrisse,  
Il ne scauroit pourtant faire que tu perisse,  
Bien que soit son desir. Mais maintenant croi moy,  
Laisse ta barque aller au vent, despoille toy  
Tu feras sagement, si tu te mets à nage  
Tu gaigneras Phæaque & le prochain rinage:  
C'est là que le destin veut tes malheurs finir,  
Et te faire en Ithaque à la fin paruenir.  
Pren ce voile immortal, mets-le sur ta poitrine,  
Et n'aye point de peur de mort ny de ruine:  
Mais dès que tu seras en terre, souuiens toi  
De ne l'emporter pas, mais renuoye le moi:  
Iette le dans la mer estant dessus l'arene,  
Et puis t'en va tout nud où ton destin te mene.  
Ayant ainsi parlé le voile lui tendit,  
Et puis comme un plongeon en la mer se rendit.



*Cela faiet hesiter Ulysses, il souspire,  
De son cœur courageux de tristes sanglots tire:  
Helas, que ie crain fort, que ce Dieu, qui que soit  
Ne me veille tromper, ou le cœur me deçoit.  
Pourquoy me feroit il si cruelle deffence  
De demeurer icy. Mais i'ay bonne esperance  
De ne le croire pas. Car le bord que ie voy  
Certainement par trop est esloigné de moy,  
Et c'est là, ce dit il, qu'il faut que i'aille à nage  
Si ie veux eniter ma perte & mon dommage.  
Or ie me veux tenir à mon aduis premier  
Tant que sera ma barque encor' en son entier,  
Que ses ais la tiendront bien iointe & bien fermee  
Et qu'elle ne sera du naufrage entamee  
D'un cœur entier & fort dedans ie dureray,  
Puis si elle se rompt, alors ie nageray:  
Quand l'onde aura brisé ma barque tempestee  
Et que ie me verray toute esperance ostee  
De remede de salut, il sera temps alors  
De donner à la mer & mes bras & mon corps.*

*Comme il estoit ainsi brouillé d'incertitude  
Promenant son esprit en grande inquietude  
Soudain, voicy s'enfler plus que deuant les mers  
Et le vent esmouuoir orages plus diuers  
Sur les flots demenez, Neptune se courrouce  
Enuoye un tourbillon & dans la mer le pousse.  
Comme on voit quelquesfois un vent fort & puissant  
Demener par les champs le festu iaunissant  
Qui s'espard ça de là dessus le sec riuage.  
Tout de mesme l'effort de ce cruel orage  
Dispersa dans la mer la nauire & le bois  
Et ses aiz entablez. Ulysses toutesfois*



LE V. LIVRE

T'asche monter sur vne, & de mesme qu'on saulte  
 Sur le dos d'un cheual, il n'y faiet point de faulte,  
 Les habits qu'en partant luy donna Calypson  
 Soudain il les desponille, & le voile d'Inon  
 Dessus son estomac il lie en diligence,  
 Et sautant du batteau dans la mer il s'eslance,  
 Il demene les bras. Comme il les eslançoit  
 Des ondes au trauers Neptune l'apperçoit,  
 Et branlant sa perruque ainsi se prit à dire.  
 Ayant ainsi souffert sur mon puissant empire  
 Nombre infiny de maux, errant tu vogueras  
 Iusques au temps prefix que tu approcheras  
 Des hommes nourrissons des puissans Dieux celestes.  
 Tu ne te moqueras toutesfois de ces restes  
 De maux & de douleurs, ny des dangers aussi  
 Que tu viens d'eschapper, car ie l'espere ainsi.

Ayant ainsi parlé, plein de colere fiere  
 Il pouffe ses cheuaux à la belle criniere,  
 Puis en Aiges paruint sa splendide maison.

Pallas vit cependant l'opportune saison  
 De faire un autre effect. Cecy donc elle pense,  
 A tous les autres vents elle impose silence,  
 Boucha leurs soupiraux, les flots esmeus dompta,  
 Mais le seul Boreas en mer elle excita,  
 Iusqu'à tant qu'Ulysses l'inclite Roy d'Ithaque  
 Fust en toute seurte abordé en Phæaque  
 Experte en auirons, & que de vif effort  
 Eschappé du destin il eust fuy la mort.

Deux iours, autant de nuits il erre, ayant presente  
 La mort deuant ses yeux sur la vague inconstante,  
 Et le troisieme iour que l'aube paroissant  
 Eut monstré le retour de son char iaunissant



Les vents resterent cois, la mer devint paisible,  
L'obscurité cessa, tout le murmure horrible  
Des tempestes tomba, & les souffles hideux  
Ne renverserent plus les fondemens ondeux.  
Il voit alors la terre, il regarde la greue  
D'un œil vif & agu, & le flot le souleue.

Aux enfans bien appris la vie ainsi reuient  
Pour celle de leur pere, hélas, que la mort tient,  
Que la peste a saisi d'humeur contagieuse,  
Il sent mille douleurs tant l'enfleure odieuse  
Le tourmente & le bat, & sous le triste effort  
D'un démon courroucé n'attend plus que la mort.  
Mais les Dieux à la fin deslient leur tristesse,  
Luy renuoyent la vie, & l'ostent de detresse  
Luy rendant sa santé. Telle la ioye fut  
Du prudent Ulysses, alors qu'il appercent  
La terre & la forest, il brule en son courage  
De desir de monter des pieds sur le riuage,  
Il nage en grand plaisir: pour ce fait son effort  
De demener les bras de plus fort en plus fort.  
Il approchoit autant, comme la voix peut rendre  
Ses propos entendus quand elle veut s'estendre,  
Quand il ouyt des flots le son impetueux  
Contre les durs rochers frappant impetueux,  
Et les gémissemens hideux espouuentables,  
Les vagues qui donnoient es antres effroyables.  
La mer en blanchit toute, & le flot qui refuit  
Le bord, l'ayant battu redonne un tresgrand bruit.  
Là ne se void nul port, & là ne se decouure  
Rade, ny lieu fermé qui les nauires couure:  
Là ne se trouuent lieux courbez obliquement  
Qu'on se puissent loger les barques seurement,



LE V. LIVRE

Qui derompent les flots, dont la fosse opposée  
 Aux tourbillons venteux rende l'onde apaisée,  
 On n'y voit que rochers, dont les piliers trempés  
 Des eaux, sont jusqu'en hault horriblement coupés,  
 Les grands costaux pierreux, & les antres qui donnent  
 Horreur aux regardans hideusement resonnent.  
 Alors à Ulysses tout le cœur frissonna,  
 Il trembla des genoux, de l'estomac donna  
 Un soupir tresprofond : Moy, dit-il, miserable,  
 De ce que Iupiter m'a permis favorable  
 De voir ceste contree, & le bord désiré  
 Qui de moy s'enfuyoit, d'un lieu non espéré,  
 J'ay trauersé tant d'eaux à nage, & leur issue  
 De moy, las & recré, ne peut estre apperceüe,  
 Car par delà, le roc aigu se va haussant,  
 La mer impetueuse au pied va fremissant.  
 Les antres sont pleins d'eau, & la pierre licce  
 Tout à l'entour du bord s'estend entrelassee,  
 La mer escume toute, en son gouffre profond  
 On ne peut prendre pied, on ne trouue le fond  
 Pour prendre un peu haleine, & que ie ne me noye,  
 Et possible en sortant quelque vague m'enuoye  
 Contre le dur rocher, & me donne la mort,  
 D'y vouloir resister vain sera mon effort.  
 Si nageant outre aussi quelque part ie rencontre  
 L'ouverture d'un port qui sa bouche me monstre,  
 Ou que ie voye ailleurs un riuage baissé  
 Que les flots escumeux des eaux auronc laissé  
 Et i'y vueille donner, ie crain que quelque orage  
 Ne se r'esmeue encor' me iettant dauantage  
 Dans les eaux entrenné, ou que le Roy ondeux  
 Ne m'enuoye au deuant quelque monstre hideux



Qui me vienne engloutir, ou quelque grand Baleine  
Comme en nourrit la mer, & s'en trouue assez pleine.

Car ie voy, & ie l'ay trop experimenté,

Que contre moy Neptune est beaucoup irrité.

Comme Vlysses faisoit ces discours en lui-mesme  
Voicy un grand mont d'eau qui d'une force extresme

Le pousse au bord pierreux, par tout environné

De rochers & d'escueils : où le flot mutiné

Forcene, enrage, boult. Là sa peau détranchée

Se fust piteusement sur la pierre écorchée,

Et se fussent ses os brisez horriblement,

Si Pallas ne luy eust donné le iugement

D'empoigner viftement la pointe d'une roche,

Où soudain il se iette, & gemissant l'accroche,

Attend patiemment que le flot soit passé,

Et que quelque bon vent en mer l'ait repoussé.

A grand peine s'estoit ceste vague écoulee

Qu'une autre se leua de la grand mer troublée,

Qui retombant le pousse, & se precipitant

Le frappe, & dans la mer au loing le va iettant

Comme le poulpe issant de son trou dessus terre,

Acroche de ses pieds mainte petite pierre,

Et ne les veut lascher : Vlysses se ferroit

Ainsi contre le roc ferme, & se deschiroit

Tout la peau des mains : & comme encor il tasche

De nager, un grand flot le submerge & le cache :

Nonobstant les destins s'estoit fait de ses iours

Si Minerue ne fust venue à son secours,

Et ne l'eust conseillé, deliuré de l'orage

De gagner hors de l'eau & de se mettre à nage,

En regardant la terre. Il se prit à nager,

Et cherchoit quelque endroit où il se peut ranger :



LE V. LIVRE

L'haleine luy battoit de lassitude outree  
 Alors qu'il arriva dans la plaisante entree  
 D'un fleuve doux coulant, fleuve delicienx  
 Menant ses eaux d'un cours gentil & gracieux  
 Celieu, dont l'onde estoit & calme & appaisee  
 Tres-propre luy sembla. Sa riviere estoit aisee,  
 Et basse tout le long, un peu élis & droit  
 Muraille çà delà l'emboucheure monstroït  
 A ceux qui arrivoient & plaisante & facile:  
 Celieu contre les vents demouroit immobile,,  
 Et les fiers tourbillons n'y avoient point d'accès,  
 Auquel lors adressa sa parole Ulysses.

Qui que tu sois, ô Roy, reçois moy ie te prie,  
 Moy pauvre suppliant, sauve ie te supplie  
 Ce demeurant des flots, & fuyant de Neptun  
 Animé contre moy le courroux importun.  
 Mesme aux Dieux immortels celuy est venerable  
 Qui vient à leur refuge errant & miserable,  
 Ainsi qu'ores ie fais, ayant à toy recours,  
 Tes genoux embrassant, me iettant dans ton cours,  
 Après avoir beaucoup enduré de traverses.  
 Pren moy donc à seurté dedans tes ondes perses,  
 Pren, ô Roy fleuve-Dieu, compassion de moy,  
 Puis qu'humble suppliant ie me prosterne à toy,  
 Et viens à ton refuge. Esmeu de sa priere  
 Le Dieu retint soudain le cours de sa riviere,  
 Tint devant luy ses eaux en grand tranquillité,  
 Si que dans l'emboucheure il vint à sauuete.  
 L'un & l'autre genouil il plie à toute force  
 Et ses deux fortes mains: son cœur n'a plus de force  
 Tant il est harassé. Tout le corps luy trembloït,  
 De la bouche & du nez l'eau salée il souffloït.



Lors le poulx, & la voix & le cœur luy faillirent,  
Et grandes lassetez ses membres assaillirent.  
Mais quand il eut pris air & respiration,  
Que son poulx eut repris son agitation,  
Et l'esprit luy revint : le voile alors il laisse,  
L'oste d'autour de luy, le rend à la Deesse,  
Et le iette en la mer. Derechef s'agita  
Le flot, & à la Nymphe Ino le remporta  
Sur le cours de ses eaux. Elle adencques aduancé  
Ses immortelles mains, le leue en diligence,  
Et des coulantes eaux le retire & reçoit.

Ayant laissé le fleuve où le rozeau croissoit  
Soubs le iong il se iette, humble il baise la terre,  
Et puis en gemissant ces souspirs il desserre,  
De son cœur genereux : Las que i'ay de soucy,  
Que deviendray-ie en fin ? Si ie demeure icy  
Et veux passer la nuit dessus ceste verdure,  
Je crain que la rosée & ta lente froidure  
Qui tombent le matin ne viennent m'acheuer :

Car le vent aspre souffle auant que le leuer  
De l'aube soit paru : Et si mes pas i'adresse  
Dedans ceste forest ainsi sombre & espaisse,  
Où ie me couche au pied d'un cost au nuageux,  
Et ie prens le penchant d'un vallon ombrageux,  
Le sommeil là m'accable, & le froid ne m'y prenne,  
Je crain que quelque beste ou quelque Loup ne vienne,  
Et me mange en dormant. Ayant bien vacillé,  
L'aduis de la forest meilleure luy a semblé.  
Tellement qu'il s'en va dans la forest profonde  
Plantee pres du fleuve, & plus proche de l'onde,  
Où l'air est le meilleur, & le bois est ouuert  
En lieu bien eminent. De feüilles s'est conuert



LE V. LIVRE

Soubs de deux arbres ioints la naturelle voulte,  
 L'un croist aupres de l'autre, & plaisamment arc bouté.  
 L'espace estoit petit par où ils s'atteignoient,  
 Et leurs rameaux feuillus les bras espais ioignoient,  
 L'un est un olinier, & l'autre un oliuastre.  
 Là iamais du vent froid le soufflé opiniastre,  
 Ny l'humide coulis du vent ne penetra:  
 Là iamais du Soleil le chaud rayon n'entra,  
 La pluye n'y paruint: tant ces deux plantes belles  
 Auoient ioint fortement leurs branches naturelles.  
 Ulysse entre dedans, accommode son lit,  
 Autant ample qu'il vent pour y passer la nuit:  
 Car il y auoit là quantité si extresme  
 De feuilles, qu'au plus fort d'un plus rude hyuer mesme  
 Au temps que la froideur bat plus terriblement,  
 Et la glace se prend le plus horriblement  
 Deux hommes, voire trois, coucheZ l'un pres de l'autre  
 S'en couuroient à l'aise. Ulysse là se veautre  
 Allaigre & fort content, s'y pose mollement,  
 Et du grand tas espais se couvre chaudement.  
 Ainsi que le soigneux qui ne se veut attendre  
 Au secours emprunté, couvre bien soubs la cendre  
 Son tison allumé, de peur de perdre en fin  
 Le lenain de son feu: Car là n'est nul voisin,  
 Sa maison est assise au bout d'une grand plaine,  
 Et d'en chercher ailleurs sa peine seroit vaine,  
 Et ne viendrait à temps ce secours emprunté,  
 En cas qu'il luy survint quelque nécessité.  
 Ulysse tout ainsi de feuilles s'environne,  
 S'en cache tout couuert, & le sommeil luy donne,  
 Relasche à ses trauaux: car les larmes aux yeux  
 Il s'estoit endormi pensif & soucieux:

Il repose



DE L'ODYSSEE.

*Il repose son mal, & Pallas secourable  
A ses ennuis donna ce repos agreable.*

Fin du cinquiesme Liure.

LE SIXIESME LIVRE DE  
L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

**D**allas se presente en songe à Nausicaa fille d'Alcinoüs,  
l'amoneste d'aller le matin à la riuere pour faire lauer  
& nettoyer ses robes, pource qu'elle deuoit bien tost  
estre mariee: elle y va, & iouant avec ses damoiselles, il ad-  
uient qu'à leur bruit Vlysses qui estoit endormy se reueille,  
va trouuer Nausicaa, & la supplie de luy donner viures & ha-  
bilement. Ce qu'elle faict, puis il la suit en la ville.

AUTRE SOMMAIRE.

*L'infante de Corfon recoit benignement  
Ulysse, & le secours de viure & vestement.*

**V**lysses sommeilloit sous les fueilles mussé;  
Rompu de lassitude & d'ennuis oppressé:  
Quand chez les Scheriës & dedans la cōtree  
Des Phaequois, Pallas auoit fait son entree:  
Es champs Hyperiens ils auoient habité  
Pres les felons Cyclops, orgueilleux en fierté,  
Qui leur firent long temps aspre & cruelle guerre,  
Dont ils furent contrains d'abandonner leur terre;  
Car ils estoient plus forts, cela fit débarquer  
Nausithous delà, qui puis se vint parquer



LE VI. LIVRE

*Auecques tous ses gens bannys de sa Prouince  
En l'Isle de scheriz, en laquelle il fut Prince.  
Il vint relascher là, & se choisit ce lieu  
Loing d'hommes aduisez, assis au beau milieu  
De la bruyante mer: Il y rendit fertiles  
Les champs, qu'il cultiua, il y bastit des villes,  
De murs les circuit, y fit de fortz chasteaux  
Qui paroissoient en l'air & superbes & haultz:  
Aux Dieux il fit aussi temples & maisons belles  
Puis partaga les champs en portions nouvelles.*

*Or quand les Parques seurs le fil eurent couppe  
Du fort Nausithoüs, que la mort l'eut frappe  
L'enuoyant chez Pluton, aux bordz Phlegetontees  
Visiter à son tour les lieux Acherontees,  
Alcinous son filz, enfant digne & royal,  
En vertu & prudence aux immortelz egal  
Au regne succeda. Aux hommes il commande  
Et du Sceptre iouyt. Dedans sa maison grande  
La Tritonide entra: Pour au fort Vlysses  
En seurte la dedans faciliter l'acces  
Elle entra dans la chambre, & vint à la couchette  
D'ouurage industrieux, où dormoit la filleite,  
De teint & de visage en beauté ressemblant  
Les immortelz qui vont sur le Ciel s'assemblant,  
C'estoit Nausicaa la pucelle d'estime  
Fille d'Alcinous le Prince magnanime  
Aupres d'elle couchoient d'un & d'autre costé  
Deux filletes, ayants, des graces la beauté.  
Les portes reluysoient. Où passant la Deesse  
Comme un vent aprocha du lit de la Princesse,  
Se tint sur le cheuet, ayant pris le semblant  
Tel que l'auoit la fille au pilote Dymant:*



Qui luy ressembloit toute & de ieunesse & d'aage.  
A qui ouurant sa bouche elle tint ce langage.  
T'a on donc mise au monde, ô la fille du Roy,  
Pour faire ainsi tousiours si peu de cas de toy?  
Aduise vn peu comment tes robes d'excellence  
Demeurent sans nul lustre, & par ta negligence:  
Tes nopces ce pendant sont proches, & il faut  
Que tu prennes ce iour ton apparat plus hault,  
T'habillant richement de tes robes plus belles,  
Et les autres donnant à tant de Damoiselles  
Qui t'accompagneront. Entre la nation  
On acquiert ce faisant grand reputation,  
D'ou grand plaisir reuient au pere & à la mere.  
Demain, des que l'Aurore ouurira sa lumiere  
Allons nous en lauer. ie t'y assisteray,  
T'ayderay a lauer, & ne te laisseray  
Que nous n'ayons tout fait: & sans que ie t'eslogne  
Ne viendray que ne soit parfaite la besogne.  
Car tu ne seras pas fille fort longuement:  
Et ie scay que tu es desirée ardemment  
Des principaux Seigneurs de toute la ieunesse  
Qui soit en Phaacie, & que de la noblesse  
Tous les plus apparens ne recerchent que toy,  
Qui est du pais mesme & la fille du Roy.  
Donques le point venu que le soleil approche  
Va t'en prier le Roy qu'il te preste son coche,  
Qui te puisse porter robes, habillemens  
Et iuppes & manteaux & beaux accoustremens  
A conuert, avec toy. Ainsi plus honorable  
Te sera ce carrosse, & bien plus conuenable  
Que te voir par les champs à pié trotter ainsi,  
Car le lanoir est loing & la riniere aussi.



LE VI. LIVRE

Ayant ainsi parlé, legere elle se guide  
 Sur le celeste Olympe au trauers de l'air vuyde  
 Là le siege est des Dieux, leurs regnes supernelz  
 Et le tresferme effieu des poles eternalz,  
 Que n'esbranlent iamais les vents ne leur furie,  
 Que ne mouillent iamais l'orage ne la pluye,  
 Que ne gelent iamais la nege & le verglas,  
 La gresle, ny le froid. Leur force n'atteint pas  
 Iusque au ciel luyfant. Là tousiours sans nuage  
 L'air clair y resplendit, le iour sans nul ombrage  
 Sans fin y luit ioyeux, & iamais ne le suit  
 En ces heureux quartiers la morfondante nuit.

Là donc se retira Pallas Tritonienne  
 Apres qu'elle eut laissé la Nymphé Seherienne  
 Aussi tost l'aube vint au chariot vermeil  
 Qui a Nausicaa excita le sommeil.  
 Resueillee qu'elle est en soy mesme elle admire  
 Le songe qu'elle a faiet, luy tarde de le dire  
 A la Reyne sa mere & à son pere cher,  
 S'encourt par la maison viftement les chercher.

Dedans leur chambre encor les trouue la pucelle,  
 Sa mere estoit assise, & mainte Damoysselle  
 Aupres d'elle seant, dont les vnes filloient  
 Du poulce retordant le fuzeau qu'ilz rouloient,  
 Assises pres du feu, & les autres, la laine  
 Et le pourpre mesloient d'une agreable peyne  
 Pour vn ouurage exquis: La Reyne les bastoit.

Or elle rencontra le Roy comme il sortoit  
 Pour aller au conseil des Rois, où ceux de l'Isle,  
 Tant Princes & Seigneurs que bourgeois de la ville  
 L'auoient faiet requerir de se vouloir trouuer,  
 Et les aduis meilleurs de chascun espronuer,



Elle luy parle donc & pres de luy s'approche.

Pere cher, voudriez vous m'ayder de vostre coche  
Pour me mener au fleuve, & laver nettement  
Mes robes, qui s'en vont sales entierement?  
Car puis qu'estes assis au conseil venerable  
Avec tous ces seigneurs, il est bien conuenable  
Que vos habillemens soient candides & netz,  
Ainsi qu'est vostre corps. Cinq enfans vous sont nez  
Excellens, deux desquels sont iointz par mariage,  
Les trois qui sont encor en leur premier ieune aage  
N'estans pas mariez, veulent tousiours porter  
Leurs accoustrementz netz, & scauent bien noter  
S'ilz ne sont reblanchiz: Que si le bal se dresse,  
Ilz y vont les premiers exercer leur ieunesse.  
Or ceste charge là tumbe totalement  
Sur moy, qui suis de vous aymee uniquement.

La pucelle rougit deuant son pere, & sage  
N'osapas prononcer ces motz, de mariage,  
De nopces, d'espousee, & d'aage, de desir:  
Encor que le vieillard qui y prenoit plaisir  
S'en apperceust assez, & de douce maniere,  
Luy dit, Je le veux bien, ô ma fille tres-chere,  
Mules & chariot, ie ne te les pleins pas,  
Va pren les, & fais en tout ce que tu vaudras.  
Je m'en vais commander à mes gens qu'on apreste  
Mon chariot doré, & que l'on le te preste,  
Les roues quant & quant aux retz bons & parfaitz  
Et faictes de bois fort pour porter un grand fais.

Ce disant à ses gens aussi tost il commande  
D'appareiller son char. Eux de vifesse grande  
Courrent luy obeir, sortent diligemment  
Le chariot dehors, courant legerement



LE VI. LIVRE

Par les mules tiré, qu'ils prennent, les attellent,  
 Leur mettent le harnois, puis la Princesse appellent,  
 Qui de sa chambre sort. Portant ses vestemens,  
 Et chargent sur le char maints beaux accoustremens.  
 Sa mere luy fournit grandes pleines corbeilles  
 De viures & de chairs exquises à merueilles,  
 Après luy fit remplir de délicieux vin  
 Vne grand peau de bouc: puis un vase d'or fin  
 D'huile humide & coullant, pour soindre estant lauee  
 Et ses filles aussi. elle estoit esleuee  
 Desia dessus le char, prend le fouet en la main,  
 Les mules sollicite. elles partent soudain  
 S'entans qu'on leur donnoit dessus le colles rennes!  
 Elles vont s'allongeans & galopent soudaines  
 Faisans force rumeur, portent tout à la fois  
 Et pucelle royale & Nymphes, plaisant poids,  
 Et tous les vestemens. Tant qu'en fin paruenues  
 Au fleuve au verd rinage, elles sont descendues  
 Aux lieux où se ioignoient continuellement  
 Les lanoirs scheniens. A l'endroit iustement  
 Ou les vagues estoient & haultes & profondes,  
 Le canal leur couloit belles & nettes ondes  
 Pour si laver assez: elles delient lors  
 Les mules de leur char, & tout le long des bordz  
 Les enuoyent du fleuve, où leur ventre elles chargent  
 De l'herbage des prez, puis les Nymphes dechargent  
 Les habitz hors du char, & les vont blanchissant  
 Dans les lanoirs des eaux du fleuve noirçissant,  
 Et lauent a l'enuy. Quand les taches frottees  
 Dans l'eau a belles mains furent toutes ostees  
 Leurs vestemens rangez elles vont estendant,  
 Sur le granier bien net, que l'onde en descendant



Dans la mer, quelques fois sur le riuage enuoye,  
 Amassé le submerge & le laue & nettoye,  
 Cela fait, tout le corps au fond du fleuve fraiz  
 Elles se vont lauer, & puis s'oignent apres  
 D'odorant liqueur, à repaistre se mettent,  
 Cependat qu'aux chaleurs, que les chaultz rayõs iettēt  
 Du soleil, tout soit sec. Apres que leur desir  
 De manger, fut replet, elles prennent plaisir  
 De iouer à la balle, & leurs guirlandes belles  
 Leurs bouquetz émaillez iettent les damoiselles  
 Contre terre à leurs piedz, se vont les estre ostant.  
 Mais sur toutes alloit mignardement chantant  
 La royalle pucelle, aux grasses pleines branches  
 Aux bras d'fuoire ronz & aux espaulles blanches.

Telle qu'on void Diane ayse se promener,  
 Et faire sur son dos ses flesches resonner,  
 Ores sur l'aygette, ores sur Erimante  
 De courir aux cheureux & ioyeuse & contante  
 Ou bien apres les cerfs. Les Nymphes tout aupres  
 Race de Iupiter, sous le feuillage fraiz  
 Vont iouant & dansant: une ioye enuironne,  
 D'ayse tente le cœur de sa mere Latone  
 Qui voit incontinant ces Nymphes accourir  
 Les deesses des bois, affin de la servir:  
 Et la suiuient au bois, & sur le verd de l'herbe.  
 Elle va cheminant le front haut & superbe,  
 Les Nymphes de la teste entiere surpassant,  
 Et de loing pour maistresse on la va cognoissant.  
 D'elle chascune est belle, & digne d'estre aymee,  
 Mais Diane seule est la plus belle estimee.

Telle Nausicaa sur toutes paroissoit  
 Et de forme & beauté les autres surpassoit,



LE VI. LIVRE

Preste à s'en retourner ses filles elle appelle  
Demande le carrosse & presse qu'on attelle,  
Que les bardes on serre, & chaque accoustrement  
Sec & net comme il est soit plié proprement.

Au mesme temps Pallas inuentive à merueille  
Pour faire qu'Ulysses du Sommeil se reueille  
Voye Nausicaa la belle, qu'avec soy  
Elle luy donne entree en la maison du Roy,  
Medita ce moyen : c'est que de vehemence  
Contre une sienne fille une balle elle eslance,  
Mais par cas fortuit Nausicaa faillit  
Et la balle sans coup dans le fleuve saillit,  
Dans le gonffre profond elle tumba perdue,  
Se cacha dedans l'onde & ne fut depuis venue.

Les Nymphes à ce coup au ciel haussent leurs voix,  
Et de leur cry hantain resonne tout le bois:  
A ce resonnement Ulysses se reueille  
Se leue en son seant, & beaucoup s'esmerueille:  
Pense en beaucoup de chose, & dit en son priuè,  
En quel pais, mon Dieu, pourrois-ie estre arriuè  
Quel peut estre ce lieu, quelle mer, quel riuage,  
Quelle humeur d'habitans? si farrouche & sauuage,  
Incivil, rustaude, & fiere en cruauté:  
Où bien s'ils sont benins, douez de pieté?  
Mais, n'ay ie pas ouy des voix, & des criries  
De Nymphes s'esleuer du costé des prairies?  
Font elles leur demeure en ces ombrageux monts,  
Où dans les lieux secrets de ces antres profonds,  
Où dedans ces forests belles & gratieuses,  
Où bien parmy ces champs & plaines spacieuses?  
Où sont-ce hommes, vers qui ie suis or arriuè,  
Qui ont dessus ces champs ce tumulte eslené?



Mais de les aller voir, quel danger, quel dommage?  
J'iray, le tenteray, le verray davantage.

Il dit, & tout soudain par la forest s'en va,  
Un grand rameau feuillu d'un arbre il enleva,  
Et en cacha sa honte. Il sort nud, miserable,  
De la forest, pareil au Lyon redoutable,  
De poil & de criniere, & de bouche hideux:  
Nourry dans la montagne, & qu'un vallon pierreux,  
Une ombreuse forest ont par beaucoup d'annees,  
Maintenu, defendu: les pluyes effrenees,  
Les vents l'ont combattu, de la forest il sort  
Presomptueux, de quoy il se sent estre fort:  
Il branle sa criniere, anime son courage,  
Agite sa fureur, & demaine sa rage,  
Sa bouche iette flamme, il brille de ses yeux,  
Et par tout il les va promenant furieux:  
Puis se darde sans peur, & sur les bergeries  
Ou dessus les Toreaux empourpre ses furies,  
Il déchire, il esgorge: où tantost és deserts  
Il se iette animé, & sur les peureux Cerfs  
Sa moustache ensanglante: Aussi la faim horrible  
Et le ventre affamé l'ont faict ainsi terrible,  
L'ont contrainct de donner iusques dans les rampars  
Que le soigneux paysant a munis de feuillars.  
De mesmes Ulysses aupres des Nymphes belles  
Ainsi nud s'approchoit, ses fortunes cruelles  
Et la necessité l'ont iusques là forcé:  
Ainsi leur paroist-il horrible & herissé  
Du froid & de la mer, les fillettes craintives  
Le voyans, çà delà s'enfuirent hastives,  
Où la soudaineté premiere les porta,  
Et tout le long du bord chacune se ietta,



LE VI. LIVRE

Et la peur à leurs pieds leur attacha des aisles.  
 Mais Nausicaa seule entre ses Damoiselles  
 Fit ferme, sans trembler. Car Pallas luy poussa  
 Force, courage, & cœur, & sa crainte chassa.  
 Comme il la regardoit, elle demeura ferme:  
 Et le Dulichien ne sçauoit en quel terme  
 Il se feroit entendre, où s'il luy toucheroit,  
 Se baissant, les genoux, ou s'il demeureroit  
 Quelque peu esloigné, luy faisant sa requeste  
 Qu'il luy pleust luy monstrier quelque demeure hōneste,  
 Quelque lieu de retraite, & benigne, luy fist  
 Par hospitalité present de quelque habit.

Il resolut en fin sa douteuse pensée,  
 Qu'il parleroit de loing, de peur que courroucée  
 De sa presumption, elle ne le punist  
 Pour luy auoir touché, qu'elle ne le bannist  
 Sans l'ouyr, de sa veuë. Ainsi donc il commence.

Me voicy suppliant, Reyne, sois ma deffence,  
 O comme doy- ie dire, & comme te nommer!  
 Soit que tu sois du rang des Nymphes de la mer,  
 Soit que tu sois Deesse, ou de mortelle race.  
 Si Deesse, & de ceux que le hault Ciel embrasse,  
 Certes tu es Diane, & fille grandement  
 De Iupiter aimée, en forme entierement,  
 Entaille & en maintien tu luy es comparable,  
 Et le voyant, ie voy sa figure honorable.  
 Si de race mortelle, & l'une par hazard  
 Des femmes du pays habitans ceste part.  
 O bien-heureux ton pere, ô heureuse ta mere,  
 O trois fois bien-heureux & ta sœur & ton frere,  
 Quel plaisir ce leur est, quel grand contentement,  
 Et comme leur esprit fleurit all'aigrement,



Quand, comme un fruit exquis ou plante d'excellence,  
Ils te voyent heureux t'en aller à la dance:

Mais tres-heureux sur tout celuy qui te donra

Son ame par amour, qui te fiancera,

Dont tu seras la femme, & de liesse pleine

Te menera peupler son paternel domaine.

Certes ie ne vy onc mortel semblable à toy,

Ou soit homme, ou soit femme: une femme ie croy

Mortelle, n'est pas telle, & tant plus ie t'admire,

Plus ie deuiens muet, & ne sçay plus que dire.

N'apas long temps ie vy reuenant de Delos

Aupres du saint autel du grand Dieu Apollos

Une palme dresser au Ciel ses branches belles,

Aux estoilles monter, disputer avec elles

A qui plus hault iroit. I'admirois grandement

Son feuillage superbe, & i'en fus longuement

Estonné & rauy (car sur la mobile onde

I'auois nauigé là, avec tout plein de monde

Qui venoit avec moy, & certes mal-heureux

Me fut fort ce voyage) & ie vy en ces lieux

L'arbre que ie te dy sur tous émerueillable,

Car ie n'en auois veu de ma vie vn semblable.

Les Estoilles du Ciel il baiçoit se haussant,

Et ie suis hors de moy seulement y pensant.

Ie t'admire de mesme, ô vierge belle & sainte,

I'en suis tout hors de moy, & ie tremble de crainte

En voulant embrasser tes genoux precieux

Affligé que ie suis. Le sort malicieux

M'a beaucoup accablé, & la fortune aduersé

Tres-pitoyablement me bat & me renuerse:

Car hier inſtement huit iours sont accomplis,

Iour déplorable à moy, que sur les creux replis



LE VI. LIVRE

M'ont agité les vents, & qu'ayant fait naufrage  
 Tant le malheur m'est grand, ie me sauuy à nage,  
 Les orages cruels m'ont ainsi tourmenté,  
 J'ay en dessus les eaux tousiours l'obscurité  
 Depuis l'isle Ogygie, & par la mer cruelle  
 Misérable ay couru, tant qu'en ceste isle belle  
 Le sort, ou quelque Dieu m'ayent en fin poussé,  
 Pour esprouuer encor le destin courroucé,  
 Et ie la pense ainsi. Car des Dieux la colere  
 Ne borne point encor ma trop longue misere.

Ie me suis adressé premierement à toy  
 Qu'à pas un du pays, pren donc pitié de moy,  
 Car ien'ay veu personne, ou de ceux qui demeurent  
 Es villes, ou de ceux qui la terre labourent.  
 Monstre moy quelque ville où i'aille viftement:  
 Et si tu as icy habit ou vestement  
 Dans tes coffres ferme, commandes qu'on les ouvre,  
 Et qu'on m'en accommode, afin que ie m'en couure.  
 Et ie prie aux grands Dieux que sans te contrister  
 Ils te donnent de quoy ton ame contenter,  
 A quelque bon mary sois-tu bien tost donnée,  
 En puisses-tu auoir vne heureuse lignee,  
 Et vostre mariage ait eternellement  
 Pacifique duree, appuyé iustement.  
 Au monde chose n'est plus utile & plaisante  
 Que quand à son mary la femme est consentante,  
 Le mary à sa femme, & quand de commun pié  
 Ils vont ensemblement lians leur amitié:  
 Sont en pareil respect, de bonne intelligence,  
 Honorent leur maison de pareille prudence,  
 Sont mutuellement de s'aimer studieux,  
 Et leur toict paternel frequentent curieux.



Leurs ennemis de rage & de dépit en creuent,  
Leurs amis en ont ioye, & leur cœur en esleuent,  
Mais eux s'oyent à tous en honneur preferer.

A luy comme il finit ces mots vint proferer  
Nausicaa la blanche. Ami, ie cuide croire  
Que tu n'es point possédé de sottise ou de gloire,  
Et que de bon aduis tu n'as aucun deffault,  
Mais plustost que tu as le cœur & bon & hault.  
Or le grand Iupiter qui se sied sur la nue,  
Tant aux bons qu'aux mauuais ses tresors distribue,  
Partage à son plaisir à son vouloir aussi  
Ses biens comme il luy plaist. S'il t'en a fait ainsi,  
Et qu'il t'ait enuoyé du mal en abondance  
Comme il est apparent, te fault en patience  
Prendre sa volonté. Or puis que te voicy  
Abordé dans nostre isle, & ceste ville icy,  
Tu ne chommeras point de robes necessaires,  
Et tout ce dont il fault aider à tes miseres,  
Tout ce que tu requiers, & ce que requerroit  
Vn qui nud, miserable & pauvre arriueroit,  
Tout te sera donné, puis te diray, facile,  
Et le nom de ce peuple & le nom de la ville.  
Ce sont les Phæaquois qui sont les habitans  
De ces lieux que tu vois fertilement portans:  
Ie suis d'Alcinoüs le magnanime Prince  
La fille, il est regnant dessus ceste prouince  
En iustice & vertu. Ainsi elle parla,  
Et ses filles soudain en maistresse appella.

Ou courez vous ainsi, dit-elle, par la pleine,  
Demeurez arrestez, quelle crainte vous meine?  
Quel desordre est cecy? Qu'est-ce que vous voyez?  
Vn homme. Et pour vn homme ainsi donc vous fuyez?



LE VI. LIVRE

Pensez vous que ce soit quelque ennemy sauvage  
 Cruel hôte des bois : quel dans nostre riuage  
 Sur les champs scherrens, ennemy estranger  
 Aborder osera pour venir rauager?  
 Hardy nous attaquer, nous prouoquer en guerre,  
 Mettre à feu nos espritz & piller nostre terre?  
 Nous nos chāps sommes tous au beau milieu des eaux,  
 Du monde separez : Nauires ny vaisseaux  
 Pour aborder icy n'arriuent temeraires,  
 N'osent sans y penser passer nos eaux ameres.  
 Puis nous ne sommes pas haiz des puissantz Dieux.  
 Mais ce pauvre estranger à pris pied en ces lieux,  
 Eschappé du naufrage, & perdu de misere,  
 Il faut resolument luy faire bonne chere.  
 Les Dieux ont tousiours eu des estrangers grand soin.  
 Cestuicy desolé, miserable, & de loin  
 Vient de par Iupiter : Tout ce que lon luy donne  
 Tant petit puisse il estre est certes grande aumosne  
 Tousiours c'est belle chose aux pauvres presenter  
 Quoy que peu. Or sus donc que lon aille apprestier  
 A manger & a boire : & vous aultres filletes  
 Allez le nettoyer deuant dans les eaux nettes  
 En l'endroit ou les ventz trop grands ne donnent pas  
 A ces propos ayans un peu sursis leurs pas  
 Elles s'arrestent, puis d'une course legere  
 En s'entr'encourageans menent à la rinierre  
 Le miserable Ulysse. En un lieu l'ont conduit  
 A l'abry, ou les ventz ne faisoient point de bruit :  
 Portent habillemens & robes precieuses,  
 Et dans un vase d'or liqueurs delicieuses  
 De par Nausicaa, puis d'un courtois parler  
 Luy dirent qu'il se laue au fleuve net & clair.



*A doncques Vlysses. Recullez vous fillettes  
Tandis que ie me laue en ces ondes molletes  
Sale de l'eau de mer: & de vous ie prendray  
Ceste douce liqueur, & le corps m'en oindray  
Fort las & harassé. C'est tout ce qu'il demande  
Vain & matté qu'il est, l'espace estant bien grande  
Qu'il n'eut nulle liqueur, huile, n'ognement doux  
Pour se reconforter. Doncques reculez vous:  
Me lauer deuant vous, m'oindre en vostre presence  
Iamais ne m'aduiendra, i'ay trop de reuerence  
A vostre honnesteté, & mesme ie rougis  
Qu'ainsi nud deuant vous présenté ie me suis.*

*Il dit, & loin de luy s'en vont les Damoiselles  
A leur belle maistresse en porter les nouvelles:  
Mais Ulysses tout seul à l'aise se laua,  
Se nettoya le corps, & la crasse enleua,  
Dont le limon, l'escume, & la fange & le sable  
Auoient sortant de l'eau sally le miserable.  
Net & laué qu'il est, la liqueur riche il prend,  
Et l'huile precieux sur ses membres respand,  
Se pare des habits dont la royale infante  
Luy auoit faict present. Pallas encor' l'augmente,  
Luy donne plus grand lustre & plus grand' maiesté,  
Hausse sa taille encor' & accroist sa beauté.  
Sur son col en apres ses cheueux il déploye,  
Les orne tant qu'il peut, les frise, les nettoye:  
Elle les fit pareils aux fleurs de l'Hyacinth:  
Tout ainsi que l'argent par le maistre est enceint  
De riches filets d'or, maistre à qui Vulcan mesme  
A de son art appris la science supresme,  
Que Minerve a dressé, qui donne entierement  
A l'artisan subtil la main, l'entendement*



LE VI. LIVRE

Pour faire un beau chef d'œuvre, afin qu'en toute sorte  
En l'art ou en la grace, honneur il en remporte:

De mesme elle souffla sur sa teste & son corps  
Et la grace & l'honneur. Il se retire alors,  
Et se promene à part sur le bord du riuage,  
Orné de Majesté, de grace & de corsage.

La fille qui le void si merueilleusement  
En un instant changé, l'admire grandement,  
Puis se tournant à coup deuers ses Damoiselles  
Aux yeux estincellans, aux chevelures belles:

Escoutez moy, dit-elle, ô Nymphes mon doux miel,  
Cen'est point sans l'instinct des puissans Dieux du Ciel  
Qui foullent le plancher de l'Olympe immobile,  
Que cet homme diuin est venu en ceste isle.

Il estoit en premier laid & desfiguré,  
Et voyez maintenant comme il est decoré  
De beauté, de maintien, aux Dieux presque semblable  
Qui habitent le Ciel, tant il est admirable.

Pour moy ie voudrois bien qu'un tel mary me vint,  
Qu'un qui luy fust semblable à m'espouser paruint,  
Qui voulust avec moy demeurer chez mon pere,  
J'adorerois le Ciel pour m'estre tant prospere:  
Parquoy, ô mes amours, apportez luy soudain  
Quelque chose à manger, & luy donnez du vin.

Le dire & l'obeir furent presque semblables;  
Elles portent & vins & viures souhaittables:  
Mais il ne mangeoit pas, plustost il deuoroit;  
Mais il ne beuvoit pas, plustost il engouffroit:  
Car il auoit long temps porté la faim cruelle,  
Et son ventre souffroit inanité mortelle.

L'infante cependant desploye ses beaux bras,  
Ses hardes va iettant sur le carrosse à tas,



Les mules faict venir, dont l'ongle bat & presse  
Les champs reuerdissans, d'incroyable vistesse  
Les met au chariot, dessus d'un pied dispos  
Saulte, & à Vlysses tient semblables propos.

Sus, mon amy, debout, nous nous en allons prendre  
Le chemin de la ville, & là ie te veux rendre  
Moi-mesmes seurement, te monstrant le chemin  
De la belle maison d'un Prince tres-humain,  
De mon pere, regnant dessus ceste prouince.

La tu contempleras maint grand Seigneur & Prince,  
Dont par tout la vertu & la louange court,  
Et qui ce-temps pendant demeurent en sa cour.

Or tu es plein d'esprit & de prudence rare,  
De crainte que ton pié par les champs ne s'esgare,  
Suy ces mules icy, & ce char, haste toy

Le plus que tu pourras, & t'en vien apres moy,  
Car ie m'en vay deuant, & quand ie seray proche  
De la ville, & qu'en hault montera nostre coche  
Te laissant, ie t'en veux les enseignes donner.

Grandes & hautes tours la viennent encerner  
Le port des deux costez de la ville s'entr'ouure,  
L'entree estroittement aux nauires s'y ouure  
Qui y sont en seurte: En lieu fort opportun  
Est le marché, autour du temple de Neptun  
Basti de grands cartiers de taille magnifique:  
Là se faict, se bastit mainte barque aquatique,  
Les cordages, les masts, auirons pour ramer  
S'y recouurent, s'y font, l'equipage de mer  
Que doiuent auoir ceux qui sur la mer sillonnent.

Car les Phaaciens nullement ne s'adonnent  
Ny à tirer de l'arc ouuré de corne d'os,  
Ny à porter vn tas de flèches sur le dos,



LE VI. LIVRE

Tout leur contentement s'estend, de bien conduire.  
A voiles sur la mer un mast, une navire,  
C'est leurs ambitions de voyager sur mer  
Et à ce mestier là leur aage consumer.

Je fuy de ces gens là les parolles piquantes  
Et que quelque indiscret de clameurs mesdisantes  
Ne tache mon renom : Car ceste nation  
Superbe est adonnee à la detraction.  
Et si quelqu'un d'entr'eux d'adventure s'adivise  
Que tu viens avec moy, ie crain qu'il n'en medise.

Voyez cest estrange qui suit Nausicaa  
Qu'il est disposé & beau, & quelle taille il a!  
Où elle la trouue. C'est donc qu'elle en veult faire  
Pour le vray son mary : Possible, debonnaire  
Là elle rencontré errant comme estrange  
Et sortant de sa nef, & le veult heberger.  
Faut qu'il soit estrange : Car nul homme semblable  
Ne se trouue icy pres. Ou un Dieu exorable  
Qu'elle a bien inuocé, du Ciel est descendu  
Et pour se marier pres d'elle s'est rendu  
Pour n'en bouger iamais. Bonne rencontre à elle  
Si en se promenant par la campagne belle  
Elle a trouué mary d'ailleurs que du pais:  
Ceux qui l'ont recerchee en seront esbahis,  
Verront que leur poursuite a pour eux este vaine,  
Et quelques grâs qu'ils soiēt qu'ils ont perdu leur peine.

Voilà ce qu'ils diront, & leur detraction  
Dechireroit ainsi ma reputation,  
Et ie condamnerois moy mesme la premiere  
La fille qui, viuans & son pere & sa mere  
Voudroit se marier contre leur volonté,  
Sans attendre le iour de la solennité.



Retien donc bien cecy, affin que tu obtienne  
 Du Roy de retourner en la patrie tienne.  
 Nous trouverons bientost vne grande forest  
 De peupliers ombrageux, qui tres-belle parest  
 Pres du chemin, sacré à Pallas la guerriere,  
 D'une fontaine sourd la petiteriniere  
 Au tour de la forest les prez sont verdissans  
 De mille belles fleurs gayement florissans:  
 Là sont les champs fertilz, & les beaux heritages,  
 Là sont les grands vergers, les plaisants iardinages  
 Du Roy Alcinous au monde tant vantez,  
 Et pour leur rareté d'un chacun exaltez,  
 De la ville autant loing que se peut faire entendre  
 La voix parmy les champs quand on la veut estendre.  
 Tu demeureras là iusqu'à tant que soyons  
 A la ville, & plus loing au palais arrivons  
 Et quand tu penseras qu'y seront parvenues,  
 Entre lors, & demande à quelqu'un par les rues  
 Où demeure le Roy. Chascun te le dira  
 Mesme le moindre enfant monstrier te le pourra,  
 Sur toute sa maison est facile à cognoistre.  
 Celles des citoyens ne se font pas paroistre  
 Telles que celle là. Quand entré tu seras  
 Passe diligemment plus oultre, & tu viendras  
 En la chambre à ma mere: elle sera seante  
 Au foyer pres du feu, à la lueur filante,  
 Sa quenouille au costé, en la main le fuseau,  
 Tournoyant un filet emerueillable & beau.  
 Oeuvre si delicat que chascun s'en estonne,  
 Son dos est appuyé contre vne grand colomne  
 Ses filles sont aupres, renees sagement,  
 Et qui à leur besogne entendent proprement.



LE VI. LIVRE

Deuers elle est tourné le siege venerable  
Du Roy, il s'assied là quand il se met à table,  
Comme feroit vn Dieu. Là à son aise il boit,  
Et le vin espargné nullement ne sy voit.  
Il te fault passer outre, embrasser de ma mere  
Vistement les genoux. Si en ta maison chere  
Tu t'en veux retourner, & si tu as le soin  
De reuoir ton pays, encor que soit bien loin,  
Si elle te reçoit d'un gracieux visage,  
Et te vient consoler : alors pren bon courage,  
Espere de reuoir ton retour desireux,  
Et de t'en retourner en ton pays heureux.

Ce disant elle donne à ses mules les rennes,  
Et faict flisquer le fouet : Elles partent soudaines,  
Laissent le fleuve arriere, & de leurs pieds ferrez  
Battent les fleurs croissans dans les prez azurez.  
L'Infante les retient, pour faire qu'apres elle  
Viennent plus aisement sa troupe leste & belle,  
Et Ulysses aussi. Le fouet rejoynt en l'air,  
Et son viste carrosse aux yeux semble voler.

Ia le Soleil lauoit l'or de sa tresse blonde  
Se penchant dans le bleu de l'Iberienne onde,  
Et les Nymphes tandis approchoient de leur pié  
Le bois delicieux à Pallas dedié:  
Mais Ulysses lasse demoura là derriere,  
Et luy faisoit ainsi sa deuote priere.

Fille de Iupiter, indomptable Pallas  
En fin escoute moi, car tu ne soulois pas  
M'escouter cy deuant, quand Neptune en son ire  
Colere submergeoit mon chancelant nauire:  
M'agitoit sur les eaux lançoit sur moy le vent,  
Et sans mercy m'alloit à la mort poursuivant.



*Donne moy d'arriuer, combien que miserable,  
Chez les Phaaciens, & d'y estre agreable.*

*Il dit, & la Deesse en vain il ne pria,  
Qui l'ouyt, mais encor sur luy ne déplia  
Son œil resplendissant, elle craint & reuere  
Le courage offencé du frere de son pere,  
Car Neptunus estoit grandement irrité  
Au diuin Ulysses, insigne en pieté:  
Et contre luy dura cruellement son ire  
Deuant que d'estre en terre, & quitter le nauire.*

*Fin du sixiesme Liure.*





## LE SEPTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGUMENT.

**N**ausicaa retourne en la ville, & apres elle Ulysses, qui supplie Arete femme d'Alcinous. Apres le soupper elle l'interrogant d'où il auoit recouuré l'accoustrement qu'il portoit (car elle l'auoit recogneu:) il luy raconte toute la fortune de sa nauigation depuis son departement d'Ogygie iusques à son arriuee en Phæacie.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Receu dans le palais Arete l'importune  
De luy conter au vray le cours de sa fortune.*

**U**lysses sa priere à Pallas estoit,  
Et l'Infate au chasteau de Scherie arriuoit,  
Deuant la porte estoient ses freres venerables  
Ayas façon de Dieux, aux celestes sēblables:  
Se leuent l'ayans veuë, au deuant d'elle vont  
Pour luy faire seruice, & les harnois deffont  
Qui les mules tenoient au carosse liees,  
Et font porter dedans les robes delices  
Qu'on venoit de lauer. Elle se retira  
En sa chambre, où alors la vieille d'Epera



Eurymoduse, ayant de sa chambre la charge,  
Luy allumoit du feu. Par la campagne large  
Sur les vaisseaux flottans, qui par pays diuers  
Leurs voiles faisoient voir aux plus lointaines mers:  
Elle auoit autresfois esté ieune amenee,  
Et pour present au Roy Alcinoüs donnee:  
Pource qu'en Phæacie alors il commandoit,  
Et comme vn Dieu sur eux son sceptre il estendoit.  
Sa fille elle nourrit dessus le royal siege  
Nausicaa la belle, aux bras blancs comme neige.  
Elle vint sur le feu le bois sec arranger,  
Et propre & diligente apprestoit à manger.

Cependant Ulysses se releuant habille  
Achemina ses pas à la royalle ville,  
Et Pallas le couurit d'un voile nuageux  
De peur qu'on ne le vist, & que quelque outrageux  
Ne le vint enquerir, l'arrester & le prendre,  
Ne voulust le sujet de sa venue entendre:  
Que quelque curieux ne luy vint au deuant,  
Et n'allast contre luy de propos estruiant  
Luy demandant son nom, & de quelle contree,  
Et depuis quand dans l'isle il auoit faict entree.

Quand il fut bien auant entré dans la cité  
Il rencontra Pallas, qui auoit emprunté  
La forme & le semblant d'une vierge gentille  
Qui portoit vne cruche. A donc la ieune fille  
S'arresta deuant luy. Si luy dit Ulysses:  
Fille, pourriez-vous point me donner quelque acces,  
Me monstrez le palais grand en maçonnerie  
Du Roy Alcinoüs qui commande en Scharie?  
Je suis vn estrangeur venu nouuellement  
D'un pays esloigné, qui ay estrangeement



LE VII. LIVRE

Souffert dessus la mer, & paty sur Neptune:  
 Je n'ay adresse icy ny cognoissance aucune  
 Des habitans du lieu. A qui alors Pallas  
 La Deesse aux yeux vers. Pere tu ne peux pas  
 Avoir mieux rencontré, de volonté tresbonne  
 Je te l'enseigneray, ie le puis, car personne  
 Ne demeure plus pres que mon pere, du Roy.  
 Tai-toy donc seulement, & t'en vien apres moy  
 Si tu le veux sçavoir. Au reste ne t'arreste  
 Pour parler à personne, en allant, ne conteste,  
 Ne débats, ne t'enquiers: car les gens incogneus  
 Estrangers comme toy, ne sont trop bien venus  
 En ce pays icy, & est fort difficile  
 Qu'ils tirent propos doux des manans de ceste isle,  
 Se confians sans plus en leurs legers vaisseaux,  
 Sur lesquels ils s'en vont traffiquer sur les eaux:  
 Car aussi tost que vont la pensee & les aïles,  
 Neptune leur a donné leurs nauires isnelles.  
 Elle se mit deuant ce disant, & apres  
 Ulysses cheminoit & la suynoit de pres.  
 Mais les Phæaciens iamaïs ne l'apperceurent,  
 Et tous, à son regard, sans yeux auégles furent.  
 Couuert de la nuee, émerueillable cas,  
 Au trauers de la ville il auançoit ses pas:  
 Se mesle par la rue & n'est ven de personne.  
 La fille à Iupiter qui point ne l'abandonne,  
 Ne l'eust pas endure, car trop bien il estoit  
 De la nuee enceint, son regard il iettoit  
 Par tout. Or les vaisseaux grands & forts il admire,  
 Il admire le port & ses yeux n'en retire.  
 Il voit d'autre costé la place où tous les iours  
 Les gros se promenoient, les coins, les carrefours,



Les rues, oit le bruit, voit les murs, & s'estonne  
Des grands rempars munis & ne parle à personne,  
Comme ils furent venus à la maison du Roy,  
Estranger mon amy, luy dit Minerve, voy  
Le palais que tu veux. Estant dedans la salle  
Tu verras les seigneurs, race grande & Royale  
Venus de Iupiter, à table banquetans,  
Entresans t'estonner: l'homme fort, en tout temps  
Passe par dessus tout & Dieu le favorise,  
Bien qu'il vienne de loing. Tu trouueras assise  
La Reine dans sa chambre: elle a nom Areté,  
Femme du Roy, pourtant de mesme parenté,  
Car de Nausithous Neptune fut le pere  
Neptune esbranle mer, Peribæe la mere  
Derniere des enfans d'Eurymédon le fort  
Sur les Geans son pere eut combat plein d'effort,  
Mais en les debellant, sous la deconfiture  
Que cruelle il en fit, il souffrit la mort dure.  
Après sa mort, Neptun Roy des flots dangereux,  
Deuint de Peribæe ardamment amoureux  
Le fort Nausithous sortit d'une amour telle:  
Qui commandant depuis en Phæace la belle  
D'Alcinoïus fut pere, & du beau Rhexenor  
Qui fut tué chez luy par Phœbus aux traits d'or,  
N'ayant point d'enfant masle, ains une fille unique,  
La diuine Areté. Qu'estant Roy pacifique  
Espouse Alcinoïus, en elle eut son desir  
Et fut sur toute femme à son gré, & plaisir.  
Par tout le monde entier en tout temps, en tout aage  
On n'a point veu parler d'un pareil mariage,  
Tant la femme ayt esté suiectée à son époux  
Tant elle l'ayt aymé de cœur fidelle & doux.



LE VII. LIVRE

*Ainsi Alcinous, ainsi ses enfans mesme  
Sont de tous leurs subiets aymez d'amour extreme  
Et si grand est l'honneur, le los, la Majesté  
De la Reyne, qu'elle est comme vne deité  
Reuerée de tous s'elle va par la rue  
Vn chascun la bienueigne, un chascun la salue  
Frappant des mains de ioye, elle est d'esprit heureux,  
D'entendement prudent. Au pauvre, au malheureux,  
Elle ayde volontiers, les proces elle appaise,  
Et quand elle bien faict, son cœur en tressaut d'ayse.*

*Quand d'un visage doux elle te receura,  
Tien pour pour tout assuré qu'elle te donnera  
Moyen de retourner metre ordre à tes affaires,  
Voir ta douce maison & tes Dieux tutelaires.*

*Ce disant, dedans l'air viste elle se poussa  
Delaissa Phaacie, & les champs repassa,  
Champs d'escume couuerts, playnes Neptuniennes,  
S'en vint à Marathon, arriva dans Athenes  
Aux rues spatieuse, & dedans la Cité  
Alla prendre logis au palais d'Erechthé.*

*Cependant Vlysses vers la ville s'aduançe  
Du Roy Alcinous: diuerses choses pense  
En son entendement, auant qu'estre arriué  
Sur le cuiure poly du reluisant pané  
Car de ceriche Roy la maison haute & belle  
De toutes parts luisoit, d'esclat & splendeur telle  
Que celle de la Lune, ou celle du Soleil  
De cuiure estoit le tour de son mur nom pareil  
D'un & d'autre costé des le seuil de la porte  
Jusqu'au plus reculé de l'enceinte tresforte.  
Le feste estoit d'azur, les portes estoient d'or  
Qui fermoient la maison, d'argent estoient encor*



Les pilastres fondez sur des bases de cuiure,  
D'argent estoit le haut pour tout bien faire suiure  
Et les corniches d'or : Aux costez paroissoient  
Chiens d'or & chiens d'argent, & semble menaceoient,  
Vulcan les auoit faits d'admirable industrie  
Pour garder la maison du Prince de Sherie  
Ils ne pouuoient vieillir, & l'ouurage estoit tel  
Que sans corruption il duroit immortel  
De tous costez, le long de la muraille forte  
Sieges estoient rangez des le seuil de la porte  
Jusqu'au fonds du palais, & maint accoustrement  
Finement ouuragé filé subtilement  
Là dedans se serroit œures emerueillables  
Des femmes du chasteau. Là les plus honorables  
De l'Isle & de la cour d'ordinaire arriuoient,  
Et tant qu'il leur plaisoit y mangeoient & beuuoient,  
Y auoient bouche à court. Enfans d'or magnifiques  
Estoient posez autour des autels pacifiques  
Grands flambeaux en la main, qui la nuit surmontoient  
Et sans cesse eclairoient à ceux qui banquettoient.  
Là dedans y auoit cinquante chambrières  
Ayants la charge & soin, parfaites mesnageres,  
De moudre le froment, de pestir, de bluter,  
Et de sauoir le lin dignement aprestier :  
Manier le fuseau, & employer les laines.  
Comme du haut peuplier sont les feuilles soudaines.  
Et des habits on void l'huile frais distiller.

Comme ce peuple scait tous autres exceller  
En l'art de nauigage, & pour courir sur l'onde  
Ceux de ceste Isle là sont les primes du monde,  
Leurs femmes tout ainsi en la toile, au mestier,  
Pour filer, pour ourdir ont l'esprit singulier.



LE VII. LIVRE

*Car Pallas leur auoit en tres-grāde abondance  
 Donné le naturel, l'art & l'intelligence,  
 De manier le lin, & dessus le fuseau  
 Acheuer un ouurage & magnifique & beau.  
 Or dehors, le iardin pres de la grande porte  
 Estoit enuironn   de grand muraille forte,  
 Contenant quatre arpens d'espace grand & beau  
 Plant   d'arbres espais tous tirez au cordeau.  
 Qui partout le verger & croissent & florissent.  
 Les fruits delicieux sous les feuilles meurissent,  
 La poire, l'abricot iaunement rougissant,  
 Le sucré courpandu, le raisin noircissant,  
 L'oline au fruit amer &    la liqueur douce,  
 Et le large figuier sa douce figue y pousse,  
 Et dix mille bons fruits sans cesse y pendilloient.  
 Iamais tant en hyuer qu'en esté ny failloient,  
 Les feuilles y gardoient leur honneur perdurable,  
 Et le suc doucereux n'y estoit perissable.  
 Tonsiours le doux Zepbir y soufflant gracieux  
 Y faict croistre & meurir le fruit delicieux:  
 La poire suit la poire, & la fleurante pomme  
 Qui n'y manque iamais sort soudainement, comme  
 Sa compagne a meury, qui s'y tost ne meurit  
 Comme tout aussi tost vne autre apres fleurit:  
 Ainsi ces fruitz sans fin l'un en l'autre vieillissent.  
 Les poires tout ainsi sur les poires fleurissent,  
    la figue se tient la figue & le raisin  
 Se vieillit, renaissant le raisin son voisin,  
 Et ceux cyles derniers fleurissoient    grand peyne  
 Qu'   ceux lala vieillesse estoit toute certaine.  
 La vigne verdoyante, abondante y croissoit  
 Ses racines sous terre estendoit & poussoit,*



Leraisin plaisamment sous la verge se range  
Et sans cesse y promet eternelle vendange:  
On voit l'une à l'abry se meurir viftement,  
Quand son fruit est cueilly l'autre soudainement  
Se laisse vendanger: fruitz en grande abondance  
Croissent en ces iardins & bons par excellence,  
Et tout le long de l'an on les voit à plaisir  
Porter aultant de fruits comme en veut le desir.

Vne double fontaine au gratieux murmure  
Part de ce lieu plaisant, y gazouille & susurre,  
L'une par le iardin ses eaux va trauersant,  
L'autre sous le pané de la salle passant  
Au trauers des rochers va promenant iazarde  
La glace de son eau froidement babillarde.  
Les tuyaux au palais plus haut se conduisoient  
Et dessus le grand mur les bourgeois en puisoient.

C'est le palais Royal, c'est la magnificence  
Que les Dieux tresbenins donnoient en abondance  
Au fort Alcinous. A ce plaisant obiet  
Vlysses tout rauifut un long temps muet,  
Puis il passa la porte, & vit dans la grand sale  
Les Princes & les Roix en Majeste Royale  
Qui versoient le doux vin au vigilant Mercur.  
Car tousiours ils l'offroient plus excellent, plus pur  
Alors qu'ils se vouloient retirer en leurs chambres  
Et donner au sommeil & leurs corps & leurs membres.

Le diuin Vlysses incontinent entra  
Et couuert de lanue au dedans penetra  
Tout au plus pres du Roy. La Deesse guerriere  
L'auoit tout couuert d'air par deuant & derriere  
Afin qu'il aprochast la Reyne à seureté  
Et le Roy son mary. N'eut si tost d'Arcté



LE VII. LIVRE

*Humble pris le genoux, que la nuee espesse  
Se fend soudainement & visible le laisse.  
Les Princes estonnez grand silence gardoient;  
A l'improuiste entré cest homme regardoient,  
Lors il dit en priant. Areté digne race  
Du diuin Rhexenor, me voicy que terrasse  
La fortune ennemye, embrassant tes genoux;  
Ayant recours a toy & au Roy ton espoux  
Et à tous ces seigneurs: ayant de la fortune  
Enduré longuement & l'ire & la rancune.*

*Les Dieux, ô Phœaquois, grands en eternité  
Vous donnent longuement richesses & santé  
Et longs jours & heureux, puis après ceste vie  
Puisse heriter de vous vostre race ensuiuite  
Vos tresors & vos champs, en iouir longuement  
Et vos Sceptres Royaux regir heureusement.  
En fin tout ce qu'on peut desirer de cheuance  
Et d'honneur sur vn peuple, ayez le en abondance,  
Oktroyez moy pour Dieu des gens & des vaisseaux  
Qui me puissent chez moy remener sur les eaux,  
Car i'en suis esloigné fort longue distance:  
Ayant souffert long temps des maux en abondance,  
Bien loin de mon pais. Il n'eüst pas si tost dit  
Qu'il s'assit sur la cendre & près du feu se mit  
Vn chacun se taisoit. A la fin Echeüee  
Le plus aagé de tous, dont l'ame estoit ornée  
De prudence & vertu, docte en l'antiquité  
Le mieux parlant de tous fort experimenté  
Se leue, vient au Roy, & de parolle douce  
A secourir Vlysse en ces termes le pousse.*

*O Roy Alcinous, cest estranger icy  
S'est fort humilié, qu'il soit tousiours ainsi*



Contre terre abaissée, n'est chose raisonnable:  
Ces Princesses sont tuz, t'attendants exorable.  
Fay le donque leuer & metre à ton costé,  
Fay le soir sur un siege à maint clou argenté,  
Commande d'apporter le vin, & qu'on espande  
Souefue oblation à celui qui commande  
Aux tonnerres du Ciel, Dieu d'hospitalité  
Favorable à tous ceux que le sort despité  
Trouble malignement souvent les accompagne,  
Et ne veut pas qu'ainsi les pauvres on dedaigne.  
Cela faict, qu'on le traicte & qu'il soit restauré  
Des viures de ceans: Le courage assuré  
Du Roy Alcinois accordant la demande  
Touché de courtoisie & d'humanité grande  
Fit leuer Vlysses le prudent, l'aduisé,  
Le prenant par la main. Et d'un lieu mesprisé  
Le fit soir sur un siege & riche & honorable,  
Duquel il auoit faict leuer au prealable  
Son filz Laodamas, grand d'esprit & de corps  
Qui le plus pres de luy estoit assiz pour lors.  
C'estoit aussi celui auquel le Roy son pere  
Portoit sur tous ses filz amitié singuliere.  
Vne fille aporta dessus leurs mains de l'eau  
Dans vne aiguiere d'or, qui couloit du tuyau  
Dans un bassin d'argent. Apres dressa la table,  
Et rapporta dessus le bon pain delectable,  
Et ce qui se trouua de prest, gratiffiant  
L'hostel, du meilleur viure & du mets plus friant.  
Il mangeoit il beuvoit à pleine suffisance  
Et lors Alcinois à dire ainsi commence.  
Sommelier agreable & plus fidelle encor,  
Gentil Pontonous, ten moy ma coupe d'or



LE VII. LIVRE.

Et verse à tous ceux cy la liqueur excellente:  
Puis nous espancherons effusion plaisante  
Autres-hault Iupiter, le grand fulminateur  
Des pauvres estrangers favorable tuteur  
Qui souvent s'adjoit d'eux, les ayme & accompagne,  
Et de son bon secours iamaïs ne les dedaigne.

Le doux vin sur l'autel porte Pontonous,  
Le verse & le presente au Roy Alcinous  
Et puis aux assistans. L'effusion parfaite  
Et chascun ayant beu tant que chascun souhaite,  
Le Roy s'adresse à eux. Princes & ducs aussi  
Escoutez mes propos quand vous aurez icy  
Banqueté à plaisir, qu'un chascun se retire,  
Et puis, quand le matin l'aube nous viendra luire,  
Tous les sages vieillars venir on me fera,  
Et nostre hoste avec eux aussi s'y trouuera:  
Nous ferons aux grandz Dieux en toute reuerance  
Saintes effusions: puis aurons souuenance  
De son retour requis, affin que vistement  
Il puisse en son pais retourner seurement,  
Que tout fascheux hazard sur la mer il euite,  
Qu'inconuenient nul n'arriue en sa conduite,  
A nos vaisseaux non plus, encor' que son pais  
Fust pardela la mer espaces infinis,  
Ny que par tant de fois il retombe en naufrage,  
Ny, plustost qu'arriuer il souffre aucun dommage,  
Et metre pié à terre au riuage connu:  
Où estant à seurté à la fin paruenu  
Il prendra gaiement ce que la Parque noire  
Luy fila, quand au monde il fut de luy memoire.

Mais si c'est quelque Dieu qui nous soit descendu  
Du Ciel, & parmynous se soit icy rendu,

C'est



C'est bien un autre cas que la troupe celeste  
Veut faire. De long temps il nous est manifeste  
De voir icy des Dieux les corps visiblement  
Pour le moins leur image: alors que saintement  
Nous faisons au grand Dieu sous qui le foudre tombe  
Le celebre banquet d'une sainte hecatombe:  
Les Dieux nous font l'honneur d'y venir avec nous,  
Banqueter, s'asseans favorables & doux.

Si quelcun seul aussi marchant par la campagne  
Le trouue, s'il est Dieu iamaïs il ne dedaigne  
De se manifester. Car nous leur attonchons  
De sang, de parantage, & pres d'eux aprochons,  
Comme faiët des Cyclops la Gigantinerace.

Vlysses regardant Alcinous en face.  
O Roy Alcinous, pense tout autrement,  
Je suis mortel, dit il, & difficilement  
Me pourrois ie esgaller à la troupe immortelle  
Des Dieux, qui sont viuans sur la voute eternelle:  
Mon naturel mortel, & mon corps vicieux  
Ne tiennent nullement de qualité des Dieux,  
Homme ie vins au monde. Or entre tous les hommes  
Qui ont porté de maux innombrables sommes,  
Que le cruel malheur à tousiours exercez,  
Qui presque de douleurs ont esté terrassez,  
Mettez y hardiment ce pauvre miserable  
Dont l'ennuyeux travail est certes innombrable  
Car seul i'ay soustenu quantité de malheurs,  
Passant par mille maux & par mille douleurs  
Et plus que ie ne d'y, dont ie rendrois bon compte.

C'est des Dieux tout-puissans le vouloir qui tout dote  
Qui l'auoit ordonné, mais donnez moy respit  
O Princes genereux, car i'ay grand appetit

N



## L E VII. L I V R E

*L'heure viendra commode. Asteure la tristesse  
 Me nuit, d'autre costé la famine me presse.  
 Mais laissez moy manger & prendre mon repas  
 Bien que fort desolé. Mal au monde n'est pas  
 Tel que celui du ventre, & l'odieuse panse  
 Nous commande & contraint de prendre souvenance  
 De ses necessitez, quelque grande douleur,  
 Et quelque affliction qui soit en nostre cœur.*

*Or il estend sur moy son empire & sa force  
 Car, bien que plein de pleurs & d'ennuis, il me force  
 De demander ainsi à boire & à manger:  
 Il fait tout oublier, il faiët tout deloger,  
 Tout ce que j'ay passé de mal & de tristesse,  
 Et, maistre, me commande & veut que ie repaisse.*

*Mais ie vous pry, messieurs, renuoyez moy de main  
 Des que la belle Aurore aura monstre sa main,  
 Bien que comblé d'ennuis: donnez moy ie vous prie  
 De remonter en mer pour chercher ma patrie,  
 Et mes Dieux familiers: puis, que ce souffle icy  
 Laisse quand il voudra ce corps mort & transi.  
 Pourueu qu'auparavant apres mainte misere  
 Je voie mon pais, mes gens, ma maison chere.*

*A ces mots vn chacun des Princes aplaudit,  
 Veulent qu'on le conduise ainsi qu'il auoit dit,  
 Par mer en son pays. L'effusion parfaicte  
 Et ayans pris du vin chacun faiët retraite  
 Au palais Ulysses pour hoste est arresté,  
 Au pres de luy se sied la Princesse Areté  
 Et son Alcinous, qui de Majesté belle  
 Paroissoit comme l'un de la bande immortelle,*

*Les filles emportoient tous les dorez vaisseaux,  
 Et alors Areté aux bras & blancs & beaux*



Commence à luy parler d'affection extreme  
Car elle auoit cognu les robes, qu'elle mesme  
Filees pour sa fille auoit au parauant.

Je metray ce propos le premier en auant,  
Dit elle, & t'enquerray, qui es tu, ie te prie,  
D'où es tu, d'où viens tu, & quelle est ta patrie,  
D'où as tu recouru ces robes que voicy,  
N'es tu venu errant en ce pays icy?

A laquelle Vlysses. Reyne, tu me commandes  
De te renouveler des tristesses si grandes  
Que ce seroit bien faict ne les rememorer.  
Grandement difficile est helas de narrer  
Tel nombre de malheurs. Les puissans Dieux celestes  
Ont faict tumber sur moy mille dangers modestes  
Ils m'ont depuis long temps batu cruellement,  
Et beaucoup faict de mal sur le moite element.  
Mais si tant de desir te possede, d'entendre  
Ma fortune & mes maux, ie te les veux apprendre,  
Bien que i'en aye horreur mesme au seul souuenir.  
Et d'en pleurer souuent ne me pais contenir,

Vne Isle est loin d'icy Ogygie nommee  
Toute enceinte de mers, Isle assez renommee,  
La blonde Calypso fille du grand Atlas  
Demeure la dedans: Nymphes cruelles, helas  
Si Deesse, onc le fut, en astuce diuerse,  
Ayant insigne bruit. Nul des Dieux ne converse  
Auec elle au fascheux de ce triste seiour  
Ny nul homme mortel qui voye le beau iour

Mais la fortune un iour me poussa dans son Isle,  
M'esfit son domestique, & la rendit facile,  
Bien que ie fusse seul, à mon cruel malheur.  
Pour ce que Iupiter de son foudre, ô douleur,



LE VII. LIVRE

Mit en pieces ma barque au beau milieu de l'onde,  
 Apres qu'elle eut couru longuement vagabonde,  
 Et noya tous mes gens. Or estant cheu dans l'eau  
 Et ayant empogné quelque bois du bateau,  
 En estendant les bras les vagues me porterent,  
 Et par neuf iours entiers les ondes m'agiterent.  
 Sur la dixiesme nuit pleine d'obscurité,  
 Par le vouloir benin des Dieux, ie fus porté  
 En l'Isle d'Ogygie, Isle au milieu de l'onde:  
 Ou Calypso, Deesse à la perruque blonde,  
 Trompeuse toutesfois, me receut cherement,  
 Chez elle me logea, me nourrit longuement.

Elle me promettoit un aage sans vieillesse,  
 Vne immortalité. Mais iamais la Deesse  
 Ne me persuada. Car i'auois grand desir  
 De reuoir mon pais, preferant le plaisir  
 De Calypson, à luy. Sept anneés entières  
 Force me fut d'y estre, & de pleurs les riuieres  
 Mouilloient mes vestemens, que mesmes en pur don  
 M'auoit daigné donner la belle Calypson  
 Nereïde immortelle. Or la voute tournée  
 Commanceoit à tumber sur la huitiesme année  
 Quant la Nymphe des eaux me fit commandement  
 De me metre sur mer: soit de son mouuement,  
 Soit de par Jupiter. A donques ie m'embarque  
 Tout seul, comme il luy pleut. Elle mit en ma barque  
 Viures, vins, & habits, tout selon mon desir.

Les fauorables vents me pouissoient à plaisir  
 Qu'elle m'enuoya lors, & mes voiles enflees  
 Voloient dessus les eaux prosperement soufrees.  
 J'auois ià nauigé dix & sept iours entiers,  
 Puis il me sembla voir des monts grands & altiers,



Qui montoient hors des flots. Mais l'aube ensafrancee  
Ayant de deux fois neuf ramené la iournee,  
Et que vostre riuage à croistre commancea,  
Et sa terre monstrant hors des eaux se poussa,  
O combien ce iour là me parut agreable,  
Et logea de plaisir en mon cœur miserable!

Certe il falloit encor que dix mille trauaux  
Et autant de dangers me tinsent sur les eaux,  
Et dont, Neptun qui ment de son trident la terre  
Bientost me deuoit faire estrangement la guerre  
Les cruels grins des vents en mer il eslanca,  
La fit innauigable, & tous les flots poussa.  
L'eau ne me permettoit de regir mon nauire,  
Du profond de mon cœur mille sanglots ie tire,  
Et voicy le cruel d'un orage hideux  
Qui renuerse ma barque au fond des flots ondeux.  
Alors force me fut de me metre à la nage,  
Coupant les eaux des bras: tant qu'à vostre riuage  
Et la vague & le vent me ietterent poussé:  
Où voulant prendre pié, ie refus renuersé  
D'un flot plus dangereux & des pointes mortelles  
D'un perilleux rocher dans les vagues cruelles.  
D'où m'estant recullé ie renage tousiours  
Tant qu'en fin i'aborday le favorable cours  
Du fleuve de ceste Isle: où pour lors les aproches  
Faciles me sembloient, libre des dures roches,  
Et non sujet aux vents. Le fleuve ie quitay  
Qui vient de Iupiter & contre ment montay,  
Voyant venir la nuit tenebreuse & espesse.  
Adonc vers la forest mes pas doubteux i'adresse,  
Soubs les rameaux feuillus des arbres me couchay,  
Des feuilles qui tumboient me couury, me cachay.



# LE VIL LIVRE

Je m'estendy dessous : & les Dieux m'enuoyerent  
 Le gratiex sommeil & les yeux me fermerent.  
 Je restay là couché iusques au point du iour  
 Que l'aube ramena son iauissant retour,  
 Sur les feuilles, la veue aux vers rameaux dresse  
 Tourne dessus le dos plein de triste pensee  
 Dormant iusqu'au matin & iusque au midy haut  
 Que Titan sur les champs darde le plus grand chant.  
 Mais comme le Soleil passant le haut du monde  
 Venoit à s'encliner dans les gouffres de l'onde  
 Je vins à m'esueiller. Je vy heureusement  
 Tes Nymphes qui passoient le temps ioyusement,  
 Et la fille, en beauté aux Dieux comparable  
 Et de face & de corps aux Deesses semblable.  
 Lors ie vins à ses pieds humblement me ietter  
 La belle ne voulut rude me reietter,  
 Et ne dementit point sa bonne nourriture.  
 Car ie n'eusse pas cren que par grande auanture  
 Vne fille voulust me venir au deuant  
 Et me gratiffier. Pource que bien souuent  
 La jeunesse d'asteure est pleine de sottise.  
 Mais elle me receut courtoise & bien aprise,  
 Elle m'accommoda de ces accoustremens,  
 Me fit boire & manger à mon contentement.  
 Elle me fit lauer, moy pauvre miserable  
 Qui combien qu'affligé, te parle veritable.  
 Auquel Alcinois se tournant dit tout haut.  
 Ma fille, ô estranger, n'a pas fait comme il faut,  
 Ny bien ny à propos, t'ayant laissé derriere  
 Sans l'amener ceans, veu que d'humble priere  
 Tu l'auois suppliee. Et le sage Ithaquois,  
 Le te pry grand Heros, ne blasme à ceste fois,



Et ne taxe non plus fille tant excellente.  
Car elle m'enioignit, aduisee & prudente  
De faire compagnie à ses filles, venir  
Avec elles ceans & les entretenir,  
Ce que ie reffusay, & de honte, & de crainte  
Que ton ame n'en fust de grand colere atteinte.  
Car ordinairement à l'homme est la façon,  
Deprendre quelque doubte & d'entrer en soupçon  
Et principalement quand il y va des filles  
Qui, comme celle cy, sont belles & gentilles.

Ce n'est pas mon humeur d'entrer si vistemment,  
Dit lors Alcinous, ne si legerement  
En colere, ô mon hoste, & tousiours ma pensee  
A ce qui est seant s'est librement dressee.  
Estimant le meilleur tout ce qui bien conuient  
Et qui de la vertu coule, procede, & vient.

Ainsi face Pallas, Phæbus & le haut pere  
Iupiter, que pareil que l'on te considere  
Tel tu sois à tousiours, & l'accord mutuel  
De toy avecque moy restast perpetuel.  
O que si tu prenois ma fille bien aymee  
A femme, & d'elle encor eusses belle lignee,  
Feusses gendre du Roy, que ie te pusse voir  
Propre à me succeder, inestimable espoir  
De fils d'arriere fils, possessions, richesse,  
Tout te seroit donné, & chasteaux à largesse,  
Si dauanture au moins à mespris tu n'auois  
Le pays, la maison, & tout ce que tu vois,  
Et n'eusses à plaisir d'arrester dauantage.

Nul ne te retiendra trop contre ton courage,  
„ Et mesme Iupiter ne prend point de plaisir  
„ Qu'on retienne son hoste encontre son desir.



LE VII. LIVRE

Or des le grand matin i'iray sur le riuage,  
Te donneray moyen de faire ton voyage,  
Et tandis que lassez tes membres dormiront  
Les Phæaquois pour toy sur mer trauailleront,  
Te garderont sogneux, afin qu'en assurance  
Tu gaigneston pais, ta douce souuenance:  
Et si mesme plus loing sont les bords Eubaans  
Car ainsi nous fut dit par nos Phæaceens  
Qui furent en Eubæe, alors qu'ils y menerent  
Rhadamante le roux, & là le promenerent  
Pour voir le terrené Titye. En mesme iour  
Ils le passerent là & furent de retour:  
Non, tu t'estonneras de mes naus si agiles,  
Et de mes mariniers si prompts & si habiles.

Vlysses à ces mots s'esjouit grandement,  
Et puis à Iupiter requit bien humblement:  
Ie te pry Iupiter fais que ceste promesse  
Du Roy Alcinous, heros plein de prouesse,  
Succede heureusement, qu'il aquire renom  
Par la terre habitable, & son illustre nom  
Sa gloire, son honneur, son pouuoir, ses louanges.  
Volent de son pais aux nations estranges  
Et que ie puisse tost me voir en ma maison  
Seurement arriuer en prospere saison.

Ils deuisoient ainsi quand la Reyne benigne  
D'aller dresser la chambre à ses filles fait signe,  
Faire le riche lit, metre à bas lestapis,  
Et courrir de linceus les mattelas polis.

Les filles l'ayants veue, accourent diligentes,  
Portent dedans leurs mains les chandelles flambantes  
Dressent le riche lit, appellent sans arrest  
L'hoste, & luy vont disant. Leuez vous s'il vous plaist



*Pour vous venir coucher, ô hôte venerable.*

*Et l'Ithaquois rempli de ioye inestimable  
S'en va trouver le liét, & ses sens de ses yeux  
Paisiblement donner au sommeil gracieux.*

*Ce fut souz le portal qu'ils menerent Ulysse,  
Où le vent gracieux fraichement bat & glisse.*

*Mais pour Alcinous, se tirant à l'escart  
Il s'en alla coucher en vn logis à part,  
Et pres de lui la Reyne espouse chaste & rare,  
Le lit pour son mary & pour elle prepare.*

Fin du septiesme Liure.





## LE HVICTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGVMENT.

**E**s phæaciens s'assemblent au conseil, deliberent sur leur hôte: on luy accorde vn vaisseau pour le conduire. Alcinoüs fait festin aux principaux de l'Isle. Apres les Phæaciens & Vlysses s'exercent à ietter la pierre. Demodochus chante & recite: premierement les amours de Mars & de Venus, & ce qui s'en ensuyuit, puis ce qui aduint lors du cheual de bois deuant Troye. Ce quoyant Vlysses, & ne se pouuant tenir de ietter des pleurs, il est enquis, qui, & d'où il estoit.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Exercices & jeux se mettent en auant,  
Vlysse en a le prix, va les plus forts brauant.*

**B**elle Aube sortit en son habit vermeil,  
Et ses doigts de saffran chasserent le sōmeil:  
Lors se leua le Roy des campagnes fertiles  
De Scherie, aussi fit le destructeur de villes  
Le prudent Vlysses. Chacun s'acheminait  
Au conseil, qui pour lors sur les naufs se tenoit,  
Sur les pierres s'assit. Alors la portelance  
Prit du Herault du Roy la face & la semblance,



S'en alla dans la ville, & en favorisant  
Le retour d'Ulysses alloit ainsi disant.

Correz Phœaciens en toute diligence,  
Au conseil, vous verrez l'admirable presence  
D'un Heros, chez le Roy venu nouvellement,  
Après avoir sur mer erré fort longuement.  
Sa grace, sa façon, sa majesté Royale,  
Et son maintien auguste aux puissans Dieux s'égale.

En prononçant ces mots elle les exhortoit,  
Les pressoit de partir, & chacun se hastoit  
Pour s'y trouver plustost. Tous les chemins rompirent  
De gens qui s'assembloient, & les sieges s'emplirent:  
Tous regardoient Ulysses, admiroient transportez,  
La royale façon du fils de Laërtes.

Pallas lui donna grace & diuine apparence,  
Et plus grande rendit sa taille & corporence:  
Tellement qu'en maintien prudent il surpassoit  
Tous les Phœaciens, en armes les laissoit  
Bien loing derriere lui. La guerriere Deesse  
Le fit expres, afin qu'il monstrast sa prouesse  
Aux combats, où bien tost il se deuoit trouver,  
Et où les Scherians le vouloient esprouuer.  
Comme donc le conseil fut assis, le Roy sage  
Se prit à dire ainsi d'un alligre visage.

Oyez ce qu'alleguer ici ie vous pretens  
Seigneurs Phœaciens: Depuis fort peu de temps  
La mer nous a ietté vn certain en ceste Isle,  
Qui est logé chez moi, & si m'est difficile  
De vous dire qu'il est, ne s'il vient du Leuant,  
Ou des lieux où le soir Titan va se lauuant,  
Ny mesme son pays. Il faict humble requeste  
Qu'on lui dōne secours, qu'on l'aide, & qu'on lui preste



## LE VIII. LIVRE

*Vaisseaux, gens, & moyen de s'en aller chez lui.  
 Tirons-le ie vous pri' de ce pressant ennuy,  
 Comme nostre coustume est tousiours de bien faire,  
 Donnons luy tout cela qui luy est necessaire.  
 Personne insquicy n'a languy longuement  
 Entre nous, qu'il n'ayt eu fort liberalement  
 Tout ce qu'il demandoit, soit vaisseaux, soit escorte.  
 Partant, fournissons luy d'une barque bien forte,  
 Et neufue, & qui ne fut iamais dessus la mer.  
 Puis de tous les meilleurs qui scauent mieux ramer  
 Il nous faudra choisir cinquante & deux personnes,  
 De bras roides & fortz & de volonteZ bonnes,  
 Pour plustost le mener. LieZ donc seurement  
 Les rames sur les bancZ, puis que diligemment  
 On sorte & qu'on s'en aille aprestez à largesse  
 Le festin au chasteau, ie parle à la ieunesse:  
 Je fourniray de tout. Vous aultres qui portez  
 Sceptre en main, & de Rois estre issus vous vantez,  
 Vous vous trouuerez tous en ma maison insigne,  
 Pour à nostre hoste icy faire tout honneur digne.  
 Que nul ny face faulte: appelleZ au surplus  
 Au festin, le diuin chantre Demodocus:  
 Car Dieu luy a donné & l'art & la science  
 De reciter des airs d'extreme esionissance,  
 Excellent dessus tous, & de dire à plaisir  
 Sur tout sujet qu'il veut sur le champ se choisir.  
 Ce disant il se leue, & la bande diuine  
 Des princes & Seigneurs apres luy s'achemine.  
 Le herault d'autre part & diligent & prompt  
 Va le chantre appeller. Les ieunes gens s'en vont  
 Cinquante & deux en nombre, accourent au rinage,  
 Se hastent de metre ordre à tout le nauigage.*



Ilz montent le trinquet, mettent ez environs  
Du mast le voile blanc, posent les anirons  
Et les attachent bien, & poussent sur l'Empire  
De l'escumant Neptün le preparé nauires.  
Puis au palais Royal se rendent diligens,  
Le portique, la court sont tous remplis de gens,  
Le pallais en regorge, & anciens & ieunes  
Hommes de qualité, & les basses communes  
Accourent au chasteau. Alcinous alors  
Alla faire immoler douze brebis, huit porcZ  
A la dent blanche & lisse, & fit tuer encores  
Pour remplir le festin vne couple de tores,  
On escorche, on etrippe, on dresse le banquet,  
A faire bonne chere & ioyeuse on se met.  
Quant voicy arriuer le herault honorable  
Menant Demodocus le chancre delectable,  
Qu'en amitié la muse eut merueilleusement,  
Et luy donna du mal & du bien largement  
Car elle le priua de la resjouissance  
Des yeux, & luy donna aussi en recompense  
L'art de tres-bien chanter. Le herault diligent  
Le fit soier sur vn siege orné de cloux d'argent,  
Aupres d'un grand pilier au meillen de la sale  
Où estoit le banquet de la troupe royalle,  
Le fit appuyer contre: un fort crochet estoit  
Au dessus de sa teste, où son luth il pendoit,  
Luy monstrant le moyen comme il le pourroit prendre  
Quand il voudroit iouer. A donc il fit estendre  
La nappe aupres de luy, fit la table charger  
De viures, pain & vin pour boire & pour manger,  
Quand l'enprendroit l'enuie. Ainsi toute la troupe  
A la table se met, mange, tranche, decoupe,



LE VIII. LIVRE

Sur les viures se iette: & quand leur fut passé  
 L'appetit de manger & la soif eut cessé,  
 Le chantre fut esmeu par les doctes pucelles  
 De chanter des Heros les actions plus belles,  
 Leurs vertuꝝ, leurs exploitꝝ, dont l'honneur penetroit  
 Aux astres les plus haultꝝ, & le renom entroit  
 Dedans le Ciel luyfant. Comme le Roy d'Itaque  
 Au vaillant Achilles souuentefois s'attaque,  
 Et Achilles à luy: comme au banquet des Dieux  
 On les vit courroucer, & mots contentieux  
 Furent mis en auant en leurs tressaintꝝ conuies.  
 Et comme Agamemnon quand il voit les Achies  
 Noiser & quereller d'un courage felon  
 Grand plaisir y prenoit. Le diuin Apollon  
 L'auoit ainsi predict de son saint habitacle  
 Si tost qu'il fut entré pour entendre l'oracle,  
 Le principe fut lors des miseres des Grecs,  
 Et des Troyens. Cesont du grand Dieu les secrets.  
 Le bon Demodocus chantoit en ceste sorte,  
 Et Vlysses prenant sa robe en sa main fort  
 La tira sur sa face, & se cacha long temps:  
 Et les gros pleurs tomboient de ses yeux degoutans.  
 Il voultut respecter si bonne compagnie,  
 Et craignoit qu'on le vist, ce-pendant que manie  
 Son lut Demodocus. Mais si tost qu'il cessoit  
 De ses yeux Vlysses les larmes effaçoit,  
 Et retiroit sa robe, & en prenant la coupe  
 Versoit le vin aux Dieux au milieu de la troupe.  
 Mais dès que ces Seigneurs luy disoient de chanter  
 Prenans plaisir d'ouyr ce sujet raconter,  
 Vlysses aussi tost se cachoit de sa robe  
 Et respendoit ses pleurs. A tous il les desrobe.



Qui ne le virent point : le Roy seul l'apperceut  
Estant aupres de luy, seul decouvrir le sceut :  
Il l'ouyt soupirer, de son ame troublee,  
Entendit ses sanglots. Alors à l'assemblee  
A dire ainsi se prit. Derechef oyez moy,  
O vous Phaaciens escoutez vostre Roy.

Nous auons tous repen à nostre suffisance,  
Et auons du doux lut en la resiouyssance,  
(Car aux festins, tousiours la Musique suruiens  
Seante & à propos, & tresbien y conuient.)  
Il nous fault aller voir la campagne, & au reste  
Passer vn peu le temps à quelque ieu honneste,  
Afin que ce seigneur venu en son pays  
Quelquefois puisse faire entendre à ses amis  
Combien nous surpassons tous autres à la lutte,  
A l'escrime, à sauter, à tirer à la butte,  
Et que nous excellons tous les hommes viuans.

Ce disant il marchoit, & tous l'alloient suyans,  
Après qu'il fut sorty Pontonous prend charge  
Du bon Demodochus, de son lut le décharge,  
Et le pend au crochet, luy monstre le chemin,  
Le met hors de la salle & le prend par la main.  
Tous les Phaaciens renommez en vaillance  
Courrent de toutes parts en grand' resiouyssance,  
Pleins d'admiration, pour voir l'esbatement,  
Vne grand troupe apres alloit ensemblement.

Voicy les principaux de la bande Royale,  
Acroné le premier, Elatra, Ocyale,  
Après eux vint Nauteus, & le fort Eretmeus,  
Auec Anchialus, puis Ponteus, & Prymneus,  
Et Thoon, & Proteus, puis Anabesinee  
Auec Amphialus le fils de Polynee,



LE VIII. LIVRE

Le fameux Tectonide, & le pareil à Mars,  
 Le fort Euryalus mépriseur des hazards,  
 Plein de dextérité, plein de verte jeunesse,  
 Le Naubolide encor' à qui nul pour l'adresse  
 Du corps, pour la beauté, la taille, n'osoit pas  
 S'esgaller, excepte le beau Laodamas.  
 Les trois enfans aussi du bon Roy se leuerent,  
 Et les premiers de tous pour courir se trouuerent.  
 Le diuin Clytonee & puis Laodamas,  
 Avecques Halius. Ils aduancent leurs pas  
 S'essayent les premiers, ils prennent leur carrière,  
 Volent & font hausser sur le champ la poussiere.  
 Mais le premier de tous Clytonee aduancoit,  
 Couroit plus viste ment, & les autres laissoit  
 Autant derriere luy, & d'un pareil espace  
 Les outrepassoit tous, comme il y a de place  
 Entre le laboureur, ses mules ou ses bœufs,  
 Lors qu'il les va poussant sur le gueret poudreux.  
 La palme de la course estant ainsi conquise,  
 La lutte luy succede & en auant est mise,  
 Et chaque luteur s'oint d'huile par tout le corps.  
 Euryale à ce ieu fut vaincœur des plus forts,  
 Amphiale à s'anter surpassa tout le monde,  
 Elatree à ietter en l'air la boule ronde.  
 Celui qui de l'escrime emporta tout l'honneur,  
 Ce fut Laodamas le vaillant escrimeur.  
 Les ieux paracheuez, apres que la jeunesse  
 Ia s'estoit esbatue avec toute allairesse  
 Le beau Laodamas, le brave fils du Roy  
 Se prit à dire ainsi. Or venez avec moy  
 Compagnons mes amis, si nostre hoste peut estre  
 A point accoustumé de se faire paroistre,

Ou à



Où à quelque exercice ou à quelque autre ieu,  
Nous lui demanderons. Et ie l'ay apperceu  
D'assez belle façon, de belle corporence,  
Les iambes, les costez, les bras forts à puissance,  
Nerueuses les deux mains, le col bien ramassé,  
Bref en tout & par tout le corps bien compassé.  
Puis d'aage tout parfait, hors de tendre ieunesse,  
Bien qu'il semble cassé de peine & de tristesse,  
Du travail de la mer, & de tant de dangers  
Que trop communement courent les estrangers.  
La mer est un tourment qui n'a point à sa peine  
En labeur, en travail vne plus inhumaine,  
Les hommes elle rompt, & son cruel effort  
L'homme de guerre rend imbecille & moins fort.

Auquel Euryalus ceste responce donne:  
Certes Laodamas, ta penssee est fort bonne,  
C'est tresbien dit à toy, va donc lui demander.  
Auquel Laodamas desirant s'accorder  
Se fourre dans la presse & va trouuer Ulysse.

Mon pere, si tu sçais quelque honnestes exercice  
Mets l'en auant, dit-il, si le belliqueux art  
De combattre tu as appris en quelque part,  
Ainsi que ie le croy, & que le ieu d'escrime  
Fauorisé par toy, tu tiens en grande estime.  
L'homme ne peut auoir plus de gloire & d'honneur  
Que celui qu'il acquiert de la course vaincœur,  
Ou au combat des bras, alors qu'il faiet paroistre  
Ou sa force des pieds, ou celle de sa dextre.  
Amy fais en esprenue, & iette loing de toy  
Toute cause de deuil, ou de crainte ou d'émoy:  
Ton nauire desia les bleus sillons entame,  
Nos gens sont sur la mer ayans en main la rame



LE VIII. LIVRE

Qui n'attendent que toy: Barque, escorte en nul point  
Compagnie ne gens ne te defaillent point.

Lors le sage Ulysses. Qu'est-ce que tu te moques  
De moy, Laodamas, au combat me prouoques,  
Moy miserable & las, car plustost mon malheur,  
Ma tristesse & mon mal me reuiennent au cœur,  
Que ie ne prens plaisir à tous ces exercices,  
Ces ieux & passe-temps, qui toutes les malices  
De la mer ay souffert, & battu si souvent  
Des guerres sur la terre & sur la mer du vent.  
Mais, las, tant seulement, ô bon Roy, ie te prie  
Tes Princes, tes sujets, donnez qu'en ma patrie  
Ie puisse retourner, faictes que sur les eaux  
En mes champs paternels me portent vos vaisseaux,  
C'est là tout mon desir, c'est toute mon attente.

Auquel Euryalus de parole piquante.  
Ie ne te pense point homme experimenté  
A la lude, à la course, ou qu'ayes frequenté  
Les hazards de la guerre, ou le bruit des alarmes,  
Où les hommes galands paroissent souz les armes:  
Mais tu ressembles mieux à quelque marinier,  
Sçachant dessus la mer l'auiro manier,  
Ou tenir le timon, & monter sur la hune,  
Ou à quelque marchand qui va chercher fortune  
Pour faire quelque gain, & le gain acquesté  
Porter en sa maison, ou à la verité  
Plustost à vn corsaire estant sur l'eschaugette  
Du hault de son vaisseau, qui espie & qui guette  
La nauire marchande, afin de l'emporter.  
Non, non, tu n'es pas propre à combattre & iouster.  
Auquel, le regardant de trauers en colere,  
Ulysses respondit. Amy, tu me confere



Tres-mal à un brigand, & tu ressembles mieux  
Un homme querelleux qu'un iuste & vertueux,  
Tu es un peu trop libre. Or les Dieux à tout homme  
Leurs dons tout à la fois ne prodiguent pas. Comme  
Eloquence, courage, esprit, intégrité:  
Cestui-cy ne sera pourueu de grand beauté,  
A qui Dieu donnera la faconde eloquence,  
Par elle rachetant sa laide corporence,  
Et pour elle donnant la langue, & l'ornement  
Du langage disert. Cestuy là voirement  
Est admiré du peuple, & sa douce parole  
Des beaus auditeurs les oreilles enjolle,  
Les rudes en parlant ameine à la raison,  
Excelle en fin sur tous par sa douce oraison.  
Si quelquefois il sort & va parmy les rues,  
Le bourgeois comme un Dieu l'adorent testes nues,  
Ont l'œil sur luy tout seul fiché & arresté,  
Et leur semble qu'il ait quelque diuinité.  
Mais l'autre a la beauté du visage agreable,  
En beaux lineaments, il est aux Dieux semblable,  
La lieffe en son corps s'ouure de tous costez:  
Mais il n'a pas aussi les propos bien dictés,  
La grace luy default de l'attrayant langage,  
Et de parler correct il n'a pas l'aduantage.  
Tu en es tout ainsi, car certes ta beauté  
Est si grande, que rien n'y peut estre adiousté,  
Mesme les Dieux de qui tant grande est la puissance,  
N'en scauroient former un de plus belle prestance:  
Pour le reste, tu n'as n'esprit, n'entendement,  
La beauté de ton corps ce n'est rien que du vent,  
Tu ne peux en conseil bien dire ne bien faire,  
Tu l'as monstré, m'ayant pronoué à colere



LE VIII. LIVRE

Ainsi mal à propos : Non, non, ie ne suis pas  
 Ignorant ne des ieux, ne des aspres combats,  
 Ainsi que tu as dit, ie m'en vante le prime,  
 Et entre les vaillans le second ne m'estime,  
 Entre les plus adroits des armes tireray,  
 La palme de l'escrime à tous i' arracheray,  
 Tant que i' auray fiance en ces mains, en cet aage,  
 En mon espee au poing, & en mon bon courage:  
 Encore qu'affligé, de tristesse pressé,  
 Opprimé de travail, de malheurs trauersé,  
 Encore que long temps & par mer & par terre  
 I'aye porté sur moy les fatigues de guerre,  
 Aye passé les mers à la force des bras,  
 Ie me veux toutesfois esprouuer aux combats.  
 La langue médisante excite, mord, anime  
 Le dépit, la colere en vn cœur magnanime,  
 Tu m'as par trop piqué. Or sans auoir quitté  
 Sa robe, il s'est leué d'impetuosité:  
 Prit la pierre pesante, & qui n'estoit iettable  
 A bras quel qu'il fust là, non pas mesme ebranlable.  
 Doncques il eslança dedans l'air & au vent  
 Ce poids bien plus massif, plus lourd & plus pesant,  
 Que celui dont se sert de tousiours la noblesse,  
 Ny des Phaaciens la plus roide ieunesse.  
 Lors de son bras puissant il vint à esbranler  
 La pierre longuement, puis la ietta en l'air  
 De toute sa puissance : vn grand son effroyable  
 Se fit, & le lourd poix se cacha dans le sable,  
 Et la terre marqua. Alors les assistans  
 La teste contre bas baissèrent tremblottans  
 De grand rauissement, combien qu'ils facent rage,  
 Et qu'ils soient excellens au faiet du nauigage,



Admirent estonnez & perdent le caquet,  
A l'incroyable coup qui leur vient d'estre fait.  
La pierre vole au vent, court dessus la campagne,  
Et partant d'un tel bras, toutes les marques gaigne.  
Alors Pallas ayant vestu un corps mortel  
Marqua le coup, & puis leur tint un propos tel.

Bien aueugle seroit qui au maniment mesme  
Ne cognoistroit le coup de ceste borne extresme,  
Ce coup passe bien loing, & ne se mesle point  
A tous les autres coups: mais aduance son poinct  
Deuant quel que ce soit qui derriere demeure.  
Courage mon amy, courage: ie t'asseure  
Que nul de tous ceux-cy ton coup ne passera,  
Et quelque effort qu'il face approcher n'en pourra.

Lors Vlysses tressault de ioye incomparable  
Voyant qu'il a trouué un amy fauorable:  
S'adresse aux Scheriens, & les prouoque ainsi:  
Or mettez plus auant que ceste borne icy  
Jeunesse Scherienne, ou s'il fault que i'en face  
Une autre, ie suis prest. Que ceste-cy s'efface  
Ie la remarqueray, ou ietteray plus loing.  
Vous doncques, que celuy qui a tant soit peu soing  
De monstrier sa valeur paroisse magnanime,  
Car ie suis prouoqué, soit que soit à l'escrime,  
Ou au ceste pesant, ou soit à qui courra  
Plus viste, & le premier la borne touchera:  
Venez à m'esprouuer, ie dy tant que vous estes  
Icy de Scheriens, car mes iambes sont prestes:  
Venez, di-ie, approchez, ie ne reculle pas,  
Ie n'en excepte nul, hormis Laodamas,  
Car il m'a bien veigné. Qui, sinon qu'il eust plaine  
La teste de folie & d'arrogance vaine



LE VIII. LIVRE

Combattras ton amy, & qui provoquera

Qu'un enragé, celui lequel le logera?

Certe celui qui veut de pair à pair combattre

Celui qui le reçoit, & contre luy debatre,

Exilé dessus tout, étranger, enuahi

De fortune & de mal, merite estre hay,

Il gaste tout son fait, se rend insupportable,

Et est vilainement chassé en miserable.

Mais tout autre qui veut contre moy contracter

Je ne reculle point, ie ne veux retracter

Rien de ce que j'ay dit, ie demande rencontre,

Ferme ie l'attendray, ou iray à l'encontre:

Soit qu'il faille escrimer, le ieu j'en ay appris,

Soit qu'il faille courir j'en emporte le prix,

Soit qu'il faille de l'arc débänder les sagettes,

Soit s'ecrafer la teste au cruel ieu des cestes.

Approchent les plus forts, viennent les plus sublins,

Car ie sçay débänder l'arc de mes fortes mains,

Et ie suis le premier à rendre ensanglantée

Dessus mes ennemis ma fleche droit iettée.

Le seul Philoctetes à Troye m'emportoit

Tirant plus droit que moy, luy seul me surmontoit

Lors que nous autres Grecs mettions un prix loüable

A qui tireroit mieux de la fleche honorable.

Des autres ie me vante estre tout le premier,

De ceux qui sont viuans ie suis le singulier

En quelque lieu qu'ils soient de la terre habitable,

Et qui sçauent manger le present delectable

De la mere Ceres. Mais, ô Phæaciens,

Je n'ose m'égaller aux Heros anciens.

Qui s'accompareroit au magnanime Alcide,

Qui au braue Eurytus que la terre Occhalide



Bellicieuse a nourry, qui mesmes se prenoient  
Jusqu'aux Dieux, & tirer contre eux entreprenoient?  
Eurytus en recent puis apres mort amere,  
Et ne vieillist iamais sous le toict de son pere,  
Car Phæbus le tua, temeraire qu'il fut  
De l'oser prouoquer, & souffrir ne le sceut.  
Quoy? aussi droit encor le ianelot ie iette  
Que quelqu'un tireroit de l'arc vne sagette.  
Mais pour les pieds, ie croy qu'on me deuancerait,  
De cela seulement on me surpasseroit:

I'ay trop paty sur mer, les genoux me tressaillent  
N'y ayant peu suffire, & les forces m'y faillent.

Il dit, & tout le monde estonné se taisoit.

Le seul Alcinoüs en ces mots luy disoit.

Tes propos, ô mon hôte, ont eu bien grande force  
En mon endroit, dit-il, par les faits tu t'efforce  
De montrer ta vertu, iustement indigné  
De ce que cestui-cy t'a ainsi dédaigné:  
T'osant mal à propos prouoquer à combattre,  
Car nul homme viuant n'entreprendroit debattre,  
Et blasmer ta vertu, ayant du iugement,  
Et qui auroit appris de parler sagement,  
N'oseroit en plain cham éprouuer ta vaillance  
Sans en porter bien tost la deuë penitence.

Mais or' écoute moy, Tu pourras quelque iour  
Raconter à quelque autre, alors que de retour  
Seras en ta maison, prenant dessus ta table  
Auecques tes amis ton repas delectable  
Ta femme & tes enfans, & t'en rememorant,  
La vertu dont icy on nous va decorant,  
Et les combats esquels sur la mer & la terre  
Propre nous a rendus le grand dard de tonnerre.



Pour l'escrime, les poings, le ceste ensanglanté,  
Ce pays cy, des plus n'est experimenté:  
Mais (qui est maigre chose, & vertu fort petite)  
Pour bien courir des pieds ceste gent est fort viste,  
Nous sommes excellens pour aller sur la mer,  
Bien conduire un vaisseau & dignement ramer:  
Nous prenons grand plaisir à faire bonne chere,  
Nous aimons la Musique, & la dance, & de faire  
Longue table sur tout, nous tenir nettement,  
Nous baigner, & changer souuent d'acoustrement,  
Et le liēt blanc & mol. Or maintenant, ieunesse,  
Que ceux qui ont acquis de bien danser l'adresse,  
Se mettent en auant, afin que quelque iour  
Nostre hoste en son pays se voyant de retour,  
Raconte à ses amis, comme à regir sur l'onde  
Les nauires voilez nous passons tout le monde:  
Comme à courir dispos, à danser & baller,  
Chanter, iouer du luth, nous pouuons exceller  
Toute autre nation. Que quelqu'un donc s'aduançe,  
Et s'en aille querir la lyre en diligence  
Au bon Demodocus, qui est à la parroiy  
Pendue à vn crochet. Ainsi dit le bon Roy  
Alcinoüs, qu'on void en majesté reluire.  
Et le Herault se haste & va querir la lyre  
Du bon Demodocus, que le Roy veut ouyr,  
Et de ces doux accords son hoste resiouyr.  
Lors neuf des mieux appris de toute la ieunesse,  
En disposition, en grace, & en souplesse  
Plus experimentez, ont le soing d'ordonner  
L'ordre du bal suyuant, & de tout gouverner:  
Disposer vn chacun, & soustiennent la charge  
Du bal & des chansons dedans la salle large.



Après voicy venir le heraut, apportant  
Le lut harmonieux, qui au chantre le tend:  
Luy se met en avant, & toute la noblesse  
Qui ieune, à de danser & l'usage & l'adresse  
Se met autour de luy, & à ses diuins sons  
Accorde sa cadance & ses belles chansons.  
D'un art émerueillable & diuine science  
Balans dedans la sale ils font valoir la dance,  
Et Vlysse estonné admire grandement  
Leur disposition, leur art, leur mouuement,  
Leurs sauts entre-coupez, leurs passepieds volages,  
Et la diuersité de leurs gentils passages.

Tandis Demodocus des beaux airs qu'il chantoit  
Tout ce noble troupeau doucement enchantoit  
Et touchant le boyau de sa lyre diuine  
Il prend vn beau sujet de tres haute origine  
De Mars & de Venus il chantoit les amours,  
Et comme à Mulciber ils firent de bons tours:  
De leurs embrassemens les premieres caresses,  
Mille ieux, mille esbats & mille gentilleses,  
Et comme mille fois Cyprine luy donna  
Mille baisers secrets, son front enuironna  
De bouquets & de fleurs, de daignant delicate  
Les baisers d'un boiteux, dont le lit elle gaste.  
Après il adionsta que Phœbus éclairant  
Prompt rapporteur alla leur faulte decourant  
Quant il les vid ensemble, & la tristesse grande  
Qu'en eut le Roy du feu qui aux forges commande.  
Comme il en fut troublé: les criz qu'il en ietta,  
Et comme mainte chose en son cœur medita  
Afin que se venger de l'un & l'autre il puisse:  
Qu'en fin il eut recours à son grand artifice



LE VIII. LIVRE

Entra dedans sa forge, & longuement batit  
Sur son horrible enclume un fer qu'il estendit,  
Il en fit des chainons qui ne se pouuoient rompre,  
Par la force des mains & par le temps corrompre,  
Pour deffous le secret des liens incogneus  
Envelopper ensemble & Mars & sa Venus.

Son cas paracheué, plein d'ire dedaigneuse  
Il s'en va vers le lit de la couple amoureuse,  
Ses chainons deliez il tend de toutes parts,  
Car merueilleusement il en vouloit à Mars.  
L'ennemie à Pallas si primement ne file  
Que Vulcan auoit fait sa cordelle subtile,  
Mesme à peyne les Dieux la pouuoient discerner.

Son piege bien tendu, qu'il auoit fait tourner  
Tout à l'entour du lit de la Deesse aymable,  
Il feint de s'en aller en l'Isle desirable.  
De Lemnos son sejour, noble & belle Cité  
Ceste Isle de tousiours chere luy a esté,  
Et là sa Cour il tient. Mars s'estant de l'absence  
De Vulcan apperceu, brulant d'impatience,  
Et bouillant de l'amour de sa belle Venus  
Entre dedans la chambre, où les lacs incogneus  
Finement se cachotent. Là, Venus a trouuee  
De deuers Iupiter freschement arriuee,  
Il la prit par la main, l'embrassa doucement  
Et luy dit, ô mon amour que j'ayme uniquement,  
Ne veux tu pas, mon cœur, que nous couchions ensēble,  
Et que l'amour au lit doucement nous assemble?  
Ton mary n'y est pas, certaine ie t'en tiens,  
Il est allé trouuer ses rudes sintiens  
En Lemnos sa maison. Chose plus agreable  
Ne pouuoit arriuer à la Deesse aymable,



Ils se mettent au liect, l'un l'autre desireux  
D'accomplir la douceur de l'esbat amoureux  
Avec mille plaisirs. Mais soudain qu'ils s'embrassent  
Mille petits chainons autour d'eux s'embarassent:  
Liens de tous costez les viennent attraper  
Ils ne peuvent chetifs d'eux se desuelopper,  
Ne peuvent se mouvoir, & ne peuvent pas mesme  
Leuer ne mains, ne bras, tant leur peyne est extreme.  
Ils recogneurent bien, mais c'estoit un peu tard,  
Du boiteux forgeron & la malice & l'art:  
Qui reuient tout soudain & de sa hanche grimpe  
Sur le sommet astreux du reluisant Olympe,  
Plustost qu'il n'eust peu estre arriue en Lemnos  
Phœbus, à l'œil duquel rien ne peut estre clos  
Voyant le tout d'enhaut de son throsne, moleste  
Vint decourrir le cas à la troupe celeste.

Vulcan va chez Venus enragé de ce tort,  
Escume de colere & les leures se mort,  
Brasme effroyablement, & tous les Dieux appelle  
O pere Iupiter & vous troupe immortelle  
Des Dieux tousiours heureux, qui iamais ne mourez,  
Et qui sur le luisant du haut Ciel demourez,  
Venez voir, ie vous pry l'iniure punissable,  
Combien que ridicule, ordure intolerable  
Aux mariz: venez voir comme me scait traiter,  
Pauvre boiteux, Venus la fille a Iupiter,  
Comme elle me mesprise: aimant ce pestifere  
Cest enragé de Mars, malheureuse a dultere,  
Pource qu'il est dispos, beau, puissant & nerueux,  
Me dedaigne, d'autant qu'elle me voit boiteux  
Et foible & impotent. Mais mon pere & ma mere  
Sont causes decela, que iamais la lumiere



LE VIII. LIVRE.

Nem'eussent ils faict veoir, pour si abiectionement  
Me traicter. Voyez les coucheZ ensemblement.  
O la meschanceté, auoir osé commettre  
Tant indigne forfait, & dans mon liét se metre?  
Hà, ie meurs de despit. Voyez le paillard pris,  
Et de l'autre costé la paillarde Cypris.

Bien, leur ioye pourtant n'en sera guere grande,  
Vous ne iouirez pas ô amoureuse bande  
Long temps de vos amours, & des contentemens  
Duplaisir desrobé de vos embrassemens.  
Vous en maudirez l'heure, ô confits en malices,  
Vous aurez en horreur le miel de vos delices,  
Mars & Venus, i'en iure, aussi demeureront  
Pris ensemble & liez, i'amaïs n'en sortiront  
Que mon pere ne m'ayt rendu le mariage  
Et ce qu'il eut de moy pour sa fille volage,  
Pour ceste belle Nymphe, en qui n'est ny honneur  
Ny honte, ny respect: cause de mon malheur,  
Brulant de paillardise orde, sale, & lubrique,  
Belle à la verité, mais nullement pudique.

Il dict, & tous les Dieux coururent à sa voix,  
Sur les planchers de l'air vindrent tous à la fois.  
Neptune y accourut qui les ondes amasse,  
Et du globe terreux les rinages embrasse,  
L'Atlantiade y vint, qui scait le gain chercher,  
Et ses traits loin jettant Phabus le blond archer:  
Les Deesses au Ciel seulettes demurerent,  
Et venir chez Vulcan trop craintifues n'ozerent:  
Honteuses elles ont vergogne de Venus.

Les Dieux dessus le seuil de l'huis se sont tenuz,  
S'eclatent tous de rire, & font du Ciel la fable  
Le malheur de Vulcan, & son art admirable.



*Ils admirent pourtant son dol ingenieux.*

*Alors ie ne scay qui de la troupe des Dieux  
Dit, ainsi qu'ils alloient parlant de cest affaire:  
Les actes vicioux onc ne succedent guiere,  
Et le pesant qui marche attrape le hastif.  
Comme asteure Vulcan combien qu'il soit tardif  
Par son art a pris Mars, qui de vistesse isnelle  
Surpasse tous les Dieux de la voute eternelle:  
Et tout boiteux qu'il est, par sa ruse il a pris  
Le dispost qui obtient sur les disposts le prix  
A ceste occasion sa peyne est augmentee,  
Et de son ennemy l'ame plus irritée.*

*Ils denisoient ainsi quand en ceste facon  
Apollon attaqua l'Arcade nourrisson.*

*Cher fils de Iupiter, dont les parolles sages  
Font si discrettement des hauts Dieux les messages,  
T'oy qui donnes les biens, voudrois tu les bras nuds  
Et le corps depouillé tenir ainsi Venus  
Douceement embrassée, & estre en ceste sorte  
Estroittement serré de ceste chesne forte?*

*Auquel Mercure dit. O que fust il ainsi  
Roy Phœbus, grand archer. I'endurerois cecy  
Et trois fois plus encor, & que Dieux & Deesses  
Me vinsent voir leur saoul, pris de telles finesses,  
Garroté des chainons d'un lien plus puissant,  
Pourueu que de Venus ie fusse jouissant.*

*Vn ry print tous les Dieux quand il finit de dire,  
Mais le Prince des eaux fut seul qui n'en peut rire:  
Ains des mains, de la voix Vulcan il suplioit  
De laisser aller Mars, & ainsi luy disoit,*

*O Dieu, ô grand artiste, à l'alleure tardine,  
Deslie ie te pry le belliqueux Gradine,*



LE VIII. LIVRE

Voicy, ie te promets pour luy, de te donner  
Tout ce dont on se peut dignement guer donner  
Entre Dieux immortels. Auquel la iambe torte,  
Non, ne me vien iamais parler en ceste sorte  
Neptune esbranle-terre, & n'entre en caution  
Enuers moy miserable, & en responcion  
D'un autre miserable. Hé te pourrois-ie prendre  
Entre ces puissans Dieux, & en mes fers te rendre  
Au lieu de cestuy cy, si tost qu'il se verra  
Deffaict de mes liens & son debte niera?

Auquel Neptune alors. Si sortir tu le laisse,  
Et qu'il ne veille apres te tenir sa promesse,  
Je payeray pour luy ce qu'il aura promis.

De tant te reffuser il ne m'est pas permis,  
Et ne le doy, dit il, ô grand ebranle-terre:  
Je le vay deliurer. Ce disant, il defferre  
Le secret des chainons. La chaine se dissout,  
Et l'un & l'autre amant fut aussi tost debout,  
Mars gaigne vistement les sommets de sa Thrace;  
Et Venus au beauris la mere de la grace  
S'en va droit en Paphos, sa treschere maison,  
Fort ayse de se voir deliuré de prison.  
Là son temple est dressé, & l'encens de Sabee  
Sur son autel sans fin faict monter la fumee  
De ses douces odeurs. Les charites soudain  
Promptes à la servir la mirent dans le bain,  
D'eau tiede doux fleurant doucement la laverent;  
De suc Ambrosien l'oignants la recreerent:  
Puis l'ayant bien servie ainsi qu'on faict les Dieux  
Ietterent dessus elle habits tresprecieux.

Vlysse au chantre prit vn plaisir indicible,  
Et le Phæacien à la rame invincible



Alors Alcinous commande s'aprestier  
Le beau Laodamas & qu'il vienne sauter  
Seul avec Halius, car nul ne s'appareille  
A leur legereté disposte & n'ompareille  
Adonques en leurs mains ils prennent le balon  
Que Polybe auoit fait d'admirable façon,  
L'un le pousse en l'air haut d'agilité si forte  
Que dans l'obscurité des nues il l'emporte,  
L'autre esleué de terre aysement le preuint,  
Le prit ains que son pié sur le paüé reuint:  
Puis apres s'estre assez exercez à la balle  
Ils s'en viennent dresser le bal dedans la salle,  
Font merueille des pieds, & dansants & sautants  
L'un de l'autre à l'enuy passent ainsi le temps.  
D'autres ieunes enfans d'un consert admirable  
Donnoient plaisir au peuple, au chant emerueillable  
De leurs airs doucereux, c'est plaisir de les voir  
Tous chantans ou dansans faire bien leur deuoir.

Lors Vlysses au Roy. O Prince dont la gloire  
Grande entre tous les Rois par le monde est notoire  
Certes les Scheriens comme tu me l'as dit  
Tous autres à denser passent sans contredit,  
Et i'en suis bon temoin. Rany ie m'emerueille,  
De voir l'agilité de ces gens n'ompareille.

Il dit, & le Roy prit un grand contentement  
A ce qu'il auoit dit: Se tourne promptement  
Vers toute l'assemblée, & de parole sage  
Aux rameurs Scheriens vint tenir ce langage  
Gentilshommes, Seigneurs, escoutez vostre Roy  
Et vous Phaaciens ie vous pry oyez moy.  
Ce bon seigneur me semble estre plein de prudence,  
De grand vigueur d'esprit, d'insigne experience.



LE VIII. LIVRE

Faisons luy ie, vous pry quelques riches presens  
 Honorans sa vertu, & qui luy soient plaisans:  
 Douze se trouueront chacun ou Roy ou Prince  
 Qui ont autorité dessus ceste prouince  
 Ie feray le treziesme. A luy chacun donra  
 Vn bel accoustrement, & present luy fera  
 D'un talent de fin or. Que donques on s'assemble,  
 Et nous luy porterons nos presens tous ensemble  
 Il en sera plus gay alors qu'il les tiendra,  
 Et plus alaigrement son repas en prendra  
 Qu'Euryale aussi voise & se reconcilie  
 A luy, i'en suis d'aduis, & courtois, le suplie  
 De n'estre point fasché qu'inconsiderement  
 Il ayt parlé à luy, luy offre honnestement  
 Quelque present apart, Il dit: chacun l'aduoue  
 De ce qu'il proposoit, & hautement le loue.  
 Alors Euryalus en ces mots respondant:  
 Alcinous, dit il, grand Prince commandant  
 Sur vn peuple infini, ie luy veux satisfaire  
 Selon ton mandement, afin de te complaire  
 Iay vn estoc doré magnifiquement beau,  
 La poignee est d'argent d'Ivoire le fourreau,  
 Estoffé richement le don est honorable  
 Et si luy sera fort, ie m'asseure, agreable  
 Iele luy vois offrir. Ce disant, s'en alla  
 Trouuer le fort Vlysse, & ainsi luy parla  
 Mon pere, ô personnage excellent & insigne,  
 S'il m'estoit eschappé quelque parolle indigne,  
 Que le vent, ie te pry, l'emporte entierement.  
 Les Dieux te doint pouuoir à ton contentement  
 Faire voyage heureux, agreable & prospere,  
 Et renouir ta maison & ta patrie chere.

Après



Après auoir sur mer si longuement erré  
Les Dieux te doint aussitout aage desiré.

O montreschere amy, (luy respondit Vlysse  
Tout ayse du present) & que long temps tu puisse  
Viure heureux & content, sans iamais regretter  
L'estoc que tu me viens par honneur presenter:  
Puis que tu m'as voulu, afin de satisfaire  
Autort que tu m'as faict, ce digne don en faire.

Ce disant, il le prend, le pend à son costé,  
L'estoc, de maint beau clou richement argenté

Tandis le soleil tumbé, & les dons on apporte  
Qu'on auoit assemblez, riches en toute sorte.

Au prix que les heraultz au palais les portoient,  
Les filz du Roy, soudain les prenoient les mettoient  
Pres d'Arete la Royne. Apres ilz obeirent

Au Roy Alcinous & pres de luy se mirent  
Comme il leur commandoit. En apres il parla

A la Reyne, & luy dit. Ce coffre que voila  
Faictes le bien serrer, & que dedans on mette  
Quelque beau vestement, & que quel robe honeste,  
Et que le tout luy soit gardé soigneusement.

Et vous aultres, allez, courez diligemment  
Faictes chauffer force eau, afin qu'il se nettoye

Qu'il se baigne, se lane, & que ioyeux il voye  
Les honnestes presens, les richesses, les biens  
Que luy font auourd'hui les Seigneurs Scherrens.

Puis vienne s'esjouir au festin magnifique,  
Et participe aux sons de la douce musique.

Pour moy: ce grand hanap d'or reluisant & fin  
De bon cœur ie luy offre en don: à celle fin  
Qu'il ayt de temps en temps tousiours de moy memoire:  
Et que quand il voudra parmy ses amiz boire,



L E V I I I . L I V R E

*Chez luy, premierement au puissant Iupiter  
Et puis aux autres Dieux il en puisse ietter  
En terre le doux vin. La Reine, à sa parolle  
Faiët le commandement à sa troupe: qui vole,  
Si tost qu'elle l'entend, porte, verse, emplit d'eau  
Le bain pour le laver, allume le fourneau,  
Iette du bois dessous qui la chaudiere enflamme,  
Et le long du trepiè rampoit la belle flamme.*

*Cependant Areté de sa chambre tiroit  
Un beau coffre, & dedans curieuse serroit  
Les dons, les vestemens, l'or & la pierrerie  
Que son hôte auoit eu des Seigneurs de Scherie  
Suivant l'aduis du Roy. Elle y fit metre aussi  
Un bel habit tout neuf, & puis luy dit ainsi:  
Remarque bien le tout, voicy que ie l'enferme,  
Fai dessus quelque boucle & la serre bien ferme,  
Qu'on ne t'en prenne, estant au vaisseau endormy.*

*De la Reine, Vlysses creut le conseil amy,  
Enueloppe le coffre, une boucle subtile  
Y fit, que luy apprit Circé la Nymphe habille.  
Alors la fille vint, qui au bain le conduit,  
Vlysses le voiant bien fort s'en resioit,  
Car depuis Calypso, il n'estoit, pour remede  
De sa grande fatigue, entré dans nul bain tiede.  
Mais estant là, la Nymphe en auoit grand souci:*

*Après qu'il fut lavé des seruantes ainsi,  
Et que son corps fut oint de liqueurs precieuses,  
On lui ietta dessus robes delicieuses,  
Puis il sortit ioieux, & de rechef alla  
Trouuer ceux qui beuuoient. Alors l'attendoit là  
L'excellente en beauté Nausicaa la belle,  
Aiant la Majesté d'une Nymphe immortelle,*



Au maintien gracieux que graue elle portoit  
Vne Deesse mesme elle representoit.

Elle s'esbahissoit voiant le Roy d'Ithaque  
De tant belle presence : adonc elle l'attaque  
Disant. Et bien mon hoste, estant en ta maison  
Dy moi ie te suppli, si tu auras raison

De te ressouuenir de ta tant bonne amie  
Nausicaa l'infante, à qui tu dois la vie.  
Lors le cant Ulysses lui dit lui blandissant.

Belle Nausicaa fille du Roy puissant  
Le grand Alcinois, soit la volonté telle  
De Iupiter, mary de Iunon sa seur belle,  
Que ie voye en seurté mon pais de retour.  
Et selon mon desir me luisse l'heureux iour  
Auquel i'arrineray sur mes champs domestiques.  
Certes ie t'y rendray de mes vœux pacifiques  
Les doux remercemens tant que viuant seray,  
Et tout ainsi qu'un Dieu ie te reclameray.  
Car tu m'as conserué ô gentille pucelle:

Ce disant il s'assit sur vne chaire belle  
Aupres d'Alcinois, adonc ils detranchoient  
Les viures en morceaux, & le vin debouchoient.  
Puis le Herant arrive, & quant & quant luy entre  
Le bon Demodocus, le tant aymable chantré:  
On l'assied parmy ceux qui estoient là disnant,  
Et contre un grand pilier il se va foustenant  
Alors Ulysses dit au Herant venerable  
En tranchant du Sanglier qui estoit sur la table  
( Car il en restoit fort encores du repas )  
Vn tronçon d'entre tous le plus tendre & plus gras.  
Tien herant ie te pry, pren cela, & le porte  
Au chantré de par moy, dy luy que ie l'exhorté



LE VIII. LIVRE

De boire & de manger : que ie le veux aussi  
 Aimer & honorer, bien que plein de soucy.  
 On doit tousiours porter honneur & reuerence  
 Aux poëtes gentils, grande est leur preferance  
 Sur tous hommes mortels. Car la muse a daigné  
 Les instruire, & leur art leur â, douce, enseigné,  
 Aymant fort leur mestier. Ainsi qu'il luy commande  
 Le heraut prend soudain en ses mains la viande  
 Qu'Ulysses luy tendoit, afin de la porter  
 Au bon Demodocus, & la luy presenter.  
 Il la prend de bon cœur, la decoupe l'entame,  
 En mange à son plaisir, plein de ioye en son ame,  
 Or tous les conuiez commencerent soudain  
 A faire bonne chere, & de porter la main  
 Et aux plats, & aux pots : & plein d'esionissance  
 Vn chacun en prenoit selon sa suffisance.  
 Quand la soif fut esteinte & l'appetit passé  
 Ulysses en ces mots s'est au chancre adressé :  
 Gentil Demodocus, des Muses l'excellence,  
 Ie te prise beaucoup, grande est ta preferance  
 Sur tous hommes mortels : soit que sous les douceurs  
 Du diuin Apollo, ou dessous les neuf seurs  
 Tu ayes tes chansons si doctement apprises :  
 Tu dis, comme elles sont, les hautes entreprises  
 Des Grecs, & leurs malheurs, & ce qu'ils ont souffert,  
 Soit que tu ayes tout toy-mesme decouvert,  
 Comme y estant present, soit que l'aye ouy dire,  
 Tu scais naïfement le pinser sur la l'ire.  
 Mais poursuy ie te prie & sur ta douce vois  
 Chante nous l'appareil du grand cheual de bois.  
 Dy nous l'inuention de l'estrange edifice  
 Qu'Epens faconna d'admirable artifice



*A l'ayde de Pallas. Ulysses le sublin  
Le poussa dans le fort de la ville, tout plein  
D'hommes armez & forts, qui renuerserent Troye,  
Mirent Pergame à sac & Ilion en proye.*

*Que si tu scais traicter ce sujet comme il faut,  
Dessus tous les humains ie t'esleueray haut,  
Ie publieray par tout que ton vers, que ta grace,  
Que ton entendement tous les autres surpasse.  
Ie metray ton renom iusque au plus haut du Ciel,  
Je diray que les seurs t'ont abrenué du miel  
Qui coule sur Parnasse, & qu'en toute largesse  
Quelque Dieu a sur toy deployé sa richesse.*

*Il dit, & de ce los le Poëte excité  
S'a prestant à bien dire a disert recité  
Dessus son luth diuin, comme sur la marine  
Monterent les Gregois pour faire bonne mine,  
Des logerent hastifs, mettans le feu par tout  
Commenceants cestuy cy, finissants l'autre bout:  
Tandis les autres chefs que la montagne enferme  
Dans le traistre cheual, là dedans faisoient ferme  
Remplis de grand silence, & dedans la cité  
Par les habitans mesme est le cheual ietté:  
Ulysses qui menoit ceste gaillarde bande  
S'enseuelit luy mesme en la montagne grande,  
Et Troyens de tirer. Mais comme ils estoient là,  
Diuerse opinion parmy eux se mesla,  
Trois aduis se traictoient: & l'inconstant vulgaire  
Se partissoit en voix l'une à l'autre contraire.  
Les uns vouloient sans plus que le bois fust ouuert,  
Et ce qui pouuoit estre au dedans decouuert:  
Les autres qu'on menast dessus vn precipice  
Et qu'on en fist rouler le mechant edifice,*



LE VIII. LIVRE

D'autres qu'on laissast là le sacrossaint present,  
 Et que l'on adoucist les Dieux en ce faisant.  
 Plus que tout autre aduis le dernier ils suivirent,  
 Et les Troyens ainsi sous les armes perirent,  
 Le destin les pressoit. Ainsi dans la Cité  
 Fut mise la machine, & le cheval ietté:  
 Dans lequel se cachotent la fleur de la jeunesse,  
 Et les plus résolus de la flotte de Grece:  
 Qui devoient tost donner aux Troyens malheureux  
 Espouventables morts & trespas rigoureux:  
 Demodocus chantoit comme sortants du chesne,  
 Descendans comme à flots des cavernes du fresne  
 Les Grecs mirent à feu la superbe cité  
 Se resspandants par tout, d'un & d'autre costé  
 Espars ils saccageoient, & de grande furie  
 Eslançoient les horreurs de leur aspre turie.  
 La grande foule tumba deuers Deiphobus  
 Où le Dulichien avec Menelaus  
 Firent de grands efforts: car aux cris, aux alarmes  
 Les plus braues Troyens s'estoient là mis en armes.  
 Le combat fut bien grand, Mais ils furent mis bas  
 Sous l'effort d'Ulysses assisté de Pallas.  
 C'est le diuin sujet que Demodocus traicte.  
 Cependant Ulysses larmes de ses yeux iette  
 En grande quantité, son visage humectant  
 Des grands ruisseaux de pleurs qui luy vont degoutant.  
 Comme une pauvre femme & triste & desolée  
 Embrasse son mary, tumbé dans la meslée  
 D'un furieux combat, pleure, couuert de coups  
 Par le glaive ennemy son miserable espoux,  
 Cependant qu'il deffend sa patrie, sa ville,  
 Ses murs & son foyer, sa femme & sa famille.



La pauvrete qui voit son mary se mourant  
 Et haletant encor, triste le va pleurant  
 Couchee dessus luy, remplit l'air, de ses plaintes,  
 Meut la terre à ses cris, le Ciel à ses compleintes,  
 Cependant l'ennemy cruel luy est à dos,  
 Qui la haste, & la frappe à coups de ianelots,  
 La trainne en seruitude, & d'effort pitoyable  
 Force de mille maux la pauvre miserable:  
 Son visage tendret cy deuant tout amour  
 Perd à force de pleurs son lustre & son beau-jour,  
 Son beau teint se fanit sous la tristesse amere,  
 Et ses yeux si tendus se rident de misere,  
 N'est plus rien qu'une vieille, elle qui par auant  
 Ieune fille s'alloit sur toutes esleuant  
 Vlysses ainsi, au son des pitoyables carmes  
 Qui chantoient ses malheurs, se fendoit tout en larmes,  
 Et nul ne l'apperceut: le Roy tant seulement  
 Qui luy estoit prochain le vid, secretement  
 Gemissant en son sein, & de face troublee:  
 Si prit occasion de dire à l'assemblee.

Je vous pry, mes amis, sans plus outre-passer  
 Que le chancre diuin veille son chant cesser,  
 Tout le monde n'a pas son suiet agreable.  
 Je vous dy que depuis qu'on est sorti de table  
 Et que Demodocus son chant a commence,  
 Nostre hoste que voicy de gemir n'a cessé,  
 Il a le cœur serré, la marriçon le presse,  
 Et faut qu'il soit saisi de quelque grand' tristesse,  
 Que le chant cesse donc. Nous qui le recenons  
 A quelque autre sujet retourner le deuons,  
 Inuenter vn moyen qui destourner le puisse  
 De cestristes penfers, & qui le resiouisse.



LE VIII. LIVRE

Car il est plus seant ses hostes delecter  
 Quand on les tient chez soy, que de les contrister,  
 Et à l'occasion de ce mien hôte honneste  
 Ces dons icy se font, & ce festin s'appreste:  
 Il s'est fait suppliant, & ie le veux cherir  
 Comme mon frere propre, ayder, & secourir  
 De toute ma puissance: & quiconque a bonne ame  
 Nerejette jamais celuy qui le reclame.

Mais ie te pry, mon hôte, ouure moy maintenant  
 Ton cœur, & l'à dedans ne va rien retenant:  
 C'est toujours le meilleur se trouver veritable.  
 Dy ton nom, que ton pere & que ta mere aimable  
 T'ont donné, par lequel ceux qui te cognoissoient  
 T'appelloient, & tes gens comme ils le prononceoient  
 Personne n'est sans nom: & quiconque a sceu naistre  
 Bon, mauvais, de quel lieu que ce soit qu'il puisse estre,  
 En naissant, ses parens luy ont donné vn nom.  
 Dy nous semblablement ton país, ta maison,  
 La ville dont tu es, afin que tu t'embarques,  
 Et que dans ton país te conduisent nos barques.  
 Les navires d'icy n'ont timons, ny patrons,  
 Semblables que les ont celles des environs:  
 Nos gens scauent les meurs, les pensers, les courages,  
 Des gens, les nations, les plages, les rinages,  
 Les habitations, ils trauersent legers  
 Les mers & les courants, ne craignent les dangers,  
 Les vents, ny les brouillats, ny le hazard des ondes,  
 Et n'ont peur d'enfondrer sous les vagues profondes.

Pourtant, Nausithous mon pere, cy deuant  
 ( Il m'en souuient fort bien ) nous disoit fort souuent  
 Que Neptun' nous portoit enuie merueilleuse  
 Dequoy nous n'auions peur de son eau perilleuse,



Et sans difficulté que nous entreprenions  
De mener un chacun, & point ne le craignons.  
Qu'il nous menaçoit fort d'enfonder un navire  
Qui nous appartenoit dans son profond empire,  
Pour un temps aduenir, ainsi qu'il reuiendrait  
De conduire quelqu'un. Donc qu'il l'enfondreroit  
Et sur nostre cité, ainsi qu'un mur terrible  
Mettroit la pesanteur d'une montagne horrible.  
Ainsi nous racontoit le vieillard : mais voila,  
Soit qu'il plaise à Neptune de faire tout cela  
Que mon pere a predit, & dont il nous menace,  
Soit qu'il change d'aduis & qu'il ne le parface,  
Tout gist en son plaisir. Mais, soit par toy conté  
En quel payst tu as esté tant tourmenté,  
Quels hommes, quelle gent : si c'est terre habitee,  
S'ils sont humains, courtois, si elle est frequente,  
Ou bien s'ils sont cruels, sauvages, furieux,  
S'ils sont hospitaliers, & s'ils craignent les Dieux.  
Dy moy encor cecy. Au sujet de ces carmes  
Pourquoy ie te suppli, as tu ietté ces larmes?  
Quelle tristesse as tu? Pourquoy gemis tu tant,  
Lors que tu vas oyant les gestes racontant,  
Et les malheurs des Grecs qui furent deuant Troye,  
Son funebre accident, son pillage & sa proye.  
Les Dieux ont faict cela, & leur perte pendoit  
Sur le bout du fuzeau que la Parque tordoit:  
Ces ruines, ces morts qu'elles leur ont filées  
A tous hommes seront à iamais reuelees:  
Les maux & les tourments qu'elles leur ont tramez  
Seront sur les chansons chantez & renommez.  
Quelqu'un de tes parens, ou ton pere, ou ton frere,  
Ton gendre bien aimé, ton cousin, ton beau pere,



LE VIII. LIRE DE L'ODYSSEE.

Sont-ils morts deuant Troye, ou souz les hauts rempars  
Du superbe Iliou ont-ils souffert de Mars  
Le funeste trenchant? Car c'est en ceste sorte  
Que se perd & déioint la proximité forte,  
Et en ceste façon nous allons tous pleurans  
Quand la mort les a pris, nos bien-amez parens,  
Ou si c'est ton amy qui ait eu mort amere?  
I'en estime pas moins un bon amy, qu'un frere,  
Amy qui au besoin t'aide opportunement,  
Et qui sage & prudent t'aime sincerement.

Fin du huiſtieme Liure.





## LE NEVFIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGUMENT.

**L**E commencement de la narration d'Ulysses. Ses exploits de guerre contre les Ciconiens, son abord aux Lotophages, sa venue en Sicile vers le Cyclops Polypheme, auquel, luy ayant mangé six de ses gens, il creue l'œil & se sauue de sa cauerne industrieusement.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Les Cicones cruels, les heureux Lotophages,  
Polypheme éborgné dans ses antres sauvages.*

**L**ors le sage Ulysses à dire ainsi commence.  
Puissant Alcinoüs, Roy grãd par excellẽce  
Sur tous les Princes Grecs, de qui l'illustre  
nom

*Parmy les nations estend son beau renom:  
Certainement c'est chose agreable & honnestẽ  
Que d'entendre la voix d'un si parfait Poète  
Que cestui-cy, semblable aux Dieux: & pour certain  
C'est le plus agreable & plus beau d'un festin  
Que la douce Musique: Alors qu'à sa merveille  
Les doctes assistans sont ranis par l'oreille,*



LE IX. LIVRE

Que le peuple escontant y reçoit du plaisir,  
 Que la ioye, de tous le cœur en vient saisir,  
 Que par tout le logis on en faiët allairesse,  
 Que tous les conuiez sont esmeus de liesse,  
 Boient de ces accords les accents douxereux,  
 Sont ravis du diuin de ses sons amoureux,  
 S'emplissans à souhait de viures delectables,  
 Quand le maistre d'hostel charge les longues tables  
 De mets delicieux, de pain les pannetiers,  
 Et de vin excellent les ioyeux sommeliers,  
 Et ceste chose encor me semble estre tresbelle.

Mais ie te veux narrer ma fortune cruelle,  
 Ie te veux raconter mes infinis malheurs  
 Si tu les veux entendre, & quelles grands douleurs  
 I'ay souffert sur les eaux en allant par le monde,  
 Afin que dauantage en pleurs ie me debonde.  
 Mais, las, quels de mes maux diray-ie les premiers,  
 Lesquels mettray-ie encor en ordre les derniers,  
 Et lesquels de beaucoup? Car la celeste bande  
 M'a donné des ennuis en quantité bien grande.

Sois moy donc ententif. Mais tout premierement  
 Ie te diray mon nom, puis vous scaurez comment  
 Ie suis venu chez vous estrangeur miserable,  
 Eschappé sur la mer à la mort effroyable,  
 Aux tristes accidens du ruineur destin,  
 Car de vostre pays le mien est fort lointain.

Du fameux Laërtes ie suis le fils, Ulysse,  
 Cogneu par tout en ruse, en dol, en artifice:  
 Iusques au Ciel s'estend la gloire de mon nom.  
 Ie demeure en Ithaque isle de grand renom,  
 Sur qui le mont Nerite estend ses frais ombrages,  
 Et cache ses sommets dans les plus hauts nuages.



Maints arbres grāds & hauts vōt dessus luy croissans,  
Et sont leurs beaux sommets de loin apparoissans.

Quelques isles autour sont dont elle est enceinte,  
Dulichie, Samos, & l'ombreuse Zacynthe,  
Son costé qui paroist pres la mer se penchant,  
Et qui de terre ferme est le plus approchant,  
Regarde vers le Nord, & les autres encore  
Vers le Soleil levant & la nouvelle Aurore.

Elle est petite, elle est aspre & rude au labeur,  
Elle porte pourtant gens forts & pleins de cœur.  
Je ne puis de ces yeux rien voir tant agreable  
Que ceste terre là, mon pays desirable:

Bien que de mariage & d'amour i'aye esté  
Par toy, ô Calypso, sonnent sollicité,  
Combien que de Circé, la Mage renommée,  
En astuce, en sçavoir, en breuvage estimée  
I'aye esté recherché, espouser m'ait voulu,  
Rien ne m'a destourné, rien i'amaïs ne m'a plu  
Que mon pays natal, & n'est en ma puissance  
D'oublier la douceur du lieu de ma naissance.  
Rien au pris du pays n'est precieux & cher,  
Rien ne nous est si doux que le natal foyer.  
Bien qu'un homme en richesse à nul autre ne cede,  
Que palais somptueux & tresors il possede,  
S'il est loin du pays sur lequel il fut né,  
Et loin de ses parens, il est infortuné.

Or ie te conteray maintenant mes voyages,  
Mes erreurs, mes trauaux, mes pertes, mes dommages,  
Desquelles m'a voulu le puissant Iupiter  
Dés le depart de Troye en mer persecuter.  
Au partir de Phrygie, & des plaines herbeuses  
Où auoit esté Troye aux mœurs fumeuses,



LE IX. LIVRE

Le tourbillon m'emporte, & pousse en moins de rien  
 Au barbare terroir du bord Ismarien  
 Des Cicones cruels, auxquels ie fy la guerre,  
 Pry leur ville, iettay leur muraille par terre,  
 Hommes, enfans, vieillards, tuay tout sans mercy,  
 Leurs femmes emmenay & leurs filles aussi,  
 Partageay à mes gens leurs biens & leur richesse,  
 Et personne ne fut qui n'eust dons à largesse.

Ie commande soudain la retraite sonner,  
 Et les armes au poing sur ses pas retourner.  
 Mais voyez les destins desia comme ils nous traittent;  
 Mes compagnons, hélas, mes paroles rejettent;  
 Refusent d'obeir. Ils demouroient assis  
 Par les nauys, fayneans, & d'yresse transsis,  
 Oublieux s'amusoient à boire à toute outrance,  
 Car ils auoient trouué du vin en abondance.  
 Egorgerent au bord bœufs, montons & brebis,  
 Tant que les Ciconois qui s'en estoient fuis  
 Retournent furieux, avec force autres bandes:  
 Car ils leur auoient dit les occisions grandes  
 Qu'on auoit faict des leurs. Ils viennent donc sur nous  
 Avec tous leurs voisins, pleins d'ire & de courroux;  
 Braues & belliqueux. Or au pays de Thrace  
 Dedans le continent il habite vne race  
 De gens, qui sont dressez à fierement courir  
 A cheual sur leur homme & le faire mourir:  
 Puis mettent pied à terre, & scauent bien combattre  
 Quand il est necessaire, & l'ennemy abbattre.  
 Ils nous surprennent donc, viennent à l'impourueu  
 En grand nombre amassez, autant que l'on a veu  
 De feuilles par les bois, de bleds par les campagnes  
 De fleurs parmy les prez, & d'herbes aux montagnes.



Iupiter, ses destins, les assaults, les hazards  
Nous pressoient grandement souz les armes de Mars,  
Et le sort, qui sur nous a la chance tournée  
Nous contrainst de souffrir vne triste iournée:  
Nous sommes entouré de sia de toutes pars  
Pressé de l'ennemy, qui es lance ses dars  
Iusque dans nos vaisseaux, & de dessus la terre,  
De flèches & de traits nous font mortelle guerre.  
Depuis le poinct du iour tousiours nous combattons,  
Et iusques au Midy brauement resistons, (che  
Cōbiē que moindres qu'eux. Mais quād Tiron fut pro-  
De noyer dans la mer du soir son panchant coche:  
Les Ciconois alors deuindrent les plus forts,  
Et aux Grecs debellez donnerent milles morts.  
Là mourut de nos gens six de chacune barque,  
Et le reste eschappant à la cruelle Parque  
Ioyeux faiēt voile au vent, laisse le sanglant bord,  
Aise de s'estre ainsi guaranty de la mort.  
Nos nauires pourtant plus outre ne passerent,  
Nos fermes auirons plustost ne se hausserent,  
Et nos voiles iamais ne prirent le plein vent  
Au large dans la mer, que n'eussions parauant  
Par trois fois appelé nos gens. qui là tomberent  
Et des fiers Ciconois la proye demeurerent.  
Tost apres Iupiter encontre nos naisseaux  
Enuoya la tempeste, & renuersa les eaux  
Tout s'en-dessus-dessous, noyant nostre nauire  
Des orages tombans des fleuves de son ire:  
Nous couurit de bronillas, & son courroux amer  
Cacha d'une nuee & la terre & la mer.  
Nos vaisseaux sont frappez de la vague irritée,  
La nuit humide chet du Ciel pre cipitée.



LE IX. LIVRE

Elle amasse tout l'air plein de poisseuse horreur,  
Et la mer est changee en obscure frayeur.  
Ia les pauvres vaisseaux nagent à l'adventure,  
Sont emportez des flots : & la tempeste dure  
Trois, quatre fois les frappe, on oit craquer le bois,  
Les voiles déchirez rompent tout à la fois,  
Sont emportez en mer en mille parts diverses:  
Les morceaux vont nageans dessus les ondes perses,  
Nous fremissons de peur : car tout ce que voyions  
Nous rapportoit la mort, & au fond nous cachions.

Après reprenans cœur nos forces redoublâmes,  
A force d'auirons nos navires poussâmes  
A terre my-rompus par les vents furieux:  
Nous fusmes là deux iours & deux nuits, soucieux  
Et tristes au mourir. Couchez sur les herbages  
Lamentions nostre sort pressez en nos courages.  
Mais au troisieme iour que l'aube se levant  
Ses beaux chevaux dorez amenoit du Levant,  
Et se monstroit vermeille, empourprant les campagnes,  
Et sa teste dressant sur le bout des montaignes:  
Nous remontons en mer, nos grands mats redressons,  
Chacun rentre en sa nef, & nos voiles haussons,  
Ia nous nous asseons, & toute nostre flotte  
Au plaisir d'un bon vent agreablement flotte,  
Le vent & le Pilote ensemble gouvernoient,  
Et à nostre souhait nos navires menaient.

Helas de ce temps là le vent ainsi prospere  
I'eusse touché le bord de mon Ithaque chere,  
Si le fier Aquilon & les flots rigoureux  
Ne m'eussent dénoyé de mon chemin heureux:  
Ne m'eussent destourné dessous la pointe fiere  
Des rochers Maleans & du mont de Cythere.

L'erre



J'erre neuf iours entiers sur le flot agité,  
Des aduersaires vents deçà delà porté:  
Sur le dixiesme iour i'aborde les riuages  
Prosperement conduis des heureux Lotophages,  
Qui viuent des doux fruits croissans sur des rameaux,  
Ioyeux, pleins de santé. Nous sortons des vaisseaux,  
Nous mettons pié à terre, & beuons de l'eau nette  
Que le sable Prochain à gros bouillons nous iette.  
Nous faisons bonne chere, & sur l'herbe coucheZ  
Delectons de bon vin nos gosiers dessecheZ.  
Quand la soif & la faim ne nous firent plus guerre,  
J'enuoye de mes gens pour decouurir la terre,  
(I'en choisi deux de tous: le Herault pour le tiers  
Pour aller avec eux i'adioignit volontiers.)  
Quelle part nous estions, en quel coin souZ la sphere,  
Et quels hommes c'estoient, & ce qu'ils scauoient faire:  
Comme ils eurent marché par pays longuement  
Ils s'allèrent en fin mesler ioyeusement  
Parmy ceux du pays, qui contre eux ne se faschent,  
Ny de glaiues trenchans de les tuer ne taschent,  
Ny furieusement ne les vont pas charger:  
Mais de leurs fruits sucreZ leur donnent à manger.  
Ils n'en eurent mangé, que tost ils oublierent  
Tout ce qu'ils auoient faict, & ne se soucierent  
De reuenir vers moy: de leurs naturels Dieux,  
De leur douce maison pauurement oublieux,  
Tout le soin, le soucy qu'ils ont en leurs courages,  
Et de viure tousiours avec les Lotophages.  
Ie les allay querir, à force les trainay,  
Et dedans nos vaisseaux pleurans les ramenay.  
Me fallut les lier par force & violence:  
Lors ie dy que chacun r'entraist en diligence



LE IX. LIVRE

Dans les vaisseaux ailez, sur les bancs se rangeast,  
Que du fruit du pays personne ne mangeast,  
De peur qu'ensorcellez il ne leur prist enuie  
D'user en ce pays le reste de leur vie,  
Et ne fissent refus de remonter sur mer,  
Oublieux du pays, & lassez de ramer.  
Chacun donc se retire, & à force de rame  
Frappe les flots ondeux, & les vagues entame.  
Nous avançons chemin de deuil allangouris,  
On voyoit escumer souz les ondes Doris.

Voicy nous arriuons à la riuë sanglante  
Des Cyclops cruels engeance violente,  
Effroyables Geans, gens sans raison, sans foy,  
Superbes, orgueilleux, sans coustume, & sans loy,  
Se faisans forts des Dieux, iamaïs ils ne labourent,  
Ils ne plantent iamaïs : Mais là les moissons courent  
D'elles-mesme sur terre, & croissent sur les champs  
Qui n'ont esté fendus par les coutres trenchans.  
Là, sans qu'on y laboure & là sans qu'on y seme,  
Là terre leur produit leurs viures d'elle mesme,  
Là croist le beau froment, là l'orge rous iaunit,  
La vigne abondamment la vendange y fournit.  
Et les arbres leurs fruits. Vous y voyez la vigne  
Ployante souz le fais de ce doux fruit insigne,  
De grands raisins chargee, & la vient humecter  
La pluye que luy donne vn moitte Iupiter,  
Dont le fruit se grossit & s'enfle en son escorce.

Ils ne plaident point là, la loy n'a nulle force  
Parmy eux, les status n'y sont point recogneus,  
Et les sceptres n'y sont en grand conte tenus.  
Mais ils vont demeurans par les forests ombreuses,  
Sur les monts esleuez, és grottes cauernenses.



Chacun sa loy s'ordonne, & a commandement  
Sur sa femme & enfans : N'ont soucy nullement  
De s'entre-rechercher une isle assez petite  
S'estend dehors du port de la terre où habite  
La race des Cyclops, & ce lieu tout desert  
Est de grandes forests entierement couuert.  
Comme l'isle n'est pas de leur terre prochaine,  
Elle ne s'en void pas aussi par trop lointaine,  
Mainte Cheure sauvage en grande quantité  
Naist dedans ce pays nullement frequenté.  
Pour les aller secourir sur leurs roches pointues  
Les sentes nullement ne paroissent battues  
Des pas d'homme viuant. La force de l'odeur  
Des chiens ne va point là, là ne va le veneur,  
Qui tousiours par les bois & les forests obscures  
Sur les monts dangereux court maintes aduantures.  
Le bestail, ny le soc ne la vont point couurant,  
On n'y va point semant, on n'y va labourant,  
Vuide de laboureurs, & exempt de leurs œures.  
Toutesfois on y voit pasturer maintes Cheures,  
Et à leurs brayemens resonnent les rameaux.  
Les Cyclopes n'ont là nauires ny vaisseaux  
Dorez & peinturez : En leur fiere contree  
N'a charpentier aucun encore faict entree,  
Qui d'ais bien cheuillez de postaux grands & longs  
Leur ait enseigné l'art de faire galions,  
Sur lesquels entamans le creux des ondes perses,  
Ils s'en aillent chercher les regions diuerses,  
Voir estranges pays, apprendre, s'enquerir,  
Visiter, traffiquer : Ainsi qu'on void courir  
Les autres nations pour faire leurs traffiques,  
Et entre-secourir chacun leurs republiques:



LE IX. LIVRE

Gens qui les frequentans les civilizeroient,  
Et leur terre, & leurs mœurs en fin cultiueroient,  
Bastiroient des citez, les mettroient à leur aise.

La terre toutesfois n'est nullement mauuaise,  
Elle rapporteroit en saison, car les prez  
Sur le bord de la mer fleurissent diaprez,  
Mols & bien arrosez. Là s'aimeroit la vigne  
Où pendroit le doux fruit de la souche benigne:  
Le terroir y seroit facile à labourer:  
Le grain dedans l'espy pourroit croistre & dorer,  
Et l'espy pesamment y pancheroit la teste.  
Le port y est aisé, exempt de la tempeste,  
Et n'est ia de besoin d'y lier les vaisseaux  
Lors que les vents fascheux bouleuersent les eaux,  
Ou de les mettre à l'ancre. Nulle tourmente en somme  
Ne vous empesche point d'y prendre vostre somme.  
D'eux-mesmes les vaisseaux y demeurent flottans  
En toute seureté iusques au nouveau temps,  
Qu'on voit se réueiller la marinier tourbe,  
Qui coule en mer le fais de son nauire courbe,  
Que les vents gracieux vont doucement soufflant,  
Et de leurs forts soufflets les voiles vont s'enflans.  
Au port sort vne source & claire, & babillarde,  
Dont l'eau va murmurant doucettlement iazarde,  
Et iette à petits bonds son onde ialissant,  
Maint grand aulne feuillu à l'entour va croissant.  
Nous abordaſmes là, telle fut la fortune  
Qui nous y vint pousser au temps de la nuit brune  
Quelque Dieu que ie croy, fut nostre conducteur,  
Car l'air estoit alors espais & fort obscur:  
Mesmes de s'entrevoir il estoit impossible.  
Nos masts estoient couuerts d'un air noir & horrible,



La poix & l'espaisseur estoient amoncellez,  
Et noircissoient l'entour de nos vaisseaux voilez  
La Lune auoit perdu sa corne desirable,  
Ne monstroit plus du Ciel sa lumiere agreable,  
Mais triste & renfermee es nues se cachoit.  
Isle, terre, ne port de nous ne s'apperçoit,  
Et ne vismes iamaïs les vagues se poussantes  
Encontre le rinage, & les eaux se haussantes  
Au bord qui les frappoit, que nous n'eussions touché  
Le port, & nostre cable à la rive attaché.  
Nos compagnons alors plient voile & cordage,  
Et nous nous estendons couchez dessus l'herbage  
Lassez de la marine & pesans de sommeil,  
Et de l'aube attendons le gracieux réueil.

Mais dès que le matin ramenant la iournee  
Elle nous eust monstrez sa robe ensafranee  
Rebridant ses cheuaux, nous fusmes esbahis  
De voir si pres de nous & l'isle & le pays.  
Nous y dressons nos pas, y prenons nostre route,  
Remplis d'incertitude, & agitez de doute,  
Et les Nymphes des bois filles de Iupiter  
Force Cheures touchans, les vindrent presenter  
A nos gens affamez, afin qu'ils en tuassent,  
Et que, dessus le feu les cuisans, en mangeassent.

Nous courons au vaisseau, prenons flèches & dards,  
Et pour Cheures ferir nous enlunons nos arcs,  
Nous nous mettons en trois, les suiuons sur la croupe,  
Des pointes des rochers, & iusqu'en la grand troupe  
La chasse leur donnons. Iupiter & le sort  
Nous donna bonne prise, & nous fit mettre à mort  
Nombre de venaisons, iettant en nostre voye  
Enceinte de forest & la prise & la proye.



LE IX. LIVRE

Et comme nous estions quelques douze vaisseaux,  
Le hazard nous donna à chacun neuf Cheureaux;  
Mais le mien en eut dix du parus de la guerre.  
Alors chacun de nous de se ietter en terre,  
De faire bonne chere, & de s'emplir ioyeux  
De grasse venaison & de bon Bacchus vieux.

Tout le iour se passa, iusqu'à ce que dans l'onde  
De l'Ocean, Titan mist sa perruque blonde:  
Que nous estions à table, & que nous n'auions pas  
Encor vuidé les pots, ny finy nos repas.  
Car nous auions du vin encor à suffisance,  
Et en auions chargé en tresgrande abondance  
Lors que nous prîmes pié es bords Ismariens,  
Et iettâmes à bas les murs Ciconiens.

Or nous considerons des geantines roches  
Celles qui nous estoient de terre les plus proches,  
Nous regardons fumer leurs trous & leurs crottons,  
Nous entendons apres des Cheures & moutons  
Infinis beestemens. Puis Phœbus le Ciel laisse,  
Et faict en se cachant place à la nuit espaisse.  
Et nous encor par terre au sommeil redonner  
Nos membres tous lassez, iusques au retourner  
Du iour, & que l'Aurore hors des ondes se tire.  
Lors appellant mes gens ie me pris à leur dire:

Compagnons ie vous pry' & vous mes chers amis,  
Demeurez tous icy, sans qu'à nul soit permis  
De sortir des vaisseaux, mais faictes bonne garde,  
Et de descendre à terre aucun ne se hazarde.

Moy avec mon vaisseau i'iray tant seulement  
Décourrir le pays, desirant grandement  
Apprendre en quel endroit de la terre nous sommes,  
Et si les habitans de ce pays sont hommes



*Agrestes, incivils, sans hospitalité,  
Ou bien s'ils ont en eux quelque civilité.*

*Paracheuant, ie monte en ma nef, & commande  
A mes gens de me suiure, incontinent ma bande  
Me suit, entre au vaisseau, donne des avirons,  
Et vers l'endroit plus proche à force nous tirons.  
Y estans abordez tous ceux de nostre flotte,  
Nous duisons là pres l'entree d'un grotte  
Haute dedans le roc. Maint laurier s'eslevant  
De l'horrible cauerne ombrageoit le deuant.  
Brebis en quantité & Cheures en grand nombre,  
Innombrable bestail reposoient deffouz l'ombre,  
Et vne grande salle aupres apparoissoit  
Faiçte de grands cartiers, laquelle se haussait  
D'une belle hauteur: Grands Pins de leur branchage,  
Force chesnes feuillus y donnoient de l'ombrage:  
Un homme horrible & grand là dedans se tenoit,  
Et tout seul ses troupeaux par les rochers menoit.*

*Entre ses compagnons engeance abominable,  
Il ne vent habiter nullement sociable,  
Monstre prodigieux, ne semblant nullement  
Aux autres de visage, en haussant seulement  
Sa teste quand il sort de ses roches cornues,  
Il touche de son front aux plus haultaines nues,  
Et surpasse haultain, de son chef orgueilleux  
Les sommets les plus hauts des grands môt sourcilleux.*

*A l'heure ie laissay le reste de ma bande  
Au bord dans mon vaisseau, les prie & leur cōmande  
De faire bonne garde, & que pour quelque cas  
Que ce soit, des vaisseaux ils ne s'écartent pas.  
I'en prens seulement douze, avec moy les emmeine  
Fais porter de bon vin vne peau de bonc pleine*



LE IX. LIVRE

Pour nous reconforter, d'un tres-excellent vin  
 Present delicieux de Maron le deuin,  
 Le Prestre d'Apollon, sage fils d'Euanthee,  
 D'Ismarie habitant, que nous auions domptee:  
 Et ce faisant auions sauue luy & ses fils,  
 Sa femme & sa maison d'entre les deconfits,  
 Sans qu'il se ressentist en rien de ce desordre,  
 Portons grand reuerence à luy & à son ordre.

Il habitoit pour lors Prestre à Phœbus sacré  
 Dans un bois, à son maistre & saint & consacré,  
 Me fit de grands presens: entre autres d'un grand vase  
 D'argent massif le hault, d'argent massif la base,  
 Sept talents de fin or, de vin delicieux,  
 Incorruptible vin, saint breuuage des Dieux  
 Douze grands poinçons pleins. Ses gens ne ses seruātes  
 Ne sçauoient où estoient ces liqueurs excellentes.  
 Dans vne cane à part secrette il les mettoit,  
 Et sa femme la clef seulement en portoit:  
 A grand peine vne fille, & fidelle & secrette,  
 Avec sa femme & luy sçauoit ceste cachette,  
 Quand de ce bon vin fort vne fois ils beuuoient  
 Tant seulement un pot, sa force ils abrenuoient.  
 De vingt mesures d'eau, il fumoit l'ambrosie  
 Du verre, & de le boire onc ne mouroit l'enuie.

Je fais donc d'un tel vin vne grand' peau charger,  
 Et porte quant & moy de quoy tresbien manger.  
 Je brule de desir, mon cœur d'ardeur sautelle  
 De voir le grand Cyclops à la face cruelle,  
 Au corps fort & puissant, le mépriseur de loy,  
 Le moqueur de iustice, & le rompeur de foy.  
 Nous paruenons en fin à sa fiere demeure,  
 Mais l'horrible Geant n'y estoit pas pour l'heure.



Ses bestantes brebis par les champs il païssoit  
Et gardant ses troupeaux le temps ainsi passoit.  
Nous entrons dans le trou où le monstre se veautre  
Regardons chaque chose encor' l'une apres l'autre  
Son mesnage admirons. Son laitage pressé  
Es fescelles estoit proprement adiancé,  
D'osiers bien repliez ses panniens & ses cages  
Estoient chargez de beurre, & rompoient de fromages:  
Icy estoit le toit des camuses brebis,  
Là des boucs petulans l'establage estoit mis,  
Et des cheures à part les logettes d'eclisse  
Se fermoient proprement, d'un soigneux artifice  
Le Cyclops rengeoit tout faisant distinction  
Et de bestail diuers & d'habitation.  
Là logeoient les plus vieux, à part font leur demeure  
Les moyens, & plus loing ceux qui depuis peu d'heure  
Sont nés, agneaus, cheureaus. Car au pris qu'ils naissoient  
Ils trouuoient leurs maisons & en leurs rang passaient  
Toutes pleines de lait rompoient ses laittries.  
Ie vy ses toits aux boucs, ie vy ses bergeries,  
Ses grands pots escumans, ses cages, ses paniers,  
Ses cherieres, ses ais, ses fais celles d'osiers,  
Et ses mets où estoient bien serrez ses laitages,  
Sa creme, son caillé, son beurre & ses fromages.  
Mes gens me pressoient fort d'emporter ces vaisseaux,  
De toucher deuant nous son bestail à mouceaux,  
Charger tout en nos nauts: & desencrer bien viste  
De peur d'estre surpris, & de prendre la fuitte.  
Ie ne peu malheureux cela leur accorder,  
Et ne me voulu onc laisser persuader:  
Ie refusay mon bien, pour voir la mine fiere  
De ce mandit geant, & pour tascher de faire



LE IX. LIVRE

*Qu'il m'en donnast plustost par hospitalité.*

*Mais, las! il nous devoit user de cruauté.*

*Dans le cachot ombreux du feu nous allumâmes,  
De ses fruitz, de son lait, de ses biens nous mangeâmes  
A nostre suffisance: & attendîmes là*

*Jusqu'à tant que le monstre horrible devalla  
Des rochers, dans son creux: & voicy qu'il apporte  
De grandz charges de bois sur son espaulle forte,  
Des arbres tous entiers, pour cuire son soupper  
Sur le feu qu'il alloit bien tost en allumer.*

*Il iette la dehors sa monstrueuse charge  
Et du pesant fardeau ses espaulles decharge,  
Vn bruit horrible & fort suit ce deschargement,  
Et horreur nous saisit le cœur entierement,  
Tremblans & fremissans nous cerchons les tenebres,  
Et fuyons par les coins de ses caches funebres,  
Es lieux plus enfoncez, du roc nous nous cachons,  
Et fuir la fureur du Geant nous taschons.*

*Il serre ses troupeaux, de ses brebis craitifues  
Il tire le laittage, & des cheures lasciuës,  
Mais il laisse dehors tous les moutons bestans,  
Les masles, les agneaux & les boucs petulans.  
Puis il ferme son trou: les grands postaux il cronlle  
Et pour servir de porte vn roc entier il roule,  
Vn enorme caillou, & le leue aysement,  
Tel que vint & deux chars tres difficilement  
Sous l'aisseuil craquetant tireroient hors des boues,  
Encor chacun garny de deux paire de roues:  
Après se reposant, quelque temps il s'assied.  
Ses brebis puis après & ses cheures il traict,  
Presse leurs pis des mains, & sans tout le laict traire  
Chaque petit il prend & le met sous la mere.*



Après par la moitié il partage son lait,  
Dedans ses pots percez vne partie en met  
Pour la faire cailler sur la ioncheuse eclisse,  
Et par les trous du pot la masse prise pisse,  
L'autre moitié du lait à part il reseruoit  
Pour breuuage à soupper duquel il se seruoit.  
Puis du feu il allume. Or la fin estant mise  
A tout ce qu'il faisoit, voicy qu'il nous aduise  
Où nous tremblions cachez pour la premiere fois,  
Puis nous vient enquerir d'une effroyable vois.

D'où venez vous icy estrangers par les ondes?  
Quel chemin ont tenu vos barques vagabondes?  
Qui estes vous? dit il: & quel sujet vous faict  
Aborder en ce lieu, Seroit ce pour l'effect  
Du traffic, & pour vendre en ce lieu vos denrees  
Que vous fendez ainsi les vagues azurees?  
Où bien tracassez vous de ça de la courans,  
Pour rapine chercher comme font les brigans,  
Les pirates en mer? Hazardans vostre vie,  
Vous iettans en dangers continus, pour l'enuie  
De faire quelque proye, & espiez ainsi  
Les passans pour les prendre & piller sans mercy?

Il dit & la peur froide entra dans nos poitrines,  
Nous tremblasmes d'horreur de ses horribles mines,  
Et du cry furieux qu'il ietta. Tout tremblant  
Lors ie m'adresse à luy, en ces mots luy parlant.

Nous reuenons de Troye, agitez des tempestes,  
Pauvres Grecs égarés. Les orages molestes  
Et l'impiteux Auster nous ont icy iettez,  
Des vagues & des vents & du Ciel tourmentez,  
Cerchans nostre pais & nos Dieux domestiques.  
Icy nous ont portez nos fortunes iniques



LE IX. LIVRE.

Nous forceans vn chemin tout contraire tenter,  
 Ainsi nous a voulu le puissant Iupiter  
 Faire tourner ailleurs que dans nostre contree  
 Nous peuple malheureux de l'ayné fils d'Atree,  
 Du grand Agamemnon dont le los immortel  
 Se hausse celebré iusques dedans le Ciel,  
 Lequel a mis à sac la belliqueuse Troye  
 Et dessus Mars a mis tant de peuples en proye:  
 Nous voicy à tes pieds prosterneꝝ humblement  
 A ton port abordeꝝ: donne soulagement  
 A nostre grand misere, & de dons secourables  
 Courtois hospitalier secours ces miserables:  
 Ne mets point à mepris nos clameurs & nos vœux,  
 Mais aye ie te pry, reuerence des Dieux,  
 Crain le grand Iupiter: Nous voicy à ta face  
 Treshumbles supliants, fay nous mercy & grace,  
 Fay comme Iupiter qui deffend, qui maintient,  
 Tousiours les estrangers, tousiours pres d'eux se tient,  
 Grand Dieu hospitalier pour estre à leur deffiance:  
 Et de ceux qui leur font iniure, prend vengeance.  
 Iupiter fort souuent a voulu cheminer  
 Avec les voyagers, & les accompagner.  
 Comme i'eus acheué, il enflamma sa face,  
 Me respondant ainsi de superbe menace.  
 Tu es fol, estranger, & quiconque sois tu  
 Arriné en ce lieu de l'orage battu,  
 Tu resue, en nous disant qu'ayons en reuerance  
 Les Dieux, & que craignons leur celeste puissance,  
 Nous auons bien que faire icy de Iupiter:  
 Il a beau fondroyer, il a beau eclater  
 Sur les branchus sommets des plus hautaines croupes,  
 Que nous en chant icy à nous autres Cyclopes?



Fay tant que tu voudrastes Dieux forts & heureux,  
Nous auons plus de force & de puissance qu'eux.  
Si nous l'entreprenons nous leur donnons la fuite:  
Ie n'ay crainte ne peur ny de l'ire depite  
Ny du courroux mutin de ton beau Iupiter,  
Ny que pour son respect ie daigne m'arrester  
De faire mon plaisir, & moins que ie pardonne  
A toy ny à tes gens, si ma volonté bonne  
Est tout presentement de vous aualler tous.

Mais respon moy un peu, dy moy, où auez vous  
Delaisé vos vaisseaux tempestez de l'orage?  
Sont ilz encor à l'ancre ou contre le rinage?  
Il me disoit cela pour me circonuenir,  
Mais ie le decouury & le senty venir,  
Qui fit que finement ie me pry à luy dire.

En mer Neptume a mis en pieces mon nauire  
L'eslanceant rudement contre les rocZ chenuZ,  
Et en terre a ietté tous les morceaux menuZ  
Contre vostre rinage, & moy seul à grand peyne  
Et ceux cy auons fuy la tempeste in humaine.

Il ne respondit rien, mais cruel acharnant  
Sa rage impitoyable, & contre nous venant  
Il en empogne deux, & de grand violence  
Les batant contre un roc, en terre les eslance  
Comme deux petits chiens, ou bien deux agnelets  
Que lon oste à la mere encore tous foiblets:  
Depiteux sang caillé leur cernelle degoutte  
En sanglante tumbant la terre goutte à goutte,  
Qui s'abreuue de sang, & puis pour son soupper  
En pieces le mechant vient à les decoupper:

Le Lion faict ainsi fondant de la montagne  
Que l'orage, la fin, la colere accompagne,



LE IX. LIVRE

Se iettant sur la proye, & la rompant des dentz;  
 De mesme le Ciclops les iette la dedans  
 En son ventre enragé, sang & chair & cervelle,  
 Entrailles & boyaux, les os & la moëlle,  
 Rien à terre n'en chet, le monstre plein d'horreur  
 Croque & deuore tout. Nous tremblons de frayeur,  
 L'horreur nous faict dresser les cheueux en la teste  
 Et tout nous represente vne mort toute preste.  
 Nous tendons nos deux mains aux astres & aux Cieux  
 Pleurans & gemissans, nous adressons nos veuz  
 Autreshaut Iupiter, à cest acte effroyable.  
 Apres qu'il eut ietté en son ventre execrable  
 Ces pauvres corps sanglâts, prend un grād pot de lait  
 Le hausse sur le cul & en boit à souhait.  
 Apres auoir souppé, pesant il se retire  
 Aupres de ses trouppeaux, sur le dos il se vire  
 Et ronfle de sommeil. I'en souuent grand desir  
 De prendre mon espee, & de l'aller choisir  
 A l'ayse dans le cuer, luy trauerser le ventre  
 Cependant qu'il ronfloit ainsi dedans son antre,  
 Et souuent en mon cuer ie fus sollicité  
 De tirer mon espee estant à mon costé,  
 Et l'en perser tout oultre, & faire large voye  
 Là où les intestins environnoient le foye,  
 Et luy donner cent coups sur son dernier som meil.  
 Mais ie fi beaucoup mieux de prendre aultre conseil:  
 Nous fussions là periz, & la fin terminee  
 Du malheureux Geant la nostre eut entrainnee.  
 Nous n'eussions iamais peu la grand pierre esbranler  
 Qui fermoit la cauerne, & dehors la rouler,  
 Nous demeurames là iusqu'à l'aube nouuelle  
 Fort tristes & perplex, & tousiours en cervelle;



Mais la fille au matin ayant à son retour  
Ramené sur son char à la terre le jour:  
Il allume du feu va ses bestes retraire,  
Puis prend chaque petit & le met sous la mere  
Comme il apartenoit. Quand il eut acheué  
D'eux d'entre nous encor de terre il a leué,  
Les à mis par morceaux, & le monstre execrable  
En a faict vistement son past abominable  
Puis il sort ses troupeaux & les mene chercher  
Pasture par les champs: destournant le rocher,  
Et puis le remettant sans effort, sans secousse,  
Comme si le couuercle il mettoit sur sa trouffe.

Ainsi le fier Cyclops repeu de sang humain  
Sifflant sur ses troupeaux se remet en chemin  
Sur les aspres rochers. Et plein de peine extresme  
Le demeure enfermé songeant à Polypheme,  
Et au moyen comment ie pourrois me venger,  
Desirant que Pallas m'y vint accourager.  
Lors ie vay m'aduiser d'un conseil bon & sage.  
I'apercoy la un pau d'un oliuier sauvage  
Encor' tout frais & vert parmy l'ancre couché  
Que le cruel Cyclops auoit tout esbranché,  
Pour le porter en main, en faire une baguette  
Après qu'il seroit sec. Ce gros rameau ie guette  
Aussi puissant qu'un mast qu'on met à un vaisseau  
Qu'on a faict pour aller traffiquer dessus l'eau,  
Que vingt bons auirois menent de bande en bande:  
Semblable estoit la branche, aussi forte aussi grande:  
Et ie me mys soudain apres à l'empogner,  
Eus une infinité de peine à la rogner.  
Ie l'accourcy d'une aune ou bien peu d'auantage,  
Puis meis mes gens apres, les presse & accourage



LE IX. LIVRE

De luy faire la pointe & de l'amenuiser,  
Moy mesmes ie me mis apres à l'aguiser  
La brulant par le bout; pource qu'estant brulée  
Sa pointe estoit plus dure & bien mieux affilée.  
Puis dessous vn fumier la cachay gentiment,  
Car il y auoit là du fiens abondamment.

Or ie iettay au sort ceux de ma compagnie  
Dont l'ame estoit le plus de courage munie  
Pour courir au danger, pour courir ala foix  
Auecque moy pousser & enfoncer le bois  
Dedans l'oeil du Cyclops, cependant que le somme  
De declinant sommeil agraueroit nostre homme  
Quatre furent tirez du sort ensemblement  
Telz que ie les voulois, que de mon mouuement  
Feusse choisi moy mesme en vn danger semblable,  
Pour courir avec moy vn peril effroyable,  
Et ie vins le cinquiesme auoir part au hazard.

Nostre Cyclops ce iour reuint des champs bien tard,  
Touche tous ses troupeaux dans la fiere demeure,  
Et nul de tous dehors ceste fois ne demeure.  
Soit qu'un Dieu le voulust, qu'il le fist sciemment,  
Ou que là son destin l'attirast iustement:  
Il oste le rocher de deuant la grand bouche  
Et son huis fremissant facilement debouche.  
Comme à l'acoustumé cheures & brebis traict  
Pressant le pis des mains, & faict pisser le lait  
Puis en remplit ses pots, puis sans du tout les traire  
Il prend chaque petit & le met sous la mere,  
Comme il eut achené le cruel le hideux  
Reuiert encore a nous & en auale deux.

Alors en m'aduanceant i'enjollois le fier monstre,  
Et pleine du vin noir vne couppe luy monstre.

Prenez



Pren, luy di-ie, Ciclops, aualle ce bon vin  
Et dedanstes boyaux fay le tumber soudin  
Après t'estre sanglant rempli de chair humaine,  
T'aste un peu de quelz vins nostre nef estoit pleine;  
Quand tu en auras beu ie t'en reuerseray  
Tant que tu en voudras, pour voir si ie feray  
Que doux & appaisé d'icy tu me renuoyes  
De nostre cher pais aller trouuer les voyes.  
Mais tu te trompes fort le monde demembrant  
Et trop intolérable ainsi le deuorant,  
Et que la chair humaine en tes entrailles entre  
Pour en farcir cruel le desir de ton ventre.  
Quelz vaisseaux desormais ton isle aborderont?  
Croy moy, certainement nulles gens n'y viendront  
Tandis que tu seras si fier & si terrible,  
Et que pratiqueras cruauté si horrible.

Il luy dist tout ainsi. Il pren le goubelet  
De fort vin escumant & l'aualle tout net  
Et de ce doux Nectar embasme sa poitrine.  
Il redemande encor de la liqueur diuine  
Priant & repriant, ça de ceste boisson,  
Redonne m'en encor, & puis me dy ton nom.  
Tu receuras de moy plaisir & courtoisie  
Comme mon hoste cher, donne m'en ie ten prie;  
Et tu te vanteras de m'auoir emporté  
Ayant logé chez moy dons d'hospitalité.  
Combien que le terroir de la belle Sicile  
Soit florissant & beau, soit encor plus fertile,  
Et que le vin exquis y croisse abondamment  
Des eaux de Iupiter arrosé doucement,  
Et sorte genereux de la grappe exprimée  
Ceste liqueur pourtant est de moy estimée



LE IX. LIVRE

Et meilleure & plus douce: au doux boire des Dieux  
Ayant le goust semblable & au nectar des Cieux.

Lors ie luy tens encor de la liqueur flambante,  
Par trois fois il en prend, & de main ravissante  
La porte à son gosier, trois fois il l'aualla,  
Trois fois à pleine bouche hardy il l'engoula,  
Iusque là le poussa sa bestise brutale

Par le destin, ie croy. La boisson cordiale  
Montant en sa ceruelle, & la forte liqueur  
Ayant pris & gagné la place de son cœur  
Ie m'adresse au Cyclops & de parolle telle,

Tu veus doncques sçavoir de quel nom ie m'appelle,  
Ie te diray le vray, mais toy pareillement  
Fay moy quelque present servant de monument  
Et que i'aye de toy la souvenance bonne:

Or pour te dire vray ie m'appelle, Personne,  
Mes parens ce nom là me donnerent, aussi  
Et mon pere & ma mere m'appellerent ainsi

Il me dit, (à sa voix reuerberoit tout l'antre)  
Personne, tu viendras le dernier en mon ventre  
Après tes compagnons que ie déchireray,  
Tu seras le dernier, croy, que ie mangeray,  
Repose t'en sur moy, c'est la grace & le gage  
Que tu auras, mon hoste, empour mon hostelage.

Ce disant, il se couche à l'enuers estendu,  
Et iette son grand corps sur la terre espandu,  
Appuyant sur vn roc sa grosse teste immonde.  
Le sommeil l'arresta comme il faiet tout le monde:  
Il n'auoit pas quasi commencé de dormir,  
Que trop soul, que trop plein il se prend à vomir,  
Qu'il rend sur le paué vilainement sa gorge  
Vin & viande meslez, tout ensemble il degorge



Chair humaine, morceaux qu'il auoit auallé  
Se sont hors de son ventre ordement ecoulé.  
Lors ie cours au tison, ie commence à le prendre,  
Ie le mets dans le feu, le rousle dans la cendre,  
Jusqu'à ce qu'il sortist du foyer tout flamant.  
L'accourage mes gens, ie les vois enflamant  
De s'en venir à moy, de ne trembler, ne creindre,  
De pousser brauement, & de point ne se feindre.  
Comme le pau me semble assez bien allumé  
Et, combien qu'il fust vert, rougement enflammé  
Et petillant d'ardeur, ie le retire viste,  
M'y fumant, mybrulant, mes compagnons i'incite  
Qui vindrent resolués pres de moy se ranger.  
Quelque Dieu, ie le croy, nous vint accourager  
Et nous haussa le cœur, car mes gens enfoncerent  
La pointe du tison, dans son œil la poussèrent  
Auec toute leur force, en l'endroit proprement  
Où son œil se logeoit sous son front iustement:  
Ie me guinde dessus le pau ardent de braise  
Ie le tourne, le vire, afin que plus à l'ayse  
Il penetre dedans: comme si quelques fois  
Quand le charpentier perse vne piece de bois  
Pour metre à vn bateau, ses gens qu'il a derriere  
Luy aydent à tourner, à virer son terriere  
A grand force de bras, il tourne, il perce à iour.  
Ainsi tournans, apres maint tour & maint retour  
Nous luy enfonçons l'œil: le sang à grosse goutte  
Noir ensemble & fumant dessus son front degoutte,  
Paupieres & sourcils le feu luy va grillant  
Et la racine en sonne au brasier petillant.  
Comme le mareschaliette vn soc ou vn vonge  
Ou bien vne cognee, en son eau, toute rouge



LE IX. LIVRE

Qui siffle fremissant, de l'espeſſe vapeur  
Son auge ſe remplit tant le fer a d'ardeur,  
Ainſi l'œil du Geant ſous le pau qui le grille  
Auec grand ſifflement bruit, bouillonne, & petille,  
Il brâme horriblement, tout le roc en trembla,  
Nous recullons de luy, fuyons par cy par la,  
Nous cachans & muſſans, eſtrons que nous trouuaſmes  
Par l'ancre, par le roc tremblans nous nous fourraſmes.  
Il arrache le pau, fierement fremiſſant  
Plein de ſang, au trauers du roc le va lanceant,  
Encor' plus aigrement il depite, il ſe faſche  
De ce qu'auuec le bois ſa chair meſme il arrache.  
Il braille, il mugle, il crie, & d'une horrible voix  
Appelle les Cyclops demeurans par les bois,  
Par les rocſecarteſ, faiſans leur domicile,  
Eſpars par cy par la dans les foreſts de l'Iſle.

A ſa forte clameur voicy tous les Geans  
Qui viennent à la foule, accourent diligens  
Et ſe rangeants autour de la grotte funeſte  
Chacun d'eux de ſes criz & de ſon mal ſ'enqueſte  
Polyphème, qu'as-tu de bramer ainſi haut?  
Qui te bat la dedans, & qu'eſt ce qu'il te fault?  
D'eneiller tout le monde à ceſt heure importune,  
Et de leuer ainſi tes cris ſur la nuit brune!  
Eſt-ce quelque larron qui te vient enleuer  
Ton beſtail, & le touche en ſes vaiſſeaux ſur mer?  
Te raut tes trouppes, & cruelles egorge?  
Où quelqu'un eſt il l'à quite couppela gorge,  
Qui te volle, te tue & pille ſans mercy?

A donques le Cyclops leur reſpondit ainſi  
Du creux de ſon manoir qui de ſa voix reſonne.  
Amis, icy dedans m'assassine perſonne,



*Non pas de force ouverte, ains frauduleusement.*

*A ces propos ils vont respondre briefuement*

*Personne? s'ainsi esttu fuiras à grand peyne  
Du grand Dieu Iupiter la colere hautaine,  
C'est du ciel que te vient ce malheur clandestin.*

*Nul au monde ne peut euitier son destin:*

*Adresse tes clameurs, fais tes vœux à ton pere  
Qui commande en la mer, & Neptune reuere.*

*Ils se partent delà & s'en vont tous riant.*

*Presque d'autant en faire vn petit mal friant  
Me chatouille le cœur, de voir mon entreprise  
Estre venue afin par vn nom de surprise.*

*Le Cyclops en ses dents murmure horriblement,  
Et pour le mal qu'il sent sousspire fierement.*

*Il souleue le poix de la grand roche forte,  
Et les mains allongeant, se sied dessus la porte,  
Il faict là ferme, avec sa grand' masse de corps  
Et iette ça delà le lourd de ses bras forts,*

*Afin que si quelqu'un vouloit dehors se rendre  
Quant & quant les brebis, soudain il le peust prēdre  
La beste de Cyclops me pensoit ainsi fat.*

*Je resue, ie rumine, & mon cœur se debat*

*Pour trouuer vn moyen d'oster s'il est possible*

*Mes compagnons & moy hors de la caue horrible,  
Et la mort euitier, le monstre deceuant.*

*Ruse, fraude, conseil, tout est mis en auant*

*Pour l'ame & pour la vie, aussi bien la demeure*

*Nous perdoit la dedans. Or voicy la meilleure  
De mes opinions, au moins ce me sembla.*

*Force m'ontons laineux le Cyclops auoit là*

*Grands & tresbien nourris, de stature hautaine,*

*Et tout le corps couuert de belle & forte laine.*



LE IX. LIVRE

Lors ie les pren tout doux, les lie ensemblement  
 De vimes bien retors, & serrez fortement,  
 Sur lesquels se couchoit le monstre sous qui tremble  
 La iustice & le droit. I'en lie trois ensemble,  
 Et celui du milieu vn de mes gens portoit.  
 Chaque autre des moutons qui aux costez estoit  
 Le couuroit de son corps entierement, en somme  
 Trois de ces moutons la portoit tousiours vn homme.  
 Or entre les brebis y auoit vn belier  
 Le plus beau, le plus grand, plus fort, & singulier  
 Dessus tous les moutons: ie l'empogne & l'entraine,  
 Et vay m'accommoder dessous sa longue laine,  
 Me serrant à son ventre à grand force de reins,  
 Si le Cyclops tastoit, sous la toison mes mains  
 Se cachoient aysement. Ainsi à la renuerse  
 Je pendois dessous luy. Je fus en grand trauersse  
 Et attendant le iour. Mais si tost que des eaux  
 L'aurore iaunissant eut tiré ses cheuaux,  
 Allongeant sur les montz sa belle main de rose,  
 Le Cyclope leué se prepare & dispose  
 D'enuoyer ses beliers dehors, aux champs paissans.  
 Et dedans les brebis vont tout l'antre emplissans  
 De leurs bestantes voix. Car le monstre sauuage  
 Traittes ne les auoit, tant pleines de laitage  
 Qu'elles n'en pouuoient plus, A la porte il estoit  
 Et au prix qu'ils sortoient les moutons il tastoit,  
 Et leur passoit les mains par le dos sur la laine,  
 Troublé d'anxietude, & d'angoisse & de peine:  
 Pauvre d'entendement qui ne s'aduisa pas  
 Comme il fit par en hault de taster par enbas,  
 Comme ils estoient liez sous la laine & le ventre.  
 Or le bellier sortoit le dernier de son antre



A pas graue, & pesant de sa laine & de moy.  
Et comme ie songeois plein de peyne & desmoy  
Le Cyclops le taste. Et puis dit en soy mesmes:  
O paresseux belier qu'ayme tant Polypheme  
Tu sors donc le dernier! Hé quel indigne cas  
Te retarde aujourdhuy? car tu ne soulois pas  
Demeurer tant derriere, ains ô gentille beste  
Le premier du troupeau tu marcheois à la teste:  
Tu allois le premier les pascages chercher,  
Tu allois le premier les herbettes faucher,  
T'emplissois le premier des douces violettes,  
Tu beuuois le premier des fresches ondelettes,  
Tu reuenois tousiours le premier dans le toict  
Quant le soir le Ciel ferme, & que plus on ne voit.  
Et qui faiet maintenant qu'ainsi baissant la corne  
Tu sortes le dernier melancolique & morne?  
Pleures tu de ton Roy l'œil emporté du front?  
De ton maistre pleins tu le malheureux affront?  
Tu as donc regret de ma triste fortune  
Et pour mon œil bruslé ma douleur t'est commune.  
Helas, un meschant Grec, de gens accompagné  
Aussi meschans que luy, m'ont ainsi mastiné.  
Personne m'a seduit en me donnant à boire,  
Dessus moy indomptable il a eu la victoire.  
Mais quelque fin qu'il soit il n'eschappera pas,  
(Atrapé la dedans,) mes mains & son trespas.  
Il sentira l'effort de mes mains vengeresses.  
Si tu as sentiment pourtant de mes opresses.  
Et regrettes mon mal, cher belier, ie voudrois  
Que tu me peusse asture exprimer de ta vois  
L'endroit où il se cache, & afin qu'il euite  
Mon ire & ma vengeance où c'est qu'il prend la fuite.



LE IX. LIVRE

O si ie le tenois, que ie luy briserois  
 De bon cœur la ceruelle, & l'escarbonillerois  
 Roide mort estendu, son sang teindroit mon antre  
 Et son corps deuoré resiouiroit mon ventre.  
 Fete turois personne, & ta cruelle mort  
 Donneroit, à mon cœur au moins quelque confort?  
 Ce disant, le belier sort hors la bergerie  
 Et me voyant dehors, soudain ie me delie  
 Et destache mes gens. Alors nous nous hastons  
 Et touchons devant nous force de ses moutons.  
 Nous gagnons nos vaisseaux, & nos gës nous receurët.  
 Mais de force regrets, quand plus ils n'apperceurët  
 Les autres, s'enquerans qu'ils estoient deuenus,  
 A ceux qui s'en estoient avec moy reuenus,  
 EschappeZ du Geant. Je commande qu'on cesse  
 Et lamentations, & larmes & tristesse,  
 Fais signe que sans bruit on serre ces troupeaux  
 Et qu'on les iette viste au fonds de nos vaisseaux,  
 Puis qu'on se mette en mer. Lors à ma remonstrance  
 Chacun faict son deuoir, & on rame à puissance.  
 Mais comme ie nous vy tant soit peu hors du port  
 Autant comme la voix d'un qui criroit bien fort  
 Sur la mer, se pourroit distinctement entendre,  
 Et de ceux de hors se pourroit laisser prendre,  
 Fasché ie pronoquois le Cyclops furieux  
 Et luy disois ainsi de mots iniurieux:  
 O malheureux Cyclops, grand cloaque de ventre  
 Qui miserablément as brisé dans ton antre  
 Les amis d'un pauvre hoste implorant ton secours,  
 Barbare, destournant ton visage rebours  
 D'un qui te suplioit, où est ce que t'entraine  
 Ta sale violence & ta rage inhumaine.



Tu déchires, cruel, les pauvres voyageurs,  
L'hostellage pollus du sang des estrangers,  
C'est aussi la raison que la peine tu sentes  
De tes meschancetez & cruantez sanglantes,  
Et que de ton forfait & fiere trahison  
Tu prennes le payement en ta propre maison,  
D'oser ainsi méchant démembrer piece à piece  
Ceux qui n'auoient que trop enduré de tristesse  
Eschappez de la mer : Perfide, déloyal,  
Mesprisant les passans, & ne faisant que mal  
Aux pauvres qui venoient à tes picds à refuge.

Doncque tres-iustement Iupiter iuste iuge,  
Et les bourgeois du Ciel qui demeurent là hault,  
Tes grandes cruantez ont vangé comme il fault :

Ie luy criois ainsi du hault de la nauire,  
Luy m'oyant se rompoit & de fureur & d'ire,  
Il enrageoit tout vif, & de ses mains froissant  
Vn grand bout de rocher, il le va eslançant,  
Et tire dans la mer la furieuse masse,  
Elle tombe dedans, & tout contre nous passe.  
Elle nous approcha & de fort peu faillit  
Le timon de la nef. Du coup l'onde ialit,  
De l'effroyable bruit les rinages redondent.  
Et du poix du grand roc les ondes en regondent.  
La mer ondoyoit toute, & la vague bauant  
Alloit contre les bords son gros flat esleuant,  
Et ialissoit dessus escumante d'orage,  
Preste à couvrir la terre & le proche rinage,  
C'estoit vne tempeste. A donc prenant en main  
Le baston, ie parois à l'assault inhumain  
Du flot qui s'en venoit couvrir nostre nauire.  
I'accourage mes gens afin que chacun tire



LE IX. LIVRE

De toute sa puissance, & tant que ie pouuois  
 Je remuois la teste & signe leur faisois.  
 Ils entendirent bien & mon signe & ma mine,  
 Et de tout leur effort ouurirent l'eau marine  
 Haussans les auirons, & partissans la mer  
 Qui bruyante escumoit à force de ramer.  
 Lors criant de plus beau i' agassois Polypheme,  
 Mes gens courent à moy pasles de peur extreme,  
 S'amassent tout autour, & me vont suppliant  
 De n'aller point ainsi au Cyclope criant.  
 Pauvre homme, disoient-ils, qu'est-ce que tu te moques  
 De ce monstre cruel, & que tu le prouoques?  
 Qui aussi aisement qu'on viendrait de lascher  
 Un trait, vient d'eslancer dans la mer un rocher?  
 Nous pensions qu'il en eust nostre nauire atteinte,  
 Et qu'il l'eust mise au fonds. Nous pallissons de crainte  
 Qu'il n'entende ta voix, il nous escrasera,  
 Et nous & nostre nef sans doute couurira,  
 S'il entend où tu es, & qu'encor' il eslance  
 Une roche sur nous, avec sa grand puissance.  
 Mais pour tous leurs propos ie n'en eue peur nullement,  
 Ains me pris à crier encor plus hautement.  
 Si quelqu'un passe icy, Cyclops perfide & traistre,  
 Et veut sçauoir de toy quel homme se peut estre  
 Quit'a creué ton œil, & t'a faict cet affront  
 Que de te despoiller de l'honneur de ton front,  
 Dy luy, C'est Ulysses le preux fils de Laërte,  
 Qui a razé les murs de Troie ores deserte,  
 Qui habite en Ithaque au mont Neritien,  
 Et frequente la mer du Cephallenien.  
 Je luy criois cela, & le Cyclope infame  
 Respondit, soupirant du profond de son ame.



Las, bien m'est arriué ce qu'on m'auoit prédit,  
Et l'oracle ancien qui m'auoit esté dit.  
Car ce fut Telemus Eurymedes le sage,  
Et l'insigne deuin, dont le certain presage  
Et l'oracle fameux les autres surpassoit.  
Il me dit tout cecy alors qu'il vieillissoit,  
Prophetisant tousiours sur les hautaines croupes,  
Et dans les antres creux des Geans & Cyclopes.  
Il me dit tout cecy qui, las, m'est arriué,  
Que trop vray pour mon bien, que i'aurois l'œil creué  
Par Ulysse au retour de la guerre Troyenne.  
Mais tandis que i'attens que quelque Heros vienne,  
Quelque fort combattant en superbe appareil  
Et d'armes & de corps, pour me creuer mon œil:  
Las, ie suis auenglé par le coup miserable  
D'un homme de neant, par un nain méprisable  
Qui n'a force ne corps, lequel m'a combattu  
Par le vin, par le boire, & non par sa vertu.  
Approche Ulysse, vien, vien de mon hostelage  
Recevoir par mes mains quelque honorable gage,  
Et ie feray priere à mon pere Neptun  
Qu'enton retour par mer il te soit opportun,  
Qu'il t'enuoye le vent propice & fauorable  
Voyage fortuné, & retour desirable.  
Celuy qui faict trembler la mer de son trident,  
Qui esbranle la terre, & qui va commandant  
Sur les flots escumeux, Roy de l'onde bruyante:  
Neptun, ie suis son fils, il faict gloire, & se vante  
De ce qu'il est mon pere. Or il me guerira  
Luy tout seul, s'il luy plaist, le pouuoir il en a:  
Homme, Dieu, quel qu'il soit, ne pourra te par fere,  
Seulement que luy seul, luy qui l'onde legere



LE IX. LIVRE

Gouverne à son plaisir. ô qu'eussayie peu lors  
 Que ie creuay ton oeil, transpercer ce tien corps,  
 Luy dis-ie, de ces mains, & de maints coups de lame  
 Ce criois ie, enuoyer ceste malheureuse ame  
 Au fin fondz de l'enfer, au regne de Pluton  
 Noir manoir d'Erebus, marais de Phlegeton.  
 Mais ce Roy de la mer, cest Empereur de l'onde  
 Qui esbranle, ô Cyclops, les fondemens du monde  
 De son fourchu trident, sera bien empesché  
 Dereouldre à ton front ton vilain œil poché.

M'oyant ainsi parler ses deux mains estendues  
 Il hausse en les leuant vers les celestes nues,  
 Adore en suppliant, & adresse sa voix  
 A Neptune le Roy: escoute à ceste fois  
 Neptune, Roy de mers, qui embrasses le monde,  
 Et puissant esmoteur de la cauerneuse onde,  
 Dieu à la tresse noire, oy moy, s'il est ainsi  
 Que ie sois ton enfant, & toy mon pere aussi,  
 Donne moy ie te pry, que iamais cest Vlysse,  
 Cerafeur de citez, inuenteur de malice,  
 En Ithaque chez luy ne puisse retourner,  
 Que iamais son vaisseau ne puisse l'emmener  
 Iusques à Laërtes. Mais si sa destinee  
 Et la grace des Dieux par trop desordonnee  
 Veulent qu'il puisse voire, contre toute raison,  
 Ses parens, ses amis, sa terre, sa maison,  
 Que soit bien tard, au moins, mais qu'il coure, qu'il erre  
 Par tous les coins du monde & par mer & par terre:  
 Plein de mal, de naufrage, & d'incommodité,  
 Que battu de la mer & des flots tempesté,  
 Que ses gens submergez, que sa nauire en pieces,  
 Qu'englouties des eaux, ses hardes, ses richesses,



Il arrive bien tard, seul, en nécessité,  
En fin en sa maison, incogneu, rebaté,  
Et trouve là dedans ses affaires bronillées  
Et en piteux estat. Le Roy des eaux salées  
L'ouit, & l'exauça. Lors un plus grand rocher  
Que celui de devant il retourne arracher:  
Puis il le tourne en l'air, & dans la mer eslance  
Bien avant le lourd poix de toute sa puissance,  
Qui tombe devant nous, du coup en est mouillé  
Tout nostre gouvernail: tout le flot est bronillé  
A la chute du roc, & la vague regonde,  
Esbranlant nos vaisseaux, qui sont portez de l'onde.  
Quand nous eusmes trouvé nos autres compagnons  
Que nous avions laissez, à l'isle nous gagnons  
Où nos gens m'attendoient en grande inquietude,  
Affligés, desolez, & pleins d'incertitude,  
Je sorty sur le bord, & ie party soudain  
Les moutons des geans, de peur que par dédain  
Quelqu'un ne fust de moy malcontent, & les masles  
Je donnay à chacun par portions égales.  
Du commun gré de tous le bellier amené  
De mes forts compagnons à moy seul est donné.  
Sur la rive egorgée ie luy coupe les cuisses  
Et au grand Iupiter les brusle en sacrifices.  
Mais toute nostre offrande alors ne l'appaisa,  
Il n'en fit conte aucun, mais plustost proposa  
De nous perdre trestous, & noyer en son ire  
Las, mes chers compagnons, & tout nostre navire.  
Tant que le iour dura nous eusmes soin de nous,  
Et nous remplismes bien de viure & de vin doux,  
Mais le soleil couché, la nuit estant venue  
Nous nous endormons tous dessus l'herbe menue



LE IX. LIVRE DE L'ODYSSÉE.

*Jusques au point du iour, que l'aube hors des eaux  
Eust encor ramenés ses saffranés cheuaux.*

*Je commande pour lors à toute nostre troupe  
Qu'on se mette à voguer, & que la corde on coupe:  
Un chacun m'obeit, tout le monde entre en mer,  
Et souz les aïrons on voit l'onde escumer.  
Nous poussons en auant, les cœurs pleins de tristesse  
Pour les nostres perdus, pourtant en alligresse  
D'estre sortis du trou du Cyclope inhumain,  
Et d'auoir eschappé sa sanguinaire main.*

Fin du neufiesme Liure.





## LE DIXIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGUMENT.

**U**lysses raconte ce que luy aduint chez Æolus Roy des vents, lequel luy donna le fauorable Zephyre, luy ayant renfermé les autres dans vne peau de bœuf. Les gens d'Ulysses cuidans que ce fut des tresors, la délient & ouurent, ainsi qu'il dormoit, ils sont repoussez vers Æolus, lequel chasse Ulysses. Il vient vers les Lastrigons, qui luy mettent à fonds vnze de ses vaisseaux. Il se sauue avec le sien, & aborde en l'isle d'Ææe, enuoye Eurylochus avec la moitié de ses gens pour decourir. Circé les change en pourceaux, fors Eurilochus qui se sauue à la fuitte. Ulysses y va pour les deliurer, Mercure luy vient au deuant qui luy donne le moly, par lequel il se preserue. Il faict rendre à ses gens leur premiere forme, demeure vn an avec Circé, puis en depart, & descend aux enfers.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Æole à Ulysses const les vents dans des peaux,  
Lastrigons, ses amis Circé change en pourceaux.*

**D**N Æolie vint nostre flotte, à la rade  
Du bien aymé des Dieux Æolus l'Hippo-  
tade, (ment  
Isle au milieu des eaux, qu'enceint entiere-  
Vn grand mur tout de fer, qu'on ne peut nullement



LE X. LIVRE

Rompre ne dépesser, & vne roche lisse  
 Outre le mur encor à l'enuiron se glisse.  
 En ce palais Royal douze enfans luy sont nez,  
 Six fils & six filles: ses fils il a donnez  
 Pour espoux & maris à ses six belles filles:  
 Les Princes genereux, les Princesses gentilles  
 Sont tousiours chez leur pere & leur mere en festin,  
 Viures delicieux leur sont ouuerts sans fin  
 Depuis Titan leué, insqu'à ce qu'il deualle,  
 La Musique se faict dans la salle Royale  
 Parfumée d'odeurs: & quand ce vient la nuit  
 Chacun d'eux prend sa femme & chez soy la conduit,  
 Gaignent les riches lits avecques leurs Nymphettes,  
 Les linceux deliez, & les coites molettes.

Nous n'ensmes pas si tost le nauire quitté  
 Que nous montons là hault en la forte cité  
 Au chasteau somptueux, où nous reçoit Aeole  
 Avec force caresse & courtoise parole.  
 Nous y fusmes vn mois, & durant ce sejour  
 Il s'enqueroit de nous, des Grecs, de leur retour,  
 Qu'ils estoient deuenus, qu'il desiroit l'apprendre,  
 Le luy en fis le conte, & luy fist tout entendre  
 Sans en rien oublier: puis ie le requerois  
 De nous donner congé, & de luy m'enquerois  
 Du moyen le plus seur & le plus conuenable  
 Pour gaigner mon pays. Il me fut secourable,  
 Ne me refusa rien, mit ordre entierement  
 A ce qu'il me falloir pour voguer seurement.  
 Dans vne peau de boeuf qui sur les grasses pleines  
 Auoit brouté neuf ans, il coufit les aleines  
 De ses vents dangereux, garrotta là dedans.  
 Les respirations & les souffles grondans,

Qui



Qui pouuoient esmouuoir leur tempeste en leur ire.  
Car le Saturnien luy a donné l'Empire  
Des vents tempestueux, afin de gouverner  
Leurs souffles bourdonnans, leur serrer, leur donner  
La bride à son plaisir, quand il vent qu'il arreste,  
Ou quand il luy conuient esmouuoir la tempeste.

Or au fond du vaisseau ie les voy diligent  
Lier & garrotter d'une chaisne d'argent,  
Qu'ils ne trouuent moyen de couler par les fentes.  
De Zephire tout seul les narines sifflantes  
Il chassa sur les eaux, propres extremement  
Pour me conduire, moy & mes gens seurement.  
Mais, las, de ce bon vent ils eurent bien tost fantés  
Car ils perirent tous par leur sottise & faute.

Au departir de là nous fusmes sur la mer  
Neuf iours continuels, sans tirer, sans ramer  
Nuiet ne iour que fort peu. La suiuite iournee  
Dés que l'aube du iour se monstra retournée,  
Ie découure de loin mon pays, ie ne faux  
De voir le désiré de ses riuages hauts.  
Nous nous diligentons, nous tirons à puissance  
Où nous voyons les feux, que de l'isle on esclance  
Presque tout contre nous, le destin nonobstant  
Resiste à nostre bien, pource qu'au mesme instant  
Lassé & fatigue le doux sommeil m'emporte:  
Car ie n'abandonnois iamais en nulle sorte  
La place du timon, perpetuellement  
Collé & attaché ne pouuois nullement  
Me fier en un autre: & tout pour gagner l'heure,  
Et pour surgir plustost en ma chere demeure.

Doncques mes compagnons m'apperceuant dormir  
Vont entr'eux bellement murmurer & fremir,



LE X. LIVRE

Pensans certainement que ces peaux fussent plaines  
D'or, d'argent, de tresors, dont le Roy des alaines  
M'auoit fait vn present. Or l'un d'entr'eux tout bas  
Aduança ces propos qui ne les faschoient pas.

Dieux, que cet hōme icy quelque part qu'il chemine,  
Rencontre heureusement. Voila, de la ruine  
D'Illion il s'en va chargé d'argent & d'or,  
Et riche il en remporte vn merueilleux tresor.  
Et nous, nous retournons au pays les mains vuides,  
Qui courons avec luy les campagnes liquides,  
Et comme luy auons Illion ruiné.

Æolus d'abondant l'a tout seul guerdonné  
De dons & d'amitié, luy chargeant sur nos barques  
Innombrables tresors, & en voicy les marques,  
Voyons tant seulement. Ne le voulez-vous pas  
Voir les dons à luy faits par le fils d'Hippotas?

En deuissant entre eux ces semblables paroles  
Ils se laissent aller à leurs pensees folles:  
Possédez d'auarice & d'enuie entachez  
Ils ont incontinent les liens destachez,  
Pensans que fust argent. L'ouuerture donnee  
Les vents prennent soudain leur carriere effrence,  
Et se vont sur les eaux à l'aise promener.

Ce fut à nostre flotte adonc à retourner,  
Mais par autre chemin qu'elle n'estoit venue:  
Le vent souffle contraire & tousiours continuë  
De plus fort en plus fort, nous raut de deuant  
Nostre pays, qu'he las nous voyons par auant:  
L'orage de plus beau s'esleue, & sa furie  
A mes gens lamentans arrache leur patrie.

Je me réueille au bruit, & pensant à part moy,  
Plein de perplexité, ie songe si ie doy



M'aller precipiter dans le profond des ondes,  
Et ma vie estouffer dans les vagues profondes,  
Ou bien s'il m'est meilleur de tousiours supporter  
Mes malheurs, ma misere, & de patienter,  
Continuant de faire en terre ma demeure,  
Et ceste opinion me sembla la meilleure.

M'estant donc resolu ie iette mon manteau  
A l'entour de ma teste, & dessouz le batteau  
Mereiette estendu. Ce-pendant la mer forte,  
La tempeste, le vent, nous traine, nous emporte,  
Nous meine en Eolie, & nous rend iustement  
Au lieu d'où nous estions partis premierement.

Mes compagnons pleurans s'affligent, se tourmētent  
Accusent leur folie, & leur faute lamentent.  
Nous tournons nos vaisseaux, les approchons du bord  
Abbaissans nostre voile, entrons dedans le port,  
Nous courons à l'eau douce, & tous nos gens se rengent  
Sur le rinage herbeux, repaissent, boient, mangent.

Puis quād nous eusmes beu & mangé comme il faut,  
Je prens avecque moy vn homme & vn Heraut,  
Et m'en reuais trouuer, agraué de tristesse,  
Le monarque des vents dedans sa forteresse.  
Il prenoit son repas, & pres de luy ses fils,  
Ses filles, & sa femme estoient à table assis:  
Mais nous n'entrasmes pas, ains dehors demeurasmes  
Pres de la porte assis, & là nous arrestasmes.  
Lors ils vindrent à nous estonnez & ravis.

Qu'est-cela, Ulysses? As-tu changé d'aduis?  
Quel malheur te poursuit? Que t'en reuiens-tu faire?  
Quel destin ennemy, quel Dieu t'est tant contraire?  
Quoy? nous t'auions donné tant de contentement,  
Nous t'auions veu partir si fauorablement,



LE X. LIVRE

T'auions fourny les vents, propices & prosperes,  
 Pour en seurté te rendre à tes Dieux tutelaires,  
 Dans ta douce maison, & où ta volonté  
 Eust esté de donner. Ausquels tout attristé  
 Je respons briefuement: Helas, moy miserable,  
 Le sommeil m'a perdu, le sommeil deceuable,  
 Et mes gens malheureux meus d'un méchant desir  
 De proye & de butin: Mais si c'est ton plaisir  
 Remedie à mon mal, pren de mon innocence  
 Pitié, & me secours, il est en ta puissance.  
 Je les priois ainsi humblement. Les maris  
 Et la mere, & les sœurs se teurent bien marris.  
 Eole seul me dit: Allons, Grec miserable,  
 Déloge, & avec toy ta flotte abominable:  
 Vaide tost mon pays, ô le plus vicieux,  
 Et des hommes mortels le plus pernicious.  
 Je ne puis receuoir ny faire compagnie  
 De mes vents, à qui a contraire & ennemie  
 La troupe des bons Dieux. Malheureux sors d'icy,  
 Vaide de mon Royaume & de mes ports aussi:  
 Osant en mes pays reuenir temeraire  
 Et reprendre ma terre, ô des Dieux aduersaire.  
 Ainsi, par Eolus de sa cour fus chassé  
 Fort lamentablement, d'ennuis fort oppressé.  
 Ainsi en lamentant nostre triste fortune  
 Fâsché nous nous iettons sur le dos de Neptune:  
 Et ja mes compagnons se lassoient de la mer,  
 On ne les voyoit plus que laschement ramer,  
 Tristes de leur sottise & de leur arrogance,  
 Car de nostre retour mort estoit l'esperance,  
 Six iours continuels nous nauigeons ainsi  
 Et de nuit & de iour abbatus de soncy,



Sur le septiesme iour nostre nauire donne  
Contre la region du geant Lastrigonne,  
La cité de Bamus, ceinte de hauts rampars  
Aux esloignez portaux. On oit de toutes pars  
Vn pastre appeller l'autre: il le huche, l'excite,  
Le pousse à son deuoir, & l'autre sortant viste  
Accourt à sa clameur, & vient diligemment.  
Celuy qui ne dort point a double appointment,  
Pource que toute nuit il meine aux champs l'omaille,  
Puis apres tout le iour garde la brebiaille:  
Se sert de cella là pour les Toreaux muglans,  
Et puis de cestui-cy pour les moutons beestlans:  
Les troupeaux nuit & iour vôt aux chaps agreables,  
Car la nuit & le iour y sont presque semblables.

Un port tres-gracieux à nos naufs sy donnoit,  
Et une grande roche autour l'environnoit,  
Qui de chaque costé s'esleuoit orgueilleuse,  
Et vers le Ciel iettoit sa pointe sourcilleuse.  
Fiere elle mesprisoit l'orage tempestant,  
Et ne craignoit la mer ny son flot inconstant.  
Ses bords estoient courbez, & son entree estroitte,  
Car tout l'environ est d'une roche fort droitte,  
Puis où est le passage elle serre ses eaux.  
Par là nos gens vouloient faire entrer leurs vaisseaux,  
Et le firent de faict, dans le port se rangerent,  
Et leurs vaisseaux tirez à leurs ancrs lierent.  
Rien n'est là dangereux, fascheux n'y sont les flots,  
Mais tout y est tranquille & plein de grand repos.  
Ie n'entray dans le port pour moy, mais ie retire  
Arriere hors du port doucement mon nauire,  
Et le long d'un rocher me mettant à l'escart  
Ie lie mon vaisseau, & fais mon cas à part.



LE X. LIVRE

Puis montant sur un hant ver toute l'estendue  
De la plaine, ie iette & retourne ma veüe,  
Mais ie ne vy personne, & mesmes n'y vy pas  
La terre cultivee. En un lieu un peu bas  
Ie vy tant seulement quelque peu de fumee  
Pirouettant en l'air sa debile nuee.

Ie pry deux de mes gens, mon Heraut fit le tiers,  
Leur commande d'aller decouvrir ses cartiers,  
De voir, de s'enquerir, du lieu, du paysage,  
Et quels gens y vivoient au pain du labourage.

Comme ils sont arrivez au chemin frequenté  
Où les chars vont au bois sortans de la cité,  
Ils rencontrent, venant puiser à la fontaine  
Pour apres remporter sa cruche toute plaine,  
Du Roy la fille aisnee: Antiphates estoit  
Son pere, & la fontaine hors la ville iettoit  
Son eau plaisante & fraische, & la fontaine belle  
Par tous ceux du pays Artacie s'appelle,  
Nos gens courent à elle, & luy vont demandant  
Le nom de la contree, & le Roy commandant  
En icelle, quels gens habitoient en ceste isle.

La fille leur monstra le haut ain domicile  
Où son pere habitoit. Ils y vont viftement,  
Et voyent là dedans la Reyne, enormement  
Haute, & grande de corps, remuant effroyable  
La masse de sa chair si fort émerucillable  
Qu'elle eust peu de hauteur aisement égaller  
Les sommets des grands monts qui se cachent dās l'air.  
Ils recullent d'horreur & de frayeur ensemble,  
La peur gelle leurs os: & le cœur leur en tremble.  
Son mary elle appelle, & crie horriblement,  
Il estoit dans la ville, il accourt viftement



A son cry. Le cruel mal & mort leur pourchasse,  
Il en attrappe l'un, il le brise, il le casse,  
Le rompt à belles dents, & en faict son soupper,  
A grand peine les deux peurent-ils eschapper  
Et gagner les vaisseaux. L'alarme est par la ville,  
Et de la ville aux champs, des champs par toute l'isle.  
Antiphates s'escrie, & tous les Læstrigons  
D'accourir sur le port horribles & felons:  
Non hommes, mais Geans de stature effroyable,  
Se rangent en bataille, une troupe innombrable  
Accourt de toutes parts, foudroyent dessus nous,  
Iettent de tous costez pierres, rocs, & cailloux,  
Font un fracas horrible: un murmure, une gresle,  
Sur l'eau, sur nos vaisseaux, chet, tombe, pesle-mesle,  
Tout resonance à l'entour: on ne voit sur le port,  
On n'entend dans la mer que ruine & que mort,  
Les vaisseaux craquetās souz les grands rocs se fendēt,  
Et les pauvres soldats souz les coups l'ame rendent,  
Piteusement crians. Les horribles Geans  
Hurlans & abbayans courent apres nos gens,  
Le fier Antiphates les acharne, ils redonnent,  
Et à coups de cailloux nos pauvres gens estonnent,  
Ils acrauantent tout, fracassent nos vaisseaux,  
Nos soldats sont contraincts se ietter dans les eaux,  
Dont ils les vont tirant, & dessus le rivage  
Les deuorent cruels, en estanchent leur rage:  
Ainsi que le pescheur faict des foibles poissons  
Pris dedans ses filets, ou dans ses hameçons.  
Ce-pendant que ie voy ceste troupe occupee  
A telle cruauté, ie tire mon espee  
En coupe le funail bouillonnant de fureur,  
Accourage mes gens à tirer de roideur,



LE X. LIVRE

Et de fuir la mort. Ils tirent à puissance,  
 Et se sauvent dehors le trait que nous eslance  
 La race des Geans : si bien que mon vaisseau,  
 Pource que hors du port il flotloit dessus l'eau,  
 Euit a leur effort : les autres qu'assaillirent  
 Dans le port les Geans dans les ondes perirent,  
 Supplice, hélas, rendu à leur temerité.  
 Mais les voyant perdus, d'esprit fort contristé,  
 Regrettans leur malheur, les voiles nous haussasmes,  
 Et dans la rine Aee esbranlez nous poussasmes,  
 En l'isle de Circé, dessus les bords baveux,  
 Auriage glissant. Circé aux blonds cheueux,  
 Deesse venerable, accomplie en science,  
 De grand entendement, & pleine d'eloquence,  
 Sœur germaine d'Eta le sage & prudent Roy,  
 Titan les engendra, qui de son clair charroy  
 Court sur toute la terre, & duquel la carriere  
 Salubre biaiſant apporte la lumiere  
 Aux mortels, aux humains. Il les eut de Persé  
 Fille de l'Ocean. En ceste isle Circé  
 Sa demeure faisoit, & là nous abordaſmes,  
 Et coyment dans le port nostre nauire entraſmes.  
 Certes vous eussiez dit que les celestes Dieux  
 A nostre barque ouuroient ce port delicieux,  
 Car nul vent n'y battoit. Nostre nauire ancree,  
 Et sur la terre ayant librement faict entree,  
 Deux iours continuels & tout autant de nuits  
 Nous reposasmes là nos langoureux ennuis  
 Pleins de grands amertumes. A la tierce iournee  
 Comme l'aube nous eut la lumiere amenee,  
 Et son beau chef rosin sur la terre eut ietté,  
 Mon iauelot en main, mon espee au costé,



Je descens seul en terre, à trauers champs m'aduançe,  
Vn costau que ie voy ie gaigne en diligence  
Pour me seruir de guette, & pour faire courir  
Mes yeux de toute pars, afin de decouurir  
Le pais, la campagne, & si par auanture  
I'orrois des habitans le bruit & le murmure:  
I'y demeuray long temps. Puis commenceay de voir  
Au trauers des Forests, de terre s'esmouuoir  
Vne grande fumee, & s'esleuer legere  
Par dessus le palais de Circé la sorciere.  
Comme i'en veu celà, ie me deliberay  
De descendre en campagne, & de scauoir au vray  
Quelle terre c'estoit, pour le rapport en faire  
A tous mes compagnons. Long temps ie delibere  
Et consulte en moy mesme: & sur ce doute là  
Cest aduis que voicy le meilleur me sembla.  
Ce fut de retourner. de bien faire repaistre  
Mes gens, les enuoyer puis apres recognoistre,  
S'enquerir du pais, & le tout recercher.  
M'estant la resolu, ie commence à marcher:  
Mais, si ce fut adonc quelque Dieu secourable  
Qui prit pitié de moy & seul & miserable,  
Ou par cas fortuit, ie vy venir deuant  
Vn grand cerf haut le chef, & le col esleuant,  
Il sortoit des forests, & par les vertes plaines  
Recerchoit alteré la frescheur des fontaines.  
Du chaut d'Hyperion violemment pressé  
Et des traits de Titan pantoisement poussé,  
Le voyant aprocher de mon dard ie le perse,  
Et mort roide estendu par terre le renuerse.  
Mon dard part de ma main & s'en vole dispos,  
Luy ouure les costez & l'espine du dos,



LE X. LIVRE

*Il se veautre, mourant sur la terre poudreuse,  
Et d'un gemissement remplit la forest creuse,  
Vomissant sa rouge ame & mourant enfermé.*

*Soudain hors de son corps mon dard luy ay tiré,  
Et le laissay sanglant veautrer dans la poussiere,  
Pour courir arracher vistement vne oziere,  
Ou couper vne roitte : adonc ie la tournay  
La prenant sous mon coude, & d'elle faconnay  
Vne forme de corde, avec quoy ie luy lie  
Fort & ferme les pieds : dessus mon dard m'appuye  
Et l'entraîne à mon col : car à force de bras  
Le ietter sur mon dos ie ne le pouuois pas,  
Tant grande, tant pesante, & grasse estoit la beste.  
Lors deuant mon vaisseau la posant, ie m'arreste,  
Vins à mes compagnons, & pour les consoler  
Tout doucement à eux ie me pris à parler.*

*Mes amis, ce disois ie, encor que la fortune  
Nous fatigue bien fort, nous presse & importune,  
Nous ne serons pourtant de Pluton le butin  
Deuant le iour à nous ordonné du destin.  
Nous iouirons viuans de la douce lumiere  
Insq' à l'extreme point de nostre heure derniere.  
Resiouissez vous donc, & chassant tout soucy  
Soulagez vostre faim du butin que voicy,  
Et redressez encor vos banquets & vos tables.  
Vins abondent encor & coieres delectables  
Dedans nostre vaisseau, & l'en ayant tout plain  
Ce seroit honte à nous que mourussions de faim.*

*Ayant ainsi parlé, ils n'osent me dedire,  
Ils s'en viennent à terre & sortent du nauire,  
Mes gens dessus le port admirent la grandeur  
Del'enorme animal, sa beauté, sa hanteur,*



Et s'estans esgayez de voir si belle proye  
Vn chacun court à l'eau & les mains se nettoye,  
Aprestent la viande, & les tables dressans  
Nous nous allons encor un peu resjouissans.  
Nous beuons à plaisir, & dessus la verdure  
Alaigres banquetons autant que le iour dure,  
Jusqu'à ce que Titan eut plongé ses flambeaux  
Dans le sein abismieux des Iberiques eaux.  
Mais comme le Soleil eust fini sa carrière  
Noyant dans l'occident sa flambante crinière,  
Et que la sombre nuit tout le Ciel eust voilé,  
Alors le doux sommeil sur nos yeux esoulé  
Nous estend sur la rive. Et ce pendant se coulent  
Les astres lumineux & par le Ciel se roulent.

Tandis la belle Aurore aux safranez cheueux  
Monstre ses doigts de rose & sort du flot baveux,  
Et à peine estoit elle encor sur les montagnes  
Jettant ses tendres pleurs sur les grasses campagnes,  
Quand de rechef ie parle à mes gens en ces mots.

Compagnons, tant batus des malheurs & des flots,  
Vertueuse jeunesse esprounee aux trauerses,  
Resolue aux assauts des fortunes peruerfes,  
Escoutez ie vous pry, nous n'auons point icy  
Notice du leuant ny du couchant aussi  
De quelle part la nuit tenebreuse se couure,  
Non plus de quel costé la belle Aurore s'ouure,  
Ne scauons de quel lieu Titan sortant des eaux  
Del' Eoë doree attelle ses cheuaux,  
Pour ioyeux ramener sa torche sur le monde,  
Non plus l'endroit qu'il prend pour se ietter en l'onde  
Du flot hesperien. Regardez entre vous  
Si vous ne scauriez point lieu de salut pour nous.



LE X. LIVRE

Prenez un bon aduis. Car s'il faut vous le dire,  
 Je ne voy point icy tout ce que ie desire.  
 J'ay monté tout là haut où le Ciel semble ouuert  
 Pour ce rocher hautain. J'ay bien tout deconuert,  
 J'ay veu un grand país que la mer environne,  
 Et l'eau tout à l'entour effroyable bourdonne.  
 Puis assez loing d'icy un palais se haussait  
 Dedans la plaine basse, & des tuyaux poussait  
 Vne noire fumee, au trauers des bois sombres  
 Et parmy l'espeſſeur de leurs obscures ombres,  
 Dont se vont noircissant les forests, & les vaux  
 Qui sont es ennirons. Je n'eus pas dit ces mots  
 Qu'une froide sueur tous les membres oppresse  
 De tous mes compagnons. Leur cœur rompt de tristesse  
 Recors d'Antiphates, & de l'eschec piteux  
 Qu'il fit dessus nos gens: le Cyclope hydeux  
 Leur reuient en memoire, & sa rage cruelle,  
 Sa soif de sang humain, sa cruauté bourrelle,  
 Estrippant, deuorant, brisant dans son gosier  
 Leurs pauvres compagnons, horrible monstre & fier.  
 Au seul ressouuenir de ces tristes alarmes  
 Ils remplissent leur sein de plaintes & de larmes,  
 Ils ne se resoluoient, pourtant parmy leurs pleurs,  
 Ne venoient à l'effect avecques leurs clameurs:  
 Ils refusoient d'aller en lieu qu'ils ne cogneussent:  
 Quoy que sollicitez & priez par moy fussent.  
 Lors les plus courageux & fermes aux hazards  
 Je choisi d'entre tous, & les mets en deux parts,  
 Je suis en celle cy, & en l'autre Eurymaque,  
 Autant sēblable aux Dieux que nul autre d'Ithaque.  
 On remue l'armet, & Eurymac le fort  
 Le sort tumbant sur luy, tiré de l'armet, sort.



Il sort pour s'en aller, pour escorte on luy donne  
Vint & deux compagnons. Le danger les estonne,  
Ils sortent souspirans, le cœur de deuil pressé,  
L'esprit d'incertitude & de peyne angoissé,  
Et nous laissent trestous dedans nostre navire,  
L'ame triste de deuil, le cœur plein de martire,  
Ils trouuent assez loing dans vn penchant vallon,  
Le chasteau de Circé, la fatale maison,  
Le bastiment estoit de pierre blanche & nette  
Le plant en estoit beau, eminente l'assiete,  
Ils donnent iusques là, puis s'arrestent vn peu  
Sur le seuil de la porte. A donques ils ont veu  
Roder tout à l'entour de la maison plaisante  
Force loups & lions. La maistresse scauante  
Les auoit par son art priuez d'entendement  
Et par ses potions changez entierement  
Ils ne vindrent à eux avec regars terribles,  
Avec mordantes dents, ouurans gueules horribles  
Afin de les blesser, mais ils les entournoient  
Et se iouans à eux leurs quèues demenoient,  
Et faisoient grand caresse, aprochans amiables,  
Pas apas les suiuanis de gestes agreables.  
Non autrement qu'on void les turquets blandissans  
Et de quèue & de voix leur maistre aplandissans,  
Courir autour de luy quand les mains il leur monstre,  
De la table sortant luy venir à l'encontre.  
A l'entour d'eux ainsi quantité de lions  
Aux ongles fort pointus, des loups à millions  
Accourent les flattans des pieds & de la bouche.  
Pas vn d'eux quel qu'il soit n'aproche, ne les touche,  
Ains en prennent frayeur: attendent resolus  
Sur le seuil de la Nymphe aux cheueux crespelus



LE X. LIVRE

Et mignonnement blonds. Adonc à leur oreille  
 Vient donner une voix gratieuse à merueille.  
 C'est la voix de Circé, qui là dedans chantoit  
 Et de son chant plaisant son labeur enchantoit.  
 Elle ourdit le subtil d'une gaze tresfine,  
 Et frappe de son peigne & de sa main diuine,  
 Les fils entrelacez. Les Deesses des Cieux  
 Font ainsi leur ouurage & riche & précieux.  
 Ainsi vont reluisant leurs diuines tissures,  
 Ainsi consent la Grace à leurs entrelasseures.  
 Adonques Polites le plus digne d'honneur  
 De tout tant qu'il estoient & qui auoit mon cœur  
 Sur tous mes compagnons, pour ce qu'à sa prudence  
 Je portois volontiers honneur & reuerence,  
 Compagnons, ce dit il, quelqu'une est là dedans  
 Qui fort doucement chante, ouïre cela i'entens  
 Craqueter le mestier sur lequel elle iette  
 Son ouurage faisant, sa courante nauette,  
 La maison en resonne, & ses coups & sa voix  
 Courants sur le paue s'oyent tous à la fois:  
 Soit qu'elle soit Deesse ou bien femme mortelle  
 Appellons ie vous pry. Alors chacun appelle,  
 Et soudain elle sort & d'entrer les semond  
 En leur ouurant sa porte: ils entrent, & s'en vont  
 Dedans le beau palais, la sottise les guide,  
 En leur esprit deuient hebeté & stupide,  
 Le seul Euryclochos fit ferme, se doubta,  
 Et ne voulut entrer. Circé leur apresta  
 La table tout soudain, les faict soir, & leur offre  
 Du miel nouvellement tiré hors de la goffre,  
 De la farine en fleur, du fromage, du lait  
 Meslé tout dans du vin Pramnién, puis y met



De ie ne scay quel iust de poison, dont le boire  
Faiet perdre du pais le soing & la memoire:  
Lors elle leur presente à boire de sa main.  
Après que les pauvrets eurent ben, tout soudain  
Elle prend sa baguette, & dans ses toits les touche  
Ils prennent de pourceaux & la voix & la bouche,  
Et les vilains sions. Le seul entendement  
Leur resta sain & net : pleurans amerement.

Circé commande lors qu'à l'estable on les mette,  
Qu'on les enferme bien, que devant eux on iette  
Des cormes & du glan que mangent les pourceaux  
Quand ils fouillent en terre, & leurs sales museaux  
Vont par tout enfonceants, porcs à face fangeuse,  
Et tousiours se veantrans dans la terre bourbense.

Euryloch' tourne teste, & gagne vers le port  
A porte la nouvelle, & le charmeux effort  
De la fauce Circé, il n'a pas la puissance  
D'exprimer de propos le faiet comme il le pense,  
Il desire le dire, & à toutes les foix  
Qu'il commence à parler il demeure sans voix,  
Tant il est estonné, tant la crainte le presse  
De l'horreur de ce faiet, tant grande est sa tristesse.  
Il plenroit à ruisseaux & pressé de douleurs  
Le cœur luy va batant, & se fend tout en pleurs.  
Nous l'enquerons ravis de si estrange chose.  
Et luy, prenant son vent, à dire se dispose.

Grand Vlysses, dit il, suivant ton mandement  
Au departir d'icy nous passons vistement  
Bocages & forets, dans la vallee obscure  
Nous trouuons un palais de belle architecture,  
Basty de gros cartiers tous polis au ciseau,  
Dont l'assiete eminente & le plant estoit beau:



LE X. LIVRE.

Qu'un doux vent recreoit de sa plaisante haleine:  
 La où quelque Deesse ou quelque femme humaine  
 Ouuroit sur un mestier, & son riche labeur  
 Enchantoit de sa voix admirable en douceur  
 Nous l'appelasmes tous, elle sort à la porte,  
 Nous faict fort bon visage & d'entrer nous exhorte,  
 Nous entrons, & nos gens la suivent la dedans  
 Las, stupides qu'ils sont, & fols, & imprudens:  
 Je fis fermer tout seul. Car i'estois en grand doute  
 Et craignois trahison: la compagnie toute,  
 Comme ils furent entrez, soudain s'esuanouit,  
 Et depuis ce temps là pas un d'eux ne se vit,  
 Et si ie fu long temps dehors à les attendre.

Il acheua de dire, & soudain ie vay prendre  
 Mon espee argentee, à mon costé la pens,  
 Et mon arc en ma main & mes flesches ie prens:  
 Je commande en apres qu'Eurylochus s'en vienne  
 Et que soudainement à ce palais me meine  
 Il chet à mes genoux & ferme les serrant  
 L'un & l'autre embrassez, lamentant & pleurant  
 Me coniure en ces mots. Trescourageux Vlysse  
 Las, ne me meine point dedans ce precipice  
 De dangers, malgré moy, & me delaisse en paix,  
 Car d'ou tu veux aller tu ne viendras iamais,  
 Et ne rameneras iamais ta compagnie  
 Saine & sauue avec toy: fuyons ie te supplie,  
 Remettons nous en mer, ramons & nous sauons,  
 Ce sera beaucoup faict encor si le pouuons.  
 Il acheuoit encor, quand ie vins à luy dire:

Demeure donc icy à l'ombre du nauire,  
 Mange & boy tout ton soul, à l'aise en seureté,  
 Quant à moy, ie m'en vois, & la perplexité

Où ie



Où ie suis m'y contraint. Ce disant ie le laisse  
 Et la barque & la mer: & mon chemin adresse  
 Où ie pourrois trouver quelque sentier tracé  
 Qui conduise au chasteau de la Nymphe Circé.

I'estois desia bien pres du sacré domicile  
 De la magicienne, & du palais fertile  
 En charmes & poisons, plein d'ennuy & d'esmoy,  
 Quand Mercure soudain vint au deuant de moy:  
 Il portoit en sa main sa baguette admirable,  
 Il paroissoit encor ieune d'age, & semblable  
 Au ieune iouuenceau dont le subtil coton  
 Commence à crayonner seulement le menton.  
 Lors me prenant la main il me tint ces parolles:

Où vas tu malheureux? ou tes pensées folles  
 Te menent elles seul? au trauers de ces bois  
 Ignorant le pais, & dedans les destroits  
 Des terres de Circé, & sans que nul te mene?  
 Où de tes compagnons la bande se demene  
 Eschangee en pourceaux, estant honteusement  
 Enfermee en ses toits? viens tu expressement  
 Pour les en retirer, triste, de la misere  
 Où les retient ainsi la scauante sorciere?  
 Croy moy, iamais, croy moy, tu n'en retourneras  
 Et de semblable fin pauvre tu periras  
 Que tant d'autres deuant sont peris miserables.  
 Mais ie te veux sauuer de ses mains deceuables,  
 Iet'en veux garantir. Pren ce remede icy,  
 Puis entre hardiment, & ne sois en soucy:  
 En le portant sur toy ne crein nul malencontre.

Or si tu veux m'ouir il faut que ie te monstre  
 Les tours pernitiens de Circé, qui viendra  
 Te presenter du pain, où elle meslera



LE X. LIVRE

Du charme & du poison : mais sois en assurance,  
Car ses enchantemens n'auront sur toy puissance,  
Et ce que ie te donne osterà le danger  
Que tu pourrois courir de te voir tost changer.

D'abondant, de cecy encor' ie t'amoneste,  
Quand la fille à Titan, haussera sur tateste  
Le bout de son baston, degainne viftement  
Et tire ton espee, & furieusement  
Iette toy dessus elle, & tout enflammé d'ire  
La haussant, fay semblant de la vouloir occire.  
Alors de grand frayeur & creinte qu'elle aura  
Elle te flattera, elle t'amadouera,  
Lascive te prira de coucher avec elle,  
Et t'importunera d'amitié mutuelle.  
Mais donne toy bien garde aussi de mespriser  
Le liét de la Deesse & de la reffuser:  
Pour oster tes amis de leur misere grande,  
Si tu veux qu'elle t'ayme & qu'elle te les rende  
Tire d'elle serment qu'elle ne bastira  
D'autre fraude sur toy, ne te pourchassera  
Nul autre detrimement, de peur que l'efficace  
De son enchantement ne te rendist mollace  
Et tout effeminé, contrain la de iurer  
Le grand serment des Dieux & de t'en assurer.

Ce disant il ceuillit de terre la racine  
Du remede sacré, diuine medecine,  
A tous enchantements, en main me la liura  
Et ses proprietez & vertus me monstra.  
De ce simple diuin & remede admirable  
Noire estoit la racine, & la fleur delectable  
Blanche comme le laiét : moly communement  
Des celestes nommé : se trouue rarement



Par les hommes aux champs. Les hommes en ont faite  
Mais les Dieux, habitans dessus la voute haute  
En ont abondamment, car tout peuvent les Dieux.

Ainsi me dit Mercure, & s'esleuant aux Cieux  
Sur lestalons aylez, il se guindoit habile  
Par dessus la forest au trauers la belle isle  
Et ses bois ombrageux. Quant à moy ie dressay  
Mes pas vers la maison de la docte Circé,  
M'arrestay à la porte, & auois ma pensee  
De cogitations estranges eslancee.

Soudain que i'appellay, soudain elle sortit,  
Me conuia d'entrer & sa porte m'ouurit.  
Ie suy, triste & perplex la Nymphé qui m'appelle,  
Elle me fit assoir sur vne chaire belle

Garnie de beaux cloux d'argent resplendissant  
D'artifice diuers, sous mon pié se baissant  
Estoit vn marchepié posé de bonne grace,  
Où celuy qui se sied s'appuye & se delasse.

Lors la Deesse a pris vn beau vase doré  
Où cruelle & traistresse elle m'a préparé  
Son breuuage mortel, ses herbes elle enchante  
Qu'elle verse dedans, à boire me presente  
La force de son vin pestifere & mechant,  
I'aualle sans trembler, le grand vase assechant.  
Ie ne fus pas changé pour cela par ses charmes,  
Elle prit donc sa verge & puis me dit ces carmes.  
Toy, sois aussi du train de mes pourceaux mignons,  
Et va t'en dans le toict avec tes compagnons.

Lors ie m'en vins à elle estant fort occupee  
A ses barbotemens: luy monstre mon espee  
La menace de mort, sur elle me haussant,  
Comme voulant frapper, & ces mots repoussant.



LE X. LIVRE

Lors amoureusement les pieds elle m'embrasse,  
 Me dit en s'escriant, mais qui es tu, de grace,  
 Estranger mon amy, d'où viens tu, qui es tu?  
 Tes parens? ton pais? qui si bien la vertu  
 De mes enchantemens rends inutile & vaine,  
 Et n'es en rien change de ta figure humaine?  
 Iamais nul qui ayt beu ma fatale poison  
 Ne m'a brauee ainsi en ma propre maison,  
 Qui n'ayt perdu soudain sa puissance pristine,  
 Qui ayt peu soustenir ma forte medecine,  
 Qui ayt peu resister quelque fort & gaillard  
 Au supernaturel de mon precieux art.  
 Mais ie voy, homme fort, sans estre interessee  
 Ta force te rester, ie ne voy point blesee  
 La pointe & la vertu de ton entendement.  
 Serois tu point Vlysse, helas que si souuent  
 Le beau fils de Maja, le celeste interprete  
 Qui porte de fin or la charmeuse baguette,  
 Et le meurtrier d'Arguus, m'a dit deuoir vn jour  
 En ces lieux arriuer de Troye de retour?  
 Cache moy ie te pry ceste espee, & la serre,  
 Nous irons faire au liect vne plus douce guerre,  
 Nous verrons de l'amour les passetemps menus,  
 Et nous resiouirons dans le liect de Venus.  
 Qu'il y ayt deormais foy, paix & assurance  
 Entre nous amoureux: adonques ie m'aduanee  
 Et luy dis en ces mots. Comment puis-ie, Circé,  
 N'estre pas contre toy iustement courroucé  
 Quoy m'enioins tu de t'estre & courtois & traittable  
 Toy qui oses remplir ta prison detestable  
 De mes amis changez en porcs dans ta maison,  
 Encor' me machinant ruyne & trahyson?



Tu me veux apaster de tes blandices douces  
Pour coucher avec toy, & puis, que tu me pousses  
Hors de mon naturel, ma force confondant  
Et tout effeminé & lasche me rendant.

Non, Circé, si tu veux que de toy ie m'asseure  
Que i'entre dans ton liét, il faut que tu me iure  
Par les tout-puissans Dieux que tu affermeras,  
Que iamais de ton art ne m'endommageras.

Elle atteste les Dieux, & les iure. Et à l'heure  
Ie vay trouuer son liét en sa molle demeure.

Quatre Nymphes tandis se mettent en deuoir  
D'aprester ce qu'il faut, fidelles au vouloir  
De leur docte maistresse, & au seul clin d'œil d'elle  
Sont promptes à dresser dedans la maison belle  
Ce que leur dame veut, trauaillans sans arrest:  
Nymphes filles des eaux, ou bien de la forest,  
Nymphes des clairs ruisseaux dont les coulantes ondes  
Courant menent leur train dedans les mers profondes.  
L'une a soin d'aprester les beaux throsnes polis,  
Sur lesquels, elle met les precieux tapis  
De pourpre & d'ecarlata, & mesnagere experte  
Les couure par embas d'une belle cauerte  
D'un linge delié, le iettant au plus loing  
Qu'elle peut estendu: la seconde a le soing  
D'apareiller, aupres les tables bien rangees,  
Qui sont toutes d'argent. Et les rendre chargees  
De la vaisselle d'or faicte parfaictement  
Et de les bien remplir: l'autre consequemment  
Dans les tasses d'argent versoit la liqueur douce  
D'un vin delicieux, lequel escume & pousse  
Son doux miel l'à dedans: elle mettoit encor  
Dessus, les gobelets, & les grands coupes d'or.



LE X. LIVRE

La quatriesme hastine accouroit aux fontaines  
 Remplissoit de claire eau les grādes chaudieres pleines,  
 Mettoit le feu dessous : le feu va trepillant  
 Sous le fer du trepié, l'eau dessous va bouillant  
 Et se leue à gros bonds : mais apres quelque espace  
 Soudain qu'elle eut assez bouilly dedans la casse,  
 La Nymphe dans le bain aussi tost la porta,  
 Dans un cuuier bien net promptement la ietta,  
 Trop chaude la tempere, & verse à grands ondees  
 Sur ma teste & mes reins les ondes debordees,  
 Affin de me lauer, affin de delasser  
 Mes membres travaillez, & de moy dechasser  
 Toute la lassitude : Apres, officieuse  
 Elle oinct mon corps lauë d'une humeur precieuse.  
 Cela faict, elle prend un bel accoustrement  
 D'une laine tresfine & m'en vest richement.  
 Or la dedans estoit une chaire excellente  
 Toute ouuree d'argent, tresbelle, estincellante,  
 Et de riche facon, dont l'art industrieux  
 Jettoit de tous costez ses rayons radieux  
 Un appuy estoit mis dessous la basse bande,  
 Et ie m'assieds dessus comme elle me commande.  
 La pucelle à lauer m'apporte cependant,  
 Et de l'aiguierre d'or l'eau nette va fondant  
 Dans un bassin d'argent : puis aprochant la table  
 Elle apporte dessus le bon pain delectable,  
 Avecques force mets bons & delicioeux,  
 Et me les presentoit d'un maintien gratieux,  
 Alors Circé me dit, mange & fais bonne chere.  
 Mais tous ces viures là ne me pouuoient pas plaire:  
 Et demourois assis triste & plein de douleur,  
 En mon cœur presageant ie ne scay quel malheur.



*Circé me regardoit plein d'amertume grande,  
Et que ie ne portois à ma bouche la viande,  
Donc à moy s'adressant elle me dit ainsi:  
Que reste tu muet, Vlysse, & quel soucy  
Te tourmente le cœur? qui fait que tu ne touche  
A ces viures icy & n'en mets à ta bouche?  
Voila viures sur table, & tu n'en manges pas:  
Astu doute & scrupule encor de quelque cas?  
Tu ne dois plus pallir de quelque tromperie,  
Ny que i' essaye en toy nulle sorcellerie.*

*Mon sacrossaint serment te doit estre assuré,  
Et ie ne rompray point mon compromis iuré.  
A laquelle ie dy. Circé, ie te supplie,  
O fille du Soleil, quel desir, quelle enuye  
Aura l'homme d'esprit de boire ou de manger,  
Se donner du bon temps, & son ventre charger,  
Si ses chers compagnons plustot ne se voit rendre,  
Et leur premiere forme auparauant reprendre?  
Si tu veux que ie mange & taste de tes biens,  
Ren moy, ie te suply, plustost les amis miens  
Remets les en leur forme, & que remply de ioye  
En leur pristin estat reuenir ie les voye.*

*Ie n'eus pas si tost dit, que la Nymphe soudain  
Sort de la salle, ayant sa baguete en sa main,  
Et ramene mes gens sortants de son estable  
Ayans de porcs vilains la forme detestable  
De porcs par neuf estez le glan aux bois paissans:  
Ils estoient donques là se poussans & pressans.*

*Elle les environne, autour d'eux se pourmene,  
Les frotte d'un onguent de force souveraine,  
Autre que le premier, & faisant autrement.  
Lors la soye, du corps leur tombe entierement*



LE X. LIVRE

Et que leur fit venir par l'ordure charmense  
 De ses enchantemens la sorciere famense.  
 Alors leur teste ils vont hors de terre haussant,  
 Et le semblant vilain de porcs les va laissant:  
 Leurs espaulles, leurs bras, leur reuiennent sur l'heure,  
 On les voit retourner en ieunesse meilleure  
 Et plus beaux que deuant. Ils acourent soudain,  
 Me viennent embrasser, me touchent en la main,  
 Car ils m'auoient cogneu: lors vne larme douce,  
 Un pleur voluptueux hors de leurs yeux se pousse,  
 Vn frapement de mains, vn bruit, vne clameur  
 Sort par tout, vn chacun entressant de trement,  
 La maison en resonne, & la Deesse mesme  
 Prit à la fin pitié de nostre mal extresme.  
 Qui fit quelle me tint ces propos doucereux.  
 Prudent fils de Laërte, Ulysses genereux,  
 Va t'en viste à la mer, retourne en ton nauire,  
 Fay le venir en terre, & tes hardes en tire,  
 Cache tout dans le creux des antres les plus bas,  
 Armes, habillemens, & tout ce que tu as,  
 Puis de tes compagnons ameine icy la bande.  
 Je fay incontinent ce qu'elle me commande:  
 Sitost que i'arriuay pres de nostre vaisseau  
 Je rencontray mes gens serrez en vn monceau,  
 Affligez, abbatus pleins de creintifs alarmes,  
 Et les yeux tous mouilleZ de grāds ruisseaux de larmes.  
 Comme on voit quelquesfois retourner des pastis  
 Les vaches sur le soir, cependant les petits  
 Demeuroient enfermez, qui soudain qu'ils les voyent  
 D'ayse vont sautelant, tout à l'entour tournoient,  
 Le toit ne les peut plus retenir nullement  
 Qu'ils n'aillent retrouver leurs meres vistement:



Ils courent resiouys, d'allairesse ils bondissent,  
Et de mugissemens les estables remplissent.  
De la mesme façon courent de toutes pars  
Viennent de tous costez autour de moy espars  
Mes chers compagnons : me saluent, m'embrassent,  
Et les yeux pleins de pleurs de leurs bras m'entrelassent.  
Non autrement que si dedans les lieux cogneus  
D'Ithaque leur pays, ils fussent reuenus,  
Et fussent retournez és champs pleins de verdure,  
Où iadis ils auoient receu leur nourriture.

Lors ils me vont disant : Ainsi nous t'embrassons  
Valeureux Ulysses, & nous te caressons  
Comme si nous estions venus sans nulle perte  
Dans les champs desirez de ton pere Laërte.

Or dy nous le destin de tes gens tant aymez,  
Et nous raconte où sont nos amis transformez.

Compagnons, ie vous pri' premierement qu'on tire  
Hors de la mer, leur dy-ie, en terre le nauire.  
Puis, dedans les cachots de ces antres cauez  
Cachez sans contredit tout ce que vous auez,  
Armes & equipage, & qu'apres moy on vienne  
Au palais de Circé sage magicienne  
Voir tous nos compagnons bonne chere faisans,  
Et tout à leur souhait à table deuissans  
Pres du feu, pres du vin, & la sage Deesse  
Ne se peut assouuir de leur faire caresse.

Ie n'en pas acheuè, que chassans leur é moy  
Ils s'apprestent, contans de venir avec moy :  
Mais Eurylochus seul de me suyre refuse,  
Tous les autres retient, & de ces mots leur use.

Quelle rage vous vient miserable tenter,  
Et où vous allez vous ainsi precipiter?



LE X. LIVRE

De gayeté de cœur? cerchans vostre ruine,  
 Aueuglez, endurcis, chez la Nymphemaligne  
 La sorciere Circé? Qui, las, vous changera  
 En pourceaux très-vilains, qui vous transformera  
 En Loups, ou en Lyons, pour garder, misérables,  
 Et de iour & de nuit ses toits & ses estables?  
 Vous représenteray-ie, hélas, le faict recent  
 Et la brutalité du Cyclops, fracassant  
 Nos pauvres compagnons, quand chez luy ils entrerēt,  
 Et cheZ luy sans sortir, le trépas rencontrerent?  
 Le temeraire Ulysse en fut le conducteur,  
 Ce guide audacieux de leur mort fut auteur,  
 Par sa folle entreprise, hélas, tous ils perirent,  
 Et d'où il les mena iamaïs ils ne sortirent.

Ie me sens à ces mots, d'ire tout transporté,  
 Ie tire mon espee estant à mon costé,  
 Ie me iette sur luy ainsi qu'une tempeste  
 En resolution de luy oster la teste,  
 Bien qu'il fust mon parent. Ce que voyans mes gens  
 Se iettent dessus moy, accourent diligens,  
 Me retiennent pleurans, & de douce parole  
 Taschent de m'adoucir. O dont le renom volle  
 Par tout, grand Ulysse, accorde nous cecy,  
 Et nous le laisserons, disent-ils, seul icy  
 Pour garder le vaisseau, & meine nous au reste  
 Dans les palais hautains de la Nymphceleste.

Ainsi voulurent-ils m'exhorter & prier.  
 Lors ie sors du vaisseau & delaisse la mer.

Eurylochus pourtant ne demeure au nauire,  
 Mais nous suit pas à pas, car il craignoit mon ire.

Mais la Nymphetandis que i'estois en chemin  
 Auoit mes compagnons faict entrer dans le bain,



Les auoit fait lauer, & de precieux huille  
Leurs membres delasser, qui doucement distille:  
Puis riches vestemens fit ietter dessus eux.  
Nous les trouuasmes lors à table tous ioyeux  
Qui faisoient bonne chere. Aussi tost qu'ils se virent  
S'entrerecognoissans l'un de l'autre ils s'enquirent.  
Ils prenoient du plaisir à conter leurs malheurs,  
Et mesloient en contant leur plaisir à leurs pleurs:  
Leurs regrets, leurs soupirs tout le palais remplissent  
Au son de leurs clameurs les vaultes retentissent.  
Lors la belle Deesse aux Deesses des Cieux  
Pres de moy me tenoit ces propos gracieux.

O fils de Laërtes abundant en sagesse,  
Generoux Vlysses, cessez vostre tristesse  
Et ne lamentez plus, que vostre gentil cœur,  
Ne soit pas plus auant consumé de douleur:  
Non, ie n'ignore pas les dangers & les peines  
Que vous auez souffert és poissonneuses plaines,  
Et vos fiers ennemis contre vous animez,  
Quels efforts ruineux contre vous ont tramez:  
Mais resiouyssez vous, beuvez en abondance  
De ce vin genereux, & pleins d'esiouyssance  
De ces viures mangez, rappelez vos esprits,  
Bannissez tous le soing dont vous estes épris:  
Chassez toute tristesse, empoignez ce remede  
Encontre ces trauaux, & qu'à l'ennuy succede  
La ioye & le plaisir, ainsi que vous estiez  
Au temps que des sablons d'Ithaque vous partiez:  
Bien qu'à la verité la misere vous presse,  
Et vostre mal present vous ronge de tristesse,  
Bien que vous souuenans de vos maux, vos erreurs,  
Vos courses, à bon droit vous fondiez tout en pleurs,



LE X. LIVRE

Et qu'on ne voye point parmy telle souffrance  
L'esprit entierement recevoir allegeance,  
Mais plustost se dechoir lassé de tant de maux,  
Et abbattu d'un nombre infiny de trauaux.

Elle disoit ainsi, & nos tristes pensees  
A ces propos courtois nous furent redressees.  
Or par autant de iours que l'an entierement  
Pouuoit estre fourny, continuellement  
Nous demeurasmes là. Sans cesse estans à table  
Nous remplissons de chairs & de vin delectable:  
Mais quand l'an fut parfaict, que les heures par tours  
D'ordre faisans les mois allongerent les iours,  
Mes compagnons venans deuers moy, m'appellerent  
Du logis de Circé, puis ainsi me parlerent.

Mal-heureux, souuient toy de ton pays en fin,  
Au moins s'il est ainsi que ton fatal destin  
Est, que tu dois vn iour reuoir ton doux rinage,  
Sit a terre natale & ton cher heritage  
Te sont promis des Dieux, & si à sauueté  
Tu dois estre à la fin en Ithaque porté,  
En ton palais hautain, & dans ta maison forte.

Ils me parloient ainsi, & leur aduis m'emporte  
Touché de leurs propos, nous banquetons encor  
Tout le iour, & vuidons le vin de dedans l'or.  
Le soir estant venu lors que les rouës siennes  
Le Soleil va plonger és eaux Hiberiennes  
De sombre obscurité la teste se couurant:  
Mes gens se vont cacher, & le sommeil courant  
Sur les corps assoupis leurs paupieres abbaïsse.  
Lors ie m'en vins trouuer en son liét la Deesse,  
Et pressant ses costez tombant à ses genoux,  
La Nymphé m'escontoit avec vn parler doux.



Je luy dy: O Deesse esconte ma priere,  
Et ne reiette point ma requeste en arriere:  
Accomply maintenant ce que tu m'as promis,  
Et nous donne congé à moy & mes amis.  
Que ie ne sois forclos de ce dont ie te prie,  
Que retourner ie puisse en ma douce patrie  
D'un Zephire par toy donné prosperement.  
Cela est resolu en mon entendement,  
L'impetuosité de mon desir m'y force,  
Et tous mes compagnons veulent à toute force  
Me contraindre d'aller, me demandent le iour  
Qui leur commencera leur desiré retour.  
Ils languissent pressez de mille inquietudes,  
Sont tousiours apres moy pleins de sollicitudes,  
M'assomment de regrets, & de pregnant é moy  
Continuellement pleurent autour de moy,  
Toutes & quantes fois que par les douces pleines  
De ton plaisant iardin seule tu te pourmeines.

Je luy disois ainsi. Ainsi me respondit  
La Deesse Circé, Nymphé de grand credit,  
Des Deesses Deesse. O grand fils de Laërte,  
Qui la terre remplis de ta prudence experte,  
Non, ne demeure plus ceans en ma maison  
Contre ta volonté, ce n'est pas la raison.  
Mais il te faut sçavoir qu'il vous conuient bien faire  
Au departir d'icy un chemin tout contraire  
A celui que pensez. Cela est arresté  
Qu'il le faut entreprendre, & par nécessité.  
Il te conuient aller aux stigiennes ondes,  
Au regne de Pluton, aux cauernes profondes  
De la basse Hecaté: Là tu recercheras  
Les oracles sacrez du vieil Tirolias



LE X. LIVRE

*Le Prophete admirable, & l'aveugle interprete,  
Ne te les denira, luy seul aupres de Lethe  
Les oracles des Dieux rend ordinairement.  
Il est encor' doué d'un sain entendement,  
Et combien que la mort long temps a le domine,  
A luy seul toutesfois la Reyne Proserpine  
A donné de chanter la nette verité:*

*D'autres ombres encor' tu seras accosté  
En ces regions là. Ainsi dit la Deesse:  
Et le corps me fremit de crainte & de tristesse,  
Je remplissois le liét de souspirs & de pleurs,  
Je mandissois ma vie, accusois mes malheurs,  
Me repentois d'avoir iamais veu la lumiere,  
Et d'avoir regardé la flambante carriere  
Des cheuaux de Titan: mon esprit tourmenté  
Dit qu'il a trop vescu comblé d'aduersité,  
De tourment & de mal. Je me tourne & me viré  
Sans repos par le liét, ie lamente & souspire:  
Puis ayant bien pleuré, rassasié faisant  
Quelque fin à mes cris, ie vais ainsi disant,  
Demy mort, à Circé. Ma tres chere Deesse  
Qui pourra me guider, & me donner adresse  
Aux ombres de Pluton, où me fais-tu ramer,  
Où iamais ne paruint nul navire par mer?*

*A donc me respondit Circé la mage experte:  
Genereux Ulysses, prudent fils de Laërte,  
Ne te tourmente point, ne pren aucun soucy  
Qui te pourra guider au departir d'icy:  
Hausse tant seulement sans rien craindre tes voiles,  
Et t'assieZ sans rien faire à l'ombre de tes toilles,  
Car Boreas sans plus hors d'icy t'ostera,  
Et ton navire & toy sur la mer portera.*



Quand tu auras passé force mer escumense,  
Tu verras le rinage & la forest ramense  
De la grand Proserpine, où les aulnes montez  
Et les saules sterils en nombre sont plantez.  
Arreste en cet endroit ton navire sur l'onde,  
Puis descen en personne en la maison profonde  
Du redouté tyran des rines de Charon.  
Là Pyriphlegeton tombe dans Acheron,  
Et le Cocyte noir de mesme s'y décharge,  
Qui procede & qui vient de Styx le fleuve large,  
Et la pierre où vont choir les deux fleuves grondans.  
Si tost que tu seras arriué là dedans  
Tu ne faudras de faire une fosse dans terre,  
Dont la ronde ouverture & s'ouvre & se deserre  
D'une coudee autour : dedans tu verseras  
Effusions à tous les esprits de là bas.  
Premierement, du miel la liqueur decoulante,  
Puis apres du doux vin la liqueur excellente :  
Tiercement y mettras de l'eau tout doucement,  
Et puis finalement de la fleur de froment.  
Adore cela faiet les imbecilles ombres,  
Et les ames sans force estans és forests sombres.  
Promets leur, fay leur vœu, s'il t'est en fin permis  
De reuoir ton Ithaque, où sont tes bons amis,  
De leur sacrifier une brehaine vache  
Grasse par excellence, & sans vice ne tache,  
Et de tout le meilleur de tes biens dresser as  
Une grand pyramide, & leur esleueras.  
Puis à Tiresias il luy faudra promettre  
A part vn bellier noir, le plus beau, & le maistre  
Entre tous testroupeaux, quand sur les tristes bords  
Auras ainsi prié les preux effeins des morts,



LE X. LIVRE

Immole vne brebis qui ayt noire la laine,  
Et vn belier pareil, puis tourne & le promeine  
Vers l'Erebe blaffard. Retire toy à part  
Vers le courant du fleuve, & te tiens à l'escart,  
Lors tu verras venir vne innombrable bande,  
Ames des trespassez. Incontinent commande  
A tes gens d'écortcher, & bruler promptement  
Tout ce bestail tué. Apres, fay humblement  
Tes prieres au Dieu de la demeure infame  
A Proserpine apres, sa redoutable femme,  
Puis tire ton espee, & chasse les esprits,  
Si quelqu'un d'approcher du sang estoit épris  
Alors empesche l'en, & ne laisse la rine  
Tenant ton coutelas, iusques à tant qu'arrive  
Le Roy Terecias, lequel te resoudra  
De ce qu'auras affaire, & deuers toy viendra  
T'enseigner le chemin, la façon, la maniere,  
De retourner bien tost en ta demeure chere:  
Quelles mers, quels sentiers, quels destours hasardeux  
Il te faudra tenir dessus le flot ondeux.

Elle acheua de dire, & l'aurore naissante  
Monstra son char doré, claire & resplendissante:  
Et tout au mesme temps la Nymphe me vestit  
D'un manteau precieux, & d'un tres-riche habit.  
Mais elle se couurit d'une grand robe blanche  
Tres-fine & deliée, & mit dessus sa hanche  
Vne ceinture d'or, & dessus ses cheueux  
Un bel escoffion tres-riche & precieux.

Ie vay par la maison vistement, & réveille  
De tous mes compagnons vn chacun qui sommeille:  
Sus debout mes amis, disois-ie, faut aller,  
Il est temps de partir, il se faut réveiller,



Et prendre le chemin dont la sage Deesse  
M'a fait ceste faueur de me donner l'adresse.

A ces mots ils sont prests, mais, ô defastreux sort,  
Il ne me fut donné de conduire à bon bort  
Tous les miens sains & saufs, car l'un plein de ieuuesse,  
Elpenor ayant nom, sans force, sans adresse,  
Sans grand entendement & sans grace de corps  
Tousiours presque endormy, mais estant yure alors  
Pauvre, ce-temps pendant que miserable yurongne  
Il cherche la fraischeur, & des autres s'esloigne,  
Le sommeil le surprit au plus hault d'unetour.

Mais comme il entendit dessus le point du iour  
Ses compagnons partir, du sommeil il s'excite,  
Et du vin estourdy du hault se precipite,  
Ne se souuenant plus de conduire ses pas  
De degré en degré. Ainsi tombant à bas  
Il se rompit le col, les reins & les iointures,  
Et descendit ainsi souz les ombres obscures.  
Le reste de mes gens estant soudain passé  
Auec moy, ie leur dy le vouloir de Circé.  
Possible pensez vous que nous allions asteure  
Vers les champs Ithaquois nostre douce demeure?  
C'est bien tout autrement: car deuant qu'y aller  
Il faut premierement chez Pluton deu aller,  
Consulter Tiresie aux bordz de Persephone,  
Et prendre son oracle. Ainsi Circé, l'ordonne.

I'en dit. Et tout le ceur froissé leur demeuroit,  
Et chacun de depit la barbe se tiroit.  
Sans courage & sans force assis ils demeurèrent,  
Et larmes sans cesser de leurs yeux distillerent.  
Mais pour tout leur pleurer ne leur en fut pas mieux:  
Nous vinsmes au vaisseau sur le flot esumeux,



LE X. LIVRE DE L'ODYSSEE.

Et là chacun encor' s'escrie & se lamente,  
Larmoyant chaudement. La Deesse sçauante  
Arrina ce- pendant, un belier attacha  
Et vne brebis noire, aysement se cacha:  
Cela faiet, à nos yeux, & sans estre apperceüe,  
S'esuanouit en l'air sans pouuoir estre apperceüe,  
Qui pourroit voir un Dieu quand il est agité  
Cà & là où il veut, contre sa volonté?

Fin du dixiesme Liure.





## LE VNZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGUMENT.

**L** raconte en continuant comme par le mandement de Circé il descendit aux enfers, le moyen qu'il tint pour parler au deuin Tiresias, qui luy dit comme il falloit qu'il fist pour se conseruer & ses gens, pour retourner en leur patrie. Il vit les Heros & Heroynes, parle à sa mere, & aux Princes qui auoient esté avec luy deuant Troye, puis remonte des enfers.

### AUTRE SOMMAIRE.

*V*lysses de Pluton visite les lieux pasles,  
 Reconnoist les esprits des ombres infernales.



*Q*uand nous fusmes venus pres des barques  
 voutees  
 Qui estoient pres du port sur les ondes por-  
 tees,

*E*t qu'eusmes ioint le flot resonnant hautement,  
 Nous tirasmes du port la nef premierement,  
 La iettasmes en mer, puis le mast nous haussasmes,  
 Et le blanchissant voile à l'entour agenceasmes,  
 Nous prenons nos brebis, en pleine mer montons,  
 Et gemissans sans cesse hors du port nous sortons.



LE XI. LIVRE

Par derriere vn doux vent nous pouſſoit favorable,  
Que nous auoit donné la Nymphé redoutable  
La ſçauante Circé aux cheueux blondiffans,  
La Deeffe aux Diſcours eloquemment puiffans.  
Sur la nef arrangez les armes bas nous miſmes,  
Et ſur les bancs luiſans à l'aiſe nous aſſiſmes,  
Nos conducteurs eſtoient le patron & le vent.

Ce iour là tout entier nous pouſſaſmés auant,  
Et les Zephirs legers faiſoient tendre nos toiles,  
Phœbus chet ce- pendant, & les tenebreux voiles  
Tombent ſur les chemins, ainſi qu'il declinoit,  
Et d'ans l'eau d'Occident en penchant ſe trainnoit.  
Et nos voiles enſlez haſtans leurs courſes viſtes  
Du profond Ocean toucherent les limites,  
Où les Cimmeriens, leurs villes, leurs deſerts  
Sont eternellement de tenebres couuerts:  
Iamais ſes clairs rayons Titan ſur eux ne darde,  
Et ſon feu gracieux iamais ne les regarde,  
Ny quand deuers le Ciel ſon char il va touchant,  
Ny quand il va du Ciel en terre trebuchant.  
Un air pernicioeux, vne nuit perdurable  
Vole eternellement ſur la gent miſerable.

Nous ſommes portez là, là tous nous nous rendons,  
Et au flux de la mer pres du bord abordons.  
Les victimes ſortons pres des barques profondes,  
Et derechef encor en coſtoyant les ondes  
Nous ſuiuons l'Ocean, tant que miſmes le pié  
Au lieu que nous auoit Circé ſpeciſié.  
Et là Perimedes accompliſſant l'office  
Auec Eurylochus, porte le ſacrifice  
Saint & religieux. Tandis ayant oſté  
Mon eſpee, qui lors pendoit à mon coſté,



*Je creusi une fosse, & luy fais l'ouverture  
En la circonference en egalle mesure  
Que le coulde alongé, iettant dedans le fonds  
De mes effusions aux bas esprits profonds,  
Du miel premierement, du vin l'humeur diuine,  
Tiercement de l'eau pure & puis de la farine.  
Priant profondement tous les esprits legers,  
Faisant promesse & vœu aux ombres des enfers,  
De leur sacrifier une vache brehaine,  
Si de tant de faueur leur puissance me daigne  
En mon heureux pays conduire à sauueté.  
Et de tout le meilleur de mes biens a planté  
Si leur douce faueur prosperement me guide,  
Leur dresser une belle & grande pyramide:  
A Tiresie à part promets de mon troupeau  
Qu'une grasse brebis à la noirastre peau  
Sera sacrifiée à luy seul, surpassante  
Le reste de la troupe es prez l'herbe paissante.*

*Lors que i'en par mes vœux & supplications  
Appaisé les esprits, faict mes oblations,  
L'égorge les brebis au dessus de la fosse:  
De sang couloit dedans une riuere grosse,  
Et du coup une humeur noirastre distilloit.  
Lors une quantité autour de moy voloit  
De simulacres vains, ceux que la mort cruelle  
Auoit à toute force entrainnez apres elle:  
Les ieunes vigoureux, & les foibles vieillars  
A l'enuiron de moy courent de toutes pars:  
Maintes Nymphes encor, & filles miserables  
Que le deuil au trépas a conduit pitoyables:  
D'autres y auoit là de grands coups transpercez,  
De piques & de dards les estomacs blessez,*



LE XI. LIVRE

Les armes tout en sang : ils couroient à la fosse,  
Et s'y precipitoient en multitude grosse  
Sifflans autour de moy d'une fresse rumeur.

Tout le corps me glaça de frisson & tremeur,  
Et le sang me figea de peur & de misere.

Lors ie crie à mes gens que les brebis n'aguere  
Egorgees par moy, ils prennent viftement,  
Aillent les dépouiller de leurs peaux promptement,  
Et que dessus l'autel où les charbons petillent  
En toute diligence ils les brulent & grillent.

Qu'au fort Pluton premier, aux Erebiques Dieux,  
A la grand' Persephone ils adressent leurs vœux.  
Ie tire mon espee alors, & la presente  
Aux esprits qui venoient, toute nue & luisante,  
Afin de les chasser, & de les empescher  
De venir à la fosse, & du sang approcher,  
Et tant que ie pouvois leur offrois mes obstacles,  
Tant que Tiresias m'eust rendu ses oracles.

Le premier des esprits fut celui d'Elpenor  
Qui me vint au deuant : car il n'auoit encor  
Esté enseuely, & nous ne l'inhumasmes  
Au partir de Circé, sur luy nous ne pleurasmes.  
Ainsi il fut laissé là, pource que nous estions  
Autre part empeschez, & qu'en haste partions.  
Le voyant, la pitié que i'eus de sa misere  
Me fit tomber des yeux vne humide riuere,  
Et luy disois ainsi : Elpenor, & comment  
Es-tu venu à pié ainsi diligemment  
Plongé dans l'épaisseur de ces noires tenebres,  
En ces lieux de silence, & pleins d'horreurs funebres?  
Plus viftement que nous, qui auons eu le vent  
Et la mer à souhait? I'allois ainsi disant.



Et pleurant il me dit : O grand fils de Laërte,  
Magnanime Ulysses, plein de prudence experte,  
Le vin, & un démon mauvais m'ont renuersé.  
Car comme ie dormois au logis de Circé,  
Ne me souuenant plus des degrez, d'aduenture  
Ie cheu du haut en bas de la grand couuerture,  
Et me rompy le col : puis vins à l'environ  
Des déplorables bords de l'ombreux Acheron.

Mais or' ie te coniuire, & par ta femme chere,  
Et par le saint respect de ton genereux pere  
Qui t'a petit enfant nourry si cherement:  
Eux qui sont loing de toy, & que presentement  
Tu ne peux conuenir, par ton cher Telcmaque  
Que tu laissas petit au departir d'Ithaque,  
(Car ie sçay pour certain que ce lieu delaisé  
Tu passeras encor' au pays de Circé,  
Et ta barque des vents & des eaux demenee  
Reprendra port encor' dans l'isle de l'Ææe)  
Alors, ô ie te pry d'Ithaque puissant Roy,  
Repense à mes propos & te souuien de moy,  
Enseuely mon corps dessouz la terre obscure,  
Et ne le laisse pas sans pleurs ne sepulture,  
De peur que par malheur tu ne vinsses aux Dieux  
À mon occasion, à te rendre odieux,  
Pour ne m'auoir donné sepulture ne larmes.  
Fay bruler avec moy le reste de mes armes,  
Et dresse le tombeau de cet infortuné  
Sur le bord escumeux de Neptun mutiné:  
Pour me faire paroistre & donner cognoissance  
À la prosperité du lieu de ma naissance,  
Puis de mon infortune, & mets dessus encor  
L'auiro, par lequel le pauvre Elpenor



LE XI. LIVRE

Avec ses compagnons en reuenant de Troye  
Dessus les flots ondeux à la barque a fait voye.

Et ie luy respondy : De la mesme façon  
Que tu dis, ie feray, miserable garçon.  
Et de coulantes pleurs ma face estoit trempee,  
Mais tousiours pres du sang ie branlois mon espee,  
Et le pauvre Elpenor au departir de là  
Tristes cris estenant pleindre ailleurs sen alla.

Voicy venir apres l'ame de ma feu mere  
Anticlea, qu'auoit rauy la mort amere,  
Fille d'Antolichus, & vola celle part  
Où i'estois. Ie l'anois laissee à mon depart  
Viuante, en m'en allant deuant Troye la sainte.

La voyant, de pitié mon ame fut atteinte,  
Mais pour tous mes regrets ie ne luy laissay pas  
Pres du sang approcher aucunement ses pas:  
Tant que i'eusse receu la sainte prophetie  
Des oracles sacrez du diuin Tiresie,  
Lequel arriue en fin de moy fort desiré.  
En sa main il portoit son beau sceptre doré,  
Et me recognoissant il me parle & m'appelle:  
Qui te meut de laisser la lumiere si belle  
Du Soleil, miserable Ulysses, & comment  
As tu abandonné le hautain Element?  
Est-ce pour contempler ces ames déplorables  
Et le silence froid, de ces lieux miserables?  
Quitte vn peu ceste fosse, & ne crain de cacher  
Ton coutelas luisant, puis me laisse estancher  
Ma soif dedans le sang, si scauoir tu desire  
De moy ce qu'il te fault. Alors ie me retire,  
Et fy ce qu'il me dit. Le sang il aualla,  
Puis d'un gosier prophete en ces mots me parla.



*Tu voudrois bien auoir un retour fauorable  
En ton pais aymé, ô Ulysse indomptable,  
Mais un Dieu te le rend difficile & mauuais.  
Car mon aduis n'est pas que Neptune jamais  
Te laisse reposer. Son ire mutinee  
Est en son cœur brulant par trop enracinee.  
Pour ce que ton tison son cher fils auengla.  
Mais il y a remede encor à tout cela,  
Tu reprendras a gré le train des eaux marines  
Si de tes compagnons & de toy tu domines  
L'impetuosité, si tu peux arrester  
Leurs fiers debordemens, & la faim suporter,  
Lors qu'ayant euité des ondes la furie  
Tu viendras aborder aux fins de Trinacrie.  
Là vous rencontrerez force troupeaux paissans,  
Les vaches du Soleil par les champs verdissans  
Bronter & s'engresser, du Soleil dont n'est close  
L'oreille ne la veue. Il entend toute chose,  
Il void tout le premier. Si sans les aprocher  
Pour leur faire du mal, sans les prendre & toucher  
Tu les laisses en paix, tu t'acquerras sans doubte  
À tes gens & à toy toute prospere route,  
Pour faire ton retour, & sans beaucoup d'ennuis  
Tu reuerras en fin Ithaque ton pais.  
Mais si tu ne t'abstiens, & que les mains tu jettes  
Sur les troupeaux du Dieu aux mortelles sa jettes  
Le blondoyant Tityan, en mer vous perirez.  
Tes compagnons & toy, soyez en asseurez.  
Quant à toy si tu peux à force de rabatre  
Les ondes en nageant, la tempeste combatre,  
Tu seras, mais bien tard en ton pais porté,  
Et de mille malheurs cependant tourmenté.*



LE XI. LIVRE.

Tes compagnons noyez, en galere empruntée  
 Trouveras la maison de ton pere gastée,  
 Et force poursuiuans, qui mangeront ton bien,  
 Saliront la splendeur de ton regne ancien,  
 Souilleront ton palais, & de poursuite infame  
 Pourchasseront d'auoir ta chere espouse à femme,  
 Et de riches presents fort l'importuneront.  
 Mais en fin, sous ta main à mort ils tumberont,  
 Et d'eux tous tu prendras exemplaire vengeance.  
 Mais quand tu les auras renez sous ta puissance  
 Ou par fraude, ou par dol, ou par le fer tranchant,  
 Pren encor' un vaisseau, & le pais cerchant  
 Si tu crois mon conseil, chemine, iusques à ce  
 Que tu auras trouué vne gent, vne race  
 Ignorant la marine, & qui ne scait que c'est  
 Que de manger salé, ny du piquant aprest  
 Des viures de la mer. Les pleines azures  
 Ne les recoient point, des barques peintures.  
 Ils n'ont point cognoissance, ils ne scauent ramer  
 Ny faire voir des nauts les ayles sur la mer.  
 Mais pour n'en douter point, de toutes tes affaires,  
 Iet'en veux remarquer des enseignes tresclaires.  
 Quand vn autre passant te viendra au deuant  
 Qui te dira que c'est vn soufflet plein de vent  
 Que tu as sur l'espaule, alors iette ta rame,  
 Fiche la contre terre, & prosterne reclame  
 Le Roy des eaux Neptun, humble luy immolant  
 Vn belier, vn verrat, & vn toreau muglant.  
 Puis reua-t'en chez toy, & presente l'offrande  
 D'une sainte hecatumbe à la celeste bande  
 Or, la mort du costé de la mer te viendra  
 Quant tu seras debile, elle te surprendra



En païssible vieillesse, & de ses mains meurtrieres  
En aage plein & meur fermerates paupieres.

Durant ton regne encor tes sujets bien-heureux  
Gousteront de la paix le repos sauoureux.

Or tout ce que i'ay dit est seur & veritable.

Ainsi prophetisoit le deuin honorable  
Et ie luy respondy consecutiuent:

Diuin Tiresias, les dieux certainement  
Ont decreté cela, & leur sainte ordonnance  
A mis de longue main sur moy ceste influence.

Mais dy moy, ie te pry, que voy-ie tant errer  
Ma mere, que la mort est venue enferrer  
Sans me dire aucun mot, & pour quoy se sied elle  
Aupres de ceste fosse, à soy point ne m'appelle,  
Et ne me cognoist pas? dy tresexcellent Roy  
Des augures diuins. Ie te pry monstre moy  
Comme elle me pourra à la fin recognoistre.

Tu le scauras, dit-il, quelque autre que puisse estre  
A qui tu permettras de se sang aprocher  
Elle te parlera, si tu veux l'empescher  
Elle te laissera. Ainsi dit le Prophete,  
Et puis il descendit dans la noire cachette  
De Pluton Roy d'embas. Or ie demeuray là  
Jusqu'à tant que ma mere aupres de moy vola.  
Ie luy permy de boire, & retiray mes armes.  
Lors elle me cogneut: & puis fondant en larmes:

Comment es tu venu viuant en ces manoirs,  
Comment es tu entré dedans ces gouffres noirs,  
Dit elle, ô mon cher fils? l'entree est difficile,  
A ceux qui sont viuants, dans la riuie sterile  
Des marais stygiens. Un grand estang tousiours  
Enuironne ces lieux, vn grand fleuve à son cours



LE XI. LIVRE

Fuyant tout à l'entour, dont le canal est triste,  
Et le cruel courant espouuante & attriste.  
L'ocean spatieux enceint premierement  
Ceste palle contree, on ne peut nullement  
Y venir à pied sec, si ce n'est que vous porte  
Sur la mer une barque & puissante & bien forte.

Serois tu point venu icy ayant erré  
Long temps avec tes gens sur le flot azuré  
En reuenant de Troye? as tu point en Ithaque  
Encores mis le pié? la mere à Telemaque  
N'e't'a elle point veu encores dans la Cour?  
Lors en luy respondant ie luy dy à mon tour.

Ma mere, vn cas forcé m'a contraint d'entreprendre  
Le chemin des paluds de Stix, afin d'entendre  
Du saint Tiresias l'oracle de mon sort.  
Las, ie n'ay point encor aproché le doux port  
De la chere Achaye, & n'ay point fait entrée  
Sur les bords desirez de ma douce contree.  
Mais ie suis miserable incessamment porté  
En mer deca dela par les vents agité  
Souffrant peyne, tourment, & douleur infinie.  
I'ay eu encontre moy la fortune ennemie  
Depuis que ie party avec Agamemnon  
Pour aller guerroyer Pergame au grand renom,  
Où sont les beaux cheuaux. Mais toy ma chere mere,  
De quelle mort t'a pris la Parque trop amere?  
Est ce de maladie ayant trop longuement  
Languy dedans le liét: ou, si cruellement  
Diane qui de loin ses traits empennez iette  
T'a la mort enuoyee au bout d'une saiette?  
Dy moy, que fait mon pere, & que fait mon cher fils,  
Que ie uenne ie laissay, comment se portent ils?



*Ma dignité dure elle encor entre les nostres?  
Mon regne n'est-il point entre les mains des autres?  
Quelque autre n'est-il point sur mon trosne monté?  
L'esperoir de mon retour leur est-il tout osté?  
Me pensent ils perdu? dy moy encor nouvelle  
De ma Penelope mon épouse fidelle,  
Conte moy son maintien & son deportement,  
Aymet'elle tousiours mon fils uniquement,  
Conseruant la maison & la famille nostre?  
Où bien s'est elle point mariee à quelque autre  
Des princes de la Grece? Ainsi ie luy parlois,  
Et en me respondant elle reprit sa voix.*

*Ta femme continue en l'amitié ardante  
Qu'elle t'auoit, dit elle, endure, patiente,  
Ton absence & son mal, confite de douleurs  
Nuit & iour se paissant de soupirs & de pleurs.  
On n'a point usurpé ton bien en ton absence,  
Telemaque en iouit en toute patience,  
Il y tient rang de Prince, & dedans ta maison  
Tient tousiours bonne table ainsi que de raison.  
Mais ton pere demeure aux champs, ne se soucie  
De ville, ne de Court, mene champestre vie.  
De tapis & de lits il s'est voulu priner,  
Ne se fait point de bien: & quand ce vient l'hyuer  
Triste parmy ses gens son corps il vient estendre  
Au foyer pres du feu, se couche sur la cendre,  
Ses habits dessus luy rompus entierement.  
Mais quand l'esté reuiet, & puis consequemment  
L'autonne donne fruits, il se retire à lerte,  
Par la vigne s'en va de fruits toute couuerte,  
Et sur l'herbe & la terre à se coucher se met,  
Et les feuilles par tout luy seruent de chenet.*



LE XI. LIVRE

Là en se lamentant il se couche par terre,  
 Et l'ennuy douloureux piteusement l'atterre,  
 Son corps est consume de mal & de douleur,  
 Souspire tes travaux, lamente ton malheur,  
 Si bien qu'attenué, & courbé de tristesse  
 Il est avant le temps accablé de vieillesse.  
 Cela m'a faict mourir, le desespoir trop fort  
 L'ennuy trop violent est cause de ma mort:  
 Diane qui de loing ses traits ennemis iette  
 Ne m'à la mort itree au bout de sa saiette,  
 Le tourment iette-deuil, le mal contagieux  
 De quelque maladie, aux membres ennuyeux,  
 Et qui souuent des corps la pauvre ame separe,  
 C'ela ne m'a point faict proye de Stix auare.  
 Le triste deuil de toy, que i'ay tant regretté,  
 Ta modeste vertu, mon corps ont surmonté,  
 Ils m'ont priné de vie, & mon ame esbandue  
 Dedans l'obscurité de ces lieux ont rendue  
 Quand elle eut dit cela fresle elle s'enfuit,  
 Et dans le delié de l'air s'esuanouit,  
 Me delaissa pleurant, & forcené d'enuie  
 De luy parler encor. Trois fois ie l'ay suiue,  
 Par trois fois à son col ie me voulu jeter,  
 Et comme elle fuyoit ie me voulu haster  
 Afin de l'attrapper, & de ma douce mere  
 Au moins toucher la main, trois fois l'ame legeré  
 S'eschappa de mes mains, simulacre pareil  
 A l'ombre, au leger vent, & au fuyant sommeil  
 Lors la douleur esment & pressa mon courage  
 Et ie parlay ainsi à la fuyarde image.  
 Ma mere, t'enfuis tu de ton enfant, hélas!  
 Qui cherche à te toucher, pourquoy n'attens tu pas



Ta chere geniture, afin que nos mains iointes  
Nous nous soulions au moins de larmes & de plaintes  
Sous les eaux de Pluton? Est-ce pour m'affliger  
Et m'attrister tant plus, que ton esprit leger  
Que ta face sans corps, m'est aujourd'huy monstree  
De celle qui regit ceste triste contree?

A quoy ma mere alors. La Reyne d'icybas,  
Enfant infortuné, ne te circonuiuent pas,  
C'est la loy des humains pressez sous la mort dure  
De n'auoir os, ne nerfs, ne chair, ne cheueleure:  
Car la flamme a tout pris, le feu a tout brulé,  
Et si tost que l'esprit hors du corps est volé,  
Libre de nerfs & d'os blanchissans, il s'enuole  
Ainsi que le sommeil, le vent ou la parolle:  
Mais fuy t'en hors de Stix, d'Auerne pallissant,  
Retourne t'en reuoir le Ciel resplendissant,  
Et ce que tu as veu sous l'Acheron infame  
Et chez l'Erebe ombreux, raconte l'à ta femme.

Ainsi que nous parlions, voicy venir à moy  
Vn troupeau feminin, que la femme du Roy  
Des esprits tenebreux, redoutable Deesse  
Dans son empire esmeut comme vne armee espesse.  
Toutes femmes iadis des Heros renommez,  
Filles semblablement de Princes estimez.  
Ombres elles venoient en troupe espesse & grosse,  
Et accouroient au sang qui rougissoit la fosse.  
Or ie me conseilloy en mon entendement  
Comme ie leur pourrois parler separément.  
En fin ie fu d'aduis de tirer mon espee  
Et ne les laisser boire en la fosse trempee  
Toutes ensemblement, mais d'ordre, à celle fin  
Que ie pusse scauoir leur estat & leur fin.



LE XI. LIVRE

Tyro vint la premiere, elle se disoit nee  
 D'un pere, homme de bien l'accomply Salmonée;  
 Crethee l'Æolide autresfois l'espousa,  
 Mais l'amour d'Enipé le fleuve, l'embrasa,  
 Fleuve plaisant & beau sur tout autre dumonde.  
 Elle falloit ebatre au long de la claire onde,  
 Et Neptune qui le sceut, vne fois se cacha  
 Sous la forme du fleuve, & coyment se coucha  
 Le long de l'emboucheure, où par vn canal large  
 Dans les eaux de la mer le fleuve se decharge.  
 Puis comme vne montagne il haussa au milieu  
 Les flots pers tout autour: & la femme & le Dieu  
 Furent tous couuers d'eaux où l'ayant endormie  
 La ceinture pucelle il rompit à s'amy.  
 Puis ayant acheué son amoureux plaisir,  
 La main de sa maistresse il accourut saisir,  
 Et luy dit, pren courage, ô la bien fortunée  
 En amour, tu auras vne belle lignee  
 Deuant qu'il soit vn an: jamais l'attouchement  
 D'un Dieu quel que ce soit ne porte vainement:  
 Partant aye le soin qu'elle soit esleuee  
 Ainsi qu'il appartient dans ta maison priuee:  
 Adieu, & ne di mot de nos larrons amours:  
 Retourne chez ton pere en ses royales tours,  
 Je suis cil qui la mer & ses vagues modere  
 Avec mon fort trident, dont l'ire & la colere  
 Vient la terre ebranler, Neptune sceptre portant,  
 Il dit, & dans les eaux soudain se va jettant.  
 D'elle grosse, Nelee & Pelias naquirent,  
 Qui le grand Iupiter tresdignement seruirent.  
 La large Iacolce Pelias habita  
 Aux champs fort spaciens, la terre conquesta,

Et fut



Et fut riche en bestail, & le hardy Nelee  
D'ailleurs Pyle occupa sablonneuse appelée.  
Or Tyro de Crethe eut force autres enfans,  
Aeson & Pheretée en armes triumpans,  
Avec Amithaon. Là ie vy Antiope  
Qui fut fille autresfois du flenne Dieu Esope.  
Elle faisoit honneur de ce que Iupiter  
Espris de son amour la voulut accoster,  
Dont elle eut Amphion & Zethé, qui bastirent  
Thebes, & qui premiers les fondemens y mirent,  
Y firent des maisons, & qui les sept portaux  
Lierent de fortz murs & de rempar tres-haultz.  
Pource qu'ils ne pouuoient sans eux Thebes deffendre  
Bien qu'ils fussent vaillans, & prompts à entreprendre  
Ie vy Alcmene aussi, qui femme auoit esté  
Du preux Amphitrion: mais elle auoit gasté  
Pareillement son lit, & commis adultere  
Auecques Iupiter: D' Alcide elle fut mere.  
Vn plus vaillant au monde & plus braue n'estoit,  
Et la force & le cœur d'un lion il portoit.  
I'aduisay Megara la fille Creontide  
Qu'autresfois espousa le tres-fort Tyrintide,  
Ie vey Epicasta, l'excellente en beauté  
La mere D'Oedipus, grande en meschanceté  
Bien qu'elle n'en sceust rien, & qu'en sa conscience  
Elle fust inculpable: Elle fist grande offence  
En espousant son filz: luy son pere meurtrit,  
Sur le lit maternel malheureux entreprit,  
A sa mere portant amour desordonnee  
L'incestueux brusla d'un mechant Hymenée  
Mais aux hommes bien tost diuulguerent les Dieux  
De la mere & du filz le forfait odieux:



LE XI. LIVRE

Par le destin des Dieux en leur ire esfroyable  
 Il regna longuement en Thebes l'amiable  
 Dessus les Cadmaëns, en douleurs, & trauaux  
 La mere descendit es Stigiennes eaux  
 Et passa de Pluton la trespuissante porte,  
 S'estrangent par le col d'une courroye forte  
 Vaincue de douleur, ayant au solineau  
 Estroitement lié le malheureux cordeau.

A son mary laissa en delaisant la vie  
 L'inceste en sa maison, en son cœur la furie,  
 Misere, regret, plainte, & deuil continuel  
 Dont tousiours fut puny le forfait maternel.

Après ie vy Chloris la princesse amiable  
 Qu'espousa Nelëus, Chloris l'incomparable  
 En insigne beauté. Nelee fut un iour  
 En son cœur ardemment espris de son amour,  
 Puis l'ayant fiancee avec un riche gaige  
 Pour sa grande beauté la prit en mariage  
 Des filles d'Amphion la moins chargée d'ans,  
 L'Iaside Amphion, qui regna en son-temps  
 En Pyle & Orchomene : eut lignee tresgrande  
 Et Chloris luy donna d'enfans une grand bande.

Car Peiclymenus, Chromius & Nestor  
 Sortirent de son ventre, elle porta encor  
 La celebre Pero, de beauté tant extresme  
 Qu'elle fut en miracle à tous les hommes mesme.  
 Pero, dont tant de gens deuindrent amoureux  
 Qu'estrangers & voisins requirent, desireux  
 De l'auoir pour leur femme, en sa beauté bruslerent,  
 Et les yeux gratiens de la Nymphe admirerent.  
 Mais à nul Nelëus ne la voulut donner  
 Qu'à celui qui pourroit raurir & emmener



Le bestail d'Iphiclus, & tirer hors des bornes  
Du lieu qui les serroit ses vaches aux grands cornes.  
Un seul gentil deuin promet & se fit fort  
Qu'il les iroit rair iusques dedans leur fort,  
Mais les destins des Dieux, cruels l'en empescherent  
Avec les forts liens qui long temps l'attacherent,  
Et les pastres aussi ruraux & rigoureux.  
Mais aprestant de iours & de mois malheureux  
Et beaucoup d'ans passez, l'ame rude & barbare  
D'Iphiclus s'adoucit, tandis qu'il luy declare  
Les choses à venir. Ainsi auoit esté  
Du puissant Iupiter la bonne volonté.  
Lors il me sembla bon de voir Leda, la belle  
Femme de Tyndarus, qui en enfans excelle:  
Elle enfanta Castor le parfaict escuyer  
Et pollux l'escrimeur aduantureux & fier:  
La terre les contient en vie assidue,  
Et sous la terre aussi ils ont vie immortelle.  
Ils sont viuans par tour, par tour ils vont mourant;  
Et chacun à son tour en vie est demeurant  
Et puis meurt à son tour: c'est vne alternatiue  
Qu'un viue, l'autre meure, & mourant, l'autre viue;  
Pareil honneur pourtant leur est donné des Dieux  
Et leur belle vertu vit en terre & aux Cieux.

Après Iphimede à moyse presentoit  
Femme d'Aloëus, elle meracontoit  
De l'amour de Neptune, qui l'auoit poursuiuie:  
Elle en eut deux enfans & courte fut leur vie.  
Le braue Ephialtes & Olus le puissant.  
La terre les nourrit, l'un & l'autre croissant  
En extreme hauteur, en beauté admirable  
Et nul n'estoit à eux en force comparable.



LE XI. LIVRE

Que le fort Orion, qui certes les passoit.  
 Ils n'auoient que neuf ans que chacun paroissoit  
 Par le milieu du corps gros comme neuf coudées.  
 Leurs enormes longueurs ne furent excédées  
 De neuf aulnes entiers: Orgueilleux ils haussioient  
 Leur teste vers l'Olympe & les Dieux menaçoient  
 De guerre & de combat. De faict ils l'entreprirent  
 Et l'eminent Ossa dessus l'Olympe mirent,  
 Et sur luy Pelion haussèrent outrageux,  
 Pelion noir de bois & d'arbres ombrageux.  
 Ils en fussent venus about, si d'auantage  
 La saison eust meury & renforcé leur aage.  
 Mais Apollo, le filz de Iupiter puissant  
 Que Latone enfanta au cheuen iannissant  
 Les mit tous deux a bas, & de ses dures fleches  
 Au trauers de leurs corps fit de mortelles breches  
 Ils n'auoient pas atteint leur aage fort encor  
 Et leur menton n'estoit frisé de coton d'or.

I'y vy Phædra, Procris, Ariadné la belle  
 La fille de Minos, la fortune cruelle  
 Le pressoit fort alors, que du bord Cretien  
 Theseus la raut, pour au Cecropien  
 Par la mer l'enleuer: Et toutesfois Thesee  
 Ne iouyt pas long temps de la mal aduisée:  
 A cause qu'il estoit trompeur & deceuant.  
 Car la seur d'Apollon Artemis, par auant  
 En resolution de la rendre facile  
 Au bon Denis, l'auoit arrestée en vne Isle.  
 I'y vy Mera, Clymene, & Eriphyle encor  
 Pour trahir son mary prenant vn collier d'or.

Mais de vous raconter toutes les Heroïdes  
 Que ie vy frequenter les bordz Acherontides



Il m'est fort mal-aysé. Plustost seroit passé  
L'ombrage de la nuit au crespé noir poissé.  
L'heure passe & les feux qui au ciel estincellent  
Desjà piroüettans au sommeil nous appellent:  
A nos vaisseaux legers ie m'en retourneray,  
Ou si le trouuez bon ceans ie dormiray,  
Les dieux, & vous aurez le soin de ma retraite.

Il dit, & vn chascun eut la bouche muette  
Ravis de grand plaisir: Quand la Reyne leur dit.  
Quel honneur, Phæaquois, en cest homme reluit!  
Quelle prestance belle, & quel hardy courage,  
Quelle taille: Et combien est orné son langage!  
Il est mon hoste à moy: mais vn chascun pourtant  
Aura part a l'honneur qu'il nous va departant.  
Mais ne vous hastez pas si tost de le conduire  
Au port, & de le faire entrer dans le nauire,  
Et ne luy faiçtes pas vos dons & vos presens  
Comme à quelque indigent. Or nous auons ceans  
Dequoy tres-bien le faire auons en abondance  
Et richesses, & biens, par la munificence  
Et grand bonté des Dieux. Lors le Phæacien  
Echené, de tous eux lors le plus ancien  
Dit ainsi, Mes amis, ce que la Reyne sage  
Vous a mis en auant par son prudent langage  
Est tres-bien digeré: Je vous pry quant à moy  
De luy obtemperer: Sera honneur au Roy  
De la suyure en cela. Au Roy sied de conduire  
Vn Roy dessus la mer, & l'ayder de nauire.

A donc Alcinoüs. Il sera faiçt ainsi,  
Tant que i'auray de vie en ce bas monde icy  
Et que i'auray pouuoir sur les gens de Phæace  
Qui sçauent bien ramer. Mais nostre hoste, de grace



LE XI. LIVRE

Attende encore un peu, combien qu'il soit pressé,  
Et iusques à demain, tant que j'aye amassé  
Ce qu'on luy donnera, & quand à son escorte  
Mes gens, qu'incessamment i'y pousse & i'y exhorte  
En auront prou de soing : moy principalement  
Qui ay dessus ce peuple entier commandement.

A qui dit Ulysses. Alcinous Roy digne,  
Et des Princes & Roix le roy le plus insigne  
Si tu me commandois de faire icy séjour,  
Tant que l'an tout entier eust parfourny sentour  
Iet obtempererois. Que si tu m'accompagnes  
De gens & de presens sur les bleues compagnes  
Tu en seras tant plus en honneur exalté  
Et moy, i'en receuray plus grande utilité,  
I'en seray mieux venu, mon retour honorable  
En sera beaucoup plus à mon peuple agreable.  
Quand ils me reuerront arriuer au pais  
Suivy d'hommes, & plein de presens infinis:

Auquel Alcinous. Ta facon, ô Vlysses,  
N'est point d'un affronteur, d'un confit en malice,  
D'un trompeur, d'un menteur : comme il y en a tant  
Sur la terre aujourd'hui, qui vont haut se ventant  
Bien qu'ils ne vallent rien, sont pleins de menterie,  
Faisans les gens de bien, usans d'affronterie,  
Tellement qu'à grand peyne on s'en peut garantir.  
Le beau parler qu'on oit de ta bouche sortir  
Monstre de ton esprit l'excellence & l'adresse  
Tu nous as raconté les Princes de la Grece  
Leur histoire & leurs faits, & puis les grands dangers,  
Que tu as tant couru dessus les flots legers,  
Comme quelque poëte aymé des Aonides.  
Or dy nous les heros qu'aux eaux Acherontides



Tu vis pareillement, & ceux de tes amis  
Qui combatans à Troye ont succombé, soumis  
À la mort violente, & sont deffous la terre,  
Ayans acquis renom immortel par la guerre  
La nuit est longue assez, l'heure de sommeiller  
N'est pas venue encor: puis il faict beau veiller.  
Conte nous de la bas les plus rares merueilles:  
Ie te rendray du tout ouuertes mes oreilles,  
Et pendray desireux de tes granes propos,  
Iusqu'à tant que l'Aurore au chariot dispos  
Nous ramene le iour: pourueu que tu nous dies  
Tes traux, tes labeurs, tes peynes infinies.  
Lors le Laërtiade, vn temps est pour parler,  
O Roy tresexcellent, & temps pour sommeiller.  
Nous auons assez d'heure & de temps, pour estendre  
Nos discours, toute nuit. Donc si tu veux entendre  
Mes ennuyeux traux, les fortunes aussi  
Et les hazards pour moy suportez iusque icy,  
Certes ie le veux bien: & les morts deplorables  
Que i'ay veu, qu'ont souffert mes amis miserables,  
Tant ceux qui deuant Troye ont basti leurs tombeaux,  
Que depuis, ceux qui sont submergez sous les eaux:  
Et ceux la qui encor' es combats inuincibles  
S'estans sauuez des coups & des lances horribles  
Sont venus, las, mourir en leur propre maison  
Par la mechanceté, l'astuce & trahison  
De leur cruelle femme, en la gorge coupee,  
Et sont cheus sous l'effort de la trenchante espee  
Si tost que Proserpine eut faict haster le pas  
Aux femmes, & les eut faictes serrer la bas:  
Voicy voler à moy l'ombre toute ensaignee  
Du Roy Agamemnon, d'autres accompagnee,



LE XI. LIVRE

Qu'Ægystus autresfois sous le cruel effort  
Du destin, auoit mis chez luy mesmes à mort  
Il bent du sang, si tost que i'en cache mes armes,  
Et puis me reconneut. Adonc fondant en larmes,  
Pantelant de soupirs, deuers moy se rendit  
Me voulant embrasser, & la main me tendit  
Mais, las! il n'auoit plus de vènes ne d'arteres,  
Et son corps manque estoit de ses forces premieres.  
Lors mon cœur fut saisi de tristesse & d'ennuy,  
Voyant son triste estat, & pleurant avec luy.

Excellent fils d'Atreus, ce me pris-ie à luy dire,  
Qui sur les hommes eus un si puissant empire,  
Quelle triste fortune & quel cruel effort  
Ou quel cruel destin t'a mis ainsi à mori?  
Neptunet'il point englouty sous les ondes  
Renuersé dans les flots de ses vagues profondes?  
Ou bien, serois tu point tumbé hostilement  
Par le fer des mechans, combatant hardiment  
Pour raurir en tes nauys le bestail des campagnes,  
Ou par l'espee oster les brebis des montaignes.  
Ou bien cetempendant que tu vas assiegeant  
Les superbes citez, & leurs murs rauageant  
Pour les femmes, est tu tumbé deffous les armes?  
A quoy le fils d'Atreus me dit, fondant en larmes.

O fils de Laërtes, race de Iupiter  
Qui scais en ton esprit grandes choses traicter,  
Ie ne suis point pery sous les eaux de Neptune,  
Ie n'ay point par les vents couru ceste fortune,  
Ie ne suis point tumbé deffous mes ennemis?  
Le perfide Ægystus & ma femme m'ont mis  
En l'estat que tu vois: femme faulce & traistresse,  
Qui tandis qu'Ægystus ses embusches me dresse,



Et à soupper chez luy doucement m'inuitoit,  
Massacre, trahison, & malheur m'apprestoit.  
Comme nous soupçons donc les méchans me perserent  
D'infinité de coups, & mort me renuerserent,  
Sans armes, sans soupçon. Comme qui meneroit  
Vn bœuf deuant l'estau, & là l'assommeroit.  
Ie fus ainsi tué, puis mes gens misérables  
Furent tous egorgéz par ces abominables,  
De la mesme façon qu'on abbat les pourceaux  
Quand quelque riche faict ses festins nuptiaux  
Alors qu'il se marie & ses nopces ordonne,  
Ou quand à tout plaisir son ame il abandonne.  
Tu as veu force gens qui souz les durs efforts  
De Mars, en combattant, sont peris & sont morts:  
Mais si tu eusses veu ce forfait execrable  
Tu en eusses pleuré, tant il fut pitoyable.  
Là parmy le festin, les tables, renuerséz,  
Et les pots, nous estions l'un sur l'autre entassez:  
Le sang qui de nos corps à gros ruisseaux deualle  
Humectant remplissoit le pavé de la salle.  
Et comme ie rendois les extremes abbois,  
De la fille à Priam i'ouy la triste voix  
Mourant aupres de moy, de la pauvre Cassandre  
De qui les malheureux vindrent le sang espandre.  
Ce fut Clytemnestra de toute iniquité  
Ouvriere abominable, & d'infidelité  
Et de ruse ministre: elle auoit prise en haine  
L'amie de Phœbus, l'impudente vilaine.  
Les mains ensemblement aux Astres ie haussois  
Sur la terre veantré, souz le fer trépassois  
Palpitant & tremblant, & la fauce meurtriere  
En me fuyant, tourna son regard en arriere.



LE XI. LIVRE

Elle n'eut pas le cœur de me fermer les yeux  
 Ne la bouche, en tombant au fleuve Stygieux.  
 Voyez comme rien n'est si méchant qu'une femme,  
 Qui rumine en son cœur, & machine en son ame  
 Toute sorte de mal & de desloyauté,  
 Comme a fait ceste-cy, traistresse ayant osté  
 La vie à son mary. Je païssois mes attentes  
 De reuoir mes enfans, mes gens & mes seruantes.  
 Je pensois arriuer en prospere saison,  
 Et d'estre bien venu de toute ma maison,  
 Mais ceste preude femme a fait vne besongne  
 Pleine de deshonneur, de honte & de vergongne.  
 Qui plus est, son opprobre & sa méchanceté  
 Porteront infamie à perpetuité,  
 Non seulement à elle & aux autres infames,  
 Mais aux sages encore & aux honnestes femmes.  
 Ainsi qu'il acheuoit ie luy dy promptement:  
 Helas, que Iupiter continuellement  
 Agite de là hault la race des Atrides  
 Par les méchanceté, les dols, les homicides  
 Des femmes, & combien la colere des Cieux  
 Punit ceste maison pour leur train vicieux.  
 Car à beaucoup de gens ta belle sœur Helene  
 La premiere a porté mort, douleur, perte & peine,  
 Et puis Clytemnestra par sa desloyauté  
 T'a malheureusement comme tu vois traité.  
 I'en dit, & le propos encor il me r'entame.  
 Il ne se faut iamais fier en vne femme  
 Ayant la vanité: rien qu'infidelité  
 Ce sexe ne produit, rien que méchanceté.  
 Ne leur sois indulgent ny par trop debonnaire,  
 Ne luy fay iamais part de ton secret affaire,



*Et si tu veux celer & taire quelque cas*

*Tu feras sagement de ne luy dire pas.*

*Quelques choses pourtant sont bonnes revelees,*

*Les autres veulent estre entierement celes:*

*Mais tu n'as rien de mal à craindre du costé*

*De ta femme, Ulysses, car toute honnesteté,*

*Tout honneur loge en elle, & la fille d'Icare*

*La sage Penelope, est vne perle rare.*

*Certe il n'y auoit pas encores fort long temps*

*Qu'elle estoit mariee, à l'heure que montans*

*Sur la mer, nous marchions contre Troye la belle,*

*Et ton fils luy pendoit alors à la mammelle*

*Petit enfant encor, asteure se seant*

*Entre les hommes grands. Tres-fortuné enfant*

*Alors qu'il accourra au deuant de son pere,*

*Qu'il sera spectateur de son retour prospere,*

*Et puis l'entretiendra de propos, de deuïs.*

*Ma miserable femme, hélas, ne m'a permis*

*De voir le mien monsaoul, mais au premier rencontre*

*À l'enfant & à moy a donné malencontre.*

*Or pren ce mien conseil ie te prie, & me croy,*

*Vien plustost à couuert qu'ouuertement chez toy,*

*Il n'y a pas tousiours aux femmes grand fiance.*

*Mais dy moy ie te pry, si tu sçais d'assurance*

*Comme il va de mon fils, s'il est viuant encor,*

*S'il est en Orchomene, ou s'il est chez Nestor*

*Le bien-heureux vieillard à Pyle sablonneuse,*

*Ou à Lacedemon, à Sparte spatieuse*

*Auec Menelaüs, car encores n'est pas*

*Le diuin Orestes descendu icy bas.*

*Il me parloit ainsi, & ie luy dis encore:*

*Que me demandes-tu, fils d'Atreüs? car i'ignore.*



LE XI. LIVRE

De ton fils Orestes la fortune & le sort,  
Et ne sçay pour certain s'il est vivant ou mort,  
Ie ne t'en puis que dire : & c'est vne grand peine  
Que de vouloir parler d'une chose incertaine.

Comme nous deuisions ainsi baignez en pleurs,  
Et tristes racontions nos maux & nos douleurs:  
Voicy venir à nous l'ombre du preux Pelide  
Achilles, de Patrocle, & celui du Nelide  
Le bel Antimachus, d'Aiax semblablement  
Qui de force & beauté passoit entierement  
Tous les Grecs, excepté le vaillant Aeacide.

Alors me recogneut l'ame du Peleide,  
O fils de Laërtes, Ulysses, nompareil,  
(Me dit-il en pleurant) en prudence & conseil,  
Quelle entreprise encor' as tu si hâz ardeuse  
Que d'estre venu voir cest terre hideuse?  
Qui te meut de venir avec si grand soucy  
Reuisiter les lieux de ce royaume icy,  
Où tu ne verras rien que miserables ombres,  
Qu'images d'hommes morts, que simulacres sombres,  
De temeraires morts les mal-heureux esprits?

Après qu'il m'eut parlé, à dire ie me pris,  
O fils de Peleüs, Achilles, en proüesse  
De bien loing surpassant tous les Princes de Grece,  
Ie suis venu icy afin de consulter  
Le deuin Tiresie, & de luy m'enquester  
Du moyen que i' auray de reuoir ma patrie:  
Car ie ne suis encor passé en Achaïe,  
Ie n'ay point encor veu ma maison: le malheur  
M'a tousiours poursuiuy ie n'ay eu que douleur.  
Mais toy, tu es heureux Achilles, homme au monde,  
Soit mort ou soit vivant, en fortune n'abonde



Plus contente que toy : car devant ton trépas  
Nous te portions honneur, nous faisons de toy cas  
Entre nous autres Grecs. Et or' apres ta cendre  
Sur les ames des morts tu viens ton regne estendre.

Ainsi tu n'as sujet de te deconforter,  
Quelque mort que tu sois, ny de te contrister,  
Car tu obtiens par tout où tu es quelque empire.

A ces mots Achilles se prit ainsi à dire:  
Tres-fameux Vlysses ne me ramentoy pas,  
Je te supply, la mort ny les lieux d'icy bas:  
J'aimerois cent fois mieux estre homme de village,  
Et servir par les champs avec vn peu de gage  
Quelque homme, tant fust-il & pauvre & indigent,  
Que commander icy dessus toute la gent  
Des ames des enfers. Mais dy moy quelque chose  
De mon fils, si tousiours de suivre il se propose  
Le mestier de la guerre, ou non: & de Pelé,  
Mon pere genereux, t'en a ton point parlé?  
Luy fait-on de l'honneur encor' en Thessalie  
Entre les Mirmidons en ma ville de Phtie?  
Ou, le méprise ton à cause de ses ans,  
Qu'il a foibles les mains, les pieds gourds & pesans,  
Car ie n'ay du Soleil la belle iouyssance,  
Et ie ne suis plus tel pour en faire vengeance,  
Que i'estois devant Troye, alors que renuersant  
Les bataillons entiers, i'allois tout fracassant  
Combattant pour les Grecs. O si i'estois asteure  
Semblable, voire moins & vif, en la demeure  
De ce pauvre vieillard, ie leur monstrerois bien  
La force & la roideur de mes bras, & combien  
J'aurois encor' assez de cœur & de puissance  
De les mettre à raison, & de venger l'offence



LE XI. LIVRE

De ceux qui luy font tort, ont sur luy entrepris,  
Dédaignent sa vieillesse, & l'ont à tel mepris.

Pour ton pere, luy dy-ie, ô plein de force extreme;  
I'en en ay rien ouy. Quant à Neoptoleme  
Iete conteray tout puis qu'ainsi tu le veux;  
Car ie l'allay querir sur les flots orageux  
Jusqu'au bord Syrien, l'amenay en l'armee  
Où combattoit des Grecs la ieunesse animee.  
Toutes & quantes fois qu'on entroit au conseil  
Deuant les murs de Troye, il estoit nompareil  
En discours, en propos, nul n'auoit la puissance  
De parler deuant luy en grace & eloquence,  
Sans plus moy & Nestor le sage Prince vieux  
Contendions avec luy à qui parleroit mieux.  
Mais puis, quand on venoit à courir aux alarmes  
Qu'il falloit manier & les mains & les armes,  
Auecques le commun point il ne cropissoit,  
Mais tousiours le premier sur tous il paroissoit  
Et en force & en taille, il n'arrestoit en place,  
De tous costez monstroit son cœur & son audace;  
Ne cedit à personne, ains tousiours assaillant  
L'ennemy, tuoit tout, tout alloit de taillant.  
Certes ie ne scaurois te conter sa vaillance,  
Nommer combien de gens tua sa forte lance,  
En deffendant les Grecs: mais quand il mit à mort  
Le fils de Telephus Eurypile le fort,  
Ses gens autour de luy en nombre s'allierent  
Mais souz sa forte main roides morts ils tomberent;  
Cethyens qui des Grecs se firent ennemis  
A la faueur des dons de femme à eux promis.  
I'en en vy iamais vn si beau, si hault encore,  
Hors-mis le seul Memnon le beau fils de l'Aurore:



Puis quand on fut entré dans le cheual de bois  
Qu'auoit faict Epeus, (la charge i'en auois,  
Le tout m'estoit commis, soit de fermer l'entree,  
Soit de faire sortir l'embusche & la ventree)  
Les plus braves trembloient de frayeur paslissans,  
En cachette essuyoient les pleurs sur eux glissans,  
Mais ie ne vy iamais ton fils changer de face,  
Ne pleurer, ne trembler : me pria plein d'audace  
De le laisser descendre en haste du cheual,  
De sortir de l'embusche, & de sauter à val.  
Il branloit son espee & son horrible lance  
Au luisant bout d'airain, portant mort & vengeance  
Aux malheureux Troyens, & leur dernier trépas.

Après, ayant ietté les murs de Troie à bas,  
Et que toute Phrygie en flamme consumée  
Fit ondoyer en l'air sa funebre fumée.  
Il monta sur la mer de déponilles chargé,  
Sans auoir de blesseure esté endommagé :  
Comme il aduiant souuent, lors que Maors terrible  
Esmeut les bataillons, & de démarche horrible  
Se meslant au trauers les coutelas trenchans,  
Et de sang & de pleurs il détrempe les champs.

Comme i'eus acheué, d'une brane démarche  
Et d'un pas orgueilleux le Heros se démarche :  
Santelant il alloit par les prez florissans,  
Et par les champs herbus tels qu'ils sont verdissans,  
Contant d'auoir ouy raconter de l'adresse  
De son fils, & parler de sa grande prouesse.

D'autres esprits de morts, noirs de deuil & blafards  
Me contoient leurs douleurs autour de moy épars :  
La seule ame d'Aiæx s'éloignoit indignée  
Pour ma victoire acquise, & contre luy gaignée,



LE XI. LIVRE

Des armes d'Achilles, suyuant le iugement  
Donné pres des vaisseaux à mon contentement.  
Ainsi le proposa sa venerable mere,  
Et les fils des Troyens, & Pallas droituriere  
Donnerent la sentence, & chacun decretoit  
Que la vertu d'Ulysse un tel prix meritoit.  
Que n'eussay-ie iamais obtenu ceste gloire  
A ceste occasion, & pour ceste victoire.

Ce brane chef de guerre Aiax, las, en est mort;  
La terre l'a couuert, qui estoit le plus fort  
Et le plus beau des Grecs, fors l'irreprehensible  
Achilles, beau de corps & de force inuincible.

Ie luy voulu parler, l'appellant par son nom  
Fort amiablement. Fils du bon Telamon,  
Luy dy-ie, ô grand Aiax, hé, ne se peut-il faire  
Que tu puisses un peu moderer ta colere,  
Rabattre du courroux qui te mine si fort,  
Et te faict me haïr mesmes apres ta mort?  
Pour les armes d'Achille? armes trop odieuses,  
Et qui furent par trop aux Grecs pernicieuses,  
Par le vouloir des Dieux: T oy leur mür, leur rāpart.  
Or nous n'auons pas moins déploré ton depart  
Que celui d'Achilles, nul des Grecs, à vray dire,  
N'est cause de ta mort: c'est la haine, c'est l'ire  
De Iupiter sur nous, qui ietta sur ton chef  
Le ruineux accez de ce triste méchef.  
Ne laisse pas pourtant, ô des Rois la merueille,  
De t'en venir icy & me prester l'oreille,  
Surmonte ie te pry, le dépit de ton cœur,  
Et te ren genereux sur ton ire vaincœur.

Il ne me respondit vne seule parole,  
Mais au trauers d'Erebe indigné il s'en volle



Vers les autres esprits, ie n'eusse pas laissé  
De parler avec luy, combien que courroucé,  
Mais i'en trop grand desir de voir les autres ombres.

I'aduisay là Minos iuge des cachots sombres  
Le fils de Iupiter : sur son siege il estoit,  
Vn puissant sceptre d'or en sa main il portoit,  
Donnoit son iugement, prononçoit sa sentence  
Sur les ames des morts, & deuant sa presence  
D'autres ames plaidoient, & là dans la maison  
De Pluton Roy de Styx il leur faisoit raison.

Ie vy là Orion courant par les prairies,  
Et foulant les guerets des campagnes flories,  
Les bestes pourchassant qu'il auoit autrefois  
Renuersé de son dard par les champs, par les bois.  
Il promenoit tousiours sa luisante massue  
Encore toute entiere, & nullement rompue.

Ie vy Titye aussi le grand & fier geant  
Qui fut fils de la terre. Il estoit là gisant  
Estendu sur le sable, & son horrible place  
De neuf arpens entiers parfournissoit l'espace.  
Son foye est bequeté sans cesse de vautours,  
Qui font impunement sur son corps mille tours  
Avec leur bec crochu : le pauvre ne s'efforce  
De les chasser des mains. Il prit Latone à force  
L'amie à Iupiter, qui fut par luy trompée  
S'en allant à Pytho le long de Panopæe.

Là Tantalus estoit, son cœur cruellement  
Sans cesse estoit pressé d'un horrible tourment.  
Il estoit au milieu d'une source profonde,  
Sa barbe surnageoit dessus le frais de l'onde,  
Et si mouroit de soif : car si tost qu'il pensoit  
Ses leures y moniller, l'eau fuyant se baissoit.



LE XI. LIVRE

Et ne vouloit l'attendre. Autant de fois qu'il cuide  
S'enclinant attrapper la fontaine liquide,  
Autant de fois souz luy la fontaine s'enfuit,  
Et trompant l'alteré viste s'esuanouyt:  
En terre souz ses pieds la source s'est cachée,  
Car le triste demon son onde auoit sechée.  
Les arbres d'autre-part leurs fruits luy presentoient,  
De pommes leurs rameaux tous chargez éclatoient,  
Poires, figues, pains, pendoient sur le pauvre homme.  
Dés qu'il haussait sa main pour prendre quelque pome  
Viste elle s'enfuyoit, & dessus luy le vent  
Dans les nues de l'air la pomme alloit leuant,  
Et regardant sa main il l'apperceuoit vuide.

Le vy pareillement Sisyphe l'Æolide  
Tourmenté grandement, souffrant maux inhumains,  
Et tournant sans repos un rocher en ses mains.  
Souuent s'appuyant contre, & de toute sa force  
Poussant de pieds, de mains, le monter il s'efforce:  
Et de faict il le monte, & haletant le met  
Contre le bord penchant de l'escarpé sommet:  
Mais pensant auoir faict, la roche espouventable  
Se coulant de ses mains eschappe au miserable,  
Roule tant qu'elle peut, tombe en terre là bas,  
Et faict en rouelant un horrible fracas.  
La force luy defaut, toutesfois il retourne,  
Rempogne son rocher & contre mont le tourne:  
Alors une sueur par tout luy distillant  
Ainsi qu'à gros ruisseaux sur son corps va coulant.  
Le poussier esleué sur la terre s'entasse,  
Et se baissant de force en terre il met sa face.

I'aduisey par apres le simulacre vain  
Et l'idole leger d'Alcide le diuin:



Car il est quant à luy sur le Ciel, à la table  
Des grands Dieux immortels en festin delectable,  
Avec sa femme Hebé, & belle & ieune encor,  
La fille de Iunon aux talonnières d'or,  
Et du grand Iupiter. Une importune bande  
D'ames, ainsi qu'oyseaux faisoient rumeur bien grāde,  
Et pres de luy voloient, & l'idole poisseux  
Son vain arc en la main & la flèche dessus,  
Guignoit sur les esprits d'un regard effroyable,  
A un qui veut tirer entierement semblable.  
Dessus son estomac apparoissoit encor  
Son horrible baudrier: la chaisne en estoit d'or,  
Dessus estoient grauez de merueilleux ouurages,  
Et d'ours & de lions & de sangliers sauvages,  
Ses exploits, ses combats, les trespass & les morts  
Qu'il donna en sa vie aux monstres les plus forts  
Que celuy qui l'a fait n'en face onc de semblable  
Y ayant employé son art inimitable.

Alcides parmy l'air tenebreux m'apercent,  
Et m'ayant aduisé fort bien me reconnut,  
Si me dit sousspirant l'Amphitrioniade:  
Race de Iupiter, ô grand Laërtiade  
Sage, prudent & fin, tu es bien malheureux  
Si tu as le destin cruel & rigoureux  
Ainsi que ie l'auois, lors que i'estois en vie,  
Et voyois du soleil la splendeur infinie.  
Car combien que ie fusse enfant de Iupiter  
Ie ne laissay pourtant de tousiours supporter  
Infinité de mal reduit souz la puissance  
D'un homme inferieur de race & de vaillance,  
Qui m'alloit exposant à cent mille hazards:  
Il m'enuoya un iour en ces regnes blaffars



LE XI. LIVRE DE L'ODYSSEE.

Pour en raver le chien, ne pensant pas possible  
Chose au mode pour moy plus grieve & plus horrible.  
Je l'enlevay pourtant, les mis hors des enfers,  
Mercure m'assistant & Minerve aux yeux pers.

Quand il eut ainsi dit, il retourna descendre  
En bas devers Pluton, & ie voulus attendre  
Si quelqu'un viendroit point de ces hommes hardis  
Ces Heros anciens qui moururent iadis.

Et possible quelque ame en eussay-ie aduisee  
De ceux que ie voulois, ou celle de Thesee  
Ou de Pirithoüs, qui sont des Dieux venus.

Mais voicy arriver de mille esprits menus  
Images des deffuncts une innombrable bande  
Faisants un tresgrand bruit. Lors une frayeur grande  
Me saisit tout le cœur, ne sçachant que douter

Si Proserpine en fin ne feroit point monter  
Des enfers devers moy, la criniere felonne  
Et l'effroyable chef de l'horrible Gorgonne.  
Qui fit que tout soudain ie retourne au vaisseau,  
Et commande à mes gens de remonter sur l'eau  
Et prendre nostre route. Eux soudain m'obeissent,  
Se seent sur les bancs & les rames saisissent,  
Le flot sur l'Ocean va la barque enlevant.  
En premier par la rame, & puis par le bon vent.

Fin de l'unziesme Livre.





## LE DOVZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGUMENT.

**L**ysſes eſtant de retour des enfers, retourne vers Cir-  
cé, enterre Elpenor, ſe remet ſur mer, paſſe les Sire-  
nes, & par quel moyen: ſe ſauue des rochers errans,  
de Silla & de Charybdis. Arriue en Trinacrie, où ſes gens  
mangent les bœufs du Soleil. Son nauire & tous ſes gens  
ſont ſubmergez. Il ſe ſauue ſeul à nage en l'ifle de Calypſo.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Les Sirenes, leur chant, le vagabond eſcueil,  
Charybdis & Scylla, puis les bœufs du Soleil.*

**O**mmenotre nauire eut delaiſſé les ondes  
Du cours de l'Ocean, & ſes rines profon-  
des,  
Dedans la large mer nous entraſmes tirez,  
Tant que nous paruinſſions dans les ports deſirez  
De l'ifle de l'Æee, où font leur demeurence,  
Et l'aube matiniere & les jeux & la danſe,  
Et le liét du Soleil. Arrinez ſur le port  
Nous lions notre barque, & approchons du bord,  
Nous ſortons à la rine, & deſſus l'herbe tendre  
Chacun pour repoſer va ſes membres eſtendre,



LE XII. LIVRE

Attendant & l'Aurore & son diuin retour.

Or apres que l'Aurore eust ramené le iour  
Avec ses doigts rosins paroissant matinier,  
Et eust de ses cheuaux commencé la carriere,  
Soudain mes gens i' enuoye au palais de Circé  
Pour apporter le corps d'Elpenor renuersé  
Du haut de la maison, puis coupants en grand nombre  
Arbres feuillards rameaux sur le riuage sombre,  
Après auoir sur luy pleuré suffisamment,  
Il est enseuely fort honorablement.

Le corps estant brûlé aux flammes allumées,  
Et ses armes ensemble avec luy consumées,  
Son tombeau fut haussé de terre à l'environ  
Et fut sur le sommet posé son auiron.

Tandis nostre retour à Circé ne se celle,  
Laquelle tout soudain, mainte Nymphe apres elle,  
Vistement accourant, nous venoit fournissant  
De viures, & de pain, & de vin rougissant:  
Adonc nous regardans atterrez de tristesses  
Ainsi parler nous vint la Deesse aux Deesses.  
Pauvres gens, qui auez deux fois la mort souffert,  
Viuanes estes entrez dedans l'abisme ouuert  
Du redoubté Pluton, combien que tout le monde  
Ne voye qu'une fois l'Erebe & sa noire onde,  
Et ne meure qu'un coup. Or vous resionissez  
Et tout le long du iour vos forces redressez,  
En mangeant & beuuant & faisant bonne chere:  
Demain dès que Titan ouurira sa carriere  
En mer de meilleur cœur vous vous reietterez,  
Et sur le point du iour les eaux rent amerez.  
Je vous enseigneray le chemin qu'il fault prendre,  
Vos routes, vostre cours ie vous feray entendre,



De peur que d'auanture estans mal conseillé  
Soit que soyez en terre ou en mer trauaillez,  
Si le mal la douleur vous presse & vous rencontre,  
Tristes vous ne tombiez en quelque malencontre.

Elle acheue de dire, & lors nous commençons  
A reprendre un peu cœur & nous resiouyssons  
Tout le iour à la table, & de soucis deliures  
Assis, nous remplissons & de vins & de viures.

Mais dès que le soir vint & Titan se cacha,  
Alors sur le tillac un chacun se coucha,  
Et le sommeil les prit & la sage Deesse  
Me prenant par la main, me tira de la presse,  
Et me faisant assoir pres d'elle, me requit  
De ce que i'auois veu, de tout de moy s'enquit,  
Et ie la satisfis. Ce fait la Nymphé insigne  
Me parla doucement de sa bouche benigne.

Tout ce que tu m'as dit est fort bien accompli  
Il n'y a que redire. Or ne mets en oubly  
Ce que ie te diray pour les choses futures  
Comme si les Dieux mesme ouuroient tes aduantes  
Et te les declaroient, retien le fermement  
Et l'observe soigneux. Donc tout premierement  
Il te faudra, rasant les escumes les plaines  
Aprocher de bien pres les rochers des Sirenes,  
Enforçant le monde en leurs doucereux chants,  
Ceux qui par imprudence en vont trop aprochans,  
Et de leur voix tant douce & miellée à merueilles  
Le doux air tant soit peu goustent de leurs oreilles:  
Non, il ne leur chant pas de femmes ny d'enfans,  
Le pays, les amis ne les vont eschauffans  
Pour retourner les voir, tant les fieres Sirenes  
Les vont enforçant de leurs douces alenes,



LE XII. LIVRE

Esparses par les prez. Là est vn grand monceau  
 D'os des hommes pourris, leur charongne, leur peau  
 Qui pitoyablement à l'entour se pourrissent  
 Les rinages, les prez, & l'air empuantissent,  
 Par ainsi tout soudain que tu approcheras,  
 Les oreilles de cire à tes gens boucheras,  
 Si que bien estouppéz ils ne puissent entendre  
 Les Nymphes, & leurs sons de les oreilles prendre.  
 Si toutesfois tu as desir de les ouyr  
 Et du sucre attrayant de leurs chansons iouyr.  
 Fay toy lier au mast d'une corde bien forte  
 Et les pieds & les mains. Passant en ceste sorte  
 Tu les pourras ouyr: que si tu les priois  
 De deslier la corde enchanté par leur voix,  
 Et voulusses aller avec impatience  
 Les Sirenes trouver. Ayes en souuenance  
 De bien dire à tes gens, que tu sois plus pressé  
 Plus tu voudras aller. Quand vous aurez passé  
 Toy & tes compagnons ces femmes mal-heureuses,  
 Les routes puis apres des ondes dangereuses  
 Qu'il te faudra tenir, ie ne puis bonnement  
 Te dire celles là que plus commodement  
 Tu pourras enfoncer, mais c'est à ta prudence  
 De les considerer. Aye donc souuenance  
 De ce que ie te dy. Deux rochers sont en mer  
 Les Dieux communement les ont voulu nommer  
 Errans & vagabonds: A l'entour d'eux resonnent  
 Les vagues de la mer, & fierement bourdonnent.  
 Les oyseaux parmy l'air volans legerement,  
 Ny les pigeons craintifs qui portent mesmement  
 Au Ciel à Iupiter la celeste Ambrosie  
 Ne les peuent passer, ains y laissent la vie,



Aumoins pour la plus part. Car tousiours au passer  
Le rocher en atrape, & pour les remplacer  
Le bon pere toujours d'autres y en renuoye  
Iamais on ne vit nef passant par ceste voye.  
Eschapper ce passage: Ains le feu & les eaux  
La tempeste & le flot despesent à morceaux  
Barques & mariniers autresfois Argo seule  
De force gens conduite eschappa de leur gueule  
Vogant deuers Aeta, & possible qu'aussi  
Eslancee au trauers du rocher endurcy  
Elle eust eschoué là, sans que Iuno la sage  
Accourant la tira de ce mauuais passage,  
Car elle aymoît Iason le hardy combatant.

Or deux rocs sont apres, l'un desquelz se montant  
Iusques dedans le Ciel cache dedans la nue  
Le sommet esleué de sa cyme pointue,  
Qui iamais ne recûlle, & dessus son sommet  
Iamais le ciel serain sa lumiere ne met  
Soit esté soit automne: onc nul n'osa se prendre  
D'y monter quel qu'il fust, onc nul n'en peut descendre,  
Quand il auroit vingt pieds & vingt mains: car le tour  
Du rocher est tout lis, & taillé à l'entour.  
Le meilieu du roc est vn trou plein de tenebre  
Au couchant, & tourné vers l'erebe funebre:  
Par là vostre vaisseau sa route dressera,  
O gentil Vlysses, & n'en aprochera  
Nul tant ieune soit il de ceux de ton nauire  
De quelque grand roideur que sa sajette il tire.  
C'est le trou de Scylla, d'où son horrible voix  
Degorge le hideux de ses tristes abbois:  
D'où ses mugissemens elle iette, semblables  
Aux fiers rugissemens des lions effroyables,



LE XII. LIVRE.

Horrible monstre & fier, qui regardé l'aura  
 Tant il est plein d'horreur, ne se resjouira  
 Quand un Dieu mesmement luy viendrait à l'encontre  
 Douze gryphes dehors l'horrible beste monstre,  
 Elle a six grands gosiers, six long cos euidens,  
 Sur chacun vne teste avec trois rancz de dents  
 Ne menacans que mort, dans le trou elle plonge  
 La moitié de son corps, & dehors elle allonge  
 Ses testes fierement. D'où elle va mangeant  
 Les chiens & les Dauphins qu'elle voit surnageant  
 Autour d'elle sur l'eau, mesmes les grands balenes  
 Qu'Amphitrite nourrit sur ses bruyantes plenes.  
 Tant hardy marinier qui onc sur mer hanta  
 D'estre eschappé de là iamaïs ne se vanta,  
 Car iusques dans la nef son gosier elle porte  
 Et en les attrappant la teste leur emporte.  
 Non gueres loin delà se voit l'autre rocher  
 Que tu pourrois Vlysse, avec ton dard toucher  
 Quand tu le darderois: il n'est de hanteur telle,  
 Mais pourtant son aproche est facheuse & cruelle,  
 Un grand figuier sauvage au feuillard verdissant  
 Se nourrit à l'entour, sous qui angloutissant  
 Les noircissantes eaux l'effroyable Charibde  
 Trois fois sans y faillir le iour elle les vuyde  
 Et trois fois les reprend: retien tes matelots.  
 N'aproche point alors qu'elle aualle ses flots:  
 Le Dieu mesme Neptun n'auroit pas la puissance  
 De te tirer delà: que ton vaisseau s'eslance  
 Vistement vers Scylla: il t'est meilleur beaucoup  
 De perdre six des tiens, que perdre tout à coup  
 Enueloppé dedans Charybde la cruelle.  
 Lors ie luy respondy; ô deesse immortelle.



Dy moy, pourrois ie point d'un combat hazardeux  
Ayant fuy Charybde & son rocher hydeux  
Avoir raison de l'autre au moins, & de l'offence  
Faitte à mes compagnons tirer quelque vengeance.

A quoy elle me dit. Pauvre homme que dis-tu?  
Et tu tousiours apresta force & ta vertu?  
Astu tousiours à cœur la guerre & la vaillance?  
Ne veux tu point ceder aux Dieux, dont la puissance  
Domte & surmonte tout? Car Scylla, Ulysses,  
N'est point tuable à toy : mal de mortel accez,  
Inexpugnable, fier, cruel, plein de furie:  
Vertu ne force n'est au monde qui la fuye,  
Et crains fort que l'allant en armes recercher  
Affin de la combatre au trou de son rocher,  
Elle ne retournaist sur toy impetueuse,  
Et que de chasque teste horrible & monstrueuse  
Elle ne se iettast sur autant de tes gens.  
Fuyes donc ce danger & voguez diligens:  
Inuoque Crataïs mere de la cruelle,  
Qui sur la terre mit ceste peste mortelle,  
Affin qu'elle l'appaise, & quede ces rochers  
Elle ne sorte plus sur toy & tes nochers:  
Ren la, en la priant & propice & facile.

Venu en Trinacrie, & mouillant en ceste isle,  
Tu verras du Soleil les vaches & les beufs  
Et les brebis errer dessus les prez herbis.  
Les beufs en sept troupeaux paissent par les passages,  
Et de brebis autant tondent l'herbe aux champages,  
Chacun est de cinquante, or ils n'engendrent point  
Et ne meurent iamais, sont tousiours en un point  
Lampetie & sa seur Phaetuse la blonde (monde  
Nymphes aux beaux cheueux, qu'à l'éclaireur du



LE XII. LIVRE

*N*eera la diuine autresfois a porté,  
*G*ardēt ces beaux troupeaux. Quand elle eut enfanté  
*L*a mere les voyant l'une & l'autre nourrie  
*L*es enuoya depuis au long en Trinacrie  
*A*ffin d'y habiter, & sur ces vers tapis  
*D*e leur pere garder les vaches & brebis.  
*S*i vous vous empeschez & retenez de metre  
*L*es mains sur ces troupeaux, ie vous ose prometre  
*T*out assure retour ( bien que diuers ennuis  
*V*ous ayent attaquez ) en vostre doux pais  
*M*ais si tu ne me crois & que tu ne tegardes  
*Q*ue mal ne leur soit fait, & de tant te hazardes  
*D*e te ruer dessus, ta troupe souffrira  
*U*ne cruelle mort, & ta nef perira,  
*E*t n'eschapperas point que plustost tu ne voye  
*T*ous les tiens submergez, & des poissons la proye,  
*E*t ta flotte brisee : apres tout ce hazard  
*S*i tu reuiens chestoy, croy que sera bien tard.  
*E*lle me dit ainsi, & l'aurore doree  
*H*ors des eaux cependant sa carrosse a tiree.  
*L*a diuine deesse adonques me laissa  
*E*t deuers son palais ses pas elle dressa.  
*I*e m'en vois, & ie tiens ma troupe toute preste  
*E*t de monter en mer soigneux ie l'admoneste.  
*I*ls entrent dans la nef, & tous selon leurs rans  
*L*es auirons en main s'asseent sur les bans  
*I*ls frappent les sillons des ondes blanchissantes  
*L*es eaux vont resonans sous les rames glissantes:  
*D*erriere nous auions les fauorables vents  
*Q*ui nos voiles enfloient nostre vaisseau suiuan  
*F*idelles compagnons, que Circe la deesse  
*A*ux beaux cheueux dorez, la sage enchanteresse



Nous auoit enuoyez, lors nous ne ramions pas  
Ains à nostre ayse assis mismes les armes bas  
Veantrez par le vaisseau: la nef à l'aise flotte  
Ayant pour gouuerneurs le vents & le pillote  
Lors ie vins à leur dire en mon cœur angoissé.

Amis ce que m'a dit la diuine Circe  
Il le vous faut scauoir. Il n'est guerre agreable,  
Mais que seul ie le scache il n'est pas conuenable,  
Ny deux semblablement. Donc ie le vous diray,  
Et tout sans en mentir vous représenteray,  
A fin que nous soyons resolu en nos ames  
Si nous deuons mourir & lasches & infames,  
Ou fuyant le danger qui nous menace fort  
Faire nostre deuoir d'eschapper de la mort:  
Il nous faut euitier les roches inhumaines  
Les champs & les atrais des trompeuses Syrenes,  
D'escouter leurs chansons à moy seul est permis:  
Partant ie vous supplie mes fideles amis  
Que de liens tresforts on me lie & m'atache  
Au mast bien garroté, & quoy que ie me fasche  
Et prie que lon vienne vn peu me desserrer,  
Lors plus estroitement il me faudra serrer.

Ie leur parlois encor, alors qu'à voiles plenes  
Nostre barque aprocha de l'isle des Sirenes:  
Le vent chut sur les eaux, la mer plus n'escuma  
Et ne scay quel Dæmon les flotz entiers calma.  
Nous abbatons le voile & reprenons la rame,  
L'onde dessus nos bras se balaye & s'entame.  
Lors ie coupe vn morceau de cire, & le pressant  
Souuent entre mes doigt s ie vay l'amolissant  
Aux raions du Soleil que son flamboyant coche  
Se pourmenant au Ciel chaleureux nous decoche



LE XII. LIVRE

Puis ie vois estoupper l'oreille de mes gens,  
Qui courent aussi tost dessus moy, diligens  
M'attachēt pieds & mains, de forts cordeaux me lient;  
Et tres-bien garroté contre le mast m'appuye.

Cela fait, de tirer à force & de ramer  
Et sous les aïrons faire l'onde escumer,  
Comme nostre vaisseau de la fatale roche  
Des bords sireniens, se trouuaſt aussi proche  
Comme il faudroit d'eſpace entre cil qui criroit  
Assez haut, & celui lequel l'eſconteroit:

Voicy nager vers nous les sirenes riantes  
Qui de nostre arriuer n'eſtoient pas ignorantes  
Et contre le vaisseau commençans les doux ſons  
Elles iettoient vers nous le miel de leurs chansons.

Aproche, Vlyſſe, aproche, ô l'honneur magnifique  
De Grece, arreſte vn peu, gouſte nostre muſique,  
Perſonne iuſqu'icy ces flotz n'a trajetté  
Qui n'ayt premierement nos doux chants eſcouté:  
Qui n'ayt mis pié à terre en ce plaiſant riuage  
Et ne s'en ſoit rendu plus ioyeux & plus ſage.  
Nous ſcauons, nous ſcauons tout ce qui s'eſt paſſé,  
Et les tristes deſſeins qui ſous eux ont preſſé  
Autant Grecs que Troyens ſous l'eſſort de la guerre;  
Rien ne nous eſt caché ſur le rond de la terre.

Elles me font ainſi de leurs doux airs iouir,  
Et mon ame treſſant de les aller ouir.  
Je faiſois de mes yeux ſigne à ceux de ma trouppé  
Que toſt on me delie & que la corde on coupe:  
Eux de tirer touſiours, Euryloch ſe leuant  
Auec Perymedes ſerrent plus que deuant  
Et mes pieds & mes mains de leurs cordes noueuſes:  
Quand nous euſmes paſſé les Sirenes charmeuſes



Et que leur douce voix ne me vint plus frapper,  
Mes gens se viennent lors l'oreille destouper,  
Et puis me destacher. Nos barques vagabondes  
Laisserent ceste plage, & voloient sur les ondes,  
Quand nous voyons de loing un grād brouillas fumeux  
Pirouetter en l'air sur le flot escumeux,  
Les vagues sur la mer se hausser furieuses,  
Sonner, bruire, & fremir les eaux impetueuses,  
Et les rocs se choquer. Lors l'auiro n tremblant  
Nous tombe hors des mains, & le flot se troublant  
Fremit horriblement à l'entour du nauire,  
Qui s'arreste tout court: personne plus ne tire,  
Personne n'a plus cœur d'evertuer ses mains,  
Ils courent ca dela, & de propos humains,

Amis, ce leur disois ie, he! sommes nous encore  
Aprentifs aux dangers? Quand ie me rememore  
L'effroyable Cyclops en son antre sanglante,  
Non, ce danger icy n'est point si violent.  
Mon conseil toutesfois, ma vertu, ma prudence  
Nous en a reschappez, la fresche souuenance  
Vous entient, & tiendra tant que sereꝫ viuans  
Sus donc, renforceꝫ vous, & vos bras esleuans  
Frappez ces flots, enflez domtez ces eaux rebelles,  
Ces bouillons enragez & ces vagues cruelles:  
Si Iupiter peut estre & son puissant destin  
Nous donne d'eniter cest orage mutin,  
Ceste peste de mer. Toy pilote regarde  
Ne donne point dedans ceste fumeꝫ, & garde  
Le choc de ce rocher, que nous n'embarassions,  
Trop auant la dedans, & le bac ne froissions  
Tutiens le gouuernail, & c'est toy qui nous guides.  
Et mes gens de hacher soudain les flotz humides



LE XI. LIVRE

Or ie n'auois parlé nullement à mes gens  
 De Scylla, ne des cris de ses chiens abboyans  
 De peur qu'intimidez les rames ne iettassent  
 Et dessous le tillac cachez ne se mussassent  
 Et i'auois oublié aussi ce que me dit  
 La titanide, alors qu'elle me deffendit  
 De m'armer, car soudain de passion bouillante  
 I'endosse ma cuirasse, & armé me presente  
 Dessus le chastellet, branlant dessus les flots  
 Une couple en ma main d'acerez ianelotz:  
 Ie regarde, pour voir le formidable monstre  
 Que ie crains pour mes gens, si tant est qu'il se monstre:  
 Ie ne voy rien, mes yeux s'esblouissent lassez  
 De regarder l'espais de ces brouillas poissees.  
 Ià nous recognoissons l'emboucheure effroyable  
 Du dangereux destroit, & un pleur miserable  
 Decouloit de nos yeux, deca estoit Scylla  
 Au gosier abbayant, & Charybdis delà  
 Horrible engloutissant les tempestes salees.  
 Mais quand elle iettoit les ondes auallees  
 Semblables au bouillon d'un ample chaudiere  
 Alors qu'un grand braisier s'eschauffe à l'enuiron  
 Elle mugissoit toute, & l'escume ietee  
 Jusqu'au haut des rochers rouloit precipitee,  
 Mais quand elle absorboit les orages grondans  
 Elle estoit grandement tempestee au dedans:  
 Les rochers à l'entour horriblement fremissent  
 Et du bruit bourdonnant les antres en gemissent:  
 La vase & le sablon paroissent au dessous  
 Vne peur nous saisit, & nos yeux à tous coups  
 Regardent ceste horreur. La cruelle presence  
 De la mort se monstrois sans aucune esperance.

Cependant



Cependant que mes gens en tressailloient si fort  
Et n'attendoient plus rien que le pas de la mort  
La hideuse Scylla sous les ondes courantes  
Nous en enleva six de ces mains violentes  
Des plus hardis de tous, ieunes gens au hazards  
Des plus aventureux, & plus braves soldards:  
Ainsi que ie soignois à la mer, au navire,  
Et à mes compagnons, ie la voy qui les tire  
Par les pieds par les mains, sous les eaux esclancez,  
Et les pauvrets le nom appelloient d'Ulysses:  
Une crainte qui faist que tout le cœur tremblotte  
Saisit ia fremissant toute la pauvre flotte:  
Ainsi que le pescheur pour prendre le poisson  
Cache dedans un ver son trompeur hameçon,  
Puis du haut d'un costau, quant il tire sa ligne  
Lette dessus le pré le poisson qui trepigne,  
Ainsi Scylla, mes gens fremissans m'enlevoit  
Les rompoit en ses dents des qu'elle les avoit:  
A la gueule du trou les pauvres miserables  
Entre leurs piteux cris & clameurs effroyables  
Tendoient les mains en haut. Or i'ay veu de ces yeux  
Tout ce que scauroit voir de triste, d'enuyeux  
De misere & de mal, quiconque dessus l'onde  
A couru quelqueffois la misere du monde,  
Ie l'ay veu di-je aupres de ces cauernes là.

Quand nous eusmes fuy Charybdis & Scylla  
Et leurs affreux rochers, à force nous cinglasmes  
Et pres d'une belle isle en rien nous arrivasmes.  
C'estoit l'isle où estoit le bestail pasturant  
Et les sacrez troupeaux du Soleil éclairant,  
Vaches au large front, aux cornes repliees,  
Et les grasses brebis aux toisons deliees.



LE XII. LIVRE

Certes comme i'estois encores sur la mer  
 Dans mon vaisseau noircy, i'ouy de loing bramer  
 Cestroupeaux par les champs, les vaches mugissantes,  
 Les bestantes brebis par les plaines paissantes  
 Je ne l'eu pas ouy, qu'il ne me ressouvint  
 Du deuin Tiresie, en memoire me vint  
 Ce que Circé voulut par tant de fois m'enioindre,  
 Que nous euitassions, que ne vinsions à ioindre  
 Sur tout l'isle au soleil, la terre esiouissant.

Alors ce souuenir mon ame saisissant  
 Je parlay à mes gens, tremblant tout en moy mesme.

Bien qu'ayons eschappé vn danger tres-extreme,  
 Toutesfois croyez moy. L'Aeëenne Circé  
 Et l'augure Thebain tous deux m'ont annoncé  
 De fuir & abhorrer la campagne & la terre  
 Consacree à Titan qui ces rayons deserre  
 Sur les champs sillonneux, & les pauvres mortels  
 Illustre des rayons de ses feux immortels:

Car là nous attendoit vn malheur execrable.  
 Fuyons donc ie vous pry, ce terroir effroyable,  
 Serrez le manche en main, & le vaisseau poussez.

Soudain le froid saisit tous les membres glacez.  
 De mes gens, perdans cœur: & plein d'un conseil pire  
 Eurylochus se prit en ces mots à me dire.

O par trop mal heureux aux labeurs, aux trauaux  
 Vlysses, ton courage est endurcy aux maux,  
 Iamais sous nul hazard quel qu'il soit tu ne tombes,  
 Iamais sous nul danger peureux tu ne succombes:  
 Tu es de fer, tout est dedans ton cœur ferré,  
 Qui nous deffens la terre & le port désiré,  
 Nous de travail recreu, rompu de mal en contre  
 Et batus de sommeil. Mais nous voicy tout contre



Vn terroir à propos, nous y aprestérons  
A boire & à manger, & nous reposerons  
Tandis que sur le bord flotteroit le nauire  
Et tu nous le defend, & cruel nous viens dire  
Qu'il faut encor ramer & voguer toute nuit  
Dessus les flots obscurs, où nul feu ne reluit,  
Encor bien loing d'icy. De nuit des vens horribles  
Soufflent communement, aux vaisseaux fort nuisibles,  
N'oyans les matelots. Qui fuira de la mort  
Sous les eaux enfondré le trop cruel effort?  
Si le Nort, si l'ouest survient à l'impourueue  
Et nous surprend la nuit, nostre flotte est perdue,  
Voire malgré les Dieux. Donc nous obeirons  
A l'obscur de la nuit, icy nous soupperons  
Pres de nostre vaisseau. Puis apres, ie conseille  
Que du plus grand matin demain on se reueille  
Et qu'on remonte en mer. Les autres fremissans  
Vont à ce beau conseil des mains aplaudissans,  
L'aperceu bien alors qu'un demon en son ire  
Nous machinoit du mal. Ie me pris donc à dire.  
Puis que, ô Eurylochus, vous me violentez  
Touchez moy dans la main, iurez & promettez  
Par serment sacressaint: Que si par aduantage  
Nous rencontrons par l'isle en cherchant leur pasture  
Ou vaches, ou brebis, nul ne se iettera  
Sur troupeau quel qu'il soit & ne le frappera.  
Et les viures sacréz que Ciroé Nymphe bonne  
En partant me donna, ie les vous abandonne,  
Faites en bonne chere. Ainsi ie leur parlois.  
Ils me iurerent tous d'une commune vois  
Par les Dieux immortelz. Ces choses acheuees  
Nous dévalons en bas nos voiles eslenees,



LE XII. LIVRE

Nous nous mettons à terre, d'eau douce nous cerchons,  
Et sous le bord vouté nostre nef nous cachons.

Mes compagnons sortiz dessus l'herbe se iettent,  
Apprestent à manger, & à soupper se mettent.  
Quand la soif fut esteinte & l'appetit chassé:

Lors au cœur leur revint le dommage passé  
De leurs chers compagnons, que Scylla & la Parque  
Mangerent à leurs yeux, les tirans de la barque  
Mais comme ilz les pleuroient, le sommeil gracieux  
Leurs membres assoupit, & leur ferma les yeux.

Desia la tierce part de la nuit approchante  
Rendoit des feux du Ciel la brigade panchante,  
Quand Iupiter qui tient les amas nuageux  
Esment les tourbillons dedans l'air orageux:

Terre & mer sont couuertz de nues tenebreuses,  
Et la nuit triste espard ses courtines ombreuses,  
Mais si tost que l'aurore aux safraneux cheuaux  
Fit luyre ses beaux doigts sur le bout des costaux,

Nous aduisonz ouuert le vouté d'une grotte  
Des Nymphes le seiour. Là nostre galiotte  
Nous poussons, & cachons, pour estre en seureté.  
Là maint siege moitteux d'un & d'autre costé  
De l'autre estoit taillé: Lors tous mes gens i'appelle  
Et de rechef leur fais ma remonstrance telle.

Amis, il reste encor viures abondamment  
Dedans nostre vaisseau, ie vous prie ardemment  
Abstenons nous du sang des sacrossaintes bestes  
Que quelque grand malheur ne tombe sur nos testes,  
Ces vaches, ces brebis appartiennent au Dieu  
De qui l'œil tout voyant eclaire en chascun lieu,  
Qui voit tout, qui oit tout. Que vostre main se garde  
De toucher au bestail du Dieu qui tout regarde



Ils m'assentirent tous. Or nul vent ne tira  
Sinon Notus tout seul tant que le mois dura:  
Après Eurus & luy ensemble s'esleuerent.

Or tant que de Circé les largesses durerent  
Les troupeaux par mes gens ne furent assaillis  
Soigneux de leur salut. Mais les voyans faillis  
Ils commencent d'aller viftement à la quête,  
Aux oiseaux, aux poissons: & rien ne les arreste,  
Car tout leur faict besoing. Leurs crochus hameçons  
Ils vont ietter en mer pour prendre les poissons,  
Et leurs filets en l'air: & l'un & l'autre appaise  
Leur ventre. Car la fin conseillere mauuaise  
Leur genes les boyaux. Lors ie monte du port,  
Ie chemine dans l'isle, & cherche si par sort  
Quelqu'un m'enseigneroit les routes marinières.  
I'innoque les grands Dieux, ie leur fais mes prieres,  
I'adore leur pouuoir, & leur dresse mes vœux.

Mais, las, en m'escartant par les champs spacieux  
Loin de mes compagnons, voicy que ie rencontre  
Un lieu fort à l'abry, où pour mon malencontre  
Ne battoit aucun vent. Ie me lave les mains,  
Et comme ie priois les Dieux de m'estre humains  
Eux qui vont habitans les celestes lumieres,  
Un sommeil gracieux m'enombre les paupieres  
Qu'espandirent les Dieux sur mes membres surpris.

Tandis Eurylochus d'aduis mauuais espris  
Persuada mes gens de parolles rebelles.

Oyez mes compagnons, des fortunes cruelles  
Sans cesse poursuiuis, quelque mort que ce soit  
Tousiours & miserable & triste s'aperçoit,  
Mais de mourir de faim, toute rage surpasse.  
Par ainsi croyez moy. Allons tous à la chasse



LE XII. LIVRE

Du bestail du Soleil, & ne nous souçons,  
Tuons en des plus beaux, & les sacrifions  
Aux grands Dieux immortels, dont la douce demeure  
Et sur l'olympé haut. Que si à la bonne heure  
Nous venons au pais, là nous edifions  
Un beau temple au Soleil, & luy consacrerons  
Force beaux ornemens, & tres-devotieuses  
Nos mains luy offriront choses fort precieuses.

Que si n'amolissant son ire & son courroux  
Ses trouppes egorgez il repete sur nous,  
Et nous veuille punir pour ses vaches mangées  
Nos ames enfonceant sous les eaux submergees,  
Et que les autres Dieux ne s'y opposent pas,  
Mais, vengeurs, avec luy signent nostre trespass,  
Meilleur est de mourir sous les vagues ondules,  
Et perir une fois sous les ondes hydeuses,  
Que languir mal-heureux si longuement de faim  
Regardant le desert du terroir si prochain.

Il leur parloit ainsi. Eux à courir se prennent  
Les vaches du Soleil les meilleures entrennent  
Car elles n'estoient pas guerres loing du vaisseau  
Mais païssoient tout aupres presques en un monceau  
Leurs fronts larges & hauts, noires belles & grandes  
Ils se mettent autour, font aux Dieux leurs offrandes  
Et cueillent des feuillards d'un chesne grand & beau,  
Car il n'y avoit plus d'orge dans le bateau.

L'innocation faicte adonc ils immolerent  
Les bestes de leurs peaux apres les depouillerent  
Couperent les cuissots, puis les ayant chargez  
De gresse, l'un sur l'autre ils les ont arrangez.

Le vin estoit failly, de l'eau donques ils prirent  
Pour les effusions, & puis griller ils firent.



Les boyaux tous entiers sur les ardans charbons.  
Quand ils eurent brulé la gresse, & les iambons  
Et les tripes mangé, le reste ils dépeçerent  
En pieces & morceaux, & apres l'embrocherent:  
Et en ce mesme instant me laissa le sommeil.

Lors ie cours au basteau tost apres mon reueil,  
Mais comme i' aprochois, l'odeur douce ie fleure  
Qui me montoit au nez, ie lamente ie pleure,  
Et aux Dieux immortels hausse ma triste vois.

O Dieux, disois ie, & toy Iupiter qui tout vois  
Vous m'avez endormy à mon tres-grand dommage,  
Et mes gens ee pendant ont faict vn grand outrage.

Lampetie soudain en courant s'aduanca,  
Alla trouver Titan, & tout luy annonca,  
Comme mes compagnons auoient sans nulle crainte  
Egorgé ses trouppeaux. Aux Dieux il fait sa plainte  
D'un courage animé, leur tenant propos tels.

O pere Iupiter, & vous Dieux immortels,  
Las, faictes moy raison, & de l'outrecuydance  
Des soldats d'Ulysses, & de l'irreuerance.

Ils ont sans nul respect couru sur mes trouppeaux  
Ils en ont egorgé les plus gras & plus beaux,  
C'estoit tout mon plaisir & toutes mes delices,  
Soit qu'allant eclairer sur vos hauts edifices  
Ie montasse vers vous, soit que retrogradant  
Ie vinsse du haut Ciel en terre descendant.

S'ils ne sont chastiez, si ne prenez vengeance,  
Et de leur fier orgueil & de leur grande offence,  
Sans doute, ie m'en vois descendre vers Pluton,  
Et porter ma lumiere aux morts de Phlegeton.

Auquel respond ainsi le grand amasse-nues.

O Soleil, tes clarteZ seront au Ciel cogneues,



LE XII. LIVRE

Tu y luyras tousiours & encor ta splendeur  
Sur la terre fertile espandra son ardeur:

Laisse faire si tost que sera leur nauire  
Tant soit peu dans la mer ie delaſcheray l'ire  
De mon foudre sur eux, ie les embraseray

De mon brulant tonnerre, & les submergeray  
Au profond de la mer il me souuient aſteure

Que Calypso, qui a blonde la cheueleure  
Me conta tout cecy, & qu'elle l'entendit

Raconter à Mercure, alors qu'il luy predict

Ce qui nous aduiendrait. Or si tost que i' arriue

Ames gens au vaisseau flottant sur l'onde vine

Ie les tence & reprens. Mais i' ay beau eſtriuier,

Remede ne se peut à ce malheur trouuer.

Car les vaches gisoient mortes sur le riuage

Desia des Dieux vengeurs le portenteux presage

A nous se presentoit, par terre se trainnoient

Hideusement les peaux, les chairs se demenoient

Dans les haſtes tremblants, & horribles merueilles

De fiers mugissements remplissoient nos oreilles.

Par six iours tous entiers ils firent sur le bord

Grand chere du bestail qu'ils auoient mis à mort

Sur le septiesme iour, que le fils de Saturne

Nous fit voir le matin, nous oyons par fortune

La tempeſte ceſſer, & l'amas orageux

Finir ſes tourbillons, nous montons courageux

En mer, hauffons le maſt, le garniſſons de toiles

Blanchiſſantes en l'air, ſortons à pleines voiles,

Et la terre & les bords ſemblent ſe reculler.

Ayans laiſſé la terre & les bois ſ'en aller

En pleine mer flottans, que plus terre habitable

Ne ſe monſtre à nos yeux, & rien qu'onde effroyable



Et Ciel ne nous paroist : nous voyons arriuer  
Sur nostre nef tombant un tenebreux hyuer,  
Iupiter fond sur nous l'obscur d'un noir nuage  
Portant tempeste & nuit, & terrible rauage:  
L'onde est pleine d'horreur & d'horribles brouillars,  
Nous voyons se couvrir la mer de toutes pars,  
Le flot entre en la nef, un fort vent qui resonne  
D'effouventable bruit sur nous tempeste & donne,  
Brise nostre cordage, entame nostre mas,  
Qui de son bout penchant se precipite en bas.  
Et tout nostre armement & naual equipage  
Tombe dans le vaisseau ébranlé de l'orage,  
Qui en prouë versant frappe mortellement  
La teste du patron, brise cruellement  
Tous ses os à la fois, iette le miserable  
Du hault dedans la mer, à un sauteur semblable.  
Il tombe de sa place au creux milieu des eaux,  
Et l'esprit & la vie abandonnent ses os.  
Iupiter quant & quant de sa dextre irritée  
Son foudre va dardant sur la nef agitée,  
Tonne, foudroye, éclaire, & ses feux élançant  
Faiët que la pauvre nef tourne se renuersant,  
Et par dedans le souffre & le foudre grommelle.  
Mes gens tombent brulez dedans l'onde cruelle,  
Qui emporte des flots aux plongeonneaux semblans,  
Au trauers de la mer, se demenent tremblans:  
Iupiter sur les eaux en nageant leur arrache  
La vie & le retour. Pour moy tousiours ie tasche  
De conseruer ma barque & de marcher sur l'eau,  
Iusqu'à tant que le foudre eust brise le bateau,  
Et les pieces ietté flottans dessus Neptune:  
Ie fais tout mon effort d'en aller saisir vne:



LE XII. LIVRE

Le mast encor rompu sur la mer s'estendoit,  
 D'un fort cuir de Toreau une corde y pendoit,  
 Je la pren, & mon ais & le mast i'en garrote,  
 Et les ioints en façon de quelque galiotte.  
 Ainsi dessus assis le vent m'alloit poussant,  
 Et l'enragé Zephir son vent alloit cessant,  
 Mais le viste Notus rebrouillant la marine  
 Me menaçoit encor de perte & de ruine:  
 Prest à merietter dans les cruels abbois  
 Des rocs de Charybdis. Las, toute nuit i'allois  
 Sur mon pauvre vaisseau, ioint de debiles pieces,  
 Et comme le Soleil nous remonstroit ses tresses  
 Ramenant de ses feux le matin, me voila  
 Tombé dans les escueils de Charybde & Scylla:  
 Charybdis n'eut si tost beu les eaux de l'orage  
 Que ie me voy porter sur le figuier sauvage,  
 Dont ie suis retenu, ne pouvant nullement  
 Sur ses branches monter, ny assoir fermement  
 Mes pieds dessus le roc comme la souris chauue.  
 Les racines sont loing, la branche où ie me sauue  
 Estoit fort estoignee, & rendoit ombrageux  
 Le trou de Charybdis: ie m'y pen courageux,  
 Et m'y tenois tousiours, tant que d'une autre tire.  
 Elle eust en hault domy ses eaux & mon nauire,  
 Ce que ie vy en fin à propos me venir.

A l'heure que se void du palais reuenir  
 L'homme sçauant en loix, incorruptible iuge  
 Recours des orphelins, des vefues le refuge,  
 Estans expediez procez & altercas,  
 Pour se mettre à la table & prendre son repas:  
 Tout à semblable temps le bois qui me gouverne  
 M'apparut, remontant de la noire cauerne



De la fiere Charybde. Alors tout bellement  
Je me conle les pieds, les mains ensemblement  
Sur les pieces de bois, puis tout à coup me laisse  
Tomber au beau milieu, par la branche qui baisse,  
Et mes pieds en tombant rendirent un grand bruit.

Ainsi dessus assis la vague me conduit,  
Des mains ie gouvernois mes tables dépecees  
Du mieux que ie pouuois sur les eaux courroucees.

A doncques le grand Roy des homes & des Dieux  
Scylla pour ceste fois destourna de mes yeux,  
Car ie n'eusse iamais fuy la mort amere  
Si le vent m'eust poussé contre sa roche fiere.

Ainsi neuf iours durant sur les rompus morceaux  
De mon bac mal lié i'errois dessus les eaux.

Sur la dixiesme nuit la douceur infinie  
Des bons Dieux me poussa en l'isle d'Ogygie,  
Où se tenoit alors en pompeuse façon

La Nympe aux cheueux blonds la belle Calypso:  
Sa reputation est grande & venerable,

Et pleine de renom. La Deesse agreable  
Me retint là long temps souz ses douces amours.

Mais ces malheurs passez les diray-ie tous iours.

Ie t'ay desia conté toute ceste infortune  
A toy & à la Reyne. Et c'est chose importune,  
Et qui m'attriste fort, de dire si souuent  
Ce que ie t'ay desia raconté cy deuant.

Fin du douziesme Liure.





## LE TREZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGUMENT.

**E**s Phæaciens conduisent sur mer Vlysses, & le posent endormy sur terre en Ithaque. Neptune à leur retour transforme leur vaisseau en Rocher. Minerue s'apparoist sur le riuage à Vlysses. Ils consultent de mettre à mort les poursuivans. Cachent les thresors dans vne cauerne. Puis Pallas transforme Vlysses en gueux & vieillart.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Vlysses est mené par les gens de Scherie,  
Et rendu endormy dans sa chere patrie.*

**U**lacheoit de dire, & tous ravis de ioye  
Entêtifs à merueille auoient la bouche coye.  
Adonc Alcinoüs luy dit : O Vlysses,  
Puis que tu as trouué seurte, & libre accez  
Dans ma riche maison, & recueil favorable  
En ceste mienne terre, il n'est pas raisonnable  
Que derechef errant dessus les flots moiteux  
Tu retournes chez toy incertain & douteux :  
Tu as souffert assez sur l'onde & sur la terre,  
Tu as assez couru de trauaux de la guerre



En cherchant ton pays. Or j'ordonne à vous tous  
Qui mangez dans ma sale & beuvez le vin doux,  
Qui pres de moy seez avec honneur semblable,  
Et du chancre écontez la voix émerueillable,  
Et les Muses par luy chantans si doucement:  
Outre ce que ce coffre enferme richement  
En habits precieux pour nostre hôte Argolique  
Bonne quantité d'or & riche & magnifique,  
Et les dons precieux que moy & vous aussi  
Princes Phaaciens auons donnez icy,  
Que nous y adionstions encor' chacun par teste  
La liberalité d'un present bien honneste,  
Sçavoir est contrepie, avec un chauderon.  
Et si avec cela ie trouue encores bon  
Que de sa part aussi le peuple en quelque sorte  
Contribue à donner, & dans le vaisseau porte  
Selon ses facultez quelque present d'honneur  
Car il est mal aysé qu'un tout seul soit donneur.

Si dit Alcinous. Tous ceux qui là se trouvent  
Consentent, & du Roy les paroles approuuent,  
S'en vont en leur logis pour prendre le sommeil.  
Mais si tost que l'Aurore à son doré reueil  
A la terre eust donné claire reioissance,  
Les gens des Scheriens portent en diligence  
Aux peinturez vaisseaux argent en quantité  
Apportant aux humains plaisir & volupté.  
Du Roy Alcinous la maiesté sacrée  
Enioint qu'on porte tout dans la fregate encrée,  
Et au prix qu'on aporte il faict serrer le tout:  
Car il se pourmenoit de l'un à l'autre bout  
Sur les bancs du vaisseau, prenoit soucy & cure  
Qu'ils ne fussent blessez en mettant d'aduanture



LE XIII. LIVRE

*Les rames en leurs lieux. Après qu'ils eurent fait,  
Ils vont incontinent apprester le banquet:  
Et le Roy fait venir une vache, & l'immole  
En l'honneur du grand Dieu, dont la seule parole  
Ment & gouverne tout. La vache ils dépessoient;  
Et les cuissots coupeZ sur le feu rostissoient  
Banquetans à plaisir. Or la douce musique  
Du bon Demodocus rendoit plus magnifique  
Et ioyeux le festin: Demodocus chery  
Et honoré du peuple, & de tous fauory.*

*Mais Ulysses tournoit souuentefois la face  
Vers le Soleil, dont l'œil les tenebres efface;  
Il presse tant qu'il peut son desiré retour;  
Curieux de reuoir Ithaque son sejour.*

*Comme le laboureur las & suant de peine  
Desire le souper, ayant la langue pleine  
Marquee de sillons, souZ les bœufs encornez  
Qu'il a par les guerets longuement pourmenez;  
Et tant que du soleil la splendeur se ternisse,  
Et que le soir tombant sur les champs se noircisse  
Heure tant desirée, alors à courbeZ pas  
Lassé, il va chercher le gracieux repas:  
Ainsi au gré d'Ulysse, & selon qu'il souhaite,  
Le Soleil vient cacher sa flambante charrette.  
Qui fait que s'adressant au Roy Alcinoüs,  
Et aux Phœaciens sur la mer tant connus,  
Il leur dit en ces mots: O grand Roy de Scherie,  
Donnez moy mon congé, laissez moy ie vous prie,  
Aller à mon vouloir. Au reste accomplissez  
Le sacrifice entier, & vous resiouyssez,  
I'ay quant à mon regard ce que mon cœur desire,  
I'ay presens à souhait, i'ay escorte & nauire,*



Que facent les bons Dieux qu'en Ithaque porté  
le trouue mon épouse en prospere santé,  
Et que tous mes amis desiréz ie renoye.  
O Scherians heureux viuez en toute ioye,  
Soyez tousiours heureux, & possédez icy  
Vos femmes, vos enfans, & vos filles aussi:  
Et de bon cœur pour vous tous les grāds Dieux ie prie,  
Qu'ils doint honneur à vous, gloire à vostre patrie,  
Que vostre bien public ne coure aucun danger,  
Et tout bon-heur se puisse en vos champs heberger.

Il mit fin à son dire, & tous hault le louèrent,  
Et qu'on le conduisist en sa terre ordonnerent,  
Car sa demande iuste & raisonnable estoit.

Alors Alcinoüs dont le lustre éclatoit,  
Et l'insigne vertu, à son Herauld commande.

Pontonoüs, pren moy la tasse la plus grande,  
Remply là de vin pur, & puis la porte à tous  
Par la salle de rang, qu'ils offrent le vin doux  
Au puissant Iupiter, afin que l'on renuoye  
Nostre hoste en son pays, & qu'il ayt seure voye  
Chez luy, par sa faueur. Il dit, & l'echangeon  
A tous distribua l'agreable boisson:  
Eux de leurs sieges hauts, où deuant ils s'assirent.  
Aux Dieux bourgeois du Ciel leurs effusions firent,  
Et le fort Vlysses dessus ses pieds planté  
Le hanap arondy mit és mains d'Areté  
L'incitant de parole & courtoise & humaine.

Voicy, ie te saluë, ô vertueuse Reyne,  
Vy pleine de plaisir & de contentement  
Iusques en ta vieillesse, & puis finalement  
Tant que la mort t'arrine, à tous inenitable,  
Pour moy, ie m'en vay voir ma maison desirable,



LE XIII. LIVRE

*Mais toy demeure, chere en ce pais icy,  
 Au Roy, à tes enfans & à ton peuple aussi.  
 Ce disant Ulysses son depart il commence,  
 Alcinous commande au herant qu'il s'advance  
 Devant luy vers le port, & de mesme Areté  
 Ses servantes enuoye au navire masté:  
 L'une portoit la robe & riche & precieuse  
 Les autres les coffrets, faits d'œuvre industrieuse,  
 D'autres portoient les bleds & les vins rougissans.  
 Venues pres des flots d'escume blanchissans,  
 Chacune sagement soit don, soit vin, soit viure  
 Se décharge au vaisseau & à ses gens les liure,  
 Mais à Ulyssé en bas dans sa chambrette on tend,  
 Vn matlas bien douillet, les linceux on estend  
 Pour le faire coucher, & au gracieux somme  
 Estendu mollement inciter le bon homme,  
 Qui se iette dessus. Le silence est par tout,  
 Et les Phaaciens rangez de bout en bout.  
 S'assirent sur les bancs, le cable destacherent  
 Hors du rocher percé, les escumes hacherent,  
 Et pousserent les flots. Vn doux sommeil amy  
 Vint rendre au mesme temps tout son corps endormy,  
 Sommeil assoupissant, toutesfois agreable,  
 Endormissement lourd, pesant, inexcitable,  
 Qui l'abbat sans nul soing, & charmeur l'embrassant  
 Presque comme une mort sur luy se va glissant.  
 Ainsi que les cheuaux mis hors de la barriere  
 Pour emporter l'honneur d'une isnele carriere,  
 Empoignent le guerret, s'estendent incitez,  
 Et du foïet les hastant & de leurs volontez,  
 Hors des mains du cocher les renes ils se couent,  
 Et de ses coups de foïet se moquent & se ioient:*

*Ainsi*



Ainsi dessus les mers le vaisseau se haussoit,  
Et la mer par derriere encontre luy poufsoit,  
Et bouillonnante & noire. Il cour de grand' vifesse  
Et de grand fermeté & de grande allegresse,  
L'esperuier le plus vifte & leger des oyseaux  
Ne l'eust pas attrappé. Ainsi dessus les eaux  
Le vaisseau galopant de vitesse incroyable  
Vn homme souleuoit, ayant vn cœur semblable  
Aux Dieux, pour tollerer la peine & le tourment,  
Luy qui deuant auoit souffert si longuement  
Tant de sortes de maux, aux combats, à la guerre,  
Et sur les flots douteux en ce- pendant qu'il erre  
Et court tant de hazards : maintenant le voicy  
Surpris d'un fort sommeil, exempt de tout soucy,  
Hors de toute amertume, oublieux des grands peines  
Qu'il souffrit autresfois sur les mers incertaines.

Mais quand la claire Estoille au matin annonçant  
Le proche poinct du iour parut resplendissant,  
Le vaisseau galoppant dessus les mers agile  
A la fin approcha de la venë d'une isle.

Phorcin estoit vn port qui dans Ithaque estoit,  
Qui deux bouts aux costez du rinage iettoit,  
Et qui entre-rompus dedans la mer s'estendent,  
Et les flots irritez & les vagues defendent.  
Port seur pour les vaisseaux, à l'abry de tous vents,  
Et rechassant l'effort des flots les poursuynans.  
Là n'est-il ja besoin de cordes ny de cables,  
Et les ancres n'y sont du tout point recherchables.  
Mais le vaisseau table y loge à seureté,  
Dés qu'il est vne fois dans le port arresté.  
La sommité du port au dessus est conuerte  
Des rameaux espandus de mainte oline verte;



LE XIII. LIVRE

*Aupres, un antre ombreux aux Najades sacré  
Saintes Nymphes des eaux dans le roc est ancré  
Pour leur fraîche retraite, & dedans s'apperçoivent  
Les cruches & vaisseaux qui les ondes reçoivent  
Toutes de pierre dure, & les filles du Ciel  
Murmurans au dessus y succrent leur doux miel.  
Bien avant dans le roc les belles Nymphes perses  
L'ouvrage façonnoient de leurs toilles diuerses:  
Estrange chose à voir, & une fort douce eau  
Deconloit là dedans un perennel ruisseau.  
Al' antre double entree, & double porte est mise,  
Celle qui tend au Nord aux mortels est permise,  
Mais celle du Midy aux Dieux tant seule ment  
Est sacree, & ne s'ouure aux hommes nullement.*

*Quand les Phaaciens ce port desiré virent  
Ils y poussent leur barque, à terre descendirent,  
Et à force de bras, de voiles, d'anirons,  
Ils abordent la terre, & ces beaux environs,  
Puis sortans du vaisseau qui sur les ondes glisse  
Ils montent dessus terre, y font porter Ulysse,  
Et puis avecques luy ils font porter le lit  
Et les linceux sur quoy en partant on le mit.*

*Agruë du profond d'un sommeil desirable  
Ils posent doucement leur homme sur le sable,  
Mais ils sortent aussi du nauire les biens  
Et les riches presens que les Phaaciens  
Firent à Ulysse, qu'ilz mirent en reserve  
Dedans le riche coffre en l'honneur de Minerve:  
Hors des chemins battus, fréquentez des passants  
Au pié d'un oliuier ils les vont entassans  
De peur que les trouuans quelques uns ne les prissent  
Deuant qu'il s'esueillast & qu'ils ne luy messissent*



Ayans fait tout cela les Scheriens donnoient  
Joyeux leur voile au vent, & chez eux retournoient,  
Mais Neptune n'auoit la menace oubliée  
Qu'il auoit contre Ulysse autrefois publiée  
Grandement indigné. Qui fit qu'il s'en alla,  
Et trouuant Iupiter en ces mots luy parla.

O pere Iupiter, quelle immortelle essence,  
Quel des Dieux désormais n'auroit en reuerence,  
Quand les Phœaciens qui viennent mesmement  
De moy, ne m'ont porté respect aucunement:  
Je disois qu'Ulysse tracasseroit le monde,  
Souffriroit longuement sur la terre & sur londe  
Plustost que d'arriner au lieu de son sejour,  
Car ie ne luy ay peu arracher son retour  
Irrenocablement, & n'ay peu faire en sorte  
Que premier n'ayt esté ta promesse plus forte:  
Et voila, ces galans sur un nauire amy  
Luy ont passé la mer, ont posé endormy  
Seurement sur le sable en Ithaque leur homme,  
Auec tant de presens, d'or vne telle somme,  
Habits si precieux, qu'il n'en eust apporté  
Tant pour sa portion, quant mesme à seureté  
Il fust victorieux chez luy venu de Troye  
Plein de superbe honneur, & chargé de la proye  
De tout l'Orient mesme. A Neptune respondit  
Iupiter donne-pluye, & ces propos luy dit.  
Dieux dont l'Empire est grand! que me viēs-tu de dire  
Neptune, ô grand dompteur du noir profond empire?  
Les puissans Dieux, croy moy ne te méprisent pas,  
Il est bien dangereux de ne faire tel cas  
Qu'on doit d'un si grand Dieu, & de grand reuerence  
N'honorer pas celui qui a tant de puissance.



LE XIII. LIVRE

Mais si quelque mortel est si méconnoissant,  
Et ne reconnoist pas ton empire puissant,  
Presomptueux qu'il est, tu peux prendre vengeance  
Des hommes à ton gré, portans irreuerance  
À ta grand' Maesté: qui t'en d'estournera?  
Parquoy, va & fay d'eux ainsi qu'il te plaira.

À ces mots respondit le fort esbranle-terre.  
Je le feray bien tost ô grand dard-tonnere,  
Puis que tu le permets: Je n'osois m'aduançer  
Pource que ie t'honore & crain de t'ofencer.  
Mais ie vay maintenant submerger en mon ire  
De ces Phaaciens l'arrogante navire,  
Comme ils retourneront: ie perdray leur vaisseau,  
Affin que cy apres ils ne montent sur l'eau:  
Qu'ils s'abstiennent du tout de l'art de nauigage,  
Et n'entreprennent plus de fournir de passage  
À nul homme viuant. Apres imposeray  
Un mont dessus leur ville, & haut l'enleueray.

À ces mots Iupiter qui tient le fort empire  
Des nuages du Ciel, ainsi se prit à dire.

O Dieux, combien me plaist ceste entreprise icy!  
Sera bien un grand cas quand tout le peuple ainsi  
D'une ville, verra une barque chargée,  
Par Neptune en rocher estre si tost changée:  
Rocher di-ie semblable à un galion prompt  
Et contre une Cité imposer un grand mont,  
Afin qu'un tel amas par apres on admire.

Comme le Dieu qui tient sur les mers son empire  
Eut entendu cela, luy qui le flot grondant  
Encontre les sablons choque de son trident:  
Il prend droit son chemin en l'isle de plaisance,  
Où les Phaaciens faisoient leur demeurance:



Afin de se trouver iustement pres de l'eau,  
Lors qu'ils arrieroient, & desia le vaisseau  
Porté des aurons & de l'escume vine  
De retour se voyoit approcher de la rive:  
Quand Neptune soudain accourut au deuant,  
Et le bac qui estoit de bois auparauant  
En dur rocher changea: Sa puissance diuine  
Mit par apres dessouz mainte forte racine,  
Et de sa forte main dans la mer le roula,  
Et soudain qu'il eut faict il s'en alla de là.  
Les habitans experts aux loingtains nauigages  
Dessus ce changement tenoient diuers langages,  
Et s'entre-demandoient, Qui a peu attacher  
Une barque dans l'eau & en faire un rocher?  
Comme elle estoit desia dans le port retournee?  
Ignorans le miracle, avec la destinee?  
Ausquels Alcinoüs en rendit la raison,  
Et en plaine assemblee haussa son oraison.  
Pour le vray mes amis, asteure est en pratique  
De mon pere chenu la prophetie antique:  
Il disoit que Neptun se deuoit animer  
De ce que nous passons vn chacun sur la mer  
Sans penser faire mal: & qu'il deuoit destruire  
De nous Phaaciens la plus belle nauire  
Venant de faire escorte: en outre imposeroit  
Vn mont sur nostre ville, & hault l'esleueroit.  
Vous voyez accomplir ceste menace, comme  
L'auoit prophetizé cy deuant le bon homme.  
Pourtant ie vous conseille, & obeissez moy,  
Laissez d'oresnauant toute escorte & conuoy,  
Qu'on s'abstienne des eaux, que du tout on s'en priue  
Quelque hoste qui suruienne, & dans la ville arrine.



LE XIII. LIVRE

Sacrifiez apres douze beau grands torreaux  
A Neptune, le Roy de la mer & des eaux,  
Qu'il se rappaise à nous pitoyable & tranquille,  
Et ne veil imposer vn mont sur nostre ville.

Il dit. Ils eurent peur, furent obeissans  
Et les douze torreaux allerent terrassans:  
Lors tout le saint Senat avec la populace  
A l'entour de l'autel implorerent la grace  
De Neptun courroucé, le Dieu au fort trident.

Le diuin Vlysses s'esueilla ce pendant  
De dessus le sablon de sa chere naissance  
Ayant dormy long temps: il n'auoit cognoissance  
De son pays natal, tant il auoit esté  
Des champs Neritiens longuement écarté.  
La fille à Iupiter la prudente Deesse  
L'auoit enueloppé d'une nuee espaisse  
Et fin qu'on ne le peust regarder ne toucher,  
Ou bien ce qu'il auoit entrepris empescher,  
Ou s'enquerir de luy, & qu'il ne fist entendre  
Sa venue à quel qu'un pour cognoissance en prendre,  
Et que plustost aussi sa femme ne sceust point,  
Ny quel que soit qui fust d'alliance à luy ioint  
Sa venue au pays, que plustost ne le vissent  
Les citoyens d'Ithaque & à luy se rendissent  
Qu'il n'eust premierement à coups de coutelas  
A tous les poursuiuans aduancé le trépas:  
Punissant le desordre & le train deshonneste  
Qu'ils menoiert en sa Cour, par vne mort funeste.

Toutes choses adonc de modelles diners  
Paroissent à ses yeux, les grands chemins ouuers,  
Les beaux ports enlunez, les recourbez riuages,  
Les rochers esleuez, les grands forests sauvages,



Les arbres verdoyans, & par les champs espars  
Les petits arbrisseaux feuillus de toutes pars.  
En se dressant en pieds lors resta ferme Ulysse,  
Regardant son terroir, dont il n'auoit notice,  
Puis iettant force pleurs, ses cuisses martelant  
Par trois ou quatre fois alloit ainsi parlant.

O miserable moy, où fay-ie mon entree,  
Quel pays est-ce cy, quelle est ceste contree,  
Sont-ce monstres cruels, ou bien hommes humains  
Qui tiennent ces pays? Sont-ce gens inhumains,  
Farouches, & sanglans, ou si leur face est peinte  
De pieté benigne & d'humanité sainte?  
Cherissans la iustice, aymans l'honnesteté,  
De bonne conscience, & de fidelité?  
Où pourray-ie porter ces presens, ces richesses,  
Où cacheray-ie, hélas, ces biens, & ces largesses?  
Mais, où vay-ie ignorant errer & m'égarer?  
Que ces biens, Scherians, vous peussent demeurer,  
Et que vers d'autres Rois i'eusse pris mon adresse.  
Quelque autre Roy peut estre, hélas, m'eust fait caresse,  
Et touché d'amitié, m'eust avec ses amis  
Et avec bonne escorte en mon pays remis.  
Ie ne sçay où les mettre, osons les de la voye  
Toutesfois, qu'aux passans ils ne seruent de proye.

Mais ces Pheaciens certes, n'ont point esté  
Ny bien considerans, ny gens de probité,  
M'ayans ainsi conduit en contree estrangere,  
Veu qu'ils m'auoient iuré qu'en mon Ithaque chere  
Ils me rameneroient, ils ne l'ont fait pourtant.  
Que le grand Iupiter les aille tourmentant  
Qu'il m'en face vengeance, esmeu de mes prieres:  
Car il voit les humains, regarde leurs miseres,



LE XIII. LIVRE

Et punit les méchans. Mais voyons tout à part  
S'ils ne m'ont rien soustrait avecques leur depart.

Ce disant, il contoit remply d'impatience,  
Et rien n'estoit soustrait de toute sa cheuance:  
Il trouua ses trepiez, ses chanderons, son or,  
Ses riches vestemens, & ses robes encor.

Puis regardant la mer, & le bruyant rinage,  
Il plaint son pays doux & pleure en son courage:  
Tant qu'il sent de ses pleurs tout son sein humecter.

Alors Pallas s'en vint à luy se presenter,  
Ayant vestu la forme & la presence belle  
D'un beau ieune berger, en apparence telle  
Que les enfans des Rois se marchent par les champs:  
Sur son dos deux manteaux richement s'acrochans,  
Estoffez reluisoient, à ses pieds la chausseure  
Environnoit l'entour de riche entre-lasseure,  
Le iauelot en main elle alloit esleuant.

Adoncques Ulysses luy courut au deuant,  
Consolé de le voir, & luy tint ce langage.  
Ie te saluë, amy, que i'ay sur ce rinage  
Rencontré le premier? ie te pry ne me voy  
D'un courroucé visage, & nous sauue, tant moy  
Que tout ce que tu vois: Les genoux ie t'embrasse  
Ainsy qu'à quelque Dieu, & i'implore ta grace.  
Dy moy ie te supply, quelle terre est-ce cy?  
Quel est le menu peuple & les hommes aussi  
Qui en sont habitans? Seroit-ce point quelque isle  
Assise dans la mer & plaisante & fertile?  
Y a-il quelques ports par fortune dedans  
Sur le bord de la mer la terre regardans?

A ces propos, Pallas dont l'œil pers estincelle,  
Tu es bien ignorant estranger, ce dit elle,



Quoy, viens tu de si loing, que tu t'enquiers du nom  
De ceste terre icy ? dont le bruit le renom  
N'est point tant incogneu, que de son excellence  
Force gens n'ayent eu notice & cognoissance,  
Tant ceux qui sont viuans sous le soleil qui fait  
L'aurore du matin, que ceux qui sous la nuit  
Le regardent coucher. Elle est assez, fascheuse,  
Sa situation est aspre & raboteuse,  
Mais non sterile aussi, n'est l'arge aucunement,  
Mais elle a quantité de vins & de froment.  
Elle est incessamment de pluyes arrosée:  
Et lon void les matins la seconde rosée  
Qui gayera uerdit, & prez & champs herbus,  
Riche à cheures nourrir, commode à porter bœufs  
Plantée de forests, de petis costaux plene,  
Et dessus soy portant mainte fresche fontaine,  
Mains ruisseaux perennels, où l'on peut s'abreuuer.  
Quoy ? d'Ithaque le bruit a peu bien arriuer  
Iusques à Iliou, qu'une espace infinie  
Eslogne ce dit on de la riche Achaïe?  
Elle disoit ainsi & d'un tres-grand plaisir  
Vlysses se sentit soudain l'ame saisir,  
Tant il s'esioiissoit de se voir en sa terre,  
Comme l'en asseuroit du Dieu iette-tonnerre  
Pallas la sage fille. A qui dissimulé  
Non de parole vraye, alors il a parlé,  
Car c'estoit sa coustume, ayant l'ame sans cesse  
De deguisement plene & de toute finesse.  
Nous auons quelquesfois en Crete ouy parler  
D'Ithaque, & son renom à nous a peu voler,  
Dit il, & maintenant ie fay donc mon entree  
Amené par la mer dedans vostre contree,



LE XIII. LIVRE

Laisant, hélas, la mienne & la mer essuyant  
 Avec tous ces thresors, & mon pais fuyant  
 Où i'ay l'aissé autant de biens & de richesse  
 A mes enfans comblez de deuil & de tristesse  
 Comme vous en voyez ie m'en suis destourné  
 Pource que i'ay tué le fils d'Idomené,  
 Si disposé, si léger, qu'il laissoit en arriere  
 Tous les meilleurs coureurs sur la viste carriere,  
 Qui fussent en Candie: il me vouloit hautain,  
 Priuer entierement de la part du butin  
 Que i'auois fait à Troye, où i'ay eu mille peines,  
 Et ma part des combats & des eaux incertaines:  
 Pour ce que ie n'auois marché sous l'estandart  
 De son pere, ains menois mes compagnons à part  
 Je le renuersay mort de ma pique aceree  
 Ainsi qu'il reuenoit des champs sur la seree  
 Caché pres du chemin. Personne ne nous vit  
 Moy ne mon compagnon, car il faisoit fort nuit  
 Quand ie l'eu mis à mort soudain ie me retire  
 A des Phéniciens, monte dans leur nauire,  
 De me prendre avec eux ie les prie instamment,  
 Et leur promets salaire à leur contentement,  
 Moyennant qu'en seurté leur nauire me guide  
 Et me rende dans Pyle, où bien dedans Elyde  
 Où les forts Epæens regnent, & vont brauants  
 Mais certes maugré eux, par la force des vents  
 Ils en furent chasséz, car ils n'auoient enuie  
 D'user en mon endroit d'aucune tromperie.  
 Or de là, toute nuit demenez, tracasséz  
 Nous surgissons au port à peine, & tant lassez  
 Que n'eusmes de souper aucune souuenance  
 Bien qu'eussions fort grād faim: mais mattez à outrāce



Nous nous couchons, sortis de la nef, sur le bord  
Où las & travaillé vn doux sommeil m'endort.  
Et les Phéniciens deschargeans mon bagage  
Le portent bellement en haut sur le riuage  
Où i'estois endormy, & remontans sur l'eau  
A l'escume des flots redonnent leur bateau,  
Pour reprendre, s'ils ont la mer douce & facile  
Leur route vers Sidon terre belle & fertile:  
Et m'ont laissé, pressé de maints soucis diuers.  
Auquel se souriant la deesse aux yeux vers,  
Ayant pris la façon d'une dame galante,  
Industrieuse ez arts & de face excellente,  
Luy touchant en la main. Bien corrompu seroit,  
Bien fin & bien madré le fin qui te prendroit  
Quant seroit mesme vn Dieu, ô confit en malice,  
Dissimulé, menteur, & pere d'artifice,  
Dessus tous les rompus tu emportes le pris,  
Et tu es à cela de ta ieunesse apris:  
Mesmes dans ton pais tu ne peux que tu n'uses  
De tes deguissemeas, subtilitez & ruses.  
Or nous sommes tous deux en cella excellens,  
Toy de tes fins aduis, de tes mots doux coulans  
Tu passe les mortels, & moy Pallas, la gloire  
Des hauts Dieux en conseils i'obtiens sur eux victoire.  
Astu donc mescogneu la fille à Iupiter  
La deesse Pallas, qui ta faict emporter  
La victoire & l'honneur dessus tant d'aduantures,  
Dessus tant de dangers & de trauerses dures?  
Et quit'a mis en grace enuers les Schericiens  
Qui t'ont en t'en allant faict don de tant de biens?  
Or ie reuiens encor pour t'estre conseillere,  
Afin de te monstrier ce que tu as affaire



LE XIII. LIVRE

Pour cacher tes tresors, ces presens precieux  
Que par mon moyen seul tu as obtenu d'eux.  
Ie te veux declarer les fortunes aduerses,  
Et les afflictions & les peines diuerses  
Que dedans ton pais le dur destint t'enjoint  
Encor de supporter. Pren cœur, ne deffaux point  
Supporte les malheurs. Car il est necessaire.

Garde à qui que ce soit de dire ton affaire,  
Hommes, femmes, amis, ne parle nullement,  
Ne te decouure point, qu'on ne sache comment  
Ne pourquoy te voicy, tolere, souffre & porte  
Tout ce qu'on te fera d'ame constante & forte.

A qui respond ainsi Vlysses le scauant.  
Certe à qui que ce soit que tu viens au deuant  
Tant aduisé soit-il, il est bien difficile  
De te bien recognoistre, ô grand deesse habile,  
Qui te fais sur les Dieux en conseil estimer  
Car en toute façon tu te scais transformer.  
Ie confesseray bien, que au temps qu'en bataille  
Les Grecs se presentoient sous la forte muraille  
De la ville à Priam, la superbe Cité,  
De secours, de conseil tu m'as fort assisté,  
Mais depuis qu'elle fut prise, destruite & arse,  
Et nostre flotte fut par Iupiter esparse,  
O fille à Jupiter, ie ne t'ay veu depuis  
Et ne t'ay aperceue alleguer mes ennuis  
Montant sur mon vaisseau : où comblé de tristesse  
I'ay sur les eaux erré sans relasche & sans cesse,  
Iusqu'à ce que les Dieux eurent de moy mercy,  
M'osterent du danger, me ietterent transi  
Au port de Pheacie, où benigne & facile  
Tu me vins consoler, & me mis en la ville.



Or, par mon pere cher, d'y moy à ceste fois  
Si ie suis arrivee dans le bord Ithaquois,  
Car ie ne pense pas, tant grande est ma misere  
Avoir encor le pié dessus ma terre chere,  
Mais que ie suis tousiours en terroir estrange  
Et que tu me deçois vien donc me descharger  
De la peyne où ie suis. Lors la Tritonienne  
Ton cœur se plaist toujours en sa ruse ancienne  
Dissimulé qu'il est. Ie ne te lairray pas  
Tremper plus longuement au travail que tu as:  
Puis que tu es si plein d'oraison blandissante,  
Et de prudence, à tous la raison ranissante:  
Tout autre homme que toy que le malheur aura  
Long temps trainné sur l'eau, tousiours desirera  
De reuoir sa maison, sa femme fortunee  
Et ses tres-chers enfans sa tres-douce lignee:  
Mais ce n'est pas à toy d'ainsi le pratiquer.

Deuant que te monstrier, que te communiquer  
Il te faut esprouuer l'amitié coniugale,  
Scauoir premierement si ta femme est loyale.  
Ta femme pour certain passe ses iours en pleurs  
Dans ta propre maison, & les nuits en douleurs,  
Se lamentant du iour qui s'enfuit & la laisse  
Et de la longue nuit qui accroist sa tristesse.

I'ay cogneu tout cecy, des long-temps ie scauois  
Que tes amis perdus en fin tu reuiendrois.  
Mais ie n'ay pas voulu faire de resistance  
A mon oncle irrité, n'opposer ma puissance  
A l'indignation, n'y au dedain reglé  
Qu'il auoit contre toy, quand son filz aueuglé  
Fut par toy, Ulysses. Or sus aye courage  
Car ie te veux monstrier ton bien, ton heritage,



LE XIII. LIVRE

Pour y adjoûter foy, regarde ce beau port  
 Qui baille aux flots saiez & s'y ouvre si fort,  
 C'est l'antique Phorcin: sous la feste gelee,  
 Sous ceste espesse oline vne grotte est taillee  
 De Nymphes le seiour, & que nous appellons  
 Les nayades des eaux, & dessous ces vallons  
 Force cavernes sont de grands rochers enceintes,  
 La faire tu soulois tes hecatumbes saintes  
 Aux deesses des eaux. Là Neritus apres  
 Couuert d'une forest, à lombre espais & frais  
 Mont orgueilleux & hant ses summitez esleue.  
 Elle dit, puis soudain lannee elle leue  
 Et l'espandit en l'air. Lors la terre apparut.  
 Et un tres-grand plaisir dedans le cœur courut  
 Du divin Vlysses, regardant comblé d'ayse  
 Son doux pais natal. Alors la terre il baise  
 Et soulevant les mains que iointes il plia  
 Aux deesses des eaux ainsi il suplia.  
 Race de Iupiter, ô Naiades gentilles,  
 Je ne pensois iamais vous voir, ô saintes filles,  
 Je vous salue asteur, acceptez ceste fois  
 Les salutations de ma ioyeuse vois.  
 Nous vous sacriffrons encore mainte offrande,  
 Si du hant Iupiter la fille sainte & grande  
 Le veut & daigne encor ma vie pr'longer,  
 Et mon cher Telemach, en tout bon-heur plonger.  
 A qui respond encor Pallas, deesse sainte:  
 Rappelle l'esperance & chasse toute crainte,  
 Et plus pour tout cela ne sois sollicité:  
 Mais plu'stost ce tresor par nous soit emporté  
 Et cachons le leans. Puis il nous fandra faire



Ce que nous te verrons estre plus necessaire,  
Et nous prendrons aduis. Elle dit, puis entra  
Dans la cauerne obscure, au trauers penetra,  
Et cerchoit la dedans les cachettes espesses.  
Ulysses y porta les tresors, les richesses,  
Les dons & les presens & les vaisseaux dorez,  
Les riches vestemens par art elaborez  
Dont luy firent presens les Seigneurs de Pheace,  
Disposans chascque chose en son lieu en sa place  
Au fonds de l'ancre noir. Lors Pallas, que rendit  
De son cerneau le Dieu qui le foudre brendit  
Et que nourrit la cheure, vne grand roche forte  
Poussa deuant la grotte, & en ferma la porte.  
Après se retirans sous le fenillage ombreux  
D'un olinier espais, ils consultoient entr'eux  
Des moyens d'arracher aux poursuiuans la vie  
Et de passer au fer ceste bande ennemie.

Lors Pallas commença d'un discours aduisé.  
O de tous les Gregois le plus fin & rusé  
Fils du vieux Laërtes, race des Dieux inclite,  
Voy comme tu metras ceste troupe maudite.  
De poursuiuans à mort, poursuiuans insolens,  
Et qui presumptueux desia depuis trois ans  
Gourmandent ta maison: troupe trop deloyale  
Quitte asche de salir ta couche coningale,  
Violer de ton lit la pure honnesteté,  
Et corrompre ta femme & sa pudicité,  
Offrans force presens. Mais ta pudique femme  
Te regrette sans fin, sans cesse te reclame,  
Passe ses ans en pleurs, lamente nuit & iour  
Et espere tousiours ton desiré retour  
Afin de n'espouser. Ceste troupe qui pense



LE XIII. LIVRE

Tousiours à l'atraper elle paist d'esperance,  
Les decoit finement, & leur promet sans fin  
D'enuoyer gens par tout pour te chercher, assure  
De te garder sa foy, trompant ingenieuse  
Leur importunité & poursuite ennuyeuse.

Lors Ulysses remply d'aduis prudent & fort  
Helas, il est certain que i'estois roide mort  
Ainsi qu'Agamemnon dedans ma maison mesme  
Sans ton prudent aduis & ton amour extreme.  
Donne moy donc conseil, quel moyen ie tiendray  
Pour auoir ces galans & morts les estendray:  
Mais tiens toy pres de moy, telle que deuant Troye  
Quand nous rasons ses murs & la mettions en proye.  
Si tu m'assistes tant, si telle ie te sens,  
Le cœur me bastera d'en combattre cinq cens,  
Si ie t'ay avec moy, & tu m'es secourable  
O fille à Iupiter deesse venerable.

Elle luy respondit. Ie viendray tout à point  
Ie te te douroy secours & ne te faudray point  
Et lors qu'on nous verra si bien branler l'espee,  
I'espere que la terre au sang sera trempee  
De ces braues mignons, au sang qui coulera  
Quand nous serons apres le painé rougira,  
Ie d'y de tout autant qu'ils sont, & dont la rage,  
Ulysse, a degasté ton bien, ton heritage.  
Mais ie te veux encor deguiser de tout point  
Et que, qui que ce soit, ne te cognoisse point.  
Tapeau qui maintenant est fresche & bien tendue  
Ie veux qu'elle se ride, & qu'elle soit rendue  
Et seche & sans humeur: ton poil ie noirciray  
Encore qu'il soit blond, ie t'envelopperay  
De si sales haillons, que tu seras horrible

A qui



A quiconq te verra, rendray ton œil terrible  
 Et ton visage affreux, pour le monstrier à tous  
 Mesmement à ta femme, & à ton enfant doux  
 Sur tout aux poursuiuans hydeux & efroyable  
 Deuant que commencer va t'en au prealable  
 Ches ton maistre porcher, qui garde par les champs  
 Tes porcs, les engressant des glands qu'ils vont cerchās  
 Sous les chesnes branchus. Il t'est seur & fidelle,  
 Et à ton fils de mesme, & à ta femme belle.  
 Tu le rencontreras gardant ses gras pourceaux  
 Ioignant le roc corax, auprès des fresches eaux  
 De la claire Arethuse au dessus de la riuē  
 Paisans le ferme gland & beuuans l'onde viue.  
 Tu demeureras là, des choses t'enquerant  
 Que tu t'auiseras, tant que i'iray courant  
 Jusqu'en Lacedemon, de belle femmes pleine  
 En r'apelle ton fils & icy le r'amene.  
 Car il s'en est allé jusqu'en Lacedemon  
 Deuers Menelaus, l'Atride au grand renom,  
 Pour s'enquerir de toy, s'il pourra point entendre  
 Quelque bonne nouuelle, & de ce prince apprendre  
 Si tu serois encor sur la terre viuant.

Lors le sage Vlysses le propos poursuiuant  
 Ayant ouy cela dit ainsi à Minerve.  
 Veu que tu retiens tout en toy comme en reserve,  
 Que tu n'ignores rien: que ne luy disois tu  
 La verité de tout? est-ce afin que, battu  
 Des vagues & des vents il coure tout le monde,  
 Endure mille maux: & ceste troupe immunde  
 Consumera, gourmande, ains qu'il soit reuenu  
 Et tout mon patrimoine & tout mon reuenu.

N'en sois point en soucy, luy dit lors la deesse



LE XIII. LIVRE

Et ne prend pour cela de deuil & de tristesse.  
 J'ay voulu que ton fils vint en Lacedemon  
 Pour acquerir bon bruit & glorieux renom,  
 Il est en la maison de l'Atride à son aise.  
 Mais certains ieunes gens plins d'enuie mauuaise  
 Sont montez sur la mer, espient son retour,  
 Et tachent s'ils pouuoient luy faire un meschant tour  
 Ils veulent le tuer auant qu'il s'en reuienne.  
 Mais ils se trompent fort, & plustost qu'il aduienne  
 Que la terre plustost en couure l'un de ceux  
 Qui desirent son mal & perdent malheureux  
 La maison & le bien du pere à Telemaque,  
 Et qui vont consumans les richesses d'Ithaque.  
 Quand elle eut acheué, sa verge elle estendit,  
 Et sa peau par dehors seche & noire rendit,  
 Changea ses cheueux blonds, couurit d'une peau sale  
 Les membres deguisez du vieillard sec & palle,  
 Son visage enlaidit, le vestit de lambeaux,  
 Vieux, usez enfumez, & tumbans en morceaux.  
 La peau d'un viste cerf sans estre courroyee  
 Couuroit ces membres vieux, sur un pal appuyee  
 Sa main senestre estoit : & un bissac vilain  
 De rompures, de trous & de pieces tout plein  
 Qui pendoit sur son dos d'une vieille courroye  
 Elle donne à son homme, & ainsi ell'l'enuoye.  
 Le riuage laissant ayans bien consulté  
 De ce qu'il failloit faire en telle extremite,  
 Ils se separent lors. Pallas plus loing s'escarte  
 Et s'en va rencontrer Telemachus a Sparte.

Fin du treziesme liure.





## LE QUATORZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGUMENT.

**U**lysses s'achemine aux champs vers Eumæe son maistre porcher, ses chiens le veulent mordre. Eumæe le reçoit de bon cœur. Ils discourent ensemble, il se disguise, & se donne à entendre pour vn autre, luy faisant quelques contes controuuez.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Ses chiens le veulent mordre, & le maistre porcher  
Reçoit sans y penser ches luy son maistre cher.*

**M**ais Ulysses laissant le riuage moiteux.  
Entre dans vn sentier & rude & raboteux  
Chemine par l'espace des ombrageux bo-  
cages,

Et grimpe sur le haut des grands costaux sauvages.  
Le sentier le menoit où pour l'heure habitoit  
Le fidelle porcher que Pallas luy contoit.  
Là sur tout il auoit & la charge & la cure  
Et des gens d'Ulysses & de leur nourriture.  
Il le trouua seant au deuant de la cour  
D'un grand & beau logis enfermé tout autour



LE XIII. LIVRE

Et basti en bel air. En l'absence d'Ulysse  
 Luy mesme auoit construit tout ce bel edifice  
 A ses propres despens, sans que Penelope  
 N'y le viel Laertes eussent aux frais trempé,  
 Amenant sur le lieu les grands cartiers de pierre.  
 Une haye d'espine & l'enceint & l'enserre  
 Avecques de gros paux tout au trauers fichez  
 De bois de chesnes forts qu'il auoit ebranchez.  
 N'y ayant entre deux que bien fort peu d'espace,  
 Il auoit fait dresser au dedans de la place  
 Douze grands toits à porcs, l'un l'autre se touchans  
 Pour les truyes sans plus, où elles vont couchans  
 Cinquante dans chascun, avecque leurs ventrees  
 Et dedans peuuent estre à leur aise veantrees.  
 Les masles sont aupres: mais ils couchent dehors  
 Moins en nombre beaucoup: car tous les plus grãds porcs  
 Decroissoient grandement, pour-ce que d'ordinaire  
 Les braues poursuinans en faisoient bonne chere,  
 Et failloit que le maistre eust soing pour leurs repas  
 De leur en enuoyer tous les iours des plus gras  
 De trois cens & soixante estoit pour lors la bande.  
 Aupres deux quatres chiens de taille forte & grande  
 Que le maistre porcher auoit nourry iadis  
 D'ordinaire couchoient comme lions hardis.  
 Luy mesmes ses souliers rapetassoit pour l'heure  
 D'une grand peau de beuf de gentille teinture:  
 Trois des autres porchers estans pour lors au champs  
 Alloient à la paisson les gras troupeaux touchans.  
 Il auoit enuoyé le quatriesme en la ville  
 Mener un porc par force à la bande inciuile  
 Des amans insolens, qui ne vouloient chommer,  
 Ains tousiours des plus gras en faisoient assommer.



Pour faire leurs festins & bien fournir leurs tables.

Comme Ulysses fut veu de ces chiens effroyables

Ils accourent sur luy, abbayans fierement.

Luy qui se voit par eux pressé cruellement

Prudent & plein d'astuce il faict ferme en sa place

Et son baston luy cheut, sans user de menace:

Las! quelle cruauté tumber en tel ennuy

Et courir le hazard lors qu'il se voit ches luy.

Lors le porcher accourt en toute diligence,

Son cuir luy chet des mains, les chiens il chasse & tense,

Les espar d par les champs à grands coups de cailloux,

Puis en vint à son maistre, & d'un parler fort doux,

Pauvre vieillard, dit il, ne s'en est fallu guere

Que ces malheureux chiens de leur gueule meurtriere

Net'ayent dechiré. Tu m'eusses à iamaïs

Reproché ce malheur. Mais i'ay bien desormais

D'ailleurs que de cecy sujet de me plaindre,

De gemir mes malheurs & du destin me plaindre.

C'est pour un diuin Roy que ie lamente ainsi,

Que ie pleure sans cesse agraué de soncy,

Et tous ces beaux porcs gras par ces campagnes belles

Pour d'autres ie nourry gourmandises cruelles.

Et luy mourant de faim est peut estre poussé

Errant & vagabond par les flot courroucé,

Ou bien il va courant, ô fortune legere

Quelque esloigné pais, quelque terre estrangere,

S'il vit encor au moins, s'il hume encor le iour

Et s'il voit du Soleil le lumineux retour.

Mais entrös, mon bon hōme, entrös, nous aurös cure

De te faire à plaisir prendre ta nourriture

Et de te faire boire, & puis quand tu seras

Bien plein & bien content, tu nous raconteras



LE XIII. LIVRE

De quel pais tu es, & puis quelles fortunes  
Tu as peu tolerer rudes & importunes.

Il dit, puis il commence à se metre deuant,  
Le mene en la maison, & des feuilles leuant  
Par terre les espanches, & leur espais branchage.  
Puis il estend la peau d'une cheure sauvage  
Et mollete & polie, il en faict un cheuet  
Et un lict large & grand, dessus le lict le met  
Pour le faire coucher. Sur ceste couche molle  
Ulysses est bien ayse, & prenant la parolle,

Les Dieux du ciel, dit-il, & le grand Iupiter  
Veillent à ton souhait tousiours le contenter  
O mon hoste courtois, qui m'as receu de grace  
Et m'as donné ches toy une si bonne place.

Eumae luy dit alors. Seroit mal faict à moy  
S'il m'arrinoit quelcun plus pauvre encor que toy  
Que ie le meprisasse. Or tout estranger mesme  
Tout pauvre, est enuoyé de Iupiter supresme.  
Ce que ie puis donner n'est pas de grand valeur,  
Ne monte pas beaucoup, mais il vient d'un bon cœur.  
Et puis tous seruiteurs ordinairement, craignent,  
Lors principalement que ieunes princes regnent.

Certainement les Dieux ont mis empeschement  
Au retour du bon Roy, qui si benignement  
M'aymoit, me maintenoit, & faisant son voyage  
Comme à son cher amy, m'a laissé, heritage,  
Maison, possessions, en outre m'a baillé  
Femme tres-desiree. Or i'ay fort trauaillé  
A gouverner son bien, mais Dieu par sa clemence  
A benit mon labour & acru ma cheuance.  
Ce mesnagement doncoù ie m'adonne icy  
S'augmente par ma peine & par mon soin aussi,



Sila courbe vieillesse à ce Roy miserable  
Se fust passée, hélas! en sa terre agreable,  
S'il fust deuenu vieil en ses champs Ithaquois,  
He! combien de richesse & de biens a la fois.  
Car il m'eust fort aydé de sa seule presence.  
Mais hélas! il est mort. Que toute la semence  
D'Helene, son enfance & sa posterité  
Perisse entierement: pour ce qu'elle a esté  
Cause de tant de maux qui sont chus sur la terre  
Et que tant d'hommes forts sont peris en la guerre  
Sous le commandement du Roy Agamemnon  
Il s'en alla iadis pour acquerir renom  
Vers le cheualeux Ilion, faire guerre  
Auec toute la Grece à la Troyenne terre.

Ayant ainsi parlé, sa ceinture il ceignit,  
Et sa robe haussant ses reins il estraignit,  
Puis aux porcs s'en alla, & de toute la troupe  
Il prend deux gras cochons & la gorge leur coupe,  
Pour les faire rostir, il les prend tous sanglans,  
Il les met en morceaux, les embroche tremblans,  
Les rostit, les fait cuire, & la fleur la plus fine  
Esparpille dessus de mollete farine:

Les porte à Vlysses, & puis luy presentant.  
Le doux vin, en ces mots il l'alloit confortant:

Mon hoste, ie te pry mange ta suffisance  
De ce que te fournit ma petite puissance,  
Ce ne sont que cochons: les plus beaux, les plus gras  
Seruent aux poursuiuans de banquets delicas.  
Ces hommes sont du tout sans respect & sans honte,  
Et de compassion ne tiennent aucun compte.

„ Or les Dieux ne sont pas amis des cruautéz  
„ Ne fauorisent pas telles meschancetéz,



LE XIII. LIVRE

„ Ils ayment l'equite, ceux qu'ils voyent bien faire  
 „ Ils leur en scauent gré, leur en rendent salaire  
 Les plus fiers ennemis, les plus cruelles gens  
 V sans d'hostilité sont prompts & diligens  
 De faire leur ravage, ostent par malencontre  
 Tout ce qui deuant eux se trouue & se rencontre,  
 Se chargent de butin, & sont prest d'emporter  
 Ce qui leur est offert du vueil de Iupiter.  
 Mais comme ils ont rempli de butin leur nauire  
 Chacun gaigne le haut & ches soy se retire,  
 Par fortune saisis de crainte & la frayeur  
 Qu'ils ont d'estre suivis leur faict trembler le cœur.  
 Or il faut que ces gens & fascheux & molestes  
 Ayent sceu de la voix de quelques Dieux celestes  
 La mort de ce bon Roy perdu si pauurement.  
 Car ils ne veulent pas pourchasser iustement  
 Ny comme il apartient. Ches eux ils ne retournent,  
 Mais dedans sa maison sans propos ils sejourment,  
 Dilapident son bien sans moderation,  
 Et n'y a nul propos à leur extortion:  
 Et par autant de iours que le bon Dieu eclaire  
 Et par autant de nuits qu'il scache encor faire  
 Ils ne font que tuer: & ne leur suffit pas  
 D'une beste ou de deux à leur gourmand repas.  
 Pour le vin, sans raison, sans loy, ne conscience  
 Ils le vont consumans en perdue abondance.  
 Grandes par cy deuant estoient ses facultez  
 Et les plus grands seigneurs qui ont de tous costez  
 Où soit en terre ferme, ou en Ithaque mesme  
 De biens & de bestail vne cheuance extresme  
 Non pas vingt des plus gros, n'oseroient nullement  
 S'accomparrer à luy, ie te diray comment



Il a douze troupeaux de bœufs par les campagnes,  
De brebis tout autant paissans par les montagnes,  
De Cheures tout autant par les panchans coupeaux  
Tondans la feuille tendre, & autant de pourceaux.  
Chacun de ces troupeaux à ses gardes feables:  
Pour les Cheures à part on a fait onze estables  
Que les pastres au loing hors des champs vont gardât,  
De ses troupes chacun bon compte va rendant.  
Chacun d'eux tous les iours à toute heure qui passe  
Prend un bœuf, un mouton, ou une Cheure grasse  
La plus belle du parc, les mene aux amoureux  
Afin d'en apprester leurs festins plantureux.  
Moy ie garde les porcs, à moy en est la charge,  
Desquels le plus souvent le plus gras, le plus large  
Leur est aussi mené, & les mangent sans fin.

Ainsi luy disoit-il. L'autre qui avoit faim  
Cassoit ce-temps pendant, & remplissoit sa pance,  
Et beuvoit le bon vin versé en abondance:  
En s'attristant par fois, & ruminant bien fort  
Comme il pourroit donner à ces mignons la mort.

Après qu'il eut souppé à chere suffisante,  
Le porcher prend encor sa tasse & luy presente  
Pleine de son bon vin: c'est celle où il beuvoit,  
Et luy gaillardement l'accepte & la reçoit,  
Et la vuide ioyeux du bon ius delectable.  
Après se retournant au porcher à la table,  
Se prend à dire ainsi. Or sus raconte moy  
Qui est ce Prince riche, & ce tant puissant Roy  
Qui t'acquit, ce dis-tu, & toute ta cheuance  
De ses propres moyens, & avec sa finance,  
Et que tu dis encor pour acquérir renom  
Estre mort, en suyvant le Prince Agamemnon,



LE XIII. LIVRE

Dyle moy ie te pry : si ie l'auois peut estre  
 En allant par le monde au moins peu recognoistre,  
 Iupiter & les Dieux sçauent si ie diray  
 Si pour vray ie l'ay veu, ou si ie m'en tairay.  
 I'ay couru diuers lieux, i'ay veu mainte prouince,  
 Auquel lors le porcher, des autres porchers prince:  
 Mon bon homme, combien que diuers estranger  
 Vint en ceste maison passé par maint danger,  
 Et qu'il nous rapportast de ce prince nouuelle,  
 Son pere, ne son fils, ne sa femme fidelle  
 N'y croiroient nullement, tout ce qu'on en diroit  
 Fust vray, fust faux, i'amaïs ne les esmouueroit.  
 Ces coureurs de pays indigens, miserables,  
 Rapportent tousiours faux, & ne sont veritables.  
 Car ils veulent disner. Que si quelque estranger  
 En ce fertil pays pauvre se vient ranger,  
 Parle à Penelopè de chose qui luy plaise,  
 Bien que soit en mentant, elle le met à l'aise.  
 A table à banqueter, & de tout s'informant  
 La pauurete se va de douleurs consumant,  
 Elle fond tout en pleurs, & selon sa coustume  
 S'humecte tout le sein de larmes d'amertume:  
 Pieté feminine, & qui tousiours sied bien  
 A la femme pudique, à qui le mary sien  
 Perdu ne se void plus, & ce-pendant qu'il erre  
 A ces iours achenez en quelque estrange terre.  
 Or sus mon bon vieillard, bonte toy à songer,  
 Vien nous quelque nouuelle inuenter & forger,  
 Attrappe en ce faisant de la Nymphé diuine  
 Quelque bon hoqueton, ou quelque manteline.  
 Helas, il est gisant long temps a par les champs  
 La proye des oyseaux, les chiens vont écorchans



Sapeau dessus ses os, les Autours effroyables  
Mangent long temps y a ses boyaux miserables  
Tirez hors de son corps, ou bien és eaux là bas  
Les poissons en ont faict leur proye & leur repas,  
Et ses os blanchissans és sablonneuses plaines  
Gisent ensevelis dans les seiches arenes.  
Ce bon Prince, ce Roy n'est plus, n'est plus à nous  
Helas, il est perdu, & n'a laissé à tous,  
Et principalement à moy, que sujet d'estre  
En pleint perpetuel. I amais un meilleur maistre  
Ie ne retrouueray ou que ie puisse aller,  
Ne qui puisse i amais en bonté l'égalier.  
Soit que ie coure aux lieux de ma naissance chere,  
Soit que i aille reuoir ou le pere ou la mere  
Desquels ie suis sorty: dont ie ne plaindrois pas  
Tant que de cestui-cy la perte & le trépas:  
Encor que i aye en d'eux la naissance & la vie,  
Non, ie n'ay point au cœur vne si grande enuie  
De les voir, retourné en mon pays natal  
Que i'ay de voir Ulysse, & qu'il me faict de mal  
De ce qu'il est perdu, tant i'ay en reuerence  
Ce nom que ie regrette, & nomme en son absence:  
Tant, las, il me portoit de bonne volonté.  
Ie l'appelle tousiours en douceur & bonté,  
Comme mon frere aîné, & sa memoire forte,  
Combien qu'il soit absent i amais en moy n'est morte.  
Lors Ulysses luy dit: Tu ne peux tant donner  
A ta foy, qu'Ulysses doine onques retourner,  
Tu en as, ce dis-tu, perdu toute esperance.  
Or ie te iure icy la supresme puissance,  
Non temerairement, bien tost tu le verras,  
Mais recompense aussi donner tu m'en feras:



LE XIII. LIVRE

*Arrivé qu'il sera dans sa maison divine  
 Alors habille moy, ou d'une manteline  
 Ou d'un bon hoqueton, pour t'avoir seurement  
 Annoncé qu'Ulysses viendrait finalement.  
 Je ne veux toutesfois, bien que plein d'indigence  
 Qu'il ne soit arrivé, prendre la recompense:  
 Ichay plus que l'enfer un que la pauvreté  
 Contraint impudemment de dire faulxeté.  
 Que le grand Jupiter qui du Ciel tient l'empire  
 Me soit un iour tesmoin de ce que tu m'ois dire,  
 Ceste hospitalité, & ceste table icy  
 Où i'ay esté receu me le tesmoigne aussi,  
 Et du grand Ulysses la digne couverture  
 Où ie suis entré pauvre, oye ce que ie iure,  
 Tout ce que ie t'ay dit sans faillir adviendra,  
 Ulysse en sa maison dans cet an reuiendra,  
 Ce mois n'aura si tost veu son heure dernière,  
 L'autre n'aura si tost commencé sa première  
 Que dedans son pays remis on le verra:  
 De son fils, de sa femme alors il vengera  
 Les mortels ennemis, ceux qui son bien deuorent,  
 Et sa maison illustre insolents deshonorent.*

*Auquel Eumee, alors ainsi tu respondis.  
 Iamais, ô bon vieillard, pour tout ce que tu dis  
 Tu n'auras recompense, & ce Roy honorable  
 Ne reuerra iamais son pays desirable.  
 Mais boy tout à ton ayse & pren ce bon repas,  
 Tu dis chose incroyable & qui n'adviendra pas.  
 Parlons donc d'autre chose, & qui point ne m'ennuye:  
 Pour autant que mon œil mal-aisément s'essuye  
 Quand i'entens que quelqu'un me vient parler de luy:  
 Tristesse, marriçon, melancolie, ennuy,*



Me geinent là dedans, Soit donc comme tu iures  
Qu'Ulysses reuiendra, soit comme tu l'asseures,  
Soit comme tant de fois i'ay veu Penelopé  
Le cœur plein de souspirs, l'œil de larmes trempé  
Le demander aux Dieux, le vieux Prince d'Ithaque  
Laërtes autant qu'elle, & le beau Telemaque  
Qui ressemble à un Dieu, & moy plus qu'eux cent fois  
Qui l'ay requis aux Dieux & de cœur & de voix.

Or ie plein le desastre & la fortune inique  
De Telemach', qu'Ulysses a laissé fils unique  
Dés sa tendre ieucesse, il ressembloit tout fait  
Un gentil arbrisseau tout noble, tout parfait,  
Que les Dieux ont planté, croissant en beaux ramages,  
Et reiettons plaisans, & verdoyans feuillages.

Souuentes fois i'ay dit, estant tout seul assis,  
Quand son aage viendra plus fort & plus rassis,  
Il ne sera pas moindre en vertu, en prudence,  
En forme, en maiesté, en armes, en vaillance,  
Que son pere a esté. Ie luy voy beau le corps,  
La face bien formée, & les membres bien forts.

Ie ne sçay si un Dieu son ame auroit blessée,  
Ou si quelque mortel l'auroit interessée:  
Mais une humeur l'a pris depuis peu de courir.

Il est allé à Pyle afin de s'enquerir  
Qu'est deuenu son pere, & si par grands merueilles  
Quelque bruit en viendroit certain à ses oreilles.  
Ce-pendant ces méchans ont armé un vaisseau,  
Ils sont en quelque part à l'attendre sur l'eau  
Afin de le surprendre, & par leur artifice  
Faire que d'Arcesie entièrement perisse  
La race dans Ithaque, & que le tombeau creux  
Se repaisse en sa mort de tout ce sang fameux.



LE XIII. LIVRE

Mais laissons tout cela, n'en parlons davantage,  
Soit qu'il doive tomber souz leur cruelle rage,  
Soit qu'il eschappe heureux leur fiere trahison,  
Et doive reuenir en sa douce maison:

Le benin Iupiter en sa garde le tienne.

Bon vieillard conte moy de la fortune tienne,  
Dy moy tes pauuretez, tes peines, tes ennuis,  
D'où tu viens, qui tu es, & quel est ton pays,  
Ta race, ta maison: quel vaisseau, quelle sorte  
De gens t'ont mis icy, & t'ont seruy d'escorte,  
C'est d'y venir à pié impossibilie.

Pasteur, ie te diray, dit il, la verité,  
Quand le pain sur la table & le vin en la tasse  
N'enous fandroient iamais, tandis qu'en ceste place  
Nous faisons bonne chere en toute oyssiueté,  
Et les autres seroient par la chaleur d'Esté  
A faire leur travail, ie ne te pourrois dire  
La moitié de mon mal, le quart de mon martyre:  
Tous les épics d'un an, toute la neige aussi,  
Ne seroient assez longs pour conter le soucy  
Et les maux que i'ay eus des Dieux en abondance:

L'arriue de Candie où i'ay pris ma naissance,  
Mon pere estoit fort riche en auoir paternel,  
Il eut plusieurs enfans, du costé maternel.  
Leur noblesse estoit grande, illustre, & en estime,  
Mais ie ne fu pas né de mere legitime,  
Ains d'une concubine, & mon pere acheta  
Esclane à prix d'argent celle qui m'enfanta,  
Et qui me mit au monde. Or encor que ma mere  
Fust telle que i'ay dit, ce neantmoins mon pere  
Castor fils d'Hylacus (i'ose me renommer  
De ce pere le fils) ne laissa de m'aimer



Comme ses vrais enfans. Il estoit en Candie  
Honoré comme vn Dieu tandis qu'il fut en vie,  
Le peuple l'adoroit plein d'honneurs triomphans,  
Plein de bien, de richesse, & de braues enfans.  
Mais si tost que la Parque eust submergé son ombre  
Dans le fleuve de Dis, & que le destin sombre  
L'eust rangé chez Pluton, mes freres orgueilleux  
De telle heredité, de biens si merueilleux,  
Champs, richesses, tresors à partager se mirent,  
Et de tout ce grand bien petite part me firent.  
Ce beau partage faict ie ne fu longuement  
Que ie ne prisse femme & bien & richement,  
Ma vertu me l'acquit, mes armes, ma proïesse:  
Car ie n'auois le cœur engourdy de paresse,  
Ie n'estois ignorant du fort mestier de Mars,  
Et ne tournois le dos aux coups ny aux hazards.  
Mais, las, tout cela tombe asteure en decadence:  
Si peux-tu toutesfois à voir mon apparence  
Tirer presumption de ma force & vertu,  
Et les malheurs encor' ne m'ont point abbatu.  
Certes Mars & Pallas, l'invincible Deesse  
Ne m'ont point depourueu de force & hardiesse:  
Toutes & quantes fois qu'en embuscade mis  
I'ay porté malencontre à tous mes ennemis  
Suiuy de bons soldats, i'amaïs (& i'en fay gloire)  
L'image de la mort ne me vint en memoire,  
Et i'amaïs la frayeur ne me glaça les os.  
Mais tousiours le premier de cœur de pieds dispos  
I'allois donner dedans, & tousiours mon espee  
Estoit dedans le sang la premiere trempee.  
Tel en guerre i'estois, tel i'estois aux combats,  
Le soing de la maison ne me derenoit pas,



LE XIII. LIVRE

Le soucy d'agrandir le profit domestique,  
Le bien de mes enfans ne m'estoit en pratique:  
Car mon humeur estoit de courir sur la mer  
D'avoir de bons vaisseaux, & de faire escumer  
Souz mes rames les flots. Les piques bien dorees,  
Les ianelots pointus, les flèches acerees  
C'estoit tout mon plaisir: les armes, la fureur,  
Et les guerres qui sont aux autres en horreur.  
Dieu m'avoit faict ainsi: vn autre à autre enuie,  
Et à d'autres mestiers accommode sa vie.

Deuant que contre Troye allassent les Gregeois  
I'auois esté desia Capitaine neuf fois,  
Je conduisois mes gens & mes naufs sur Neptune,  
Et contre tout le monde esprouuois ma fortune:  
Et tout me succedoit, tout selon mes discours  
Croissoit, & iamais rien ne me vint à rebours.  
Par là i'acquy en bref mainte grosse cheuance,  
Ma maison augmentoit en honneur, en puissance,  
Et mon nom s'en alloit par Crete fleurissant.

Mais quand de Iupiter le pouuoir tout puissant  
Voulut contre Ilion armer toute la Grece,  
Guerre qui mit à mort tant de braue ieunesse.  
Il me fallut aussi en diligence armer  
Auec Idomenee, & monter sur la mer,  
Nous en aller à Troye, & sur le bleu empire  
De Neptune equipper mainte forte nauire.  
Or ne falloir-il pas tarder, ny reculler,  
N'eust esté que l'honneur, il y falloir aller  
Crainte qu'on ne nous vint taxer de coïardise,  
Nous incitoit assez à subir l'entreprise  
Neuf soleils tous entiers nous fusmes à l'entour  
Des hants murs d'Ilion combatans nuit & iour,

En fin



En fin le dixiesme an à fleur nous les razasmes,  
Puis remontans sur mer les voiles nous haussasmes  
Pour nous en reuenir. Mais Neptun dispersa  
Les nauires des Grecs, & sur mer les poussa:  
Ie vins, mais Iupiter m'enuoya en colere  
Le destin malheureux d'une fortune amere.

Ie ne fu pas un mois entre les voluptez  
Dont ie m'apperceuois comblé de tous costez,  
Que tout m'alleit riant, ma maison fortunee,  
Femme ioyeuse & belle, & nouuelle lignee,  
Femme que i'espousay en ses ans florissans:  
Que desirs trop cruels le cœur me vont poussans  
A plus haute entreprise, & ne me fut possible  
De supporter plus outre un repos si paisible.  
I'arme donc une flotte & remonte sur mer,  
L'ardeur qui me poussoit me dictoit de ramer  
En la terre du Nil. Ia desia mes gallees  
Neuf en nombre flottoient sur les ondes salées,  
I'assemble tous mes gens, gailtards ils banquettoient  
Par six iours, & de vins & viures se traittoient,  
Et moy-mesme immolois à la majesté grande  
Des Dieux sur leur autel mainte souëfue offrande:  
Sur le septiesme iour vers le Soleil Leuant  
Nous montasmes sur mer & nous mismes au vent  
A la venë de Crete allans à voile pleine,  
Et le vent nous poussoit d'une plaisante aleine,  
Nos naufs rasoient la mer, & nos voilles sonnoient  
Au pris que le Pilote & le vent gouvernoient.  
Sur le cinquiesme iour vindrent nos naufs profondes  
En Egypte, où le Nil faict égayer ses ondes:  
Ayant deliberé d'entrer dedans ses eaux  
Ie commande à mes gens d'y dresser leurs vaisseaux



LE XIII. LIVRE

Et de n'en sortir point, des escoutes i' enuoye:  
 Eux inconsiderẽs se mettent à la proye  
 Se fians en leur force, & courans par les champs  
 Ils mettent tout au fil de leurs glaines trenchans:  
 Ils degastent les bleds, & les troupes craintives  
 De femmes & d'enfans ils entraînent captives.  
 La frayeur, la clameur, court des champs aux citẽs,  
 Dessus le point du iour les bourgeois incitez  
 Conuiennent tous ensemble, & la troupe animee  
 A cheual & à pied fait vne iuste armee.  
 Les morions luisans ils marchent contre nous,  
 Et Iupiter iettant ses foudres en courroux  
 Tourna mes gens en fuite, & nul n'eut le courage  
 De soutenir le choc, la fuite, le carnage  
 Nous prend de tous costez, les ennemis plus forts  
 Estendent la plus part de nos gens roides morts,  
 Les autres prisonniers souz leur puissance rude  
 Sont touchez, pour subir tres-dure seruitude,  
 Mais Dieu eut soin de moy en ce piteux effort.  
 Toutesfois son plaisir fust que ie fusse mort  
 Sur le champ en Egypte, au beau milieu des armes,  
 Helas qu'il m'eust sauue & d'ennuis & de larmes.  
 L'arrache mon armet, iette mon contelas,  
 Destache ma rondache, & iette tout à bas  
 Cours au cheual du Roy, tombe deuant sa face,  
 Me iette à ses genoux, les baise & les embrasse,  
 Il me donna la vie, en son char me monta,  
 Me mena dans la ville, & leur ire arresta,  
 Car ils m'environnoient, & de grande furie  
 Me presentans leurs dards vouloient auoir ma vie.  
 Il me tira delà, de crainte d'encourir  
 L'ire de Iupiter si l'on m'eust fait mourir:



Car il est protecteur des supplians, & venge  
Tres-affreusement le tort qu'on fait à un estrange.

Je vescu là sept ans assez heureusement,  
Mes affaires menay assez prospèrement  
Entre ces gens du Nil, & me fit on largesse  
Assez benignement de bien & de richesse,  
Voicy le huittiesme an qui desia s'en venoit,  
Et ses iours reuolus dans son rond retournoit,  
Quand un Phenicien, homme plein de malice,  
Dont force gens auoit ruiné l'artifice,  
M'accosta doucement. Il me persuadoit  
D'aller en Phenicie, où lors il possedoit  
Force biens, force champs, force riche heritage.  
Il me tint tout un an avec son doux langage,  
Je demeure chez luy. Or se passant le temps,  
Et les iours & les mois, en fin vint le Printemps.  
Il me depescha donc comme pour la traffique,  
Sur un vaisseau chargé en la terre Libyque.

Or sa meschanceté reuenoit à cela,  
De me faire en-aller & de me vendre là,  
Car il ne pensoit pas en tirer peu de somme:  
Je le suy, me doutant toutesfois de mon homme,  
Mais force m'estoit bien. Mais pour l'heure le vent  
D'un souffle bon & doux nous alloit poursuyuant:  
Si que prosperement sur la mer nous cinglâmes,  
Tant que pres de Candie en fin nous arrivâmes,  
Et Iupiter alors du mal nous ourdissoit:  
Nous laissons apres Crete, & plus on n'apperçoit  
Isle, terre, ne port: nous n'auons plus en uenë  
Rien que mer, rien que Ciel. Lors vne noire nuë  
Iupiter fond sur nous portant orage & bruit,  
Tenebres & tempeste: au lombre de sa nuit



LE XIII. LIVRE

L'eau se couvre cachee, & Iupiter qui tonne  
 Eclairs, foudres & feux au trauers de nous donne,  
 Le vaisseau pironette, & du foudre frappé  
 De tonnerre est remply, de foudre enueloppé:  
 Nos gens tombent en mer, à corneilles semblables  
 Flottons dessus les eaux, les ondes effroyables  
 Engloutissent la barque, & le grand Iupiter  
 Leur vouloit tout espoir de se sauuer oster.  
 Il me mit toutesfois, en me sauuant à nage,  
 Le mast entre les mains, me donna le courage  
 De le prendre & serrer pour euitier la mort:  
 L'eau le vent me portoient d'un admirable effort,  
 Neuf iours entiers la mer sur elle me souleue,  
 Mais le dixiesme flot me iette sur la greue  
 Des Thesprotes humains. Le Ciel estoit bandé  
 Et la nuit estoit close alors que i'aborday  
 A nage sur le bord, où me sauua la vie  
 Le gentil Roy Phedon, & me fit courtoisie:  
 Car son cher heritier me courut au deu ant,  
 Me recent demy-mort du froid, du flot, du vent,  
 Du traual de la mer, me mena en sa salle  
 Me tenant par la main, tant qu'en sa court royalle  
 Il m'eust accompagné, & tres-benignement  
 Déchiré, me courrit d'un bon accoustrement.  
 Là ie l'ouy parler d'Ulysses le Roy sage,  
 Comme il l'auoit receu par le droit d'hostelage,  
 On luy auoit dressé tout son embarquement  
 Pour iusqu'en son pays le mener seurement.  
 Les richesses qu'Ulysse auoit lors amassees,  
 Il me les fit monstrier à monceaux entassees:  
 Tant fer elabouré, qu'or & cuyure luisant.  
 Le tout tel, qu'il seroit pour nourrir suffisant



*Quelqu'un iusques aux enfans de la race dixiesme,  
Et chez ce Roy estoit tout ce tresor extresme.*

*Il me contoit comment le Cephalenien  
Son chemin auoit pris au bois Dodonien  
A Iupiter sacré, pour auoir favorable  
Du chesne prcdiseur l'oracle veritable,  
Et comment il deuroit reuoir finalement  
Son Ithaque par luy desirée ardamment,  
S'il reuiendrait caché dans sa chere contree,  
Ou si à découuert il y feroit entree:*

*Dessus l'autel sacré iurant il protestoit  
Que pour ce seul conuoy des nauys il apprestoit,  
Les rangeoit dans son port, & que tout l'equipage  
Et les gens estoient prests pour faire le voyage.  
Mais l'occasion vint de m'enuoyer deuant,  
Qui fut qu'une nauire alloit prendre le vent,  
D'hommes Thesprotiens, qui venoient faire charge  
De bleds en Dulichie, & prendre la mer large.*

*Il commande à ses gens que ie fusse porté  
Vers le Roy Acastus en toute seureté,  
Mais estans sur la mer ceste méchante bande  
Machina contre moy vne trahison grande,  
Afin que ie tombasse en des malheurs nouueaux:  
Nous ne fusmes plustost bien auant sur les eaux  
Qu'ils me firent sentir leur grande ingratitude,  
Prests à me faire entrer en dure seruitude.*

*De mes habillemens & bons & precieux  
Ils me font desponuiller, & me donnent ces vieux  
Que voicy sur mon dos: au soir ils arriuerent  
En la plaisante Ithaque, alors ils me lierent  
De cordes dans la barque, & puis chacun d'eux sort  
Et s'en vont apprester leur soupper sur le port:*



LE XIII. LIVRE

Les bons Dieux irritez contre leur inclemence  
 Rompirent mes liens. A l'heure ie commence  
 Deplier sur mon chef mes déchirez haillons,  
 Me couler dans la mer, puis ie fends les sillons  
 A grand force de bras, l'onde me porte à nage,  
 Et ie coupe le flot, tant que sur le riuage  
 J'aborde vistement. Là un bois verdoyant,  
 Et maint grand chesne alloit ses feuilles ondoyant:  
 Je me tapy dessous, & elles me cachèrent,  
 Les cruels inhumains longuement me chercherent  
 Avec de grands regrets, ils visitoient par tout,  
 Et fouilloient la forest de l'un à l'autre bout.  
 Ils penserent en fin de ne point davantage  
 Perdre temps à chercher le bois & le riuage,  
 Et montans sur la nau à force de ramer  
 Regagnerent le hault de la profonde mer.  
 Les Dieux à seureté souz les feuilles me mirent,  
 Et puis en ta maison benins me conduisirent,  
 Toy qui, comme ie voy, te maintiens prudemment.  
 A donc luy respondit le porcher brefuement:  
 O sur tous estrangers, estranger miserable,  
 Certes tu m'as esmeu en contant pitoyable  
 Tes malheurs, tes erreurs: mais tout ce que tu as  
 Raconté d'Ulysses, iamaïs tu ne pourras  
 Me le persuader, ce sont fables & songes  
 Trouuez mal à propos. Qu'uses-tu de mensonges  
 Si temerairement en l'estat où tu es?  
 Je scay bien que mon Roy ne reuiendra iamaïs.  
 Les Dieux l'ont trop hay, puis qu'ès mains ennemies  
 Souz Troye il n'est pas mort, nō plus qu'ès mains amies  
 Combatant vaillamment. Les Grecs pour sa valeur  
 S'il y fust succombé, eussent à son honneur



Un sepulcre dressé, superbe, & conuenable  
A Prince si vaillant, & qui eust honorable  
Pour son fils à iamais, son beau renom ietté  
Fameux & triomphant à la posterité.  
Mais maintenant il gist déchiré des harpies  
Sans reputation. Or ie garde ses truyes  
Et ses grands pourceaux gras, vray amateur des chāps,  
Haïssant le commerce & les hommes méchans,  
Ie ne vay iamais plus dans la maison royalle,  
Que quand Penelopé son espouse loyalle  
Des Princesses l'honneur veut parler avec moy  
Alors qu'elle a ouy des nouuelles du Roy:  
Ses seruiteurs alors s'enquierent, se tourmentent,  
Et de sa longue absence attristez se lamentent.  
Les autres ce- pendant gourmandent à plaisir,  
Et dedans sa maison viuent à leur desir.

Mais depuis, ie n'ay eu volonté de m'enquerre  
Qu'un Atole menteur qui tracassoit la terre,  
Me trompa méchamment. C'estoit un vray volleur,  
En fin il arriva ceans à mon malheur.  
Ie l'y receu selon ma petite puissance,  
Cet homme me disoit que pour toute assurance  
Il auoit veu en Crete Ulysse, s'adressant  
Au Prince Idomené, ses naufs rebastissant  
Brisees par les flots. Que pour chose certaine  
Il deuoit estre icy dans la moisson prochaine,  
Pour le moins en Automne, alors qu'on cueilleroit  
Des arbres les fruits meurs, & qu'il ameneroit  
Auec luy tous ses gens, hardis, pleins de vaillance,  
Et portans avec eux butins en abondance.

Bon homme, par ainsi puis que les Dieux tres-hauts  
T'ont conduit en ce lieu, apres mille trauaux



LE XIII. LIVRE

Par toy soufferts sur mer : Ne me dy point de songes,  
Car ie hay à la mort les controuuez mensonges  
Et les mots enjolleurs, inuentez pour flatter.  
Ie ne lairray pourtant de te tresbien traiter,  
Et ne cognoistras point que rien moins ie t'en ayme,  
Car ie crains le courroux de Iupiter supreme,  
Et prenant grand pitié de tes ennuis cuisans  
Et de ta pauureté, ie t'ay receu ceans.

Auquel dit Ulysses le prince venerable:  
Tu t'es armé d'un cœur du tout inuiolable  
Aux persuasions, l'opiniaistreté  
Rend ton ame confite en incredulité,  
Puis que tous mes sermens net'ostent point de doute,  
Et net'esmeuent pas. Mais voicy que i'adiouste  
A tout ce que i'ay dit, faisons vn pact nous deux,  
Et prenons à tesmoins de cecy tous les Dieux  
Qui habitent au Ciel : Si ton Roy, si ton Prince  
Est bien tost de retour icy en sa prouince,  
Alors tresbien couuert d'un bon accoustrement  
Tu me feras par luy conduire seurement  
Où ie voudray aller : mais s'il ne vient se rendre  
Icy comme ie dy, sur l'heure fay moy prendre  
A tes gens, & me fais du plus hault d'un rocher  
Precipiter en mer, pour apprendre à prescher  
Cy apres aux coureurs, à dire flatteries  
Aux pauvres, mesmement vsans de menteries.

Eumae luy replique, à qui l'entendement  
Estoit prudent & sage : Ainsi asseurement  
Puissay ie conseruer ma bonne renommée,  
Que mon integrité par tout soit estimée,  
Puissay-ie accroistre encor' en reputation,  
Moy qui t'ay recueilly de bonne affection,



Que i'ay logé ceans, a qui i'ay faict largesse  
De tout ce que i'ay peu suivant ma petitesse,  
Qu'encores ie te tue & te retourne oster  
Ton amiable esprit, & puis qu'à Iupiter  
I'allasse offrir mes vœux en grande diligence.  
Mais l'heure du souper long-temps y a s'advance,  
Et mes gens là dehors l'attendent volontiers,

Ainsi qu'ils mettoient fin à ces propos diners  
Voicy venir ces gens, avecques les grands bandes  
Et des porcs engressez & des truies gourmandes.  
Lors selon leur coustume ils s'en vont renfermans  
Les truies dans les toits, & un grunissement  
Effroyable, s'entend a l'entour des grands auge,  
Un bruit, un grondement se faict dedans les banges  
Où ils s'alloient coucher. Adonc il appella  
Ses pastres par leur nom, & ainsi leur parla.

Garçons amenez moy le plus gras de la troupe  
Afin que ie l'immoie & la gorge luy coupe.  
Afin de festoyer ce bon homme estrange  
Qui est venu ceans, lequel ie veux loger  
Et le traicter tres-bien. Nous ferons bonne chere:  
Aussi bien n'auons nous que peyne & que misere  
A traicter ce bestail, & ces braues galans  
Vont de nostre labeur se moquans & soulans.

Il disoit, & soudain il agence vne broche  
De son luyfant cousteau, & le grand porc aproche,  
Qu'ils touchent deuers luy de long-temps engressé,  
Et dans le cinquiesme an desia fort aduancé.  
Il est mis sur le gril pres du feu qui esclaire  
Eumée, qui n'estoit pas aprentif a bien faire  
Une ceremonie, adresse alors ses vœux  
Au lieu qu'il conuenoit memoratif des Dieux.



LE XIII. LIVRE

Puis arrachant du poil dessus l'horrible teste  
 Ayant blanches les dens, dans la flamme il le iette,  
 S'aprocha de l'autel & pria longuement,  
 Après qu'il eut tiré fort ententinement  
 Le poil dessus la heure, & ietté dans la flamme  
 La troupe des hauts Dieux il supplie & reclame,  
 Qu'Ulysse son seigneur puisse par leur bonté  
 Quelque iour retourner chez luy à sauueté.  
 Lors la massue il prend faicte de bois de chesne,  
 Et la haussant en l'air la grand beste il assène,  
 Et son ame la laisse. Ils l'egorgent alors  
 Et le brulent au feu, luy despescent le corps,  
 Et le maistre porcher prenant piece apres piece  
 Par tout les entortille & les couure de gresse:  
 Puis de fleur de farine il les saupoudre un peu,  
 Et pour les faire cuire il les met sur le feu:  
 Le reste est departy, & les pieces tranchees,  
 Dans les hastes pointus sont soudain embrochees,  
 Font le tout bien rotir, & puis rosty qu'il est  
 Des broches l'ont tiré, & l'ont mis sans arrest  
 Dedans les grands bassins. Tout si bien s'achemine  
 Que lon voit un chacun se ruer en cuisine:  
 Entre tous le porcher qui faict tout prudemment  
 Faict du corps detranché sept pars egallement:  
 La premiere il dedie aux Nymphes, la seconde  
 Au beau fils de Maja à la langue faconde  
 Mercure l'eloquent, humblement le priant  
 Les autres portions il va distribuant  
 A ceux qui assistoient au diuin sacrifice,  
 Mais pour plus grand honneur il presente à Ulysse  
 Du porc aux blanches dents l'eschine entierement,  
 Et à son maistre donne un tel contentement:



Qui luy dit. Pleust aux Dieux que Iupiter le pere  
Te voulust tant de bien, te fust autant prospere  
Comme i'ay de subiet de t'aymer & cherir:  
Tu me viens honorer, me traiter, me nourrir  
Moy chetif estranger & par ta bienueillance  
Recen dans ta maison ie mange à suffisance.

Lors Eumæe hôte heureux, reçoit ioyeulement  
Ces viures qui te sont offerts benignement,  
Et ne t'espargne pas, mange en toute allegresse,  
Car c'est Dieu qui nous faict de tout cecy largesse.  
Il donne, il faict encor tout à sa volonté:

Car grand est son pouuoir & n'est point limité.

Ce disant il parfaict les diuins sacrifices  
Et aux Dieux immortels il offre les premices.

Puis versant le vin noir, il le met de bon cœur

En la main d'Ulysses des villes le vainqueur

Seant à son costé. De viure delectable

Mesaulius couuroit abondamment la table

Il l'auoit achepté son maistre absent apart,

Luy seul, sans que le viel Laërtes y eust part

Ny sa dame non plus. Au pays de Taphie

Il l'acquit, de l'argent que de son industrie

Il auoit amassé. Ils se traictoient ainsi

Des viures aprestez & du bon vin aussi.

Quand la soif fut esteinte & la faim arrestee

Mesaulius dessert & la table est ostee,

Eux ils gagnent le liect. La nuit alors tumbait

Et de son pied obscur sur la terre eniamboit,

La pluye decouloit du ciel en abondance

Et Zephire souffloit de grande vehemence.

Lors le cault Ulysses inuention cherchant

Sondoit le cœur d'Emæe & de ses gens, taschant



LE XIII. LIVRE

De reconurer pour luy encontre la froidure  
Ou quelque manteline ou quelque couuerture,  
Car il auoit tousiours de soy tres-grand soucy.

Pasteur Eumæe, dit il, & vous porchers aussi  
Oyez moy ie vous pry. Ie vous veux faire conte  
Pour me glorifier & si ie vous raconte  
Chose qui me retourne à louange & honneur,  
Vous me suporterez. Car le vin, domineur  
Incite aussi souuent le discret & l'honneste  
A dire & à conter, que le sot & la beste:  
Faiet si tost l'un que l'autre entre les pots chanter,  
Dire propos ioyeux, & danser & sauter.  
Mesmes sans y penser des propos il entire  
Que chose que ce soit ne se scauroit mieux dire  
N'y plus pertinemment. Donques, puis que ie suis  
Entrain de babiller, & taire ne me puis  
Ie ne cacheray pas mes faicts & ma prouesse.

Fussay-ie asteure au temps de ma forte ieunesse,  
Eussay-ie maintenant la force & les moyens  
Comme quand nous faisions la guerre aux forts Troyes  
Entre autres vne fois nous batismes l'estrade,  
Et leur fusmes dresser vne forte embuscade.  
Vlysses la menoit avec Menelaus  
Et ie fus le troisieme. Or estans paruenus  
Tout contre la Cité, atrauers les bocages  
Et parmy les grands bois touffus de vers feuillages,  
Al'entour de la ville, & les murs grands & hauts  
Où Priam dominoit, entre les grands ruisseaux  
Dans les marais tapis, la nuit qu'on ne voit goutte  
Sur nos armes couchez nous estions à l'esoute.  
La bise nous faisoit, le manteau sombre & froit  
Nous geloit de la nuit, le giure nous couuroit



Herissant de glacons, & les glaces cruelles  
A nos armes pendoient en guise de chandelles.  
Tout tant qu'ils estoient là de bons manteaux couverts  
Bien vestus, bien fourrez, sommeilloient à l'envers  
Et ne sentoient le froid. Moy par ma negligence,  
De l'armée sortant, n'auois plein d'imprudence  
Pris mandil, ne manteau, seulement plein d'ardeur  
Je suiuois, ne pensant que si grande froideur  
Se denst leuer la nuit : ià de la nuit poissée  
La plus grand part estoit entierement passée  
Et les astres tumboient de l'olympé noircy,  
Quand ie me pris a dire à l'Ithaquois ainsi:  
Ie le pouissois du coulde, & luy prompt à merueille  
En m'entendant parler vifement se reueille.

Noble Laërtiade Vlysses, fils des Dieux,  
Sans doute ie suis mort, & ce froid odieux  
Me tue & me transit, faute de couuerture  
Que ie puisse opposer à ceste grand froidure.  
Le temps m'a bien trompé ie n'ay que le pourpoint  
Tout simple & sans manteau, & si ie ne voy point  
De remède à mon mal. Tel estoit mon langage,  
Et luy ne tarda guerre à me donner courage:  
Car il auoit les deux, combatre vaillamment  
Et tres-bien conseiller alors tout bassement  
Parle bas, me dit il, que quelcun de la bande  
Ne cognoisse ton faict & ton malheur n'entende,  
Puis le coulde courbé, pensif & en soucy,  
En s'appuyant dessus, se prit a dire ainsi.

Escontez compagnons, ce pendant qu'on repose  
I'ay dormy, & si ay songé à vne chose.  
Nous sommes eslognez de nos gens grandement.  
Que quelcun d'entre nous coure diligemment



LE XIII. LIVRE

Deuers Agamemnon qui aux peuples commande,  
Si son aduis seroit qu'une troupe plus grande  
Vint au deuant de nous. Qu'on luy voise annoncer  
Afin qu'il en enuoye & les face aduancer.

Il n'eust pas acheué, que Thoas, brauerace  
Du vaillant Andramon, se leue sur la place,  
Iette son manteau teint de pourpre richement  
Et aux vaisseaux dorez s'encourt diligemment

Ie leue le manteau tres-bien m'en enuironne  
Et m'endors la dessus, tant que l'aube rayonne,  
Et nous monstre le iour fussy-ye comme alors  
Plein de force & vigueur les membres & le corps;  
Certes quelqu'un de vous esmeu de la froidure  
Me viendrait secourir de quelque couuerture  
Comme vn homme de bien m'aymant & reuerant  
Car ces haillons rompus me vont des-honorant.

A ces mots Eumaüs. Bon vieillard honorable  
Certes tu n'as rien dit qui ne soit fort louable,  
Rien ne t'est eschappé n'y de mal digeré  
Ny de mal à propos, n'y d'inconsideré.  
Tu ne chommeras pas de bonne couuerture  
Ny d'autre chose encor pour chasser la froidure  
Dont on peut au besoing vn pauvre accommoder;  
Pour vn temps seulement, sans par trop le garder  
Mais le matin venu, des que l'aube doree  
Aura de ses rayons la campagne eclairee  
Tu reprendras sur toy ton vieux accoustrement  
Nous n'auons pas icy trop à commandement  
Des robes à changer. I'ay seulement la mienne  
Et des autres chacun à simplement la sienne  
Mais quand Telemachus le preux fils d'Ulysses  
Nous sera de retour, lors tu auras assez



D'acoustremens pour toy, il te douera tunique,  
Et mandils & manteaux & robes magnifiques,  
Et le fera guider sur le flot indompté  
Comme te dictera ta bonne volonté.

Ce disant, il se leue & le feu il attise,  
Et la place du lit au plus pres il a mise  
Où couchoit Ulysses, dessous il estendit  
Force peaux de brebis, quant il fut sur le lit  
On iette dessus luy vne grand manteline  
Espesse, douce, molle, & de laine fort fine,  
Dequoy le bon pasteur Eumæus se souloit  
Et couvrir & vestir, quand aux champs il alloit,  
Et que l'hyver fascheux plein d'horreur & de glace  
Herissoit sur les champs sa morfondante face.  
Ulysses s'endormit, pour lors libre d'ennuy  
Et les ieunes porchers dormoient autour de luy.

Mais au braue porcher par trop seur il ne semble  
D'estre ainsi sur vn lit, & dormir tous ensemble  
Si loing de son bestail. Il sort donc vistement,  
S'apreste pour aller, & s'arme brauement.  
(Ulysses s'esioit, qu'un tel homme commande  
Et donne ordre a son faict d'affection si grande,  
En le pensant si loing) premierement il prend  
Son coustel as tranchant, à son costé le pend,  
Après il met sur luy sa sappe en couverture  
Forte contre le vent & contre la froidure,  
Vne grand peau de cheure au dessous le couuroit  
Bien forte, bien passée, & propre à qui voudroit  
S'armer contre le temps: prend en main dauantage  
Vn long baston ferré. Puis en ceste ecquipage  
Propre pour se garder & des hommes meschans  
Et des chiens dangereux, sort pour aller aux champs.



LE XIII. LIVRE

*Il s'en alla ietter au dessous d'une roche  
Cavee, où reposoient ses porcs à la dent croche,  
Ou le paisible abry la colere appaisoit  
De la siflante bize, & le vent se taisoit.*

Fin du quatorziesme liure.

LE QVIN-





LE QVINZIESME LIVRE  
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

**P**allas se représente à Telemachus en dormant, l'admoneste de retourner en Ithaque. Il part, apres auoir receu des presens de Menelaus & d'Helene il recoit en son vaisseau Theoclymenus deuin, s'enfuyant pour vn meurdre qu'il auoit commis. Eumæus conte a Vlysses comme les Phœniciens l'ayant enleué de Syrie, le vendirent à Laertes. Telemachus reuiet en Ithaque sans rencontre, enuoye son vaisseau a la ville, & luy, va trouuer aux champs Eumæe.

AUTRE SOMMAIRE.

*Telemaque reuint sauf de Lacedemone,  
Eschappe des amants l'embuscade felonnie.*

**D**Edans Lacedemon à la large estendue  
La deesse aux yeux vers Pallas s'estoit  
rendue, (encor  
Ou faisoient bonne chere & seiournoient  
Le fils du preux Vlysses & celui de Nestor,  
Afin d'en rappeler le gentil Telemaque  
Et faire qu'il reuint en sa terre d'Ithaque.



LE XV. LIVRE

Elle les rencontra chez le fils d'Atrée  
 Couchez dans le palais du Roy Menelaus,  
 Palais aux hautes tours, où la magnificence  
 Du prince se monstroit en superbe excellence.  
 Le fils du vieux Nestor dormoit profondement  
 Mais celui d'Ulysses ne fermoit nullement  
 Ses yeux pleins de soncy, nulle mollesse tendre  
 Nul repos nul sommeil ne le pouuoient surprendre,  
 Toute la nuit le soing soucieux le rongeoit  
 Et plein d'inquietude en son pere il songeoit.

Ces mots luy furent tels de la deesse affable.  
 Ce long sejour icy ne t'est pas conuenable  
 Gentil Telemachus: tu laisses sans raison  
 La garde de tes champs, le soin de ta maison,  
 Et tant de poursuuians te rongent, te deuorent,  
 Et de tout leur pouuoir ta maison des-honorent,  
 Ce pendant que tu perds ton temps, en t'adressant  
 Au ieune fils d'Atree, & le vas caressant.  
 Debout: va le presser qu'il te renuoye, insiste  
 Sur ton depart, tandis que ta mere persiste  
 En son integrité, ne voulant offencer  
 Sa chasteté, combien qu'on la veuille forcer  
 De se remarier. Car son malheureux pere  
 Et ses freres aussi la pressent en colere  
 De prendre Eurimachus, qui passe de moitié  
 Tous ses competeurs de biens & d'amitié  
 Et veut accroistre encor son dot & son douaire  
 Plus que n'estoit celui que luy donna ton pere  
 Par ainsi haste toy, que rien ne soit osté  
 Dehors de la maison contre ta volonté.  
 La femme est, tu le scais inconstante & muable  
 Qui croistra s'elle peut, legere & variable



Le bien & la maison de qui l'espousera:  
Et enfans, & mary premier elle oubliera.  
Elle n'a plus du mort aucune souvenance  
Ne le regrette plus, tant s'en faut qu'elle y pense.  
Par ainsi, tout soudain que tu seras ches toy  
Commets tout ton affaire en la main, en la foy  
D'une tant seulement de tes servantes, celle  
Que tu pourras iuger t'estre la plus fidelle,  
Iu/qu'à ce que les Dieux te faisans rencontrer  
Femme digne de foy te la viennent monstrier.  
Escoute encore un mot une gaillarde troupe  
Des poursuiuans, t'attend & le chemin te coupe  
Entre Ithaque & Samos, en l'endroit proprement  
Où la mer s'estressit le plus estroittement.  
Leur conspiration, leur complot leur enuie  
Porte de te surprendre & de t'oster la vye  
Deuant que tu arriue en ta propre maison.  
Ils n'accompliront pas pourtant leur trahison.  
Plustost s'ouure la terre, & quelcun engloutisse  
Des meschans poursuiuans mangeur des biens d'Ulysses.  
Tu destourneras donc gentiment ton vaisseau,  
Des isles t'esloignant, prendras le large en l'eau,  
Toute nuit rameras: & le vent agreable,  
Celuy des immortels qui t'est plus favorable  
T'enuoir a par derriere. Il te deliurera  
De la troupe sanglante & au port te rendra.  
Quand tu seras rendu dans ta paternelle isle  
Que tous tes compagnons s'en aillent à la ville  
Pour toy tu t'en iras trouuer diligemment  
Ton fidelle porcher, qui garde seurement  
Tes troupes de pourceaux & les paist de glandage  
Et qui t'est si humain & de si bon courage.

D d ij



LE XV. LIVRE

Tu reposeras là toute nuit à recoy,  
Et il ira porter des nouvelles de toy  
A ta mere en la ville, & luy dira habile  
Que tu es arrivè à seureté de Pyle  
Ce disans dans le ciel viste elle s'en vola  
Et luy tout aussi tost reueiller s'en alla  
Le fils du vieux Nestor dessus la couche molle,  
Et le poussant du pié luy dit ceste parolle.

Debout fils de Nestor Pisistrate, attellons  
Nos cheuaux pie-cornez au carrosse, & allons.  
Et le fils de Nestor. Il n'est pas temps encore  
De presser son depart. Il est nuit, & l'aurore  
A paroistra bien tost : demeure, & attendons  
Que nous ayons receu les presens & les dons  
Du Roy Menelaus, & ce que voudra faire  
Ce prince liberal courtois & debonnaire:  
Les faisans sur le char porter premierement,  
Puis nous donnant congé, nous parlant doucement.  
Car l'amy recueilly en douceur & clemence  
De son hoste à iamais garde la souuenance,  
Il dit, & la belle aube alors apparoissoit  
Et de son beau retour tout le ciel rougissoit.

Desia Menelaus à la voix forte & bonne  
Ayant laissé le liét d'Helene sa mignonne  
Helene aux beaux cheneux, de sa chambre sortoit,  
Et le fils d'Vlysses le voyant se hastoit  
De venir au deuant : il ierte en diligence  
Dessus luy son manteau riche par excellence,  
Sort & luy dit ainsi s'estant aproché pres.

Dinin. Menelaus prince des peuples grecs  
Nourry de Iupiter donne moy ie te prie  
Congé de retourner en ma chere patrie,



*I'en brule de desir, d'enuie & de soucy.*

*Auquel le fils d'Atreus respondant dit ainsi,  
Je ne te priray pas d'estre icy dauantage  
Contre ta volonte prince gentil & sage,  
Pars, selon ton desir. Car ie me fasche fort  
Si plus que ie ne veux quelcun fait son effort  
De m'arrester chez luy: soit que ce soit par hayne  
Ou par trop grande amour. L'observance moyenne  
Est seante en cela. Mesme indiscretion  
Est de chasser celuy qui n'a affection  
De s'en aller encor, & retenir par force  
Celuy qui departir s'entremet & s'efforce.  
L'hoste soit bien venu tant qu'il veut sejourner,  
Il luy faut dire adieu s'il s'en veut retourner.  
Mais toy demeure au moins iusqu'à tāt qu'on apporte  
Les presens que ie veux t'offrir en toute sorte,  
Que tu verras bien tost & ie vay ordonner  
Aux femmes là dedans de nous faire disner  
De ce qui sera prest & c'est chose notoire  
Que gloire, honneur, profit reuiennent de bien boire  
Avant que de partir: on va plus longuement  
Et passe ton pais bien plus allaigrement.  
Que si tu veux passer au trauers de la Grece  
Et aller par Argos ville grande en richesse,  
Iet'accompagneray par tout tres-volontiers  
Et à mon char ioindray mes agiles coursiers,  
De la Grece au trauers du regne Pelopide  
Ioyeux te seruiray & d'escorte & de guide,  
Et si n'y aura nul qui volontairement  
En signe d'amitié ne te face un present,  
Soit beaux tripiez d'airin, ou quelque belle casse,  
Quelque beau vase d'or, ou quelque couple grasse*



LE XV. LIVRE

De mules pour tirer. Auquel fort prudemment  
Respond Telemachus: des Gregeois l'ornement  
O grand Menelaus, race du fils de Rhee,  
C'est chose dedans moy toute deliberee  
Que de m'en retourner. Je suis venu de loing  
Et personne n'est la qui puisse prendre soing  
De mes biens de mes champs, & pendant mon absence  
Avoir l'œil pour regir une si grand cheuance  
Possible qu'en cherchant mon pere vaynement,  
Je me perdrois moy mesme, & tout entierement.

Menelaus oyant ces raisons pertinentes  
Commande que sa femme enioigne à ses seruanter  
D'aprester le disner, afin de contanter  
Ses hostes en partant, & de les bien traiter.  
Puis vint de Boethes le fils Eteonee  
Car sa chambre n'estoit grandement eslognee  
De celle de l'Atride, auquel lors signe il fit  
D'aller tout aprester. Et l'autre y satisfit.

Cetempendant le Roy alla dedans sa chambre,  
Puis en son cabinet qui ne respiroit qu'ambre,  
Helene le suiuit la mignone à Venus.  
Et Megapente apres. Quand ils furent venus  
Au lieu où lon serroit les tresors admirable,  
Menelaus en prend un vase emerueillable  
Gentiment arondi. Son fils Megapenthé  
Un grand hanap d'argent a pris & emporté,  
Et la Reyne fouillant dedans ses garderobes  
Où elle resserroit ses precieuses robes  
Ouvrage de sa main une elle en choisissoit  
Qui sur toute tres-belle & grande paroissoit,  
De diuerses couleurs en estoit la tissure,  
La riche broderie avec l'entre-lassure



Comme un astre luyfant la faisoient eclater,  
Elle estoit tout dessous. Jls viennent apporter  
Soudain ces beaux presens au prudent fils d'Ulysse,  
Auquel Menelaus: que Iupiter propice  
Le mary de Iuno te doit entierement  
De faire ton retour à ton contentement  
De tout le plus exquis dont ma maison se pare  
Ie te veux faire honneur du plus beau, du plus rare.  
Quant à ce hanap là d'argent resplendissant  
Dont les bords sont dorez de fin or iaunissant,  
C'est œuvre de Vulcan, forgé par excellence  
Par l'orfeure du Dieu qui le tonnerre eslance  
Le riche Roy de Tir qui commande en Sidon  
Ainsi que ie passois chez luy m'en fit un don.

Ce disant, il luy mit en main le digne vase  
Dont l'or pur entouroit superbement la base,  
Si luy tendit son fils le beau Megapenthé  
Le grand hanap d'argent qu'il auoit apporté,  
La belle Helene apres à la ioue vermeille  
Tenant entre ses mains la robe nompareille  
Au beau Telemachus alloit ainsi disant  
Et ie te donne aussi ce precieux present  
Pren le mon cher enfant & garde cest ouurage  
De l'amitié d'Helene en gaigne & tesmoignage,  
Et que tu donneras quand viendra la saison  
A celle qui viendra espouse en ta maison,  
Et qu'elle portera comme ta femme chere  
Quand tu l'espouseras, & ce pendant ta mere  
Te la pourra garder. Or va en grand plaisir  
En ta noble maison, & selon ton desir.

Elle dit, & luy tend ces presens d'excellence,  
Et Thelemach les prend en grand esionissance.



LE XV. LIVRE

Piſiſtratus les porte au carosse, & en soy  
 Admire la grandeur d'un si liberal Roy  
 Adonc Menelaus aux blonds cheueux emmene  
 Les princes dans la sale, avec sa belle Helene:  
 Chacun d'eux prend son siege & honorable & beau  
 Et la seruante apres leur aporte de l'eau  
 Et verse sur leurs mains l'eau freschement tiree  
 Qui claire va coulant de l'aiguierre doree  
 Dans le bassin d'argent, apres elle estendit  
 La nappe sur la table & dessus le pain mit,  
 Et viures à l'argesse Etheoné decoupe  
 Et les parts distribue à chacun de la troupe,  
 Et de Menelaus le fils Megapenthé  
 Leur seruoit le bon vin selon leur volonté.  
 Eux estendent les mains sur les chairs aprestees  
 Et qu'à table on auoit deuant eux aportees  
 Quand ils eurent chassé la faim, la soif encor,  
 Alors Telemachus & le fils de Nestor  
 Attelent les coursiers, montent en diligence  
 Sur le coche doré. Menelaus s'aduance  
 Pour sortir avec eux, & tenant en sa main  
 Une grand coupe d'or plene du meilleur vin,  
 La verse deuant eux, priant pour leur voyage,  
 Puis se tournant à eux il leur tint ce langage.

Or a Dieu mes enfans, que puissiez vous ainsi  
 Estre a iamais contants. Raportez tout cecy  
 Au sage Roy Nestor, qui tant que seiournaſmes  
 Deuant la forte Troye & les mains y menasmes  
 Me seruit d'un bon pere. A qui l'Vlyssien,  
 Nous ferons ton message au heros ancien  
 Le genereux Nestor, ô magnanime prince.  
 Dieu voulust qu'arriuant en ma chere prouince



Où ie m'en vois tout droit au departir d'icy  
Sans m'arrester ailleurs, ie rencontrasse ainsi  
Le prudent Vlysses, ie luy ferois entendre  
Le courtois traitement, l'honneur & l'amour tendre  
Que i'ay receu, son fils, en ton palais royal,  
Combien tu m'as esté de beaux dons liberal.

Il acheuoit de dire alors qu'on vit parestre  
Vn Aigle qui voloit deuers la bande dextre,  
Prodige merueilleux. Vn Oye il rauissoit  
Et blanche & domestique, & serrant la pressoit  
En ses serres pointus, vne criarde bande  
D'hommes, femmes, enfans avecques clameur grande  
Alloient courant apres, le porte-foudre oyseau  
Triomphant hache l'air de son double cerceau,  
Vient passer pres des Rois, & de la troupe approche,  
A dextre outrepassant deuant cheuaux & coche.  
Eux s'estans apperceus de ce presage heureux  
Ils le vont saluant, & s'égayent entre eux  
Tressaillans d'allairesse. A donc le Nestoride:

Neuen de Iupiter, Prince des Grecs, Atride,  
Dy ie te pry, dit-il, ce signe merueilleux,  
Dieu l'a-il ennoyé pour toy ou pour nous deux?  
Il pensa longuement, roulant en son cœur sage  
Ce qu'il pourroit iuger au vray de ce presage,  
Mais Helene preuint avec grane maintien.

Escoutez moy, dit-elle, & considerez bien,  
Car les Dieux ceste chose ont mis en ma pensee,  
Et telle elle aduiendra que ie l'ay prononcee.  
Tout ainsi que l'oyseau sacré à Iupiter  
Fondant de la montagne, a bien voulu quitter  
Son nid & ses petits, a party de ses roches  
Pour enlener ceste Oye, & de ses serres croches



LE XV. LIVRE

L'estripper toute grasse & nourrie à plaisir,  
Et de ce bon morceau contenter son desir.  
Ulysses tout ainsi apres beaucoup de peine  
Et de travail souffert dessus l'onde inhumaine  
Retournera chez luy, vengeur retournera,  
Et tous ses ennemis en armes deffera,  
Si plus tost de cest heure il n'a mis pié à terre,  
Brassant à ces mignons une mortelle guerre.

A qui Telemachus. Ainsi le Dieu puissant  
Le mary de Iunon le clair Ciel embrassant,  
Permette qu'il aduienne: à leur majesté haute  
Vœux & oblations i'immolerois sans faute:  
Et à toy belle Reyne vn autel dresserois  
Ainsi qu'à ma Deesse, & te sacrifirois.

Ce disant il s'esbranle, & ses cheuaux incite  
Faisant fliquer le foïet: eux se mettent en fuite,  
Arpentent le chemin, sortent de la cité,  
Et le long de la mer d'un pié precipité  
Galoppent esueillez, secouans leur criniere,  
Et tant que le iour dure allongent leur carriere.  
Le Soleil se panchoit, & les ombres cachotent  
Desia tous les chemins. Quand les Rois approchoient  
De la cité de Phere, és champs de Dioclee  
Le fils d'Orsilochus, que le beau fleuve Alphee  
Autresfois engendra. Ils debri derent là,  
Diocles les recent, & Titan s'en alla.

Après auoir dormy voicy l'aube nouvelle  
Qui laisse son vieillard & ses cheuaux attelle,  
Ils attellent aussi, refoïettent leurs cheuaux,  
Sautent sur le carrosse, & par monts & par vaux  
Galoppent les coursiers, les Princes les excitent  
A corps de foïet sifflant, & tousiours les incitent.



Or touchoient-ils desia les champs Neleïens  
Où commandoit Nestor le Roy des Pyliens,  
Quand en ces mots se prit à dire l'Ulysside:  
Tien moy ta foy promise, ô gentil Nestoride,  
Ne te retrace point. Nos peres ont esté  
Long temps unis du droit de l'hospitalité,  
Ils ont eu mesmes Dieux, & le nœud qui assemble  
Les courages amis les a liez ensemble  
Il y a fort long temps: & ce que nous voila  
En aage tous pareils, ioint encor à cela  
Une autre liaison, de force accomparables,  
De volonteز pareils, de courages emblables.  
En outre, ce voyage a noué de moitié,  
Nos penfers, nos desseins, nos meurs, nostre amitié:  
O prince genereux, ie te pry ne me force  
De passer mon vaisseau, ne me retiens par force,  
Mais laisse moy icy, que le sage Nestor  
Quand ie seray cheז luy ne me retarde encor,  
Et contre mon vouloir plus long temps ne m'arreste  
Par sa grand courtoisie, & sa parole honneste,  
Ie suis pour mon honneur contraint de me haster.

Mais le fils de Nestor fut long temps à douter  
Sur ce qu'il deuoit faire, & balancer en detresse  
Ou de le retenir, ou garder sa promesse.  
En fin, tout resolu, il tourne ses cheuaux  
Et deuers le riuage & deuers les vaisseaux,  
Et puis ayant porté au bac de l'Ulysside  
Les dons & les presens du liberal Atride.  
Il luy parla ainsi: Or monte viste en mer,  
Sollicite tes gens à voguer & ramer  
Deuant que ie m'en aille, & que mon pere sçache  
Des nouuelles de toy, & t'arrester ne tasche.



LE XV. LIVRE

*Je cognoy son humeur, magnifique sur tout,  
S'il te tenoit, jamais tu ne viendrois à bout  
De sortir de ses mains, sans qu'à Pyle tu vinsses,  
Et presens de ses mains liberales ne prinsses.  
Si tu t'en vas pourtant ie sçay bien qu'il sera  
Indigné contre moy, & qu'il me tansera.*

*Ce disant, il poussa ses cheuaux vers la ville,  
Et bien tost attaignit les murailles de Pyle.*

*Mais Telemach' hastoit sans relasche ses gens,  
Armez vous compagnons, tost soyez diligens,  
Ramons, montons en mer. Eux soudain obeissent,  
Ils montent sur les bancs, les flots souz eux blāchissent,*

*Telemachus faisoit à Minerue ses vœux  
Es ses oblations au bout du vaisseau creux,  
Quand un homme vers luy accourt à toute bride  
Qui s'enfuyoit d'Argos, pour certain homicide,  
Et de peur d'estre pris ainsi il se hastoit.*

*Augure fort expert, & deuin il estoit,  
Et de maison illustre, issoit de Melampode,  
Qui en Pyle habita iadis, terre commode  
A nourrir brebiaille. Il fut puissant en biens  
Alors qu'il habitoit entre les Pyliens,  
Mais il luy conuint faire vne autre demeure,  
Delaisant sa patrie, & fuyant la puissance  
De Nelé, magnanime, entre les hommes fors  
Le plus à redonter qui vescuissent alors,  
Qui luy retint son bien toute vne annee entiere  
Par force & par contrainte: & luy en grand misere  
Estoit ce-tempendant prisonnier arresté  
Es ceps de Phylacus, & tout pour la beauté  
De la fille à Nelée, entre les belles, belle,  
Qui fut le seul sujet de sa prison cruelle,*



Car la fiere Erynnis luy auoit mise au cœur.  
Mais il sauua sa vie, & emmena vaincœur  
Les grands bœufs mugissans en Pyle, hors Phylace,  
Si luy fit acte indigne & de mauuaise grace.  
Le diuin Neleus contre toute raison,  
De son frere il mena sa femme en sa maison,  
Puis il partit delà cerchant autre contree:  
Si s'en vint en Argos, & y fit son entree,  
Argos propre aux cheuaux, où se vont esleuant  
Mieux qu'en nulle autre part les cheuaux pieds-de-vêt.  
Or vouloit son destin que dans Argos en somme  
Après force tracas, vint habiter cet homme  
Pour y rendre le droit, & plein d'autorité  
Commander sur les Grecs avec toute equité.  
Il s'y maria donc, & brulant de la flamme  
D'amour: finalement il y prit une femme,  
Y bastit des palais & haults & triomphans,  
Y engendra de beaux & illustres enfans:  
Antiphates en vint & Mantius le iuste,  
Antiphate engendra Oiclé le robuste,  
Luy Amphiaraius le deuin excellent  
Sage au vol des oyseaux, qu'aima parfaitement  
Iupiter, & Phœbus Dieu à la belle tresse:  
Mais il ne paruint pas à sa blanche vieillesse,  
Car il mourut à Thebe, & à l'occasion  
Du present que sa femme eut en affection:  
De luy Amphilochus & Alcmaon sortirent,  
Polyphide & Clytus de Mantius nasquirent,  
Mais Clytus fut au Ciel pour sa grande beauté  
Par l'Aurore au beau char raui & transporté:  
Phœbus fit Polyphide augure plein d'estime,  
Duquel vola par tout le renom magnanime,



LE XV. LIVRE

Quand Amphiaraius le saint fut trépassé,  
 S'estant contre son pere un iour fort courroucé  
 Il s'en vint demeurer dedans Hyperesie,  
 Aux hommes enseignant le don de prophetie,  
 Et là pere il deuint de Theoclymenus.  
 C'est luy qui vint trouuer alors Telemachus  
 Immoant sur la mer, & faisant sa priere  
 Aux Dieux, que son retour par eux luy fut prospere:  
 Vers lequel esleuant sa voix, il dit ainsi:  
 Amy que i'ay trouué sacrifiant icy,  
 Et suppliant les Dieux, par tes diuins seruaices,  
 Par tes oblations & sonés sacrifices,  
 Par les Dieux inuozuez, par ton chef, & par tant  
 De gens qui sont à toy, ie te vay obtestant,  
 Dy moy la verité, respon à la requeste  
 Que ie te vay faisant & civilé & honnesté,  
 Qui es tu, d'où viens-tu, de quelle ville es tu,  
 Et qui sont tes parens? Telemaque, en vertu  
 Accomply, luy respond. Mon nom est Telemaque,  
 Mon pere est Ulysses, & ie suis né d'Itaque:  
 Voila la verité. Mon pere, dy-ie, estoit  
 Ulysses, quant au monde encores il restoit,  
 Car ie croy que la mort l'ait emporté, cruelle.  
 C'est pourquoy pour sçauoir de luy quelque nouuelle  
 I'estois venu icy avecques ce vaisseau  
 Et tous mes compagnons, me bazzardant sur l'eau.  
 Ie suis contraint laisser, dit lors Theoclymene,  
 De mesmes ma maison, & ma ville ancienne,  
 Pource que i'ay tué l'un de nos citoyens,  
 Homme de grand maison, homme plein de moyens  
 Et bien apparenté, ayant beaucoup de freres,  
 D'amis, de compagnons, qui ont les mains legeres,



Et promptes à frapper, tous braves & dispos,  
Forts, ieunes, & vaillans. Leur demeure est Argos,  
En bons cheuaux illustre, en haras renommee,  
Et sur toute la Grece en courriers estimee:  
Ils sont grands en Argos, ville aussi d'où ie suis,  
Ie m'enfuis pour cela, euitant si ie puis  
Leurs vengeresses mains, & la mort, & la peine.  
Ie vague, i'erre, & cours sur ceste foible arene,  
Nè d'estre vagabond, & que le cruel sort  
Et la dure fortune, hélas, tourmentent fort.  
Pour ceste occasion reçois moy, ie te prie,  
Mets moy dans ton vaisseau, moy, las, qui te supplie,  
Et ay recours à toy, empesche que leur main  
Ne me face descendre en l'Erebe inhumain:  
Ils me turent sans doute, ils ne sont plus, ie pense,  
Guere esloignez d'icy, me suyuans à puissance.

Auquel Telemachus. Ie ne te chasseray  
De mon vaisseau, dit-il, plustost tereceuray  
Si tu veux. Suy moy donc, i'ay desir de t'y faire  
De ce que nous aurons, recueil & bonne chere.  
Ce disant il luy prit son iauelot d'airin  
Et le mit au vaisseau couppant le flot marin:  
Monté dedans qu'il fut, il se sied sur la pouppe,  
Et Theoclymenus pres de luy. Lors la troupe  
Des gentils nautonniers délient les cordeaux,  
Et luy les accourage à bien fendre les eaux:  
Les garçons à l'enuy l'un de l'autre obeissent,  
Ils enleuent le mast, en l'air ils le brandissent,  
L'attachent fermement, le cordage ageançant,  
Et de tout leur pouuoir le voile en hault haussant.  
Pallas leur enuoya tout soudain par derriere  
Vn favorable vent, vn Zephire prospere,



LE XV. LIVRE

Pour leur faire coupper l'onde legerement,  
Et sur les flots s'allez glisser plus aisement.

Titan panche, & par tout s'estendent les ombrages,  
Le bac va costoyant les Pheriens riuages  
Par un vent favorable, Elyde outrepassant  
Où l'Epean domine, & puis en se glissant  
Il se iette, & s'ecarte hors des isles pointues,  
Les eaux sont viuement souz les rames battues:  
Il scaura ceste fois ou s'il succombera  
Souz l'aguet qui l'attend, ou s'il échappera.

Cependant Ulysses & Eumæus, le maistre  
Des porchers, s'égayans en la maison champestre  
Faisoient fort bonne chere, & tousiours banquetoient,  
Et d'autres avec eux à la table assistoient.

Quand la faim fut passée & la soif fut esteinte,  
Ulysses commença d'inuenter vne feinte

Pour tenter Eumæus, si la reception  
Qu'il luy a faicte est faulse, ou si l'affection  
Qu'il luy monstre porter n'est point dissimulee.

Il luy tint ce langage ( & toute l'assemblée  
L'entendoit clairement ) pour voir s'il le priroit

De demeurer encore, ou le conseilleroit  
D'aller en la cité. l'ay, luy dit-il, enuie  
D'aller demain en ville y demander ma vie,  
Car i'ay peur d'estre en charge à tes gens & à toy:

Partant ie te supplie, Eumæe, conseille moy  
Comme il faut, donne moy un guide qui me mene,  
Afin qu'en mendiant par tout ie me pourmene.

Cerchant ma pauvre vie à qui me la donra,  
I'iray chez Ulysses, quelqu'un m'adressera

Deuers Penelopé, luy diray des nouvelles,  
Verray ces poursuyuans, & leurs façons cruelles,

Parauenture



Par aventure esmeus de ma nécessité  
Ils me donront du pain qu'ils ont en quantité,  
I'y meneray les mains, car ie suis à tout faire.  
Et ie te dy pour vray, ô pastre de bonnaire,  
Personne ne scauroit, tant expérimenté  
Soit-il, me surmonter d'ingeniosité.  
Et par le bon vouloir du Message Mercure,  
Qui aux humains honneur & dignité procure,  
Et qui en toute affaire & en toute action  
Leur faict acquerir grace & reputation,  
Nul n'aura dessus moy l'industrie plus forte.  
Soit qu'il faille allumer un feu de bonne sorte,  
Ou bien fendre du bois, ou les morceaux trencher,  
La viande apprester, la rostir, l'embrocher,  
Verser à boire à table, & tout ce qu'on doit faire  
Au service des grands. Eumée lors en colere,  
Qui t'a mis ceste chose en ton entendement  
O mon hoste, dit-il, tu veux entierement  
Perir, tu veux ta mort, mettant en ton courage  
D'aller trouuer ces gens, insolens, pleins de rage,  
Et dont la violence a monté insqu'aux Cieux.  
Ils n'ont point autour d'eux de gens sables & viex,  
Et couuerts de lambeaux, ils n'ont rien que ieunesse,  
Bien propres, bien vestus, beaux, pleins de gentillesse,  
Gras, frais, & en bon point, hommes disposés, & gens  
Prompts au seul clein de l'œil, esueillez, diligens,  
Chargeans de mille mets delicieux les tables,  
Et versans sans cesser les bons vins delectables,  
Plustost si tu m'en crois tu demourras icy,  
O mon hoste tres-cher, n'ayes peur ne soucy,  
Nul n'est ceans qui ayt dessus ton ayse enuie,  
Nul encor n'a pensé te reprocher ta vie.



LE XV. LIVRE

Puis si tost que le fils du puissant Ulysses  
Nous sera retourné, lors tu auras assez  
De quoy te resjouyr, il te donra mandilles,  
Robes, accoustremens, & casaques gentilles,  
Après il te fera conduire seurement  
Où tu verras le mieux pour ton contentement.

Alors luy respondit le patient Ulysse,  
Que le bon Jupiter te soit autant propice  
Comme tu as mon cœur & mon affection,  
Noble pasteur Eumæe, en mon affliction  
Tu me retiens chez toy plein de bonnes paroles,  
Et mes tristes douleurs amollis & consoles,  
Quelle douleur peut poindre vn homme si au vif  
Que d'estre comme moy vagabond & fuitif?  
Mais le ventre méchant quand la faim le saccage  
Apporte bien souvent & malheur & dommage,  
Car quand il presse trop il n'y a nul danger  
Que l'homme n'entreprenne, il sent son cœur ronger  
De soucy deuorant, qui souvent le conuie  
D'aissaillir vn autre homme aux despens de sa vie.  
Mais depuis que tu veux me retenir chez toy,  
Entretien moy vn peu de la mere du Roy  
Et de son pere aussi, que desia la vieillesse  
Auoit quasi courbée, quand il partit de Grece  
Pour aller à Pergam. Sont-ils tousiours viuans,  
Jouyssent-ils tousiours des beaux rayons luisans  
Du lumineux Titan, ou bien si fresles ombres  
Ils sont morts, descendus dans les caernes sombres  
Du triste Phlegethon, vains esprits & legers?  
A quoy respond Eumæe la gloire des bergers.  
Amy, ie te diray comme le tout se passe,  
Laërtes vit encor, la vieillesse le casse,



Et la douleur l'abbat, il faict incessamment  
Priere à Jupiter qu'il vueille vistement  
Le faire trespasser, & son ame retire:  
Tant desmesurement il lamente & soupire  
Son Ulysses rany, tant il regrette fort  
De sa fidelle épouse & la perte & la mort,  
Qu'il auoit espousee en ieunesse pucelle:  
Maintenant qu'elle est proye à la Parque cruelle  
Le vieillard s'en afflige, & de pertes comblé  
L'un & l'autre trespas l'ont rendu tout troublé:  
Elle est morte d'ennuy en pleurant son Ulysse,  
Mort pleine de pitie, ainsi mourir ne puisse  
Ceans en ma maison quiconque m'aimera,  
Et qui deuoir d'amy paroistre me fera,  
Tandis qu'elle viuoit, combien que l'amertume  
La rongeast, toutesfois elle auoit de coustume  
De m'enquerir tousiours, & selon son desir  
De me demander chose où elle prist plaisir:  
Car elle me nourrit avecque la gentille  
Ctymené, sa derniere & sa plus ieune fille,  
Ctymené au bouffant & ample accoustrement.  
Avec elle ie fus nourry premierement,  
Et n'estois qu'un peu moins en honneur de la mere:  
Mais quand ayant passé la ieunesse premiere  
Nous creusmes l'un & l'autre en aage plus dispos,  
Elle fut mariee en l'isle de Samos  
Avec force tresors qu'elle eut en mariage.  
Et pour moy, on me mit en fort bon equippage,  
On me vestit à neuf, robes, accoustremens  
Beaux & de tresgrand prix, & autres vestemens,  
De bons souliers aux pieds, & toute autre chausseure:  
Puis on m'enuoye aux champs pour y faire demeure,  
Ee y



LE XV. LIVRE

Et pour les gouverner. La Princesse m'aymoit,  
Et sur toutes ses gens en son cœur m'estimoit.  
Or i'ay de tout cela maintenant bien grand faute,  
Mais les Dieux habitans dessus la voulte haute  
Dont la vie est heureuse, & deuant qui ie suis  
M'ont accreu, au milieu de mes tristes ennuis:  
Si que i'en boy, i'en mange, & en tien bonne table;  
Les departs de bon cœur à tout homme honorable.  
Quant à Penelopé, nous n'en auons pour nous  
Assistance, soustien, non pas vn seul mot doux,  
C'est à l'occasion de l'insolente bande  
De ces beaux poursuyuans, trouppes fiere & gourmāde,  
Et qui n'ont point de fin de perdre & consumer,  
Les pauvres seruiteurs n'oseroient l'informer,  
Ny dire ce qu'on faiet à l'affligee Reyne,  
Bien qu'il fust necessaire, ils n'osent pas à peine  
Demander pain ne vin, ne les necessitez  
Qu'on portoit parauant aux champs de tous costez  
Aux pastres, aux bergers, & desquels l'abondance  
Apportoit à leurs cœurs ioye & resiouyssance.

Il tenoit ces propos, & le souffre-soucy  
Le prudent Vlysses luy respondit ainsi.  
Dieux! Estant si petit que tu dis, ie te prie  
Comment as tu erré si loing de ta patrie,  
Et de tous tes parens: mais par toy me soit dit,  
Pour le vray: Le pays a-il esté destruit  
Où pour lors habitoient & ton pere & ta mere?  
Qui te força courir autre terre estrangere?  
Quel estat suiuois-tu? Estois-tu addonné  
Aux bœufs, ou aux brebis quand tu fus amené  
En ce pays icy, & que sur leurs fregates  
Te vindrent enleuer les escumeurs Pyrates,



*Desquels selon ton prix Laërtes t'acheta?  
Eumæus en ces mots alors luy raconta.*

*Ie te raconteray, puis que tu veux l'entendre,  
Ce qui m'est advenu dès ma ieu nesse tendre,  
Sans en rien oublier. E sconte seulement,  
Et nous seans icy beu uons ioyeu sement .  
Car la nuit est bien longue aussi bien, & m'ennuye.  
Tu t'en iras dormir quand t'en prendra enuie:  
Car entendre parler n'est pas sans grand plaisir.  
Et deuant que le somme accoure te saisir.  
Il n'y a nul propos que tu vinsses le prendre.  
Le dormir par trop long tristesse au cœur engendre:  
Quand on a trop dormy on n'en est pas si sain,  
Et l'assoupissement de fascherie est plein.  
Si quelqu'un des valets est endormy, qu'il sorte,  
Qu'il s'en aille coucher, dorme & se reconforte,  
Puis quand le point du iour demain matin poindra  
Et l'aube ses cheuaux à son coche ioindra,  
Prendra son desienner, & les troupes gourmandes  
De ses troupeaux grondans menera par les landes.  
Quant à nous, pres du feu beu uans & banquetans,  
Et nos malheurs passez à l'enuy racontans  
Nous passerons l'enuy de nos melancolies.  
Quand on vient à conter toutes ses fascheries  
On y prend du plaisir, mettant hors ses douleurs  
On contente son mal de quelque peu de pleurs.  
Qui a beaucoup souffert de fortune & d'opresse  
Prend quelque volupté à dire sa tristesse.*

*Orie vay commencer. Doncques en nostre mer  
Est vne isle, Syrie on l'a voulu nommer,  
(Si ce nom est venu iusques à tes oreilles)  
Au dessous d'Ortygie, où ses roies vermeilles*



LE XV. LIVRE

Le Soleil va tournant, & où prend ses destours  
 Titan qui trace au Ciel le chemin de son cours.  
 L'isle n'est pas fort grande, estroitte est ceste terra  
 Sa petite estendue estrangement se serre:  
 Pourtant elle est fertile & son terroir heureux,  
 Donne force pascage aux brebis & aux bœufs,  
 Vin & froment y croist: là iamaïs la famine  
 N'assault les habitans, là iamaïs ne domine  
 Mal fieure, ne langueur: sans douleur, sans tourment  
 Les hommes pleins de iours y vivent longuement:  
 Mais quand ils ont atteint vne extreme vieillesse,  
 Phœbus à l'arc d'argent & à la blonde tresse,  
 Et Diane sa sœur de leurs traits argentez  
 Les viennent assaillir par la mort emportez.  
 Or deux citez sont là, chacune a son domaine  
 Distinct & separé, de coustume ancienne:  
 Sur toutes deux mon pere auoit commandement,  
 Ctesius Ormenide aux Dieux entierement  
 Pareil. Là des marchands de Phœnice aborderent  
 En l'isle, & leurs biens & fatras déployerent,  
 Car ce sont gens sur tous fins & ingenieux,  
 Surprenans tout le monde, esblouyssans les yeux  
 Avec leurs affiquets. Or seruoit vne fille  
 En ce temps chez mon pere, assez belle & gentille,  
 Phœnicienne mesme: elle auoit l'esprit beau,  
 Elle inuenoit tousiours quelque ouurage nouueau,  
 Au mestier de l'egueille estoit ingenieuse,  
 Ouuriere excellente & fort industriense.  
 Un iour qu'elle lauoit quelque linge en la mer  
 Un de ces marchands là fit rage de l'aimer,  
 Et l'endormit si bien, que dedans sa nacelle  
 Il fit monter la fille, & concha avec elle.



La femme de loisir fort volontiers se prend  
Par le lit, par l'amour, bien qu'elle ayt l'esprit grand,  
Après qu'il eut faict d'elle, il l'enquiert, il la prie  
De luy dire son nom, sa maison, sa patrie.

Ma patrie est Sidon, dit la fille, où se prent  
Le cuyure en quantité, mon pere est Arybant,  
Homme riche & aisé. Les Taphiens pirates  
M'enleuerent un iour sur leurs hautes fregates  
En reuenant des champs: l'un desquels qui flotta  
Sur ces bords me vendit, & le Roy m'acheta.

Adoncques le marchand qui dedans sa nauire  
L'auoit depucelee, en ces mots luy vint dire:  
Tu t'en reuiendras donc, si il te plaist, avec nous,  
Et reuerras ta mere & ton pays si doux,  
Ton pere & ta maison, apres si long espace  
Que tu ne les as veus. Les Dieux leur font la grace  
De viure encor' tous deux, fort riches, fort puissans  
En tresors & en biens à souhait fleurissans.

A qui la fille alors: Je le veux, ie t'en prie.  
Iure moy de me rendre aussi en ma patrie  
En toute seureté: Promets moy sur ta foy,  
Dy-ie, de m'y conduire, & i'iray avec toy.  
Le marchand luy iura. Lors elle luy adiouste:  
Or ne dittes donc mot, & soyeZ à l'esconte,  
Et si vous me voyez & vous me rencontreZ  
Venant à la fontaine, ou passant par ces prez,  
SoyeZ seurs & secrets, que le Roy ne le sçache,  
Et dans les fers cruels ne me lie & m'attache,  
Et vous face mourir. Retenez donc cecy  
Apportez gentiment tous vos viures icy,  
Puis que quelqu'un de vous prudent & habile  
Viennne m'en aduertir viftement à la ville.



LE XV. LIVRE

Mais qu'il soit, ie vous prie, & prompt & diligent.  
 Alors i'enleueray tout l'or & tout l'argent  
 Pour l'apporter icy : Je prendray davantage  
 Vn beau petit enfant, & d'un florissant aage  
 Dont ie suis gouuernante, enfant bien aduise,  
 Et de belle esperance, & desia tout ruzé:  
 Il sort souuent dehors, & s'esbat par la ville  
 Cerchant ses compagnons : il me sera facile  
 De le faire venir & le prendre avec moy  
 Pour l'amener ceans : il est enfant du Roy  
 Il est gentil, fort beau, & de façon naïfue,  
 Vous en pourrez tirer vne somme excessiue:  
 Ce disant, au chasteau soudain se retira.

Les marchans cependant tandis que l'an dura  
 Ramenant les moissons par la ville prattiquent,  
 Accommodent leur faict, changent, vendēt, traffiquēt,  
 Portent en leurs vaisseaux, puis quand ce vint le temps  
 De se mettre sur mer & d'essayer les vents,  
 Ils en depeschent vn vistemēt vers la fille,  
 Fin, cault, & aduise, qui s'en vient à la ville  
 Au chasteau de mon pere : il portoit vn carquant  
 De pur or & bien faict, on alloit remarquant  
 Force ambre qu'il auoit. Lors mainte chambriere  
 Lettoit les yeux dessus. apres elles ma mere  
 S'amusoit à le voir & l'alloit marchandant.  
 Il faict signe à la fille, & s'oste cependant  
 Retournant à ses gens, Adoncques la vilaine  
 M'empoigne par la main, hors du chasteau m'emmeine,  
 Puis trouuant quantité de vases entassez,  
 Grands vases d'or massif qu'on auoit là laissez  
 Pour traicter des plus gros de toute la prouince  
 Qui estoient au conseil pour assister le Prince



En affaire important, où le peuple tousiours  
Consulte, & va disant nouvelles & discours:  
Elle en empoigne trois, hors la porte s'aduançe  
Et moy ie la suiuis avec grande imprudence.

Les ombrages tumberoient, & Titan descendoit  
Quand nous vinmes au port où l'on nous attendoit.  
Là sur le bord estoit un vaisseau grand & large,  
Vaisseau Phenicien sur lequel on nous charge.  
Quand nous fusmes montez, eux soudain de ramer  
Et de gagner le haut de la profonde mer.

Iupiter nous donna les vents bons & prosperes.  
Ià par six iours durants & par six nuits entieres  
Nous auions nauigé le septiesme venu  
De par le premier fils de Saturne chenu,  
Diane tire-trais la fillete transperse  
Dans le creux du nauire, & morte la renuerse:  
Elle fit vn tel bruit que faiët ense plongeant  
La canete de mer & la cruelle gent  
La iette dans la mer aux balenes horribles  
Et aux monstres des eaux & poissons plus terribles  
Ainsi seul au vaisseau triste ie fu laissé  
Pauvre enfant miserable & par trop angoissé.  
Le vent incontinent de plus beaux nous attaque,  
Nous porte en ce pais, & nous rend en Ithaque,  
Où le bon Laërtes m'ayant d'eux marchandé,  
M'achepte & leur paya le salaire accordé:  
Et voila la façon que ie vy ceste terre.

A luy lors Vlysses grand en ruse & en guerre,  
Certes tu m'as esmeu, ô pasteur, grandement  
En me contant ainsi la peyne & le tourment  
Que tu as endurez des ta tendre ieunesse.  
Iupiter toutesfois t'a meslé ta tristesse



LE XV. LIVRE

*Avec de la douceur, t'ayant finalement  
Conduit en la maison d'un maistre si clement  
Où tu as à souhait pain & vin & viande,  
Et où tu peux mener vie heureuse & galande  
Moy ie suis vagabond & ayant bien couru  
Me voicy sous le toict où tu m'as secouru.*

*Ainsi les bonds vieillards passoient la nuit entiere  
Puis s'allèrent coucher, & ne dormirent guerre,  
Car le clair point du iour parut incontinent  
Et le beau Telemach de Pyle reuenant  
Et tous ses compagnons à terre descendirent,  
Replierent le voile & le mast abbatirent,  
Ils entrent dans le port, l'ancre à terre est iettée,  
De cables le vaisseau fermement arresté  
Flotte dessus les eaux: eux à terre se iettent  
A prestent le souper, de bons viures se traittent  
Et de vins rougissants, quant ils eurent chassé  
La soif, & l'appetit de manger fut passé  
Telemach leur parla d'une façon courtoise.*

*Enfans poussez la barque & la renguez sans noise  
Sous les murs à l'abry, tandis ie m'en iray  
Aux champs, vers le Porcher & le visiteray  
Pour voir comme tout va, ie n'arrestera y guerre,  
Car des que le soleil panchera sa carriere  
Ie m'en retourneray & puis au point du iour  
Si tost que le soleil dorera son retour,  
Nous nous conuierons de nostre heureux voyage,  
Ie vous festoyeray, & viures ne benuage  
Ne seront espargnez. Disant ces mots ioyeux  
Le bon Theoclimen grand prophete des Dieux  
S'en vint parler à luy ô mon cher Telemaque  
Où m'en iray-ie moy? qui de la rude Ithaque*



Des hommes qui y ont quelque commandement  
Me pourra recevoir chez luy fidelement?  
M'en iray-ie tout droit me rendre ches ta mere  
Et dedans ta maison? Telemaque au contraire.  
Certe il y a long-temps que ie t'eusse sommé  
D'aller où tu me dis, où tu n'eusses chommé  
De tres-bon traitement, voire en toute abondance,  
N'eust esté que ie crain que pendant mon absence  
Tu ne fusses pas bien. Car tu n'eusses pas veu  
Penelopé ma mere, elle frequente peu  
Avec ces courtisans, mais elle est retiree  
En une chambre en haut de toute separee  
A faire son ouvrage, à tistre & à filer  
Mais ie t'enseigneray où tu pouras aller:  
C'est ches Eurimachus fils de Polybe, habile  
Et autant genereux que nul autre de l'isle:  
Sa reputation est cogneue en ce lieu,  
Tous ceux de la cité l'honorent comme un Dieu,  
Et certe il est galand. Or il se desespera  
D'estre le successeur des honneurs de mon pere  
Et ma mere épouser. Mais le grand Iupiter  
Qu'on scait dessus le ciel de tout temps habiter,  
Scait s'ils rencontreront avant ceste iournee  
Autant luy que tout autre un infaste hymence.

Comme il parloit encor, voicy le messager  
De Titan l'espernier, oyseau noble & leger  
A main droite volant, qui tenoit en sa serre  
Un pigeon, & iettoit son plumage par terre,  
Il passa iustement entre Telemachus  
Et entre son vaisseau. Lors Theoclymenus  
Le prenant par la main de ses gens le retire  
Et l'augure exposant se prit ainsi a dire



LE XV. LIVRE

*Certes cest oyseau là ne vole nullement  
Sans le vouloir des Dieux & leur commandement.  
J'ay fort bien remarqué son vol, ô Telemaque.  
Nul sang n'est si royal que le vostre en Ithaque,  
Nulle race si noble, & vostre autorité  
Y sera reconnu à perpetuité.*

*Auquel Telemachus. Certe amy, ie souhaite  
Que l'augure soit tel comme tu l'interprete  
Et nous succede ainsi : tu receurois un iour  
Tant de presens de moy, avec mon ferme amour,  
Que qui te trouueroit te venant à l'encontre  
Diroit certainement heureuse ta rencontre.  
Puis regardant Peyree il luy parla ainsi.*

*Fils de Clytus, dit il, en ce voyage icy  
Entre tous ceux qui m'ont accompagné à Pyle  
Tu t'es en mon endroit tousiours montré docile  
Et fort obeissant. Or pour l'amour de moy  
Je te pry pren cest homme & le mene chez toy,  
Fay luy le mesme honneur, la mesme bonne chere,  
Le mesme traitement que tu me voudrois faire,  
Iusques à mon retour. Auquel soudain Peyré,  
A la pique luy sante, au fer bien acéré.*

*Sois dehors longuement si ton envie est telle,  
Il prendra s'il luy plaist ma maison paternelle;  
Rien ne luy defaudra ie le feray traicter  
Et tant qu'un hôte peut son hôte respecer  
Il sera respecté. Ce faict, il se retire  
Et commande à ses gens de monter au nauire,  
De deslier le cable & ramer viftement.  
Eux prompts à obeir, montent hâtivement  
Sur les bancs. Lors en mer maint auiron se hausse  
Et Telemaque prend ses souliers, & se chauffe,*



*Car il auoit desir du vaisseau retiré  
Son puissant iauelot au bout bien acéré.  
Ses gens auoient aussi ia coupé le cordage,  
A puissance ramoient le long du haut riuage,  
Et hachans de la mer le bouillon irrité  
En liesse gaignoient les murs de la Cité,  
Comme leur auoit dit le fils du fort Nerite.  
Lequel laisse le port son pié robuste & viste  
Le porte all'aigrement : & tant qu'il arriva  
Aux champs vers le porcher. Sous lequel il trouua  
De truyes & des porcs quantité innombrable,  
Que gardoit Eumaüs vigilant & feable,  
Passant la nuit es champs, & onc ne se lassant  
De faire bon seruice à son Prince puissant.*

Fin du Quinziemes liure.





LE SEIZIESME LIVRE DE  
L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

**T**elemachus estât arriué aux champs enuoye Eumæus en ville, aduertir Penelopé de son retour. Par le conseil de Pallas Ulysses se decouvre & se donne à connoistre à son fils. Ceux qui estoient allez guetter Telemachus sur mer pour le tuer, reuiennent en Ithaque.

AUTRE SOMMAIRE.

*Ulysses se decouvre, & declare à son fils  
Comme seront par eux les amants deconfis.*

**D**Erechefle porcher & le diuin Ulysses  
En la borde attendât que l'aurore rougisse  
Aprestoient à disner & le feu rallumoient  
Et les pastres aux champs & les porcs en-  
noient.

*Et les chiens abbayans à l'aprocher sentirent  
Telemachus venir, autour de luy se mirent  
Flattans & blandissans, & si ne iappoient pas:  
Le diuin Ulysses ouyt le bruit des pas,  
Et sentit que dehors les chiens faisoient caresse  
A quelqu'un qui venoit: aussi tost il s'adresse*



A Eumæe le porcher, & luy parla ainsi.

Quelque amy de ceans sera bien tost icy,  
Les chiens ne iappent point, plustost ils luy blandissent  
Et d'un fort bruit de pieds mes oreilles fremissent.  
Comme il parloit encor le preux fils d'Ulysses  
Se monstra sur la porte. Alors de grand excez  
De ioye, le porcher se leue de sa place,  
Surpris se precipite, & le vin & la tasse  
Luy tumberent des mains. Puis courant vistement  
Au deuant de son Roy, le baise tendrement  
Le front, les yeux, les mains, & d'amour affolee  
De ses yeux ruisselans mainte larme est coulee  
Et sa barbe & son sein de pleurs sont enfondus,

Comme vn pere tremblant court les bras estendus  
Embrasser son enfant, sa chere nourriture  
Qu'il auoit esleuee avec extrême cure  
Pour consolation de sa vielleſſe, ayant  
Esté long temps dehors errant & fouruoyant  
Et courant les hazards de maintes destinees,  
Et puis reuiet en fin au bout de dix annees  
De la mesme façon on pouuoit alors voir  
Le fidelle porcher son maistre receuoir  
Il luy court au deuant, & ravi de grand ayse  
L'honore, le bien-veigne, & l'embrasse & le baise  
Comme s'il reschappoit du glaive violent,  
Pleurant le congratule, & puis luy va parlant.

En fin est tu venu ma tres-douce lumiere  
Mon cher Telemachus, que ie disois naguere  
N'esperer iamais plus de reuoir, ent'estant  
Ainsi mis au hazard sur le flot inconstant  
Allant à Pyle, or sus ma nourriture chere  
Entre dans la maison dans les biens de ton pere,



LE XVI. LIVRE

Afin que ie me soule à te voir, que ie sois  
Resiony de ta venue, ô trois & quatre fois  
Le tres-bien retourné, le reschappé des ondes  
Le sauvé du fier glaive & des vagues profondes:  
Ce n'est guerre souvent que tu t'en viens icy  
Visiter ton Eumæ, ne tes pastres aussi:

Tu cours & tu t'enfuis, ainsi ton ame enite  
Des cruels poursuivans la pratique maudite.

Amy, ie la fuiray. Car ie l'espere ainsi,  
Luy dit Telemachus, & ce que me voicy,  
C'est assés de te voir, que ie sache & m'enquiere  
De ce qu'on faict ches nous: & si toujours ma mere  
Demeure en la maison: où si ne seroit point  
Depuis par mariage vn autre à elle ioint.  
Certes le liét d'Ulysse est par les destinees  
A faute de maris tout couuert d'araignees.

Ta mere ne dechet de resolution,  
Luy respondit Eumæ, mais en affliction  
Elle passe les iours, les nuits toutes entieres  
A gemir ses malheurs, à pleurer ses miseres:  
C'est pitié de la voir, & son sein tendrement  
Nage aux eaux qu'elle espad continuellement:

Ce disant il luy prend sa partuisane forte,  
Et luy entre dedans sans plus estre à la porte.  
Ulysses luy cedant place & siege laissa,  
Mais Telemach courut, & son pere embrassa,  
Le retint & luy dit. Ne bouge, mon bon hoste,  
A ton ayse demeure, & de ton lieu ne t'oste,  
Prou de sieges ceans pour moy se trouueront,  
Il y a force gens qui m'en apporteront.

Ayant dit: Ulysses se remet en sa place,  
Et le bon Eumæus force feuillage entasse,

Vert &



Vert & frais & mollet, puis dessus estendit  
Mainte douillete peau, sur lesquelles se mit  
Le preux fils d'Ulysses. Lors Eumée leur apreste  
À manger, & leur met dans les plats tout le reste  
Du soupper de devant : puis tire vistement  
Le pain de la corbeille, & verse abondamment  
Pour boire, le doux vin dans une grande tasse.  
Cela fait vis à vis d'Ulysses il se place,  
Et eux iettent les mains sur les plats à plaisir.

Quand ils eurent mangé & beu à leur desir  
Telemaque au porcher se prend ainsi à dire  
Dy moy, nostre hoste icy d'où vient il? quel navire  
L'a conduit en ce lieu? d'où sont les mariniers  
Qui se vante l'auoir passé en ces cartiers?  
Car d'y venir à pién'y a nulle apparence.

Lors le pastre. Crete est le lieu de sa naissance,  
Et à ce qu'il m'a dit il a fort ven, il va  
Agité du malheur errant par cy par là:  
Dieu luy a donné tel le destin de sa vie.  
Un vaisseau la conduit des gens de Thesprotie  
Duquel s'estant sauué ceans il s'est ietté.  
Or le voila, fais en selon ta volonté,  
Tres-humble suppliant ton secours il implore  
Auquel Telemachus respondant dit encore,  
Tu m'attristes beaucoup de me parler ainsi,  
Ceste requeste, Eumée, me met en grand soucy,  
Quel moyen puis-je auoir de recevoir, de prendre  
Un estranger ches moy, ne me pouuant deffendre  
D'un tas de forcenez, n'oster de ma maison  
Ceux qui me vont mangeans contre toute raison?  
Si ieune que ie suis? d'auantage ma mere  
Est en doute bien grand de ce qu'elle doit faire,



LE XVI. LIVRE

Son ame est en balance, & son cœur en esmoy  
 Si elle doit tousiours demeurer avec moy,  
 Garder son premier liët, & porter reuerance  
 A mon pere, à son nom, soignant de sa puissance  
 Sa court & sa maison, ayant tant emporté  
 De reputation de sa pudicité.  
 Ou, se laissant conduire à vn desir volage,  
 S'elle doit conuoler en second mariage  
 Prenant le riche dot de celuy qui sera  
 De plus noble maison, & luy apportera  
 Plus de commoditez, de bien & de cheuance.  
 Quant à nostre hôte icy, puis que pour assurance  
 Il s'est sauué ceans, ie le reuestiray,  
 D'habits & de manteau present ie luy feray,  
 Luy douroy une espee afin de se defendre,  
 Le feray bien chauffer : & où il voudra prendre  
 Son chemin, le feray conduire sur ma foy.  
 Si tu veux toutesfois, retien l'icy ches toy,  
 Et ie luy enuoyray robes à suffisance  
 Et viures, qu'il ne soit en charge & en despence  
 A toy & à tes gens. Car de permettre aussi  
 Qu'il se vienne fourrer parmy ces gens icy,  
 Ie ne le feray pas, de peur qu'ils ne luy fissent  
 Quelque outrage ou affront, ou qu'ils ne le batissent.  
 Car ils sont insolens & pleins de leur plaisir,  
 Et i'en aurois pour luy regret & deplaisir.  
 Il est bien mal aysé d'auoir de l'aduantage  
 A vn seul, sur plusieurs, bien, qu'il ayt du courage.  
 Le tolerant Vlysse adonc ainsi luy dit.  
 Amy, s'il m'est permis de parler vn petit,  
 Certes ie te diray que le cœur me déchire  
 De deuil & de pitie, quant i'entens ainsi dire



L'outrage & le degast que ces gens sans raison  
Commettent outrageux en ta propre maison,  
Estant tel que tu es. Mais d'y moy, ie te prie,  
Est-ce de ton bon gré que ceste fascherie  
T'est faite, où si tu es à ton peuple odieux  
Te hayssans ainsi par le vouloir des Dieux.  
Ou bien en blasmes tu ceux de ta parentelle  
Qu'on a persuadez, si tu a vois querelle,  
De ne te secourir ? eussay-ie la roideur  
La force & la ieunesse ainsi que i' ay le cœur,  
Et que le brave fils d'Ulysse, où bien luy mesme  
Retournast maintenant par le vouloir supresme,  
(Et ie l'espere encor) ie voudrois qu'on me fist  
Mourir que le premier la teste m'abbatist,  
Si ie ne leur donnois & malencontre & perte,  
Pouruen que d'Ulysses la cour me fust ouuerte.  
Que si ie succumbois, & que dessous l'effort  
De plusieurs, seul ie vinse à estre mis à mort,  
I'aymerois mieux en fin chez moy perdre la vie  
Que d'endurer tousiours telle coyonnerie:  
Voir par des estrangers ma maison malmener,  
Mes seruantes chez moy souiller & vilener,  
Gourmander tout mon bien, voir tant d'iurogneries  
Tant d'indiscretions, & de forceneries,  
Fureter tous mes vins, manger mon bled en vert,  
Somme de ma maison faire un piteux desert.

Auquel Telemachus. Amy, ceux de la ville  
Ne me hayssent pas, le vulgaire imbecille  
Ne me veut point de mal contre moy irrité.  
Et ie ne puis blasmer ceux de ma parenté,  
Qu'on a persuadez, bien que i'eusse querelle  
De ne me secourir de force mutuelle.



LE XVI. LIVRE

*Car Iupiter sous qui tout l'Olympe est soumis  
 N'a toujours qu'un enfant en nostre race mis  
 Le fort Arceius n'eut d'enfant que Laërte,  
 Laërte n'eut qu'Ulysse, en sa maison deserte  
 Il m'a laissé tout seul, aydèny assisté  
 De personne du monde, ains plus tost tourmenté,  
 Mesme dans ma maison d'ennemis innombrables  
 Car les hommes plus forts & les plus honorables  
 Des isles d'alentour, de Samos icy pres,  
 De celle de Zacynthe obscure de forests,  
 De Dulichie, aussi, mesmement de ceste isle  
 De la propre Ithacha, rude, aspre difficile,  
 Tous ceux là sont ches nous, desirent d'espouser  
 Ma mere, & cependant ne cessent d'espuiser  
 Nos biens, nos reuenus. Elle ne les refuse  
 Et si ie ne les accepte, ains toujours les amuse  
 Et ne les resolt point, & eux cetempendant  
 Vont nos biens sans respect rongeant & gourmandant.  
 Et possible bien tost me turent ils moy mesme.  
 Mais tout cela despend de la force supresme  
 Des grands Dieux tout puissans. Mais toy va vistement  
 Trouuer Penelope, aduertyl la comment  
 Me voicy de retour sain & sauue de Pyle,  
 Jet'attendray icy, n'arreste guere en ville:  
 Mais ne le d'y qu'à elle, & que nul poursuiuant  
 N'en aye dessus tout ne nouuelle ne vent:  
 Car ils ont coninré ma perte & mon dommage.  
 Auquel respond ainsi Eumæ le pastre sage.  
 J'entend, ie le feray. Mais ne pourrois- ie aller  
 Le dire à Laërtes, affin de consoler  
 Le bon homme affligé, qui combien que l'absence  
 D'Ulysse l'accablast, il prenoit patience*



Pourtant tant qu'il pouuoit, me snageoit, tracassoit,  
Et au trauers des champs le temps ainsi passoit  
Auec les seruiteurs, & substantoit sa vie  
En mangeant & beuuant quand luy prenoit l'enuye,  
Mais depuis ton depart, & qu'il a sceu comment  
Tu t'en estois allé, on dit certainement  
Qu'il ne boit, & ne prend viure quel qu'il puisse estre  
Et ne prend plus plaisir à nul labeur champestre,  
Mais il demeure là sans cesse soupirant  
Et de son estomac tousiours soupirs tirant,  
Les forces de son corps entierement le laissent,  
Et ses os de douleur se mattent & s'abaissent.

I'en porte vn grand ennuy, mais ie presse au dedans,  
Luy dit Telemachus, la peine que i'en sens.

Mais laissons Laertes & ses plaintes funestes,  
S'il falloit souhaitter, & que les Dieux celestes  
Me missent à choisir, Vlysses reniendroit.

Mais va t'en vistement Eumæ, va t'en tout droit  
Au lieu où ie t'ay dit, il n'est pas necessaire  
D'aller à Laertes, trop bien, dy à ma mere  
Que quelque chambriere aille à l'en aduertir  
En secret. Ce disant le presse de partir.

Il court, chausse soudain ses souliers, & habile  
Il prend droit son chemin vers les murs de la ville.

Mais son depart ne peut à Pallas se cacher,  
Qui fit qu'incontinent elle vint s'aprocher  
De la maison d'Eumæe, elle se fit semblable  
A quelque grande Nymphé, & graue & venerable  
De taille & de beauté, scachant excellement  
Trauailer au mestier, & broder richement.  
Estant dessus la porte elle se fit paroistre  
Au fin Grec, mais son fils ne la put recognoistre.



LE XVI. LIVRE

Car la grand maiesté des hauts Dieux immortels  
Ne se laisse pas voir ainsi à tous mortels.  
Ulysses seulement la vit, aussi la virent  
Les chiens & nuls abbois pour elle en l'air ne firent  
Ils fuyent gemissans, fremissent tremblotans,  
Se retirent delà, & des flancs haletans,  
Pismans tacitement se cachent en l'estable,  
Car Pallas leur faisoit un signe epouvantable:  
Ulysses s'en douta, sortit de la maison,  
Passa & la muraille & la grande cloyson  
Du logis vers les champs, il se renga vers elle:  
Adonc ainsi luy dit la deesse immortelle.

Du vieillard Laertes braue fils & vaillant,  
Race de Iupiter, prudemment conseillant,  
Il faut que maintenant à clair tu te reveles  
Et parles à ton fils, que plus tu ne te celes:  
Il vous faut consulter comme d'un braue effort  
Vous pourrez à ces gens donner cruelle mort.  
Il vous faudra delà tirer droit à la ville,  
Pren cœur, ie vous seray favorable & facile,  
Ie seray pres de vous, ie vous assisteray,  
Combatray avec vous, & ne vous laisseray.

Elle dit, puis toucha de sa verge doree  
Ulysses, luy changea sa robe dechiree,  
Et mit autour de luy un bel accoustrement:  
Puis sa taille elle acrent de grace & d'ornement,  
Ses ionues elle unit, osta son hasle extresme,  
Ses cheueux rebrunit & sa barbe de mesme,  
Puis s'estant retiree il r'entre vistement:  
Mais son fils fut saisi d'un grand estonnement,  
Et la peur le surprit. Ce changement estrange  
Fait qu'il baisse les yeux & son visage change:



Il le pense estre un Dieu qui fit que my-transi  
Il luy tint ce langage & luy parla ainsi.

Tu n'es plus celuy là que tu estois naguere  
Mon hoste, tes habits & ta taille premiere  
Sont grandement changez, tu es quelqu'un des Dieux  
Qui vivent eternels sur le trosne des Cieux:  
Sois nous doux, & subuiens à nos grandes miseres,  
Enten nous pitoyable & reçois nos prieres:  
Et dessus nos autels nous te sacrifirons  
Agréable victime, & te presenterons  
Dons grands & precieux, hélas! soy nous propice.  
Auquel respond ainsi le patient Ulysse.

Je ne suis pas un Dieu, pourquoy donc me veux tu  
Accomparer aux Dieux excellens en vertu?  
Regarde me voicy Ulysse ton cher pere,  
Pour qui tu souffres tant de peine & de misere,  
Pour qui tu gemis tant, endurent à grand tort  
Par ces presomptueux cas pires que la mort.

Ce disant, d'un amour ardent plus que la braise  
Il luy ouure les bras & tendrement le baise:  
Mainte larme le long de ses ioues luy pend,  
Un grand fleuve de pleur sur le sein luy descend,  
Il le tient sans cesser, & collé sur sa face,  
De ses bras il l'estreint, il le serre, il l'embrasse.

Mais Telemach, qu'il fust son pere ne scauoit,  
Et se le faire accroire encores ne pouuoit,  
Si luy dit, tu n'es pas Ulysse, n'y mon pere,  
Mais un Dieu me surprend, qui veut que ma misere  
Se rengrege tant plus. Certe un miracle tel  
Ne se fera iamais par un homme mortel  
Et n'estant pas un Dieu il n'aura la puissance  
De remettre un vieillard en son adolescence.



LE XVI. LIVRE

Vieil naguiere, & couuert d'un habit pieceté  
Tu semble ores un Dieu de l'Olympe vouté.

Il ne faut pas mon fils, luy respondit Vlysse,  
Que ton ceur s'emerveille & moins qu'il seruisse  
D'un tel estonnement, de voir ton pere icy.  
Car un autre Vlysses que celui que voicy  
Ne reuiendra vers toy. Mais me voicy le mesme  
Que iet'ay desia dit, qui reniens l'an vintiesme  
Dedans mon cher pais, apres auoir esté  
D'infinité de maux batu & tourmenté.

Ce que tu, me vois tel, ce n'est que l'œuvre estrange  
De la forte Pallas, qui me faict, qui me change  
Tout ainsi qu'il luy plaist, car elle a le pouuoir  
De me changer en gueux, & puis me faire voir  
Un ieune homme, vestu de robe riche & belle.  
Il est facile aux Dieux de nature immortelle  
De rendre les humains heureux ieunes & beaux,  
Ou bien les renuersans les accabler de maux.

Ce disant il s'assit & Telemach plein d'ayse  
Se fond entre ses bras, luy pend au col, le baise  
Iette un haut & grand cry, & se fond tout en pleurs  
Alors ils exhalloient ensemble leurs douleurs,  
Jettans plus de regrets, que l'aigle à la main forte,  
Ou le vautour ne geind & ne se deconforte  
Lors que le paysant emporte leurs petits,  
Qui bequetoient encor sans plume dans leurs nids  
Ains que pouuoir estendre en l'air leurs ayles fraîches.  
Les pauvres desolez voletent sur les branches  
Et y font retentir leurs plaintifs lamenteux.  
De la mesme façon lamentoient ils tous deux,  
Et le Soleil se fut caché dans l'onde amere  
Sur leurs pleurs, si le fils n'en eust tiré le pere



Il luy dit donc ainsi : Quelles gens, quels vaisseaux,  
O mon pere tres-cher, t'ont conduit sur les eaux,  
Et rendu en Ithaque? Estant inaccessible  
D'y aborder à pié, & du tout impossible?

Iet'en diray, mon fils, toute la verité.  
Sont les Phaaciens pleins de fidelité,  
Luy dit lors Ulysses, gens experts dessus l'onde,  
Pilotes excellens s'il y en a au monde:  
Qui ont accoustumé sur les flots hazardeux  
D'en mener tout autant qu'il s'en adresse à eux.  
Frappé d'un fort sommeil sur le hault du navire  
Ils m'en ont enlevé, & m'ont sans m'en rien dire  
Posé sur le rivage avec de grands presens  
Qu'ils m'ont fait en partant. Or, habits reluisans,  
Et choses de grand prix, que j'ay toutes mussees  
Et par l'advis des Dieux sonz le roc entassees.  
Or suis-je icy venu par l'advis de Pallas,  
Pour resoudre avec toy sur le sanglant trépas,  
Ou faut faire tomber ces faiseurs de desordre.

Par ainsi ie te pry conte les moy par ordre,  
Je veux sçavoir leurs noms, combien propres ils sont  
Aux armes, & quel nombre & quelles gens ils sont.  
Pour mieux pourvoir à tout: si nous pourrons combattre,  
Nous tous seuls tant de gens, & sans secours les battre,  
Ou bien si nous devons des gens ailleurs chercher.

Auquel Telemachus. J'ay tousiours, pere cher,  
Ouy parler de toy. & de ton grand courage  
Quand il falloit combattre. & de ton advis sage  
S'il falloit conseiller. Mais ton cœur entreprend  
Maintenant un exploit émerueillable & grand,  
I'en suis hors de moy-mesme, & n'y a d'apparence  
Que contre force gens, forts & pleins de vaillance



LE XVI. LIVRE

Deux s'aillent attaquer presomptueusement.  
 Ne t' imagine pas qu'ils soient tant seulement  
 Vne simple dixaine, ou bien vne vingtaine,  
 Ils sont bien plus, le tout surpasse la centaine.  
 Je les vay donc conter. Ils sont cinquante & deux  
 Du bord Dulichien, braues & hazardeux,  
 Ils ont six seruiteurs qui ne se lairront battre.  
 De l'isle de Samos on en met six fois quatre:  
 L'ombrageuse Zacynthe en armes deux fois dix,  
 Et ceste isle d'Ithaque en fournit deux fois six  
 Tous braues & vaillans. Puis Medon le trompete  
 Ne bouge d' avec eux, & vn diuin Poëte  
 Qui tres-excellemment scait iouer & chanter:  
 Et puis deux seruiteurs qui scauent apprestier  
 A boire & à manger. Si tu veux entreprendre  
 D'attaquer tout cela, voy de ne te meffrendre,  
 Et ne te hazarder si temerairement,  
 Que tu ne vienne en fin acheter chèrement  
 L'honneur que tu auois conceu en esperance.  
 Mais si tu as ailleurs prattique & cognoissance  
 Dont tu puisses des gens à ton ayse employer,  
 Deuant que passer outre il y faut enuoyer.  
 Voicy que ie te dy, respond alors Ulysse:  
 Si le hault Iupiter & Minerue propice  
 Combattent avec nous, pourray-ie auoir besoin  
 De gens pour m'assister, ou me fault-il au loin  
 Aller chercher secours? A ces mots Telemaque:  
 Certes tu me produits, ô prudent Roy d'Ithaque,  
 De braues protecteurs, qui seent residens  
 Sur les nues du Ciel, & les Astres ardens,  
 Qui sur les autres Dieux leur grand empire estendent,  
 Et puissans & hautains sur les hommes se rendent.



Lors Ulysses luy dit : Ils auront de nous soin,  
Et du mortel estour ne se tiendront pas loin,  
Dès que nous entrerons contre eux à main ouuerte,  
Et Mars se fera voir dans les tours de Laërte.

Doncques, dès que Titan haussera son beau chef  
Retourne t'en, mon fils, & hante derechef  
Au festin de ces gens, pry' les & les appelle,  
Incontinent apres nostre pastre fidelle  
Me menera vers eux, ainsi qu'un mendiant  
Qui demande son pain, & qui se va pliant  
De vieillesse courbé. Que si ceste canaille  
Me fait quelque rudesse, & quelque coup me baille,  
Endure tout d'un cœur patient & constant,  
Voire quand ils m'iroient contre terre iettant,  
Me fouleroient aux pieds, traineroient par la rue,  
Mesmes me blefferoient. Pour cela que ta venue  
Ne s'en esmeuve point, voy le benignement,  
Tolere l'en ton cœur, mais pry' les doucement  
De desister un peu de leur forcenerie.  
Ils en feront refus, pource que leur furie  
Est venue à son feste, à son poinct limité,  
Et le iour est escheu de leur fatalité.

Or retien bien cecy. Quand Minerve la sage  
A leur malheur m'aura inspiré le courage,  
Je feray de la teste un signal. Sois discret,  
Et sur tout pren bien garde à ce signe secret.  
Toutes les armes lors & les bastons de guerre  
Qui seront en la salle, oste les & les serre,  
Emporte tout de là. Si quelqu'un plus rasé  
En ne les voyant plus, demandoit aduisé  
Que c'est qu'on en a faict, de parole courtoise  
Et de mots blandissans, parle à luy & l'appaise:



LE XVI. LIVRE

*Que c'est pour la fumee, & qu'ayant apperceu  
 Ses armes se gaster à la vapeur du feu,  
 Et que certainement elles n'estoient pas telles  
 Qu'Ulysses les laissa, si claires ne si belles  
 Comme quand il partit, tu les as faict oster.  
 A ce faire qu'aussi t'a poussé Iupiter  
 Pour prevenir un mal: de peur qu'apres bien boire,  
 Et Bacchus ayant eu sur leurs cerueaux victoire,  
 Prenans quelque dispute, ils ne vinsent en fin  
 L'un l'autre à se tuer, polluant le festin  
 De fureur deshonneste, & par lourdes batailles  
 Troubler les saints apprests des proches épousailles:  
 Car les armes souuent tirent à question  
 L'homme, de son humeur plein de contention.  
 Pour nous deux seulement tu lairras deux épées,  
 Deux boucliers & deux dards aux pointes bien trépoës,  
 Et rien plus. Car Pallas au poinct de contester  
 Les circonuiendra tous, & le grand Iupiter  
 Vains rendra leurs conseils. Voicy une autre chose  
 Qu'il faut que tu retienne, & que ie te propose.  
 Si tu es mon vray fils, & si tu es sorty  
 Vrayement de mon sang, sois sur tout aduertty  
 Que nul, qui que ce soit, n'oye nommer Ulysse,  
 Qu'en quelque part que soit ce mot ne retentisse:  
 Non mesmes Laërtes, non mesmes le porcher,  
 Non nul de là dedans, quelque fidelle & cher  
 Qu'il te puisse estre, non Fenelope ta mere,  
 Mais Telemachus seul vny avec son pere.  
 Nous considererons les façons & les mœurs,  
 Et les deportemens de tous tes seruiteurs,  
 Comme l'on se comporte & comme l'on se traite,  
 Qui se gouuerne bien, & qui c'est qui regrette*



*La perte de nos biens: Bref qui finalement  
Ne s'en souciant point se porte arrogamment,  
Qui nous tient à mespris, & qui nous deshonore.*

*Et son illustre fils luy respondit encore.  
Mon pere, tu verras mon cœur & ma vertu,  
Ie n'ay point le courage abiect ny abbatu:  
Mais ie ne pense pas que soit à l'aduantage  
De pas vn de nous deux, mais à nostre dommage:  
Et ie te pry bien fort de le considerer,  
Le temps te donnera prou loisir d'explorer  
Les façons de nos gens: tandis les autres brisent,  
Deuorent tout ton bien, & ta maison détruisent,  
Sans moderation en leurs débordemens.*

*Tu pourras obseruer les ords comportemens,  
Les Salles voluptez de la plus part des femmes,  
Leur luxe, leur ordure, & leurs actes infames,  
Diffamans ta maison par leurs trains deshontez.  
Mais quant aux seruiteurs qu'ils soient si tost tentez,  
Ie n'en suis pas d'aduis, mais avec patience  
Ils viendront à sortir en fin en euidence.  
Si tu attends sur tout le miracle brillant  
Du pere Iupiter son Egide branlant.*

*Ils deuisoient ainsi, quand on vit en Ithaque  
Aborder le vaisseau qui porta Telemaque,  
Ils touchoient le riuage & entroient dans le port,  
Le nauire prend terre: adoncques chacun sort,  
Et tous les espalliers remportent l'equipage.  
Et les dons au logis de Clytius le sage.  
Puis à Penelope dépeschent viftement  
Luy dire, que son fils retourné seurement,  
S'en estoit allé voir aux champs le pastre Eumée,  
Mais qu'il auoit enioint la barque estre amenee*



LE XVI. LIVRE

*Alabry souz les murs, de peur que de frayeur  
La Reyne n'affligeast par trop son tendre cœur,  
Et ne plongeast en pleurs son sein & son visage.  
Le Pastre & le Herault portans mesme message  
Arriuoient par hazard ensemblement tous deux,  
Pour à la Reyne dire un propos si ioyeux.*

*Adoncque le Herault au milieu de la trope  
Des femmes dit ainsi: O chaste Penelope,  
Ton cher Telemachus est venu. D'autre part  
Eumaus plus discret en la prenant à part,  
Luy dit secrettement & tout au long sa charge,  
Et de son ambassade à elle se descharge:  
Ce faict, il prend congé, sort vistement dehors,  
Et s'en va retrouver diligemment ses porcs.*

*Mais des competeurs la cohorte cruelle  
Fut tres-fort contristee oyant ceste nouuelle,  
Ils sortent du chasteau pleins d'ire & de dedain,  
S'assemblent vistement, & se trouuent soudain  
Hors la porte au conseil. Eurymachus commence,  
Le fils de Polybus, à dire à l'assistance.*

*Amis, braue ieunesse & fidelle à l'effect,  
Quel voyage est-ce cy que Telemaque a faict?  
Que d'honneur, que de los, de bruit e. toute sorte,  
Ceste entreprise icy luy acquiert & apporte!  
Bien que nous pensissions, pauvres d'entendement,  
Qu'il n'en viendroit à bout, & si heureusement  
Ne luy reüssiroit. Or il faut tout asteure  
Enuoyer à nos gens vne barque bien seure,  
Qu'ils sortent d'embuscade, & sans plus s'y tenir  
Qu'ils ayent sur les flots soudain à reuenir.*

*A peine auoit-il dit, que de sur la leuee  
Amphinome apperçoit vne barque arrinée*



Fraischement dans le port, ceux qui estoient dedans  
Les uns plians le voile, & les autres tenans  
Perches & auires. Alors d'un doux sourire  
Il va trouver ses gens, & leur commence à dire:  
Il n'est ja de besoin d'envoyer de vaisseau  
Pour faire revenir nos gens qui sont sur l'eau,  
Ils sont desja au port: s'ils ont sceu la nouvelle  
Aduertis par quelqu'un de la troupe immortelle,  
Ou s'ils ont apperceu d'eux mesmes s'eschapper  
Sur l'eau le galion qu'ils n'ont peu attrapper.  
Il dit, & ce-pendant du rinage ils approchent,  
Ils poussent contre terre, & leurs bastons accrochent.  
A terre ils font porter les armes viftement,  
Puis pour tenir conseil ils vont diligemment.  
Ils ne permettent pas que personne qui viue  
Ou soit ieune ou soit vieil, les approche ou les suive:  
Mais les competeurs s'y trouuent seulement,  
Auxquels Antinoüs harangua promptement.  
Compagnons, la faueur de la troupe celeste  
Nous a par trop esté defaillante & moleste,  
Retirans ce garson du danger de nos mains.  
Nous auions sur les ments & rochers plus hautains  
Posé de toutes parts guettes & sentinelles,  
Et demeurâmes là, tant que ses tresses belles  
Titan eust submergé dans les eaux d'Occident.  
Tant que dura la nuit au manteau morfondant  
Iamais dessus nos yeux le sommeil ne s'abbaisse,  
Nous courons çà & là, nous tracassons sans cesse,  
Nous faisons sans repos maint tour & maint retour  
Attendans & l'Aurore & le flambeau du iour:  
Embuschez, resolu de tuer Telemaque,  
Et d'esteindre le nom du madré Roy d'Itaque.



LE XVI. LIVRE

Et le voicy pourtant par ie ne sçay quel Dieu  
 Eschappé de nos mains & sauvé en ce lieu.  
 Il ne faut toutesfois que nous perdions courage,  
 Il faut qu'il meure icy, il faut qu'on le saccage,  
 Qu'il tombe souz nos mains. Car tandis qu'il viura  
 Ceste nostre entreprise onc ne reüssira:  
 Il est prudent & fin, plein de ruse & malice,  
 Et qui decouvrira tousiours nostre artifice.  
 Le peuple outre cela desormais l'aimera  
 Et ce qu'entreprenons du tout n'approuuera.  
 Par quoy mes compagnons, concluons tous ensemble,  
 Resoluons ceste mort, parauant qu'il assemble  
 Le peuple & le conseil, il ne dormira point,  
 Mais à tout tant qu'ils sont dira de point en point  
 Ce qu'auons voulu faire, & qu'auons eu enuie  
 Embuschez sur la mer de luy oster la vie,  
 Où nous auons esté long temps pour l'attrapper,  
 Et qu'à peine il a peu de nos mains eschapper.  
 Le peuple, les bourgeois entendans cet affaire  
 En seront mal contens, entreront en calere,  
 Muables, inconstans, sur nous soudain courront:  
 Et s'ils ne nous font pis, d'icy nous chasseront,  
 Nous rennoiront chez nous, si plus inexorables  
 Ne nous forcent d'aller autre part, miserables,  
 Errans, & vagabonds. Si doncques vous auez  
 Quelque fiance en moy, croire vous me deuez.  
 Il est chez son porcher, allons y tout asteure  
 Deuant qu'il en reuienne, attaquons l', & qu'il meure:  
 Ou bien si vous voulez attendons le au chemin  
 Embuschez, & ce coup qu'il sente nostre main.  
 Puis tenons bon icy, prenons la iouyssance  
 Des grands biens que sçauons y estre en abondance,  
 Vsurpons



*V*surpons le Royaume, entre nous partageons  
Les tresors, la maison, & i'amaïs n'en bougeons.  
Pour la Reyne, il luy faut donner vne demeure,  
Des biens, des reuenus, que fort bien on l'asseure,  
Qu'on la contente bien, & qui l'esponsera  
Auec elle, du tout paisible iouyra.  
Mais s'il est arresté, que personne ne suyue  
Mon conseil salutaire, & que vouliez qu'il viue?  
Non seulement qu'il viue, ains qu'il succede encor  
Au regne de son pere, à son bien, à son or,  
Legitime heritier: qu'en repos il iouysse  
D'un si grand reuenue que possedoit *V*lysse.  
Sortons doncques d'icy, & plus ne ravageons  
Son bien, son reuenue, plus ceans ne mangeons,  
Mais que chacun chez luy doucement se retire,  
Que pour femme, de là, si tant on la desire,  
On l'enuoye en ce lieu chercher & demander,  
Et amiablement de son doüaire accorder:  
Et qui plus donnera, obtienne en mariage,  
Si le sort luy dit bien, *Penelope* la sage.

Il mit fin à son dire. Et tout tant qu'ils estoient  
Resterent sans parler, & silence prestoient.  
Alors *Antinomus*, fils illustre & splendide  
D'un Prince du pays, de *Nisus* l'*Aretide*,  
Estant comme le chef & principal amant  
Venu de la *Dulichie* abondante en froment  
Et riche en pasturage, & qui à *Penelope*  
Agreoit & plaisoit plus que nul de la trope,  
Pour ses propos courtois & son honnesteté:  
Car il estoit affable, orné de probité,  
Et de bon iugement. En se leuant commence  
A tenir ce langage avec grande prudence.



LE XVI. LIVRE

Je ne trouue point bon que l'on mette la main  
 Dessus Telemachus, cet acte est inhumain,  
 Car il est fils d'un Roy : ie suis d'aduis qu'on prenne  
 L'aduis de Iupiter, qu'on le suyue & sytienne.  
 Si c'est sa volonté, le premier ie courray  
 Aux armes, cela mesme à tous conseilleray,  
 Le renuerseray mort : mais aussi, si n'est telle  
 La sainte volonté de la troupe immortelle,  
 Quittez ceste entreprise. Aussitost qu'il eut dit,  
 Chacun conclud de mesme, & son aduis suiuit.  
 Ils se leuent adonc, puis leur route reprirent  
 Au chasteau d'Ulysses, & sur les bancs s'assirent.

La Reyne cependant voulut se faire voir  
 A ceux qui consumoient son bien & son auoir,  
 Car elle auoit bien sceu l'entreprise maudite,  
 La resolution luy auoit esté ditte  
 Par le Herault Medon, des traistres poursuuans.  
 Elle vint donc à eux ses filles la suiuan,  
 Et comme elle fut pres de la bande cruelle,  
 De son voile courant l'air de sa face belle:  
 Au fier Antinoüs elle dit en courroux.

Méchant Antinoüs, cruel par dessus tous,  
 Plein d'iniure & de tort, conseiller tres-inique,  
 Est-ce toy que l'on nomme à haute voix publique  
 Par la ville d'Ithaque, entre tous tes pareils  
 Le meilleur à bien dire, & le prime en conseil ?  
 Certes, tu n'es point tel. Et qu'est-ce, ô plein de rage,  
 Que tu vas machinant la mort & le carnage,  
 Sur mon Telemachus ? As-tu point redouté  
 D'encourir le supplice aux meurtriers appresté,  
 Pour leurs méchancetez ? Desquels Iupiter mesme  
 Est tesmoin du plus hault de sa voute supresme ;



Quoy? quelle sainteté d'ainsi s'entretuer,  
Et miserablement sur le sang se ruer?  
N'este souuient-il point comme autresfois ton pere  
S'enfuit en ce lieu, euitant la colere  
Du peuple, contre luy grandement irrité,  
A cause qu'il auoit, plein de temerité,  
Couru & rauagé sur ceux de Thesprotie,  
En suiuant les larrons pyrates de Taphie?  
Or les Thesprotiens estoient lors nos amis,  
Ils l'eussent massacré, eussent en pieces mis  
Son cœur, eussent destruit ses biens avec sa vie,  
N'eust esté qu'Ulysses appaisa leur furie,  
Dont tu manges le bien, dont, ô méchanceté,  
Tu recherches la femme & sa pudicité,  
Dont tu poursuis l'enfant par trahison amere,  
Ammoncelant, méchant, à sa dolente mere  
Tristesse sur tristesse, esmoy dessus esmoy.  
Mais regarde moy bien, ie te commande à toy,  
De desister en fin de ta folie infeste,  
Et si feras fort bien de contenir le reste.

A Eurymaque apres de dire est eschappé:  
O fille d'Icarus, sage Penelopé,  
Assure ton esprit, chasse toute ta crainte,  
Et iette au loing la peur dont ton ame est atteinte.  
Personne n'est icy si hardy poursuiuant  
Que de ietter les mains sur ton fils, moy viuant,  
Car ie te veux bien dire, & pour toute assurance,  
Que le sang coulera sur le fer de ma lance  
De celuy qui voudra luy faire nul excès.  
Car, i'en ay souuenance, autresfois Ulysses  
M'a faict, & fort souuent, cet honneur de me prendre  
Petit sur ses genoux, & de sa main me tendre



LE XVI. LIVRE

Quelque chose à manger, & seant en son sein  
De doux vin me bailler son grand verre tout plein.  
A ceste occasion dessus tous ceux d'Ithaque,  
Et plus qu'homme vivant i' aimeray Telemaque:  
Qu'il se repose en moy, qu'il assure son cœur,  
Et de tous ces seigneurs qu'il n'aye point de peur,  
Je le garenty d'eux: au reste, nul n'eute  
Ce qui prouient de Dieu, & n'y a point de fuite.

Il luy disoit ainsi, & l'alloit exhortant  
De s'assurer de luy. Le traistre nonobstant  
Au dedans de son cœur premedite & machine  
Au Prince Telemach' trahison & ruine.

Mais la Reyne, au plus haut & au plus eminent  
Du superbe chasteau soudain s'en retournant  
Se retire en sa chambre, & pleine de tristesse  
Déplore en sousspirant son Ulysses sans cesse,  
Jusqu'à tant que Pallas la Deesse aux yeux vers  
Luy eut ses yeux pesans d'un doux sommeil conuers.

Or se faisoit-il tard, quand le porcher champestre  
Arriua vers le fils, & le pere, son maistre,  
Qui dedans la maison apprestoient à manger,  
D'un porc aagé d'un an qu'ils venoient d'égorger.  
Au mesme instant Pallas la belliqueuse vierge  
Revint vers Ulysses, le toucha de sa verge,  
En sa forme senile à l'instant le remit,  
Et ses haillons rompus à l'entour de luy mit,  
De peur que le porcher ne vint à le cognoistre,  
Et à Penelopé n'allast faire apparostre  
Son retour. Lors à luy Telemachus accourt:  
Te voicy donc, dit-il, quelle nouvelle court?  
Ceste belle embuscade est elle renennüe?  
Ou, sont-ils là tousiours dessus mon aduennüe



*M'aguetans au retour? Auquel ainsi Enné.  
Ie ne me suis point trop de ce fait informé,  
I'ay eu soin seulement de faire mon message,  
Et d'informer de toy Penelopé la sage,  
Et puis m'en reuenir. Mais plustost que de moy  
Elle auoit desia en des nouvelles de toy,  
A cause que de tes gens si tost qu'ils arriuerent  
Un trompette soudain à ta mere ennoyerent.  
Mais voicy bien un fait que i'ay veu de mes yeux,  
Ie m'assis en allant dessus un tertre vieux  
Au dessus de la ville, on l'appelle Hermee,  
D'où ie vy arriuer vne fregate armee,  
Toute pleine de gens, chargee pesamment  
D'armes & de bastons luisans extremement:  
C'estoient eux, que ie pense, & si n'en puis que dire.  
Il dit, & Telemaque alors se prit à rire,  
Son pere regardant, mais le porcher ne sceut  
Onques y prendre garde, & ne s'en appercent.  
Eux tousiours trauiillans le soupper apprestèrent,  
Puis quand ils eurent fait à l'aise banquetèrent,  
A plein rassasians leur estomac pressé,  
D'un repas suffisant, mais l'appetit cessé,  
Et la soif appaisée, alors ils s'endormirent,  
Et les dons gracieux du doux sommeil ils prirent.*

Fin du seiziesme Liure.





## LE DIXSEPTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGUMENT.

**E**lemachus reuient en la ville, il narre à sa mere les principaux poincts de son voyage. Eumæus amene Vlysses à la ville. Il est iniurié par le chemin, & frappé par son maistre Cheurier. Il entre où les poursuyuans banquettoient: vn vieux chien le recognoist, & puis meurt. Vn des poursuyuans le frappe. Eumæus retourne aux champs, & Vlysses demeure en la ville.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Entrant chez luy son chien le recognoist encore,  
Mais vn fier poursuyuant l'outrage & deshonore.*

**A**insi que la belle aube au Ciel apparoissoit,  
Le cher fils d'Vlysses Telemaque, agençoit  
Ses souliers à ses pieds, sa lance fort agile  
S'accommodoit en main, prest d'aller à la  
Puis dit à son porcher: Je m'en vay de ce pas (ville,  
Voir ma mere au chasteau: car ie ne pense pas  
Qu'elle puisse iamais mettre fin à sa plainte  
Qu'elle ne m'ait reueu, tant elle est en grand' crainte.  
Or pour nostre hoste icy, ce pauvre malheureux  
Qui s'est fourré ceans, voicy ce que ie veux:



Ameine l'en la ville, afin qu'il y mendie,  
Qu'il y cherche son pain & demande sa vie,  
Qui enuie en aura luy pourra subuenir,  
Pour moy ie ne scaurois à tant de gens fournir,  
Ayant tant de soucy, plein de tant de misere,  
D'affaires accablé s'il s'en met en colere  
A son dam, i'aime mieux dire la verité.

A cela Ulysses. Amy, de mon costé  
Ce n'est pas mon desir, i'y serois inutile,  
Puis il faict bien meilleur chercher en vne ville  
Son pain, que par les champs : qui enuie en aura,  
Selon ses facultez, à manger me donra,  
Car ce n'est point mon faict de hanter aux villages,  
Ne pouuant m'acquitter de ces charges sauvages.  
Va donc quand tu voudras, & ie suivray bien tost  
Le guide que i'auray, tout souchain que le chant  
M'aura desengourdy, & l'air sera paisible.  
Bien que ces haillons cy me pesent au possible,  
Mais de peur qu'au matin ie ne gelle transi  
Ie les porte, & la ville est vn peu loing d'icy.

Il parloit, & son fils à grands pas s'achemine,  
Sorty qu'il fut delà, machinant & ruine  
Et mort aux poursuyuans. Quand il fut arriué  
Au superbe palais richement eslené,  
Contre vne grand colonne il appuye sa lance,  
Passe le seuil de l'huis, dans la maison s'aduance.  
Sa nourrice Euryclee en entrant l'apperçoit  
La premiere de tous, des peaux elle agençoit  
Sur des sieges diuers. En larmes ruisselante  
Elle va droit à luy, & mainte autre seruante  
Le vient enuironner, & toutes à l'enny  
Corrent pleines de pleurs tout à l'entour de luy,



LE XVII. LIVRE

L'embrassent de grand' ioye, & de façon honneste  
Luy baisent mille fois & les mains & la teste.

La Reyne de sa chambre accourt hastiuement,  
A Diane, à Venus semblable entierement,  
Embrasse son cher fils, toute surprise d'aise  
Et le front & les yeux & la teste luy baise,  
Puis pleurant tendrement elle luy dit ainsi.

Te voicy donc en fin mon fils, mon cher soucy,  
Ma tresdouce lumiere, & ma seule fiance,  
Qui te pensoit iamais reuoir, mon esperance,  
Depuis que tu osas de ce lieu déloger  
Pour t'en aller à Pyle, & par maint grand danger  
Dessus la mer, chercher nouuelles de ton pere?  
Mais dy moy, comme est tu reuenu voir ta mere?

A qui Telemachus. Ma mere, ie te pry'  
Ne me vien dauantage attrister de ton cry,  
Qui ay la dure mort eschappee à grand' peine,  
Mais plustost laue toy de pure eau de fontaine,  
Prentes plus beaux habits, pare toy comme il fault,  
Et t'en retourne avec tes seruantes là hault.  
Là, aux Dieux tout-puissans, pour les rendre propices  
Vouë de cent Toreaux solennels sacrifices,  
Si Iupiter nous donne vn iour de nous venger  
De ceux qui sans raison nous viennent outrager.  
Ie m'en vay à la ville, afin que ie retire  
Vn mien amy venu avec moy au nauire,  
Et qu'avec mes amis sur le port i'enuoyay  
Quand ie voulu partir, & Peyree en chargeay  
De le mener chez luy, de luy faire grand chere,  
Et luy porter honneur. Il disoit, & sa mere  
N'y faillit nullement. Adonc elle tira  
Ses precieux habits dont elle se para,



S'estant premier luee. Et souleuant sa face  
Aux puissans Dieux voua, s'ils luy faisoient la grace  
De se venger vn iour de ses mechants hayneux,  
De leur sacriffier offrande de cent bœufs.  
Lors Telemachus sort de sa maison muree  
Son ianelot en main à la pointe ferree,  
Deux grands dogues puissans ses pas legers pressoient  
L'accompagnoient suiuants, & point ne le laissoient.  
Pallas soufla sur luy vne majesté grane,  
Vn port respectueux, vne demarche braue,  
Les yeux de tout le peuple à soy il attiroit,  
Et sa belle façon tout le monde admiroit.  
Mesmes les poursuiuans autour de luy se pressent,  
Bien veignent son retour, le flattent, le caressent,  
Mais dedans leur courage ils l'alloient menacant  
Mais luy sans s'arrester va plus outre passant  
A ceux qui luy portoient vne amitié entiere  
Et qui estoient amis de tousiours de son pere:  
Tels qu'estoient Antiphus, Mentor, Alitherses.  
Tout ioignant d'eux s'assit le preux fils d'Ulysses,  
Eux s'enqueroient de luy, quand deuers eux s'aduance  
Par la ville marchant, Peyra, braue à la lance  
Et son hoste amenant. Telemachus le vit  
Se tournant, & Peyra le preuenant luy dit.

Telemaque, enuoy moy en diligence grande  
Les filles du logis, affin que ie te rende  
Les dons que te donna le Roy Menelaus.  
Auquel le fils d'Ulysse. ô loyal Peyreus  
Nous ne scauons encor quelle fin pourront prendre  
Nos affaires presents, il faut vn peu attendre.  
Que si les poursuiuans d'un violent effort  
Seruant dessus moy me venoient metre à mort,



LE XVII. LIVRE

Et partageoient entre eux mes hardes paternelles,  
 J'ayme bien mieux à toy ces commoditez belles  
 Qu'à ces cruelles gens. Mais si i'en viens à bout  
 Et les fais tous mourir, raporte moy le tout  
 En ioye en ma maison. Il acheue le dire,  
 Et le pauvre estranger de ses mains il retire  
 Et le mene au chasteau, eux estans arrivez  
 Au palais somptueux richement esleuez,  
 Soudain de dessus eux leur manteaux ils osterent,  
 Et sur les riches lits leurs vestemens ietterent,  
 Puis entrerent au bain aux bien-polis carreaux,  
 Se lauerent au pur des nettoyantes eaux:  
 Quand ils furent lauez par les nymphes gentilles,  
 Oints des douces liqueurs des odorantes huyles,  
 Ils prennent leurs manteaux, & iettent dessus eux  
 En sortant hors de l'eau des habits precieux.  
 Ayants laisse le bain pour s'asseoir ils se rendent  
 Sur les sieges luisants, & les filles leur tendent  
 De l'eau pour se lauer, leur main va suportant  
 La riche aiguierre d'or, d'où l'eau claire sortant  
 Tombe dessus les mains, & delà coule l'onde  
 Dans le bassin d'argent à l'entourneure ronde,  
 Apres, dressans la table on aporte le pain  
 Qu'on pose deuant eux, & puis on sert soudain  
 Viures en quantité & grande & abondante  
 De ce qui se trouua prest pour l'heure presente.  
 Et la Reyne à la porte estant assise bas  
 A l'opposite d'eux, de ses doigts delicats  
 Sa laine retordoit. Eux cependant se iettent  
 Sur les viures fumans, & de bon vin se traittent.  
 Quand la soif fust esteinte, & l'appetit passé,  
 Penelopé a son fils à dire a commencé



*Il vaudra mieux, mon fils, qu'en haut ie me retire  
Me iettant sur mon liēt où sans fin ie souspire,  
Et qu'ont mouillé mes yeux continuellement  
Depuis le triste iour, que trop cruellement  
Vlysses s'en alla dessus les flots humides  
Faire la guerre à Troye avec les deux Atrides:  
Puis que tu ne veux pas encor m'acertener,  
Avant que ces fascheux viennent m'importuner  
De ce que tu as sceu du retour de ton pere.*

*A qui Telemachus: Ie te diray, ma mere,  
Tout ce que i'en ay sceu selon la verité,  
I'ay esté vers Nestor à Pyle sa cité,  
Où ce Roy me receut d'un aussi franc courage  
Qu'un sien fils reuenant de quelque long voyage,  
Après un bien long-temps. Telle reception  
Me fit il me monstrant pareille affection  
Qu'à ses propres enfans de louange immortelle  
Et d'honneur glorieux. Mais d'auoir sceu nouvelle  
Si mon pere estoit mort, ou s'il estoit encor  
Sur la terre viuant, le bon homme Nestor  
N'en auoit rien appris, bien me donna. til guide  
Affin de me mener deuers le ieune Atride  
Qui auoit combatu deuant Troye antresfois,  
Me fournissant de char, de cheuaux, de harnois  
Ie vy là de ces yeux ceste Helene tant belle  
Pour laquelle on alla à Troye, pour laquelle  
Les Troyens & les Grecs ont souffert tant de mal.  
Ont souuent combatu sous un destin fatal,  
Ont eu tant de trauaux. Ce Roy me fit demande  
Pourquoy ie venois voir Lacedemon la grande:  
Ie luy en dy la cause, & en ces mots suiuans  
Dessus l'heure il me dit. Las! que ces poursuiuans*



LE XVII. LIVRE

Effeminez qu'ils sont, lasches de cœur en somme  
Ont desir de monter dessus le lit d'un homme  
Braue fort genereux, plein d'actes triumpans!

Comme une biche ayant nourry ses petits fans  
Qu'elle auoit enfantez dessous les frais ombrages  
D'une verte forest, sous les feuillus ramages,  
Et s'en voulant aller pasturer dans le fonds  
D'une herbeuse vallee, ou sur le haut des monts  
Laisse inconsiderée au fond de l'ancre horrible  
D'un farrouche lyon, monstrueux & terrible  
Ses fans s'entreiouvans, qui reuenant en fin  
De queste, ayant perdu sa peyne, & mort de faim  
Rencontre ces tendrons, aguise alors sa rage,  
Se iette dessus eux, les brise, les saccage  
Eux foibles, luy trop fort. Ainsi en aduiendra  
De ces beaux poursuiuans. Ulysses reuiendra,  
Plein de iuste dedain, & du fer de sa lance  
Les iettant roides morts prendra sur eux vengeance.

Que voulussent Phæbus, Iupiter l'immortel,  
Et Pallas, qu'Ulysses maintenant reuint tel  
Qu'il estoit en Lesbos, lors que de longue alêne  
Et de force de bras il ietta sur l'arène  
Un Philometides, encontre luy luctant  
Et de peyne & sueur brauement resistant:  
Il le renuersa bas de vertueuse adresse,  
Dont le louerent fort tous les princes de Grece,  
Et en eurent plaisir les Rois ses compagnons.  
Qu'astreure fust il tel, parmi ces beaux mignons  
L'espee dans la main. Ceste troupe effreneë,  
Les nopces mandiroit & l'infauite Hymeneë  
Car tous sur les carreaux il les renuerseroit.  
Et leur ame & leur sang ensemble verseroit,



Or voicy la responce & feable & certaine.  
Sur ce que tu desire & dont tu es en peine,  
Ny deçà ny delà ie ne declineray  
Et rien qui soit du faict ne te deguiseray:  
Mais ce que i'en apry du vieillard Dieu Prothee,  
Dont la responce en fin veritable est ietee,  
Tu le scauras au vray. Dessus la haute mer  
Qui furieusement faict les flots escumer,  
Dans vne isle à l'entour dequ'il l'onde se glisse,  
Le vieillard me disoit auoir veu ton Vlysse  
Endurant mille ennuis sous le toict ombrageux  
De Calypso la Nymphe aux blondoyans cheueux,  
Qui là le retenoit, & ne vouloit trop fiere  
Luy donner son retour en son Ithaque chere.  
Il n'auoit là n'y gens, ny rames, ny vaisseau  
Auec lesquels il pust se remettre sur l'eau.

C'est tout ce que m'en dit l'Atride, braue aux armes,  
Bon à la lance, & fort entre tous les gendarmes.  
Cela faict, ie repny mon chemin vistement,  
Et m'en renins icy par mer heureusement,  
Car les Dieux immortels le bon vent me donnerent  
Et dans mon doux pais soudain me ramenerent.

Quand il eut achené, vne forte douleur  
Saisit de Penelope & l'esprit & le cœur.  
Lors Theoclymenus le prophete honorable,  
L'augure non menteur, & deuin veritable  
Se prit à luy parler, Femme du tolerant  
Ulysses, celuy là est encor ignorant  
De l'aduenir caché, mais entends ma parole,  
Ie ne te diray rien de faux ny de frinole,  
Mais toute verité. Et i'en vay attester  
Le premier des hants Dieux le puissant Iupiter



LE XVII. LIVRE

Et ceste table apres sainte & hospitaliere  
 Où vous m'avez recen d'amitié singuliere;  
 Et la maison encor du diuin Vlysses  
 Où vous m'avez donné si favorable acces  
 Et m'avez recueilly: Asteure mesme Vlysse  
 On est dans son pais, ou se rampe & se glisse  
 Espiant finement le mal qu'ont proietté  
 De faire ces amans, & leur indignité:  
 A l'heure que ie parle il resuasse, il medite  
 Comme il se vangerá de ceste gent mandite  
 Et les pourra conduire á leur dernier destin.  
 l'en ay veu de mes yeux le presage certain  
 Estant dessus la nau. Tu le vis Telemaque.

Auquel ainsi parla la femme au Roy d'Ithaque.  
 Ainsi fust, ô mon hoste, & le bon Iupiter  
 Voulust de ce bon-heur mes deux yeux contenter:  
 Certes tu receurois & de mon franc courage  
 Et de mon amitié vn digne & riche gage,  
 Tant de dons, tant de biens, que qui te trouueroit  
 Par voye ou par chemin bien-heureux te diroit.

Ils deuisoient ainsi, & toute la cohorte  
 Des amans, cependant iouoit deuant la porte,  
 A ietter le palet, á l'espien esbranler,  
 Ou á faire sifler les flesches parmy l'air,  
 C'estoit au mesme lieu où deuant ils ietterent  
 Leur malheureux dessein & traistres comploterent.

Le souper s'aprochoit & les pastres venoient  
 Qui des lieux d'alentour les montons amenoient  
 Comme les autres iours: quand Medon le trompette  
 Le plus aymé de tous, de façon plus discrete,  
 Qui faisoit la despence, & le tout conduisoit,  
 S'aprochoit des ioueurs & ainsi leur disoit:



Princes qui esbatez icy vostre ieunesse  
A iouer, à tirer, il s'en va temps qu'on cesse  
Et qu'on vienne au chasteau pour entendre au manger.  
Sus donques leuez vous. Il n'y a pas danger  
Quand le temps est venu de s'aller metre a table,  
Et des aller remplir d'un repas profitable.  
Il finissoit, & eux vistement se leuoient  
Et prenans son chemin au chasteau le suiuoient.  
Comme ils furent entrez dans les maisons royales,  
Sus les planchers hautains des plantureuses sales,  
Dessus les riches lits, ils posent leurs manteaux,  
Commencent de plus beau à iouer des cousteaux,  
Tuent les gras montons aux cornes mal dressees,  
Les camuses brebis, les cheures engressees,  
Ils ne pardonnent point aux pourceaux herissez  
De soyes & setons, & si n'en ont assez,  
Ils tuent un toreau suiuant la grande troupe,  
Et chacun en morceaux & en pieces le coupe.

Cependant qu'ils faisoient ces dissolus excès  
Eumaus le porcher, & le gueux d'Ulysses  
Commencent leur chemin pour venir à la ville.  
Si luy dit Eumaus, pastre sage & habile.

Amy, puis que tu veux t'aller donc promener  
Iusques en la cité, ie m'en vay t'y mener,  
Comme on m'a commandé. Combien que mon enuie  
Fust de te voir long temps en nostre compagnie,  
Te voulant ordonner garde sur mes troupeaux  
Et l'un des compagnons qui touchent mes pourceaux.  
Mais i'ay creint que le Roy ne m'en fist pire chere  
Et ne s'en courroucast. Car l'ire, la colere  
Des maistres est tousiours à craindre, & leur fureur  
Doit à leurs seruiteurs causer de la terreur,



LE XVII. LIVRE

Mais mettōs nous aux chāps: car la plus grā d partīe  
Du iour, descend desia, hors du midy sortie.

Et dedans peu de temps le seraint tumbera  
Qui frais & morfondant du froid nous donnera.

A luy le Neritin, dont la grande sagesse  
Fleurit en bon conseil, ceste responce adresse.

I'enten ce que tu dīs & fort bien le concoy,  
Mettons nous en chemin, & marche deuant toy,  
Ten moy quelque baston: si tu n'en as, ebranche  
De quelque arbre bien droit vistement vne branche  
Pour m'appuier dessus: car sous mes pieds ie sens,  
Ces chemins raboteux, malaisez & glissans.

Il dit, puis sur son dos il ietta sa besace,  
Vilaine dechiree, apietetee & grace,  
Qu'une vieille couroye & quelque usé cordon  
Soustenoient, & Eumæ luy tendit vn baston.  
Ils se mettent aux champs, les pastres demeurerent  
Avec les chiens veillans & les troupeaux garderent.

Mais le pasteur Eumæ menoit alaigrement  
Le Roy en sa cité, semblant entierement  
A vn pauvre, à vn gueux: deschiré, miserable,  
Courbé sur vn baston, ridé, vieux efroyable.

Ils s'aduanceoient toujours tirans à la cité  
Et ià touchoient des pieds le canal argenté  
De la belle fontaine, où tous ceux de la ville  
Venoient puiser de l'eau qui clairement distile  
Qu'autresfois Ithacus, & Neritus encor  
Auoient edifiee avecques Polyctor:

A l'entour de la source vne forest hautaine  
D'aulnes grands se haussait, & la fresche fontaine  
D'un roc iettoit sans fin son surion perennel.  
Dessus estoit construit vn autel solennel

Consacré



Consacré à l'honneur des nymphes fontanieres  
Sur qui les pelerins & passans ordinaires  
Pour leur voyage heureux les deesses prioient,  
Faisoient effusion & leur sacrifioient.  
En ce lieu iustement les trouua Melanthee  
Le fils de Dolins, à la mode usitee,  
A la ville touchant deux meres de cheureaux  
Pour traiter les amans : deux autres pastureaux  
Venoient apres aussi. Si tost qu'à l'impourueue  
Sur ces deux pauvres gens il eut ietté sa veue,  
Cent mille maudissons encontre eux il ietta,  
Et bouillans de courroux iniures eclata  
De son cœur forcené. Si dit à voix hautaine:

Vraymant un malheureux maintenant nous amene  
Un autre malheureux & coustumierement  
Iupiter a parie, & ioint ensemblement  
Le pareil au pareil. Mais, ô porcher indigne,  
Enfin on pense tu mener ce gueux insigne  
Ce ventre mort de faim, qui nous destruira tout,  
Et qui de porte en porte, & d'huis en huis, debout,  
Aura de force coups les espauls confites,  
Et en vain fripera les plats & lechefrites.  
Mais si tu as vouloir de m'en accommoder  
Pour demeurer aux champs & le bestail garder,  
Pour porter à mes boucs quelques fois du fourage,  
Au moins boiroit il là tout son soul de laitage,  
Et ses membres deffaits, bien nourry qu'il seroit,  
Aux champs en travaillant soudain raffermiroit.  
Mais trop accoustumé à sa queste vilaine  
Je voy bien qu'il n'est pas pour prendre tant de peyne,  
Il ne fera iamaïs que gueuser, qu'aymander,  
Et bribes & morceaux d'huis en huis demander.



LE XVII. LIVRE

Mais ie te iure bien que si ie le rencontre  
A la porte du Roy, il aura malencontre,  
Sieges, bancs escabeaux à sa teste courront,  
Et dru par le chasteau dessus luy voleront.

Ce disant il s'aproche & dessus luy s'eslance,  
Et de grands coups de pieds indignement l'offence  
Mais Ulysses tint ferme & point ne s'esbranla,  
N'en quitta le chemin, & long-temps vacilla  
Si d'un coup de baston il luy fendrait la teste  
Et l'estendrait tout mort. Là dessus il s'arreste,  
Patient, & retient son esprit irrité.

Mais le porcher esmeu de telle indignité  
Le reprend aigrement. Se tourmente, l'accuse,  
Et s'adressant aux Dieux de ces parolles use,  
Leuant les mains en haut. Fille de Iupiter  
Naiades, qui daignez ces sources frequenter,  
Si iamais Vlysses offrit souefue offrande  
A vos diuinitez, soit petite, soit grande,  
Bruslant sur vostre autel les gresses des toreaux,  
Les tendres agnelets, les folastres cheureaux  
Dont le parfun montoit iusques dans vos narines,  
Exaucez ma demande, ô pucelles diuines,  
Ramenez nous bien tost Vlysses en ce lieu  
Sous l'auspice ioyeux d'un favorable Dieu,  
Qui le conduise plein de force & d'assurance,  
Afin de t'abaisser ceste fiere arrogance,  
Et ce cœur orgueilleux te rompre & dissiper,  
Cruel & violent que tu es, de fraper  
Sans raison ce pauvre homme, & de telle furie.  
Et tu ne pense pas qu'on scait si bien ta vie,  
Tu ne bouges iamais de la ville, & fondant  
En plaisirs, perds le temps. Aux champs oetempendāt



Tes larrons de garçons, peste contagieuse  
Du bétail, mettent tout en ruine honteuse.

Auquel ainsi respond le cheurier Melanthé.  
O Dieux, qu'a dit ce chien impudent, eshonté?  
Si ie l'empogne un coup, sur vne barque agile  
Ie le feray mener bien loing hors de ceste isle,  
Et tireray de luy force commodité.

Qu'aussi bien Apollon au bel arc argenté  
Veille des aujourdhuy, dans sa propre demeure  
Tuer Telemachus, ou que plustost il meure  
Dessous les poursuiuans, que pour certain c'est fait  
Du retour d'Ulysses. Ce disant, il se met  
Acheminer & eux le suiuoient à la trace.

Il arrine au chasteau le premier, & prend place  
Entre les poursuiuans: & s'assied iustement  
Aupres d'Eurymachus, qui l'aymoit grandement  
Aussi tost un chacun à manger luy presente  
L'escuyer la viande & le pain la seruante.

Mais le Dulichien & le pastre aprochoient  
Du palais, & desia leur oreilles touchoient  
Les sons harmonieux de la lire amoureuse,  
Qu'aux accents, aux accords de sa voix douce reuse  
Phemius marioit, les esprits rauissant  
Et de son art diuin les cœurs esiouissant.

Lors Ulysses prenant le pastre par la dextre  
Luy dit en la serrant. Eumæ, porcher champestre,  
Voicy un beau palais, ie pense que ce soit  
La maison d'Ulysses, assez on l'apperçoit  
Et le peut on iuger sans nulle controuerse:  
Des autres elle est fort dissemblable & diuerse.  
Vne grande muraille, & mainte haute tour  
Auec de forts barreaux l'environnent autour,

Hh ij



LE XVII. LIVRE

Qui outre sa beauté la rendent bien plus forte  
Elle se va fermant de double forte porte,  
Et de doubles verroux, digne de résister  
Contre un effort de guerre & de le supporter.  
Je croy que là dedans on banquette, on festine,  
J'en sens monter l'odeur iusques dans ma narine,  
J'entens outre cela la musique & le son  
D'une lire accordée au miel d'une chanson,  
Musique, lire, son, que les Dieux délectables  
Ont sacrez aux plaisirs des agréables tables.

A ces mots Eumæus. Tu n'es pas imprudent,  
Et vas bien à propos ces choses regardant.  
Mais aduison un peu comme nous devons faire,  
Veux tu faire au chasteau la pointe la première  
Parmy ces poursuiuans, & ie demeureray.  
Ou, veux tu demeurer, & ainsi j'entreray,  
Mais vien, bien tost apres, que quelqu'un ne t'attrappe  
Quand tu seras dehors, ne te pousse & te frappe.  
Auquel dit Vlysses, ce que tu dis est vray,  
Et ie t'entens fort bien, va tost, ie te suiuray:  
Je ne suis aprentif aux coups ny aux iniures,  
J'ay paty, j'ay souffert maintes fortunes dures  
En guerre, en terre, en mer, & de tout attaqué  
Le courage, le cœur ne m'a iamais manqué.  
Viens ce qui pourra, car il est impossible  
De pouuoir résister au ventre irrémissable,  
Et de le faire taire, il donne trau aux maints  
Et tourments infinis aux mal-heureux humains:  
Il excite aux combats les nauires armées,  
Les batailles esment dessous Mars animées  
Les barques porte-bancs pousse avec tout effort  
Portans aux ennemis & la guerre & la mort.



Eumæe & Ulysses contoient ainsi merueilles  
Quand un vieux chien haussa la teste & les oreilles  
Couché là de son long. Argus estoit son nom,  
Il estoit à Ulysse au glorieux renom:  
Il le nourrit petit, mais il n'en iouyt guiere  
Qu'il luy fallut aller à la guerre estrangiere.  
Mais certains ieunes gens le dresserent tandis  
Pour lieures, pour cheuriels & pour cerfs peu hardis  
Et pour lors il gisoit chetif & miserable  
Sur le fiens qu'on iettoit deuant l'huis de l'estable,  
Et que les charretiers denoient bien oster,  
Et sur les champs d'Ulysse en apres le porter.  
Là donc gisoit Argus, chassé pour sa vieillesse  
De mouches tout couuert qui le piquoient sans cesse,  
Il recogneut pourtant son maistre, & blandissant  
Bellement de la queue & l'oreille baissant  
Semble le bien-ueigner: Mais il n'eut pas la force  
De se trainner à luy. Il n'auoit que l'ecorce  
Et la peau sur le dos. Il le recogneut bien,  
En pleura, mais Eumæe toutesfois n'en vit rien.  
Si luy dit Ulysses. Voila vn cas estrange,  
De voir vn si beau chien sur le fiens, dans la fange.  
Ie voudrois bien scauoir s'il auroit point esté  
Quelque chien de courage & de legereté,  
Ou si on l'a nourry comme beste inutile  
A quelque ceuvre que soit impropre & malhabile,  
Comme on en voit aux cours des grands souuentefois  
Qui ne seruent de rien, que de plaisir aux Rois.  
Ce chien la fut à un, luy respondit Eumæe,  
Dont l'ame est maintenant de la mort consumée.  
Que s'il auoit encor l'agilité du corps  
La force & la beauté comme il auoit alors,



LE XVII. LIVRE

Que le fort *V*lysses le prudent *Laërte*  
 Marcha sous les drapeaux du magnanime *Atride*  
 Tu t'esmerueillerois de sa legereté,  
 De sa force de corps & plus de sa beauté.  
 Nulle beste aux forests ne fuyoit sa vitesse,  
 N'eschappoit deuant luy, tant eust elle d'adresse.  
 Or il est mesprisé & son maistre bien loin  
 S'en est allé mourir. Lon n'en a point de soin,  
 Les femmes n'en font cas, & les vallets n'ont cure  
 De faire leur deuoir, si par cas d'aduanture  
 Le maistre n'y est pas & ne commande plus.  
 Car le grand *Iupiter* qui habite là sus  
 Oste à qui que ce soit la moitié du courage  
 Quand il est abbaisé sous le ioug du seruage,  
 Ce disant il entra dans la sale, où mangeoient  
 Alors les poursuiuans, & les biens rauageoient.  
 Et *Argus* tumba mort deffous la *Parque* fiere  
 Voyant son maistre, au bout de la vintaine entiere.  
 Mais le fils d'*Vlysses* le, premier appercent  
 Entrer le pastre *Eumæe*, accort faire luy scent,  
 Le signal du clin d'œil, & tout bas il l'appelle,  
 Luy s'aproche, leuant de terre vne escabelle.  
 Alors le cuisinier sur la table depart  
 La viande aux poursuiuans, puis il en porte à part  
 Où mangeoit *Telemaque*: aupres de luy prend place  
*Eumæe*, & le heraud tranche vne piece grasse  
 Et la met, & le pain deuant luy proprement.  
 Mais *Ulysses* s'en vint apres luy bellement  
 Contrefaisant le gueux, & cassé de vieillesse,  
 Courbé sur vn baston, & ses haillons de piece  
 Sales l'enuelopoient. Il s'assit tout aupres  
 De l'allée de fresne & du seuil de cypres



Au dedans de la porte, où le menuisier sage  
Le dressant à la regle, avoit poly l'ouvrage.

Alors Telemachus au pastre dit ainsi.  
Empogne à pleines mains de ces viures icy  
Et de ce pain mollet quantité suffisante  
Et le porte à nostre hoste & puis qu'il se presente  
De rang aux poursuiuans, implore leur secours,  
Leur demande du pain. La honte nuit toujours  
A tout homme indigent. Eumaluy obtempere  
Et luy va dire ainsi. Telemachus, (mon pere)  
M'a dit de t'aporter tous ces presens icy  
Qu'il te donne & t'enuoye, il te commande aussi  
Que tu ailles de rang à chacun de la bande  
De tous ces messieurs là, & que tu leur demande.  
A tout homme indigent la honte tousiours nuit.  
Et le sage Ulysses ainsi luy respondit,

Le bon Roy Iupiter veille rendre prosperes  
Au gentil Telemach à iamais ses affaires,  
Soit il tousiours heureux, & luy vienne à plaisir  
Tout ce qu'aura pensé son cœur & son desir.  
Ce disant il prend tout, & d'une main & d'autre  
Le met en son bissac, & par terre se veautre  
Quand le chantre diuin à chanter commença  
Il se mit à manger, & son repas cessa  
Quand le chantre finit & demonta sa lire.  
Les poursuiuans soudain commencerent à bruire  
Faisans par la maison les continus excès,  
Quand Pallas mit au cœur du prudent Ulysses  
De s'adresser à eux & leur faire demande  
D'une piece d'argent, où de quelque viande,  
Pour voir, lesquels auroient le plus d'honnesteté  
Qui plus seroient touchez de bien & d'équité,  
H b iij



LE XVII. LIVRE

Bien que nul d'eux pourtant ne deust de l'iniustice  
 Qu'ils faisoient, euit la peyne & le suplice,  
 Donques il s'aduançoit & leur tendoit la main  
 De propos suppliant pitoyable & humain.  
 Garry de sa besace orde, sale, & immunde  
 Comme s'il eust esté le plus grand gueux du monde,  
 Et toute sa vie eust ce mestier pratiqué.  
 Son miserable estat leur cœur a prononcé  
 A la compassion, si bien qu'ils luy donnerent,  
 Tindrent propos de luy, & fort s'emerveillerent  
 Quel homme il pouuoit estre & d'où c'est qu'il sortoit  
 Lors que Melantheus qui les cheures traittoit,  
 Oyez, dit-il, amans qui recherchez la Reyne  
 Touchant cest estranger, & que ie vous aprenne  
 Ce que i'en puis scauoir, l'ayant veu seulement  
 Depuis bien peu en ca. Euma certainement  
 L'a ceans amené, mais ie n'ay cognoissance  
 Plus que vous en auez du lieu de sa naissance:  
 Antinous l'oyant tres-asprement reprit  
 Le porcher Eumaus, & à dire se prit.  
 Dy malheureux porcher, qui te ment, qui t'incite  
 D'amener deuers nous ceste eniance maudite?  
 Par les rues d'icy ne voit on pas assez  
 Fourmiller de ces gueux deschirez, despecez  
 Coureurs, écornifleurs, mangeurs insatiables  
 Qui ne seruent de rien que d'affamer les tables?  
 Ne te suffit il pas que tant de gens, & moy  
 Ne bougions de ceans, mangions les biens du Roy  
 Que pour surcroist encor ce gueux tu nous amenes.  
 Auquel dit Eumaus en paroles sondaines.  
 Certes Antinous, bien que tu sois prudent,  
 Tu n'es pas toutesfois en prudent respondant,



Car qui est amené d'une terre estrangere  
Pour venir habiter autre part, & s'ingere  
D'en introduire vn autre? hors mis de ceux qui sont  
Pour servir de leur art en tous lieux où ils vont,  
Poëtes, Medecins des griefues maladies,  
Musiciens, de qui les douces melodies  
Egayent vn chacun au sucré de leur voix,  
Charpentiers, & tous ceux qui travaillent en bois?  
Car les professions de ces gens là excellent  
Sur la terre infinie, & les autres precellent.  
Mais tu es de tousiours de difficile acces,  
Et rude, aux seruiteurs du diuin Ulysses  
Plus que nul de ceux cy, & ta mordante enuie  
En vent sur tout à moy: mais ie ne m'en soucie  
Tant que Penelopé ceans residera,  
Et que Telemachus reconnu y sera.

Auquel Telemachus dont la sagesse insigne  
De celle d'Ulysses ne se rendoit indigne:  
Tai-toy, que plus auant ie ne t'entende pas  
Encontre cestui-cy contester en debats,  
Car c'est d'Antinoüs la coustume mauuaise  
En quelque lieu qu'il soit, d'engendrer trouble & noise.  
Puis se tournant luy dit: Certes ont apperçoit  
Faire bien le deuoir de pere en mon endroit,  
Et comme enuers ton fils vn grand soin te pourchasse,  
De commander ainsi que de ceans on chasse  
Un hoste, vn estrangere. Mais plustost, donne luy,  
Ie le veux, tant s'en faut que i'en recoine ennuy:  
Ce n'est pas chose encor pour laquelle tu doine  
Avoir peur de ma mere, ou bien que l'appercoine  
Quelqu'un des seruiteurs, ou d'autres, dont l'acces  
Est dedans la maison du diuin Ulysses.



LE XVII. LIVRE

*Mais ce que ie te dy n'a garde de te plaire,  
 Car tu aimes bien mieux manger tout, que d'en faire  
 Part à qui que ce soit. A ces mots respondit  
 Encor Antinoüs : Telemach', qu'as tu dit,  
 De langage haultain & de cœur indomptable?  
 Si vn chacun de ceux qui sont icy à table  
 Luy en donnoit autant, de trois mois tous entiers  
 Il n'auroit nul besoin d'entrer en ces quartiers.  
 Il acheuoit de dire, & de mine cruelle  
 Il prit, en luy monstrant, vne basse escabelle  
 Qui supportoit ses pieds au pris qu'il les baissoit.  
 Or chacun luy donnoit, & son sac remplissoit  
 De viures & de pain : & c'estoit la finesse  
 D'Vlysses d'observer les poursuiuans de Grece,  
 Faisant le mendiant. Doncques il s'en alla  
 Deuers Antinoüs, & ainsi luy parla:  
 Donne moy, donne moy, tu ne sembles point estre  
 Le pire des Gregois, mais le prince & le maistre,  
 Tu ressembles vn Roy, qui te doit inciter  
 A estre liberal, te plaire & delecter  
 Plus que nul, d'élargir les restes de la table,  
 Et ie te publieray par la terre habitable.  
 I'ay aussi quelquefois (& sans comparaison)  
 Esté bien à mon aise en ma douce maison:  
 I'ay donné volontiers, & i'ay ouuert ma dextre  
 A tout pauvre passant, tant chetif peust il estre.  
 I'ay eu des seruiteurs, & ce qu'il fault auoir  
 Pour viure doucement, & riche homme se voir,  
 Mais le Saturnien deffouz qui le Ciel tonne  
 A réduit tout à rien. C'est sa volonté bonne,  
 De voleurs, de larrons il me fit accoster  
 Pour aller en Egypte, & m'y precipiter.*



Arrivé en Egypte, & entré dans le fleuve  
Qui de ses grasses eaux les campagnes abreuve,  
Je my ma flotte à l'ancre, & tant qu'il fut en moy  
Priay mes compagnons de rester à recoy  
Sans bouger des vaisseaux, seulement i'en appelle  
En terre quelques uns pour estre en sentinelle  
Et pour faire le guet, mais eux intemperans,  
Et selon leur plaisir deçà delà courans,  
Ne se peurent tenir de faire des ravages  
De piller, fourrager bourgades & villages,  
Trainner femmes, enfans, voire cruellement  
Tuer les hommes faicts. Le bruit soudainement  
En court à la cité, & si tost qu'apparurent  
Les rayons du Soleil, à la foule coururent  
Les habitans arméz, les champs furent couvers  
D'armes & de cheuaux, & de brillans éclairs.  
Et du grand Iupiter la colere depite  
Mit malheureusement mes compagnons en fuite,  
Personne ne soustint, nous estions tous espars,  
Assaillis & battus du mal de toutes parts.  
Alors à leur plaisir sur nous ils se ietterent,  
De la plus part des miens la terre ensanglanterent,  
Les autres furent pris & emmenez tous vifs  
Afin de leur servir d'esclaves & captifs.  
Pour moy ie fu donné au fils d'un Lasie  
Qu'on appelloit Dmetor, qui me sauua la vie  
S'estant là rencontré comme ils iettoient au lot  
Ceux qu'on auoit sauuez. Il estoit Cypriot,  
En Cypre commandant. Ainsi à la renuerse  
En ce lieu m'a ietté la fortune peruerse.  
Auquel Antinoüs derechef dit ainsi:  
Mais de quel Dieu nous vient ce trouble-feste icy,



LE XVII. LIVRE

Et ce porte-malheur? Demeure, homme batable,  
Et ne t'approche point si pres de ceste table,  
Que tu ne trouue icy Egypte à ton malheur,  
Et Cypre encor' un coup: Impudent, affronteur,  
Et qu'aymant que tu es, Va t'en & te presente  
Aux autres, qu'un chacun te donne & te contente,  
Mais c'est du bien perdu, & l'on nomme tres-mal  
Aumosnier celuy là qui faict le liberal  
De ce qui n'est à luy, & qu'on n'empesche en somme:  
Car force portions remplissent bien un homme.

Si luy dit Ulysses: Amy, certainement  
Tu monstres que tu n'as sens ny entendement,  
Non mesme en apparence. Estant en ton domaine  
Si quelqu'un t'en venoit demander, à grand peine  
Luy donnois-tu du sel, que tu ne peux souffrir  
Mangeant le bien d'autrui, que l'on me vienne offrir  
Quelque chose à manger de la surabondance.

Antinoüs alors plus aigrement s'offence  
De trauers le regarde, & puis luy dit ainsi:  
Ce n'est pas commencer à desloger d'icy  
Que de m'iniurier. Comme il disoit, il guette  
Un tabouret à bas, il le prend & luy tette,  
Et sur l'espaule droite il l'atteint iustement  
Vers le milieu du dos. Le coup aucunement  
N'ébranla Ulysses, mais ainsi qu'une roche  
Immobile il restoit, tant seulement il hoche  
Secrettement la teste, en soy le menaçant  
D'en auoir la raison. Et puis recommençant  
Son train, il se rassied, son sac & sa pitance  
Pose sur les carreaux, puis dit à l'assistance:

Amoureux de la Reyne excellente en honneur,  
EseouteZ ie vous pry' ce que i'ay dans le cœur,



Ce ne peut estre à l'homme & regret & tristesse,  
Ny douleur en son cœur, lors que quelqu'un le blesse  
Combattant pour son bien, ses brebis & ses bœufs:  
Mais ce qu'Antinoüs m'a par trop outrageux  
Frappé, n'a pas long temps, c'est à cause du ventre  
Méchant, pernicieux, & le tour & le centre  
Des maux qu'ont les humains. Mais s'il y a des Dieux  
Encor en quelque part, vengeurs des souffreteux,  
Que la fiere Erynnis & la mort inhumaine  
Avant que faire nopce Antinoüs emmeine.

Et le fils d'Epeithee encores luy parla.  
Nostre hôte, parle bas, assieds toy, mange là,  
On te retire ailleurs, que nos gens ne te tirent  
Par les mains, par les pieds, & la peau te déchirent  
Te trainans par la place: & apres qu'il eut dit,  
Vn chacun d'eux conceut un merueilleux dépit  
De ce qu'il avoit faict, & l'un prit la parole.  
Ce que tu viens de faire est chose indigne & folle  
Antinoüs, d'avoir outragé ce passant,  
Si quelque Dieu habite au Ciel resplendissant,  
Cet acte est malheureux: & les Dieux venerables  
Se font souventes fois aux estrangers semblables,  
Conuersent parmy nous, marchent par les citez  
Spectateurs des bien-faicts & des méchancetez.

Il l'entendit parler, & n'en fit pas grand conte:  
Mais à Telemachus le dépit au cœur monte  
De le voir outragé, s'abstenant prudemment  
D'en ietter aucun pleur, trop bien secrettement  
Lateste il en branla, songeant à la vengeance.

Mais quand Penelopee eut ouy quelle offence  
On avoit faict là bas à un pauvre estranger,  
A ses femmes ainsi son cœur vint décharger.



LE XVII. LIVRE

Que Phœbus puisse ainsi frapper ce méchant homme,  
Phœbus l'insigne archer. A laquelle Eurynome:

Si selon nos souhaits toute chose tiroit  
Le beau iour de demain pas un d'eux ne verroit.

A qui la chaste femme au patient Ulysse.

Tous sont en general mes ennemis, nourrice,  
Tous me font de l'ennuy, mais principalement

Ce fier d'Antinoüs, qui m'est entierement

Comme la noire mort. Vn pauvre homme mendie

Là bas par la maison, leur demande sa vie,

Contraint par la misere & la necessité,

Chacun luy a donne de bonne volonté:

Et ce fier outrageux plein de rage cruelle

Luy a contre le dos ietté une escabelle.

A ses femmes, ces mots sur son lit elle tint,

Et le fort Ulysse sa refection print.

Puis faisant appeller le porcher de la salle,

Va ie te prie, Eumæ, luy dit elle, deualle,

Et fay venir vers moy ce pauvre plein d'ennuy,

Afin que ie le voye, & m'enquerre de luy

Si en quelque cartier de la terre habitable

Il auroit point ouy parler du miserable

Ulysse, ou plustost l'auroit ven de ses yeux,

Car il peut bien auoir couru beaucoup de lieux:

Et le Pastre en ces mots respondit à la Reyne:

Sage Penelopé, à la volonté mienne

Que se teussent les Grecs lors que cet homme dit,

Car il te rauiroit de ioye tout l'esprit.

Ie l'ay logé trois nuits dedans la mestairie,

Et trois iours tous entiers (sauué de la furie

De ceux qui dans leur nef le vouloient égorger,

Chez moy tout le premier il s'est venu ranger:)



Mais ce temps ne luy put à grand peine suffire  
A faire fin finale à ce qu'il vouloit dire  
De ses calamitez. Comme quand on entend  
Un bon musicien ses poëmes chantant  
Que luy ont departis les Dieux à qui nous sommes,  
Afin de les porter & faire entendre aux hommes,  
On ne se peut lasser tant il dit doucement  
De l'esconter tousiours: ainsi pareillement  
Il me ranissoit tout me contant sa misere.  
Or il se disoit estre à cause de son pere,  
Grand amy d'Ulysses, Crete est sa nation,  
Où Minos ent iadis sa domination,  
Après auoir couru par regions diuerses  
Il s'est conduit icy souffrant mille trauerses.  
Il dit auoir ouy nouvelles cy deuant  
Chez les Thesprotiens qu'Ulysses est viuant,  
Et qu'il doit bien tost estre au lieu de sa naissance  
Chargé de grands tresors & de grande cheuance.

A qui la chaste femme au Dulichien Roy.  
Va, fay le moy venir afin qu'il parle à moy.  
Eux, qu'ils passent le temps s'ils veulent à la porte,  
On dedans la maison, aisees en toute sorte,  
Leur bien, leur reuenu est fort bien conserué  
Chez eux en leur maison, leur bled est reserué,  
Leur vin semblablement, & leurs gens seuls en viuent:  
Et eux, tant que les iours & les nuits s'entresuiuent  
Ne bougent de ceans, tuent iournellement  
Beufs, cheures, & brebis, mangent incessamment,  
Et boient tous nos vins, & sans qu'on les reprenne  
Frippent le reuenu de tout nostre domaine.  
Car ie n'ay homme aucun qui de nostre maison  
Bannisse ceste peste & cestetrahison



LE XVII. LIVRE

Tel que fut Ulysses. Que s'il venoit asteure,  
Qu'on le vist arriuer en sa douce demeure,  
Il seroit suffisant, & son fils seulement  
De tirer de ces gens le digne chastiment.

Comme elle luy parloit Telemaque eternuë  
Si hault que la maison & toute l'estendue  
En retentit tresfort. Penelopæe en rit,  
Et ces mots à Eumæe aussi tost elle dit.

Va tost, fay moy venir en presence cet homme,  
Vois tu pas que mon fils, ainsi que ie le nomme,  
Esternuë aussi tost: Tient donc pour tout certain  
Que tous ces poursuiuans sont pres de leur destin,  
Sont proches de leur mort: Certe elle les talonne,  
Et sera mal-aisé qu'il s'en sauue personne.  
Voicy vn autre faiët dont ie t'asseure aussi,  
Si ie sçay pour certain que ce passant icy  
Die la verité, il aura pour estreine  
Chemises, & habits de bonne & fine laine.

Comme elle eut dit, Eumæe accourut vistement  
Le trouuer, & luy dit ainsi sommairement:  
Penelope la Reyne, & la tant sage mere  
Du bon Telemachus, m'enuoye à toy, mon pere,  
Car elle te veut voir, touchée dans son cœur  
De s'enquerir de toy (bien qu'en grande douleur)  
Touchant son Ulysses: si elle ne te trouue  
Menteur, ains tes propos veritables esprouue,  
Elle t'abillera d'un bon accoustrement,  
Dont tu as grand besoing, & pourras librement  
Aller parmy le peuple, y demander ta vie,  
Et te pourra donner qui en aura enuie.

Lors le sage Ulysses qui tant a supporté  
D'ennuis & de trauaux: l'en sçay la verité

Ie n'en



Je n'en celeray rien à la fille d'Icare  
La sage Pénélope, & sans que ie m'esgare  
Luy diray tout le faict : ie sçay tous ses erreurs  
Car nous auons couru de semblables malheurs.  
Mais ie redoute & crain l'iniurieuse bande  
Des mutins poursuuans, dont la superbe grande  
A monté iusqu'au Ciel. Car cet homme enragé,  
Comme tu l'as peu voir, m'a ceans outragé,  
Sans auoir en de moy iniure ny offence,  
Sans que Telemachus luy ayt faict resistance,  
Ny personne pour moy. V at'en donc de ma part  
Dire à Penelopé, que i'iray sur le tart,  
Mais que le Soleil tombe, & qu'elle patiente,  
Bien qu'elle soit pressée, & l'en fasche l'attente:  
Alors elle pourra contentant son desir  
Du retour d'Ulysses m'enquerir à loisir  
Nous chauffans pres du feu. Car certes ie frissonne  
Et ma robe n'est pas, comme tu sçais, trop bonne  
Tu le sçais, i'ay cheſ toy quelque temps seiourné.  
Eumæ, l'ayant ouy s'en est tost retourné:  
Et la Reyne luy dit pleine d'impatience,  
Tu ne l'amenes point Eumæ, qu'est-ce qu'il pense?  
Craint-il quelque danger, ou bien s'il est honteux?  
La honte ne vaut rien au passant souffreteux.  
Il respond sagement, luy dit le Pastre Eumæ,  
Comme feroit tout autre, il craint l'ire animée  
De ces superbes gens, & te prie instamment  
D'attendre que le soir approche seulement  
Cet temps là, vous sera plus à propos, & l'heure  
Serapour tous les deux plus commode & meilleure  
Cet homme n'est point sot, mais sage & attrempé,  
Et parle comme il faut (luy dit Penelopé)



LE XVII. LIVRE DE L'ODYSSEE.

*Celuy que le mesdire & le blasmer emporte  
N'a pas accoustumé de parler de la sorte.*

*Elle disoit ainsi, & le porcher descend  
En bas, où les amans estoient, & s'adressant  
Au preux Telemachus, d'une ardeur n'ompareille,  
De peur qu'on ne l'entende, il luy dit à l'oreille:  
Le m'en retourne aux champs: pour conseruer le tien  
Aussi soigneusement que ie ferois le mien:  
Toy, pren bien garde icy, & sur tout ie te prie  
De n'estre nonchalant de pourvoir à ta vie,  
Qu'il ne t'aduienne mal, car ils ont proieté  
De faire contre toy quelque mechanceté.  
Que Iupiter plustost les perde & les destruisse,  
Qu'en rien d'oresnauant leur malice nous nuise.*

*Auquel Telemachus. Il en sera ainsi,  
Mais va t'en boire encor, puis oste toy d'icy,  
Et t'en reuiens demain, & d'amener n'oublie  
Quelque chose de beau de quoy ie sacrifie.  
Je prendray garde à tout, & les Dieux immortels  
En auront soin aussi. Il tenoit propos tels  
Et luy saisit vn siege & s'alla metre à table,  
S'emplissant de bon pain & de vin delectable.  
Puis se mit en chemin, laissant pleine maison  
De mangeurs, de beueurs, & de gens sans raison,  
Qui chantoient, qui dansoient en toute esiouyssance,  
Et la moitié du iour s'achemine & s'aduançe.*

Fin du dixseptiesme Liure.





LE DIXHVITIESME LIVRE  
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

**E** combat d'Ulysses & du gueux Irus. Penelopé se montre aux poursuivans, tanse Telemachus de ce qu'on auoit outragé leur hoste. Les poursuivans luy font des presens, qu'elle reçoit. Les paroles qui se tindrent entre Ulysses & Eurymachus, l'un des principaux poursuivans.

AUTRE SOMMAIRE.

*Ulysses est vainqueur, Irus est malheureux:  
Penelope reçoit les dons des amoureux.*

**R**suruint de la ville un vulgaire quaymād,  
Mendiant ordinaire, & celebre gourmād,  
Beuvant, mangeant sans fin, mais sans force  
Et toutesfois estant de grande corpulence.  
Arnae fut son nom, dès ses plus ieunes ans  
Par sa mere nommé, mais les petits enfans  
L'appellerent Irus, pource qu'il sçauoit faire  
Les messages, soudain qu'on en auoit affaire:  
Lequel voyant Ulysse, il le chassoit aussi  
De sa propre maison, & luy disoit ainsi.



LE XVIII. LIVRE

Retire toy d'icy vieillard, & ne t'arreste,  
Vois tu comme vn chacun me hoche de la teste?  
Ils me commandent tous de te trainer dehors.  
I'en ay honte pourtant, mais leue toy, & sors  
Que ne venions aux mains, & que n'ayons querelle.  
Ulysse luy vsa de remonstrance telle  
Le guettant de trauers. Malheureux que tu es  
Que te dis-ie? quel mal est-ce que ie te fais?  
Ie ne t'enuie point, pource que tu demande,  
Et qu'on te donne fort, la place est assez grande  
Pour nous tenir tous deux, il n'y a pas de quoy  
Me deuoir enuier estant gueux comme moy,  
L'abondance prouient des Dieux & de leur grace.  
Quant à venir aux mains n'vse point de menace  
Et ne m'échauffe pas : que tout vieux & tremblant  
Que ie suis, de ces poingts ie ne rende sanglant  
Ton poitral & ton groin, te faisant vne charge.  
Et puis ie n'ay pas peur que ie ne sois au large.  
Tout le reste du iour, & plus encor demain,  
Car ie ne pense pas qu'eschappé de ma main  
Tu puisses iamais plus auoir tant de courage  
Que de r'entrer ceans chez Ulysses le sage.

Mais le coquin d'Irus ainsi luy respondit,  
Qu'est-ce qu'en tournoyant ce glorieux a dit?  
Ceste vieille enfumee? Hé, que si ie l'empogne  
Comme ie luy donray brauement sur sa grogne,  
Et à grands coups de poing luy feray choir les dents  
Des machoires à terre, ainsi qu'à porcs grondans.  
Ca, vien, appreste toy, qu'à l'esprenue on cognoisse  
Qui combattra le mieux, & ton orgueil paroisse  
D'en attaquer vn ieune estant vieux & cassé.  
Ainsi disputoient-ils d'esprit fort courroucé.



Sur le pavé luisant, droit devant la grand porte.

Antinoüs les oyt, puis dit en ceste sorte

A tous ses compagnons sousriant doucement.

Vous n'eustes iamaïs plus vn tel contentement,  
Ny vn si grand plaisir que Dieu nous en presente

Tout maintenant ceans, & sans qu'on s'en tourmente,

Voilà l'hoste & Irus qui ont bien grand desir

De se frotter l'un l'autre, ayons en le plaisir.

Les autres en riant tout soudain se leuerent,

Autour des pauvres gueux haillonneux s'assemblerēt.

Ausquels Antinoüs. Amis voyons vn peu

Les tripailles de Chieure estans dessus le feu,

Mettons les pour le prix de la force & l'adresse

De celuy qui vaincra, pleines de sang & gresse,

Et qui sera des deux le plus fort pour frapper

Les aille hardiment prendre pour son soupper.

Dauantage, s'il vent desormais qu'il se mette

A table parmy nous, & que l'on ne permette

Qu'autre pauvre que luy reuienne plus icy

Pour demander son pain. Antinoüs ainsi.

Et nul à ses propos ne voulut contredire.

Mais le fin Ulysses se prit lors à leur dire:

Messieurs, certainement il n'y a nul propos

D'attaquer au combat vn ieune homme, & dispos

Contre vn vieux & cassé, mais ce malheureux ventre,

Ce mauuais conseiller me force que i'y entre,

Et sois brisé de coups. Mais tout premierement

Iurez moy tous icy vostre plus grand serment,

Qu'on ne me fera point dol ne supercherie

En la faueur d'Irus, n'aucune tromperie

Me donnant quelque coup : mais que de loyaute

Le combat se fera, suiuant sa volonte.



LE XVIII. LIVRE

*Ils firent le serment. Telemachus à l'heure,  
Estranger, luy dit il, si de tant tu t'asseeure  
Es forces de ton cœur, d'emporter brauement  
Le dessus du combat, ne tremble nullement,  
Ne crain qui que ce soit : car qui te vouldra faire  
Deplaisir il aura contre plusieurs affaire:  
Tousiours hospitalier sera Telemachus.  
Que donc Antinoüs avec Eurymachus,  
Tous deux Princes puissans, tous deux pleins de sagesse  
Viennent fortifier mon dire & ma promesse.*

*Il dit, & chacun d'eux le promit & iura.  
Adoncques Ulysses sa chemise tira,  
Brida de ses haillons ses parties honteuses,  
Ses cuisses fit paroistre & fortes & nerueuses,  
Ses espaulles monstra larges extremement,  
Sa poitrine & ses bras puissans infiniment:  
Pallas aupres de luy assistant en personne,  
Accroissement & force à tous ses membres donne.  
Chacun des poursuiuans grandement l'admiroit,  
Et l'un d'eux à un autre aupres de luy disoit:*

*Certainement Irus receura malencontre,  
Voy un peu ce vieillard, & quel iarret il monstre.  
Ils deuisoient ainsi, mais Irus estonné  
Trembloit de malle peur. Si fut-il amené  
Lié par les valets, de force & de contrainte,  
De membres tressaillant & fremissant de crainte.*

*Auquel Antinoüs. Ton profit eust esté  
De n'estre iamais né, ou ne t'estre vanté:  
De craindre tant un homme agrué de vieillesse,  
Attenué de mal qui le poursuit sans cesse.  
Mais ie te dy un mot, & tien-le pour tout faict.  
Si ton homme est plus fort, s'il te vaine & desfaict,*



*Je pennoiray sur mer lié dans vn nauire,  
 Au tyran Echetus, de tous hommes le pire,  
 Qui oreilles, nareaux, tesmoins te couppera,  
 Et le tout à manger à ses chiens iettera.*

*A ces mots, les frayeurs plus fortes le saisirent,  
 Eux le tirerent lors & en place le mirent.  
 Chacun des combatans adonc les mains haussa,  
 Et le fort Ulysses en soy-mesme pensa  
 S'il le deuoit frapper du premier coup, de sorte  
 Que l'ame s'enuolast de sa charongne morte:  
 Ou bien s'il le deuoit assener bellement,  
 Et le renuerseroit par terre seulement.  
 Et ce dernier aduis luy plut mieux en son ame,  
 De peur des poursuiuans, & d'en encourir blasme.*

*Or comme ils furent pres. Le coquin l'assenna  
 Dessus l'espaule droite, & l'autre luy donna  
 Sur le chaimon du col, au dessou<sup>r</sup> de l'oreille,  
 Et le sang rendit tost sa maschoire vermeille.  
 Il chet en la poussiere, & braillant & hurlant  
 Crache les dents dehors, & des pieds va branlant.  
 Et lors les poursuiuans se mouroient tous de rire,  
 Leuans les mains en hault. Et Ulysses le tire,  
 Le traine par le pied, tant qu'il fust arriué }  
 Sur le seuil de la porte, & que sur le paue  
 L'eust laissé renuersé. Adoncques il luy iette  
 Un baston en la main, & ainsi l'admoneste.*

*Tien-te là, & les chiens & les porcs va chassant,  
 Et ne m'esprise plus le pauvre & le passant,  
 Ven que tu ne vaux rien, que punition pire  
 Ne t'aduienne à la fin. Il acheua de dire  
 Puis ietta sur son dos son bissac sale & gras,  
 Le tenant par la sangle, & tira de ce pas*



LE XVIII. LIVRE

*S'asseoir sur les carreaux. Lors les autres entrèrent  
Rians tant qu'ils pouuoient, & ainsi luy parlerent.*

*Iupiter, ô nostre hôte, & les immortels Dieux  
Te vueillent t'enuoyer ce que tu aymes mieux  
Et desires le plus, d'auoir & nostre table  
Et la ville, desfaits de cet insatiable,  
Car deuers Echetus bien tost nous l'enuoirons,  
Le pire homme du monde, & nous en defferons.*

*Ils luy disoient ainsi. Et la ioye se glisse,  
Pour cet honneur acquis, dedans l'ame d'Ulysse.*

*Alors Antinoüs luy presente en son rang  
Un grand ventre remply & de graisse & de sang.  
Amphinomus apres tira de la corbeille  
Deux pains, & luy donna, remplit de la bouteille  
Une grande coupe d'or, & l'honorant, luy dit:  
Mon pere, mon amy, sois ioyeux vn petit.  
Puisses-tu recouurer ta fortune premiere:  
Car tu es maintenant battu de grand misere.*

*Lors le sage Ulysses. Tu semble en verité,  
Amy, estre doué de prudence & bonté.  
Tu es d'un pere aussi de bonne renommee,  
La bonté de Nisus est beaucoup estimee  
En l'isle Dulichie, & il y est tenu  
Pour homme de moyens. Tu es de luy venu  
A ce que l'on m'a dit, & tu as l'apparence  
De n'estre depourueu de sens & de prudence.  
C'est pourquoy ie te veux plus volontairement  
Attaquer de propos. Oy moy patiemment.*

*De tout ce qui prend air sur la terre fertile,  
Et qui rampe dessus, rien n'est tant imbecille  
Que l'homme audacieux, il ne scauroit tomber  
En son entendement, qu'il puisse succomber*



*Iamais en nul malheur, tant que les Dieux assemblent  
Sur luy leur grand pouuoir, & ses genoux ne tremblent.  
Mais depuis que les Dieux luy donnent du tourment,  
Il porte tout cela fort impatiemment.  
Toutesfois nous mortelz à telle loy nés sommes  
Que nous donne le pere & des Dieux & des hommes.  
I'ay esté me sembloit, plus heureux autresfois  
Que nul homme viuant. Sur cela ie faisois  
Mille mechancetez, n'ayant peu de puissance,  
Et ayant sur mon pere & mes freres fiance  
Nul doncque pour le bien n'aille trop fierement,  
Et ce qui vient des Dieux soit pris moderement.  
Ie voy ces poursuiuans mener vn train infame,  
Manger le reuenu, solliciter la femme  
D'un, que i'auertirois mes amis volontiers,  
N'estre plus guerre loing d'entrer en ces quartiers:  
Il ne tardera pas. Le bon ange te veille  
Bien tost oster d'icy, & ie le te conseille,  
Qu'il ne trouue pas quand il arriuera.  
Car cest affaire icy ne se desmelera  
Entre ces gens & luy sans meurtre & sans carnage,  
Des qu'il mettra le pied dans son doux heritage.  
Il goust a le doux vin, & beut, quand il eut dit,  
Et puis au conducteur des peuples, il rendit  
La coupe dans la main. Qui l'oyant, se promene  
Affligé, par la sale & la teste demene.  
Car desia en son cœur il deuinoit son mal,  
Mais il ne put fuir son desastre fatal:  
Minerue l'empescha. Mais c'est afin qu'il tombe  
Dessous Telemachus, & que mort il succombe  
Sous sa lance & son bras. Apres il se remit  
En sa premiere place, & son siege reprit.*



LE XVIII. LIVRE

*Mais Minerve aux yeux pers mit dedās le cour.  
De la fille d'Icar, Penelopé la sage  
De voir les poursuiuans, pour croistre leur ardeur  
Et de son cher espoux augmenter plus l'honneur,  
De son fils, d'elle aussi. Se prenant donc à rire,  
Fort contre sa coustume, elle commence à dire.  
Eurynome, le cœur me dit d'aller la bas  
Visiter ces messieurs, bien que ie n'aye pas  
Coustume de le faire, & soit contre l'attente  
Possible qu'ils en ont. Mais pour chose importante,  
Dont ie veux aduertir mon fils dorefnauant,  
Qui est qu'il ne faut pas qu'il hante trop souuent  
Auec ces poursuiuans, qui luy font bonne mine  
Par deuant, mais leur cœur machine sa ruine.  
Qu'il se garde donc d'eux, & pour les euter  
Ne s'accoustume pas à les trop frequenter.*

*A qui Eurynomé fil d'elle despensiere.  
C'est tres-bien dit à toy ô ma fille tres-chere:  
Va donc & a duerty ton fils de tout cecy,  
Et ne luy cache rien. Mais l'ane toy aussi  
Plustost que d'y aller, fay ta face luyfante  
Et ne te monstre point ainsi triste & dolente,  
Et les yeux pleins de pleurs. Rien ne ruynet tant  
Que de pleurer toujours, & s'aller tourmentant.  
Et puis, voila ton fils d'aage & de force telle  
Que tu l'auois requis à la troupe immortelle.*

*A qui Penelopé respondit en ce point.  
Ma chere Eurynomé, non, ne me parle point  
Ny de lauer mon corps ny d'agencer ma face  
Si triste que ie suis. Les Dieux, dessus l'espace  
De l'Olympe habitans, m'osterent rigoureux  
Mon lustre & ma splendeur, des le iour mal-heureux*



*Qu'il s'en alla sur mer. Mais fay moy ie te prie  
Venir Antonoe avec Hippodamie*

*Pour venir avec moy. Je rougirois d'aller  
Seule & sans compagnie à des hommes parler.*

*Elle disoit ainsi: la vieille en diligence  
Pour les faire venir vers les filles s'aduança  
Mais de rechef Pallas vn autre faict pensa.  
Sur la fille d'Icare vn doux sommeil poussa,  
Qui la charme, l'endort, & au repos la plonge.  
Alors elle s'encline & doucement allonge  
Ses membres sur le liect. Puis Pallas luy souffla,  
Pour la faire admirer aux Grecs qui estoient là  
Ses dons ambrosiens: luy decora la face  
D'immortelle beauté & d'attrayante grace.*

*Telle qu'une Venus, quand elle veut aller,  
Coronnée de fleurs, aux danses pour baller,  
La fit plus que deuant & grande & grasse, voire  
Plus blanche de beaucoup que ne seroit l'inoire  
Puis elle se partit, & les filles apres*

*Arriuerent vers elle, aux bras & blancs & frais,  
Suiuant son mandement. Lors le sommeil la laisse,  
Elle frotte ses yeux, & s'escrie en tristesse.*

*Certes le doux sommeil m'a surprise en mes pleurs  
Si mes veus auoient lieu. Diane en mes douleurs  
Dessus moy decochant vn des traits de sa trouffe  
Me donneroit bien tost vne mort ainsi douce,  
Pour ne plus m'affliger: mon esprit tourmentant  
Sans cesse de douleurs, pleurant & regrettant  
Mon espoux bien aymé, dont, par toute la Grece  
Fait courir son renom, la vertu, la sagesse.*

*Ce faict, elle descend non seule, mais ayant  
Ses filles apres elle, & d'elles s'appuyant.*



LE XVIII. LIVRE

*Sitost qu'elle aprocha la sale bien meublee  
Où des amans estoit la superbe assemblee,  
Sur le seuil de la porte elle arresta ses pieds,  
Sur sa face iettant ses voiles delies.  
Or à chaque costé ses deux filles se mirent  
Mais lors des poursuiuans les genoux tressaillirent  
Leur cœur saisi d'amour de tieffe sautoit,  
Et chacun de dormir pres d'elle souhaittoit  
Lors appellant son fils elle tint ce langage.*

*Certes Telemachus, tu n'as plus de courage  
Ny de ressentiment. Quand tu n'estois qu'enfant  
Ton courage s'alloit d'auantage eschauffant.  
Mais or que tu es grand, fort, & plein d'esperance,  
Et qu'on te iugeroit à ta seule apparence  
Estre certainement fils d'un homme de bien,  
Et si grand & si beau, certes tu ne vaux rien.  
Tu ne te ressens point, tu pers tout le courage.  
Quoy, quelle indignité, quel forfait, quel outrage  
Astu souffert ceans, laissant impunement  
Frapper un estranger si miserablement?  
Que dira ton de toy? Si desormais on traite  
Ainsi les estrangers qui viendront à retraicte  
Dedans nostre maison, en toy seul en sera  
La honte, & le diffame, & l'on t'en blasmera.*

*Adonc Telemachus, Je confesse, ma mere,  
Qu'à iuste occasion tu te mets en colere,  
Mais ie regarde à tout. Et si ie scay fort bien  
Discerner comme il faut le mal d'avec le bien,  
Ne me ressentant plus de ma premiere enfance.  
Mais i'en ay pas assez de force & de prudence  
Pour resister à tous: ie suis intimidé  
Par ces gens, ie ne suis secouru ny ayde*



De personne du monde, ils trament, ils machinent  
Je voy comme en leur cœur desia ils m'exterminent.  
Mais pour te dire aussi de ce qu'ont faict ces deux  
S'estans entre-frottez, cela ne vient point d'eux,  
L'hoste a eu le dessus. Que nous fut si prospere  
Pallas, tel fust Phabus & Iupiter le pere  
Enuers nous, qu'aujourdhuy nous pussions voir ces gens  
Aussi malacoustrez, comme est l'autre ceans,  
Que les uns là dehors les iarrests estendissent,  
Les autres cy dedans aux abbois se rendissent,  
Comme ce pauvre Irus, & teste & corps branlant  
Là dehors, un yurogne en tout point ressemblant,  
Ne se pouuant leuer ny faire sa retraicte,  
Moulu, brisé quil est & de corps & de teste.

Ainsi qu'ils deuisoient, leur propos fut couppé,  
Par ce qu'Eurymachus dit à Penelopé.

Sage Penelopé, belle fille d'Icare,  
Si tous les Grecs voyoient ceste beauté tant rare,  
D'Iasie & d'Argos, tous ceans demourroient,  
Bien plus de gens ches toy ta beauté requerroient,  
Car infailliblement ton bon esprit, ta grace,  
Ta taille & ta beauté, toutes femmes surpasse.

Auquel Penelopé. Les Dieux en verité,  
Eurymach, ont perdu ma grace & ma beauté  
Des le iour que les Grecs dessus la mer monterent,  
Et pour mon grand malheur mon Vlysses m'osterent  
S'il estoit de retour en vis il me rendroit,  
Rameneroit mon lustre, & bien mieux m'en prendroit  
Mais certes maintenant le chagrin me deuore.  
Un mauuais Dieu le vent. Il me souuient encore  
Que quand il s'en alla par la main il me print  
Me retirant à part, & ces propos me tint



LE XVIII. LIVRE

Femme, le cœur me dit que i'amaïs sans grand perte  
 Les Grecs ne reuiendront de ceste guerre ouuerte.  
 Car on tient les Troyens pour belliqueuses gens,  
 Bons tireurs, bons archers, legers & diligens  
 Bons dresseurs de cheuaux plus qu' autres de la terre,  
 Et qui iugent fort bien des progres de la guerre.  
 Par ainsi ie ne scay si Dieu me renuoirra,  
 Ou si ie seray pris. Mais vienne qui pourra:  
 Fay le deuoir ceans, & de pere & de mere  
 Ayes le soing, qu' allant en contree estrangere  
 Ie te laisse si vieux mais des que tu verras  
 Nostre fils estre grand, lors tu te mariras  
 Selon ton bon plaisir, quittant au prealable  
 Ta maison à ton fils. Son propos fut semblable  
 Et tout en reuient là: mais le iour defaudra  
 Si tost que ceste nopce odieuse aduiendra,  
 Nopce pernitiense, ennemie, importune,  
 Iupiter m' arrachant mon bien & ma fortune  
 Mais l'ennuy, le depit me ronge & me deffait:  
 Et ie n'ay i'amaïs veu pratiquer vn tel faict,  
 Que ces messieurs icy. Ils recerchent en somme  
 Une femme de bien & fille d'vn riche homme.  
 Sont toujours en debat & ne s'accordent pas  
 Ce temp pendant ils font icy maint bon repas:  
 Aux despens neantmoins de celle qu'ils courtisent,  
 Tuent vaches, brebis & tout son bien destruisent  
 Ceux qui veulent aymer donnent abondamment  
 Festoyent leur amye, & violement  
 Ne consomment son bien possedeZ d'auarice.  
 Elle disoit ainsi: & le fameux Vlysse  
 En son ame ressent vn plaisir merueilleux  
 Que ne refusant pas de ces fols orgueilleux



Les dons elle tenoit leur ame balancee,  
Mais auoit toutesfois toute autre sa pensee.

A qui Antinous fils du riche Epithé.  
O fille d'Icarus sage & de grand beaulté,  
Plaise toy accepter les dons en allegresse  
Que te veulent donner tous ces princes de Grece,  
Et ne reiette point ce que nous t'ofrirons.  
Car tien pour tout certain que nous ne sortirons  
De ceans, pour aller chacun à son affaire  
Ny en lieu que ce soit, que ne t'ayons veu faire  
Choix de celuy de nous qui le plus te plaira,  
Et que pour ton mary ton ame choisira.

Si dit Antinous, & eux tous l'aprouuerent  
Alors vn chacun deux vn heraut enuoyerent  
Pour querir les presens. A luy premierement  
Vne robe on porta faicte mignonnement  
De diuerses couleurs & de riche parure.  
Douze grands boucles d'or agraffoient la iointure  
De fort propre facon. On porta quand & quant  
Au bel Eurymachus vn tres-riche carquant  
Garny de pierrerie en lueur eclat ante  
Ainsi que le soleil: au fort Eu ylamante  
Porterent deux uallets deux precieux pendans  
Pour porter à l'oreille, & qui aux regardans  
Grande admiration pour leur pris pouuoient rendre  
Puis il prouint du fils de Polyctor, Pisandre  
Vne tres-riche bague, excellent parement,  
Et vn chacun des Grecs portoit consequemment  
Ce qu'il auoit de beau, dont il faisoit plus conte.

Ce faict Penelopé en sa chambre remonte  
Et ses filles apres, & les presents portoient  
Mais eux restez en bas & chantoient & s'antoient



LE XVIII. LIVRE

Espris de grand plaisir: iusqu'au soir que l'estoile  
De vesper se monstra: mais si tost que le voile  
Du soir fut estendu, on courut allumer  
Trois flambeaux en la sale, & les fit on flammer  
Pour eclairer par tout force allumettes seches  
On mit à l'environ brulantes comme meches,  
D'un bois aride, dur, & coupé de long-temps  
Les femmes de leans les lampe aprest ans  
Eclairaient tour à tour, à qui le prince sage  
Le prudent Ulysses vint tenir ce langage.

Servantes d'Ulysses que lon n'a veu ceans  
Tant de temps il y a, allez vous en leans  
Avec Penelopé la venerable Reyne,  
Filez vostre quenouille, ou retordez la laine,  
Assises au pres d'elle, & vous resionissez  
Faisant vostre besogne, il y aura assez  
De moy pour eclairer: soit qu'ils ne sommeillassent  
Et iusqu'au point du iour toute la nuit veillassent  
Ils ne me vanicront point. Car ie suis endurcy  
A la peyne & au mal. Il leur disoit ainsi:

Mais elles se rioit, se regardans entre elles  
Lors vne Melantho ayant les ioues belles,  
Fille de Dolius, fierement le brauoit.  
Penelopé la Reyne eleuee l'auoit  
Comme sa propre fille, & souuent prenoit elle  
Plaisir & passetemps en ceste damoiselle.  
Mais elle n'auoit pas l'œil de larmes trampé,  
Ny le cœur affligé comme Penelopé.  
Eurymachus l'aymoit & l'auoit debauchee:  
Elle se montra donc estre mal embouchee,  
A son maistre disant, tu es en verité  
Bien hors de ton bon sens, ô vieillard rassoté,

Que te



Que tu ne fais point cas d'aller prendre le somme  
En quelque coin à part. Mais veux tu, ô pauvre hōme,  
Babillier toute nuit, rompre la teste à tous,  
Parlant confidemment, & sans creindre les coups?  
Ou tu as sans faillir du vin dans la cervelle  
Parlant si sottement: ou ton humeur est ielle  
Et ne te laisse point, malotru, penses tu  
T'exalter, pour auoir cest Irus combatu?  
Garde qu'un autre Irus, plus fort que luy ne vienne  
Quite rompe la teste & dehors ne te traine  
Tout gassouille de sang & couché à l'enuers.

Vlysses luy iettant un regard de trauers.

Chienne, i' aduertiray de ton fait. Telemaque  
Des qu'il sera venu, en quels mots tu m'attaque  
Pour te faire couper les iambes & les bras.

Les autres eurent peur & parlerent plus bas  
Tremblantes des genoux, elles se retirerent  
Disans qu'il disoit vray, & dans la chambre entrerent  
Mais il leur eclairoit à tous de bout en bout,  
Touours pres des flambeaux, & prenoit garde à tout  
Les considerant tous. Il faignoit vne chose,  
Mais en son cœur pourtant le contraire il propose,  
Afin qu'il ny retrouve à redire un seul point  
Pour eux de son costé Pallas ne permet point  
Qu'ils s'abstiennent du tout d'iniure & de conuice,  
Pour plus encor contre eux faire irriter Vlysse  
Ainsi Eurymachus se moquant l'attaquoit  
Et les autres à rire en ces mots prouquoit.

Oyez moy ie vous pry vous qui seruez la Reyne  
Que i' ouure le propos où mon desir m'entrenne  
Croyez que pour certain nostre hoste que voicy  
Sans le vouloir des Dieux n'est point venu icy



LE XIX. LIVRE

Car il me semble aduis que la lueur eclaire  
Sur sa teste qu'il a si peice & si claire,  
Qu'elle est comme un flambeau: & ses mots recitez,  
Il dit à Ulysses le razeur de citez.

Amy me voudrois tu servir si ie t'enmene.  
Ie te payeray bien, & n'en sois pas en peyne,  
Ie t'enuoiray aux champs, où tu redresseras  
Les bouchures de haye, & arbres planteras  
Tu y auras du pain prou pour ta nourriture,  
Et t'y feray donner vestemens & chaussure.  
Mais i'ay peur que tu sois par trop accoustumé  
A fair le vaurien (te voila bien nommé)  
Et ne vueilles rien faire, aymant mieux par les rues  
Trotter en mendiant, aux huis les mains tendues,  
Pour entasser sans fin dans ton ventre gourmand.

A ces mots Ulysses respondit librement.  
Eurymach, qui me dis un fayneant, un lasche,  
Si nous auions tous deux entrepris une tasche  
Au printemps que les iours sont desia longs & chauts,  
Et que i'eusse à mon gré en ma main une faus  
Et toy une autre aussi, en un pré où lon treuve  
De l'herbe en quantité, nous verrions à l'espreuue  
Qui trauiilleroit mieux sans auoir desienné  
Depuis le fin matin iusqu'au iour terminé.  
Tu verrois de quel cœur au traual ie me rue.  
S'on me mettoit apres à tenir la charrue  
Auecques de bons beufs, puissans, bien ramassez,  
Bien pareils pour tirer, gras & point harassé;  
On verroit quel rayon ie scay faire dans terre.  
Puis, si Dieu allumoit en quelque part la guerre  
Et que lon me donnast auourd'huy ou demain  
Un rondache en mon bras, deux ianelots en main,



Vn morion bien fort & bien faict en ma teste,  
Tu verrois de quel bras vn iavelot ie iette,  
Et comme ie me mesle entre les combatans,  
(Sans trembler pour les coups) il ne seroit plus temps  
Lors de me reprocher mon ventre ny ma pance.  
Mais tu me fais grand tort tu es cruel, & pense  
Estre quelque braue homme, à cause que tu es  
Auec ce peu de gens insolens & mauuais.  
Si Ulysses venoit & te fist vne charge,  
Voy ceste porte là & bien grande & bien large,  
Elle seroit alors trop estrouee pour toy.

Eurymachus eut lors suffisamment de quoy  
Prendre querelle à luy: de trauers le regarde,  
Et luy dit. Malheureux, rien plus ne me retarde  
Que ie n'aye raison de ta presumption.  
Tu veux faire du libre, & à ton option  
Offencer vn chacun. Est tu lassé de viure?  
As tu point de remors? as tu peur? es tu yuré?  
Es tu toujours ainsi? que distu? pense tu  
T'exalter pour auoir cest Irus combattu?

Ce disant, il saisit vn tabouret, Vlysse  
Court vers Amphinomus, sous ses genoux se glisse  
De peur d'Eurymachus. Le coup prit vn garson  
De la sommellerie, & seruant d'eschançon,  
Le frapa au bras droit. Il laissa choir le verre,  
Et le verre en tombant fit vn son contre terre.  
Luy tumba renuersé, pleurant & lamentant  
Sur la poudre estendu. Les amans à l'instant  
Furent fort mutinez, & la maison remplirent  
De murmure & de bruit, & l'un l'autre se dirent:

Que ce maudit vieillard fust mort bien loin d'icy  
Sans nous voir. Car il est cause de tout cecy,



LE XVIII. LIVRE

Et de tout ce desordre, il est bien necessaire  
De parler tant d'un gueux, qu'en auons nous que faire?  
Quel plaisir à plus boire, & plus nous frequenter  
Puis que les plus meschans le doiuent emporter?

Alors Telemachus leur dit plein de franchise:  
Malheureux, forcenez, remplis de gourmandise  
Qui n'avez pas l'esprit de courir, de cacher,  
Le vin qu'aués trop pris: allez vous en coucher  
Quelque Dieu pour le vray vous agite & estonne  
Allez y si voulez ie ne force personne.

L'oyans ainsi parler tout bas ils vont grondant,  
Et se mordent la leure: estonnez cependant  
De son parler si libre & de son franc courage.

A donc Amphinomus fils de Nisus, fort sage,  
Leur dit, ô mes amis ne soyons nullement  
Indignez contre luy, il parle iustement,  
Et nul ny scauroit mordre, & qui se dira nostre  
Netafche d'outrager cest estranger, ny autre  
Qui soit en la maison d'Ulysses le diuin.

Mais que le sommelier nous aporte du vin,  
Afin que nous buuions, & puis qu'on se retire  
Chacun en son logis: ie vous veux encor dire,  
Laissez à Telemach, comme c'est la raison,  
Cest estranger en garde, il est en sa maison.

Il dit, & son parler plut à toute la troupe.  
Ausi tost Mulinus emplit vne grand coupe,  
Et c'estoit le heraut d'Amphinomus, estant  
Venu de Dulichie, adonques l'aportant (ils burent  
A tous comme il failloit, versans aux Dieux (eurent  
Après qu'ils eurent beu, & qu'aux grāds Dieux ils  
Faiēt les effusions, pour leur ire appaiser  
Chacun se retirant s'en alla reposer.

Fin du dixhuietiemes liure.





LE DIX NEUVIÈME LIVRE  
DE L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

ARGUMENT.

**U**lysses fait offrir de la sale toutes les armes par son fils. Il discourt & parle à Penelopée, se déguisant, & se disant estre de Candie où il auoit veu Ulysses. Il est reconnu par Euryclea sa nourrice, comme elle luy lauoit les iambes, à vne cicatrice qu'il auoit. Il l'empêche de le decouvrir. La narration comme il fut blessé par vn sanglier allant à la chasse sur le mont Parnasse.

AUTRE SOMMAIRE.

*A tous, mesme à sa femme il se cèle & se couure  
Mais la vieille, à sa playe à la fin le decouure.*

**M**ais le cault Ulysses ailleurs ne se retire,  
Conseillé de Pallas. Il complotte & cōspire  
La mort des poursuivants: estât en ce soucy  
Il vint à Telemaque. Il faut que hors d'icy  
Ces armes, ces bastons vistement on emporte.  
Puis te faudra parler à eux de bonne sorte  
S'ils s'enquierent pourquoy. Je lay faiet, diras tu  
Pour ce qu'entièrement leur lustre est abbatu,  
Et qu'elles ne sont plus telles qu'alors, qu'Ulysses  
S'en alla deuant Troye aux Grecs faire seruice,  
Kk ij



LE XIX. LIVRE

Et la fumee encor tous les iours les destruit  
 Puis quel que bon demon me semble m'a induit  
 De les oster delà, i'ay crains, qu'ayans querelle,  
 Si possible le vin troubloit vostre cernelle,  
 Ne vous entreblessiez, contaminans ainsi  
 La grace du festin, & des nopces aussi  
 Car le fer mesme à soy le cœur de l'homme attire.

Telemachus fut prompt d'exécuter son dire,  
 Sa nourrice Euryclee appella promptement,  
 Nourrice, luy dit il, chasse moy vistement  
 Ces femmes de là hant, iusqu'à ce que ie puisse  
 Enfermer ces bastons & ces armes d'Ulysse,  
 Et les oster d'icy, la fumee & le feu  
 Qu'on allume sans fin les gastent peu à peu,  
 Pource qu'on les neglige, & qu'on n'en a sceu faire  
 Aucun conte, depuis l'absence de mon pere,  
 I'estois petit pour lors, mais ie veux maintenant  
 En faire plus de cas du feu les destournant.

Puisses tu à la fin, ô mon fils, luy dit elle,  
 Prendre dorenavant le soin & la tutelle  
 De ta pauvre maison, conseruer & garder  
 Soigneusement ton bien. Mais il faut regarder  
 Qui reclairera donc, puis que tu veux qu'on oste  
 Les femmes de leans? Sera cestuy nostre hôte,  
 Luy dit Telemachus, oisif ne demourra  
 Si ie puis, d'où qu'il soit qui mon pain mangera.

Cela fut resolu: puis de barres bien fortes  
 Il s'en alla par tout fermer toutes les portes  
 Adonc sans plus tarder ils se prirent tous deux  
 A porter vistement rondaches & espieux,  
 Lances & morions. Et Pallas la premiere  
 Deuant eux cheminoit, & leur faisoit lumiere



Dans une lampe d'or. Lors à son pere ainsi  
Parla Telemachus: Quel miracle est cecy  
Mon pere, que ie voy ces colonnes dorees  
Ces poutres, ces parois, tellement eclairees  
Que si c'estoit d'un feu bien ardent. Certe il faut  
Qu'il soit entré ceans quelque Dieu de là haut  
Auquel dit Vlysses, reprime ton langage,  
Et ne t'informe pas de cecy davantage.  
La faueur que tu sens vient des grāds Dieux pour vray  
Mais va t'en reposer. Pour moy, ie demouray  
Afin que ie m'enquiere, & que ie considere  
Les femmes de ceans, & ie scay que ta mere  
En la peyne où elle est de moy s'informera.

Ainsi Telemachus en haut se retira,  
En sa chambre, où estoit mainte lampe allumee,  
Luyssant extremement, sa chambre acoustumee,  
Ou lors il s'endormit le matin attendant,  
Mais en bas Vlysses demeura ce pendant  
Tramant aux poursuiuans une mort fort cruelle  
Par l'aduis de Pallas. Penelopé la belle  
Sort de sa chambre adonc, semblable entierement  
A Diane ou Venus. On porte viftement  
Sa chaire pour l'assoir, pres du feu l'ont rangee,  
Elle estoit & d'iuoire & d'argent ouuragee.  
Icmalius la fit. On met un escabeau  
Pour soustenir ses pieds, couuert d'une grand peau.  
Là la Reyne s'assied, ses femmes sans demeure,  
La reuiennent trouuer: elles venoient pour l'heure  
De remporter les pots ou beuuoient les amants,  
Lestables, & les pains qu'ils alloient consumants  
Hors des lampes le feu à terre elles ietterent,  
Et force autre bois sec dessus elles porterent



LE XIX. LIVRE

Pour luire & éclairer. Melantho attaquâ  
Encore vne fois Vlysses, & le piqua.

Vieillard, tu veux encor demeurer que ie pense  
Avec nous toute nuit, grande est ton impudence,  
Sors dehors malheureux, & lon t'y donnera.  
Ou à coups de tisons sortir on te fera.

Mechante que tu es, luy respondit Vlysse,  
Pourquoy m'en veux tu tant? estrange est ta malice.  
Te suisie si puant? où est-ce que ie sois  
Trop mal vestu pour toy, ou bien que tu me vois  
Et pauvre & mandiant? l'indigence en est cause  
Et les pauvres passans n'ont iamais autre chose.  
I'ay esté quelques fois heureux, riche, & puissant,  
Et i'ay tousiours donné à l'estranger passant,  
I'ay eu des seruiteurs en quantité bien grande:  
Et ce qu'il faut auoir, & ce que l'on demande  
Pour estre appellé riche, & viure heureusement.  
Mais le haut Iupiter a mis entierement  
Aneant tout cela. C'est sa volonté bonne  
Ainsi prend garde à toy, qu'un iour ne t'abandonne  
Ce grand contentement, que tu prens, que tu sens,  
Sur toutes celles cy qui demeurent ceans.  
De peur que ta maistresse en fin ne te punisse  
Iustement courroucée, ou ne reuienne Vlysse  
Comme on l'espere encor. Mais s'il est tout à fait  
Perdu, s'il n'y a plus desespérance en son fait,  
Son fils Telemachus iustement luy succede:  
Il est tel qu'Appollon le fauorise & l'ayde.  
Toutes celles ceans qui se gouvernent mal  
Croy moy, n'eschapperont son chastiment final,  
Car il n'est plus enfant, il aperçoit sans doute  
Toutes leurs actions. La Reyne qui l'esconte



Appelle Melantho, & luy dit en ce point:

O chienne audaceuse, & qui ne tremble point,

Je ne cognois que trop toute ta vilenie,

Que tu me payeras aux despens de ta vie.

Tu ne peux ignorer, l'ayant dit devant toy,

Que i'auois commandé qu'on fist parler à moy

Ceans cest estranger, afin que ie m'enquisse

S'il n'auroit point ony des nouuelles d'Ulysse,

Pour qui i'ay tant de peine. Elle parloit ainsi,

Puis dit, Eurynomé fay moy porter icy

Vne chaire, & dessus vne peaux: qu'il s'assie,

Pour parler, & ouyr ceste pauvre angoissée:

Car ie veux l'enquerir. Penelopée se tint.

Soudain Eurynomé courut tant qu'elle peut,

Une chaire apporta bien fourbie & bien lisse

Mit vne peau dessus: Adonc s'assit Ulysse

Le fort, le tolerant, le sage l'attrempé.

Auquel en tels propos parla Penelopée.

Je voudrois bien sçauoir premierement, mon pere,

Qui tu es, d'où tu es, & ton pere & ta mere:

Lors le sage Ulysse. Certes, Reine honorable

Qui que ce soit viuant sur la terre habitable

N'oseroit s'esgaller à toy aucunement:

Ta reputation, ton bon entendement,

Ton honneur monte au ciel: pareil qu'il pourroit estre

A quelque puissant Roy de beaucoup de gens maistre,

Qui d'autant qu'il craint Dieu & son empire estend

Sur beaucoup d'hommes forts, bon iusticier il rend

Le droit à tout le monde: aussi la terre forte

Abondamment & orge & froment luy raporte,

Ses arbres vont rompants de force fruits diuers,

Ses pastis de bestail, & de poisson ses mers.



LE XIX. LIVRE

Car iuste & droicturier est tout ce qu'il manie:  
 Et son peuple souz luy meine vne heureuse vie.  
 Mais fay moy, ie te pry, vne autre question,  
 Ne me demande point mon habitation,  
 Ma race, ny mon nom, que tu ne me rengrege  
 Mon mal, te le contant: car la douleur m'assiege,  
 Et ne me puis tenir dés que ie m'en souuiens  
 De ietter force pleurs. Or il ne sied pas bien  
 De monstrer chez autruy son pleur & sa tristesse,  
 Et rien n'est pire encor' que de pleurer sans cesse.  
 Dauantage, i'ay peur que tes femmes en fin  
 Ne se faschent à moy, ne dient que le vin  
 Me faict ietter ces pleurs en si grande abondance.  
 A qui Penelopé celebree en prudence.  
 Certes, amy, touchant la beauté que tu dis,  
 Les grands Dieux immortels me l'osterent iadis:  
 Dés le iour que les Grecs dessus la mer monterent  
 Pour s'en aller à Troye, & mon mary m'osterent:  
 S'il estoit de retour en vie il me rendroit,  
 Rameneroit mon lustre, & bien mieux m'en prendroit.  
 Mais ie n'ay maintenant qu'ennuy & que tristesse,  
 Car les plus grands seigneurs en race & en richesse  
 D'alentour de Zacynthe, & Duliche & Samos,  
 D'Ithaque mesmement, me tiennent tous propos  
 De me remarier. Ie suis importunee,  
 Et ma maison s'en va perdue & ruinee:  
 Et plus il ne me chauld des estrangers, de passans,  
 Ne mesmes des Heraults, en public paroissans:  
 Mais tousiours desirant mon mary, mon Vlysse,  
 Ie ne puis que beaucoup ie ne me definisse.  
 Ces gens sans me lascher me vont importunant,  
 Me pressent d'espouser. Ie les vay affinant



Aussi, tant que ie puis, & de nouvelle ruse  
Tousiours ie les repais, les trompe, les amuse.  
Les Dieux mirent un iour en mon entendement  
Certaine inuention, de tixtre proprement  
Une certaine toile & deliée & grande  
Dedans ma chambre à part : aussi tost ie les mande  
Et leur tins ces propos. Vous qui me pretendez  
Puis qu'Ulysses est mort ie vous prie attendez,  
Et differez un peu, tant que i'aye à fin mise  
Vne toile que i'ay cy deuant entreprise,  
(Malaine se perdroit) pour servir de linceuil  
Au Heros Laërtes, & de couuert de deuil.  
Quand la Parque qui sçait souz le sepulcre estendre  
Tous les viuans, viendra le bon homme surprendre,  
Que quelqu'une venant contre moy se fascher  
Des femmes des Gregeois, ne me vint reprocher  
Qu'on l'auroit sans linceuil posé de souz la tombe,  
Ayant si bien de quoy. l'en dit, & chacun tombe  
De mon opinion. Ainsi donc i'aduançois  
Ma besongne de iour, mais ie la dépesois  
De nuit à la chandelle, & avec ceste ruse  
Par trois ans tous entiers ie les trompe & abuse:  
Mais sur le quatriesme an les heures à la fois  
Ayans parfaict les iours, & puis les iours, les mois,  
Ie fu surprise d'eux. Mes chiennes de seruantes,  
Ces femmes, de mon pain en ma maison viuantes,  
Ne faisans pas bon guet. Ils entrent donc ceans,  
Ils m'intimident fort, & me vont menaçans,  
Tant que contre mon gré la toile fut parfaicte.  
Or voicy maintenant, ie n'ay plus de deffaicte,  
Ie ne sçay plus que faire, & à qui m'adresser.  
En premier, mes parens ne font que me presser



LE XIX. LIVRE

De me remariër: Apres mon fils s'ennuye  
 De voir perdre son bien, & las de ceste vie:  
 Car il s'en va tout grand. Il a sens & raison  
 Pour dresser comme il faut son train & sa maison,  
 Et Dieu luy donne encor & apparence & grace,  
 Or conte moy aussi ta maison & ta race,  
 Car tu n'es pas venu ny d'un roc endurcy,  
 Ny d'un chesne ancien. A qui respond ainsi  
 Le prudent Ulysses. O femme venerable  
 Du fils de Laertes, Ulysses l'admirable,  
 Ne cesseras tu point de vouloir t'enquister  
 De quel pays ie suis? Mais pour te contenter.  
 Ie te diray le tout. Encor' que davantage  
 S'en augmente mon mal. On n'a que tout dommage  
 Quand on est si long temps de son pays absent,  
 Ainsi que i'ay esté, souffrant & patissant  
 Infinité de maux, cependant que ie tire,  
 Courant par le pays. Or ie commence à dire.  
 Vne Isle est au milieu de la profonde mer,  
 Belle & fertile, Crete on la voulut nommer,  
 Force peuple y habite, & maintes grands familles,  
 Il y a quatre vingts & dix fort belles villes,  
 Les langages y sont meslez diuersement,  
 Les Achiues icy parlent separement  
 D'avec les belliqueux & forts Eteocretes.  
 Là des Cidoniens les langues sont discrettes  
 Des Tricayciens Doriens, d'autre part  
 Les diuins Pelasgois ont leur langage à part.  
 Parmy eux est Gnosos cité pleine d'estime,  
 Où regna par neuf ans Minos, l'amy intime  
 Du tresgrand Iupiter, & qui fut pere heureux  
 Du grand Deucalion, mon pere genereux,



Et puis Deucalion eut pour toute lignee  
Moy que voicy, avec le Roy Idomenee  
Qui s'en alla à Troye avec Agamemnon  
Sur les vaisseaux courbez. Or Eihon est mon nom;  
Plus ieune d'ans que luy, car il eut l'avantage  
Et d'estre mon ayné, & meilleur & plus sage.  
Là ie vy Ulysses, pour hospitalité  
Luy fis force presens, car il y fut ietté  
Du vent qui luy fit perdre & sa route & sa voye  
Vers le cap de Mala, comme il alloit à Troye.  
Il encra dans l'Amnyse, où se voit l'ancre creux  
De la grande Lucine, & d'abord dangereux.  
A peine eschapa il de l'onde mutinee:  
Il s'enquist aussi tost du Roy Idomenee  
Estant en la cité, car il estoit de faict  
Son hoste de tout temps, & son amy par faict.  
Or c'estoit la iournee ou dixiesme, au vnziesme,  
Qu'il auoit nauigé avec danger extreme,  
Tendant à Ilion. Alors humainement  
J'allay le recueillir, logeay commodement  
Le premier dessus tous, & d'allaisresse grande  
Je fy la bienvenue à tous ceux de la bande:  
Vin, farines, & chairs ie luy fis élargir,  
Pour faire bonne chere & pour se resiouyr:  
Ils furent douze iours, tant leur estoit contraire  
Le vent, qu'ils ne tiroient ny auant ny arriere.  
Quelque mauuais Démon leur fit ce mauuais tour;  
Mais la tempeste chut sur le treiziesme iour,  
Eux se mirent en mer, & ainsi il prolonge  
Ses discours controuuez, & mesle le mensonge  
Avec le vray-semblable. Elle qui l'escontoit  
Larmes en quantité de ses beaux yeux iettoit,



LE XIX. LIVRE

Et son corps se fondoit, comme vne grosse boule  
De neige sur les monts, & se fond & s'escoule  
Souz le vent de Midy, quand celui d'Occident  
A faict pleuvoir dessus, l'eau qui en va fondant  
Des riuieres en forme aux grandes mers egales,  
Tout ainsi se fondoient ses ionës belles, pastes,  
Au prix qu'elle pleuroit, & de pleurs se baignoit  
Pour son mary, pres d'elle. Ulysses la plaignoit  
Grandement en son cœur, mais fixes les paupieres  
Ainsi que fer, ou corne, & ne s'esmouuoit gueres  
Au dehors, deuant elle, ains fort couuertement  
Il retenoit ses pleurs. Quand elle eut longuement  
Pleuré, & eut versé larmes à suffisance,  
Elle retourne encore, & ainsi recommence.

Je veux à ceste fois t'esprouuer & tenter  
Si tu as veu, ainsi que tu viens de conter  
Mon mary & ses gens arrinéz en Candie,  
Logéz en ta maison, dy moy, ie te supplie,  
Comme il estoit vestu, quel homme estoit-ce alors?  
Et quels estoient ces gens de visage & de corps?

Et le sage Ulysses. Il est bien difficile  
Qu'on n'ait depuis vingt ans la memoire labile,  
Ayant tant tracassé, car il y a autant  
Qu'il partit de chez moy, i'en parleray pourtant  
Au mieux que ie pourray. De couleur purpurinè  
Estoit, ce me sembloit, sa robe, belle, fine,  
Double, & bien estoffee, or elle se pressoit  
Par vne agraffe d'or qu'un double tron persoit.

Elle estoit par deuant fort diuersement peinte,  
Un chien y attrapoit un Cerf tremblant de craintè  
Des pattes de deuant, chacun s'émerueilloit,  
Ils estoient d'or aussi, & le chien, ce sembloit,



Le vouloit estrangler, la beste qui palpite  
Vouloit se demenant se sauuer à la fuite.  
La camifete dont pour lors il se vestoit,  
Sembloit tant deliée & subtile elle estoit,  
A la peau d'un oignon, & sèche & transparente,  
Et comme le Soleil elle estoit éclairante.  
Les femmes du pays l'admiroient grandement,  
Mais pour te dire vray, ie ne sçay pas comment  
Il l'auoit recource, ou bien s'il l'auoit mise  
Sur luy dès sa maison, ou bien s'il l'auoit prise  
En présent sur la nef de quelque hôte ancien,  
Ou de l'un de ses gens, car le Dulichien  
Auoit beaucoup d'amis, & des Grecs honorables  
De tout tant qu'ils estoient peu estoient ses semblables.  
Ie luy fy don. ainsi qu'il voulut déloger,  
D'une fort belle espee, & pour le rechanger  
D'une double, fort riche & belle manteline,  
Longue iusqu'aux talons de couleur purpurine,  
Et puis le conduisyt fort honorablement  
Iusques dans un vaisseau, en grand contentement.  
Il auoit un Herault, si i'ay bonne memoire,  
Un peu plus vieux que luy, sa couleur estoit noire,  
Un peu courbè du dos, les cheueux crespeluz,  
Eurybates de nom. Ulysses au surplus  
Sur tous ses compagnons l'estimoit à merueille,  
Car il auoit à luy la prudence pareille.

Une enuie à ces mots plus grande encor la prit  
De rengreger son deuil, songeant en son esprit  
Que ces marques estoient certaines d'assurance:  
Puis voyant qu'elle auoit pleuré sa suffisance  
Elle redit encor. Amy, d'oresnauant,  
Autant que l'on t'auoit méprisé cy deuant,



LE XIX. LIVRE

*Autant tu me seras & cher & venerable,  
Et amy de ceans. Rien n'est plus veritable  
Que c'est moy qui luy fis don de ce vestement,  
Tel que tu me l'as dit, le pliant proprement  
Dedans ma chambre à part, & en la mesme place  
L'agraffe y attachay pour luy donner la grace.  
Or iamaïs plus mon œil, las, ne le reuerra,  
Et chez luy iamaïs plus il ne retournera:  
C'est donc au grand malheur de moy & de ma ioye  
Qu'il alla iamaïs voir la non nomable Troye*

*A laquelle Vlysses le sage & le sçauant  
Reyne pleine d'honneur, cesse d'oresnauant  
De te destruire plus, de gaster d'auantage  
Ton corps, & ton esprit, en pleurant le dommage  
De ton mary perdu. Non que ta passion  
Soit digne nullement de reprehension:  
Car s'il est mesmement permis à toute femme  
De regretter celuy qui possedoit son ame  
Quand il estoit viuant, que la mort sans pitié  
Luy est venu rair, & à qui l'amitié  
Reciproque a laissé mainte belle lignee,  
A plus forte raison a toy infortunee  
De pleurer Vlysses, estimé en tous lieux  
En vertu & prudence, comparable aux Dieux.*

*Mais modere tes pleurs, ie te prie, & m'esconte,  
Et puis ie te diray la verité sans doute,  
Et ne te tairay rien de tout ce que i'ay peu  
Apprendre d'Vlysses ton mary, car i'ay sçeu  
Des nouuelles de luy estant en Thesprotie,  
Pays gras & fertile. Or il est plein de vie  
Et reuiendra bien tost, plein de biens, plein de dons,  
Dont il a faict amas, innombrables & bons.*

*Mais*



Mais il a fait naufrage, & sa flotte est perie  
Et ses gens submergez, partant de Trinacrie,  
Et tout pour le courroux du puissant Iupiter  
Et du Soleil, qu'he las, ne peurent respecter  
Ses gens mal-aduisez: Car ses vaches ils mirent  
A mort, & pour cela souz les eaux ils perirent  
Pour luy, il se sauua vers les Phæaciens  
(Peuple iadis venu des grands Dieux anciens)  
Tellement, quellement, qui beaucoup l'honorèrent  
Comme si c'eust esté vn Dieu, & luy donnerent  
Quantité de thresors. Sans hazard, sans danger,  
Ils le vouloient icy long temps a, renuoyer,  
Et ja il y seroit, sans que plein de prudence  
Il vouloit ramasser or, tresor, & cheuance  
Auant que retourner, & voir ce-temps pendant  
Force diners pays. Ainsi sage & prudent  
Il a veu & appris, courant la terre & l'onde,  
Et ne s'égaleroit à luy, homme du monde.  
De tout ce que ie dy Phædon m'en assura,  
Le Roy de Thesprotie, en outre me iura  
Comme il sacrifioit & faisoit vne feste,  
Que toute son escorte & sa flotte estoit presté,  
Et luy, deuoit bien tost mettre la voile au vent  
Pour s'en venir icy: mais ie me my deuant  
Parce que ie trouuay des gens de Thesprotie  
A propos, pour passer deçà en Dulichie.  
Ce Roy me fit monstrier les dons & les presens  
Qu'il auoit ramassez, dignes & suffisans,  
De nourrir sa maison sagement gouuernée  
Iusques en la neufiesme & dixiesme lignée:  
Tout cela luy estoit seurement emballé  
Dans le chasteau du Roy: car il estoit allé,



LE XIX. LIVRE

*Me dit il, en Dodone, au chesne, afin de prendre  
L'aduis de Iupiter, & de l'oracle apprendre  
Comme il s'en reuiendrait : si manifestement,  
Ou bien s'il le deuoit faire couuertement.*

*Ainsi vivant est-il, & ne scauroit plus guere  
Tarder, qu'il ne retourne & dans sa maison chere  
Et parmy ses amis. Croy le sur mon serment,  
Par le hault Iupiter vivant, premierement,  
Et puis, par la maison d'Ulysses l'innuincible,  
Ou l'on m'a bien-veigné tout ce qu'il est possible,  
Ulysses reuiendra, ains que l'an soit passé,  
Voire dedans ce mois, ou l'autre commencee  
Croy-le, & tu ne seras aucunement trompee.  
A cet mots respondit encor Penelopee.*

*Ainsi fust-il mon hoste, & certes tu verrois  
Quelle grande amitié, quels biens ie te ferois,  
Si que qui te viendrait deormais à l'encontre,  
Diroit à tout iamaïs heuruse ta rencontre.  
Mais, ainsi que ie croy, de mesme m'aduiendra.  
Car iamaïs Ulysses chez luy ne reuiendra,  
Et tu ne receuras l'honneur, la recompense  
Que tu as esperé. Car depuis son absence  
Nul n'est paru ceans tel qu'estoit Ulysses  
Pour recevoir le monde, & pour donner acces  
Chez luy aux estrangers, ny d'un si bon visage  
S'ils s'en vouloient aller, prier pour leur voyage.*

*Or filles, lavez luy les pieds bien nettement,  
Puis menez-le coucher & dormir mollement,  
Faites-le bien chauffer, donnez luy couuerture  
Et tout ce qu'il luy faut encontre la froidure,  
Attendant le matin, car lors plus à loisir  
On le fera baigner & oindre à son plaisir,*



Afin qu'il mange & boive avecques Telemaque,  
Que si, qui que ce soit estranger, ou d'Ithaque,  
Luy faict du déplaisir, certe il delogera;  
Et plus en ma maison il ne conuersera:  
S'en fasche qui voudra. Car comment, ô mon pere,  
Diras-tu que ie suis courtoise & debonnaire  
Plus que nulle autre femme? Et comment verras-tu  
Telle que tu la dis ma prudence & vertu,  
Si sans te reuestir d'habit plus honorable  
Ie te laisse aller soir, si déchiré à table  
Et qu'on t'ait à mépris? Or la vie & les iours  
Des hommes sont fuyards, peu durables & courts;  
Et quiconc ne sera piteux & secourable  
Il sera en sa vie à chacun execrable,  
Malheur & malencontre on luy souhaittera;  
Et quand il sera mort chacun le mandira.  
Mais qui sera benin, courtois, & debonnaire,  
Ceux de loing, ceux de pres hōneur luy viendront faire,  
Diront tout bien de luy, & ne se laisseront  
De l'aymer, quelque part qu'ils se rencontreront.

A quoy le Laërtide au genereux courage.  
O du grand Ulysses femme prudente & sage,  
Pour te dire le vray, tous ces bons traitemens,  
Ces lodiers precieux, ces beaux accoustremens  
Me sont à contre-cœur, ie les hay, depuis l'heure  
Que Crete ie laissay ma tresdouce demeure,  
Et ses costaux negeux, pour me mettre sur mer,  
Frequenter les vaisseaux, & courir & ramer:  
Et ie ne passe point les nuits d'autre maniere  
Que i'ay faict cy deuant, ne fermant la paupiere.  
Las, tant i'en ay veillé deffouz maint toict obscur  
Ayant la larme à l'œil & la tristesse au cœur;

Ll ij



LE XIX. LIVRE

*Attendant le retour de l'aube matiniere.  
Il ne me chault point donc de bassin ne chaudiere,  
Et nulle femme encor mes pieds ne touchera  
De tant que tu en as, & ne me lavera,  
Si ce n'est quelque vieille, & telle que moy d'aage,  
Et qui ayt eu du mal, qui soit discrete & sage:  
Passe, pour celle là, si elle veut toucher.  
Mes pieds pour les laver, ie ne m'en puis fascher.*

*Certes, mon cher amy, luy respondit la Reyne,  
Ie n'ay point veu ceans, de region loingtaine  
Un homme comme toy aduise & prudent,  
Car tres-discret, tu vas pesant & regardant  
Tout ce que tu veux dire. Or voicy ma seruante  
Vieille non seulement, mais sage & fort prudente:  
C'est celle qui premiere a traité, a nourry,  
Qui recent en ses mains mon pauvre de mary  
Des l'heure qu'il sortit du ventre de sa mere:  
Elle te lavera, elle est propre à ce faire,  
Combien qu'elle soit foible. Or sus, Euryclea,  
Leue toy vistement, laue-le, le voila  
Tout semblable à ton maistre. Vlysses est asture  
De tel aage que luy, ses mains par auenture  
Sont comme celles cy, la peine & le tourment  
Font l'homme, quel qu'il soit, veiller bien vistement.*

*C'est ce que luy disoit la Reyne chaste & sage,  
Et la vieille, portant les mains à son visage,  
Et pleurant chaudement se lamentoit ainsi.*

*Mon fils, que i'ay pour toy d'angoisse & de soucy,  
O le plus malheureux des siecles où nous sommes,  
Et que Iupiter hait sur tous les autres hommes,  
Bien que tu craignes Dieu: car ie ne pense pas  
Que de tous les mortels qui vivent icy bas,*



Un autre ayt tant que toy faict de saintes offrandes,  
Parfumé les autels d'Hecatombes si grandes,  
Brulant les gras cuissots au puissant Iupiter  
Qui se sçait aux éclats du foudre delecter,  
Pour impetrer de luy sans plus que tu paruinsses  
A un bon & iuste aage, & que visses ce prince  
Esleué de ta main. Mais las, il t'a osté  
Le iour de ton retour, telle est sa volonté.  
Ainsi en quelque coin d'une loingtaine terre  
Moqué & méprisé par aventure il erre,  
Les seruantes aussi possible vont causant  
Dessus ce miserable, & le vont méprisant,  
Comme ores te faisoient ces chiennes malheureuses,  
O mon pauvre vieillard, leurs iniures honteuses  
Tu fuyois prudemment, quand tu ne permettois  
Qu'ils te vinssent toucher seulement de leurs doigts.  
Or la fille d'Icar, la sage Penelope,  
A mon gré m'a choisie en toute la trope.  
Ie te lauieray donc tres-volontiers, croy moy,  
Pour l'amour de la Reyne & pour l'amour de toy:  
Car i'ay compassion de ta grande tristesse,  
Mais ie te diray bien, que depuis ma vieillesse  
I'ay veu venir ceans force gens estrangers,  
Et qui auoient couru, disoient-ils, grands dangers,  
Mais ie n'en vy iamais vn qui fust si semblable  
A Vlysses que toy, tant, ô cas admirable,  
Tu es pareil à luy du corps & de la voix,  
Et des pieds mesmement. Vlysses à ceste fois  
Ainsi luy respondit: Ainsi, ma bonne amie,  
Disent pareille à luy ma phisionomie  
Tous ceux qui nous ont veu: & c'est sans contredit  
Qu'il me ressemble fort, ainsi que tu as dit.



LE XIX. LIVRE

Il disoit, & la vieille alors prend la chaudiere  
 Pour luy laver les pieds, puis avec vne aiguiere,  
 Verse premierement de l'eau froide, & apres  
 De la chaude dessus, le feu estoit aupres,  
 Et Ulysses s'assit, sa face ayant dressée  
 Deuers l'obscurité, craignant en sa pensée  
 Que la vieille en lavant de pres garde ne prist  
 A sa vieille blesseure, & ne le déconurist,  
 Elle s'approche alors, & à laver commence  
 Les deux pieds à son Roy: mais comme elle s'aduançe  
 De laver, & frotter, soigneuse, de la main,  
 La voicy tout à coup qu'elle cognoist soudain  
 Et sent deffouz ses doigts la dure cicatrice  
 Qu'auoit faicte autresfois vn Sanglier à Ulysses  
 Sur le mont de Parnasse, en allant visiter  
 Un iour Antolychus, & voulant s'acquitter  
 Du deuoir d'un bon fils. Antolychus le pere  
 Hardy & renommé, d'Anticlea sa mere.  
 Doncques Antolychus, pour lors il visitoit  
 Et ses filles aussi, qui le prix emportoit  
 Sur les hommes d'alors, de viure de rapine,  
 De se seruir de ruse & de prudence fine,  
 Et de fort bien tromper. Mercure luy donna  
 Ceste prerogative, à cela l'adonna,  
 Pource qu'il luy faisoit parfuns & sacrifices,  
 Les graisses luy bruloient des plus belles premices,  
 Et d'agneaux & de boucs qu'en ses parcs il auoit,  
 Et tousiours la faueur de ce Dieu le suynoit.  
 Or cheminant tousiours il vint en fin en l'isle  
 D'Ithaque, populeuse, abondante, & fertile,  
 Où ioyeux il trouua que sa fille auoit faict  
 Fraischement vn beau fils. Euryclea le met



Soudain sur ses genoux, & dit en ceste sorte,  
Dy le nom que tu veux que ton petit fils porte,  
O Roy Antolychus, on en est en soucy,  
Et fort on le desire. Alors respond ainsi  
Antolychus parlant. O ma fille chérie,  
Et vous mon gendre aussi, donnez luy ie vous prie  
Le nom que ie diray : I'ay beaucoup tracassé  
De terre & de pays, ains que d'estre passé  
Par mer iusques à vous, i'ay eu force querelle,  
Femmes, hommes, i'ay tout range par mort cruelle,  
Son nom soit Vlysses : mais si tost qu'il sera  
Un peu grand, & courir par le monde pourra,  
Qu'il s'en vienne en Parnasse au bien de sa grand mere.  
Là sont tous mes tresors, & là ie luy veux faire  
Vn honnestes present, ie l'en honoreray,  
Et ioyeux & content icy le renuoiray.  
Le desir de ces biens donna cœur & audace  
Pour lors à Vlysses de venir en Parnasse,  
Où par Antolychus il fut fort caressé,  
Fut de tous ses enfans tendrement embrassé,  
Et receu de propos courtois & amiable,  
Mais plus d'Amphithea sa grand mere honorable,  
Qui se iettant sur luy, d'accueil tres-gracieux  
Luy baisa mille fois & la teste & les yeux.

Antolychus soudain à ses enfans commande  
D'apprester à soupper. Eux d'allaisresse grande  
Font son commandement, & s'en vont diligens  
D'entre les troupeaux prèdre vn Torean de cinq ans,  
Qu'ils écorchent soudain, autour de luy se iettent,  
Le tranchent en morceaux & en broche le mettent,  
Puis le font bien rostir, apres font leur deuoir  
De tresbien se remplir du matin iusqu'au soir.

Lluy



LE XIX. LIVRE

Et leur faim ne chomma de repas conuenable,  
 Mais quand le Soleil mit ses cheuaux en l'estable  
 Ils s'allèrent coucher, dormans iusques au iour.  
 Mais si tost que l'Aurore eut monstré son retour,  
 Soudain Antolychus & ses fils se leuerent,  
 Firent venir les chiens, & au bois s'en allerent,  
 Et le diuin Ulysse à la chasse avec eux.  
 Tous ensemble ils grimpoient par les sentiers montueux  
 De la grande montagne espaisse de bocages,  
 Et touchoient le sommet des cauernes sauvages  
 Et des rochers venteux. Or desia le Soleil  
 Sortant hors de la mer son chariot vermeil  
 Les campagnes fraploit, lors que voicy la chasse  
 Arrivee au sommet du bocageux Parnasse:  
 Les chiens alloient deuant aux voyes, & apres  
 Les fils d'Antolychus les suiuiuent de bien pres:  
 Et Ulysse avec eux, est tousiours à leur trouffe  
 Ebranlant en sa main vn dard de grand secousse,  
 Au fonds d'un grand buisson, où la force des vents  
 Ne penetroient iamais, où les rais violents  
 Du Soleil ne donnoient, que la pluye & l'orage  
 Ne pouuoient transpercer, tant estoit le feuillage  
 Et le ramage espais de l'ombrageux hallier.  
 D'auenture pour lors bangeoit vn sang sanglier  
 Qui si tost que le bruit à ses oreilles touche,  
 Et des chiens & des pieds, se réueille farouche,  
 Dresse sa grosse hure, eschumeux & bauant,  
 Les yeux ardans de feu, & leur vient au deuant:  
 Ulysse l'apperçoit, & de grand violence  
 Doulant le renuerser son fort dard luy esclance,  
 Et l'autre en mesme temps vient à luy, l'atteignant  
 A l'endroit du genouil: le genouil va saignant,



Et du cruel crochet la piece est emportee.  
Mais l'os n'est offencé, car la beste irritée  
Donna obliquement. Mais le coup qu'eslancea  
Le fort bras d'Ulysses le sanglier transpercea.  
Il le prit iustement dedans l'épaule dextre  
Et de l'autre costé on vid le fer parestre.  
Soubs le pesant du coup l'animal fit le saut,  
En sanglant à la poudre, & tumba de son haut,  
Et l'ame s'enuola. Alors toute la troupe  
Court deuers Ulysses, & le sang luy estouppe,  
Les fils d'Autolychus sont bien embesognez:  
On leur auoit des vers autresfois enseigner  
Pour estancher le sang, ils prononcent des carmes,  
Et le sang noir s'arreste au murmure des charmes.  
Puis ils bandent la playe & s'en vont vistement  
Pour gagner le logis, où tres-sogneusement  
Le pere & les enfans sa blesseure penseront  
Tant qu'il fust tout guery, puis le recompenserent  
De tres-riches presens dont ils luy firent don  
Le renuoyant ioyeux iusques dans sa maison.  
Lors son pere & sa mere à grand plaisir le virent  
De retour en Ithaque, & fort se reiouirent  
De le voir reschappé, s'enquerans instamment  
Comment il fut blessé: Luy fort pertinemment  
Leur rend conte de tout, & qu'allant à la chasse  
Auec les fils du Roy sur le mont de Parnasse,  
Après qu'il eut sur luy son espieu eslancé  
Le porc de son crochet l'auoit ainsi blessé.

La vieille donc lauant & nettoyant Ulysses  
Taste dessous ses doigts la dure cicatrice,  
Et la recognoissant le pié luy eschappa  
Qu'elle tenoit pour lors. Le pié cheut, & frappa



LE XIX. LIVRE

La chaudiere en tumbant, qui du grand coup resonne  
L'eau s'espanche par terre, & elle qui s'estonne  
Chet de l'autre costé: la pitié, le plaisir  
Luy sautent lors au cœur, & la viennent saisir,  
Ses yeux sont tous en pleur: lors la barbe & la face  
Luy touche doucement, luy va dire en vois basse  
Par ce qu'elle craignoit encor de le toucher,  
Et desiroit de luy au plus pres s'aprocher.

Pour vray, mon cher enfant, tu es mon maistre Ulysse,  
Et ie n'ay peu de toy plustost auoir notice,  
Que ie n'aye mon Roy manié tout par tout.  
Puis regardant la Reyne estant vers l'autre bout  
Assise dans sa chaire, elle luy faisoit signe,  
Que chez elle elle auoit son Roy, son prince insigne,  
Son mary, désiré. Mais elle ne put pas  
Iamais s'en aduiser, à cause que Pallas  
Ailleurs luy destourna les yeux & la pensée  
Sur elle Ulysse court, d'une main aduancee  
La saisit au gozier, de l'autre rudement  
La tire deuers luy & luy dit bassement.

Me veux tu ruiner, ô nourrice fidelle?  
C'est toy qui m'as donné autresfois la mammelle  
Voicy ton nourrisson qui a tant eu de maux,  
Patit tant de douleurs, courut tant de travaux:  
Me voicy de retour sur la vintiesme année  
En ma douce maison: or puis que fortunée  
Tu as ce bien des Dieux de m'auoir recogneu,  
Que nul ne scache icy que ie suis reuenu,  
Encor de quelque temps, tay toy ie te supplie  
Et ne mets en danger par ta faute ma vie.  
Aussi ie te promets, & ie te le tiendray,  
Lors qu'assisté de Dieu mon glain ie tiendray



Au sang des poursuiuans, & mes mains vangeresses  
Feront le chastiment des seruantes traistresses  
Qui gastent ma maison, tu ne tumberas pas  
(Car tu es ma nourrice) au violent trepas  
Où les autres cherront. Et la nourrice sage.

O mon fils, qu'as tu dit? & quel est ce langage  
Quit'eschappe des dents? Tu scais que de tout temps  
Mes esprits ont esté solides & constans  
Et nont point vacillé. N'ayes doute ne crainte,  
Ietiendray dans mon cœur ton entreprise empreinte,  
Plus ferme que le roc, plus forte que le fer  
Alors que Dieu aussi te donnent d'estouffer  
Ces mechans poursuiuans sous tes mains vengeresses,  
Iete declareray les folles & traistresses  
Des femmes de ceans, & dont la trahison  
Salit honteusement l'honneur de ta maison.

Sur ce luy respondit le tres-prudent Ulysse,  
Il n'est pas de besoin, ma fidelle nourrice  
Que tu faces cela, ie les scauray fort bien  
Cognoistre & remarquer toutes en moins de rien,  
Mais t'ay toy seulement, & laisse tout le reste  
Conduire & gouverner à la troupe celeste.

Il dit & la nourrice accourt diligemment  
Pour rapporter de l'eau, car l'autre entierement  
Estoit tumbée abas: l'ayant donques habile  
Laué & nettoyé, & de precieuse huile  
Oint pour le raffermir, Ulysse peu à peu  
Tire une chaire à soy, & s'aproche du feu  
Afin de se chauffer, couurant sa cicatrice.

Cela faict Penelope attaque encor Ulysse  
Ie veux encore un peu, mon hoste, te parler,  
Car l'heure aprouchera bien tost de s'en aller



LE XIX. LIVRE

Reposer, pour ceux là qui en auront enuie,  
 Et qui peuvent dormir. Mais, las! la fascherie,  
 Les ennuis, les tourmens, que me donnent les Dieux,  
 Ne me laissent iamaïs clorre au sommeil les yeux  
 Pour le iour i'ay encor quelque peu de relasche  
 De l'ennuy, qui toujours me poursuit & me fasche,  
 Regardant mon ménage, & m'occupant à voir  
 Si mes femmes ceans font toutes leur deuoir  
 Mais mon mal est la nuit lors que chacun sommeille,  
 Car ie suis en mon lit où ie resue, ie veille,  
 Ruynant mon esprit de cogitations  
 Qui redoublent tant plus mes persecutions,  
 Ie me pers en regrets où mon ame s'egare,  
 De la mesme façon que la fille à Pandare  
 Lamente son destin, rememore ses pleurs,  
 Lors que le renouveau espanoit les fleurs,  
 Et peint les beaux iardins de violettes franches,  
 La pauurete appuyee au ramage des branches  
 Pleure son cher Ityl, fils de l'acouplement  
 D'elle & du Roy Zethes, qu'helas trop follement  
 Elle mit à la mort. Ainsi mes pleints i'eslance,  
 Continuellement, & mon ame balance  
 Sans resolution: ie ne scay si ie doy  
 Tousiours viure ceans, & mon fils avec moy  
 Sans me remarier, gouvernant mon mesnage  
 Mes femmes & mon train, gardant mon lit, seul gaige  
 De mon pauure mary, ne donnant à parler  
 A ce peuple de moy, où bien de m'en aller,  
 Et de prendre à mary de ces princes de Grece  
 Celuy qui plus aura de biens & de richesse  
 Qui plus croistra mon dot, comme il y en a tant  
 Qui me vont de grans biens offrant & promettant



Or quand mon fils estoit encor ieune & volage  
Ne me vouloit ouir parler de mariage  
En facon que ce fust, ne laisser la maison,  
Mais asteure qu'il a plus d'aage & de raison  
Il seroit bien content que ie me mariasse,  
Sa volonte seroit que ie me retirasse,  
Irrité, que ces gens si desordonnement  
Vont tout son reuenu perdant & consumant.

Mais ie te prie encor qu'un songe ie te die  
Que i'ay faict, si ton cœur scait ce qu'il signifie.  
Vingt oyes que i'auois mangeoit mon beau forment  
Puis beuuoient à souhait. I'auois extremement  
Du plaisir à les voir, lors que de la montagne  
Voicy venir un aigle & fondre en la campagne,  
Et de son bec crochu donner de si grands coups  
A ces pauvres oyseaux, qu'il les massacra tous.  
Ie les voyois épars ça & là par la place  
Et blessés & sanglants: l'aigle de grande audace  
Refit sa pointe en l'air. Ie me deconfortois  
Ce me sembloit en songe, & fort me lamentois  
Et tout autour de moy des princesses de Grece  
Aux blonds dorez cheueux, consoloient ma tristesse  
Quand voicy reuenir l'aigle aux cerceaux dispoits  
Qui sur le toit se perche & metint ces propos.

Noble fille d'Icare, esconte, & pren courage,  
Tout ce que tu as veu n'est qu'à ton aduantage  
Ces songes ne sont point n'y vains n'y deceuans,  
Car ces oyes ne sont rien que les poursuiuans,  
Et moy que tu as veu estre aigle, suis asteure  
Ton mary de retour, qui dou ray sans demeure  
La mort à tous ces gens, ayant dit, il cessa  
Et tout incontinent le songe me laissa.



LE XIX. LIVRE

Puis regardant soudain, ie vy mes oyes boire,  
Et comme au parauant manger à la mangeoire.

À laquelle Vlysses, il ne faut nullement  
Ton songe deguïser, ny le tordre autrement  
Qu'à ce qu'il signifie, Vlysses sans mensonge,  
O Reyne, t'a luy mesme interpreté ton songe,  
Car tous ces poursuiuans à mort il frapera  
Et nul de tant qu'ils sont ses mains n'eschappera.

Mais mon hoste tres-cher, luy dit Penelopee,  
Souuent nostre pensee aux songes est trompee,  
On n'en peut que iuger fort incertainement,  
Et tousiours leurs effects viennent douteusement  
Deux portes il ya, comme on nous fait acroire,  
Aux songes incertains, d'elles l'une est d'inoire  
L'autre de corne claire, or le songe qui sort  
Par la porte d'inoire onc ne vient à bon port,  
Et toujours son issue est frustratoire & morne.  
Mais celuy qui prouient de la porte de corne,  
Tout ce que l'homme a peu partant de luy songer  
Est tousiours veritable & iamais mensonger.  
Mais le mien que ie croy n'est pas de ceste sorte,  
Dieu vueille qu'à mon fils & à moy il aporte  
Allegeance à nos maux. Mais ie te veux à toy  
Dire encor vne chose, & ie te prie oy moy.  
Quand le funeste iour & noircy de tristesse  
Infame aprochera, quil faudra que ie laisse  
La maison d'Vlysses, voicy que ie feray  
Vn certain exercice en auant ie metray  
Douze haches ceans mon mary m'a laissees  
Qu'il auoit iustement par la hampe percees  
Fort pres les arrangeant, puis son arc enfonceant  
Par les trous il alloit droit les fleches passant



Or il faut que ce ieu en auant ie leur mette,  
Qui pourra bander l'arc & passer la saiette  
Des boucles au trauers, c'est celuy qui m'aura;  
C'est luy que ie suiuray, & qui m'espousera,  
C'est celuy pour lequel il faudra que ie laisse  
Ceste douce maison, où ie vins en ieunesse  
Belle, & pleine de biens plus ie vay en auant  
Me semble que ie songe & que ie vay resuant.

O femme luy dit il, du Laërtide Vlysse  
Non ne differe plus ce ieu, cest exercice,  
Car tu veras plustost ton mary de retour  
Qu'ils n'auront bandé l'arc, & passé par le iour  
Des pertuis arrangez, la volante saiette.

A qui Penelopé, de parole discrète,  
Iamais ne me viendrait desir de sommeiller,  
Si c'estoit ton plaisir en parlant, de vieillir,  
Mon hoste, tant ie prens vn plaisir indicible  
A t'ouir discourir: mais il est impossible  
Au mortel, de vieillir continuellement  
Il n'y pourroit suffir: & les Dieux mesmement  
Ont ce soulagement donné aux pauvres hommes:  
Coupons donques icy le discours où nous sommes,  
Ie m'en vois en mon lit là haut me retirer:  
Où certes ie ne fais que tousiours soupirer  
Et rengreger mes pleurs, des le iour lamentable  
Qu'Vlysses s'en alla à Troye non nommable,  
Pour toy demeure icy, dors comme il te plaira,  
A terre, où si tu veux vn lit on te fera.

Ce disant, elle monte en sa chambre tres-belle,  
Et mainte belle fille en hant marche apres elle  
Comme elle fut montee aussi tost se coucha,  
Et soudain le regret d'Vlysses la toucha



LE XIX. LIVRE DE L'ODYSSE E.

*Si qu'elle se sent fondre en vne mer de larmes,  
Pleurant, tant que Pallas la deesse des armes  
Prenant d'elle pitié, le sommeil enuoya,  
Et les yeux de la Reyne en son charme noya.*

Fin du dixneufiesme liure.

LE VINGTIESME.





## LE VINGTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGUMENT.

**U**lysses est en doute s'il doit tuer sur le champ les servantes qui ribaudoient avec les poursuivans. Il se retient. Jupiter le confirme en sa résolution de mettre à mort les poursuivans & ce par le tonnerre. Les propos de luy avec Eumæus & Philætius son maître bouvier. Les poursuivans redeliberent de tuer Telemachus. Ils en sont destournez par Amphinomus. Theoclymenus leur predit leur mort.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Jupiter le confirme en tonnant quand il sort.  
Theoclymen predit aux poursuivans leur mort.*

**M**ais le sage Ulysses se couche sur la porte,  
Se iette sur le cuir d'un bœuf qu'on luy apporte,  
Puis se couvre des peaux des montons que les Grecs

*Qui pourchassoient sa femme avoient tuez de frais  
Et Eurynome encor de peur de la froidure  
Mit sur luy force robe & force couverture*

*M m*



LE XX. LIVRE

Là gisoit *V*lysses machinant en son cœur  
 Sans pouuoir fermer l'œil, & vengeance & malheur.  
 Or comme il reuassoit il vid sortir les femmes  
 Qui dedans sa maison faisoient actes infames  
 Avec les poursuiuans, qui ça & la trottoient,  
 Se donnoient du bon temps & de rire eclatoient.  
 Il pensa forcener, & estoit sa pensee  
 De cogitations estranges balancee,  
 Si s'eleuant dela, il les estrangleroit  
 Toutes l'une apres l'autre, ou s'il les laisseroit  
 Achener iusqu'au bout leur saleté immonde.  
 Et son cœur la dedans, fremit, grommelle, gronde  
 De la mesme façon va la chienne iappant  
 A l'entour de ses chiens, quand le bruit va frappant  
 Ses oreilles au guet, car la craintive beste  
 De peur qu'on ne les prenne, à combattre s'apreste:  
 Ainsi sent il dans soy bourdonner son courroux  
 Pour ces actes mechants, puis frapant de grands coups  
 Contre son estomac, il se reprend luy mesme.  
 Patient, *U*lysses, domte ton ire extremes,  
 Ton cœur plus que cecy autresfois endura  
 Quand le cruel *Cyclops* tes amis deuora:  
 Bien te fit mal au cœur sa sanglante arrogance,  
 Mais tu patientas, tant que par ta prudence  
 Tu sortis du danger, qui sans doute t'alloit  
 Exposer à la mort. Ainsi donc il parloit  
 Reprenant son courroux, toutesfois le courage  
 Sans cesse la dedans luy bouillonne de rage.  
 Comme vn qui veut griller sur les charbons ardans  
 Vn boyau plein de gresse & de sang au dedans  
 Le tourne incessamment & de costé & d'autre,  
 Luy tardant qu'il soit cuit, *V*lysse ainsi se veautre



Tantost ça tantost là, rumine dessus tout  
Le moyen quil tiendra pour seul venir à bout  
De tous ses ennemis. Estant en ceste peine  
Minerve descendit de la voute hautaine  
Et se presente à luy, de face & vestement  
Quelque femme d'alors semblant entierement,  
Puis pres de son cheuet luy parle favorable.

Que t'affliges tu tant, ô le plus miserable  
De tous les malheureux ? la maison que voicy  
N'est elle pas à toy ? N'est-ce ta femme aussi  
Celle qui est ceans ? & ton fils tel en somme  
Que le pourroit iamaïs souhaitter aucun homme ?

A laquelle Ulysses, ô diuine Pallas  
Ce que tu dis est vray : mais ie ne laisse pas  
D'estre en peine pourtant, comme il sera possible  
Que ie combatte seul ceste trouppennuisible  
D'impudens poursuiuans, & qui sont mesmement  
Tous ensemble toujours. Ie songe encor comment  
Et où i'eschapperay, si contre ton enuie  
Et du grand Iupiter ie leur oste la vie,  
Di-le moy ie te pry. Chetif & malheureux,  
Luy respond brusquement la deesse aux vers yeux,  
L'amy pour son amy continuellement veille,  
Et bien qu'il ne le vaille encore le conseille,  
Et moy qui suis deesse, ay ordinairement  
Soin de tes actions, n'auray le iugement,  
De te bien conseiller ? Or si cinquante armées  
De langage diuers contre nous animees  
Nous venoient assaillir pour nous donner la mort,  
Toutesfois avec moy tu serois assez fort  
Pour leur donner la chasse, & maugré eux encores  
Enleuer leur brebis & leurs beufs & leurs stores



LE XX. LIVRE

Dors donc tant seulement & chasse toute peur.  
Tu sortiras bien tost de tout ta douleur.

Elle dit, & soudain vne pesanteur douce,  
Luy donne de dormir, puis dans le ciel se pousse.  
Ainsi donc Ulysses doucement sommeilloit,  
Mais de l'autre costé Penelopé veilloit  
Son mary regrettant, & regrettant sans cesse.  
Mais lasse de pleurer, voicy qu'elle s'adresse  
A Diane soudain fille de Iupiter,  
Dit elle, te pleust il presentement m'oster  
La vie avec ton arc, fichant dans mes mammelles  
Les coups plus dangereux de tes fleches mortelles,  
Ou bien qu'un tourbillon soufflant cruellement  
Me brandisse dans l'air, me pousse viftement  
Et sans nulle pitié, dans les bouches hideuses,  
Et parmy les courants des grands mers écumeuses,  
Comme firent iadis les torrents furieux  
Les filles de Pandare & noyerent les Dieux  
Et leur pere & leur mere es creux des eaux marines.  
Les pauvretes, helas resterent orfelines.  
Venus finalement compassion en prit,  
Et de lait & de miel & de vin les nourrit,  
Et Iunon les voulut douer par excellence  
Sur les femmes d'alors de beauté & prudence,  
Diane la grandeur, la taille leur donna,  
Et Pallas au mestier d'ouurer les façonna  
Toute sorte d'ouurage. Apres Venus la blonde  
Vole vers Iupiter, dont le foudre qui gronde  
Arme la forte main, voulant les marier  
Et selon leur merite & gloire apparier,  
Et de faict grandement son pere en importune,  
(Luy qui cognoist la bonne & mauuaise fortune



Et ce qui doit venir aux malheureux humains)  
Mais comme elle estoit là, les odieuses mains  
Des harpies desia les luy auoient rauies,  
Les donnans pour seruir aux infames furies  
Mepuisse perdre ainsi le plaisir des grands Dieux,  
Ou Diane la belle aux ondoyans cheueux  
Tire sur moy son arc, & sa fleche m'enferme,  
Afin que tant plustost ie descende sous terre  
Pour voir mon Vlysses, & qu'ô cruel ennuy,  
Je ne sois mariee à un pire que luy,  
Et ie ne reiouisse un homme haïssable.

Encor est ce à quelcun un malheur suportable  
Quand il n'a que le iour pour ses yeux arroser,  
Et que la nuit au moins il se peut reposer  
Quand le sommeil le prend, sommeil qui rend passées  
Les incommoditez aux humains pensees  
Et leur faict oublier le bien semblablement.

Mais ie ne puis dormir la nuit aucunement,  
Et quelque mauuais ange encor ma tourmentee,  
Ceste nuit en songeant, quand il m'a presentee  
L'Image d'Ulysses mon espoux & mon Roy,  
Et si là faict coucher me semble aupres de moy,  
Tel qu'il estoit au temps quil alla contre Troye.  
Mon ame ce pendant en a eu quelque ioye,  
Et n'eusse iamais dit que c'eust esté le vain  
D'un songe deceuable, ains l'effect tout certain.

Elle acheuoit de dire, & l'aube matiniere  
Dessus le mesme instant commencea sa carriere,  
Et le diuin Vlysse ouyt d'où il estoit  
De sa femme la vois, comme elle l'amentoit  
Laquelle il recogneut, & la pensa si preste  
Qu'il la cuydoit ouir au dessus de sa teste.



LE XX. LIVRE

Lors il prend sa couuerte & tout ensemblement  
Les peaux où il dormoit, les pose bellement  
Sur un siege au dedans, sort dehors, & emporte  
La peau de beuf, puis prie au ciel en ceste sorte.

O pere Iupiter, si ie suis raporté  
En ma chere maison par vostre volonté  
Si vostre deité me ramene & me guide  
Dessus ce mien terroir & aride & humide  
Après m'auoir batu de beaucoup d'accidens,  
Je vous pry que quelcun de mes gens au dedans  
M'enuoye maintenant un mot à la rencontre  
Et Iupiter dehors quelque signe me monstre.

Il dit, & Iupiter favorable l'ouit,  
Et d'un signe du ciel soudain le reioit,  
Tonnant de la nuee & transparente & haute  
Du costé de dedans n'y eut non plus de fante,  
Car il ouyt la voix d'une femme meulant,  
Sur le froment & l'orge incessamment roulant  
La pierre écrase grains (car le grand capitaine  
Les gens, & leur pasteur, auoit une douzaine  
De femmes la dedans qui sans repos rouloient  
La meule sur le grain, & le froment meuloient  
Qui les hommes nourrit de la moëlle douce)  
Les autres s'endormoient, elle qui toujours pousse  
A l'espaule le roc, n'auoit encor laissé  
La besogne pour tant, mais son bras fut lassé  
Et deuint foible en fin, si bien qu'elle s'arreste  
Et pour signe à son Roy eut la parole preste.

Iupiter, ce dit elle, ayant absolument  
Sur les hommes & Dieux entier commandement,  
I'ay ouy de ton ciel bourdonner ton tonnerre,  
Et ne voy nulle nue, or accompli en terre



Ce signe de là haut, exauce quand & quand  
 Cela dont ie te vois miserable inuoquant  
 Que ce soit aujourdhuy la derniere iournee  
 Que la bande insolente & trop desordonnee  
 De ces fiers poursuiuans, continue l'exces  
 De leurs debordemens au palais d'Vlysses:  
 A leur occasion & genoux & iointures  
 Me sont tous delouez, tournant ces meules dures,  
 Que donques aujourdhuy soit leur dernier repas.

Elle dit, & Vlysse en fit vn fort grand cas,  
 Et du tonnerre aussi, car ce fut du carnage  
 Qu'il deuoit faire d'eux le signe & le presage,  
 Des seruantes le reste aussi tost accouroit  
 Et rallumoit par tout le feu qui se mouroit,  
 Qui fit que Telemaque & se leue & s'abille,  
 En iettant dessus luy sa vesture gentille,  
 Son espee au costé puis apres il pendit,  
 Mit ses souliers aux pieds, dedans sa main brandit  
 Son puissant iauelot à la pointe affilee,  
 Puis descendu à bas il dit à Euriclee.

Nourrice, a t'on eu soing de ce pauvre estranger  
 Lat'on accommodé, là ton bien faict manger,  
 Luy a t'on faict vn lict? on tient fort peu de conte  
 De luy s'ay ie grand peur, on denst mourir de honte:  
 Ma mere, bien que sage en ce pendant n'a pas  
 Consideration, car elle fera cas  
 Du premier malotru, qui se dit & se nomme  
 Estre venu de loing, & de cest honnestes homme  
 Qui vaut mieux luy tout seul, que mille qui viendront  
 Ils le laisseront là & conte n'en tiendront.

Auquel Euryclea sage & discrete femme  
 Ie n'en scaurois donner à ta mere aucun blasme,



LE XX. LIVRE

On la faict à son gré bien boire & bien manger,  
Et puis on l'a voulu nettement rechanger  
Et d'abits & de liect, par le mandement mesme  
De ta mere, mais luy en son malheur extremes  
Comme estant de tout point pauvre & infortuné  
N'a point voulu de liect, mais on luy a donné  
Pour liect un cuir de beuf, & pour sa couverture  
Force peaux de brebis pour chasser la froidure:  
Il a voulu coucher sur la porte au surplus,  
Et on luy a ietté des vestemens dessus.

Quand elle eut acheué, Telemachus sort viste  
Dehors, son dard en main, ses chiens suivent sa piste,  
Et luy s'en va soudain le conseil assembler.  
Euryclea se mit de rechef à parler  
Et leur disoit ainsi: femmes, que l'on s'avance,  
Les vnes baloyez la sale en diligence,  
Et toute la maison, nettoyez, fourbissez,  
Et les riches tapis sur le siege dressez:  
Les autres frotez bien des sponges les tables,  
Escurez bien les pots & tasses delectables:  
D'autres allez à l'eau, courez diligemment  
Iusques à la fontaine, & faictes vistement.  
Car les beaux poursuiuans ne tarderont plus guere  
De se trouuer icy pour faire bonne chere,  
On leur faict aujourdhuy le general festin.

Elle n'auoit pas dit qu'elles font tout soudain  
Ce qu'elle commandoit, vingt vont à la fontaine  
Pour apporter de l'eau, les autres prennent peine  
D'accommoder bien tout. Les poursuiuans apres  
S'en viennent à la file & se suivent de pres:  
Les vallets aussi tost vont au bois & le fendent,  
Et les femmes de l'eau en la maison se rendent,



Le porcher vient aussi, amenant trois pourceaux  
De tous ceux qu'il gardoit les plus gras & plus beaux  
Et voyant Ulysses doucement luy demande:  
Et bien, mon cher amy, ceste arrogante bande  
De poursuiuans cruels, te void elle toujours  
D'un regard de trauers, & fascheux & rebours?  
Te disent ils toujours & reproche & conuice.

Que ie prie aux bons Dieux, luy respondit Ulysse,  
Eumæe mon amy, qu'ils vengent vistement  
L'outrage que ces gens font tant insollement  
En la maison d'autrui, leur facent rendre conte  
Des rauages qu'ils font sans respect & sans honte

Ils disoient, & quasi ne faisoient qu'acheuer,  
Qu'ils virent le cheurier Melanthie arriuer,  
Amenant avec soy des cheures des plus belles,  
Et en gresse & valeur surpassants toutes celles  
Qu'il eust en ses troupeaux, deux garçons le suiuan  
Les touchoient, pour tuer, & que les poursuiuan  
En peussent ce iour là souler leur faim gloutonne.

Il les attache donc au portal qui resonne,  
Et voyant Ulysses en colere il se mit,  
Et mots iniurieux & reproches luy dit,  
Te voicy donc encore ô coureur miserable,  
Ne cesseras tu point d'importuner la table  
Des seigneurs que voicy, & troubler leur repas.

Ne nous lairras tu point? ne sortiras tu pas?  
Nous ne serons long temps sans user de main mise  
Si nous ne nous laissons: grande est ta gourmandise,  
Et tu vas demandant trop irreuerement.

On donne ailleurs qu'icy, on mange abondamment  
Chez les autres de Grece. A ceste outre-cuidance  
Ulysses ne dit mot, & garda le silence:



LE XX. LIVRE

Il hochoit seulement la teste. & réuassoit  
 Comme il s'en vengeroit. Alors qu'il apperçoit  
 Venir pour le troisieme un homme venerable  
 C'estoit Philatius le bouvier amiable.  
 Une tore sterile il auoit faiet charger,  
 Et des Cheures encor, c'estoit pour le manger  
 Des poursuinans aussi: (les gens du pautonnage  
 Qui donnent sur les eaux aux autres le passage  
 Les amenerent là,) il attach'a aussi  
 Son bestail au portal, & puis s'enquit ainsi  
 Au porcher d'Ulysses. Eumæ, qui est cet hoste  
 Qui a nouuellement pris pied en ceste coste,  
 Et est logé ceans? De quelle nation,  
 Dit-il, estre, & où est son habitation?  
 De quelle race est-il? Certes tout miserable  
 Qu'on le void, si a-t'il d'un Prince venerable  
 Le port & la façon. Mais les Dieux tout puissans  
 Vont souz de grands malheurs les hommes terrassans,  
 Renuersent les humains, & n'espargnent pas mesmes  
 Les Rois, leur ourdissans des miseres extremes.  
 Si dit Philatius, puis luy tendant la main  
 Et le vint saluer d'un parler fort humain.  
 Tu sois le bien venu, Dieu te gard ô bon pere,  
 Te soit d'oresnauant la fortune prospere  
 Avec plus de moyens, pource que maintenant  
 La misere & le mal te vont fort talonnant.  
 Certes, ô Iupiter, ie suis contrainct de dire  
 Que tu regnes là hault de tous les Dieu le pere:  
 Tu n'as nulle pitié des debiles humains  
 Que tu as engendrez, leur versant de tes mains  
 Miseres & douleurs. Quand ie te considere  
 Ie ne me puis tenir de respandre, mon pere,



*Infinité de pleurs, en me ressouvenant  
De mon Prince Ulysses. Peut estre maintenant  
Est-il ainsi que toy vagabond, miserable,  
Et portant dessus soy un vestement semblable,  
S'il vit encore, au moins, du Soleil iouyssant:  
Mais s'il est descendu souz l'enfer passissant,  
Helas, moy malheureux de viure apres Ulysse,  
Luy qui petit enfant me prit, à son seruice  
Me tira du pays des Cephaliens,  
Me commit sur ses bœufs, & sur ses autres biens,  
Dont le tout tant prospere & en telle abondance  
Ses troupeaux large front viennent en accroissance  
Que l'on ne les scauroit ailleurs mieux desirer.  
Mais d'autres maintenant les viennent deuorer,  
Me forcent d'emmener mes bestes d'ordinaire  
Pour leur couper la gorge, & leurs banquets en faire:  
Ils méprisent son fils, & les audacieux  
Mesmes ne craignent point les puissances des Cieux,  
Mangeans iournellement & destruisant sans cesse  
D'un Roy, long temps absent le bien & la richesse.  
I'ay resué fort long temps en mon entendement  
Si ie deuois d'icy m'oster entierement,  
Et cherchant autre part condition meilleure  
Abandonner ma charge auant que son fils meure,  
Bien que ce fust malfaiet, & ailleurs me ranger  
Où ie ne peusse point courir vn tel danger  
En gardant les troupeaux en lieu plus fauorable.  
Car ie voy ceste Court du tout intollerable,  
Et l'eusse desia faiet, n'estoit que i'ay tousiours  
Espoir qu'il reuiendra encores quelque iour,  
Qu'il fera de ces gens exemplaire vengeance,  
Et se ressentira de leur outrecuidance.*



LE XX LIVRE

*Ulysses à ces mots. Je cognois que tu n'es  
Mal aduisé d'esprit ny de propos mauuais,  
Mais plustost que tu as iugement & prudence.  
C'est pourquoy ie te dy & te iure, en presence  
Du puissant Iupiter le principal des Dieux,  
La table hospitaliere & les propices lieux,  
La maison d'Ulysses, son palais tutelaire,  
Auquel on m'a receu d'accueil si debonnaire,  
Certes en ta presence Ulysses reuiendra,  
Dans le sang de ces gens son espee il teindra,  
De tes yeux, si tu veux, tu le verras toy-mesme:  
Croy-le, ie le te iure en mon serment supresme.*

*Alors Philatius: Dieu te vneille exaucer  
Mon hoste mon amy, certes tu peux penser  
Comme tout s'ensuiuroit de cœur & d'assurance,  
En ce qui dependroit de mon peu de puissance.  
Le porcher promettoit qu'il feroit son deuoir,  
Prians Dieu que bien tost Ulysses pust reuoir  
Sa maison en bonheur. Et tandis qu'ils deuinent  
Les poursuyuans ailleurs conspirent & machinent  
La mort à Telemaque, & sur ce pensement  
Un Aigle vint à eux volant hastiuement  
A gauche dans le Ciel, & l'oiseau du tonnerre  
Tenoit estroittement un pigeon en sa serre.*

*Alors Amphinomus. Ce que vous conspirez  
Nereussira pas, soyeZ en assurez.  
Laissons donc ce dessein, & nous en allons boire.*

*Il dit, & un chacun fut d'aduis de le croire  
Et suiure son conseil. S'estans doncques leueZ  
Ils viennent au chasteau, où estans arriveZ  
Ils iettent vistemment leurs manteaux sur les chaises,  
Et sur les riches lits se mettent à leurs aises,*



Puis s'en vont égorger & Cheures & pourceaux,  
La toire & les montons, leur dépouillent les peaux,  
Grillent sur les charbons par pieces la ventraille,  
Versent le vin és pots, que le porcher leur baille,  
Sur la table seruoit le pain Philétius,  
Et le vin puis apres versoit Melanthius.  
Eux se sont mis à table, & les mains ont iettees  
Sur les plats, où estoient les viandes apprestees:  
Lors que Telemachus à part soy meditant  
Moyen de les surprendre, & leur mort complotant,  
Fit asseoir Ulysses au dedans de la salle,  
Mais dessus les carreaux & sur vn siege sale:  
Puis il luy fit porter sur vne table à part  
Petite, & pour luy seul sa portion, sa part  
De ce qui estoit cuit, & d'or vne grand' coupe  
Luy fit emplir de vin, deuant toute la troupe,  
Et luy parla ainsi: Or va t'asseoir, & boy  
Auec la compagnie, & t'assure sur moy  
Que qui entreprendra de t'outrager, & faire  
Ne tort ne deplaisir m'aura pour aduersaire,  
Je m'y opposeray: Cecy n'est nullement  
Une maison publique, elle est entierement  
A mon pere Ulysses, & il me l'a bastie.  
Vous doncques, poursuiuans, retenez, ie vous prie,  
Vos langues & vos mains, que nous n'ayons icy  
Question entre nous. Il leur parloit ainsi.  
Eux se mordoient la leure, & fremissoient de rage  
De quoy Telemachus parloit d'un tel courage,  
Et s'en estonnoient fort, en leur cœur dépité  
Alors Antinoüs qui fut fils d'Epithé.  
Tolerons, leur dit-il, ô Princes de la Grece,  
Ce beau Telemachus, & ses mots de rudesse,



LE XX. LIVRE

Vous oyez, vous voyez qu'il nous menace fort,  
 Mais il y a long temps qu'il deuroit estre mort,  
 Pas ne nous l'a permis le hault fils de Saturne.  
 Il est beau harangueur, mais il nous importune:  
 Si dit Antinous, mais le prince gentil  
 Ne se soucia pas beaucoup de son babil,  
 Et desia les Heraults conduisoient par la ville  
 L'hecatombe sacree, & l'assemblee habile  
 Des Grecs aux longs cheueux s'assembloit ce-pendant  
 Dedans le bois sacré d'Apollon loing-dardant:  
 Où apres que les chairs furent tresbien rosties,  
 Et qu'ils les eurent bien en pieces departies.  
 Le conuine fut faict fort magnifiquement,  
 Et ceux qui les seruoient porterent gentiment  
 A Ulysses sa part, & semblable & egale  
 Aux autres portions de la troupe Royale;  
 Car Telemach' ainsi leur auoit commandé.  
 Or Pallas ne vouloit que leur train débordé  
 En rien diminuast, que plus sages deuinsent,  
 Et non plus que deuant leurs outrages retinsent,  
 Afin de tant plus fort irriter Ulysses,  
 Et rendre de tant plus odieux leurs excès.  
 Entr'eux donc conuersoit vne homme incompatible;  
 Hautain, ontrecuidé, & superbe au possible,  
 Ctesippe estoit son nom, de Samos il venoit,  
 Et pource que son pere estoit riche, il tenoit  
 Tant de luy, qu'il osa entrer en la poursuite  
 De la femme d'Ulyse estant pour lors en fuite,  
 Et depuis tant de temps. Il leur dit donc ainsi.  
 Oyez moy Princes Grecs qui banquetez icy,  
 Desia cet honneste homme a eu sa part egale  
 Aux autres portions de la troupe Royale;



De l'en aller frustrer ce n'est pas la raison,  
Ny de rien arracher à ceux qu'en sa maison  
Telemaque a receus : c'est chose intollerable.  
Or luy veux-ie enuoyer un present honorable  
Et d'hospitalité, qui viendra de ma main,  
Pour donner au garson qui appreste le bain,  
Ou auquel qu'il voudra de ceux qui font seruice,  
Et qui sont demeurans en la maison d'Ulysse.

Il prit un pied de bœuf, ce disant, qu'i losta  
De dedans le panier, tant qu'il put, luy ietta,  
Ulysses appercent venir ceste tempeste,  
Et le coup euit a baissant un peu la teste:  
Riant ce-temps pendant d'un ris sardonien,  
Le pied de bœuf, frappa le paroy ancien.

A donc Telemachus luy parla de menace:  
Bient'a pris Ctesippus, Dieu t'a fait belle grace  
Que tu ne l'as atteint, que ton coup a passé,  
Ie t'eusse sans faillir de mon dard transpercé,  
La nopce t'eust esté fort triste & fort amere,  
Au lieu d'elle, un tombeau ceans t'eust fait mon pere.  
Qu'on ne me face plus ces insolences là,  
Ie veux bien qu'on le sçache, & tous ceux que voila  
Ceans en ma maison. I'ay aage & cognoissance,  
Ie ne suis plus enfant, i'ay prou de suffisance  
Pour sçauoir discerner le mal d'auéc le bien.  
Ie me lasse de voir ainsi manger mon bien,  
I'ay souffert iusque icy, comme à la boucherie  
Escorcher mes trouppes, i'ay veu la mangerie  
Qu'on a fait de mes bleds, on a ben tout mon vin,  
Car un seul contretant resisteroit en vain.  
Mais faites mieux pour moy, n'usez plus de menace,  
Et ne me brauez plus. Que si quelqu'un pourchasse



LE XX. LIVRE

Ma mort, donnez la moy, desia ie le voudrois;  
Et me seroit meilleur de mourir vne fois  
Que de voir plus cheZ moy ces actes tant infames;  
Oustrager mes amis, & villener les femmes  
D'une honneste maison. Ces propos il disoit  
De grande affection, & chacun se taisoit.  
En fin Agelaüs vint rompre le silence.

Que personne, messieurs ie vous pri', ne s'offence  
De ce qu'il nous a dit, il a quelque rai, on:  
Il faut certes porter respect à sa maison,  
N'oustrager ny ses gens, ny quiconq' se retire  
Chez luy à seureté. Mais ie te veux bien dire  
À ta mere & à toy vne parole à part,  
Prenez la s'il vous plaist de moy en bonne part:  
Tandis que vous estiez encor' en esperance  
Qu'Ulysses reuerroit sa douce demeure,  
Et qu'il retourneroit encor' un iour icy,  
N'y auoit nul propos que tous ceux que voicy  
S'arrestassent ceans, (estant plus honorable  
Qu'il trouuast sa maison en estat conuenable.)  
Mais puis que c'est vn poinct certain & assuré  
Que son retour s'en va du tout desesperé,  
Vat'en trouuer ta mere, & dy luy ie te prie,  
Qu'elle sorte de trouble, & qu'elle se marie  
À celuy d'entre nous qui le plus luy plaira,  
Et qui plus de presens & de biens luy fera:  
Ce faisant te voila sans fascherie aucune,  
Sans quel'on te moleste & quel'on t'importune;  
Tu seras seul cheZ toy, boiras & mangeras  
Ton bien, ton reuenu, & te resiouyras,  
Et elle s'en ira faire ailleurs le mejnage  
De celuy qui l'aura. A qui le Prince sage.

*Je iure,*



Je iure, Agelaüs, ô fils de Damnaſtor,  
 Par le grand Iupiter, par les travaux encor  
 De mon pere Vlyſſes qui eſt mort, ou qui erre  
 Aſteure en quel que endroit, loing d'Ithaque ſa terre,  
 Je n'empeschera y point de ſe remarier  
 Ma mere à qui voudra, mais ie l'en vay prier,  
 Luy dire, & l'en preſſer de toute ma puissance,  
 Et meſmes luy feray preſens en abondance.  
 Mais de l'aller chaffer contre ſa volonté  
 Je ne l'oſerois pas, c'eſt un poinct arreſté,  
 Et Dieu m'en gard' auſſi. Ayant finy de dire  
 Ils ſe prirent ſoudain tant qu'ils eſtoient à rire,  
 Si démeſurement qu'ils en eſtoient tous las,  
 Et hors de leur bon ſens. La Deeſſe Pallas  
 Les pouſſoit à cela, les mettoit en dérouté,  
 Et leur troubloit l'eſprit: on euſt penſé ſans doute  
 A les voir eſclater, qu'ils rioient proprement  
 Des machoires d'autray, les chairs que goulument  
 Ils mangeoient, diſtilloient ſur leurs leures ſanglantes,  
 Leurs yeux eſtoient enſlez de larmes decoulantes,  
 Semblans prognostiquer leur malheur aduenir.

Lors Theoclymenus ne ſe put plus tenir  
 Qu'il ne leur diſt ainſi: O pauvres miſerables  
 Qu'allez vous deuenir? Signes eſpouuentables  
 D'une funebre nuit vos teſtes vont poiſſant,  
 Vous ennublent vos yeux, ſonx eux vont tremouſſant  
 Vos iarreſts, vos genoux, gemiſſemens horribles,  
 Eſpouuentables cris, & hurlemens terribles  
 S'entaffent l'un ſur l'autre, & pleurs comme un eſtang  
 Tombent ſur voſtre barbe, & ja voit-on le ſang  
 Humeeter les parois & les cloiſons des ſalles:  
 On ne void ſur le ſeuil que ſimulacres paſſes



LE XX LIVRE

Des ombres de la mort, Erebe noircissant  
Et le Soleil du Ciel tombant & ternissant,  
Un brouillas plus espais que l'on ne scauroit dire.  
Il disoit, & chacun se prit tresfort à rire,  
Tenans ce qu'il disoit pour mensonge & abus.  
Alors Eurymachus le fils de Polybus,  
Ce venu de nouveau radotte, qu'on le prenne,  
Qu'on le iette dehors, qu'il voise & se promene  
Un peu sur le marché: il parle obscurément,  
Et on ne l'entend point, auquel consequemment  
Dit Theoclymenus. Pour sortir par la porte,  
Non ie n'ay nul besoin que tu me donne escorte,  
I'ay bon pied & bon œil, i'ay bonne oreille, & si  
Ie ne manque d'esprit pour sortir hors d'icy:  
De faict i'en sortiray, car ie voy, ie deuine  
Sur tant que vous voicy & malheur & ruine,  
Un seul n'eschappera qui face trahison,  
Et qui commette excez dedans ceste maison.

Ce disant il s'en sort de la maison muree,  
Et s'en alla trouuer incontinent Peiræe,  
Qui fort bien le receut. Eux s'entre-regardoient,  
Morguoient Telemachus, se rioient, & lardoient  
Et ses hostes & luy. Lors vn se prit à dire,  
O bon hospitalier, certes voicy le pire  
Que tu eusses iamais chez toy pu heberger,  
Ce n'est qu'un mort de faim, il ne faict que manger  
Et ne se saoule point, sans fin, sans interualle,  
Sur le pain, sur le vin il deuore, il aualle,  
Poids de terre inutile, vn trotteur, vn coureur,  
Et qui ne s'entremet de faire nullabeur.

L'autre contrefaisant l'entendu & le sage:  
Si tu me voulois croire, & tel fust ton courage,



Nous les saisirions tous, nous les attacherions  
Liez sur vne barque, & puis les ennoirions  
En Sicile par mer, pource qu'ils le meritent.

Tant qu'ils peuvent, ainsi Telemaque ils irritent,  
Mais il n'en faisoit cas, sans plus il regardoit  
Attentif à son pere, & tousiours attendoit  
Qu'il luy fist le signal de l'heure conuenable  
Qu'il se faudroit ruer sur la troupe damnable:

Mais la fille d'Icar pres de la salle estoit,  
Et tous ces beaux discours aysement escoutoit  
Sur vn tres-riche siege. Or ils recommencerent  
D'apprester à soupper, & leurs ris rehaussèrent,  
Puis se mirent à table, & soulans leur desir  
Se mirent à manger, pleins d'extrefme plaisir.

Mais onc soupper ne fut de digestion telle  
Que leur en apprest a la guerriere pucelle:  
Et le fort combatant, le diuin Vlysses,  
Car ils auoient premiers commencé les excès.

Fin du vingtiesme Liure.





LE VINGT-VNIESME LIVRE  
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

**E**nelopé propose l'exercice de l'arc aux poursuivans, & promet d'espouser celuy qui le parfera. Ils s'y essayent, & n'en peuvent venir a bout. Contention suruiant sur ce qu'Ulysses le demande pour l'essayer. Ce que les poursuivans empeschent, & le menacēt. Telemachus commande à Eumæus de luy porter, Ulysses le prend, le bande, tire & passe la fleche par les trous.

AUTRE SOMMAIRE.

*L'arc est mis en auant à l'amoureuse bande,  
Ils y faillent trestous, mais Ulysses le bande.*

**R** Pallas mit au cœur de la fille d'Icare  
La sage Penelope en pudicité rare  
D'exposer en auant le rude passe-temps  
Du fer clair, & de l'arc mort & perte portās  
Aux Princes amoureux. Elle ne faiēt donc faute  
De monter vistement dedans sa chambre haute.  
La clef toute d'airain belle & bien faiēte prend,  
Dont l'yuoire ouuragé l'agneau plus riche rend:  
Ouure le cabinet plus caché, plus derriere,  
Où suiure elle se faiēt de mainte chambriere.



Là du Roy son espoux-estoit tout le tresor,  
Le fer elabouré, l'airain, l'argent, & l'or,  
Et avec l'arc courbé, le carquois & ses armes  
Qui tousiours ont porté douleurs, souspirs, & larmes,  
Dons qu'en Lacedemon luy fit auparauant  
Par hospitalité luy venant au deuant  
L'Emrytide Iphitus aux Dieux d'enhault semblable.  
Ils se trouuerent lors par rencontre agreable  
En Messene tous deux, tous deux ayans acces  
Chez le fort Ortiloch' : Au regard d'Ulysses  
Il y estoit allé pourr' auoir vne prise  
Dessus vn peuple entier qu'on auoit sur luy prise.  
Car les Messeniens dessus les Ithaquois  
En courant sur la mer auoient pris vne fois  
Quelques trois cens brebis, & les auoient iettees  
Auecques les bergers dessus leurs nauys voutees.  
Ulysses par son pere & les autres plus vieux,  
Auoit pour lors esté delegué deuers eux,  
Et tout au mesme instant Iphitus par la pleine  
Cerchoit douze iuments dont il estoit en peine,  
Et perdues pour luy, avec quelques mulets,  
Qui le firent depuis tomber dans les filets  
D'une cruelle mort, dès que le miserable  
Eut trouué Hercules, le fort, l'inimitable,  
Le fils de Iupiter, qui dedans sa maison,  
Bien qu'il y fust logé, le tua sans raison.  
Miserable qui n'eut en reuerence aucune  
Ny la crainte des Dieux, ny la table commune  
Où ils auoient mangé tous deux ensemblement,  
Qu'il ne le fist pourtant mourir cruellement,  
Retenant les iuments, qu'il eut par iniustice.  
Ce fut en les cherchant qu'il rencontra Ulysse,



LE XXI. LIVRE

Et luy fit don de l'arc, que le grand Eurytus  
 Auparavant porta, & son fils Iphitus  
 Luy mort en herita, Ulysse en recompense  
 Luy donna une espee & une belle lance,  
 Triste commencement d'hospitalier amour  
 Commencé entre eux deux, car onc depuis ce iour  
 Ensemble ils n'ont mangé: la cause en fut, qu'Alcide  
 Le prenint, en tuant Iphitus l'Eurytide,  
 Accomparable aux Dieux, qui en Lacedemon  
 Au fils de Laërtes de l'arc auoit faict don.  
 Le diuin Ulysse en allant à la guerre  
 Ne le voulut iamaïs porter hors de sa terre  
 Sur ses vaisseaux peïssez, mais il le reseruoit  
 Chez luy, pour l'amitié si chere, qu'il auoit  
 Portee à son amy. Or la Reyne diuine  
 Deuers ce cabinet pour l'auoir s'achemine,  
 Monte les escaliers de chesne, que iadis  
 Le charpentier expert auoit faits, & polis  
 Et tirez à la ligne, auoit taillé l'entree  
 Et le seuil, & dedans la porte auoit encree.  
 La boucle du cordon délia promptement,  
 Mit la clef dans le trou, & branlant bellement  
 La forte porte ouurit, qui fremit & qui crie  
 De mesme qu'un Toreau paissant par la prairie.  
 De la mesme façon la porte resonna,  
 Aussi tost que la clef dans le ressort tourna,  
 Et fut soudain ouuerte, & la Reyne fut prompte  
 D'y entrer aussi tost, & quant & quant s'en monte  
 Sur les entablemens, où maints coffres estoient,  
 Et dedans les habits qui le musque sentoient.  
 Puis estendant la main du rattelier arrache  
 Le bel arc, & d'aupres la trouffe elle détache



Luisante extremement, & s'asseant tout doux  
Pleurant amerement, les mit sur ses genoux.  
Quand elle vid qu'elle eut pleuré sa suffisance  
Elle prit l'arc du Roy & le reste, & s'aduança  
Deuers les poursuiuans, entre ses mains tenant  
Et l'arc & le carquois les fleches contenant  
En grande quantité, & portoient apres elle  
Les femmes du logis la cassete bien belle,  
Où le cuyure luisant, & le clair fer estoit  
Et les haches encor, où le Roy s'esbatoit  
Et prenoit son plaisir. Quand la Reyne des femmes  
Fut venue où estoient les poursuiuans infames,  
Sur le seuil de la porte elle arresta ses piedz,  
Contre sa face mit ses voiles deliez,  
Ses femmes se tenans tousiours à l'entour d'elle,  
Puis fit à l'assistance vne harangue telle.

Escoutez mon dessein vous qui me demandez,  
Et superbes & fiers mangez & gourmandez  
Depuis long temps le bien d'un homme en son absence  
Sans moderation, sans honte & continence,  
Tant estes transportez du desir de m'auoir:  
C'est que presentement ie vous veux faire voir  
Une espreuue, un combat, & le ieu d'exercice  
Où souuent s'esbatoit le magnanime Vlysse.  
C'est cet arc grand & fort, qui bander le pourra,  
Et par ces douze aneaux la fleche passera:  
Ie suiuray celuy là, ceste maison ornee  
Laisseray, où ie fus en ieunesse amenee:  
Helas, où i'ay vsé mon temps & ma beauté,  
De richesses comblee & de felicité.  
La memoire à iamais m'en sera eternelle,  
Mesmes en y songeant. Ce disant elle appelle



LE XXI. LIVRE

Eumee le porcher, luy faict commandement  
 De leur porter à tous l'arc, & l'ébatement  
 Du fer clair & fourby. Il le prend & leur porte,  
 Non que de ses deux yeux mainte larme ne sorte:  
 Et le maistre bouvier d'autre part à part soy  
 Souspiroit grandement voyant l'arc de son Roy.  
 Qui faict qu'Antinoüs les reprend & les tance,  
 Et leur tint ces propos de grande outre-cuidance.  
 Badins de paysants qui n'estes soucieux  
 Que de ce qui parroît tous les iours à vos yeux,  
 Malheureux, qui vous faict espandre tant de larmes?  
 Pour quelle occasion donnez vous tant d'alarmes  
 A ceste pauvre femme, ayant assez d'ailleurs  
 De sujet de se fondre en souspirs & en pleurs,  
 Depuis le iour qu'elle a perdu toute esperance  
 De reuoir son mary perdu pour assurance?  
 Mais sçavez vous que c'est, mangez si vous voulez  
 Sans bruit & sans rumeur, ou sortez & allez  
 Lamentér là dehors, laissant au plus habile  
 De nous de s'esprouuer à cet arc difficile.  
 Mais ie ne pense pas que l'on le puisse ainsi  
 Bander & manier: personne n'est icy  
 Tel qu'estoit Ulysses en force & en puissance,  
 Je l'ay veu, & i'en ay tresbonne souuenance,  
 Tout enfant que i'estois. Ces propos il disoit,  
 Ce pendant en son cœur à croire il se faisoit  
 Qu'il pourroit bander l'arc, & passer les sagettes  
 Si tost qu'il tireroit, par les trous des boucletes.  
 Mais c'estoit bien plustost qu'il deuoit, sans mentir,  
 La fleche d'Ulysses le premier ressentir,  
 Dont il deshonoroit par son outre-cuidance  
 Letrosne & la maison, & poussoit à la dance



Ses autres compagnons. Telemachus alors  
La parolle prenant mit ces propos dehors  
O panure, pour le vray Iupiter m'a fait naistre  
Sans grand entendement, ie le fay bien paroistre,  
Car ma mere que i'ayme & que i'honore tant  
Bonne & sage qu'elle est, me laisse nonobstant  
Son fils, & sa maison quite, se remarier,  
Et depourueu d'esprit il faut que ie m'en rie.  
Mais puis qu'il est ainsi, & que voicy le point  
D'acquiescer une femme, à qui certes n'est point  
Sa semblable en valeur en toute la contree  
D'Achaïe, en Argos, en Pyle, en Saree,  
En Micene en Epire, & sans aller si loin  
Non pas mesme en Ithaque, & qu'est il de besoin  
De chanter le merite & la louange extremes  
De ma mere en ce lieu? vous le scauez vous mesme:  
Puis qu'il est donc ainsi, venez & commencez  
Ne vous excusez point, & ne tergiversez,  
Voions qui seront ceux qui auront le courage  
D'entrer en cest esbat, sans tarder davantage:  
Moy i'en veux estre aussi: si ie le puis bander  
Et au trauers des ronds la sagete darder,  
Ie n'auray mal au cœur que ma mere me laisse,  
Ie n'auray pas regret qu'ailleurs elle s'adresse,  
Quand i'en suivray mon pere & que ie seray seur  
De n'estre de ses faits indigne successeur.

Ce disant il se leue & dispolement saute.  
Son manteau de dessus ses espaulles il oste,  
Son espee au costé pendit superbement,  
Puis commença le ieu, donc tout premierement  
Il renga les aneaux, & creusit une place  
Pour les loger trestous, & dedans cest espace



LE XXI. LIVRE

À la ligne les renga, un esbahissement  
Les saisit, le voyans faire si proprement  
Vne chose à leurs yeux, qu'il n'auoit iamais faicte  
Ayant accoustré tout, lors en place il se iette,  
Commence à prendre l'arc. Trois fois il l'enfoncea  
Comme prest à tirer, trois fois il le laissa  
À fin de prendre aleyne, ayant grande esperance  
De tirer, & passer les fers. Il recommence  
Pour la quatriesme fois, & de faict eust atteint,  
Sans qu'Ulysses luy fit un signe & le retint.

À donques il leur dit, hélas! quelle infortune,  
Quel grand malheur me suit? faut de deux chose l'une,  
Ou que ie ne vaudray cy apres du tout rien,  
Que ie seray vn lasche, vn delicat, ou bien  
Que ie suis ieune encore, & n'ay pas assez seure  
La main pour repousser qui me feroit iniure:  
Mais vous qui en roideur & force me passez,  
Tendez l'arc, & les traits dedans les ronds poussez.

Quand il eut dit ainsi, doucement il se baisse,  
Sur les beaux aiz colez pose l'arc, & y laisse  
La fleche viste & belle: & sa place reprend  
D'où il estoit party. Lors à dire se prend  
Alors Antinous. Or compagnons, de grace  
Que donc chacun de nous se leue de sa place  
Par ordre, en commençant par celui iustement  
À qui on à versé du vin premierement.

On fut de son aduis. Alors le fils d'Oenope  
Leodes se leua le premier de la trope,  
Il estoit leur deuin, & toujours il estoit  
Au bas bout, & plus pres du buffet se mettoit,  
Ennemy tout à faict de leurs façons de faire,  
Toujours fasché contre eux, & toujours en colere



Il prit l'arc le premier, sur le pavé se mit,  
Atteint a la saiette, & de tant se promet  
Qu'il le pourroit bander, mais luy fallut se rendre,  
Car son bras se lassa trop delicat & tendre.  
Si dit aux poursuivans : ie me rends quant à moy  
Qu'un autre vienne icy : cest arc ie le prenoy,  
En priuera plusieurs & de vie & d'enuie,  
Et seroit bien meilleur de perdre un coup la vie  
Que de faillir vivans celle pour qui sans fin  
Nous demourons icy, & l'esperons en vain  
Mais si quelcun pourtant se sent fort, & espere  
D'espouser d'Ulysses la femme chaste & chere  
Qu'il s'en vienne à cet arc, mais qu'il y ait esté  
Quelque temps, & qu'il vienne à voir d'autre costé  
Quelque princesse Greque entre les mieux vestues,  
Qu'il quite ceste cy, & ses peines perdues,  
Demande l'autre à femme, & la Reine au surplus  
Prenne le fortuné qui luy दौरa le plus.

Il quitta ce disant le fort arc admirable,  
Et se baissant un peu le posa sur la table,  
Et la vire au beau fer, puis la place reprit  
D'où il s'estoit leué. Lors à dire se prit  
Encor Antinous, & griefuement le touche.

Liodes, quel propos t'est sorty de la bouche?  
I'en suis fort irrité, que cet arc ce dis-tu,  
En priuera plusieurs de vie & de vertu?  
Pour ce que tu n'as peu à ton plaisir en faire?  
Mais ce n'est pas cela. C'est plustost que ta mere  
Faillit à te donner la force & la bonté  
De pouvoir à propos bander cet arc vouté,  
Et d'en lascher le trait, c'est chose toute uraye,  
Mais que quelque autre vienne apres luy, & l'essaye



LE XXI. LIVRE

Puis au maistre cheurier il tint ces propos cy.

Or sus Melanthius aporte nous icy  
Force bois, fay bon feu, mets nous force escabelles,  
Et les couure de peaux & douillettes & belles,  
Donne ordre puis apres qu'il nous soit aporté  
De l'onguent de ceans en bonne quantité,  
Afin que bien chauffeZ & oints à toute force,  
Nous voyons qui aura plus d'adresse & de force  
Ceste ieunesse & moy, qu'on estime si peu,  
A manier cest arc & parfaire le ieu.

Dit qu'il eut, le cheurier faict en grand diligence  
Bon feu, sieges apporte & dessus eux agence  
Les delicates peaux. Apres il apportoit  
De l'exquis oignement qui là dedans estoit  
Vne tres-bonne masse: eux chauffeZ, s'en froterent  
Et s'en allans à l'arc l'exercice tenterent,  
Mais ils ne peurent pas le courber seulement  
Tant lasches ils manquoient de force entierement.

Antinous pourtant n'entroit point en carriere  
Mais fin & cauteleux se tiroit en arriere  
De mesme Eurymachus les principaux tous deux  
D'entre les poursuivans & les plus bazardeux.

Or comme ils s'essayoient à ce rude exercice,  
Le bouvier bellement & le porcher d'Ulysse  
Se suivirent, sortans de la sale, où les Grecs  
Prenoient leurs passe-temps, & Ulysses apres  
Prenant occasion les suit en diligence.

Quand il les tint dehors, alors il leur commence  
Ces propos gratieux. A vous seuls que voicy  
Vous doi-ie dire un mot? mais me tairay-ie aussi?  
Le cœur me dit pourtant que ie ne me doy taire.  
Aimez vous Ulysses? ça, & de quel affaire



Series vous avec luy, si fortuitement  
Il suruenoit asteure, & que presentement  
Un Dieu vous l'enuoyast ? Series vous au service  
Ou de ces poursuinans, où du diuin Vlysse ?  
Quel party prendriez vous ? que vous en dit le cœur ?  
Dittes ouuertement. Car cest bien le meilleur.

Lors le bouvier des beufs. Le Dieu du haut empire  
Parfit presentement ce que tu viens de dire :  
Vint il, cest homme là : un Dieu benin & doux  
L'amenast maintenant au beau milieu de nous  
Tu verrois à leffect, comme & de quel courage  
I'aurois la force au cœur & la main à l'ouurage  
Autant en dit Eumæe, inuquant ardamment  
Les Dieux de ramener Vlysses promptement.

Quand Vlysses cogneut auoir à suffisance  
Sondé leur loyauté, de rechef il commence  
A leur dire en ces mots. Or donques me voicy  
Qui apres mille maux suis de retour icy  
Me voicy rechappé des eaux & de la guerre,  
Et dans le vingtiesme an reuenu dans ma terre,  
Dedans mon cher pais : & i'ay eu le loisir  
D'essprouuer que vous seuls auez ioye & plaisir  
De tous mes seruiteurs de reuoir ma presence.  
I'en en ay veu pas un regretter mon absence,  
Ne prier qu'Vlysses reuint finalement  
Sur le seuil de son huis, que vous deux seulement.  
Mais ie vous iure aussi chose tres veritable  
Si Dieu met en ma main la bande detestable  
De ces gens, & permet que i'en aye raison :  
Ie vous mariray bien, vous donneray maison,  
Grandes possessions vous seront départis,  
Et vos maisons seront pres des miennes basties



LE XXI. LIVRE

Et n'aurons à iamaïs moy ny mon enfant doux  
 Ny freres, ny amis si respectez que vous  
 Mais, ça, pour vous oster de toute incertitude,  
 Pour ne vous laisser plus en nulle inquietude,  
 Et me faire cognoistre à vous ouuertement,  
 Que ie vous face voir icy presentement  
 Une marque sur moy, & vous monstre la place  
 De la playe que i eus sur le mont de Parnasse  
 Que me fit vn sanglier, quand avecques les fils  
 Du fort Antolychus chassant ie le deffis.  
 Ce faict, il leur fit voir à plein sa cicatrice.  
 Eux regardans de pres recogneurent Vlysse,  
 Luy baisèrent la face, & les bras estendans  
 Autour de luy serrez alloient en pleurs fondans:  
 Tout de mesme Vlysses & de tendreur & d'ayse  
 Et la teste & le corps leur embrassant les baise  
 Sur eux pleurans toujours Titan se fust couché  
 Si le sage Vlysses leurs pleurs n'eust empesché,  
 Cessez dit il, vos pleurs, que quelqu'un ne nous sorte,  
 Et vous voyant pleurer leans ne le raporte:  
 Mais remettez vous bien, & r'entrons bellement  
 Non pas tous à la fois i'iray premierement  
 Et vous viendrez apres: voicy vn signe au reste  
 Qui sera entre nous Quand la troupe moleste  
 Des superbes amans d'opiniaistre vois  
 Deffendra qu'on me baille & l'arc & le quarquois,  
 Tu le prendras Eumæ. nonobstant leur deffence,  
 En main me le metras contre leur resistance,  
 Puis tu t'en iras dire aux femmes de la haut  
 D'aller soudain fermer les portes comme il faut  
 Par toute la maison, que si dedans la sale  
 Elles oyent du bruit, que nulle ne deualé



Et ne sorte dehors: entendent seulement  
A faire leur besogne & toy semblablement  
Loyal Philatius, pren bien garde à la porte  
De la sale, & la ferme avec la barre forte  
Qu'on ne puisse sortir. Ce disant, il r'entra.  
En son siege se mit que vuyde il rencontra:  
Et ses gens apres luy. En ce temps Eurymaque  
Tenoit entre ses mains l'arc du fort Roy d'Ithaque,  
Le chauffant, le tournant à la splendeur du feu  
Il le vouloit courber & bander peu à peu,  
Mais il ne put iamaïs. Dont son ame orgueilleuse  
Vne plainte en iettoit & grande & merueilleuse,  
Si dit en soupirant à tous ses compagnons.

Amis, certes en vain nous nous embesognons,  
Vous & moy en aurons & vergogne & tristesse  
Ces nopces ie ne pleins, car par toute la Grece  
Et à l'entour d'Ithaque assez se trouvera  
De femmes pour nous tous, mais ie crain qu'on dira  
Que nous aurons manqué de force, à l'exercice  
Mis en auant de l'arc du magnanime Ulysse.  
Auquel Antinous. Certe il n'en sera rien,  
Gentil Eurymachus, toy mesmes le scais bien.  
Aujourd'hui est la feste ordinaire  
De l'archer Apollon, qui donc si temeraire  
Pense bander cet arc? que donc? tout doucement  
On le remette là, les traits semblablement  
Avecques les aneaux, personne que ie pense  
D'où on les aura mis n'aura l'oultre-cuidance  
De les en enleuer, de ceux qui ont acces  
Et viennent d'ordinaire au chasteau d'Ulysses  
Or que le sommelier à boire nous apporte,  
Quites pour ce iourd'hui de ceste iouste forte:



LE XXI. LIVRE

Demain Melantius en diligence ira  
Aux champs à son bestail, & nous amenera  
D'entre tous ses troupeaux les cheures les plus grasses  
Afin qu'ayans rendu à Phœbus vœux & graces  
Bruler sur son autel cuissots en quantité  
Venions à bon escient au ieu de l'arc vouté,  
Et mettions une fin a ce rude exercice.

Il discouroit ainsi dans la maison d'Ulysse;  
Et son opinion vn chacun approuua,  
On apporta de l'eau, les mains on se lava,  
Et les iennes garçons le bon vin departirent  
A tous les assistans & les tasse remplirent  
Après qu'ils eurent beu selon leur volonté  
Le prudent Ulysse qui auoit medité  
En son entendement ceste derniere ruse,  
En se tournant vers eux de ces propos leur vse.

Amoureux de la Reyne, oyez patiemment  
Ce que ie viens de metre en mon entendement  
Mais principalement i'en supplie Eurymaque  
Et toy Antinous, puissant prince en Ithaque,  
Qui certes viens de dire vn propos vertueux,  
Qu'il failloit laisser l'arc & respecter les Dieux;  
Et qu'Apollon demain pourroit sa force estendre  
Sur qui il luy plairoit pour l'arc courber & tendre  
Mais si vous le voulez ie voudrois bien aussi  
Le manier vn peu, pour éprouuer icy  
Deuant vous, si i'aurois la vigueur & la force  
Que i'ay eue autresfois, sous ceste vielle ecorce,  
Ou si avec le temps pour ne m'estre exercé  
Ceste roideur de nerfs ne m'auroit point laissé.

Il disoit, & chacun se mit en grand colere,  
De crainte qu'ils auoient qu'il ne vint à le faire,

Sur tous



Sur tous Antinous grandement le reprit,  
Tresfort le menacca, & à dire se prit.

Miserable passant, tu n'as pas peu d'audace  
Quoy? n'estimes tu rien qu'on t'ay fait tant de grace  
De te laisser icy avec nous banqueter,  
Qu'on t'ay daigné de tout servir & presenter,  
Qu'ayes participé à nos propos de table,  
Que nul autre que toy ne m'ait eu si traittable  
Que de venir s'asseoir & manger avec nous  
Et nos discours ouyr? Pour le vray, ce vin doux  
Ta blessé le cerneau, comme certe il offence  
Tout homme qui en prend avec intemperance  
Le Centaure vaillant Eurytion le fort  
Du vin iadis sentit le ruyneur & fort  
Quand ches Pirithous allant voir les Lapithes  
Il s'enyura par trop, & sortit des limites  
Et des gonds de raison, temeraire, insolent,  
Et sans nulle vergogne. Un courroux violent  
Ces princes embrasa, dessus luy se ietterent,  
Les oreilles ensemble & le nez luy couperent,  
Puis le mirent dehors: il sortit tout troublé  
De vin & de misere, & de honte accablé  
Grand deuil & grand depit les Centaures en prirent,  
Et la guerre asprement aux Lapithes en firent  
Mais le premier malheur sortit d'Eurition,  
La seule cause en fut son indiscretion,  
Et le vin par trop pris: ainsi t'en pourra prendre,  
Si de ce que tu veux maintenant entreprendre.  
Tu veux venir about tu trouveras, ie croy,  
Un qui aura la teste aussi folle que toy  
En vain tu nous feras & priere & requeste:  
Car pour te metre en mer la barque est desja preste,



LE XXI. LIVRE

Qui au Roy Echeius tout droit te conduira  
 Qui t'ayant en ses mains tout vif t'escorchera.  
 Mais croy moy seulement, boy, mange & te repose,  
 Ne veilles ie te pry te mesler d'autre chose,  
 Et n'entre point encor en dispute avec ceux  
 Qui plus ieunes que toy ne sont moins vertueux.  
 Auquel Penelopé la princesse honorable  
 Il n'est, Antinous iuste ne raisonnable  
 De menacer ainsi & chasser sans raison  
 Ceux que Telemachus reçoit en sa maison.  
 Mais voudrois tu penser, bien que cest hôte nostre  
 Vint à bander cest arc, & fist plus que tout autre  
 Qu'il m'espousast pour tant & m'emmenast d'icy  
 Non, ostez de vos cœurs la crainte & le soucy  
 Qui s'y pourroient loger, n'en faites pire chere,  
 Il ne m'aura iamaïs pour son epouse chere,  
 Ce seroit indecence à moy, à luy abus  
 Alors Eurymachus le fils de Polybus.  
 O fille d'Icarus, Reyne de grand'prudence,  
 Nous n'auons iamaïs eu si sotte la creance,  
 Qu'il fust pour t'espouser : nous ne craignons sinon  
 Qu'on en vienne à parler, blasmant nostre renom.  
 Nous craignons le caquet des hommes & des femmes,  
 Et que quelcun des Grecs, mesmes des plus infames  
 Et qui vallent le moins ne parlent de cecy,  
 Nous tienne sur les rancs, & ne se moque ainsi.  
 Ces gens ont le corps foible, & imbecille l'ame,  
 Sont moindres que celuy dont ils veulent la femme,  
 Ils ont tenté son arc & bander ne l'ont peu.  
 Mais vn pauvre passant qu'on n'auoit iamaïs veu  
 Ay sement l'a bandé, a passé les saiettes  
 Au trauers des pertuis, a franchi les bouclettes.



Voila ce qu'ils diront chacun s'en moquera,  
Et honte & des-honneur sur nous en tumbera.

Lequel Penelope de ce propos vint suivre  
Certes Eurymachus, ce n'est nullement viure  
En gens aymans l'honneur, qui ont affection  
Des'acquerir bon bruit & reputation  
Parmy un menu peuple & dans vne prouince,  
Que de des-honorer la maison d'un grand prince  
Et consumer son bien. Que n'estes vous aussi  
Ialoux de vostre honneur, vous comportans ainsi?  
Pour nostre hoste, qu'à til? n'a til la force belle  
La taille comme il faut, la vigueur naturelle?  
Il est de bonne race & venu de bon lieu.  
Donc, qu'on luy porte l'arc, & qu'il se mette en ieu,  
Afin que nous voyons au moins ce qu'il peut faire  
Ie le veux, & que nul ne me chante au contraire  
Sil le faict, qu'Apollon veille luy accorder  
La grace & la faueur de le tendre & bander,  
Ie luy feray present d'une manteline,  
Et d'un bon haubergeon, & d'une robe fine,  
De force habis en somme, outre plus il prendra  
Un iauelot de moy, dont il se deffendra  
Des hommes & des chiens: i'ay encore un espee  
Tranchant des deux costez, bien forte bien trampee  
Que ie luy donneray, courriray ses talons  
Et ses pieds ainsi nuds de souliers forts & bons,  
En tous lieux qu'il voudra ie le feray conduire  
Et l'accommoderay d'une bonne nauire.

A qui Telemachus respondit puis apres.  
Mamere, ie ne scay nul d'entre tous les Grecs  
Qui ayt dessus cest arc plus de droit & puissance  
Que ie scay en anoir, qui voudra s'en offance,



LE XXI. LIVRE

Des ceste heure ie puis le donner & l'oster  
 A qui il me plaira, ie dy sans excepter  
 Tous les plus grāds d'Ithaque, & les plus forts d'Elide  
 Propre à nourrir cheuaux qu'on manie à la bride:  
 Nul d'eux ne me scauroit empescher, qu'apresent  
 Si mon plaisir est tel ie n'en face un present  
 A ce bon homme icy: mais ie vous pry, ma mere,  
 Retirez vous là haut, songez à vostre affaire,  
 Et à vostre besogne, ayez tant seulement  
 Soin de vostre quenouille, & mettez gentiment  
 Vos femmes au travail. Car le temps où nous sommes  
 Donne de manier ces affaires aux hommes,  
 Et à moy dessus tous, qui ay & veux aussi  
 Avoir entier pouuoir sur ceste maison cy,  
 Sa mere l'entendant bellement se retire  
 Raue, & ruminant ce qu'il venoit de dire,  
 Monte en haut en sa chambre, & ses femmes apres  
 Où elle se remit à faire ses regrets  
 Sur son pauvre mary, & tant que la guerriere  
 Pallas, luy vint fermer l'une & l'autre paupiere  
 D'un gracieux sommeil, mais le braue porcher  
 Alla diligemment le bel arc destacher,  
 Et desia le portoit à son Roy, d'un grand ayse,  
 Quand les fiers poursuinans firent vne grand noise,  
 Et crians hautement menoient un fort grand bruit  
 Lors un presomptueux d'entre eux, parla & dit.  
 Où portes tu cest arc vilain porcher infame?  
 Pendart, si ie te prensie t'arracheray l'ame,  
 Et donneray ta chair à tes chiens par morceaux  
 Qui te deuoreront mort entre tes pourceaux  
 Tu auras le loyer de tous tes malefices,  
 Si Phabus, si les Dieux au moins nous sont propices.



Il dit & le porcher, remit tout bellement  
L'arc d'où il l'auoit pris, craignant extremement.  
Car plusieurs contre luy vsoient de grand menace.  
Telemachus d'ailleurs luy crioit de sa place  
Et le menaçoit fort. Eumæ, dit il, hola,  
Reporte moy cest arc à l'hoste que voila,  
Fay ce que ie te dy. Il n'est en ta puissance  
De rendre à tant de gens semblable obeissance.  
Autrement, ie t'asseure aux champs ie rennoiray  
Bien que ie sois fort ieune & te lapideray,  
Croy moy, ie suis encor assez fort pour le faire.  
Que pussay-ie aussi bien sous ma force deffaire  
Ces poursuiuans icy, tel eussay-ie le bras  
Qu'il les pust surmonter, ie ne tarderois pas  
A les metre dehors, ils ont trop d'arrogance  
Et ie me sens par trop las de leur insolence.

Il disoit, & ces gens ne s'en estomaquoient,  
Mais plutost se prenoient à rire & s'en moquoient  
Donc Eumæ prenant l'arc que luy dit Telemaque  
Le mit entre les mains du fort prince d'Ithaque  
Puis sortant de la sale accourt hatiuement,  
Faiçt venir Euryclee & luy dit bellement.

Telemachus par moy te mande que tu barres  
Les portes & de clef & de tres-forte barres,  
Que si vous entendez du bruit, de la rumeur,  
Ne sortez nullement, faiçtes vostre labeur.

Il dit, elle soudin alla fermer les portes,  
Les serra de la clef & de barres tres-fortes.  
Philatius d'ailleurs tacitement s'encourt,  
Ferme diligemment la porte de la court.

Or sous le porche estoit vn grand bois par fortune  
Que l'on auoit tiré des pieces d'une hune,



LE XXI. LIVRE

La porte il en barra, puis revint viftement  
 Se voir d'où il estoit party premierement,  
 Regardant Ulysses s'il luy feroit point signe:  
 Qui tient l'arc en sa main, le vire, tourne & guigne  
 Si les vers n'auroient point l'encornement rongé,  
 Ou s'il ne seroit point ailleurs endommagé,  
 Tandis qu'il fut absent. Lors l'un d'eux voulant rire  
 Se tourna vers un autre & se prit à luy dire:  
 Voicy quelque madré, quelque bien entendu  
 A cognoistre les arcs, maistre il s'en est rendu.  
 O qu'il en a chez luy bien d'autres tous semblables,  
 Ou bien en veut polir d'autres plus admirables,  
 Voyez comme il le va en ses mains maniant,  
 Le resola qu'il est, l'assuré mendiant,  
 De bourdes controuneur: l'autre vint à l'encontre:  
 Que toujours ce dit-il, il ayt telle rencontre  
 Pour ses commoditez, comme presentement  
 Il pourra se iouer de cest arc aysement.  
 Ainsi deuisoient ils, mais Ulysses à l'heure  
 L'ayant bien visité, desormais s'en assure.  
 Comme un ioueur de lut bien experimenté  
 Accorde sans travail son instrument vouté  
 L'appuyant à son sein, & au chant de ses leures  
 Marie les boyaux des brebis & des cheures,  
 Ainsi sans se peiner Ulysses l'arc tendit  
 Et de sa droite main la corde il estendit.  
 Vne strideur s'ouyt du son qui prouint d'elle,  
 Qui sembloit rapporter là vois de l'hirondelle,  
 Cela fâcha tres-fort les orgueilleux amans,  
 Leur visage en changea: & sur ces errements  
 Iupiter fit ouir en l'air force tonnerre,  
 Et fit voir quant & quand des prodiges sur terre.



*Cela resjouit fort le Cephalenien  
 Le diuin Ulysses, que le saturnien  
 Pour le fortifier ses foudres ainsi iette.  
 Si print soudainement vne viste sagette  
 Qui estoit sur la table & toute à decouvert:  
 Car les autres estoient dans le carquois couuert,  
 Dont il denoit bien tost les Grecs à mort estendre.  
 Lors deployant les bras il vint la corde tendre  
 La tirant, & courbant son arc des deux costez  
 Le faisoit enluner en ses concauitéz.*

*Puis placé à propos il met hors de la coche  
 Le nerf qui tient la fleche, & en l'air la decoche  
 Visant si iustement que droit il la poussa  
 Dans les trous des aneaux & les haches passa  
 Puis il dit à son fils, Ton hoste, ô Telemaque,  
 Ne te faict des-honneur logé en ton Ithaque,  
 Il a visé bien droit, il n'a point longuement  
 Tourné, viré ton arc, ny inutilement.  
 I'ay encores de l'homme, & ne suis pas si proche  
 De réuer, que ces gens m'en ont faict de reproche.  
 Mais il faut vistement leur soupper aprestier  
 Aux torches, puis iouer sur le lut & chanter  
 Pour leur donner plaisir & toute esjouissance  
 C'est cela des festins toute là bien seance.*

*Il tenoit ces propos, puis fronceant les sourcils  
 Comme disant c'est l'heure, il fit signe à son fils,  
 Qui ceignant son espee affilee & luysante,  
 Prend vne partuisane en sa main bien-duisante  
 Armé d'un corselet qui iette vn fier eclat,  
 S'aproche de son pere & s'apreste au combat.*

Fin du vingt vniesme liure.

Oo iiii





LE VINGTDEVXIESME LIVRE  
DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGUMENT.

**V**lysses de la premiere fleche tue Antinoüs. Les pour-  
suiuans se deffendent. Grand combat est faict entre  
eux, & Vlysses. Son fils, Eumæus & Philætius. Tous  
les poursuiuans sont mis à mort. Phæmus le chantre &  
Medon le heraut sont sauuez. Il faict estrangler les seruan-  
tes ribaudes, & mourrir cruellement Melanthius.

AUTRE SOMMAIRE.

*Vlysses les amans met à mort sans mercy,  
Mais il sauue le chantre & le heraut aussi:*

**L**ors le fort Vlysses ses vieux penaillos iette,  
Sante sur le paue, ayant plein de saiette  
Leresonât carquois, & l'arc, qu'il enfonça,  
Et soudain à ses pieds les fleches il versa:  
Puis dit aux poursuiuans. Le ieu s'est faict sans nuire  
Iusqu'icy à personne, or ie vous veux bien dire  
Qu'il en faut inuenter d'autres dorefnauant  
Et ie l'essayeray: Tels que par cy deuant  
Nul autre que ce soit n'a trié coups semblables  
Voyons si ie scauray les rendre conuenables



Comme ie me promets. Apollon dessus tout  
Me face auoir l'honneur d'en venir bien à bout.

Ce disant, il atteinte vne sagette dure  
Encontre Antinoüs, qui vouloit d'auenture  
Lener un vase alors d'or massif, qu'on tenoit  
Par l'anse aux deux costez: de faict il le prenoit  
Pour boire entre ses mains, n'ayant en sa pensee  
Nulle apprehension de ceste mort forcee.  
Car qui eust iamais creu qu'un homme tant rusé,  
Et tant braue fust-il, estant seul, eust osé  
Sur tant d'hommes vaillās qui s'assembloïēt pour boire  
Hazarder un massacre. & vne mort si noire?  
Or droit dans le gosier Ulysses le blessa,  
Et derriere le col la pointe outre passa:  
Lors la teste luy panche, & sur son sein succombe,  
Hors des mains le hanap luy eschappe & luy tombe.  
Une bouteille grosse & espaisse de sang  
Luy grenouille aux nareaux, il chet dessus le banc,  
Et demenant des pieds tombant à la renuerse  
Il pousse ce qu'il trouue & la table rennerse.  
Les morceaux il vomit qu'il auoit aualez,  
Et le pain & la chair ensemblement meslez  
La terre salissant. Au bruit de ceste cheute  
La troupe des beueurs faict vne grande esmeute,  
Fremissant fierement: d'horreur & de dédain  
Chacun quitte son siege & se leue soudain,  
Regardent les parois, & n'y voyent ny hache,  
Ny pique, ny espieu, ny casque ny rondache,  
Alors contre Ulysses crians, & l'outrageans:  
Méchant, luy disoient-ils, tires tu donc aux gens?  
Iamais n'emporteras l'honneur de ton adresse.  
Voicy tu as tué le meilleur de la Grece,



LE XXII. LIVRE

Tu mourras méchamment, les Vautours mangeront  
Ta vilaine charongne & te déchireront.

Ils s'abstiennent pourtant : car personne ne pense  
Que volontairement il ayt fait ceste offence,  
Et à son escient. Sots qui ne voyoient pas  
Qu'ils estoient arriuez à leur dernier trespas,  
Qu'il falloit tous mourir. Alors le Roy d'Ithaque  
Les guignant de trauers en ces mots les attaque.

Chiens, vous ne pensiez pas que iamais Ulysses  
Deust reuenir de Troye, en faisant ces excès  
Icy dans ma maison, menans ce train infame,  
Ruinans tous mes biens, voulans auoir la femme  
D'un homme encor viuant, arrogans, insolens,  
Les femmes de ceans souillans & violans,  
N'ayans crainte des Dieux dessus lesques nous sommes,  
Et ne vous soucians des reproches des hommes,  
Mais vous mourrez aussi tant que vous estes-là.

Il dit, & chacun d'eux en son ame trembla,  
Vne frayeur les prit, iettent deçà leur veüe,  
Et delà pour fuir ceste mort non preuenüe  
Le seul Eurymachus ce mot luy a tenu.

Puis donc, ô Ulysses, que te voila venu,  
Tout ce que tu as dit, certes, est equitable,  
On s'est mal comporté, c'est chose veritable,  
On a fait des excès & dedans & dehors  
En grande quantité. Mais tu vois cy le corps  
De celui qui de tout estoit la seule cause.  
Ce n'estoit pas ta femme, il vouloit autre chose  
Que le grand Iupiter n'a voulu terminer;  
Son desir, son dessein, son but fut de regner  
Icy dans ta maison, de gouverner Ithaque,  
Et de donner la mort à ton fils Telemaque.



Ores le voila mort. Recey nous en pitié,  
Et te reconcilie à nous par amitié,  
Nous qui sommes ton peuple, & sur ton assurance  
Nous nous assemblerons, ie donnons recompense  
De tout ce qu'on t'a pris. Ce qu'on t'a dépendu  
Te sera remboursé, tout te sera rendu,  
Nous te ferons mener vingt bœufs pour chacun hōme,  
D'airain, d'argent & d'or te pairons si grand somme  
Que ton cœur en sera tout content & ioyeux,  
Appaise seulement ton courroux ennuyeux.

Auquel respond ainsi le vaillant Roy d'Ithaque  
Regardant de travers: Quand mesme, ô Eurymaque,  
Tous vos biens paternels me viendriez presenter,  
Et avec eux voudriez d'autres y adiouster:  
Ie ne retireray mes mains de la vengeance,  
Que ie suis resolu de prendre, pour l'offence  
Que i'ay receu de vous, maintenant c'est à vous  
Ou de vous bien defendre, ou de parer aux coups,  
Eschappe qui pourra, mais ie croy qu'à grand peine  
Vn seul se sauvera de la mort inhumaine.

Il dit, & les genoux leur alloient tremblotant.  
Alors Eurymachus leur dit, les irritant.

Amis, puis qu'il a pris ces fleches malheureuses  
Il ne retiendra plus ses mains malencontreuses,  
Tant qu'il nous ayt trestous tueZ & terrasseZ:  
Mais pensons à nous battre, & serrez & pressez  
Allons donner à luy, tirons tous nos espees,  
Et mettons au deuant de ses fleches trempées  
Ces tables & ces bancs: Soyons vaillans & forts,  
Si nous le pouuons ioindre & le pousser dehors  
Tant seulement d'icy, sortons tous de furie,  
Et par la ville allons leuer vne cririe,



LE XXII. LIVRE

Tout le monde accourra au cry de nostre voix.  
Et de l'arc il ioura pour la derniere fois.

Ce disant, son espee hors du fourreau il tire,  
Iette un cry furieux, & plein de rage & d'ire  
Sautte vers Ulysses, bruyant horriblement:  
Ulysses le suiuit de l'arc tout bellement,  
Luy décoche vne fleche, & droit souz la mammelle  
En l'atteignant luy fit vne playe cruelle  
Qui donna iusqu'au foye. A ce coup inhumain  
L'espee qu'il tenoit luy tomba de la main,  
La table cheut à bas, l'eau, de la violence  
Fut épanchée à terre, & le vase à double anse  
Asa cheute versa. Luy tombant & panchant  
La terre de son front heurta en trebuchant,  
Iettant un grand soupir, & de son pié qui tremble  
Secouant le iarret, il faict tomber ensemble  
Et siege & marche pié: un brouillas nuageux  
Se vint finalement espandre sur ses yeux.

Alors Amphinomus dégaine son espee,  
S'en vient contre Ulysses, & la voye occupee  
Se veut faciliter, pour sortir vistement,  
Sans que Telemachus le preuint fierement,  
Il luy tire un grand coup, & de grand violence  
Dans le milieu des reins il luy fourre sa lance.  
Il chut, & un grand cry en cheant il ietta,  
Et contre les carreaux de son front il hurta.  
Mais le fils d'Ulysses d'aupres de luy se tire,  
Au corps d'Amphinomus qui contre terre expire  
Laisse son ianelot, il craint qu'en l'arrachant  
Quelqu'un prenne le temps, de son estoc trenchant  
Ne le vienne perser, ou d'en hault ne luy iette  
Comme il se baisseroit un grand coup sur la teste.



Courant donc viftement vers son pere il reuint  
Afin d'estre plus forts & pres de luy se tint.  
A doncques il luy dit : Mon pere, que te semble,  
Si ie montois là hault & t'apportasse ensemble  
Un couple de bons dards, un rondache luisant,  
Et un casque bien-faiçt à ta teste duisant,  
Que ie m'armasse aussi d'une cuirasse dure,  
Et fisse à ces deux cy prendre une bonne armure,  
Au bouvier, au porcher, ne vaudroit-il pas mieux  
Combattre bien conuerts? Ulysses tout ioyeux:  
Va viftement, mon fils, parauant que me faillent  
Ces fleches en la main, de peur qu'ils ne m'assailent  
Me voyans desarmé, & restans les plus forts  
Ne me forcent en fin & me iettent dehors.

Ce disant Ulysses, Telemach' ne faiçt faiçt faute  
D'obeir viftement, monte en la salle haute  
Où les armes estoient : oste des rateliers  
Huit puissans iauelots, prend quatre grands boucliers,  
Et tout autant d'armets dont la splendeur éclaire:  
Il prend tout, les apporte, & se rend à son pere:  
Il s'arme le premier, & les pastres apres  
Se couurent viftement des puissans halecrets,  
Se rengent pres du Roy, qui autant que ses fleches  
Luy durent en la main, autant faiçt-il de breches  
Aux Grecs, iusqu'à la mort. Au prix qu'il choisissoit  
Son homme avec son arc, au prix il le perçoit  
Et le renuersoit mort. Mais dès que luy faillirent  
Les fleches, & les traits entre ses mains tarirent,  
Soudain il appuya son arc contre le mur,  
Et pendit à son col son grand rondache dur  
Conuert de quatre cuirs, accommode en sa teste  
L'esponuentable armet à l'effroyable creste,



LE XXII. LIVRE

Vn pennache au dessus faiet ondoyer ses flots,  
Puis il prend en sa main deux puissans ianelots  
De fer tres-reluisant & de pointe tres-forte.

Or là dedans auoit vne certaine porte  
Bastie dans le mur, & dans le pied estoit  
Vne issue, par où quelquesfois on sortoit  
Pour aller à la ville, elle estoit d'auenture  
Rembarree pour lors de mainte table dure.  
Vlysses au porcher la deffence en donna,  
Car on pouuoit sortir tant seulement par là.

Adonc Agelaus. Compagnons, ie vous prie  
Qu'on gaigne ceste porte, & qu'au peuple on crie:  
Car à nostre clameur tout le monde accourra,  
Et pour le dernier coup cestuy cy tirera.

Auquel Melanthius. Las, il est impossible,  
Vaillant Agelaus, tant est inaccessible  
La porte que tu dis, elle est en vn destroit  
Si serré, qu'aysement vn seul la defendroit,  
Tant eust-il peu de cœur. Plustost, si ie m'aduançe  
Et que ie vous apporte armes en diligence,  
Vaut-il pas mieux s'armer, esprouuant le bazarde?  
Ie vay monter là hault, car c'est en ceste part  
Qu'Ulysses & son fils leurs armes ont soustraittes.  
Il leur disoit ainsi, & en ces entrefaittes  
Il monte viftement par les grands escaliers:  
Douze rondaches forts dépend des rasteliers,  
Autant de forts espieux, autant d'armets de teste,  
Dont les pennaches grands ondoyoient sur la creste.  
Chargé qu'il fut, soudain en bas il descendit,  
Et aux fiers poursuiuans pour s'armer les tendit.

Ulysses le voyant, tous ses sens luy troublerent,  
Tout le cœur luy faillit, les genoux luy tremblerent,



Ces espieux qu'ils prenoient, ces armes qu'ils vestoient,  
Une grande besoigne encor' luy apprestoient.

Si dit à Telemach'. Mon fils, c'est chose seure  
Que là hault contre nous quelque femme coniore,  
Et d'armes & bastons, nos ennemis fournit,  
Ou bien Melanthius. A ces mots respondit  
Soudain Telemachus: Mon pere i'en suis cause,  
Moy seul ay faict le mal, il n'y a autre chose,  
N'ayant l'huis apres moy tant seulement fermé  
De haste que i' auois. Mais, ô gentil Eumæ,  
Va mettre ordre à ce mal, & ferme bien la porte,  
Et pren garde si c'est quelque femme qui sorte  
Et nous trahisse ainsi, ou bien Melanthius  
(Comme mieux ie le croy) le fils de Dolus.

Comme ils parloient encor', le cheurier ne faict faute  
De remonter soudain, & de la salle haute  
Tirer d'autres bastons ainsi qu'auparauant,  
Et les descendre en bas: Eumæ l'apperceuant  
S'en courut vistement le monstrier à son maistre,  
Et luy dit en ces mots: Voila le méchant traistre  
Qui nous cause le mal. Mais dy moy si tu veux  
Que ie l'aie tuer, ou si tu aymes mieux  
Que ie l'amene icy, pour prendre en ta presence  
De ses méchanceté une horrible vengeance,  
Car il a faict ceans infinité d'exces.

A ces mots respondit le prudent Ulysses:  
Telemachus & moy pour un temps ferons teste,  
Et nous opposerons à ceste troupe infeste:  
Vous deux allez à luy,prenez-le, & luy liez  
Les mains dessus le dos, & contremont les piez,  
Puis le iettez en bas, & qu'une chaisne forte  
Le prenant par le corps le suspende & supporte,



LE XXII. LIVRE

Lice à vn pilier pour soustenir le faix.  
 Qu'il ayt contre le dos encores vn grand ais,  
 Que sans pouuoir mourir vn long temps il endure  
 Le tourment excessif d'une peine tresdure.  
 Comme il eut acheué, ils courent viftement  
 Où il estoit allé, montent soudainement  
 Afin de l'attrapper. Luy qui ne se repose  
 Armes cherche par tout ne pense à autre chose.  
 Chacun d'eux aux costez de la porte attendant  
 Demeure là tout coy, & luy sort ce- pendant  
 Vn casque en vne main, en l'autre vne grand targe  
 A la vieille façon, mais puissante & fort large,  
 Que iadis Laërtes estant ieune portoit,  
 Mais on n'en faisoit conte, & par terre elle estoit  
 Pleine de salleté, les courroyes brulees  
 Et les peaux de dessus par les bords decolees.  
 Ils se lancent sur luy, le prennent furieux,  
 Le tirent au dedans, le trainnent aux cheueux,  
 Le iettent contre terre, & sur le dos luy lient  
 Et les mains & les pieds, & tout le corps luy plient  
 De cordes sans pitié: selon le mandement  
 Du diuin Ulysses ils font entierement:  
 Luy mettent au trauers vne cruelle chaisne,  
 Le pendent, & luy font souffrir horrible gesne.  
 Lors Eumæle gaussant luy haranguoit ainsi:  
 Tu peux Melanthius, passer la nuit icy,  
 Dedans ce lit molet, certes tu le merites.  
 Et quand l'aube du iour sortira des limites  
 Du profond Ocean, lassé de sommeiller,  
 Tu pourras si tu veux soudain te réveiller:  
 Prenant de tes troupeaux les Cheures les plus belles  
 Pour faire des festins à tes amis fidelles.

Lors



Lors ils laisserent là Melanthius pendant  
A une chaîne forte: & eux ce temps-pendant  
S'estans tresbien arméz, la porte refermerent,  
Coururent secourir Vlysses, qu'ils trouverent  
Braument resistant. Ces quatre seulement  
A la porte rangez combattoient vaillamment,  
Les autres sont dedans, en grand nombre au possible,  
Braves & hardieux, & de force invincible.  
Lors Pallas vint à eux, de voix, de face encor;  
Et de taille du tout ressemblant à Mentor.

Vlysses la voyant s'esioynt & luy crie:  
Aide nous à chasser ces méchans, ie te prie,  
Mentor, vien secourir ton amy ancien:  
Ressouvien toy de luy, quantes fois & combien  
Nous auons faict aux Dieux d'offertes agreables,  
Et nous sommes encor tous deux d'aage semblables.

Ce disoit-il, croyant estre certainement  
La Deesse Pallas, qui garde seuurement  
Les peuples de tout mal. Mais de dedans la place  
Les assiegez, d'ailleurs luy vsoient de menace:  
Entre eux Agelaüs le fils de Damastor:  
Qu'il ne t'aduienne pas, disoit-il, ô Mentor,  
D'aider à cestuy cy, & que son beau langage  
N'attire point sur toy ta perte & ton dommage.  
Car si nous par faisons ceste entreprise icy,  
(Comme ie suis certain qu'il aduiendra ainsi.)  
Quand nous aurons tué & le fils & le pere,  
Nous te ferons souffrir mort cruelle & amere:  
Voy bien ce que tu fais, car tu le payeras  
Aux despens de ta teste, & te ruineras,  
Car dès que nous aurons rabatu vos courages  
Par le fer, nous irons piller les heritages



LE XXII. LIVRE

Tant dehors que dedans, nous les assemblerons  
Avec ceux d'Ulysses, & de tout iouyrans:  
Nous ne permettrons pas que ton fils ne ta fille  
Viuent en ta maison, ta femme & ta famille  
Seront soudain par nous mis hors de la cité.  
Il disoit & Pallas eut le cœur irrité  
Plus fort pour ces propos. A donc elle s'aduanee  
Soudain vers Ulysses, le reprend & le tance:  
Tu n'es plus Ulysses, de ces forts & hardis,  
Tu n'es plus celui-là qui combatois iadis  
Souz les murs d'Ilion pour Helene la belle,  
Portant neuf ans entiers peine continuelle:  
Où tu as mesmement de tes mains mis à mort  
Infinis combatans, tombez souz ton effort:  
En fin par ton conseil & par ton entreprise  
La cité de Priam a esté arse & prise:  
Et or' que te voicy de retour sur tes champs,  
Quoy? tu fais le restif d'assommer ces méchans,  
Or' que tu as le pié dessus ton heritage  
Pour des effeminez tu manques de courage?  
Mais ça, approche toy, vien pres de ton amy,  
Et voy comme il faict bien contre ton ennemy,  
Voy comme Mentor sçait rendre le benefice  
Qu'il a iadis receu de son amy Ulysse.  
Elle l'accourageoit ainsi, mais tellement  
Qu'elle ne luy donnoit la force entierement  
De vaincre tout d'un coup: mais la Deesse sage  
Du pere & de l'enfant esprouuoit le courage.  
Puis tout soudainement se changeant en oyseau,  
Elle s'alla percher dessus vn solineau,  
De la belle maison, telle qu'une hyrondelle.  
Alors Agelaüs excitoit de plus belle



Les autres poursuivans, avec Eurynomus,  
Pysandre, Amphimedon, & Demoptolemus,  
Et Polybus le sage. Ils estoient de la bande  
Qui encores restoit, la force la plus grande.  
Ceux qui vivoient encor pour l'ame combatoient  
Et pour sauver leur vie : & les autres estoient  
Succombez dessous l'arc, & les fleches mortelles,  
A eux Agelaüs disoit parotes telles.

Mes amis, son effort s'arrestera en fin,  
Et tout ce que Mentor luy a dit sera vain,  
Car les voila tous seuls restez entre les portes.  
Parquoy n'esbranlons point sur luy nos piques fortes  
Tous ensemble à la fois. Six doncques d'entre nous  
Dressent premierement la fureur de leurs coups.  
Si le bon Iupiter de tant nous favorise  
Que nous puissions avoir dessus luy quelque prise,  
Et acquérir l'honneur de le ruer à bas,  
Des autres puis apres ce sera peu de cas,  
Il ne nous faut que luy. A ces mots ils haussèrent  
Les bras, & dessus luy tous leurs coups ils dresserent,  
Mais Pallas les rendit inutiles & vains.  
Car l'un d'eux fit tomber la force de ses mains  
Contre le seuil de l'huis, l'autre contre la porte  
Vainement reboucha sa partuisane forte,  
L'autre de son espieu la muraille frappa.  
Ainsi chacun des quatre à leurs coups eschappa,  
Ausquels Ulysses dit : Amis, il faut asteure  
Que nous dressions nos coups de fortune meilleure  
Dessus nos ennemis, qui ont faict leur effort  
De nous mettre aujour d'huy les premiers à la mort.  
Il dit, & eux soudain les autres regarderent  
Et leurs forts ianelots tout à la fois darderent.



LE XXII. LIVRE

Là Demoptolemus d'Ulysses fut persé,  
 Et par Telemachus Euryades blessé:  
 On vit par le porcher Elatus mort estendre,  
 Et par Philatius fut renuersé Pisandre.  
 Ces pauvres amoureux le froid paué mordans  
 Secouans le iarret, tomberent sur les dents.  
 Les autres, de la salle au fonds se retirerent:  
 Le Roy donnant sur eux avec les trois, tirerent  
 Leurs bastōs des corps morts: puis d'un effort nouveau  
 Les autres poursuuans darderent de plus beau  
 Leurs iauelots contre eux, que rendit inutiles  
 La Deesse aux yeux pers, dompteresse des villes.  
 L'un d'eux frappa le seuil, l'autre son dard ficha  
 Contre la forte porte, & l'autre deslacha  
 Son coup contre le mur. Amphimedon s'adresse  
 Contre Telemachus, & à la main le blesse  
 L'effleurant, & sans plus le cuir est entamé.  
 Ctesippus atteignit sur le bouclier Euma,  
 Et un peu le blessa sur le haut de l'espaule:  
 Mais le dard outre-passe, & legerement volle,  
 Puis chet à terre à bas. Puis les trois compagnons  
 D'Ulysses vont encor assaillir les mignons,  
 Minerne leur donnoit le courage & l'adresse  
 Pour choisir les plus beaux au trauers de la presse.  
 Là fut Eurydamas d'Ulysses renuersé,  
 Le fort Amphimedon par son fils transpersé,  
 Polybus par Euma, & de sa iaueline  
 Le bouuier, Ctesippus frappa par la poitrine,  
 Puis tout fier de ce coup il luy parla ainsi:  
 Audacieux chanteur d'iniures, te voicy:  
 Te chastiras-tu point de tes pensees folles?  
 Or dy nous maintenant magnifiques parolles



Laisant l'effect aux Dieux, qui sont, comme ie voy,  
Plus forts, plus belliqueux, & plus puissans que toy.  
Cecy te soit rendu pour digne recompense  
Du pié, que de ta grace en ta magnificence  
Tu donnas à Vlysses alors qu'il mendoit  
En sa propre maison, & qu'il te supplioit.  
Il insultoit ainsi sur le Polyther side,  
Mais Ulysses encor sur le Damastoride  
Un ianelot branla, & le renuersa mort.  
Telemachus apres tua par grand effort  
Le preux Leocritus, son dard penetre & entre,  
Tant le coup fut bien pris, dans le milieu du ventre.  
Il chet dessus la face, & en tombant à bas  
Du front heurte la terre. Au mesme temps Pallas,  
La fille à Iupiter, la guerriere homicide  
D'enhault où elle estoit ébranle son Egide.  
Leur esprit fut trouble à sa grand resplendeur,  
Fuyans par la maison, tous glacez de froideur.  
De la mesme façon qu'une troupe farouche  
De vaches par les champs, que va piquant la mouche,  
En la saison d'Esté vers le temps des longs iours.  
Ou, comme on void des monts les Faulcons, les Autours  
Fondre sur les oyseaux, descendre à tire d'aisles,  
Et sur eux se ietter de leurs serres cruelles,  
Des pauvrets poursuivis les troupeaux éperdus  
Fuyans deçà delà par les champs épandus,  
Des nues mesme ont peur. L'ennemy ne les quitte,  
Les poursuit & les perd, la force ne la fuitte  
Ne leur seruent de rien, qu'ils n'aillent repaissans  
Aumoins pour la plus part le ventre des passans  
Qui ont part à la proye: Ulysses en la sorte  
Et ses gens se iettoient sur la triste cohorte



LE XXII. LIVRE

Des pauvres poursuivans. Par pieces les hachotent,  
Et par tous les endroits du chasteau les cerchoient.  
Ils iettoient de grands cris souz les grāds coups d'espee,  
Et de leur sang estoit la salle dētrempee.

Lors Liodes l'un d'eux faisant l'humble & le doux,  
S'en vint à Ulysses, & tenant ses genoux,  
Ie te prie, Ulysses, par tes pieds que i'embrasse,  
Disoit-il en criant, fay moy mercy & grace,  
Ayes égard à moy: car nulle ne sera  
Des femmes de ceans, qui me condamnera  
D'avoir commis chez toy desordre ou insolence,  
Te s'noignera plus tost que i'ay de ma puissance  
Tasche de moderer leurs folles actions,  
Mais ils ont méprisé mes admonitions,  
Vne vie menans que i'ay fort detestee,  
Aussi ont-ils la mort qu'ils ont bien meritee.  
Moy donc qui n'ay rien faict, n'estant que seulement  
Leur augure & devin, mourray-je pauvrement?  
N'y a-t'il point pour moy de pitié ny de grace?  
Fault-il que leur forfait mon innocence efface?  
Ulysse, apres l'avoir longuement escouté,  
D'un regard de travers, puis que tu as esté  
Leur augure, dit-il, il ne se scauroit faire  
Que tu n'ayes porté faueur à leur affaire,  
Leur disant que i'amaïs ie ne retournerois,  
Te flattant en ton cœur que tu débaucherois  
Ma femme bien-aimée, & en aurois lignee.  
Doncques dedans ton sang ma main sera baignee,  
Tu ne chapperas point. Ce disant, il saisit  
Une espee aussi tost, que contre terre il vit,  
Qu'Agelaüs mourant laissa choir par la salle:  
Il la hausse sur luy, & du coup qui deuale



Luy fend la teste en deux, comme encore il parloit  
Il tombe sur la place, & son sang se mesloit  
Versé par les carreaux, avecques la poussiere.

Le chantre Phamius fuit sa main meurtriere,  
Luy qui parmy ces gens auoit tousiours chanté,  
Mais c'estoit par contrainte, & de necessité.

Pres la porte il tenoit sa douce reuse lire  
En grand' perplexité, & ne scauoit que dire,

Ou s'il deuoit sortir & gagner vistement

L'autel de sa maison, sacré deuotement

Au puissant Iupiter, où Laërte & Ulysse

Auoient accoustumé de faire sacrifice

Et bruler les bœufs gras : ou s'il se ietteroit

Aux genoux d'Ulysses, & luy demanderoit

La vie. En cet estat il craint, il doute, il tremble :

Mais le dernier aduis plus à propos luy semble.

Il pose incontinent en bas son lut vulté,

Entre les vases d'or gentiment l'a bonté,

Et le buffet cloué de marques argentees.

Puis ayant les deux mains à ses genoux iettees,

Il le prioit, disant : Ie te prie, ô grand Roy,

Fay moy misericorde, & ne pren garde à moy,

Car si tu mets à mort vn chantre en ta furie

Tu en auras vn iour regret & fascherie :

Ie chante pour les Dieux, & au contentement

Des hommes d'icy bas : Ie suis aucunement

En la musique expert, i'ay assez de science,

Et Dieu a mis en moy en tresgrande abondance

Toute sorte de vers, mesme asteure, ie croy

Chanter deuant vn Dieu en parlant deuant toy :

Ne me tue donc pas. A tesmoin i'en appelle

Ton fils Telemachus, que dans ta maison belle



LE XXII. LIVRE

Je ne suis point venu de bonne volonté  
 Pour y manger ton bien, ne pour nécessité,  
 Mais pour donner plaisir, & d'un air delectable  
 Resjouyr ces messieurs quand ils estoient à table:  
 Lesquels m'ont faict venir par contrainte chez toy,  
 Car ils estoient plus forts & plus puissans que moy.  
 Telemachus oyant luy tenir ce langage,  
 A son pere rendit pour luy ce tesmoignage.  
 Retient a main, mon pere, & ne la iette point  
 Sur le sang de cet homme innocent de tout poinct:  
 Sauuons aussi Medon le Heraut honorable,  
 Qui m'a tousiours aymé, m'a esté fauorable,  
 A eu tout soin de moy dès que i'estois enfant.  
 Si d'auenture au moins Eumæus en tuant,  
 Ou bien Philetijs, ne l'ont par malencontre  
 Adans cerchans par tout trouue à la rencontre,  
 Ou peut estre toy-mesme. En ces termes il dit,  
 Et le sage Medon clairement l'entendit.  
 Or s'estoit il caché en vn bout de la salle,  
 Souz vn banc, effroyé blesme, tremblant & pasle,  
 S'estant enueloppe tellement-quellement  
 Dedans la peau d'un bœuf écorché fraischement.  
 Aussi tost il se leue & iette en diligence  
 La peau de iessus luy, aux genoux il se lance  
 Du Roy Telemachus, puis le prioit ainsi.  
 O mon fidelle amy, retien les, me voicy,  
 Je me vien rendre à toy. Helas, dy à ton pere  
 Qu'il ne me vueille point tuer en sa colere,  
 Debile que ie suis, irrité iustement  
 Contre ces gens icy, qui trop insolemment  
 Ont ruiné son bien, ne t'ont en son absence  
 Porté comme ils deuoient honneur & reuerence.



Lors en se souriant le Roy luy dit ainsi.  
Assure toy, Medon, ne crain point, cestuicy  
T'a sauue pour le coup: seulement pour t'apprendre,  
Et qu'aux autres aussi tu le face entendre,  
Qu'il vaut mienx faire bien que mal: mais quād à vous  
Sortez vn peu dehors & vous tirez des coups:  
Tant Phæmius que toy, attendant que i'acheue  
Ce qu'il faut que ie face. A ces mots il se leue  
Et le chantre avec luy, sortent sans s'arrester,  
Et courans embrasser l'autel de Iupiter,  
Ils s'asseent aupres. Regardent en grand creinte  
N'attendent que la mort: tant ils ont l'ame atteinte  
De frayeur & d'horreur. Ulysses cependant  
Alloit par la maison visitant, regardant,  
Si quelqu'un seroit point dessous quelque escabelle  
Musse, pour rechapper son espee cruelle.  
Mais il les voyoit tous dedans leur sang veantrez  
Couchez par la poussiere, & de grands coups outreZ  
Estendus par la place & de façon semblable,  
Que quelquesfois on voit les poissons sur le sable  
Hors de la mer tireZ, & ça & là espars  
Par le pescheur, iettant ses reZ de toutes pars,  
Ils ne voudroient que l'eau, car c'est leur auantage,  
Mais le pescheur les à ietteZ sur le riuage,  
Et le soleil les à dessecheZ tellement  
Qu'il les à deponilleZ de vie entierement.  
Ils estoient tout ainsi. Quand tout fut fait, Ulyssse  
Dit à Telemachus, fait venir la nourrice,  
Ie luy veux dire vn mot. Il n'eut pas si tost dit,  
Que le fils aussi tost à son pere obeit,  
Deuerrouille la porte, & Euryclee appelle,  
Descen tost, luy dit il, ô nourrice fidele,



LE XXII. LIVRE

Qui as bien observé les femmes de ceans,  
 Sur elles as eu l'oeil, car mon pere est leans  
 Qui veut parler à roy. La parole estant ditte  
 Qu'elle ouyt clairement, elle deloge viste,  
 Descend, ayant ouvert la porte au paravant.  
 Mais son Telemachus alloit tousiours deuant.  
 Quand elle fut venue, elle voit par la sale  
 Ulysses, & de sang & de poussiere sale  
 Environné de morts, semblable entierement  
 A un lion cruel, qui vient expressement  
 Pour rencontrer sa proye, & de sa furie  
 Sur un gras beuf, passant de nuit par la prairie  
 On luy voit haleter superbement le flanc  
 Sa moustache, ses dents se rougissent de sang,  
 Ses pieds, son estomac sont sanglans au possible,  
 Et son regard hydeux est encor plus terrible:  
 Tel estoit Ulysses des pieds des mains sali  
 Du sang qui regorgeant estoit sur luy ialy.

Quand la nourrice vit ce massacre effroyable.  
 Ce sang par tout espars, & le nombre admirable  
 Des corps morts estenduz, elle ne peut parler  
 Et ne put seulement que se prendre à hurler.  
 Mais Ulysses la prend, la retient, la console,  
 Et en la reprenant luy dit ceste parolle.

Resiouy toy plustost ma mere, ie te pry  
 Ne pleure davantage, ains modereton cry  
 Car ce n'est pas bien faict, de lamenter, de pleindre,  
 Des homes que les Dieux (lesquels ils n'ot peu craindre)  
 La parque iusticiere & leur mechaneetez  
 Ont au dernier trepas, de droict, precipitez  
 Ils ne portoient respect, honneur ny reuerance  
 A bons n'y à meschans, & leur intemperance



Est cause de leur mal, & tu les vois icy  
Accoutrez comme il faut. Or monstre moy aussi  
Les femmes de ceans, qui trop desordonnees  
Auecques ces vilains se sont mal gouuernees,  
M'ayans des-honoré par leur train eshonté.  
Certes ie te diray la pure verité  
Respond Euryclea Cinquante chambrieres  
Sont dedans ta maison toutes bonnes ouvrieres  
Car ie leur ay monstré comme il faut traiailler,  
Souffrir la seruitude, & filer, & veiller,  
Douze de celles là se sont mal gouuernees,  
Se sont aux poursuiuans salement adonnees,  
M'ont faict du des-honneur, mon espoir ont trompé,  
N'ont respecté aucun, non pas Penelopé  
Ton fils Telemachus s'est faict depuis naguere  
Vertueux & puissant, mais toutesfois sa mere  
N'a iamais trouué bon qu'en rien il se meslast  
De ses femmes ceans, ne quil leur commandast.  
A propos permets moy, ô magnanime Ulysse  
Que ie te monte la haut & que ie l'aduertisse:  
Car elle est endormie, & ie croy qu'un des Dieux  
Benin luy à transmis ce sommeil gracieux.

Non, ne l'eueille pas, mais fay venir les femmes  
Luy dit il, qui ont faict ces saletez infames.

La vieille incontinent s'en alla les chercher,  
Et pour reuenir tost se hasty de marcher.

Mais luy s'en retournant à ses amis feables,  
Et à Telemachus, leur tint propos semblables  
Commencez moy d'oster ces charognes d'icy  
Aux femmes de ceans faictes le faire aussi  
Enuoyez les à l'eau, & qu'elles me nettoient  
Cestables & ces bancs, toutes qu'elles s'employent



LE XXII. LIVRE

Des esponges des mains, tant que tout soit lavé.  
 Puis si tost que cela sera parachevé  
 Qu'on me tire dehors ces chiennes detestables  
 Et entre le donion, & la court des estables  
 Baillez leur tant de coups que vous leur arrachiez  
 La vie à coups d'espee, & ainsi estanchiez  
 Leurs ribaudes chaleurs, de leur incontenance  
 Leur ôstent pour jamais l'entiere souvenance.  
 Il n'eust pas achevé, qu'on voit ensemblement  
 Ces femmes arriuer criants amerement,  
 Faisans de grands regrets, iettans force pleur tendre.  
 Elles vont ces corps morts tout premierement prendre,  
 Les emportent dehors, les mettent en un tas  
 Au dessous du portail, aupres d'un galetas,  
 S'entraydans l'une l'autre. Vlysses fort les presse,  
 Elles font son vouloir de crainte & de detresse,  
 Portent apres force eau: vont frottans, vont lavans  
 Des mains & de l'esponge, escabelles & bancs  
 Et tables & tresteaux, & du tout les nettoient.  
 Le porcher, le bouvier, & Telemach balayent  
 Les ordures apres & elles les portoient,  
 Et hors de la maison en un coin les iettoient.  
 Apres que tout fut net: soudainement ils prennent  
 Les femmes, & dehors du logis les entraînent,  
 Et entre le logis & le donion vont é  
 Les serrent pres à pres, comme il auoit esté  
 Enioint par Vlysses, leur estant impossible  
 D'en sortir nullement. Lors d'une voix terrible  
 Telemachus leur dit, ie ne vous turay pas  
 D'une mort honorable, & si mon coutelas  
 Ne boira vostre sang, qui m'avez, orgueilleuses,  
 Si fort d'es honoré, qui n'avez malheureuses



A ma mere porte l'honneur que vous deuiez,

Mais avec ces mechans trop d'acointance auiez.

Quand il eut dict, il prend des cordes de nauire

Et leur met dans le col, & les guinde & les tire

En haut aux solineaux, tant qu'elles n'auoient pas

Le moyen de toucher des pieds en terre à bas

De la mesme façon qu'on void les tourterelles

Les ramiers, les bisets, se debastre des ayles,

Et dedans les rameaux des boccages pendus

Se demener aux lacs qu'on leur auoit tendus:

Ainsi les voyoit on, les cordes effroyables

Attachees au col, pendiller miserables,

Secouer le iarret, & pauurement mourir.

Cela faict, ils s'en vont Melanthius querir,

Luy coupent d'un cousteau le nez & les oreilles,

Et luy font endurer des douleurs nonpareilles.

Luy arrachent apres les parties d'embas

Tout viuant qu'il estoit, les iettent pour repas

Aux chiens et aux mastins, par morceaux les decompēt

Et bras & pieds & mains de colere luy couppent,

Auant que de mourir. Apres s'en vont lauer

Et les mains & les pieds, puis viennent retrouver

Ayant tout acheuē, dedans la sale Vlysse,

Lequel les ayant veus, appelle la nourrice.

Aporte moy du soufre & de l'ardant braZier,

Afin, ce luy dit il, d'oster le mauuais air,

Et parfumer la sale, & puis apres appelle

Soudain Penelopē, mon esponse fidelle,

Qu'elle descende en bas & les femmes aussi

Qui sont en la maison: fay venir tout icy.

C'est tres-bien dit, mon fils. Le vay querir au reste

Vn vestement qui soit vn petit plus honnestē



LE XXII. LIVRE DE L'ODYSSEE.

Que ceux cy que tu as. Car de te voir seant  
Chestoy, en ces haillons, il n'est pas bien seant  
Mais Ulysses luy dit. Avant cela, ma mere  
Ayons plustot du feu. Adonc elle obtempere,  
Aporte soufre & feu & Ulysses alors  
Parfume la maison & dedans & dehors.  
La vieille de rechef, la nourrice fidelle  
Monte aux chambres en haut, & les femmes appelle  
Elles incontinent en haste descendoient,  
Portans flambeaux en main qui grand clarté rendoiēt.  
Lors autour d'Ulysses en foule elles s'amassent,  
L'environnent par tout, le baisent & l'embrassent,  
Et teste, & corps, & mains. Alors un doux plaisir  
De souspirs & de pleurs embraza son desir,  
Et ne se put tenir de le faire paroistre  
Dans le mesme moment qu'il les put recognoistre.

Fin du vingtdeuxiesme liure.





## LE VINGTTROISIEME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

### ARGUMENT.

**E**N fin apres avoir longuement dilayé, & l'auoir es-  
prouué, Penelopé recognoist Vlysses. Les discours  
d'eux deux. Vlysses luy faict vne recapitulation de  
tous ses erreurs. Il couche avec Penelopé: luy dit les tra-  
uerses qu'il luy conuient encor souffrir. Le iour aprochant  
il se leue, s'arme, & avec Telemachus, Eumæe & Philetijs,  
sort de la maison & va trouuer aux champs son pere La-  
ërtes.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Vlysse est recogneu de sa Penelopée,  
Ayant bien delayé, craignant d'estre trompée.*

**L**A vieille ce pendant se hastoit de monter  
Tressaillant de plaisir: afin de rapporter  
A sa Penelopé les premieres nouvelles  
De son mary venu: ses pieds auoiēt des ayles,  
Et d'ayse, ses genoux ne trembloient nullement,  
Estant à son cheuet, Leue toy vistement,  
Ma fille, & t'en vien voir la nouvelle assurée  
Que tu auois le plus au monde desirée,



LE XXIII. LIVRE

Ulysses est venu, le voila de retour  
 Ches luy, tout tard qu'il est, il a faict un bon tour  
 A tes bons amoureux, dont l'insolence extreme  
 Ne respectoit personne, & non pas ton fils mesme,  
 Qui mangeoient tout ton bien, ruynoient ta maison,  
 Sans cesse t'atristoient, il en a eu raison,  
 Il les a tous tuez. Lors la femme d'Ulysse:  
 Certes les Dieux t'ont mise, ô ma bonne nourrice  
 Hors de ton bon esprit: ils peuvent aysement  
 Mesmes aux plus prudents, oster l'entendement  
 Et a qui radoient donner sens & prudence  
 Comme toy qui auois sagesse en abondance,  
 Et as presentement le cerueau renuersé  
 Pourquoi me troubles tu l'esprit, ià trop pressé  
 D'ennuis & de douleurs, me paissant de mensonges  
 Et me viens destourner de mes gratieux songes,  
 Et d'un si doux sommeil, dont le paisible effort  
 Aux yeux m'auoit colé les paupieres si fort,  
 Que ie n'auois depuis le iour tant lamentable  
 Qu'Ulysses s'en alla contre le non nommable  
 Il ion guerroyer, dormy si fermement  
 Mais oste toy d'icy, redescen vistement,  
 Si vne autre que toy auoit esté si folle  
 Que de m'entretenir de si sotte parolle  
 Et de me reueiller, ie luy ferois sentir  
 Que c'est, de me venir effrontement mentir:  
 Mais toy pour ceste fois la vieillesse t'excuse:  
 A qui Euryclea certes ie ne t'abuse  
 Ma fille, ie dy vray, Ulysses est venu,  
 Et pour te dire plus, c'est cest homme incognu  
 Quel'on mesprisoit tant, nul n'auoit cognoissance  
 De luy, que ton fils seul, qui de grande prudence

Onc ne



Onc ne la decouvert, mais comme ils pretendoient  
De punir ces galants, eux seuls en attendoient  
Et le temps & le point. Lors de grande allegresse  
Du liect | aut la Reyne, embrasse, estreint & presse  
En ses bras la nourrice, & de ioye pleurant  
Luy alloit à plaisir ces propos proferant.

Le te pry, dy moy vray, ô ma chere nourrice,  
Distu la verite, est il venu, Ulysse?

Helas ! comme a til peu tuer tous ces mechans  
Luy seul, ven qu'ils estoient infinité de gens?

Je n'ay point veu comment, respondit Euryclee,  
I'ay seulement ouy comme vne voix troublee  
De gens qui souspiroient comme s'on les tuoit:  
Nous ne pouvions rien voir, pour ce qu'on nous avoit  
Enfermees deuant qu'on fit ce sacrifice:

Ton fils me vint apres appeller, car Ulysse  
Luy avoit commandé. Sortant donques dehors  
Je le voy là debout entre tous ces corps morts  
Et eux autour de luy estendus par la place,  
Dedans leur sang veantrez & couchez sur la face.

Tu eusses pris plaisir emerueillable, si  
Tu l'eusses veu de sang tout degoutant, ainsi  
Qu'un genereux lion. Ceste pauvre ieunesse  
Est dehors en un tas, & luy plein d'allegresse  
Parfume la maison pour purifier l'air,  
Et m'enuoye deuant afin de t'appeller,  
Vient'en donc vistement, que tu te reiouisse  
A la fin à ton ayse avec ton cher Ulysse,

Et luy avecques toy, & vous recompensez.  
Du passé, vous avez eu des ennuis assez  
Or les voila finis, vos souhaits sont asteure  
De tout point accomplis : il est à la bonne heure



LE XXIII. LIVRE

Vif de retour chez luy, contant & triumpbant  
Il vous a trouvez vifs & toy & ton enfant,  
Et de tes poursuiuans qui enfle d'arrogance  
Te faisoient mille ennus, il a fait la vengeance.

Et Penelope encor. Ne me dy point cecy  
Ie te pry, ma nourrice, & ne te moque ainsi:  
Car, & tu le scais bien, la verité est telle  
Qu'il peut venir toujours en son Ithaque belle  
Bien recueilly de tous, & principalement  
De moy & de son fils qu'il ayme uniquement  
Et nostre enfant commun, mais qu'il soit veritable  
Qu'il ayt tué ces gens, c'est vne pure fable,  
C'est plustost quelque Dieu d'entre es immortels  
Prouoque iustement de leurs actes cruels,  
Esmeu de la douleur des maux & des iniures  
Que nous faisoient ceans ces lasches creatures:  
Car ils n'auoient respect a quelconque estranger  
Soit bon, ou soit mauuais qui vint ceans loger  
Il les a donc payez de toute leur malice,  
Ils ont eu le loyer merité: mais qu'Ulysse  
Soit venu, c'est à toy certes mal entendant,  
Il ne peut reuenir pour ce qu'il est perdu.

Lors elle. Qu'as-tu dit, chere Penelopée,  
Quelle parolle t'est de tes dents eschappée?  
Que dis tu d'Ulysses? Qu'il ne reuiendra pas,  
Qu'il est mort, & perdu? & le voila la bas  
Assis aupres du feu, ou de l'encens il brule:  
Tu as certainement l'ame trop incredule,  
Que si ie t'en disois signe tres-euident?  
N'a til pas dessus luy vne marque de dent  
De sanglier? l'autre nuit ie l'auois recognue  
En luy lauuant les pieds. S'il ne m'eust retenu



Tu l'eusses sceu deslors, mais soudain il me mit  
Les deux mains sur la bouche, & iamaïs ne permit  
Que ie disse vn seul mot, tant fut sa preuoyance  
Extresme à se celer. Or vien en diligence,  
Et si ie ne dy vray, ie seray avec toy  
Pren moy, fay moy mourir, fay en somme de moy  
Tout ce qu'il te plaira. Lors la femme d'Ulysse,  
Il t'est fort malaysé, ô ma chere nourrice  
Que des Dieux immortels qui n'ont commencement  
Tu scaches les secrets, fust ton entendement  
Cent fois encor meilleur. Allons à la bonne heure  
Toutesfois voir mon fils, & si c'est chose seure  
Que ces mechans soient morts, nous les verrons aussi  
Et qui les a tue. Parle qu'elle eut ainsi,  
Elle descend en bas: mais sa douce pensée  
Est merueilleusement de troubles balancee,  
Si se tenant de loïn elle interrogeroit  
Celuy qu'elle aymoit tant, ou si elle courroit  
A luy les bras ouuerts, & sur la mesme place  
Elle luy baiseroit & les mains & la face.

Estant entree, ayant passé entierement  
La porte, elle s'en vint metre oppositement  
Vis à vis d'Ulysse, vers le paroy contraire  
Où le feu allumé iettoit sa splendeur claire.  
Ainsi Penelopé bonnement ne scauoit  
Ce qu'elle deuoit faire, & vn grand trouble auoit:  
Et luy contre vn pilier deuers la cheminee  
Se tenoit appuyé, la veye en bas, tournée  
Encontre les carreaux, pour voir ce que feroit  
Son épouse fidelle, & s'elle parleroit  
Sans rien dire, vn long temps elle se tint assise  
De grand rauissement son ame estoit surprise,



LE XXIII. LIVRE

Et en le regardant tantost elle pensoit  
 Le recognoistre bien, puis cela la laissoit  
 Regardant ses haillons, & ne scauou que faire  
 Adonc son fils luy dit : mere, facheuse mere,  
 Tant tu as le cœur dur, te veux tu reculler  
 De mon pere tousiours ? ne veux tu point aller,  
 Le receuoir en fin ? qu'est-ce que tu ne sonde  
 Pour le moins si c'est luy. Je ne scay femme au monde  
 Qui fist cela que toy, qui se pust abstenir  
 D'aller a son mary, le voyant reuenir,  
 Apres auoir sauné sa vye demenee  
 De mille aduersitez dans la vintiesme annee.  
 Mais pour certain ton cœur est plus dur qu'un rocher.  
 A qui Penelope. Helas ! mon fils tres-cher,  
 I'ay le cœur si perplex, & ie sens ma pensee  
 Si merueilleusement de doubte trauessee  
 Que ie ne puis parler, ne me puis hazarder  
 De m'enquerir de luy, non pas le regarder.  
 Mais s'il est Ulysses, & que tel il te semble,  
 Nous nous cognoiströs bien quād nous serons ensemble,  
 Et si sera meilleur, par ce que nous auons  
 Des signes entre nous, & des marques scauons  
 Que personne ne scait. Elle acheua de dire,  
 Et Ulysses se prit en soy mesme à sourire,  
 Puis à Telemachus : mon fils donne congé  
 De venir à ta mere, affin qu'ayant songé  
 Comme il me faut sonder elle me recognoisse.  
 C'est pour ce que ie suis couuert de crasse espesse,  
 Rompu & dechiré, qu'elle faict peu de cas  
 De son pauvre mary, & presques ne peut pas  
 Confesser que c'est moy : mais auant tout affaire  
 Aduisons entre nous ce que nous deuons faire,



Et conseillons nous bien: car il est apparent,  
Si quelqu'un tue un autre en quelque different  
Encore qu'il ne soit de bien grand parentage,  
Ses amis soient petis, & nul ne le soulage,  
Qu'il faut que le meurtrier s'en fuye du pais,  
S'absente de chez luy, delaisse ses amis:  
Et nous auons tué la force de la ville,  
La fleur de la iunesse & les premiers de l'isle  
Ie suis d'opinion d'aduiser quant à moy  
De nous resoudre bien. Mon pere, c'est à toy  
Respond Telemachus, & à ta diligence,  
D'y bien remedier: tu passes en prudence,  
En aduis, en conseil le reste des humains:  
Les bons expediens tu les tiens en tes mains.  
Tu scais pouruoir à tout c'est le bruit qu'on te donne  
Et c'est à tres-bon droit. Partant, commande, ordonne  
Nous executerons brauement, & verras  
Que nous ne manquerons à ce que tu diras.

Orie te diray donc, luy respondit son pere,  
Tout cela qu'il me semble estre meilleur de faire.  
En premier lauez vous, & vous parez aussi  
De vos plus beaux habits, faictes en faire ainsi  
Aux femmes de ceans, puis que l'on voise dire  
Au chantre Phemius de iouer de sa lire  
Et qu'on chante, & qu'on danse, & au feu qui reluit  
En sautant, en courant on face force bruit,  
Afin que les voisins, ou ceux qui d'auanture  
Passeront pres d'icy entendans ce murmure  
Presument que lon faict quelques nopces ceans,  
Et qu'on ne sache point qu'on a tué ces gens  
Qu'on n'oye rien de nous, ny de ceste deffaite,  
Que n'ayons faict premier aux champs nostre retraite:



LE XXIII. LIVRE

Puis quant nous y serons on se conseillera  
Selon l'expedient que Lien nous donnera.

Eux tout incontinent son aduis aprouuerent  
Et luy obeissans, soudain ils se lauerent,  
Prirent leurs beaux habits, & les femmes aussi  
Scachants sa volonte, en firent tout ainsi.  
Puis le chantre diuin prit sa lire voutee,  
Mainte chanson dessus à iouee & chantee  
Et chacun d'eux sautant au feu qui reluysoit  
Des pieds & de la voix grande rumeur faisoit  
Hommes, enfans, garçons, tout estoit à la danse  
Si que quelcun passant, oyant la resonnance  
De dehors, dit ainsi: à ce coup pour le seur,  
De la Reyne quelqu'un se rend le possesseur,  
Quelqu'un s'en va iouir du tresor desirable  
Que tant de gens cherchoient: Chetifue & miserable,  
Qui n'a pas eu le cœur d'acheuer tout à faict  
Le beau commencement qu'elle auoit si bien faict:  
De garder la maison & la mesnagerie  
De son premier mary tant qu'il seroit en vie.

C'est ainsi qu'il parloit, de colere poussé  
Mais il ne scauoit pas ce qui s'estoit passé.

Tandis Eurynomé la gouuernante habile  
Laua d'eau Vlysses, & de precieuse huyle  
Luy delassa le corps: puis sur luy vistement  
Letta vn magnifique & riche vestement  
La deesse Pallas luy rendit lors la face  
Plus pleine de beauté, plus tendue & plus grasse,  
Sur sa teste friza ses cheueux blon-dorez,  
Comme les belles fleurs par les prez peinturez:  
Ne plus moins qu'on voit l'industriex orfeure  
Qui met l'or precieux avec l'argent en œuvre,



Que Vulcan, que Pallas ont instruit tout à fait  
Pour rendre de tout point un ouvrage parfait:  
De la mesme façon Pallas donna la grace  
Au maintien d'Ulysses, & versa sur sa face  
Et ieunesse & beauté, en equippage tel  
Il sort du bain, semblable à un Dieu immortel,  
Et rentrant dans la sale il retourne reprendre  
Sa place, & vis à vis de sa femme se rendre.

Pauvre femme, dit il, certes les puissants Dieux  
Qui d'un estre eternal habitent sur les Cieux,  
T'ont bien formé le cœur plus dur plus intraitable,  
Qu'autre femme qui viue en la terre habitable.  
I'en'en sçache que toy qui se pust abstenir  
D'aller voir son mary le voyant reuenir  
Après auoir sauué sa vie, pour menée  
Par mille aduersitez, dans la vingtiesme année.  
Nourrice fay mon liét, que ie m'aille coucher,  
Le cœur de ceste cy est plus dur qu'un rocher.  
Pauvre homme que tu es, ie ne suis si legere,  
Luy dit elle, d'aller si viste faire chere  
Ny caresser un homme, aussi ne suis-ie pas  
Si pleine de dedain, que de ne faire cas  
Des hommes de respect. Mais i'ay bonne memoire  
Quel homme tu estois, quand dessus l'onde noire  
Tu montas pour aller à Troye guerroyer,  
Abandonnant Ithaque & ton propre foyer,  
Toutefois, Euryclée, accour tost & t'aduançe,  
Va luy dresser son lit en toute diligence  
Hors la chambre la haut, que luy mesmes a fait,  
L'ayant dehors dressé, iettez coïste & cheuet  
Et des linceux dessus, & force couuerture,  
Qu'il ne puisse sentir nullement la froidure.



LE XXIII. LIVRE

Par ces mots, son mary prudente elle tentoit  
 Mais luy, prompt à ce coup, grandement s'irritoit  
 Et crioit, luy disant. Quelle triste nouvelle  
 Est-ce que tu me dis? qui auroit force telle  
 Que de pouuoir oster mon lit hors de son lieu?  
 Non pas le plus expert, non pas mesmes un Dieu  
 S'il l'auoit entrepris, n'en auroit pas l'adresse,  
 Homme tant fust il plein de force & de ieunesse  
 N'en pourroit pas venir à bout facilement.  
 Pour ce que i'y ay faict moy mesme expressement  
 Les marques qui y sont. Vne branche espandue  
 De feuilles d'olinier y estoit estendue  
 Florissant, verdissant grosse comme un pilier  
 Je mys mon chalit contre, & le voulus lier  
 Industriusement au contrefaict branchage,  
 Tant que i'eusse parfaict entierement l'ouurage  
 Puis ie l'environnay de cartiers bien polis,  
 Le couury par dessus, l'enfermay de bons huis  
 Apres grauy dessus comme vne rame vine  
 De feillars recourbez de verdissant oline,  
 Et le tronc entaillé proprement au ci & eau  
 Poli mignonement, rabotay au niveau  
 Tout le bois du chalit, perçay chasque mortaise,  
 Afin que les tenons entrassent à leur ayse.  
 Le lit fut par moy seul non par autre graué  
 Ne le laissant, que tout ne fust paracheué,  
 Le diuersifiant d'or, d'argent, & d'inoire  
 D'art si industrieux que lon ne scauroit croire  
 Puis, le tout fut par moy d'un cuir de beuf encoint  
 Paré, resplendissant, en ecarlatta teinte.  
 Voicy, iet en ay dit l'indice sans fallace,  
 Et ne scay si mon liect est encor en sa place,



Ou si quelqu'un pourroit l'en auoir arraché,  
L'auroit porté ailleurs, & l'olurier tranché  
Embas par la racine. A ces propos la Reyne  
Sentit troubler son cœur d'emotion soudaine,  
Les genoux luy craquoient. C'estoit la verité  
Tout cela qu'Ulysses luy auoit raconté.

A donc fondant en pleurs, de io, e transportee,  
Elle court l'embrasser, chaque main a ietee  
A l'entour de son col, luy baise mille fois  
Et la bouche & les yeux, puis de tremblante voix:

Ne te courrouce point, Ulysses, tu abonde  
En sagesse & prudence autant qu'homme du monde,  
Tu as du iugement. Or les tout-puissans Dieux  
Ne nous ont pas permis, sur nostre aise ennieux,  
De demeurer ensemble en nostre grand' ieunesse,  
Mais nous ont trauersé & iusqu'en nostre vieillesse.  
Ne te fasche donc point, & ne m'accuse pas  
De ce que ie n'ay faict en premier vn tel cas  
De toy que ie deuois, que ie ne suis couruë  
Vers toy pour t'embrasser dès la premiere veuë,  
Pource que i'ay ioussours merueilleusement craint  
Que l'on ne me trompast de son & vn semblant feint,  
Tant y a de trompeurs & d'affronteurs au monde.  
Iamais la belle Helene à la perruque blonde  
Son amitié n'eust mise au coursaire Paris,  
S'elle eust sceu que les Grecs de cet affront marris  
L'eussent deu ramener encor' en sa patrie:  
Quelque Dieu luy ément ceste forcenerie,  
Ne luy faisant preuoir en son entendement  
Les maux qu'en sentirons, elle premierement,  
Et nous tous puis apres, par ses malheureux vices.  
Mais puis que tu m'as dit les assurez indices



LE XXIII. LIVRE

De nostre liēt commun, qu'au monde nul n'a veus,  
 Mais toy tant seulement & moy les auons sceus,  
 Et la seule Aētoris la seruante secrette  
 Qui garde de tout temps l'huis de nostre chambrette,  
 Celle que me donna partant de la maison  
 Mon cher pere Icarus, ie suis par la raison  
 Amenee à te croire, & force est de me rendre  
 Où ma durté n'a peu me faire condescendre.  
 Elle disoit ainsi, & un plus fort desir  
 De pleurer, tout à fait vint Ulysses saisir:  
 Il pleuroit tendrement de ioye en son courage  
 De se voir vne femme & si chaste & si sage.  
 Comme ceux que Neptune a long temps agitez  
 Espars decà delà sur les flots irritez  
 A qui les vents cruels ont fait mortelle guerre,  
 Ont brisé leur vaisseau, voyent en fin la terre  
 De grande auidité, mais peu s'accourageans  
 D'entre eux, à la parfin se sauuent en nageans,  
 Et viennent au riuage avec grande allairesse  
 Couuerts de la salure & de l'escume espaisse:  
 Avec vntel plaisir Penelope pressoit  
 Ulysses entre ses bras, le serroit, l'embrassoit,  
 De tous costez son col, ses mains, sa bouche assiege,  
 Et n'en peut pas tirer ses bras blancs comme nege.  
 Et l'Aurore les eut trouuez encor pleurans,  
 Si Pallas la Deesse aux yeux pers éclairans,  
 N'eust pensé à leur fait, retenant dauantage  
 La nuit dessus la terre, & fermant son passage,  
 Et l'Aurore gardant souz l'Ocean là bas  
 De peur qu'elle sortist, & ne permettant pas  
 D'atteler à son char ses cheuaux aux pieds vistes  
 Lampus & Phaëton, ny sortir de leurs gestis.



Adoncques Vlysses rompant ce doux repos  
Vint à Penelopee entamer ces propos.

O femme, ce n'est pas la fin de nos miseres,  
Nous aurons bien encor du mal & des affaires,  
Il me reste à passer des hazards bien diuers,  
Le bon Tiresias me le dit aux enfers  
Lors que i'y descendy, pour dessus le passage  
De mes gens & de moy entendre son presage.

Mais allons nous coucher, afin que nous passions  
Le reste de la nuit, & nous resiouyssions

Souz le plaisant sommeil. Alors l'Icarienne,

Toutes & quantes fois que la volonté tienne

Sera de te coucher, ton lit sera dressé,

Puis que les Dieux beninst'ont si bien adressé

Que de reuoir en fin ta maison desirable,

Et d'estre retourné en ta patrie aymable.

Mais si tu sçais, & Dient' a voulu aduertir

De ce qu'il te conuient par cy apres patir,

Cy auroit danger aussi que ie le sceusse?

Ne seroit-il pas mieux que tu ne me le teusse?

Raconte le moy donc. A ces mots Vlysses.

Pourquoy me presses-tu, pauvrette que tu es,

De te dire cela? Estu si curieuse

Que de vouloir sçauoir ma fortune ennuyeuse?

Ie te la diray donc contentant ton desir,

Encor que toy ny moy n'y aurons grand plaisir.

Le Prophete me dit qu'il falloir que i' allasse

En pays fort loingtains, & que ie me melassse

Parmy peuples diuers, & n'oubliaisse point

Vn airon en main, le portant en ce poinct

Tant que i'eusse attrapé des terres ignorantes

Du faict de la marine, & des barques courantes.



LE XXIII. LIVRE

Sur le profond des eaux, n'ouyrent onc nommer  
Ce qui faict les vaisseaux voler dessus la mer,  
Cordages, aurons, rames, & voiles belles  
Qui poussent le nauiue, & qui luy seruent d'aïles,  
Et ne sçauent que c'est que de saller la chair.  
Et qu'en continuant, me dit-il, à marcher,  
Viendra quelqu'un vers moy, qui dira que ie porte  
Un gentil euentail sur ton espaule forte,  
Nommant ainsi ma rame : en terre il conuiendrait  
Ficher mon airon, & puis il me faudroit  
Soudain sacrifier à Neptun fils de Rhee,  
Un agneau, un sanglier à la bure miree,  
Et en un Toreau encor. Puis il me dit ainsi,  
Qu'il me faudroit de là m'en reuenir icy,  
Où ie sacrifirois à la troupe immortelle  
De tous les Dieux du Ciel, une hecatombe belle.  
Et que la mort debile en fin m'attrapperoit  
Du costé de la mer, d'un qui me frapperait,  
Mais que ce ne seroit qu'en extresme vieillesse,  
Et mon peuple viuroit en paix & en liesse.  
Voila comme il me dit ma mort & mon destin,  
Et ce qui me deuoit aduenir pour certain.

Puis que les puissans Dieux, dit la sage Princesse,  
T'asseurent d'arriuer en extresme vieillesse,  
Nous deuons esperer que tu te sauueras  
Des dangers que tu cours & les eschapperas.

Pareils discours tenoient Penelope & Ulysse.  
Tandis Eurynomé & la vieille nourrice  
Dressoient le lit en hault, aux rais, à la clarté  
Des torches & flambeaux? quand tout fut apresté  
La vieille se retire, & l'autre chambriere  
En leur chambre les mene & porte la lumiere



Leur éclairant deuant. Entrez dedans qu'ils sont  
Elle se retira: & eux soudain s'en vont  
Renoueller le droit & reprendre le gage  
Des anciennes loix du premier mariage.

La danse au mesme temps commença de cesser,  
Eumae & le bouvier quitterent le danser,  
Si fit Telemachus, & lassé s'endormirent,  
Et le mesme apres eux toutes les femmes firent.

Mais le Roy & sa femme ayans à grand plaisir  
De mille embrassemens contenté leur desir,  
Se remirent encor' aux discours, aux paroles.  
La Reyne luy contoit les insolences folles  
Que ces Princes auoient faictes en sa maison,  
Consumans tout son bien, égorgeans sans raison  
Ses vaches, ses brebis, mettans ses vins en perse.  
Vlysses luy narroit sa fortune diuerse,  
Comme à beaucoup de gens il auoit apporté  
Du mal, de la trauerse, & que de son costé  
Il n'en auoit eu faute, & la fille d'Icare  
En ses discours prenoit vn contentement rare,  
Et son œil ne fut onc de sommeil agraué,  
Ne se laissa fermer qu'il n'eust tout acheué.

Son commencement fut, comme au partir de Troye  
Il mit quelques citez des Cicones en proye  
Comme il vit puis apres estant échappé d'eux  
Des Lotophagiens le pays oublieux,  
Luy conta du Cyclops, du hideux Polypheme,  
Comme il mangea ses gens en sa presence mesme,  
Et comme il s'en vengea: de quel bon traitement  
Le recent Aeolus, & fauorablement  
Son vent luy departit, qui luy fut si propice,  
Qu'il estoit de retour sans l'extresme auarice



LE XXIII. LIVRE

De ses gens indiscrets, comme il s'en courrouça,  
 Et comme la tourmente en la mer le poussa,  
 De la façon qu'il prit terre en Lestrigonie,  
 Où il vit submerger toute sa compagnie,  
 Sa nef seule eschappa : Les ruses de Circé;  
 Et comme il descendit en l'Averne poissé  
 Y vid Tiresias, & les Princes de Grece  
 Ses chers compagnons, que la Parque traistresse  
 Auoit là faict passer : comme en ce pays là  
 Il vit sa mere mesme, & à elle parla.  
 Il ne mit en oubly les chansons des Syrenes,  
 De Scylle & Charybdis les roches inhumaines,  
 Comme il les eschappa par hazard nompareil,  
 Et le malheur qui vint des vaches du Soleil,  
 Qu'à leur occasion Iupiter mit en poudre  
 Son malheureux vaisseau des éclats de son foudre,  
 Submergeant ses amis, luy nageant se sauua,  
 En l'isle d'Ogygie à peine se trouua  
 Où il fut retenu de Calypso la belle  
 Qui faire le vouloit de nature immortelle;  
 S'il vouloit l'espouser : Comme elle le flatta  
 Longuement, mais tousiours ferme il luy resista.  
 En fin vint en Corfou, où les gens l'honorèrent  
 Ainsi que quelque Dieu, escorte luy donnerent  
 Pour trauerser la mer, chacun sa nef chargeant  
 De presens precieux, d'habits, d'or, & d'argent.  
 Comme il fut venu là, le sommeil sur luy tombe  
 Et luy serre les yeux, Ulysses y succombe,  
 S'endort profondement, & luy font treue ainsi,  
 Les pensers, les trauaux, le chagrin, le soucy.  
 Mais Pallas aux yeux pers ce- pendant qu'il repose  
 A son aise endormy, pense bien autre chose:



Car comme il pensoit estre au comble de son bien,  
Plongé dans les plaisirs, voicy qu'en moins de rien  
Elle tire des eaux l'Aurore matinere  
Pour donner aux mortels le bien de la lumiere.  
Vlysse la sentant se leue vistement,  
Donne à Penelopé cet aduertissement.

Femme, iusques icy personne ne se treuve  
Qui ayt, comme nous deux, esté mis à l'espreuve:  
Tu as en m'attendant force ennuy supporté,  
D'autre-part, Iupiter & les Dieux m'ont ietté  
En beaucoup de tourmens m'ont liuré forte guerre,  
Et m'ont fermé long temps le retour en matiere.  
Or puis que nous voicy, suiuant nostre desir,  
En nostre lit reioints avec tresgrand plaisir,  
Prensoin dans la maison de la mesnagerie,  
Et quant à nos troupeaux, dont extreme turie  
Ont faict les poursuiuans, i'ay en moy arreulé  
D'en aller prendre ailleurs certaine quantité.  
D'autre costé les Grecs, s'ils nous sont equitables,  
En fourniront leur part pour remplir nos estables.  
Or ie m'en vay aux champs mon pere visiter,  
Qui, à ce que l'on dit, ne faict que s'attrister,  
Ie te veux ce-pendant faire vne remonstrance,  
Bien que tu aye assez d'esprit & de prudence,  
Sicost qu'il sera iour sans doute l'on sçaura  
Le meurtre de ces gens, & le bruit en courra  
Par toute la cité. Tien toy sur toute chose  
Et tes femmes & toy dans la maison bien close,  
Ne parle, ne respons, ne t'enquiers nullement  
A homme que ce soit. Il dit, & vistement  
Ses armes endossa de beauté nompareille,  
Telemachus appelle, & Eumens réueille



LE XXIII. LIVRE DE L'ODYSSEE.

*Avec Philatus, leur dit de se vestir  
De leurs armes soudain, & qu'il falloit sortir:  
Ils ne font nul refus, de leurs armes se vestent,  
Les portes font ouvrir, en campagne se iettent.  
Il faisoit desja clair, mais Minerve tendit  
Un nuage autour d'eux, & dehors les rendit.*

Fin du vingt-troiesme Liure.

LE VINGTQVA-





## LE VINGT-QUATRIÈME

ET DERNIER LIVRE DE  
l'Odyssée d'Homere.

### ARGUMENT.

**M**ercure conduit les ames des poursuivans occis aux enfers. Quelques discours desdites ames. Celle d'Amphimedon raconte à celle d'Agaménon comme Vlysses les a faict mourir. Vlysses se dissimule du commencement à Laertes son pere, puis se dōne à cognoistre. Tumulte s'esleue en Ithaque pour la mort des poursuivans, où Epitheus pere d'Antinoüs se faict chef de la faction, sort avec troupe des habitans pour aller tuer Vlysses chez Laërtes. Ils combattent, est tué par Laërtes. Vlysses les met en route, & voulant poursuiure la victoire Pallas le retient, qui les accorde & faict paix entre luy & ses sujets.

### AUTRE SOMMAIRE.

*Le tumulte en Ithaque, on vient aux mains. La paix  
Entre Vlysse & les siens est faicte pour iamaïs.*

**M**ais le Cyllenien touchoit les esprits pasles  
Des poursuivans occis aux riuës infernaltes,  
Il tenoit en sa main sa belle verge d'or  
Dont il endort les uns, & les autres encor  
Réveille comme il veut. Il mene ceste bande  
Qui le suit, de bruit pleine & d'émotion grande.

Rr



LE XXIII. LIVRE

Tout ainsi que l'on voit dans le creux d'un rocher  
 Force Chauue-souris qu'on a faict trebucher,  
 Fremir & faire bruit, & au pris qu'on les presse  
 C'à & là volter en multitude espaisse:  
 De mesmes ces esprits fremissans rauquement  
 Apres le fils de Maie alloient confusement,  
 Et le Dieu non mauuais marchant deuant, leur mōstre  
 La voye & le chemin. Ils vont à la rencontre  
 Du flux de l'Ocean, & vont outre passant  
 Du roc Leucadien le sommet blanchissant,  
 Penetrent du soleil les portes reculees  
 Et du sommeil blaffard les nations voilees,  
 Puis sur un pré herbu aussi tost sont venus,  
 Où les esprits des morts, simulacres menus,  
 Leur demeurence font. Là estoient du Pelide,  
 De son cher Patroclus, & du preux Nestoride  
 Les esprits deliez, celui d'Aiax aupres,  
 Qui estoit le plus fort & le plus beau des Grecs,  
 Horsmis Achilles seul, avec qui ser'allie  
 Celuy d'Agamemnon plein de melancolie,  
 Et à l'entour de luy tous ceux qui souz l'effort  
 Du perfide Egysthus endurerent la mort.

Auquel ainsi premier l'esprit du magnanime  
 Achilles: Fils d'Atreus, nous t'auons en estime  
 D'estre le plus chery du puissant Iupiter,  
 Dessus tous les Heros qu'on scauoit habiter  
 Sur la terre pour lors, pource qu'à ta puissance  
 Infinité de gens rendoient obeissance:  
 Mesmement les plus forts, quand nous estions aupres  
 Des portes d'Ilion, où le peuple des Grecs  
 Endurat tant de maux, & là le deuoit prendre  
 Certainement la mort, dont ne se peut defendre



Nul au monde viuant, & à ma volonté  
Que la mort t'eust alors deuant Troye emporté  
Comblé de tant d'honneur, dont en toute abondance  
Tu auois parmy nous entiere iouissance:  
Où tous nous autres Grecs t'eussions fait vn tombeau  
Comme à nostre Empereur, & magnifique & beau,  
Pour seruir à ton fils de gloire perdurable.  
Mais sans doute c'estoit qu'une mort miserable  
Te deuoit attrapper. Auquel Agamemnon.

O fils de Peleus d'un immortel renom,  
Que ie t'estime heureux d'auoir esté la proye  
De la mort qui prend tout deuant les murs de Troye,  
Et loing de ton pays, de ce que les plus forts  
Des Troyens & des Grecs aupres de toy sont morts  
Combattans à l'entour, & tu estois à terre  
De ton long estendu, de cheuaux ny de guerre  
Nullement soucieux, ce- pendant nous estions  
Attaquez au combat: sans cesse combations  
Tant que le iour duroit, & nos mains acharnees  
Ne se fussent iamais de l'estour destournees,  
Sinon que Iupiter, se mettant au deuant  
Ne nous eust separez d'un tourbillon de vent:  
Nous te prismes alors, aux vaisseaux t'emportasmes  
T'ayant tiré des coups, sur vn liét te iettasmes  
Après auoir ton corps lauë premierement,  
Puis oint & enbaurné d'un tres-riche oignement.  
Or à l'entour de toy les Princes Grecs en armes  
S'estans coupé le poil fondoient en chaudes larmes:  
Quand ta mere accourut au bruit inesperé  
De ce triste accident, hors du flot aZuré,  
Et les Nymphes des eaux pres d'elle se rendirent.  
Un son sort de la mer, les Grecs qui l'entendirent



LE XXIII. LIVRE

En eurent telle peur, qu'en fuite ils se mettoient,  
 Et dans leurs creux vaisseaux en foule se iettoient,  
 Sans que le vieux Nestor prince d'expérience,  
 Et dont auoit tousiours paru la grand' prudence  
 Iugeant ce que c'estoit, en ces termes expres  
 Les retint sagement. Demeurez fils des Grecs,  
 Ne fuyez Argiens, sans doute c'est sa mere  
 Que suit mainte Deesse & Nymphes marinieres  
 Qui s'en vient voir son fils hors des flots à l'ure.  
 Il dit, & tous les Grecs resterent assurez.  
 Alors du Dieu marin les filles l'entourerent,  
 Et miserablement autour de toy pleurerent,  
 De robes qui iamais ne s'usent se vestans,  
 Les neuf Muses aussi à ta mere assistans  
 Fort pitoyablement de voix alternatiues  
 Lamentoient dessus toy leurs querelles plaintiues.  
 Nul des Grecs, quel qu'il fust, ne put là demeurer  
 Qui se pust retenir de plaindre & de pleurer,  
 Tant les auoient émeus les Nymphes immortelles.  
 Durant dix & sept nuits tousiours continuelles,  
 Et par autant de iours tristes & soncieux  
 Nous pleurasmes sur toy autant hommes que Dieux,  
 Jusqu'au dix & huietieme. Alors nous te brulasmes,  
 Et dessus le bucher ardent, nous égorgeasmes  
 Les vaches au poil noir & les grasses brebis:  
 Tu brulois ce-pendant dans les propres habits  
 Des Dieux, dans force unguent de prix inestimable,  
 Et dans force miel doux. Lors maint prince honorable  
 D'entre le peuple Grec se rua tout armé  
 Tant à pié qu'à cheual, sur le tas allumé  
 Tandis que tu brulois, & au dedans des bandes  
 On ouyt retentir lamentations grandes.



Or si tost, *Achilles*, que l'ardant element  
De *Vulcan*, eust destruit ton corps entierement,  
Dés le matin les ostons blancs nous recueillismes,  
Et dans un doux unguent & du vin pur les mismes:  
L'urne pour les loger ta mere la donna,  
C'estoit un vase d'or qu'antresfois façonna  
L'industriex *Vulcan*, & *Denys*, disoit elle,  
Luy en auoit faiect don. Dans ceste urne si belle  
Tes os furent posez, ô *Heros* renommé,  
Et ceux de *Patroclus* ton amy tant aymé  
Furent meslez parmy, mais on ne fit le mesme  
De ceux d' *Antilochus*, que d'amour tant extreme  
Tu affectionnas durant ta vie, & plus  
Que tous les autres Grecs, estant mort *Patroclus*,  
Car on les mit à part. Alor toute l'armee  
Des Gregeois belliqueux contre *Troye* animee,  
A l'entour de vos os fit dresser un tombeau,  
Honorable, superbe, & magnifique & beau,  
Aupres de l'*Ellespont* sur son haut ain riuage,  
Afin que les passans faisans quelque voyage,  
Tant de ceux qui sont neZ, que de ceux qui viendroiēt  
Le vissent de la mer, au prix qu'ils vogueroient.  
Ta mere puis apres requit en ta memoire  
A tous les puissans Dieux de beaux prix de victoire,  
Afin d'en honorer les principaux des Grecs  
Qui combatoient autour. I'en ay veu à plus pres  
Des plus beaux de la terre, & où force ieunesse  
Est alloit à l'enuy sa valeur & proüesse,  
Quand quelque Roy mouroit, mais i'amaïs ie n'en vy  
De pareils à ceux là, tu eusse esté rauy  
Si tu eusses pu voir la grandeur, l'excellence  
Des ieux & des combats, & la magnificence



LE XXIII. LIVRE

Que ta mere Thetis au pied d'argent & beau  
Fit faire à ton honneur autour de ton tombeau,  
Tant tu estois chery de la troupe immortelle.

Ainsi, quoy que tombé souz la parque cruelle,  
Tu ne te vois frustré du bien de ton renom:

Ains à iamaïs viura la gloire de ton nom,  
O vaillant Achilles. Mais moy, que me profite  
D'auoir esté le chef d'un si braue exercite,  
Et quelle volupté me reuient d'auoir mis  
Troye à sac, & deffait un millier d'eanemis?

Si Iupiter m'auoit tramé en sa colere  
Vne si triste fin, qu'une femme adultere,  
Un perfide Egysthus dessouz un traistre effort  
Tant malheureusement me renuersassent mort?

Ils denisoient ainsi, quand aupres d'eux arrive  
Mercure, conduisant dessus la pasle riuie,  
Des paures poursuiuans les desolez esprits  
Qu'Vlysse auoit deffaits. Eux les voyans, surpris  
De grand estonnement, ceste ieunesse admirent,  
Et pour scauoir que c'est vers eux vistement tirent.  
Dés qu'ils furent aupres, l'ame d'Agamemnon  
Reconneut tout soudain celle d'Amphimedon  
Le fils de Melanthee: car allant en Ithaque  
Il n'auoit point d'autre hoste. Ainsi donc il l'attaque.

Amphimedon, qui faict que descendieZ ainsi  
Du regne de là hault en ce triste & noircy.  
Tant de beaux ieunes gens, & d'age tout semblable?  
Je croy que qui voudroit faire un choïs agreable  
D'une belle ieunesse. & d'hommes vertueux  
Danstoute vne cité, ne choisiroit pas mieux.  
Seroit-ce que Neptun bouleuersant ses ondes  
Vous auroit renuersez souz les vagues profondes?



Ou de mauuaises gens vous auroient-ils meurtris  
Combattans dessus terre, apres vous auoir pris  
Vos brebis & vos bœufs? ou, faisans resistance  
Contre vos ennemis, pour la iuste defenee  
De vostre cher pays, de vos femmes aussi  
Qu'on vouloit enleuer, estes vous morts ainsi?  
Satisfais en cela, s'il est en ta puissance,  
Ton hoste & ton amy. N'as-tu point souuenance  
Que ie logeay chez vous quand i'allay recercher  
Le prudent Vlysses avec mon frere cher  
Le preux Menelaüs, d'abandonner sa terre  
Et de monter sur mer, compaignon de la guerre  
Qu'on alloit faire à Troye? Ausquels Amphimedon,  
Ie m'en souuiens fort bien, ô grand Agamemnon,  
Et te conteray bien la funeste aduenture  
Qui nous a faict tomber dessus ceste mort dure.

Tout tant que tu nous vois acoustrez en ce point,  
La femme d'Ulysses qui ne reuenoit point  
Nous recerchions d'amour, mais la fine & couuerte  
Ne nous esconduisoit de façon toute ouuerte,  
Ces nopces ne semblant auoir à contre-cœur,  
Et ne les paraisant. Nous tramant dans son cœur  
Un mortel repentir, & pour pretexte & voile  
Deses dilayemens, elle auoit vne toile  
Oltre mesure grande, & fine extremement,  
Qu'elle auoit commencé de tistre excellemment.  
Surquoy elle nous dit: Princes de grand lignage  
Qui or' me recerchez de second mariage  
Pource qu'Ulysse est mort, ie vous prie attendez,  
Ne precipitant point ce que vous pretendez,  
Tant que i'aye acheué pour euitier la perte  
De ma laine & mon lin, la robe qu'à Laërte



LE XXIII. LIVRE

J'ay entrepris de faire en cet ouvrage icy,  
 Afin de l'honorer, lors qu'au tombeau noircy  
 Il sera deualé, de ceste conuerture,  
 Et vestement de deuil: de peur que d'auenture  
 Quelque Dame en courroux ne me donnast le tort  
 D'auoir enseuely un si grand prince mort,  
 Et si plein de moyens sans un drap honorable.  
 Elle nous amusoit de parole semblable,  
 Et nous y donnions foy. Ainsi elle tissoit  
 Son ouvrage de iour, mais elle en depressoit  
 Tant qu'elle en auoit faict de nuit à la chandelle,  
 Et par trois ans entiers dura sa grand cautelle.  
 Mais sur le quatriesme an, que les temps & les mois,  
 Les heures & les iours finirent vne fois:  
 Nous fusmes aduertis d'une certaine femme  
 Qui scauoit tout le cas, de sa trompeuse trame,  
 Et dans sa chambre entrez la prisme sur le faict.  
 Ainsi fut à la fin son ouvrage parfaict,  
 Ne pouuant plus fuir, qu'elle monstra semblable  
 Aux rais esblouyssans du Soleil admirable,  
 Ou à ceux de la Lune. En la mesme saison  
 Je ne scay quel malheur amene en sa maison  
 Son mary Ulysses, qui de prime arriuee  
 Voulut se retirer en la maison priuee  
 Du pastre de ses porcs, & tout au mesme instant  
 Son fils fut de retour sur son vaisseau flottant  
 De Pyles, de Nestor. C'est là qu'ils complotterent  
 Le malheur, que depuis fiers ils executerent  
 Dessus les pouruiuans. Car l'ayans arresté,  
 Ils s'en vindrent soudain tous deux en la cité,  
 Le fils le beau premier, & apres luy son pere  
 Qu'un porcher amena, ce sembloit de misere,



Et d'aage tout courbé, habillé pauvrement  
S'appuyant d'un baston tellement quellement  
Deffaict & deguisé ce qui se pouuoit estre,  
Si bien que nul de nous ne le put recognoistre,  
Non mesmes les plus vieux, mais fols que nous estions  
Nous luy disions iniure & encor le battons,  
Et il enduroit tout, souffrant en patience  
Mesme dans sa maison nostre extresme insolence.  
Mais quand la sage fille au puissant Iupiter  
Le vint à la parfin contre nous exciter,  
Et que Telemachus toutes ses armes fortes  
Eut osté de la sale, & rembarré les portes,  
Au signal que son pere avec luy accorda,  
Il vint trouuer sa femme, & luy persuada  
De nous metre en auant les fatales sagettes.  
Et le ieu du fort arc & des claires bouclettes,  
L'introuue premier de nostre proche mort.  
Mais personne de nous ne put estre si fort  
De pouuoir bander l'arc, tant nos bras imbecilles  
Estoient à ce mestier & lasches & debiles.  
Or quand ce vint au tour d'Ulysses de l'auoir  
Ce qu'il desiroit fort, faisant tout son pouuoir  
De l'auoir quoy qui fust : nous usions de menace  
Que lon ne luy donnast : mais de force & d'audace  
Son fils luy fit porter. Alors tres-aysement  
Il vint à bander l'arc, passa facilement  
Les fleches par les trous, puis de grande secousse  
Il se ietta en place, espandit de la trouffe  
Les mortiferes traits, sur l'arc les atteinta,  
Et le premier de tous Antinous ietta  
En terre roide mort, puis tira sur les autres  
Prenant bien sa visee, & la plussart des nostres



LE XXIIII. LIVRE

Tumboient deffous ses coups: Chacun bien se doutoit  
 Que quelqu'un des haults Dieux l'aydoit & l'assistoit,  
 Pour ce qu'en moins de rien deffous leur vaillantise  
 Toute ceste lennesse à dure mort fut mise,  
 On n'oyoit que souffirs, leur teste chanceloit  
 Deffous les coups mortels, & le sang decouloit  
 Par tout sur le paue, spectacle lamentable.  
 Voila, Agamemnon, nostre fin miserable,  
 Et nos malheureux corps gisent confusement  
 Espars par la maison, sans aucun ornement:  
 Pource que nos amis desquels chacun ignore  
 Ce sinistre accident, ne sont venus encore  
 Redemander nos corps, ne les ont enleuez,  
 N'ont nettoyé le sang, ne les ont pas lauez,  
 Et n'ont versé dessus leur plaintes lamentables,  
 Qui est l'honneur dernier des deffuncts miserables.  
 Alors Agamemnon: Que bienheureux es tu  
 Possedant vne femme accomplie en vertu,  
 O prudent Vlyses, Point n'a esté trompee  
 Ton amitié premiere en ta Penelopee,  
 Elle a gardé son cœur sans reprehension,  
 Elle n'a destourné de toy l'affection  
 Dont t'auoit espousé sa premiere ieunesse.  
 Aussi son beau renom en durera sans cesse,  
 L'honneur de sa vertu iamaïs ne perira,  
 Et de Penelope un poëme se fera  
 A la posterité de duree eternelle.  
 Mais de Clytemnestra, iamaïs ne sera telle  
 La reputation, ayant osé tramer  
 La mort à son mary qu'elle deuoit aymer  
 Commettant felonie. Aussi à ceste femme  
 Un poëme se fera remply de tout diffame,



Car dessus tout son sexe elle a totalement  
Mis un grand des-honneur, aux chastes mesmement  
Ils deuisoient ainsi dans l'auerne effroyable  
Sous les obscuritez de la terre habitable.

Mais Ulysse & ses gens sortis de la cité  
Vindrent tout aussi tost dans le champ habité  
Du vieillard Laërtes, qu'avec travail extresme  
Il auoit agencé & cultivé luy mesme,  
Là sa maison estoit autour d'elle estoient mis  
Bancs de tous les costez & sieges infinis,  
Sur les uns ses vallets venoient leur repas prendre,  
Sur les autres apres ils se venoient estendre  
Pour reposer là nuit. Or aupres du vieillard  
Vne Sicilienne auoit fort bonne part

Agee extremement, au reste femme habile,  
Qui le traitoit tres-bien, ainsi loing de la ville,  
Et avec un grand soing. Estant là paruenus  
Ulysse à ses pasteurs ces propos a tenus  
Et à son fils aussi. Allez vous en m'attendre  
Au logis de mon pere, & ne faillez de prendre  
Le meilleur des pourceaux, de soudain l'egorger,  
Et de nous aprestez vistement à manger  
Quant à moy, ie m'en vois essayer si mon pere  
Me recognoistra point: car ie me delibere  
De le tenter un peu, auoir le passe-temps  
De le faire debatre, & voir si le long-temps  
Que i'ay esté absent aura de sa notice  
Pu du tout effacer les traits de son Ulysse.

Ce disant, il donna ses armes à ses gens  
Et eux vers le logis tournerent diligens  
Luy deuers le verger en diligence tire  
En dessein d'essayer ce qu'il venoit de dire.



LE XXIIII. LIVRE

Il ne rencontra pas descendant, Dolius  
 L'ancien iardinier, ny ses enfans non plus,  
 Ny pas un de ses gens, aux brossailles voisines  
 Ils s'en estoient allez pour couper des espines  
 Et boucher le verger, & le vieillard soigneux  
 En travaillant toujours, alloit au deuant d'eux  
 Dans le plaisant verger, tout le long d'une sente,  
 Ulysses le trouua, qu'il nettoyoit vne ante,  
 Il estoit habillé pour lors fort pauurement,  
 D'un déchiré, fort sale, & vieux accoustrement  
 De ses iambes autour il auoit la gamache  
 Liee estroittement, faicte de peau de vache,  
 Et des gans de cuir fort, afin de destourner  
 Les ronces qui pourroient ses mains egratigner:  
 Un chapeau d'une peau d'une chieure velue,  
 Tesmoins de sa tristesse & peyne continue  
 Quand Ulysses le vid si rompu si cassé,  
 De vieillesse & de mal si maigre & harassé  
 Il ne se put tenir de plorer en soy mesme  
 Sous un poirier à part, pour le regret extreme  
 Qui luy serroit le cœur. Ne scauoit bonnement  
 S'il deuoit accourir à luy hastiuement,  
 Le baiser, l'embrasser, & de son arriuee  
 Luy conter la façon de premiere abordee,  
 Ou bien si parauant il l'interrogeroit  
 Et sans se declarer si tost, le tenteroit  
 Il luy sembla meilleur d'un peu se contrefaire  
 Et de propos couuerts à son dessein l'attirer  
 Sur cela resolu à son pere il s'en va  
 Tout droit sans plus tarder, en tel point le trouua  
 Que le visage en terre il dechaussoit vne ante  
 Adonc à l'improuiste à luy il se presente,



Et luy tient ces propos : certes gentil vieillard  
Tu entens comme il faut, l'agriculture, & l'art  
De bien faire un verger, outre la vigilance  
Tu ne manques ie croy de bonne experience:  
Ie ne voy plante icy, ne vigne, n'olivier:  
Car i'ay pris garde à tout, ne figuier, ne poirier,  
Non mesme les careaux de tout ce iardinage,  
Que tout ne soit tenu en tresbon labourage,  
Et bien entretenu. Mais te disant un cas,  
Pren l'en gré ie te prie & ne te fache pas:  
Tu n'as comme il faudroit soucy de ta personne,  
Ta vie ainsi qu'elle est n'est seante ne bonne,  
Tu traines ta vieillesse un peu trop rudement,  
Tu es sale & crasseux, & cest acoustrement  
N'est pas honorable. Or n'est-ce que ie pense  
Que ton maistre ayt de toy trop grande negligence,  
Pource qu'à ta façon tu ne me semble point  
Un esclave un valet, mais parois de tout point  
Ou un Prince, ou un Roy, tel de port, tel de grace  
Lors que sorty du bain magistale la face  
Il se va mettre à table, & puis donne ses yeux  
Au sommeil, comme font la plus part des gens vieux:  
Or dy moy, ie te pry, de qui es tu aux gaiges,  
Et de qui dresses-tu ces plaisans Iardinages?  
Et ne me trompe point, affin qu'asseurement  
Ie sçache si ie suis arrivé iustement  
Ou ie te diray bien: C'est en Ithaque, comme  
J'ay esté aduerty de ie ne sçay quel homme  
Que ie viens de trouver, & qui certainement  
Comme il me semble aduis n'a grand entendement.  
Car presqu'il n'a pas eu l'assurance d'attendre  
Que ie parlasse à luy; m'entendant, de comprendre



LE XXIIII. LIVRE DE L'ODYSSEE.

Ce que ie luy disois, ne respondre à demy  
 De ce que ie voulois sçavoir d'un mien amy,  
 S'il estoit vif ou mort: pour ce que ie desire  
 Sçavoir ce qui en est. Car ie te veux bien dire  
 S'il te plaist m'escouter, qu'autresfois i'ay logé  
 Vn homme en ma maison, qui a fort voyagé,  
 Qui m'a esté si cher & si recommandable  
 Que ie ne pense point qu'amy tant agreable  
 Me visite iamais. Il estoit, ce disoit,  
 D'Ithaque, & si son pere appeller se faisoit  
 Laërte Arcesides. C'est celuy là, mon pere,  
 Que ie menay chez moy, luy fistres bonne chere,  
 Le chery, l'embrassay, l'accueillly sur tous ceux  
 Qui m'estoient venus voir: Luy fis de precieux  
 Et de riches presens, pour gaigne & témoignage  
 Et de nostre amitié & de nostre hostelage:  
 Comme, de sept talens d'or tres-bien façonné,  
 D'un grand vase d'argent, bien gravé, bien tourné,  
 De douze beaux manteaux, de douze camisoles,  
 Tel nombre de tapis, & tel de tauayoles,  
 Quatre femmes aussi exquisés en beauté,  
 Telles qu'il les voulut prendre à sa volonté.  
 Le vieillard tout esmeu, de pleurs la face pleine,  
 Mon bon amy, dit-il, c'est chose tres-certaine  
 Que tu es arriné au lieu que l'on t'a dit.  
 Mais des hommes mechans asteuire y ont credit,  
 S'y sont fortifiez: En vain comme ie pense  
 Tu as fait tes presens, n'en atten recompense.  
 (Car l'homme que tu dis n'est encor arriné,  
 On ne sçait où il est) Si tu l'eusses trouué  
 Icy en sa maison d'Ithaque, plein de vie,  
 Certes tu n'aurois pas perdu ta courtoisie,



Chargé de riches dons il te renuoyeroit,  
Ne seroit pas ingrat, & recompenseroit  
Ton hospitalité: Car celuy qui commence  
Reçoit de son bien-faict en fin la recompense.  
Mais dy moy verité, y a til longuement  
Que celuy que tu dis aymer si cherement  
Logea en ta maison, ce mien fils miserable  
Si iamais il en fut, que le sort déplorable  
A expose en proye aux poissons sous les eaux,  
Ou bien dessus la terre aux bestes, aux oyseaux,  
Si loin de ses amis, & de sa terre chere,  
Et n'a esté pleuré de pere ny de mere  
Qui l'ayent engendré, dessus son corps versans  
Pour son dernier honeur le precieux encens:  
Penelopé non plus son espouse amiable  
Ne l'a point lamenté comme il est conuenable,  
N'a ietté sur son liét ses regrets ennuyeux,  
Et comme on faict tousiours, n'a point fermé ses yeux.  
Mais es tu de contree ou proche ou eslogee?  
De quelle ville es tu & quelle est ta lignee?  
La nef qui t'a conduit & tes amis aussi  
Où a-telle pris terre? est-telle loin d'icy?  
Ou bien aurois-tu point entrepris ce voyage  
Pour faire la traffique, en un vaisseau de louage,  
Qui t'ayant dechargé auroit repris le vent?

A ces mots Vlysses d'un parler deceuant,  
Ie te diray le vray, ie suis fils d'Aphidante  
Le Polypemonide, & ie suis d'Alybante,  
Mon pere est Roy de là, i'ay nom Hiperitus,  
Mes vaisseaux ont esté de l'orage batus,  
I'ay failli mon chemin, & contre mon enuie  
Suis abordé icy, venant de Sicanie,



LE XXII. LIVRE

Mon nauire est au bont de ce champ, escarté  
 De mes autres vaisseaux, & loin de la ciuë.  
 Mais il y a cinq ans que de mon territoire  
 Vlysses débarqua, si i'ay bonne memoire,  
 Et comme le pauvre se mettoit sur les eaux  
 A sa dextre voloit nombre de bons oyseaux  
 Desquels il receuoit vne alaigresse extreme  
 Car il les reputoit pour bon heur, & moy mesme  
 M'en resioissois fort: Car i'esperois vn iour  
 Le voir en sa maison d'Ithaque, de retour,  
 Ou il me receuroit, ou sans feintise aucune  
 De reciproques dons nostre amitié commune  
 Seroit renouvellee. Ayant ainsi parlé  
 Le bon homme se vit de tristesse accablé,  
 Comme s'on l'eust couuert de quelque noire nue,  
 Et à terre prenant de la poudre menue  
 Ardante du Soleil, sur son chef blanchissant  
 A deux mains l'espendoit, griesuement gemissant.  
 Vlysses ne peut lors se tenir dauantage,  
 Ains il sent là dedans bouillonner son courage  
 De pitié de son pere, vn soufle vehement  
 Luy monte des nareaux: Il court hastiuement,  
 Il le baise, il l'embrasse, & d'une ardeur extremesme.  
 Mon pere, me voicy, C'est cest Vlysses mesme  
 Que tu desire voir il y a si long temps,  
 Me voicy de retour à la fin de vingt ans  
 Dans nostre cher pays. Mais ie te suply cesse  
 Tes larmes & tes pleurs, tes cris & ta tristesse.  
 Ie te dis en vn mot, I'ay mis en la maison  
 Les poursuiuans à mort, I'ay tiré la raison  
 De leurs méchancetez & de tant d'insolence  
 Qu'ils cōmettoient chez nous, i'ay pris digne vengeance.

A ces



A ces mots Laërtes. S'il est comme tu dis  
Que tu sois de retour & que tu sois mon fils,  
Monstre m'en maintenant quelque marque & indice.  
Volontiers, luy dit-il, voy ceste cicatrice  
Qu'un grand Sanglier me fit sur Parnasse autresfois,  
Comme nous le chassions à force dans les bois.  
Ma mere & toy alors m'enuoyastes mon pere,  
Deuers Autolychus le pere de ma mere  
Tant pour le visiter, que de luy recevoir  
Les dons qu'il me promit un iour qu'il vous vint voir.  
Mais ie te monstraray encor pour tesmoignage  
Certains arbres fruitiers dedans ce Iardinage  
Lesquels tu me donnas, petit ie te suivois  
Par le iardin par tout, & tu me les nommois.  
Ce sont treize poiriers, dix pommiers, & quarante  
Figuiers, pour des augeons tu m'en promis cinquante,  
Tu les nommois ainsi, chascun d'iceux estoit  
De fertile raport, infini fruit iettoit,  
Se chargeant de raisins, en la saison d'Autone  
Que le ciel les thresors de ses pluyes nous donne.  
Il achenoit de dire: A ce souuenir doux  
Le vicillard tressaillit du cœur & des genoux,  
Reconnoissant fort bien & l'enseigne & l'indice  
Que luy auoit donnez le magnanime Ulysse.  
Alors à corps perdu il court à son enfant,  
Luy ouure les deux bras, le serrant, l'embrassant,  
Il pleure de plaisir & de ioye se pisme.  
Ulysses le soustient, car presqu'il rendoit l'ame,  
Puis quand il eut un peu rappellé ses esprits  
Ces mots il prononça de transport tout surpris.  
O pere Iuppiter, vous estes certe encore  
Des diex dedans le Ciel que maint-bel astre dore,



# LE LIVRE XXIII.

Si ces mechant sont morts, s'ils ont esté traittez  
Comme il appartenoit à leurs meschancetez.

Mais il y a danger qu'à ces promptes nouvelles  
Ne se ruent icy les citadins rebelles,

Et n'enuoyent encor barques & messagers  
Par la Cephallenie accourir aux dangers.

A cela Ulysses. Non, vy en assurance,  
Repose toy sur moy, & n'entre en deffiance.

Allons en la maison qui est dans le verger,  
Là mon fils nous attend, qui apreste à manger

Avec Philatius & le porcher Eumæe,

Ils s'en vont la dessus, & à leur arriuee  
Trouuent Telemachus & les deux pastres chers,

Le bouvier le porcher, assaisonnant les chairs,

Et apprestans le vin. Or la Sicilienne

Prendt tandis Laertes, droit vers le bain le mène

Le laue, le nettoye, & l'oint finalement

d'un huille pretieux: luy donne un vestement

Et magnifique & beau. Pallas est là presente

Qui la taille luy croist, la maiesté augmente

Au Roy des nations: finalement l'a faict

Plus disposé & plus gay, plus gras & plus refaict.

Tel il monte du bain, son fils qui le regarde

S'en esmerueille fort, va vers luy, & ne tarde

Le voyant tel qu'un Dieu, de luy parler ainsi.

Mon pere, pour le vray quelque dieu est icy

Quit'a tout raienny, accreu, rendu en somme

Et plus grand & plus fort. A doncques le bon hōme.

Que le bon Iuppiter, Apollon l'immortel,

Et la sage Pallas, ores me fissent tel

Que j'estois quand lie pris la Cité de Nerice

Sur le bord de la mer, superbe en edifice,



Des Cephaliens estant Roy approuvé,  
Et que le iour d'hier ie me fusse trouué  
Au chasteau avec toy, bien couuert de mes armes:  
I'eusse à ces gens donné de si rudes alarmes,  
Ie les eusse chargez de tant & tant de coups,  
Que ie leur eusse à tous faict plier les genoux.

Ils deuisoient ainsi, les autres aprestèrent  
Le disner cependant, puis de rang se ietterent  
Sur les lits arrangez: comme ils estoient assis  
Le vieillard Dolius arrive avec ses fils  
Tous las & trauallez: car la Sicilienne  
Les auoit appelez: La vieillotte ancienne  
Les auoit tous nourris, & aroit grand soin pris  
Du bon homme, si tost que l'aage l'eut surpris.

Or comme ils eurent veu Ulysses en presence,  
Et l'eussent recogneu presque de souuenance,  
Ils resterent debout, tous quasi hors de soy,  
De merueilles ravis. Lors Ulysses le Roy  
D'un parler gracieux l'appelle à soy, le nomme  
Et ses enfans aussi: siedoys toy, siedoys toy, bon homme,  
Et ne t'estonne plus, nous t'attendons icy  
Long temps à pour disner, & tes enfans aussi:

A ces mots Dolius accourt, tressaillant d'ayse,  
Luy ouure les deux bras, & l'embrasse & luy baise  
Les mains de grand ardeur. Certes amy parfait,  
Tu es, dit-il, venu à nostre grand souhait,  
Mais tu nous as surpris, les dieux de ta venue  
Eux mesmes ont eu soin, donques ie te salue,  
Et les prie humblement pour ta prosperité:  
Vy donc en tout plaisir, & me dy verité,  
Penelope t'a elle encor' veu? Le scait elle?  
Enuoirons nous quelqu'un luy dire la nouuelle?



# LIVRE XXIIII.

Lors Ulysses le sage, Elle le sçait fort bien,  
 Mon pere, luy dit-il, & ne seruiroit rien  
 De la faire aduertir: Lors le vieillard Dolie  
 Apporte vne escabelle & luy sante & polie,  
 Et à table se met, ses fils semblablement  
 Viennent à Ulysses, saluent humblement  
 Et leur prince & leur Roy, dessus ses mains se iettent,  
 Puis aupres de leur pere à la table se mettent  
 Ainsi repaissoient ils des viures à foison,  
 Et de chairs dechargeoient la champestre maison.

Tandis la renommee & disposte & legere  
 Courut par la Cité, annonçant messagere  
 Par tout deçà delà des poursuiuans meurtris  
 Le trepas odieux. Adonc chascun s'est pris  
 A courir viftement, bruits & souspirs s'entendent,  
 Et deuant le chasteau de tous costez se rendent.  
 Lors de chasque maison chascun son mort tira:  
 L'emporta du chasteau puis l'ensepultura.  
 Mais pour ceux de dehors sur des nauys les chargerent  
 Et par diuers pescheurs chez eux les enuoyerent.  
 Puis le cœur accablé de tristesse & de deuil  
 Ils allerent soudain s'assembler en conseil.  
 S'estant tous amassez Eupithemus se leue  
 Et parle aux assistants: car beaucoup il luy greue  
 De la mort de son fils Antinous le fort,  
 Qu'Ulysses le premier auoit renuersé mort:  
 Il en ressent son ame estrangement troublée,  
 Qui faict que souspirant il dit à l'assemblée.

Certes cest homme icy des long-temps, mes amis,  
 D'estranges & grands faits s'est beaucoup entremis,  
 Enuers les Achiens: sur les ondes muables  
 Il nous a emmenez des troupes innombrables



D'hommes bons & vaillants. Peris sont ses vaisseaux,  
Et tant de braves gens submergez sous les eaux:

De retour, il a mis ceux-cy à mort cruelle,  
Des Cephaliens la fleur plus leste & belle.

Mais mon opinion est qu'on l'aille saisir  
Et que lon le preuienne auant qu'il ait loisir  
De fuir ou à Pyle, ou de prendre la route  
d'Elyde, aux Epeens, nous en aurions sans doute  
Vn regret pour iamais, & la posterité

Nous blasmeroit de droit, si nous auions esté  
Si lasches, de n'auoir voulu prendre vengeance  
D'un homme qui nous tient vne si grande offence  
Si nous ne punissions, par le glaiue tranchant,  
De nos freres, & fils l'homicide mechant.

Si cela passe ainsi, non, ie ne veux plus viure,  
Mais qu'avec les deffunts au sepulchre on me liure.

Mais allons droit à luy ben faire repentir,  
Et deuant que quelqu'un coure l'en aduertir.

Ce dit-il en pleurant. Et toute l'assistance  
Eut vn grand deuil au cœur. Lors deuant leur presence

Medon vient arriuer du chantre accompagné,

Après que le sommeil se fust d'eux eslongné,

Ensemble du logis d'Ulysses ils sortirent,

Et deuant l'assemblée aussi tost se rendirent.

Chascun s'esbahit fort, vn grand silence fit,

Lors le prudent Medon à dire ainsi se mit.

Escontez Ithaquois. Ulysses, (chose vraye)  
Sans les dieux n'a point faict vne si grande playe:

I'ay veu visiblement vn Dieu qui l'assistoit

Semblable de tout point à Mentor il estoit.

Ce dieu là, quelquesfois deuant luy faisoit rage.

Apparoissoit visible, & luy donnoit courage:



LIVRE XXIIII.

Quelquesfois çà & là par la sale il alloit,  
Et tous les poursuiuans estrangement troubloit,  
Qui tomboient roides morts à la premiere atteinte.

A ces propos chascun trembla de grande crainte:  
Alors Aliberses sage fils de Mastor  
Qui scauoit le present & le futur encor,  
Se leua & leur fit ceste harangue sage.

Itaquois mes amis, cest estrange carnage  
Prouient de la malice, & faute de vous tous.  
Iamais Mentor ne moy n'auons peu dessus vous  
Ceste creance auoir, que vos enfans s'abstinsent  
De leur outrecuydance, & leur rageretinsent,  
Estans trop insolents fols & intemperez:  
Ils ont trop hardiment tous les biens deuorez  
D'une grande maison, pourchassé le diffame  
Tant qu'en eux a esté du lit & de la femme  
D'un tres homme de bien, qu'ils pensoient en effect  
Ne deuoir reuenir. Or voila, s'en est faict,  
Croyez moy à la fin: n'allons point à l'encontre,  
Qu'en attirions sur nous quelque autre malencontre.

Il leur disoit ainsi, mais la plus grande part  
De tant qu'ils estoient là se leue & se depart  
En desordre & en bruit, faisant un grand murmure,  
Ils passoient la moitié, la moindre part demeure:  
Cest aduis n'estoit pas suiuant leur volonté,  
Ils suiuirent plustost le conseil d'Epithé,  
Aux armes ils s'en vont, d'impetueuse audace.

Quand chascun fut armé, ils viennent sur la place,  
Se mettent en un corps, Eupitheus estoit  
Le chef de la folie, à tous il protestoit  
Qu'il feroit de son fils vne rude vengeance.  
Mais il n'eut du destin vne telle influence,



*Le pauvre ne deuoit iamais en reuenir,  
Il y prendra la mort plustost que la punir.*

*Lors la sage Pallas, vers son pere s'aduance,  
Pere Saturnien, dont la toute puissance  
Surmonte tout pouuoir: ie te suply, dy moy,  
Ce que de tout ce-cy tu penses dedans toy.*

*Les lairras tu entrer en bataille cruelle?  
Ou les rendras amis appaisant leur querelle?*

*A qui le collecteur du nuage noircy,  
Fille, dit-il, pourquoy demandes tu cecy?  
N'est-ce de ton conseil qu'est de retour Vlysse,  
Qu'il a fait de ces gens le digne sacrifice?*

*Poursuy donc, & fay tout selon ta volonté.  
Mais ie te diray bien, puis que tant a esté  
Que ces fols se sont veus punis de leur offense  
Faisons leur contracter vne bonne alliance:*

*Qu'il regne quant à luy, & qu'il soit le plus fort,  
Nous, donnons à ceux-cy vn oubly de la mort  
De leurs freres & fils, & faisons qu'ils s'entrayment,  
Ainsi qu'auparauant, que noises ne se sement  
Desormais parmy eux, qu'ils ayent desormais  
Voire en toute abondance, & richesses & paix.*

*Ce disant, il emeut Pallas la diligente,  
Qui du sommet du Ciel fit soudain sa descente.*

*Les autres au verger ayans traittez leurs corps,  
Ulysses dit ainsi, quelcun sorte dehors  
Pour voir s'il ne vient rien. A lors en diligence  
Un fils de Dolius hors la porte s'auance,  
Il ne fut pas sorty, qu'il les voit tous marcher  
Encontre eux, & desia du verger aprocher.*

*Lors il tourne tout court, & tant qu'il peut s'escrie,  
Le voi-cy tout aupres, Armons nous ie vous prie.*



## LIVRE XXIIII.

*A ces mots, vn chascun se leue viftement,  
S'arme en grand diligence, & sans estonnement,  
Quatre avec Ulysses, & six fils de Dolie,  
Avec Dolius Laertes se rallie,  
Ils prennent la cuirasse, & bien qu'ils fussent vieux  
Et tous blancs, ils faisoient des forts & courageux.*

*Quand ils furent conuerts de leur armure forte  
( S'entredonnans courage ) ils font ouurir la porte,  
Commencent à marcher: & Ulysses le fort  
Les mene & les conduit. Lors au deuant d'eux sort  
La guerriere Pallas, deesse formidable,  
A Mentor & de voix & de taille semblable.*

*Ulysses l'apperçoit & fort s'en resiouit,  
Lors à Telemachus il se tourne, & luy dit.*

*Donne Telemachus, car tu en as enuie,  
Charge sur les plus beaux de ceste compagnie.  
Monstre ce que tu scais, fay toy paroistre aux lieux  
Où se trouuent tousiours les hommes courageux,  
Et ne fay rien qui tourne à honte à nostre race,  
Qui a tousiours esté grande en force, en audace,  
Et generosité. Tu verras, Monseigneur,  
Que ie ne feray rien qui tourne à deshonneur  
Dessus nostre maison. Il disoit, & Laerte  
Y prit vn grand plaisir, & dit à face ouuerte.  
O bons dieux l'heureux iour, quel grād plaisir ie voy,  
Mon fils, mon petit fils contendant deuant moy,  
Et tout pour la vertu. Lors la forte deesse  
En s'approchant de luy ces propos luy adresse.  
O fils Arceſius, que i'ayme chèrement  
Sur tous mes compagnons, prie deuotement  
La deesse aux yeux pers & son pere: puis lance  
Tant fort que tu pourras sur l'ennemy ta lance.*



Ce dit, elle luy met vne grand' force au bras:  
A lors il fit soudain sa priere à Pallas,  
Puis sa lance ietta. Elle par l'air portee  
Vint tomber instement sur l'armet d'Epitée.  
Il ne soustint le coup, mais elle penetra,  
Et du fer au trauers dans ses temples entra.  
Il tombe & entombant fait vn son efroyable,  
Et sous luy raisonna l'armure espouuantable.  
Lors Ulysse & son fils seruent promptement  
Dessus les ennemis, frappent horriblement,  
Et mettent tout à sang. Ils les mettoient en route  
Et si les eussent tous exterminiez sans doute  
Sans la sage Pallas qui soudain les retint,  
Arresta tout ce peuple, & ces propos leur tint.  
Laissez ô Ithaquois ceste guerre barbare  
Et que sans sang espandre en fin on vous separe.  
Ainsi cria Pallas, eux pallissent de crainte  
Et d'estonnement grand sentent leur ame atteinte  
Les armes hors des mains leur volent à la foix  
Et leur tumbent des poings à l'horreur de la voix  
De la grande Deesse. Ils reprennent carriere  
Et pour sauuer leur vie, ils tournent en arriere,  
Regaignans la Cité: sur cest estonnement  
Le vaillant Vlysses s'escrie horriblement,  
Se iette dessus eux, & legerement saulte,  
Comme vn aigle qui prend sa volée, en l'air, haute  
A l'instant Iuppiter son foudre delaucha,  
Et Vlysses aux pieds de Pallas trebucha.  
Qui luy dit: cesse Vlysses, & mets fin au carnage,  
Cesse en fin de tuer, ne poursuy dauantage,  
De peur que Iuppiter au tonnerre eslançé  
Ne soit à la parfin contre toy courroucé.



LIVRE XXIII. DE L'ODYSSEE.

*A ces mots il fait ferme, & preste obeissance,  
Fort ayse & fort content. Alors la porte-lance  
La fille à Iupiter son Egide branlant,  
Et de voix & de taille à Mentor ressemblant,  
Entre les deux partis a tant fait que iuree  
Se vit pour tout iamaïs une paix asseuree.*

Fin de l'Odysee d'Homere.

DE LOSME CORONANT.



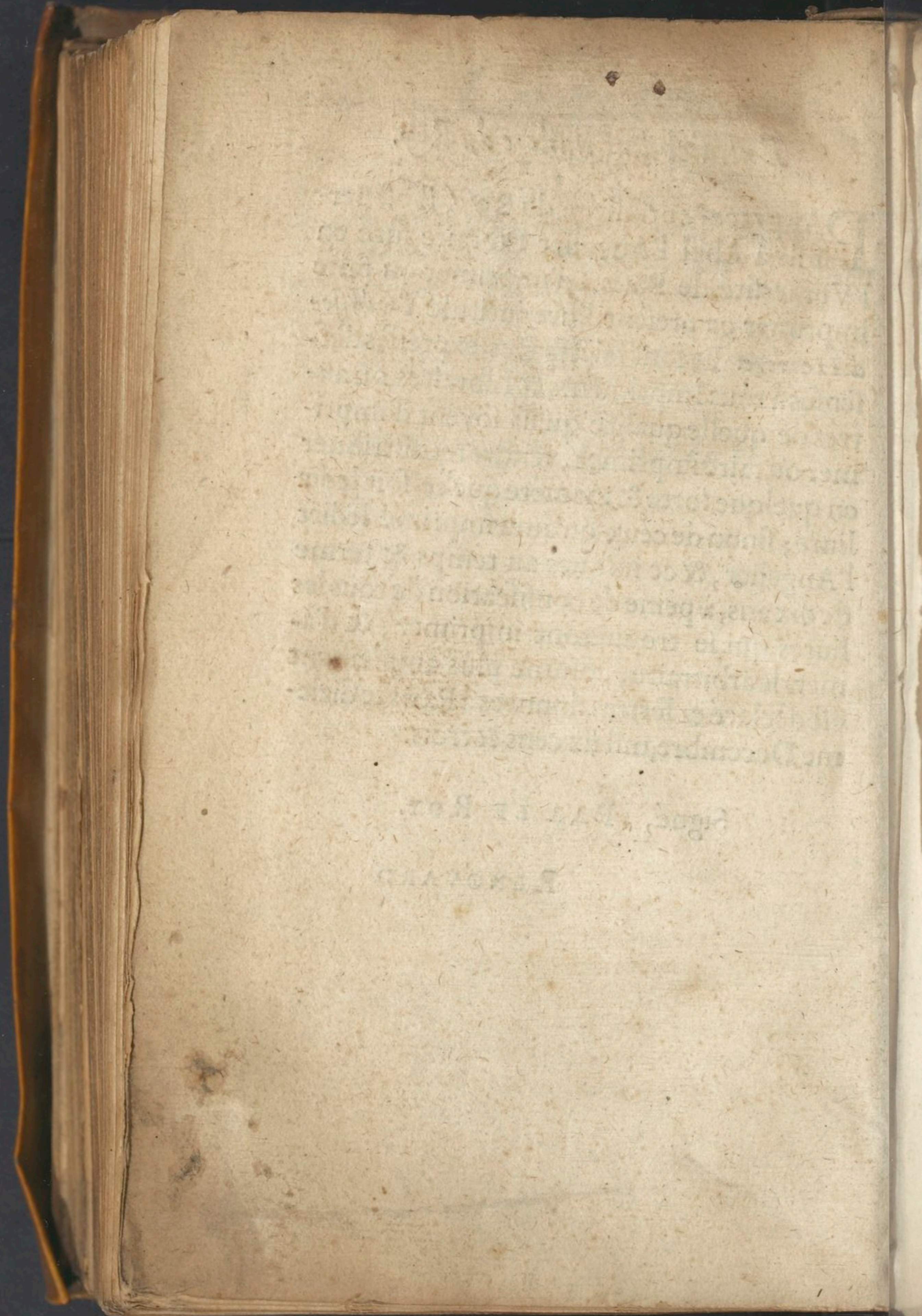
*Extraict du Priuilege du Roy.*

**P**Ar grace & priuilege du Roy, il est permis à Abel l'Angelier Libraire iuré en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer ce present liure intitulé *l'Odysee d'Homere*. Et sont faictes tres-expresses defenses à tous Imprimeurs & Libraires, ou autres de quelle qualité qu'ils soyent d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny distribuer en quelque sorte & maniere que ce soit ledit liure, sinon de ceux qu'aura imprimé ledict l'Angelier, & ce iusques au temps & terme de dix ans, à peine de confiscation de tous les liures qui se trouueront imprimez, & d'amende arbitraire, comme plus amplement est déclaré ez lettres donnees à Paris le diziesme Decembre, mil six cens & trois.

Signé, PAR LE ROY.

RENOVARD.







M







INVENTAIRE

Y<sup>2</sup> 4119













